

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

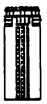
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

138 L 1

Digitized by Google


UNIVERSITEITSBI
9000001
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

138 L 1

MERCURE

DE

FRANCE,

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME DIX-HUITIEME.



SOCIETÉ DE COMMERCE

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT.
AN XIII.

BIBL. UNIV. GEN
Digitized by Google

Digitized by Google

(N°. CLXIX.) 7 VENDÉMIAIRE an 13.
(Samedi 29 Septembre 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

TROISIÈME FOLIE D'UN TROUBADOUR.

A ma Femme.

Dans le seul desir de te plaire,
Au sortir du sacré vallon,
D'une façon assez légère
J'ai passé la barque à Caron;
Et le Sommeil, à ma prière,
A fait tomber sur le menton
La triple gueule de Cerbère,
Sans quoi les bords de l'Achéron,
De son terrible carillon,
Auraient retenti de manière
Que Clotho, Mégère, Alecton,
Ou telle autre affreuse portière,
Bien vîte eût fermé la barrière
De ce noir palais de Pluton

Digitized by Google

Où l'on est mal reçu, dit-on,
Si l'on ne se présente en bière.
J'avais déjà des plus hauts cieux
Parcouru la sphère divine,
Avant d'aller aux sombres lieux
Faire visite à Proserpine.
Bon dieu! que cet affreux séjour,
Et cette femme détestable,
M'ont rendu cher l'éclat du jour!
Me font trouver le sexe aimable!
« Non, madame, de par le diable!
» Je n'irai point au rendez-vous
» Que vous m'avez donné chez nous.
» Je dis *chez nous*; car tout poète
» Est, à la barbe d'Apollon,
» Maître dans le sacré vallon,
» Tant ce pauvre dieu perd la tête,
» Et sait mal régler sa maison.
» Non, je le jure pour certain,
» Je n'irai point à votre amorce,
» A moins qu'un arrêt du destin
» Ne m'y fasse traîner de force.
» Quoi! parce que Vénus m'a plu,
» Vous voulez, bégueule infernale,
» Que pour vous, tendrement ému,
» Du même pain je vous régale?
» Nenni! nenni! je conviens bien
» Que Vénus n'est, de sa nature,
» Pas plus que vous femme de bien,
» Mais elle a sa belle ceinture,
» Et vous..... ma foi! vous n'avez rien.
» Si ses attraits sont efficaces
» Pour séduire même un grand cœur,
» C'est qu'en éloignant la Pudeur,
» Elle se fit suivre des Grâces;
» Et les Grâces savent toujours

Digitized by Google

» Sur leurs pas traîner les Amours.
» Il est pourtant très-vraisemblable
» Que, du moment qu'elle n'eut plus
» Ce charme des autres vertus,
» Elle cessa d'être adorable;
» Et que, sans lui, même Vénus
» Ne saurait long-temps être aimable!
» Mais c'est assez dit là-dessus,
» Et sur ce, je vous donne au diable. »
Pardon, ô toi la déité
Que par-dessus toutes j'adore,
Si je me suis tant arrêté
A parler à cette pécore,
Dont l'infernale vanité
Croit que le feu qui me dévore
Est inspiré par sa beauté.
Mais, puisque dans le sombre empire,
Elle a, d'un caquet de margot,
Si long-temps parlé sans rien dire,
Et sans me laisser dire un mot;
J'ai cru que tu verrais sans peine
Le ton dont j'aurais répondu,
Et comme j'aurais confondu
Son impudence folle et vaine,
Pour peu qu'elle m'eût entendu.
Mais notre noire souveraine
Parlait, parlait, parlait toujours,
Et je crois qu'encor son discours
Continuerait tout d'une haleine,
Si Pluton, qui flairait le vent,
N'eût fait du bruit en arrivant.
Ah! pour dieu, ma très-chère amie,
Ne m'envoyez plus en enfer;
Le haut séjour de Jupiter
Ne me fait pas non plus envie.
Il est bon d'avoir vu les cieux;

Digitized by Google

Et même les demeures sombres;
Mais quand je reviens de ces lieux,
Et que je me repose à l'ombre
De mes bosquets délicieux,
Je me trouve infiniment mieux.
Je n'aimai jamais les extrêmes,
Ils nuisent toujours au bonheur.
Loin de moi des grandeurs suprêmes
Le faux et dangereux honneur;
Mais loin aussi cette bassesse
Qui peut nous entraîner si loin,
Quand la nécessité nous presse
Entre le vice et le besoin.
Adieu donc, séjour du tonnerre;
Adieu, noir séjour du trépas;
Puisque *Rose* (1) habite ici bas,
Mon paradis est sur la terre.

Par M. A. J.

IMITATION

DE THOMAS GRAY.

Que du plus chéri des amans,
Pour moi l'absence est douloureuse!....
Hélas! avec mille sermens
Thircis m'a promis qu'au printemps
Son retour me rendrait heureuse....
Mais quoi! sur sa tige épineuse,
Déjà brille à mes tristes yeux
Le frais bouton de la rose nouvelle;
Déjà l'écho, de Philomèle
Redit les chants mélodieux;
Thircis encore est loin de son Estelle!....

(1) Nom de ma femme.

Digitized by Google

Roses, pourquoi vous presser de fleurir !
Pourquoi, Philomèle plaintive,
De tes chants sitôt m'attendrir ?
Sérénité des cieux, verdure trop hâtive,
Précoces fleurs qui naissez sous mes pas,
Non, non, toujours vous n'êtes pas
D'un hiver expiré des signes manifestes.....
Cessez d'exciter dans mon cœur
Mille doutes affreux, mille craintes funestes ;
De mon amant, las ! épargnez l'honneur.

S. G. L. DE SAINT-LÉGIER (1), *ancien officier d'infanterie.*

SUR CINTRA,

APPELÉ LE PARADIS DU PORTUGAL.

Imitation d'une Modigna, *ou chanson portugaise.*

Tes montagnes, Cintra, semblent toucher les cieux ;
Ton vallon est paré d'une aimable verdure ;
Tes bosquets variés font le plaisir des yeux ;
Tes grottes sont un jeu de la riche nature.

Qui n'aime ces ruisseaux qu'on ne voit point tarir,
Même lorsque Phébus vient embraser le monde ;
Ces parfums que les vents au loin nous font sentir,
Et ces fruits suspendus se retraçant dans l'onde ?

La fleur s'offre au baiser du zéphyr amoureux ;
Mille oiseaux différens, par leur chant vif ou tendre,
Vont réveiller l'écho qui gazouille après eux ;
L'Amour, toute la nuit, se plaît à les entendre.

PH. DE P.....

(1) Auteur des jolies stances sur *la Sensitive*, insérées dans le *Mercure* du 23 thermidor dernier.

Digitized by Google

ENIGME.

Je puis te rendre heureux, pouvant te rendre sage;
Ne me borne donc pas au seul amusement,
Lorsqu'on veut bien me faire avec discernement;
Des faveurs de Plutus j'apprends à faire usage,
De ses rigueurs aussi, je console aisément;
L'ennui, je le bannis; les maux, je les soulage,
Et si j'égare quelques fois,
C'est parce qu'on me fait sans choix.

Par un Abonné.

LOGOGRIPHE.

Quoique objet très-commun, ami, je te déclare,
Que je suis dans le fait une chose bien rare;
Sans tête, assez souvent, je suis harmonieux;
Sans cœur, je puis t'offrir un vin délicieux;
Sans queue, et toutefois mon cœur changeant de place,
Je deviens un pronom de la seconde classe.
Transpose tête et queue, alors en Orient,
Mon être, jusqu'aux cieux, porte un front menaçant;
Enfin, la tête au cœur, et le cœur à la tête,
Je procure à l'Amour mainte et mainte conquête.
Eh bien! me connais-tu?... Quoi, je te vois rêver!...
Je suis, ami..., Mais, chut; tâche de me trouver.

Par P. Roque (de Brives).

CHARADE.

Faute de mon premier, on n'a pas mon second,
Et mon tout est sujet à perdre la raison.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Philosophe*.
Celui du Logogriphe est *Page*, où l'on trouve *âge*.
Celui de la Charade est *Chou-croûte*.

Digitized by Google

Essai sur l'influence de la Réformation de Luther, par M. *Villers*.

Il semble que tout soit dit sur l'ouvrage de M. Villers, et qu'il ne reste plus rien à discuter dans sa doctrine. Tout le monde l'envisage actuellement sous un point de vue qui est affreux. Les honnêtes gens le regardent comme une espèce de bréviaire philosophique et révolutionnaire que Robespierre aurait couronné. Enfin, on l'a rendu si odieux, que M. Villers pourrait bien demander par grace qu'on le rendît ridicule, afin de détourner l'indignation générale. Je n'ose me flatter de pouvoir lui rendre ce petit service. Il me reste trop de scrupules dont je ne puis me défaire. Je me demande souvent s'il est bien possible que l'Institut de France ait couronné publiquement un livre aussi mal pensé que mal écrit, et qui n'est français, ni par les sentimens, ni par le style. Ne doit-on pas supposer que ce mauvais livre a quelque côté charmant qui aura séduit ses juges, et qui a échappé jusqu'ici à tout le monde ? Tout dépend en effet de la manière dont on prend les choses. Par exemple, on est révolté d'entendre dire à cet écrivain que les *révolutions* sont *très-utiles, et qu'elles ont de beaux effets*. Je conviens que cela est dur à digérer, très-dur; mais M. Villers pouvait en juger avec plus de sang froid. Les grands hommes ne s'embarrassent pas des malheurs particuliers; ils ne considèrent que le *perfectionnement général*; et, en vérité, il faut s'être bien mal tiré de cette révolution, il faut avoir fait bien peu d'usage de son esprit, pour ne pas voir, clair comme le jour, que l'espèce hu-

Digitized by Google

maine s'est prodigieusement perfectionnée depuis dix ans.

Il y a des personnes d'une délicatesse ridicule qui trouvent mauvais que M. Villers fasse consister la principale beauté d'une révolution dans *le déplacement des propriétés*. Cela marque, au contraire, une grande connaissance du monde, et une véritable philosophie pratique. Cet homme-là ne s'amuse point au beau idéal. *Il ne fait pas de l'univers une Arcadie.* Il va droit au solide; mais il importe extrêmement de bien entendre sa théorie sur un point si délicat; car, dans cette matière, sa philosophie touche de si près à celle qui fournit l'état d'excellens rameurs, qu'il serait dangereux de s'y méprendre. Voici donc positivement ce qu'enseigne ce savant homme à ce sujet. Après avoir parlé du bouleversement des fortunes et des propriétés, qui est la suite ordinaire des révolutions, *c'est là*, dit-il, *un des plus beaux effets de ces commotions terribles qui, déplaçant toutes les propriétés, fruits des institutions sociales, ne laissent à leur place que la grandeur d'ame, les vertus et les talens, fruits de la seule nature.* (Pag. 126.)

N'est-il pas charmant ce M. Villers! Qu'on est heureux d'avoir à faire à lui! s'il vous ôte vos propriétés, vous voyez que c'est pour épurer vos vertus. Il vous débarrasse de ces viles richesses, qui sont les fruits de la société, pour vous mettre dans l'état de la pure nature, où vous ne vivrez plus que de grandeur d'ame.

Il est vrai que pour mettre cette théorie en pratique dans un état, il faut quelquefois massacrer cinq ou six mille familles, qui ont le mauvais esprit de tenir à leurs propriétés et aux institutions sociales. M. Villers ne se dissimule pas que c'est cette petite difficulté qui a empêché quelques esprits

Digitized by Google

faibles d'aimer la révolution. Mais il a une manière si sentimentale de résoudre cette objection ! Il vous fait si bien voir, *dans l'effusion de son ame*, *qu'un siècle et demi de guerres et de malheurs* n'empêche pas *la perfectibilité de l'espèce !* Il est si touchant, quand il parle *du bilan définitif*, et qu'il vous prouve par A plus B multiplié par X, et divisé par Z, que deux ou trois millions d'hommes de moins ne contre-balancent pas l'avantage de deux ou trois principes révolutionnaires bien établis : tout cela est si attendrissant, si honnête, et si philosophique, que je ne m'étonne pas qu'il ait enlevé tous les cœurs sensibles.

Mais ce qui me ravit, c'est que M. Villers est encore plus étonnant en littérature qu'en politique. Dans cette dernière science, il a été puissamment secondé par les grands génies qui ont ouvert la carrière depuis douze ans. Mais, dans l'autre, il est absolument neuf, soit pour les conceptions, soit pour le style.

Il a entrepris de prouver que, dans les pays où règne la croyance de Luther, les lettres ont fait infiniment plus de progrès que dans les pays catholiques. Il s'agissoit donc de trouver dans quelques cantons luthériens des hommes plus renommés en littérature que ceux que la France et l'Italie ont produits. Or, croyez-vous que cela fût si aisé ? Etait-ce une chose si facile, à votre avis, que de trouver des noms dignes d'être opposés à ceux des *Galilée*, des *le Tasse*, des *Descartes*, des *Pascal*, des *Fénélon*, des *Bossuet*, des *Corneille*, des *Racine*, etc. etc. Eh ! bien, M. Villers a déterré, dans le fond de la basse Saxe, des gens qui s'appellent Hemsterhuys, Schüttz, Voss, Heeren, Schrœck, Morhoff, Seckendorf. Sont-ce là des gens célèbres ? Y a-t-il rien de plus connu et de plus répandu que leurs ouvrages ? Ils traitent de l'exégèse, de

Digitized by Google

l'archœologie, de la tecnologie, de la catéchistique, de l'herméneutique, et de la caméralistique. Savez-vous, vous autres Français, ce que c'est que la caméralistique? J'oserais bien assurer que Pascal et Bossuet ne le savaient pas. Il est donc évident que la basse Saxe est plus savante et plus lettrée que la France.

Je demande s'il ne faut pas être de bien mauvaise humeur pour chicaner un homme qui raisonne dans ce goût-là. Vouloir prouver que *Schræck* est plus célèbre que Racine, opposer à des hommes connus dans tout l'univers un tas de noms grotesques et de bas-saxons obscurs, n'est-ce pas, dans le fond, une excellente plaisanterie? Et l'Institut pouvait-il résister au plaisir de couronner une originalité aussi piquante? Je ne vois que M. Mercier, dans le monde, qui puisse s'en fâcher et se plaindre qu'on aille sur ses brisées, car il avait prouvé longtemps avant M. Villers, et avec bien plus d'esprit, que Racine est extrêmement ennuyeux, et que les drames monstrueux de l'Allemagne sont aussi amusans que la philosophie de *Kant*, qui traite du *génie transcendental et formateur, du moi cognitif, qui est un de l'unité de cohérence, de la certitude subjective*, et d'une foule d'autres questions de cet agrément.

M. Villers établit son système littéraire sur un raisonnement unique, dont il est aisé de sentir la force. Pourquoi, dit-il, les professeurs de Gottingue sont-ils plus profonds que les Mallebranche et les Pascal, et pourquoi les Allemands sont-ils plus spirituels que les Français? C'est que les uns sont luthériens et les autres catholiques. Or, on est homme d'esprit par cela seul qu'on croit à Luther, et on n'est qu'un sot si l'on croit à l'Eglise Romaine. Voilà pourquoi Bossuet n'était qu'un sot.

Mais êtes-vous curieux de savoir comment un

Digitized by Google

luthérien est nécessairement un homme de génie, tel que M. Villers; et comment un catholique est nécessairement un stupide, tel que Pascal? Le voici. Il n'y a rien de plus clair. C'est que les disciples de Luther ont le droit d'examiner, et de croire ou de nier tout ce qui leur plaît, et vous jugez, dit M. Villers, quelle ouverture et quel esprit cela nous donne. Cela est prodigieux. Un homme qui peut nier tout, est incontestablement un aigle. Au lieu qu'un malheureux catholique est obligé de croire, en matière de religion, et il est évident que cela l'empêche de faire usage de sa raison dans toutes les autres matières qui n'y ont point de rapport.

Ce raisonnement est invincible, et pour prouver que la religion apostolique empêche la raison humaine de se développer, M. Villers nous expliquera ces passages de Saint-Paul : *Rationabile sit obsequium. . . . . Spiritum nolite extinguere. . . . . Omnia autem probate ; quod bonum est tenete.* « Que votre obéissance soit raisonnable. . . . . gardez-vous d'éteindre l'esprit, mais » éprouvez toutes les doctrines, et retenez celles » qui sont bonnes. » Rien ne prouve mieux, comme on voit, que cette religion condamne l'homme à être *un esclave-né, par la stupéfaction et l'apathie qui énerve ses facultés.*

Ce qui est le comble du malheur, c'est que l'expérience est ici en faveur de l'église romaine, et les critiques profitent malicieusement de cet avantage pour mettre M. Villers à la torture. Ils disent que Luther, en donnant à ses sectateurs le droit de sonder les questions de la théologie, les a, par cela même, engagés dans une philosophie scholastique qui n'a ni fond ni rive; c'est ce qui fait qu'on ne sait plus à quel principe se tenir en Allemagne pour fixer la croyance, et que les univer-

Digitized by Google

sités disputent éternellement, sans pouvoir s'entendre, sur des objets qui passent la portée de leur raison. De là toutes ces sciences barbares, et ce fatras d'érudition gothique, sous lequel M. Villers et les Allemands de son espèce paraissent si fiers de leur épaisseur. Tout cela est extrêmement méprisé aujourd'hui par tout ce qu'il y a de poli en Europe. C'est une chose désolante.

La religion romaine, au contraire, en fixant les principes de la croyance religieuse, ne fait qu'épargner à l'esprit humain des recherches stériles, et un égarement interminable dans les abîmes de l'infini. Elle l'oblige donc à tourner toute son activité et toute sa force vers les sciences vraiment utiles, et vers les lettres, qui sont l'ornement de la société. Voilà la raison de cette grande lumière qu'a jetée dans le monde la littérature française, dans un temps où tous les esprits, retenus par la foi dans de justes bornes, et respectant ces questions inaccessibles à la raison, ne connaissaient rien qu'ils ne pussent pénétrer dans les autres parties du savoir : mais, sans vouloir tirer avantage de la supériorité incontestable de notre nation, on peut avancer que, dans toute la liberté luthérienne, l'Allemagne n'a jamais produit d'esprit aussi vif et aussi entreprenant que ce *Galilée*, qui s'est pourtant élevé sous la servitude romaine, et qui n'eut d'autre tort que de vouloir mêler la physique à la religion. On peut aussi défier toute la basse Saxe de trouver dans ses lourds érudits un seul génie de la trempe de Michel Cervantes. Un tel homme pèse plus dans la balance que tous les commentateurs de l'Allemagne, et M. Villers par-dessus. Le seul génie vraiment supérieur qu'ait produit cette contrée, Leibnitz, était si éloigné des principes de Luther, qu'il voulait donner au pape une prépondérance en Europe, que les souverains catholiques

Digitized by Google

ne lui auraient peut-être pas accordée. Aussi les pasteurs luthériens étaient si persuadés que Leibnitz les méprisait, qu'ils répétaient sans cesse, pour le décrier : *Leibnitz glaubt nichts ; Leibnitz ne croit rien.*

Cela prouve assez que ce ne peut être qu'en riant que cet honnête Allemand, je veux dire M. Villers, ait prétendu que la religion romaine avait enveloppé les peuples dans *un système d'obscurantisme et d'étouffement.* Quoi! ira-t-on prouver sérieusement que Pascal n'est pas un génie *étouffé*, et que le Tasse n'est pas un écrivain *obscur?*

Ce qui achève de démontrer qu'on n'a pas entendu prendre cet ouvrage autrement que comme une plaisanterie, c'est qu'il est rempli des traits de l'ignorance la plus grossière et qu'il est écrit, s'il faut le dire, en style de cuisine. Les premiers principes de la langue n'y sont pas même observés. Depuis la première page jusqu'à la dernière vous trouverez à peine quelques participes qui s'accordent avec leurs noms relatifs. M. Villers écrit perpétuellement : *Les hellénistes que l'Europe protestante a* produit, *les peines qu'elle a* essuyé, *les faveurs qu'elle a* reçu, etc. Il serait bien plaisant que cet écrivain voulût mettre sur le compte de l'imprimeur des fautes si constantes et si multipliées, qui ne sont point notées dans l'errata où on en relève de moins importantes, et qui enfin sont la marque d'un homme sans éducation.

Mais ensuite, quel goût! quelle éloquence! quelle fraîcheur d'imagination! Quel autre que M. Villers a jamais voulu *coordonner l'aggrégat informe des faits épars?* Où a-t-il vu que *les lances et les écus furent mis de côté devant les armes à feu?* serait-ce dans le temps que *la philosophie de la nature organisée allait à l'encontre d'un système*

Digitized by Google

d'obscurantisme ? ou bien dans le temps qu'*une caste blasée voulait mettre une enclouure à la destinée de la science ?* C'est une grande question qu'il n'appartient qu'à M. Villers de résoudre assurément. Mais croit-on, de bonne foi, que l'Institut ait fait autre chose que rire d'un style si étrange et si burlesque ? Certes, la plaisanterie n'est pas équivoque. Il est aussi trop risible de voir un homme qui écrit comme un laquais, prétendre qu'une religion qui a produit Bossuet est un système d'ignorance et d'*étouffement.*

Ch. D.

Réflexions sur l'Histoire de la Guerre de trente ans, par M. *Schiller*; et *sur l'Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie*, par le P. *Bougeant*, jésuite.

L'HISTOIRE *de la Guerre de trente ans*, par M. Schiller, a été annoncée avec éloge dans ce journal. On a moins considéré son mérite réel que son immense supériorité sur tous les ouvrages du même genre que l'Allemagne a produits. En effet, l'auteur n'a point suivi la méthode vicieuse de plusieurs écrivains modernes qui, sous le prétexte d'un ordre apparent, ont morcelé l'histoire, et l'ont défigurée par une multitude de divisions et de subdivisions. M. Schiller s'est efforcé d'imiter la manière des anciens ; son ouvrage forme un ensemble complet et régulier; les faits sont classés avec art; les réflexions ne sont pas trop étendues ; et la narration, en général, est vive et rapide : c'est, pour un Allemand, atteindre à un rare degré de perfection. La traduction française méritait aussi

Digitized by Google

aussi les suffrages des bons esprits : le style est élégant et clair; quelquefois il a de la force et de la précision; les réflexions que le traducteur a mises dans les notes sont pleines de raison et de goût. Il ne les a point prodiguées; mais, par cela même, elles produisent plus d'effet. Souvent de longues déclamations de l'auteur allemand sont réfutées par un seul trait aussi simple que vrai : nous en donnerons un exemple. M. Schiller s'efforce de prouver la justice des droits que les luthériens s'arrogeaient sur les biens de l'église; plusieurs raisonnemens sont employés pour soutenir cette thèse, et pour montrer que l'intérêt n'eut point de part à la conduite des princes protestans. A cela, le traducteur répond : « Il est permis de croire » qu'on ne s'empara pas des biens ecclésiastiques parce que » l'on changea d'opinion, mais que l'on changea d'opinion » parce que l'on voulut s'emparer des biens ecclésias- » tiques. »

La supériorité de l'auteur allemand sur ses compatriotes, le mérite de son traducteur, devaient exciter en France une sensation peu différente de celle que produit un bon ouvrage : toute justice a été rendue, sous ce rapport, à l'*Histoire de la Guerre de trente ans.* Il est utile aujourd'hui d'en faire un examen plus détaillé et plus sévère. A l'exemple des philosophes modernes qui ont fait l'apologie de la réforme, M. Schiller, tout en soutenant que le protestantisme a contribué aux progrès des lumières, et que la religion catholique les a éteintes ou les a empêché de naître, paraît avoir le plus profond dédain pour les deux religions. Il est beaucoup trop philosophe pour partager entièrement les opinions de Luther : tout ce qui dans cette secte tient encore aux dogmes et aux principes de l'église catholique, lui paraît ridicule; il n'adopte que ce qui conduit au doute, à l'irréligion et à la liberté.

BIBL. UNIV. Gand

Digitized by Google

C'est de cette hauteur philosophique que M. Schiller juge ordinairement les débats des catholiques et des protestans. Avec de tels principes, il est difficile d'être un bon historien. On se joue des hommes et de leurs malheurs ; les meurtres, les dévastations, les excès les plus affreux paraissent l'effet d'une espèce de vertige : au milieu de ces horreurs, on s'occupe froidement de résultats ; et, de même que le physicien qui étudie les souffrances des animaux pour approfondir la science qu'il cultive, on exerce sur l'humanité cette froide recherche ; c'est dans le sang et dans les larmes que l'on calcule tranquillement la prétendue perfectibilité de l'espèce humaine.

Quoique M. Schiller ait profondément étudié les historiens anciens, et qu'il les ait souvent imités, il n'a pu éviter des défauts qui tiennent à ses occupations précédentes et au goût de son pays. Il avait eu de grands succès dans l'art dramatique ; on sait ce qu'il faut pour réussir sur les théâtres d'Allemagne : emphase, déclamations, maximes romanesques, délire d'imagination, M. Schiller avait porté au plus haut degré toutes ces qualités germaniques. Il était difficile que, s'exerçant ensuite dans un genre plus sérieux, il ne conservât pas quelques-uns des défauts qui lui avaient valu tant d'applaudissemens. Le ton noble et grave de l'histoire ne se soutient pas toujours dans son ouvrage ; on y trouve trop souvent la familiarité des mémoires, les circonstances minutieuses des romans, et des couleurs poétiques qui ne conviennent pas au genre. C'est ce que nous prouverons bientôt dans les citations que nous aurons lieu de faire.

En exagérant les éloges que mérite l'ouvrage de M. Schiller, on a oublié que nous avions dans notre langue une *Histoire de la Guerre de trente ans*, très-supérieure à celle de l'auteur allemand : un pareil oubli doit être re-

Digitized by Google

levé ; et le parallèle que nous allons établir prouvera une vérité contre laquelle les philosophes modernes se sont élevés constamment ; c'est que la France possède des historiens qui ne le cèdent ni aux Allemands, ni aux Anglais. Le P. Bougeant, dans son *Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le Traité de Westphalie*, a non-seulement traité à fond le sujet dont M. Schiller s'est occupé, mais il a encore donné les détails les plus intéressans et les plus circonstanciés sur ce fameux traité qui, pendant long-temps, fut la base principale du droit public de l'Europe. Il serait injuste de faire valoir le mérite de l'historien français, en louant une portion de son ouvrage qui n'entrait pas dans le plan de M. Schiller; nous nous bornerons à comparer les deux ouvrages dans les parties qui ont entr'elles un rapport immédiat : les caractères des principaux personnages, les réflexions sur les événemens décisifs, seront l'objet de ce parallèle, d'autant plus curieux qu'il pourra servir en même temps à jeter quelque lumière sur cette époque célèbre.

Le P. Bougeant, comme M. Schiller, remonte aux premières divisions entre les protestans et les catholiques. On voit de loin se former ces terribles antipathies qui armèrent une partie de l'Europe contre l'autre, et qui ne purent être suspendues qu'après trente ans de combats. L'auteur allemand s'égare dans de longs détails qui répandent de la langueur sur le commencement de son ouvrage; l'historien français peint à grands traits les causes de la guerre, et les divers intérêts des princes. « La paix de » Westphalie, dit le P. Bougeant, termina dans le siècle » passé une guerre sanglante et opiniâtre où toute l'Europe » se trouvait enveloppée, et que la haine, l'ambition et » mille intérêts opposés semblaient devoir rendre éternelle. » L'hérésie avait allumé le flambeau de la guerre ; mais

Digitized by Google

» bientôt l'intérêt politique prévalut sur celui de la reli-
» gion, et l'on vit les protestans s'unir aux catholiques,
» et les catholiques combattre sous les enseignes des pro-
» testans. La Suède voulait se faire un établissement en
» Allemagne; l'Espagne redemandait les provinces que la
» révolution des Pays-Bas avait soustraites à sa domina-
» tion; la France voulait mettre des bornes à l'énorme
» puissance de la maison d'Autriche, et augmenter la
» sienne; les princes et les états d'Allemagne défendaient
» la liberté germanique. Que d'obstacles ne fallait-il pas
» surmonter pour concilier tant d'intérêts différens! Le
» médiateur lui-même, emporté par le torrent, fut obligé
» de prendre les armes. Chaque parti avait des vues géné-
» rales opposées à celles de ses ennemis; et dans chaque
» parti, chacun avait ses vues particulières, souvent con-
» traires à celles de ses propres alliés. Les princes intéres-
» sés étaient trop puissans pour recevoir la loi de leurs
» ennemis, et trop faibles pour la donner. Les vainqueurs
» ne voulaient rien céder de leurs conquêtes; les vaincus
» ne voulaient rien relâcher de leurs droits. Les plus am-
» bitieux voulaient gagner au traité; les plus modérés ne
» voulaient rien perdre: tous se flattaient, ou de s'assurer
» par la négociation le fruit de leurs victoires, ou de
» réparer par leur habileté les brèches que la guerre
» avait faites à leurs états. Ces difficultés, qui sont com-
» munes à tous les traités, paraissaient insurmontables dans
» celui-ci par leur multiplicité. Il y avait peu de princes
» qui n'y eussent quelque intérêt à ménager. Il fallait,
» pour ainsi dire, changer la face de l'Europe, étendre
» et resserrer les limites des empires, et faire passer de
» grandes provinces sous une domination étrangère. »
Cette tirade pourrait suffire pour donner une idée du style du P. Bougeant: la profondeur est unie à la clarté, l'élé-

Digitized by Google

gance à la force ; aucun ornement ambitieux ne défigure ce grand tableau ; tout y porte le caractère de gravité et de sagesse qui doit distinguer un historien.

Ces qualités, si rares dans ce siècle, se font remarquer dans tout l'ouvrage. Il ne fait éprouver ni ces émotions pénibles qui résultent des peintures romanesques, ni cette fatigue que produisent des détails trop minutieux : le lecteur n'est point obligé de suppléer en quelque sorte au travail de l'historien, pour éclaircir des obscurités ou lever des doutes. Le livre du P. Bougeant ne contient que ce qu'il est nécessaire de savoir. L'auteur ne s'exalte point sur des événemens trop éloignés pour être racontés avec enthousiasme ; et ses réflexions lumineuses et précises répandent un grand jour sur les événemens, sur les hommes et sur les choses. Les rapprochemens que nous avons promis feront mieux sentir le mérite de cet historien.

Les deux auteurs peignent la situation de l'électeur palatin au moment où les Bohémiens révoltés lui offrirent la couronne. Frédéric était faible et présomptueux : quoiqu'il ne pût se dissimuler le peu de stabilité d'un trône acquis de cette manière, il n'était pas éloigné de céder aux vœux des séditieux ; cependant il invoqua les conseils de quelques princes. Le P. Bougeant raconte ainsi cette première cause de la guerre de trente ans : « Le prince de » Bavière exhorta fortement le prince palatin à refuser » une offre aussi spécieuse ; en lui représentant l'injustice » d'une usurpation si manifeste, les troubles qu'elle allait » exciter dans tout l'Empire, et le danger où il exposait » sa personne et ses états, puisqu'il avait lieu de craindre » qu'en voulant s'élever au faîte de la gloire et de la gran- » deur, il ne se précipitât lui même dans un abyme de » maux. Le roi d'Angleterre, le prince d'Orange et tous

Digitized by Google

» les électeurs lui firent les mêmes remontrances ; mais, » ébloui par l'éclat d'une couronne, sollicité par des esprits » inquiets et turbulens, animé par une épouse ambitieuse, » et par un faux zèle de religion, qui lui persuadait, comme » il l'assura dans ses manifestes, que Dieu même l'appelait » au trône, il étouffa ses craintes, et s'affermit contre tous » les conseils de la prudence. » M. Schiller imite, en les affaiblissant, quelques traits de l'historien français. « Comme toutes les ames faibles, dit-il, Frédéric eut re- » cours au jugement des étrangers pour s'affermir dans » sa résolution ; mais ce jugement ne pouvait rien sur lui, » s'il contrariait ses desirs. Les électeurs de Saxe et de » Bavière, à qui il demanda conseil, les autres électeurs, » tous ceux qui mesuraient la grandeur de l'entreprise » avec celle de ses facultés et de ses forces, l'avertirent » de l'abyme où il se précipitait. Mais que pouvait la voix » de la prudence contre la force de la passion et de l'hon- » neur ? » On voit que ce morceau est presque traduit du P. Bougeant. Schiller, à l'occasion de l'influence de l'électrice dans la résolution du prince, la fait parler ainsi : « Pouvais-tu oser accepter la main de la fille d'un roi, et » trembler devant une couronne que l'on t'apporte volon- » tairement ? J'aime mieux manger du pain, si tu es roi, » que vivre dans la délicatesse à la table d'un électeur. » Que ce discours ait été prononcé ou non, il ne devait point entrer dans une histoire ; il a le ton du roman, ou plutôt de la tragédie allemande.

Cependant, l'électeur Palatin ne tarda pas à se repentir d'avoir accepté la couronne de Bohême : à peine avait-il régné quelques mois, qu'il se trouva dans l'impuissance de résister aux généraux de l'empereur. Le père Bougeant peint avec la plus grande vérité toutes les circonstances de cette situation terrible. « Le dedans du

Digitized by Google

» royaume était presque aussi agité que les frontières. » Le peuple murmurait sous le poids des exactions. Les » troupes mal payées refusaient d'obéir. Les seigneurs » étaient encore plus mécontens..... Tous n'obéissaient » qu'avec peine à un roi qui était leur ouvrage. Tant » de traverses au-dehors et au-dedans poussaient à bout » la constance de Frédéric qui commença trop tard à re- » connaître la témérité de son entreprise. De quelque » côté qu'il se tournât, il voyait sous ses pieds d'affreux » précipices sans pouvoir reculer désormais. Il fallait » vaincre ou périr, régner ou devenir le jouet de ses » ennemis. Dans cette extrémité, il espéra trouver des » forces dans son courage et dans son désespoir, sans ce- » pendant négliger les voies de la prudence et de la science » militaire. » On a dû remarquer, dans ce tableau si peu étendu, toutes les parties qui doivent le composer : le mécontentement des peuples et de l'armée, la jalousie des grands, et les sentimens qui agitent un prince devenu dans un si grand danger le jouet de ses propres sujets. M. Schiller est loin d'avoir saisi tous ces traits frappans. « Les protestans, dit-il, avaient trahi Frédéric auprès » de l'empereur ; il ne lui restait plus que ses Bohémiens, » et ceux-ci manquaient de bonne volonté, d'accord et de » courage. Les magnats de Bohême voyaient avec mor- » tification, les généraux allemands commander avec » eux.... Le soldat manquant de tout, perdit son ardeur » et sa confiance, et la mauvaise discipline des troupes » occasionna de la part du cultivateur les plaintes les plus » amères. Ce fut en vain que Frédéric se montra dans » le camp pour animer le courage des soldats par sa pré- » sence, et exciter par son exemple l'émulation de la » noblesse. » Le P. Bougeant ne dit point précisément quel sera le dénouement de la catastrophe qui se prépare ;

Digitized by Google

cependant il ne reste aucun doute dans l'esprit du lecteur. M. Schiller s'explique plus positivement; mais cette explication n'étant point suffisamment préparée, son récit manque de chaleur et d'intérêt.

Ce que l'on devait prévoir arriva. Le prince Palatin fut vaincu, et l'empereur non-seulement lui arracha la couronne de Bohême, mais voulut aussi le dépouiller de son électorat. Alors plusieurs princes qui avaient blâmé son usurpation prirent son parti. Parmi eux se trouva le duc Christian de Brunswick, caractère fort singulier qui a plus d'un rapport avec les héros des tragédies de M. Schiller. On devait donc s'attendre qu'il serait bien tracé dans l'histoire allemande. « Un nouvel aventurier, » dit M. Schiller, pauvre en territoire, mais riche en » aïeux, prend aussi la défense de cette cause. Le duc » Christian de Brunswick, crut avoir appris du comte » de Mansfeld, le secret d'entretenir sans argent une » armée de vingt mille hommes. Présomptueux, brûlant » de se faire un nom aux dépens du clergé catholique » et de s'enrichir de ses dépouilles, il rassembla dans » la basse Saxe une armée considérable au nom de Fré- » déric et de la liberté germanique. *Ami de Dieu et en-* » *nemi des prêtres*, telle était l'inscription que portaient » ses monnayes faites de l'argenterie des églises, et il » fut bien loin de contredire par ses actions l'inimitié » qu'il avait annoncée. » Le portrait de ce prince, par le P. Bougeant, est très-supérieur à celui que l'auteur allemand a tracé; il rappelle la manière de Salluste. « Les peuples, dit l'historien français, se » voyaient ainsi exposés tour-à-tour aux ravages des » amis et des ennemis, lorsque le duc Christian de » Brunswick, comme un de ces fléaux publics que Dieu » suscite quelquefois dans sa colère, vint mettre le

Digitized by Google

» comble aux malheurs de l'Allemagne par ses affreux » brigandages. Ce prince était un de ces caractères » outrés, dans qui les vertus mêmes deviennent autant » de vices par l'excès où ils les portent. Ce fut par un » sentiment de générosité et d'équité naturelle, qu'après » avoir refusé son secours à Frédéric pour l'entreprise » de la Bohême qu'il trouvait injuste, il prit généreuse- » ment les armes pour lui, lorsqu'il vit que la maison » d'Autriche entreprenait d'envahir le Palatinat; mais » en croyant prendre ainsi le parti de la justice, il devint » lui-même le plus injuste de tous les hommes par la » manière dont il fit la guerre; car il la fit en furieux, » comme s'il avait fait consister tout l'art militaire à » piller, ravager et exterminer, n'épargnant ni âge, ni » sexe, ni condition, et sans respecter aucune des lois » de l'humanité que les ennemis les plus cruels ont cou- » tume d'observer. Le zèle qu'il avait pour sa secte pou- » vait passer pour une vertu dans l'esprit des protestans; » mais il porta ce zèle jusqu'à la fureur, traitant avec une » extrême inhumanité les catholiques qui avaient le mal- » heur de tomber entre ses mains. Si la fleur de l'âge où » il était alors ne lui avait pas encore permis d'acquérir » cette expérience et cette habileté qui font les grands » capitaines, il avait du moins beaucoup de courage et » d'intrépidité; mais il modéra si peu l'un et l'autre, que » ces qualités dégénérèrent souvent en une férocité barbare » et une témérité aveugle. » On a pu remarquer que le P. Bougeant a beaucoup mieux saisi que M. Schiller les grands traits du caractère de Christian; il peint avec la même impartialité ses vices et ses qualités estimables.

En général les portraits tracés par M. Schiller sont trop souvent dans le style des romans ou des mémoires. Qu'importe de savoir que Tilly était *petit, maigre avec des*

Digitized by Google

joues abattues, un long nez, un front large et ridé, une forte moustache et un visage effilé? Quelle utilité y a-t-il à être instruit *que la table de Valstein n'était jamais au-dessous de cent couverts; qu'il avait le teint jaunâtre, les cheveux rouges et courts, les yeux petits mais étincelans?* Le portrait de Gustave est d'un autre genre; c'est un des plus beaux morceaux de M Schiller. Il ne s'attache point à décrire la figure de son héros avec le soin minutieux d'un faiseur de signalemens; il peint ses vertus et ses grandes qualités. « Gustave, dit-il, était » sans contredit le premier général de son siècle, et le » plus brave soldat d'une armée qu'il avait créée lui-» même.... Exempt de l'incrédulité grossière qui laisse » sans frein les mouvemens farouches du barbare, exempt » aussi de la *momerie* rampante d'un Ferdinand qui s'avilit » comme un insecte devant l'Etre Suprême, et marche » avec dédain sur l'humanité qu'il opprime, dans l'ivresse » de son bonheur, il fut toujours homme et chrétien, » mais aussi dans sa religion toujours héros et toujours » roi. Sa valeur naturelle lui fit trop souvent perdre de » vue ce qu'il devait au général, et la mort d'un simple » soldat termina la vie d'un roi. » Quelques-uns de ces traits sont beaux; on regrette que ce morceau soit défiguré par un parallèle ridicule entre Gustave et Ferdinand. L'idée d'un héros qui dans la victoire est chrétien, et roi dans la religion, manque de netteté et de justesse. La religion n'exclut point les qualités d'un roi, elle leur donne au contraire une tendance vers la modération et la justice qui prévient les abus du pouvoir. Un monarque qui se croit *un insecte* devant Dieu est sûrement moins disposé à opprimer ses sujets que celui dont l'orgueil se croit supérieur aux décrets de la Providence. Le père Bougeant peint aussi Gustave, mais avec des couleurs

Digitized by Google

plus vraies. « Il était alors, dit-il, dans la trente-sixième » année de son âge; il avait toutes les qualités du » corps et de l'esprit qu'on a coutume de donner aux » héros, infatigable dans les combats, d'une hardiesse » peu commune, et même un peu téméraire dans un si » haut rang. » L'historien français saisit ensuite avec sagacité la cause des succès de Gustave. « Gustave, dit-» il, marche à la tête de son armée avec cette confiance » qui promet la victoire et qui la donne quelquefois. »

Nous avons dit qu'un des défauts de M. Schiller était d'employer souvent dans son histoire des couleurs poétiques et romanesques. Parle-t-il du danger de Ferdinand? il *semblait*, dit-il, *que la liberté outragée* le *menaçât de son génie vengeur*. Veut-il peindre la décadence de la maison d'Autriche? « la fierté de cette cour avait survécu à sa » grandeur, et *l'antre abandonné du lion* répandait encore » l'effroi autour de *son enceinte*..... La confiance des » catholiques allemands reposait encore sur les secours » d'Espagne, comme celle des catholiques religieux *reste* » *attachée aux os des saints*. » S'il parle des projets de mariage du fils de Jacques I^er^. avec une infante d'Espagne: « Cette épouse, dit il, échappa au fils de Jacques, comme » la couronne de Bohême et le bonnet électoral *s'étaient* » *évanouis* pour son gendre. » Il est inutile de faire sentir l'inconvenance de ces ridicules métaphores. Le sac de Magdebourg est raconté par Schiller avec beaucoup d'énergie. Son indignation est telle, qu'il lui paraît que Tilly est toujours dévoré de remords pour avoir permis la destruction de cette ville: quelque temps après, ce général fait le siége de Leipsick; la ville capitule, et Tilly, qui ne l'a point prise d'assaut, lui accorde une composition honorable. M. Schiller croit voir dans cette conduite un pressentiment des malheurs qui menacent Tilly. Quel moyen

Digitized by Google

emploie-t-il pour appuyer cette opinion ? C'est la description de la maison dans laquelle le général conclut le traité. « Tilly, dit l'auteur allemand, avait pris son quartier » dans la maison d'un fossoyeur, la seule qui restât du » fauboug. Ce fut là qu'il signa la capitulation. Des têtes » et des os de morts peints sur les murailles décoraient la » maison du propriétaire; Tilly changea de couleur, et » Leipsick contre toute attente, obtint un traitement favo- » rable. » Il est difficile de pousser plus loin l'esprit romanesque. Qui ne voit que Leipsick ne fut préservée du pillage que parce qu'elle ne fut point prise d'assaut comme l'avait été Magdebourg ? Quelques momens avant la bataille de Leipsick, le général allemand se rappelle encore Magdebourg. « De noirs pressentimens, dit M. Schiller, » obscurcissaient son front jadis toujours serein. *Le génie* » *de Magdebourg semblait planer sur sa tête* »

Parmi les qualités de l'historien, M. Schiller possède sur-tout celle de faire des réflexions courtes et substantielles sur les faits qu'il raconte Si *l'Histoire de la Guerre de trente ans* était écrite dans un meilleur esprit, cette qualité donnerait à l'auteur une grande supériorité. Quelquefois, cependant, les réflexions sont justes et lumineuses. Les philosophes modernes, qui se sont si souvent étendus sur l'heureuse influence de la réforme, et sur la tolérance qu'elle introduisit, ne se sont pas rappelés les haines violentes des luthériens et des calvinistes; haines beaucoup plus fortes que celle que les uns et les autres portaient aux catholiques. M. Schiller, en parlant de la maison palatine, jette beaucoup de lumière sur ce point intéressant de son histoire. « Aucun pays d'Allemagne, » dit il, n'éprouva en aussi peu de temps des changemens » de religion aussi rapides que le Palatinat. On vit, dans » le court espace de soixante ans, ce pays, jouet mal-

Digitized by Google

» heureux de ses souverains, prêter deux fois serment à » la doctrine de Luther, et deux fois l'abandonner pour la » doctrine du calvinisme. On donna à l'électeur, âgé de » neuf ans, des instituteurs calvinistes, à qui il fut re- » commandé d'effacer chez leur élève la doctrine de Lu- » ther, *dussent-ils y employer les coups.* Il est aisé, ajoute » très-bien M. Schiller, de pressentir le traitement des » sujets, lorsqu'on en agit ainsi avec le maître. » Cette dernière réflexion est pleine de sens dans un écrivain protestant; elle donne la mesure de l'espèce de tolérance des prétendus réformés, en même temps qu'elle montre le vague et l'incertitude de leur doctrine. Le P. Bougeant ne s'attache presque jamais à des objets particuliers; ses réflexions sont générales: partant des meilleurs principes, elles peuvent s'appliquer à tous les temps. Souvent elles sont entrelacées avec un art admirable dans le récit des faits; une phrase incidente suffit pour peindre les caractères, et pour indiquer les motifs de la conduite des hommes: nous n'en citerons qu'un exemple. Il s'agit de Jacques I^er^, qui ne put soutenir son gendre, l'électeur palatin: « Cependant, sollicité par les conseils du roi » d'Angleterre son beau-père, prince faible et peu habile, » qui aimait à négocier parce qu'il n'aimait pas la guerre, » et qui, par la même raison, négociait toujours fort mal, » il prit le parti de désarmer entièrement. » Quel trait de caractère! quelle leçon pour les rois!

Nous ne pousserons pas plus loin le parallèle que nous avons établi entre le talent des deux auteurs. L'esprit qui les anime diffère beaucoup. M. Schiller ne voit dans la réforme qu'un commencement de perfectionnement dans l'ordre social; le père Bougeant n'y remarque que les malheurs dont elle fut l'occasion et la cause. Cette juste prévention contre des novateurs qui bouleversèrent l'Europe

Digitized by Google

pendant plus d'un siècle, n'empêche pas l'historien français de rendre justice aux hommes qui montrèrent de grands talens, ou qui déployèrent de grandes vertus. Le tableau de l'Europe que nous avons cité, annonce des vues politiques profondes; on voit que l'auteur connaît parfaitement les intérêts opposés des puissances belligérantes, et qu'il est en état de peser leurs droits dans la balance la plus exacte. M. Schiller, au commencement de son histoire, met en avant le système qu'il veut défendre; et l'on devine qu'il arrangera les événemens de manière à le soutenir. Il pense, comme la plupart des écrivains protestans, que la réforme préserva l'Europe de l'esclavage. « L'Europe, dit-il, évita l'oppression, elle sortit » libre de cette guerre affreuse où elle s'était considérée » pour la première fois comme un ensemble politique; et » cette liaison dans les intérêts mutuels des différens états, » qui ne commença à s'organiser réellement qu'à cette » époque, est un avantage assez marqué par lui-même, » pour que l'ami de l'humanité pardonne l'effroi qu'il a » eu. » Quels furent les moyens qui, selon M. Schiller, furent employés pour arriver à ce grand but? ils sont indiqués quelques pages plus loin. « La différence de cons- » titution, de lois, de langage et de mœurs faisait » des nations et des pays autant de *touts* différens, » et mettait entre eux un mur continuel de séparation. » Ce mur fut renversé par la réforme. Un vif intérêt plus » pressant que *l'intérêt national* ou *l'amour de la pa-* » *trie*, un intérêt absolument indépendant des rapports » ordinaires commença à animer le citoyen et les états » mêmes. Cet intérêt pouvait unir étroitement les états » les plus éloignés, tandis que le lien cessait peut-être » d'exister entre les sujets du même souverain. Le calvi- » niste français eut donc avec le réformé genevois, angli-

Digitized by Google

» can, allemand ou hollandais, un point de contact nul » pour lui à l'égard de ses propres concitoyens catholi- » ques. »

Voilà donc ce grand bien que produisit et que produit encore aujourd'hui la réforme. De l'aveu de M. Schiller, elle éteignit l'intérêt national et l'amour de la patrie; elle introduisit dans les états des partis opposés à tout ce qui pouvait être avantageux à leurs concitoyens, se réjouissant de leurs désastres, et favorisant en secret les ennemis extérieurs. Si cette cause continuelle de troubles civils, de conspirations, de crimes et de massacres est considérée comme un moyen de perfectionnement de l'ordre social et de l'espèce humaine, il faut convenir que jusqu'à présent les grands politiques et les grands moralistes ont étrangement déraisonné : ils avaient la bonhomie de croire que l'amour de la patrie, l'intérêt national, étaient nécessaires pour le maintien des empires; que le citoyen devait préférer son pays à tout autre; qu'il ne devait pas exister dans les états des sociétés qui eussent leurs lois particulières; et que ces correspondances ténébreuses d'une secte de révoltés avec les ennemis du prince, entraînaient les plus grands dangers et les plus grands malheurs. C'est donc aux protestans, selon M. Schiller, c'est donc à eux que l'on doit la théorie des révoltes; c'est à leur exemple que des insensés ont préféré à l'autorité légitime à laquelle ils étaient soumis, aux mœurs dans lesquelles ils avaient été élevés, les lois, les mœurs et les préjugés des peuples étrangers. Toutes les opinions anti-sociales datent de cette époque : c'est du fatras des premiers docteurs luthériens et calvinistes que sont sortis les systèmes monstrueux de l'origine des sociétés, des droits de l'homme, de la souveraineté du peuple; systèmes dont nous avons vu de nos jours une application encore plus exacte que dans les XVI^e^ et XVII^e^ siècles.

Digitized by Google

Il résulte des réflexions que nous avons faites, et du parallèle que nous avons établi, que l'ouvrage du P. Bougeant est très-supérieur à celui de M. Schiller. L'honneur national nous prescrivait le devoir de relever l'erreur de ceux qui pensent, sur la foi des philosophes, que nous n'avons pas de bons historiens; la nécessité de combattre les opinions avancées dans un livre très-répandu était encore plus pressante. La cause que nous avons défendue est si bonne, que nous n'avons eu aucun besoin de déprimer et de rabaisser le livre de M. Schiller; nous sommes convenus avec franchise des beautés qu'il renferme, et nous avons applaudi aux efforts de l'auteur pour imiter les historiens anciens. Dans les rapprochemens que nous avons faits, on ne saurait nous accuser de partialité; nous avons choisi de préférence les morceaux où les deux auteurs tracent les caractères des princes protestans; morceaux où l'on pouvait présumer que M. Schiller serait plus brillant et plus fort que l'historien français: le lecteur a été à portée d'en juger. Au reste, on a pu deviner facilement le but que nous nous sommes proposé; il consiste à engager les personnes qui ont lu l'histoire allemande, à lire aussi celle du père Bougeant: outre le plaisir qu'elles auront à comparer la manière des deux auteurs, elles trouveront encore l'avantage beaucoup plus utile de voir tout l'échafaudage du système de l'écrivain protestant renversé par la doctrine aussi simple que juste et raisonnable de l'historien français.

P.

Ainsi va le Monde, ou *les Dangers de la Séduction*. Quatre volumes in-12. Prix: 7 fr. 50 c., et 10 fr. par la poste. A Paris, chez *Marchand*, libraire, palais du Tribunat; et chez *le Normant*.

Le cardinal d'Este dit à l'Arioste, après avoir entendu la

Digitized by Google

la lecture du *Roland furieux* : « *Où diable, seigneur* » *Arioste, avez-vous pris toutes ces balivernes?* » Mais ce cardinal, qui était homme d'esprit, n'en sentait pas moins, à travers les incroyables folies de l'auteur, le charme singulier de cet ouvrage, où la raison est entièrement sacrifiée à l'imagination, et dans lequel la prétention au bon sens et à la vérité historique n'est qu'une bouffonnerie de plus. Il est permis, dans un roman de cette nature, d'attester un fait dont le ridicule et l'extravagance sautent aux yeux : un tel mensonge ne peut tromper ni séduire personne ; mais il fera rire de la bonhomie de l'auteur, ou de la dose de crédulité qu'il suppose dans le lecteur. Ce genre de plaisanterie se fait sur-tout remarquer dans le poëme de l'Arioste, et il ajoute beaucoup à son agrément. Nos faiseurs de romans ont quelquefois cherché à imiter le poète italien dans l'ordonnance des événemens, mais c'est tout ce qu'ils en ont pris ; et leurs productions, quelque touchantes qu'elles puissent être, ne sont toujours que de tristes drames, propres à gâter l'esprit et le goût. Les jeunes gens, qui n'ont aucune expérience du monde, prennent tout ce qui se passe dans ces ouvrages au pied de la lettre, et ils se créent un monde enchanté qui n'existe pas. Les romans de l'abbé Prevost sont peut-être ce que nous possédons dans ce genre de plus intéressant. Cet écrivain, prodigieusement fécond, a pour ainsi dire épuisé toutes les aventures et tous les sentimens ; et les romanciers qui lui ont succédé n'ont guère fait que de pâles copies de ses ouvrages.

Il faut que le nombre des oisifs soit bien considérable, pour que de pareilles futilités trouvent encore des lecteurs ! ou bien, ne serait-ce pas plutôt la faiblesse de notre esprit qu'il faudrait accuser du débit qui s'en fait parmi nous? En effet, rien ne peut mieux s'approprier à son indolence et à sa paresse naturelles que les romans : pour peu qu'on sache lire, on peut, sans le moindre effort, passer des journées entières dans l'extase ; ce sont des espèces de rêves que nous faisons tout éveillés, et il est bien commode de rêver tout ce qu'on veut. La lecture de l'histoire ne saurait avoir le même charme : outre que les hommes y paraissent moins aimables, on lit l'histoire pour la connaître, et il faut une attention assez forte pour la retenir. Ce que les hommes redoutent le plus, c'est l'application et le travail.

Le roman de M. H. Dorvo, qu'il lui a plu d'intituler :

Digitized by Google

Ainsi va le Monde, quoique le monde n'aille point du tout comme il l'imagine, est doué d'un mérite rare, et qui prouve que cet auteur a une grande connaissance du goût des lecteurs : il n'y a ni préface, ni avant-propos, ni dédicace, ni avis, ni protestation contre les contrefacteurs, ni table des chapitres, ni rien de ce qui peut arrêter ou suspendre la curiosité; son seul titre lui suffit : c'est comme le rideau de la scène ; on le lève, et les acteurs se trouvent tout de suite rangés comme dans une pièce de théâtre. Quoiqu'un tel ouvrage puisse paraître au-dessous de la critique, on entrera cependant dans le détail de sa composition, pour faire voir aux jeunes gens quels piéges ridicules les auteurs de romans tendent à notre mollesse et à notre imbécillité. En voici un qui nous donne à lire quatre volumes *pour nous éclairer sur les dangers d'une union mal assortie, et pour nous faire aimer et pratiquer les vertus, en nous inspirant l'horreur du vice;* motif banal de tous les romans, depuis *Clarisse* jusqu'à *Faublas*, et qui sert à couvrir le motif plus solide de l'intérêt pécuniaire que l'auteur en attend.

Charles, jeune homme sans caractère et sans esprit, fils d'un épicier de la rue aux Ours, ruiné tout récemment par un escroc, prend le parti, à la sollicitation de son père, d'aller joindre en Espagne un oncle sous lequel il se propose d'apprendre l'état de bijoutier. On lui prépare une pacotille ; on lui donne vingt-cinq louis ; il embrasse son père, sa sœur, et une certaine Madelon qui lui a confié le portrait d'une jeune fille, et il part, ou plutôt il ne part pas. Il rentre dans Paris pour faire ses adieux à son camarade, le fils du comte de la Mellière : il se trompe d'adresse ; il entre juste dans une maison remplie de voleurs ; on le dévalise, et on le met à la porte. Tout autre aurait au moins crié au voleur; le bon Charles ne dit mot ; il trouve qu'il est plus doux de se voir réduit à la mendicité que d'avoir à révéler à son père qu'il n'est pas parti aussi promptement qu'il le croyait. Il vend l'entourage de son portrait pour subsister, et il renonce à l'Espagne. Il se met en route pour Meaux, dans l'intention d'y voir une vieille tante ; on le vole dans la route, et il arrive comme un vagabond au moment où sa tante venait de mourir : elle ne lui laisse rien, et il prend le parti de se faire clerc de notaire. C'était la profession qui lui convenait le moins, n'importe. Il fait connaissance avec une jeune personne, qu'il reconnaît pour l'original

Digitized by Google

du portrait qu'il a dans sa poche. Cette jeune fille, nommée Sophie, est, selon le bruit public, une orpheline élevée par charité chez une certaine dame Gosset, maîtresse de pension à Meaux, laquelle fait en outre le métier de procurer des jeunes filles au seigneur du pays, le marquis de Coursanges. Ce digne seigneur, aidé de cette Mégère, a perdu entr'autres personnes la fille du notaire de Charles, il y a environ dix-huit ans. Ce notaire, qui pouvait sauver sa fille très-facilement, n'a pas jugé à propos de se remuer pour faire la moindre démarche, dans la crainte de publier son déshonneur; mais il ne fait pas difficulté de conter toute l'aventure à Charles, jeune étourdi qu'il ne connaît que depuis deux jours, et qui, bien entendu, n'y prend aucun intérêt. Ce petit drôle est devenu amoureux de Sophie à la première vue, et celle-ci s'est éprise d'une pareille passion pour lui; mais Charles, pour mieux cacher ses sentimens à la vieille Gosset qui le contrarioit dans ses amours, va tout droit chanter une belle romance sous ses fenêtres: on l'y attrape, et on lui tire les oreilles comme il faut. Charmé de cette prouesse, il revient chez son patron, qui le gronde un peu de son incartade, et qui finit par lui confier tous ses secrets sur sa fille. Charles ne tient aucun compte de son radotage, et il va son train comme de coutume; mais le marquis de Coursanges et la Gosset viennent traverser ses desseins. Celle-ci propose à Sophie d'épouser le marquis. Sophie se doute de la ruse et du piége qu'on lui tend, et, comme de raison, elle refuse ce parti; mais, par une bizarrerie de caractère qu'on ne voit sans doute qu'à Meaux, elle accorde toute sa confiance à celui qui veut la déshonorer, et elle croit tout ce qu'il invente pour la détacher de son amant. Celui-ci n'est pas moins crédule: on lui a dit ce que c'était que le marquis de Coursanges; mais, dans un pourparler qu'il a avec lui, il croit tout ce qu'il lui plaît de dire pour flétrir la vertu de sa Sophie, et il accepte un rendez-vous où le marquis s'engage à lui faire voir par ses yeux la vérité de ce qu'il avance. Il s'y rend; et Sophie, qui s'est laissée tromper par le même personnage, lui est enlevée sous ses yeux par les gens du marquis, sans qu'il daigne seulement faire un geste ou dire un mot pour la défendre et pour se disculper.

Tandis que cette scène ridicule se passe à Meaux, le père de Charles a appris toutes les aventures de M. son fils; mais il l'abandonne, et il ne s'inquiète que de sa fille,

Digitized by Google

dont le jeune de la Mellière est devenu amoureux : et le père de ce jeune écolier, qui n'aime pas plus les mariages inégaux que notre auteur, l'envoie servir en Espagne. Quant à Madelon, elle a pris le parti de se retirer sans rien dire, et de se mettre à courir les champs.

Charles, un peu revenu de sa surprise, songe sérieusement à courir après sa maîtresse; mais, comment faire? on l'enlève dans une chaise de poste attelée de bons chevaux, et il n'a que ses jambes pour courir : elles sont bonnes, heureusement, et il s'en sert le mieux qu'il peut. Dans tout autre endroit qu'à Meaux, on aurait arrêté une voiture sur laquelle on criait à tue-tête : *Arrête! arrête!* et dans laquelle une jeune personne réclamait sans doute secours et protection de tous les passans; on n'y fait aucune attention : elle vole et disparaît, laissant le malheureux jeune homme dans les ténèbres, à cinq ou six lieues de la ville, sans pain, sans asile et sans argent.

Il faut nécessairement que quelqu'un se trouve là tout exprès pour secourir ce pauvre amant, car il tombe d'épuisement et de besoin. Heureusement les ressources sont grandes dans un roman, et il faudrait être fou pour s'inquiéter des dangers d'un héros que l'auteur a pris sous sa protection immédiate : quant à moi, je le verrais pendre sans m'en soucier le moins du monde, bien assuré que la corde casserait comme dans *Candide*, ou que l'exécuteur attraperait une bonne entorse, comme un des héros de l'*Héloïse*. Le nôtre allait expirer, lorsqu'un homme sombre, vêtu d'un habit de soie, la face couverte d'une longue barbe, le rencontre, lui parle, l'emmène dans une caverne au fond d'un bois, le restaure un peu, et lui apprend qu'il vit dans cet état retiré parce qu'il cherche depuis long-temps l'occasion de *parler* au marquis de Coursanges, qui lui retient toute sa fortune injustement : il se nomme le comte de Milfort, et il lui raconte comment les bons paysans du canton prennent soin, sans le connaître, et sans qu'il le leur ait jamais demandé, de fournir à sa subsistance, en garnissant toutes les routes, les champs et les bois, de bons morceaux de pain, auxquels nul autre ne veut toucher, et de bonnes bouteilles de vin, que personne n'oserait boire. Charles trouve cette manière de vivre fort agréable; mais il ne peut en profiter, parce qu'il survient un petit accident. Le marquis de Coursanges, au lieu de suivre Sophie, s'amusait à poursuivre son amant, qu'il accusait de rapt; il s'était fait

Digitized by Google

accompagner de la maréchaussée, et, suivi de cette escorte, il rencontre le comte de Milfort, déguisé comme nous l'avons dit; c'était un coup du ciel pour celui-ci, il en profite pour lui dire son fait; et comme le marquis voulait répliquer, l'autre lui lâche un bon coup de pistolet dans la poitrine, il lui tourne ensuite le dos, les cavaliers le regardent aller, et il se rend bien tranquillement à sa caverne.

Un coup de pistolet dans un roman, ou bien une chiquenaude, c'est exactement la même chose; celui-ci n'effleura pas même la peau du marquis: il se remet à chercher son rival, et son assassin; mais l'un et l'autre avaient pris la sage résolution de déménager, et de fuir loin de la forêt. Il les poursuit quelque temps sans pouvoir les atteindre; enfin, il juge qu'il vaut mieux profiter de son enlèvement, et il va rejoindre Sophie, qui courait toujours dans sa chaise de poste. Charles, qui avait quitté le comte de Milfort, les joint à Chartres; Sophie s'échappe, et tombe entre ses mains au milieu de la campagne: ils s'expliquent rapidement, elle lui remet une bourse pleine d'or, qu'elle avait su se faire donner par le marquis, en tout bien tout honneur; il la reçoit, et comme il voit le marquis et ses laquais qui viennent à la recherche de Sophie, il la laisse bravement dans l'embarras, et il se sauve à toutes jambes.

Ce trait de prudence plaît infiniment à la bonne Sophie; elle est enchantée d'avoir un si brave garçon pour amant, et elle suit le marquis sans parler à qui que ce soit: il la fait remonter dans sa voiture, et il fuit de nouveau jusqu'au pied des Pyrénées. Charles le poursuit encore jusqu'à Poitiers, où il a plû à l'auteur de le faire tomber malade, pour avoir occasion de lui faire faire une bonne infidélité, et de nous conter quelques histoires grivoises dont j'épargnerai le récit à l'oreille délicate de mes auditeurs.

Il faut un peu de tout dans un roman. L'impuissance de créer quelque chose de naturel qui soit intéressant, oblige un pauvre auteur de se jeter dans l'absurde; il ne va que par sauts et par bonds: tout ce qui se présente à sa folle imagination est excellent, pourvu qu'il puisse fournir la matière d'un chapitre; le sublime, le tendre, le bouffon, la raison et la folie, tout y entre.

Le marquis, accompagné de Sophie, descend dans un couvent; il y trouve le comte de Milfort qui a eu le temps de s'y rendre le premier, de s'y faire religieux, et de

Digitized by Google

prendre connaissance de toute la maison et de ses usages, tandis que le ravisseur a fait en poste le trajet de Chartres au monastère. C'est aller un peu vite pour un homme qui était à pied et sans argent : mais on sera moins surpris de cette diligence, lorsqu'on saura que le comte, en quittant Charles, a trouvé un homme tout fraîchement tué, couvert d'or et chargé de papiers; qu'il a pris cet or et ces papiers, et que, sans s'embarrasser de ce qu'ils renfermaient, ni du personnage assassiné, il s'est rendu sur-le-champ au couvent voisin du château fort dans lequel le marquis devait enfermer Sophie. Cette malheureuse fille s'avise enfin de dire en présence du supérieur et du comte devenu religieux, qu'elle n'est pas la femme du marquis, et qu'on l'enlève malgré elle. On s'attend bien cette fois qu'elle va trouver au moins un appui dans le comte, qui sait la vérité de son histoire : il n'en est rien. Il entre dans le caractère de tous les acteurs de cette comédie, de chercher continuellement les occasions de se montrer généreux, et de les fuir lorsqu'elles se présentent. Le comte, fidèle à ce principe, ne manque pas son coup. Un mot suffirait pour confondre le marquis et pour faire accorder secours à celle qui le réclamait; il se garde bien de le dire, et il l'abandonne à la brutalité de son ravisseur qui, sur-le-champ, va l'enfermer dans le donjon de son vieux château. Elle y passe cinq ou six mois, tandis que Charles, devenu grand garçon, fait ses fredaines à Poitiers. Dans le même temps, le père du jeune de la Mellière résout de se rendre en Espagne, pour y apaiser une affaire d'*honneur*, survenue entre son fils et le colonel de son régiment : le colonel est mort, et son fils est en fuite pour repasser en France. De son côté, Madelon va toujours par monts et par vaux ; mais comme elle est pauvre et que le comte de la Mellière est riche, l'auteur trouve convenable de lui faire laisser sa bourse pleine d'or au pied d'un arbre, afin de la faire trouver à cette bonne femme.

Charles, revenu des erreurs de ce monde, songe enfin à sa maîtresse. Tout autre que lui pourrait croire qu'après six mois d'abandon d'un côté et de persécution de l'autre, il peut être arrivé quelque changement, et que Sophie a pu, comme lui, se permettre quelques ébats; l'idée ne lui en vient même pas : il se met en route sans savoir où elle est; mais l'auteur qui le savait pour lui, le conduit droit au château où elle est enfermée. Chemin faisant, il rencontre le père de son camarade la Mellière ; ils sont

Digitized by Google

assaillis par des voleurs, le comte de Milfort se trouve là pour les délivrer, et par un hasard qui n'est pas commun, le fils la Mellière arrive aussi sur le lieu de la scène : ils se reconnaissent et s'embrassent bien tendrement ; ils vont tous au couvent, pour délibérer sur les moyens de sauver cette Sophie qu'ils ne connaissent pas, et dont le père et le fils de la Mellière n'ont jamais entendu parler. Le comte de Milfort trouve le moyen de lui faire passer une lettre attachée à une flèche, qu'un pâtre a l'adresse de lancer dans sa prison, à travers les grillages et les barreaux de sa fenêtre, et dans le moment où il ne se trouve personne dans sa chambre, ce qu'il était très-facile à l'auteur de connaître. Madelon forme aussi son petit plan pour délivrer celle dont elle a remis le portrait à Charles; elle s'introduit dans le château, après avoir séduit le concierge ou geolier; elle apparaît comme un spectre au marquis, pour lui apprendre qu'elle est là. Ce séducteur ou plutôt ce tyran, la reconnaît pour la fille du notaire de Meaux, qu'il a débauchée il y a dix-huit ans, qu'il a ensuite abandonnée et qu'il supposait morte. Cette apparition l'effraie, il se lève pour éclaircir ses doutes; mais Madelon souffle la lampe et se retire dans un endroit ignoré du marquis. Sophie, en suivant les instructions de la lettre qu'elle a reçue, feint d'être malade, et demande un religieux du couvent voisin, pour l'assister à ses derniers momens : il vient, et c'est Charles déguisé ; on les laisse seuls, ils changent d'habits, comme cela se pratique en pareille circonstance ; Sophie se sauve, et Charles reste à sa place. Madelon se glisse dans la tourelle, sans que personne l'aperçoive ; elle prend Charles par la main, et croyant sauver Sophie, elle le conduit par mille détours hors du château. Par reconnaissance pour un service de cette importance, dès qu'il se sent libre, il soupçonne qu'on le trahit, et il tire son épée pour en percer sa libératrice, et le geolier qui l'accompagnait dans sa fuite ; l'un et l'autre sont effrayés de son geste, et ils se sauvent tous trois sans se dire un seul mot. A sa sortie du château, Sophie, sous les habits d'un religieux, avait été arrêtée par la maréchaussée, qui guettait depuis long-temps le comte de Milfort, devenu suspect dans le pays, et accusé d'ailleurs de brigandages et d'assassinats. Un mot suffisait pour expliquer la méprise ; mais Sophie se garde bien de le dire : elle se laisse emprisonner, elle s'inquiète, elle se tourmente, on ne sait pourquoi ; le lendemain le juge

Digitized by Google

vient l'interroger, elle se nomme, et sans autre examen il la met en liberté; il fait plus, il lui donne une escorte pour la conduire à Meaux. Sophie, qui sait que le comte de Milfort est dans le voisinage, ne cherche pas à le voir; elle pense que son amant est entre les mains de son ennemi; elle l'y laisse, et s'en retourne bien paisiblement dans son pays. Tous les autres acteurs prennent la même route; ils s'y retrouvent, et tout s'éclaircit. Sophie est la fille du marquis et de Madelon; celui-ci la reconnaît et consent d'épouser cette aimable maîtresse, mais il faut, pour l'y déterminer, que le comte de Milfort lui donne un grand coup d'épée qui le fait mourir. La Gosset rend son âme vénale et corruptrice, à Satan. Le notaire est charmé de retrouver sa chère fille Madelon: Charles épouse Sophie, et le jeune la Mellière épouse la sœur de Charles. Les papiers que le comte de Milfort a trouvés sur l'homme assassiné, sont justement ses titres justificatifs, au moyen desquels il rentre dans toutes ses propriétés, ce qui ruine d'un seul coup Madelon et sa fille Sophie. L'auteur n'a pas vu cette petite circonstance, et il a oublié de doter convenablement cette fille infortunée et son triste amant; tout au contraire, il prétend que Sophie dota la sœur de Charles, pour faciliter son mariage avec le jeune la Mellière; mais il se trompe assurément, à moins que ce ne soit avec l'argent de Milfort; car je puis bien assurer qu'elle ne possédait pas un centime quand elle est partie de Puicerda pour Meaux.

Tel est le plan et la conduite de ce nouveau roman, dans lequel il serait difficile de trouver un seul événement qui n'arrive pas au rebours du bon sens et de la marche ordinaire des choses humaines. L'auteur, cependant, prétend bien le contraire, et voici comme il s'exprime: « Philosophes spécieux, sages à sophismes, qui prétendez que notre carrière dépend de nous, tout ce que » vous venez de lire peut arriver; *rien n'y choque la vraisemblance;* résumez-vous maintenant, réfutez la vérité, » et démontrez-nous, si vous pouvez, que *le hasard* n'est » pas le *régulateur suprême* de nos destinées, et que la » *fatalité* n'est qu'un mot. »

Personne assurément ne s'amusera à faire cette démonstration, et il faudrait encore avant tout, que l'auteur voulût bien nous expliquer comment le *hasard* peut régler quelque chose, son essence étant de ne garder aucune règle, aucune mesure. Quant à la *fatalité*, il n'en faut pas parler où règne le hasard; l'existence de l'un exclut

Digitized by Google

nécessairement celle de l'autre ; mais s'il fallait que cet auteur s'entendît lui-même, il n'écrirait jamais rien.

Son style manque de chaleur et de correction ; dans les onze premiers chapitres, c'est Charles qui raconte lui-même ses aventures ; au douzième, l'auteur prend la parole, et il la conserve jusqu'à la fin ; mais au dix-septième chapitre ; il oublie que c'est lui qui est le narrateur, et il se met en scène dans le moment où le notaire vient d'informer Charles de l'aventure de sa fille. « Et les lois, » monsieur, les lois, repartit Charles, ne sont-elles pas » là pour vous venger? — Les lois ! mon ami ; triste re- » cours contre un grand seigneur, etc. » *A ces mots*, continue l'auteur, *il me pria de descendre, et je le suivis dans un désordre dont je fus long-temps à revenir.*

Lorsque cet auteur est las de parler ou de marcher, il ne se repose jamais, mais il se *défatigue*. Rien ne peut lui faire illusion ni l'aveugler, mais on pourra facilement *le faire de cécité*. Un *quiproquo* chez lui n'est point une *méprise*, c'est une *métamorphose*. Il supprime la négative dans les endroits où « l'on *n*'est admis qu'en payant. »

Ces incorrections se trouvent rachetées à la vérité par quelques exemples du style bas dans lequel l'auteur paraît exceller. *Il m'a dit, dit-il, etc., et comme de juste, j'y consens, parce que je suis au courant de çà, et c'est fini, par rapport que monsieur s'en est emparé, etc. Que feriez-vous à un quelqu'un qui, pour vous berner, vous feroit croquer le marmot*, par exemple, à la lecture d'un ennuyeux ouvrage, dans l'espérance qu'il arrivera enfin quelque chose qui aura le sens commun?

L'auteur pourrait bien être cet *un quelqu'un*, et faire la même question à tous ceux qui ont la simplicité de le lire ; mais s'il s'est moqué de nous, nous le lui rendons de bon cœur. *Ainsi va le monde.* G.

SPECTACLES.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Les Amans sans amour, en deux actes ; par M. Radet.

Les ouvrages originaux d'un penseur profond contiennent toujours les germes d'une foule d'autres ouvrages. Les bons

Digitized by Google

esprits savent les y apercevoir, et s'amusent quelquefois à les développer. C'est ainsi qu'une pensée de la Rochefoucault a donné à madame de Genlis l'idée du joli conte que M. Radet vient d'accommoder au théâtre. Je suis persuadé qu'il y a dans la Bruyère vingt sujets piquans de comédie, et qu'on en trouverait même dans Duclos, quoique bien moins original.

On croit que la Rochefoucault n'a peint que l'égoïsme, qu'il a présenté sous toutes les faces imaginables. C'est bien, à la vérité, le fonds de son livre *des Maximes :* on voit cependant que madame de Genlis a su y trouver autre chose.

Ceux qui ont lu son conte (1), qui porte le même titre que le vaudeville de M. Radet, y ont retrouvé sa touche élégante et légère, les graces et le naturel qui caractérisent ses moindres productions. Comment est-il arrivé que d'un conte charmant, un auteur d'un talent reconnu pour les bagatelles du Vaudeville ait fait une pièce complètement ennuyeuse? Se serait-il mépris au choix du sujet? cela ne serait pas absolument impossible; tous les contes ne sont pas propres à être mis en drames. On pourrait être tenté de croire que tel est celui dont nous parlons; car M. Radet a suivi son modèle presque littéralement. Il en a quelquefois copié le dialogue vif et rapide; il a conservé, pour ainsi dire, tous ses traits, et n'a point réussi. On pourrait dire que les nuances fines et délicates qui charment un lecteur solitaire et tranquille, échappent à la foule des spectateurs sur la scène, où il faut des couleurs plus tranchantes. Quelques-uns ont pensé que des amans sans amour étaient nécessairement un peu froids; mais on ne s'attend point à du pathétique au Vaudeville: de la gaieté, de l'esprit, sur-tout du nouveau, voilà ce qu'on y demande. Or, c'était une combinaison tout-à-fait neuve que deux personnages apathiques auxquels on fait croire qu'ils s'aiment réciproquement. Il faut donc chercher ailleurs que dans le sujet, la cause de l'ennui qu'on a éprouvé à cette première représentation, ennui d'autant plus fâcheux pour l'auteur, que sa pièce a été parfaitement jouée par les meilleurs acteurs de la troupe : aussi, en prenant la liberté de le siffler doucement (le parterre du Vaudeville est très-benin), criait-on : *Bravo les acteurs.*

Ainsi, c'est dans l'exécution que doit se trouver la cause

(1) Il a été inséré dans le Mercure du 3 prairial dernier.

Digitized by Google

de la disgrace de M. Radet, événement auquel il est peu accoutumé. Au reste, il a fièrement appelé du jugement de l'assemblée, et fait afficher de nouveau sa pièce avec son nom, qu'on avait eu la discrétion de ne pas demander. Comme le même sujet est annoncé à l'Opéra-Comique, il est bon de savoir s'il est de nature à ne pouvoir être bien traité.

Tous les abonnés de ce journal, connaissant le conte de madame de Genlis, nous nous bornerons à faire remarquer les différences qui se trouvent entre cette agréable production et l'infortuné vaudeville. Dans le conte, quoiqu'il soit court, on distingue six caractères très-bien développés et très-bien soutenus, en sorte qu'il n'y a pas un moment de langueur : dans le vaudeville, la moitié des personnages sont manqués. La mère est un vrai Cassandre femelle; sa fille Juliette, si vive et si piquante dans le conte, n'a qu'un rôle fort subalterne et fort peu saillant dans le vaudeville, et la nièce Adrienne n'y est pas aussi fortement prononcée, aussi intrigante que dans l'original. Comme l'auteur n'a pas su intéresser pour Juliette, on ne prend aucun intérêt à son mariage, ni par conséquent à toute l'intrigue dont ce mariage est l'unique objet; ce qui répand un froid mortel sur la pièce. Un musicien, personnage épisodique de l'invention de M. Radet, contribue encore à l'augmenter, en retardant la marche de l'action par un bavardage très-peu comique : c'est à son arrivée, sur la fin du premier acte, que la lassitude des spectateurs a commencé à se manifester. L'escarpolette, qui paraît si plaisante dans le conte, n'a point réussi dans le vaudeville. C'est peut-être un de ces objets

Que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

Molière qui a osé, dans le plus grave de ses drames, nous parler d'un grand flandrin crachant durant trois-quarts d'heure dans un puits pour faire des ronds, se serait bien gardé de mettre ce récit en action. L'histoire de l'escarpolette, à la vérité, n'est pas tout-à-fait du même genre : un homme fatigué peut bien s'asseoir sur le premier siége qui se présente, et un homme aussi flegmatique que l'amant sans amour, se balancer en attendant qu'on lui amène un cheval qu'il a demandé. Il se pourrait donc qu'on eût fait là une mauvaise querelle à M. Radet; mais c'est sa faute; il avait harassé l'assemblée par une action traînante, et l'on

Digitized by Google

était dans cette disposition d'esprit où tout paraît mauvais. En vain madame Henri, avec sa grâce ordinaire, a insisté pour obtenir quelque indulgence, et engager le spectateur à *doter les Amans sans amour;* elle les a trouvés inexorables, et le mariage s'est fait sans dot.

Je ne sais pourquoi l'auteur s'obstine à lutter contre les dégoûts du public; ils seront d'autant plus invincibles, que ce ne sont pas des fautes, qu'on pourrait corriger, qui ont fait tomber sa pièce. Elle est comme les deux personnages dont elle tire son nom, sans défauts bien caractérisés et sans agrémens; il ne s'agirait pas de corriger, il faudrait refaire.

ANNONCES.

Traité de la construction théorique et pratique du Scaphandre, ou Bateau de l'Homme, approuvé par l'académie royale des sciences; par M. de la Chapelle. Nouvelle édition, revue, corrigée et considérablement augmentée; précédée du projet de formation d'une légion nautique ou d'éclaireurs des côtes, destinée à opérer tels débarquemens qu'on avisera sans le secours des vaisseaux, bateaux plats, artillerie, etc., etc. Ouvrage présenté au ministre de la marine en l'an 7, et au premier consul en thermidor an 11. Par l'adjudant-commandant La Reynie, administrateur des hôpitaux militaires. Prix: 3 fr. 60 cent. A Paris, chez Royer, libraire, rue du Pont de Lodi.

Balthazar, ou *le Bon Commissionnaire*, comédie en un acte et en prose; par M. P. H. B. Armand. Représentée pour la première fois sur le théâtre du Marais, à Paris, le 5e jour complémentaire de l'an 11. Prix: 1 fr. 20 cent. A Paris, chez Hugelet, imprimeur, rue des Fossés-Saint-Jacques, près la place de l'Estrapade.

Narrationes excerptæ ex latinis scriptoribus, servato temporum ordine dispositæ, ou *Choix de Narrations tirées des meilleurs auteurs latins*, Cornélius-Népos, Justin, Quinte-Curce, César, Cicéron, Tite-Live, Salluste, Suétone et Tacite, avec des précis historiques en français qui lient les événemens entre eux; le tout éclairci par des notes explicatives de la géographie ancienne et moderne. Ouvrage adopté par la commission d'instruction publique, à l'usage des lycées et des écoles secondaires. Par J. B. Dumouchel, ancien professeur et recteur de l'université de Paris, et F. Goffaux, professeur de langues anciennes au Lycée de Paris. Volume in-12. Prix: 2 fr., et 2 fr. 70 cent. par la poste. A Paris, chez Levacher, libraire, rue du Hurepoix, n. 12.

Art Poétique de Boileau, et divers morceaux choisis de poésie française, traduits en vers latins, par l'abbé Paus, ancien professeur d'éloquence de la ci-devant académie de Marseille. Ouvrage destiné aux professeurs de latinité. Un vol. in-8°. de plus de 300 pages, sur beau papier. Prix: 4 fr. 50 cent. et 5 fr. 50 cent. par la poste. A Lyon, chez Tournachon-Molin; et à Paris, chez Brunot, libraire, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n. 13.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Loudres. — Le roi d'Angleterre a treize enfans vivans, tous majeurs. On trouverait difficilement en Angleterre un second exemple d'une pareille famille.

M. de Caen, capitaine général des établissemens français à l'est du cap de Bonne-Espérance, écrit de l'Isle-de-France au ministre de la marine, le 25 floréal, que le contre-amiral Linois y est arrivé le 11 germinal avec trois vaisseaux. Il ajoute que cette rentrée inattendue excita sa surprise, d'après ce qu'avait annoncé le contre-amiral par sa lettre adressée de Batavia le 25 frimaire. Après avoir énuméré les forces des Anglais, ce contre-amiral disait : « Comme ils ont beaucoup de points à garder, leurs forces » doivent être nécessairement divisées, et j'espère pou- » voir leur faire beaucoup de mal *en me portant succes-* » *sivement à de grandes distances dans diverses parties* » *des mers de l'Inde.* » Et par *post-scriptum* : « Le 3 ni- » vose, je viens de compléter à Batavia six mois de vivres » pour la division. »

M. de Caen comptait si bien sur des succès, que lorsque la division du contre-amiral fut signalée et reconnue, il crut que le convoi de la Chine avait été capturé. Il témoigna son étonnement au contre-amiral, et, pour le justifier, il cite le précis qui lui a été remis par le contre-amiral de sa croisière, duquel il résulte que : « *Quoiqu'à* » *portée de bien distinguer les bâtimens de la flotte* » anglaise, le général ne pouvait connaître sa force réelle. » Vingt de ses bâtimens avaient l'apparence de vaisseaux » à deux batteries. *On crut reconnaître une frégate, un* » *brick de guerre avait pavillon bleu ;* ainsi que trois vais- » seaux. Ces derniers faisaient parties de huit vaisseaux, » *qui paraissaient chargés plus particulièrement de la* » *protection du convoi*..... Les ennemis, par leur ma- » nœuvre, rendirent la position du général très-dange- » reuse. La supériorité de leurs forces était reconnue, et » il n'y avait plus à délibérer sur le parti qu'on devait » prendre pour éviter les suites d'un engagement iné- » gal..... Le général, profitant de la fumée qui l'envelop- » pait, s'éloigna de l'ennemi. L'engagement avait duré » quarante minutes. Les bâtimens français ne souffrirent

Digitized by Google

» que de légers dommages. Personne ne fut blessé. »
Cette action eut lieu le 25 pluviose. « Le 27, cette croi-
» sière n'offrant plus aucun avantage pour cette mousson,
» le général fit route vers Batavia, d'où il s'est rendu à
» l'Isle-de-France. »

La gazette extraordinaire de Madras cite une lettre du 24 février 1804, qui porte : « L'alarme générale pour la
» flotte de la Chine est heureusement appaisée ; car quoi-
» que la division française l'ait couverte, cette division
» a été obligée de se retirer après un combat honteux
» contre trois de nos vaisseaux de compagnie ; et si elle
» fût restée assez long-temps pour que le reste de la flotte
» eût pu venir à leur secours, il n'est pas improbable que
» l'amiral français aurait été pris. »

Des bords du Mein. On assure que M. Talleyrand a remis au chargé d'affaires russe, une note qui doit porter en substance, que l'empereur des Français desire sincèrement de vivre en bonne intelligence avec la Russie, mais qu'il ne peut retirer ses troupes, ni du pays d'Hanovre, ni du royaume de Naples. On ajoute qu'il n'y est fait aucune mention du roi de Sardaigne, ni de différens autres points touchés dans la dernière note Russe, mais qu'il y est question des liaisons entre la Russie et l'Angleterre, des troupes russes qui se rassemblent à Corfou, etc.

On prétend savoir que dans l'audience particulière que les ministres d'Angleterre et de Russie ont obtenue du roi de Prusse à son retour de Charlottembourg, ils lui ont fait des offres brillantes, s'il voulait s'allier à ces deux puissances ; mais que le roi de Prusse leur a déclaré qu'il resterait invariablement attaché au système de neutralité.

On assure que le ministre de Russie doit remettre sous peu de jours à la diète germanique une nouvelle note conforme à celles qu'il a présentées précédemment. On ajoute que dans le cas où il n'y serait fait aucune réponse satisfaisantes, comme il y a tout lieu de le croire, ce ministre quittera Ratisbonne. Quelques journalistes révoquent en doute l'un et l'autre fait.

On dit que l'élection d'un roi des Romains suivra de près le couronnement de l'empereur d'Autriche : on ajoute que c'est le fils aîné de François II, âgé de dix ans, qui sera élevé à cette dignité.

Plusieurs Suédois, qui quittent la France, viennent de passer le Rhin. On dit que le chargé d'affaires de la cour

Digitized by Google

de Stockholm, qui lui-même a passé ce fleuve, leur a fait déclarer, avant de quitter la France, que l'intention du roi était qu'ils en sortissent. Il continue aussi de passer par notre ville beaucoup de Russes. On croit que M. le baron d'Armfeldt, à qui on attribue une grande influence sur les résolutions du roi de Suède, sera rappelé du poste d'ambassadeur à la cour de Vienne, pour aller remplir à Stockholm celui du département des affaires étrangères. Déjà on parle d'une alliance entre la Suède et l'Angleterre.

Le bruit court à Vienne que S. M. I. ne se fera point couronner empereur héréditaire d'Autriche; seulement le jour de la fête nationale de S. Léopold, S. M. se rendra en grande pompe à l'église de S. Etienne, revêtue des nouveaux ornemens impériaux, et accompagnée des grands officiers de l'empire héréditaire, lesquels n'ont pas encore été nommés.

Le ministre de Prusse, à la diéte générale de l'Empire, a reçu de sa cour un rescript, par lequel le roi son souverain annonce qu'il reconnaît la nouvelle dignité d'empereur héréditaire dans la maison d'Autriche; S. M. regarde cet événement comme un arrangement de famille qui, conformément aux déclarations particulières de la cour de Vienne, ne peut apporter aucun changement dans ses rapports avec l'Empire.

Mayence. — Leurs majestés impériales sont arrivées à Mayence le 3 complémentaire à la même heure. Tout était illuminé d'une manière élégante et somptueuse. Plusieurs princes de la rive droite, ainsi que l'électeur de Bade et l'électeur archi-chancelier de l'empire avaient précédé l'arrivée de l'empereur. L'affluance des étrangers en cette ville lui donna le plus grand éclat. Les électeurs et princes des cercles antérieurs de l'empire Germanique, qui ne se sont pas eux-mêmes rendus à Mayence, y ont envoyé pour complimenter l'empereur.

Bayonne, 30 fructidor. Quoique la maladie épidémique qui règne cette année à Malaga, ne soit pas *la fièvre jaune*, ou *vomito negro*, elle enlève beaucoup de monde, et l'on prend toutes les précautions d'usage pour empêcher qu'elle ne franchisse l'enceinte de cette malheureuse ville.

PARIS.

Le départ du Saint-Père pour Paris, est décidé pour le 26 ou 27 septembre, avec une suite de douze cardinaux,

Digitized by Google

à ce qu'on croit. Une gazette italienne a transcrit la lettre dont nous avons déjà parlé, de M. le cardinal Maury à l'empereur des Français. La voici :

» Sire, c'est par sentiment autant que par devoir que je me réunis loyalement à tous les membres du sacré collége, pour supplier V. M. I. d'agréer avec bonté et confiance mes sincères félicitations sur son avénement au trône. Le salut public doit être dans tous les temps la suprême loi des esprits raisonnables. Je suis Français, sire; je veux l'être toujours. J'ai constamment et hautement professé que le gouvernement de la France était sous tous ses rapports essentiellement monarchique. C'est une opinion à laquelle je n'ai cessé de me rallier, avant que la nécessité de ce régime nous fût généralement démontrée par tant de désastres, et que les conquêtes de V. M. qui ont si glorieusement reculé nos frontières, eussent encore augmenté dans un si vaste empire le besoin manifeste de cette unité de pouvoir. Nul Français n'a donc plus que moi le droit d'applaudir au rétablissement d'un trône héréditaire dans ma patrie, puisque j'ai toujours pensé que toute autre forme de gouvernement ne serait jamais pour elle qu'une intermittente et incurable anarchie. Je me retrouve ainsi, à la fin de notre révolution, sur la même ligne des principes que j'ai défendus au fréquent péril de ma vie depuis le premier jour de son origine et durant tout son cours. Je sens vivement, sire, dans ce moment sur-tout, le bonheur de n'être que conséquent et fidèle à mon invariable doctrine, en déposant aux pieds de V. M. I. l'hommage de mon adhésion pleine et entière au vœu national qui vient de l'appeler à la suprême puissance impériale, et d'assurer solidement la tranquillité de l'avenir, en assignant à son auguste famille un si magnifique héritage. Un diadème d'empereur orne justement et dignement à mes yeux, le front d'un héros qui, après avoir été si souvent couronné par la Victoire, a su se soutenir par son rare génie, dans la législation, dans l'administration et la politique, à la hauteur de sa renommée toujours croissante, en rétablissant la religion dans son empire, en illustrant le nom Français dans tous les genres de gloire, et en terrassant cet esprit de faction et de trouble qui perpétuait les fléaux de la révolution en la recommençant toujours.

» Je suis avec le respect le plus profond, sire, de V. M. I., le très-humble, très-obéissant, très-dévoué et très-fidèle serviteur, Jean Sifrein, cardinal MAURY, *évêque de Monte-Fiascone et de Corneto*.

» Monte-Fiascone, 12 août. »

— Le corps législatif sera, dit-on, convoqué pour le 18 brumaire, et le code du commerce sera le principal objet qui l'occupera pendant sa prochaine session.

— Le nombre des ouvrages admis au salon cette années est de douze cents; celui des refusés de cinq cents.

— Les bruits qui ont couru sur le retardemedt du sacre de l'empereur, ne paraissent pas fondés.

— M. Camus, archiviste, et ancien membre de l'assemblée constituante, s'est cassé la jambe dimanche dernier, en se promenant tranquillement dans son jardin.

Digitized by Google

(N°. CLXX.) 14 VENDÉMIAIRE an 13.
(Samedi 6 Octobre 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

GALLUS.

PRÉSIDE à mes accords, fugitive Aréthuse;
Ils déplorent les feux d'un amour insensé.
Ah ! si loin de Gallus, par elle délaissé,
Licoris applaudit aux accens de ma muse,
Que tes flots toujours purs ne cessent de couler
Vers les bords où Thétis refuse de mêler
Le cristal de ton onde à ses vagues amères.
Aux peines de Gallus je vois participer
Ce troupeau que l'œil suit errant sur nos bruyères.
Des forêts près de nous les échos solitaires
Portent au loin le deuil dont tout va les frapper.
Quand l'Amour consumait les restes de sa vie,
Quel était votre asile, ô Nymphes d'Aonie ?
Ah ! sans doute pour lors à vos yeux attendris,
Les bois de l'Hélicon, les bords de Castalie
Offrirent vainement leur ombre et leurs abris.
Les cyprès, les lauriers qui couvrent le Ménale,
Arrosèrent de pleurs les arides sommets

Digitized by Google

Où le jeune Gallus de sa voix pastorale
Arrêta nos troupeaux émus de ses regrets.
Pour pleurer avec lui, le pasteur abandonne
Aux fertiles rameaux des arbres de Dodone
Le gland que les frimas commencent à mûrir.
Des sommets que blanchit une neige éternelle,
Où la sombre Arcadie aux cieux semble s'unir,
Apollon prend pitié de sa peine cruelle;
Il accourt précédé d'une troupe immortelle,
Et ces mots près de nous sont venus retentir :
« Insensé, tu gémis; du Dieu qui te captive,
» Ta plainte ne saurait désarmer les rigueurs;
» Au retour du printemps, l'abeille fugitive
» Voltige, dérobant le nectar de ses fleurs;
» Ainsi ce dieu cruel se nourrit de nos pleurs.
» Licoris, au mépris d'une flamme si chère,
» Vers le Rhin, vers ces monts de frimas couronnés,
» Où ses flots en glaçons reposent enchaînés,
» Prodigue à son amant sa beauté passagère. »
Mais la voix du pasteur que chérit Apollon,
A travers ses soupirs ainsi se fit entendre :
« O combien paraîtra plus légère à ma cendre
» La terre que sur moi vos mains assembleront,
» Bergers, si les accords qui me célébreront
» Consacrent à jamais un amour aussi tendre !
» Ah ! que ne puis-je, heureux de l'oubli de mes maux,
» Aux feuilles du citise amener vos troupeaux !
» Près de vous Licoris, de mon cœur effacée,
» Eût coûté moins de pleurs à ma flamme abusée;
» Près de vous je verrais, libre de mes ennuis,
» La blonde Amarillis, la jeune et brune Aminte,
» M'offrir pour me charmer leurs attraits réunis;
» Ainsi dans nos vallons, à l'albâtre du lis,
» S'unit le sombre éclat dont brille l'hyacinthe.
» Pour calmer du midi les cruelles ardeurs,
» Quelle Nymphe humecta cette rive altérée ?

Digitized by Google

» Je vois Flore renaître, et border de ses fleurs
» L'onde pure qui fuit loin de nous égarée.
» Mes pas suivent son cours, des emblêmes chéris
» M'offrent de tous côtés le nom de Licoris.
» Reviens, ah ! tout ici gémit de ton absence.
» Le murmure des flots qui tombent de ces monts,
» L'ombre de nos forêts, l'émail de nos vallons,
» Tout me semble en ces lieux appeler ta présence.
» Le hêtre jeune encore, où sont gravés nos feux,
» Va nous prêter son ombre, et s'accroître avec eux.
» Puissent-ils ne finir qu'avec notre existence !
» Inutile espérance; elle fuit, et ses pas,
» Des Alpes et du Rhin, traversent les frimas.
» Pour ne pas les blesser sous leur heureuse trace,
» Que tes pieds délicats sentent mollir la glace;
» Et moi, sur le Ménale, en proie à mes regrets,
» J'aime à les exhaler au fond de ses forêts.
» Souvent sous leurs abris ma voix plaintive et tendre
» Par un air pastoral viendra se faire entendre.
» J'irai, de ces rochers pénétrant les réduits,
» Consoler de mon cœur les funestes ennuis.
» Mes flèches dans les airs s'envolent et frémissent,
» De nos chiens sur ce mont les clameurs retentissent.
» Implorant vainement un refuge assuré,
» Le timide chevreuil, dans sa course égaré,
» Les appelle à l'odeur de sa trace élancée,
» Et franchit avec eux les sommets du Licée.
» Que ces plaisirs sont purs ! de leurs charmes épris,
» J'oublierai tous les feux qu'alluma Licoris.
» Licoris, qu'ai-je dit ? ô tourmens de l'absence !
» Je frémis, Dieu cruel, tout cède à ta puissance.
» Où fuir ? ah ! les déserts, où l'Arabe égaré
» Voit le pampre flétri sur le hêtre altéré,
» Ni les bords désolés où l'amant d'Orithie
» De l'Hèbre au flot rapide enchaîne la furie,
» Ne pourraient de ma flamme éteindre les ardeurs,

Digitized by Google

» Mes chants semblent accroître et nourrir mes douleurs.
» Finissons; loin de nous ces roches isolées
» Déjà de nos troupeaux semblent se dépouiller.
» Le jour cède à la nuit le fond de nos vallées,
» Et les feux de Vesper commencent à briller. »

DÉMOLIÈRES.

CHANSON

IMITÉE DE L'ANGLAIS DE THOMAS PARNELL.

J'ai vu passer comme un instant
Les premiers jours de ma jeunesse.
Hélas ! dans ces jours où sans cesse
J'étais riant, dansant, chantant,
Ma liberté tint du prodige ;
Mon bonheur égalait au moins
Celui de l'oiseau qui voltige
D'un arbre à l'autre, exempt de soins.

Demandez à ces deux ruisseaux,
Dont le murmure a tant de charmes,
Demandez-leur si de mes larmes
Une seule a grossi leurs eaux.
Dans le bocage, dans la plaine,
Interrogez le doux zéphir ;
Il vous dira qu'à son haleine
Jamais je n'ai joint un soupir.

Mais à présent que je suis pris
Dans les filets d'une bergère,
J'ai perdu ma gaieté légère ;
Adieu chansons, danses et ris !
Inquiète mélancolie,
Tendres desirs et vive ardeur,
Avec l'image de Zélie
Hélas ! sont entrés dans mon cœur.

Digitized by Google

Arbres touffus, sombres bosquets,
D'Amour favorites retraites,
De son langage, échos qui faites
Retentir vallons et forêts;
Vous aussi dont chacun excèle
Dans l'art d'imiter son accent,
Bergers, Zéphire et Philomèle,
Enseignez-moi cet art puissant."

Dans mon dessein secondez-moi!
Que de Zélie, amant novice,
Par vos leçons je réussisse
A gagner le cœur et la foi!
Douces angoisses de mon ame,
Ah! n'allez pas vous apaiser;
Croissez plutôt, si de ma flamme
Zélie un jour doit s'embraser.

S. G. L. DE SAINT-LÉGIER, *ancien officier d'infanterie.*

SUR LE TESTAMENT DE MON ONCLE,

QUI M'A LAISSÉ TRENTE MILLE LIVRES DE RENTE.

HARMONIEUX vers de Virgile,
Prose de Fénélon, beaux traits de l'Evangile,
Livres profanes ou pieux,
Ecrits par des mortels, ou dictés par des Dieux,
Vous n'offrez rien de comparable
A ces mots inspirés par un cœur généreux:
Je donne et lègue. Un charme inconcevable
Répandu dans ce style aimable,
Fait tomber les larmes des yeux:
Je donne et lègue est admirable.
Que j'aime un testament qui m'offre un bien palpable!
Qui donne le bonheur en beaux écus comptans,

Digitized by Google

Des immeubles bien clairs qu'on garde soixante ans (1)
Sur cette terre périssable !
Un testament moins gai qu'on fait lire aux mourans,
Dit que les riches vont au diable:
Je n'en crois rien; quelques gens mécontens
Ont inventé ce trait peu charitable.
Un avare est damné; mais pour un riche aimable,
Qui partage gaiement ses plaisirs et sa table,
Les portes de là-haut s'ouvrent à deux battans.

Par M. CHARLES DASTIN, *ancien capitaine d'artillerie.*

QUE JE L'AIMAIS !

Que je l'aimais cette jeune Lesbie !
Jamais ainsi on ne sentit l'amour;
Tant j'y pensais et la nuit et le jour,
Que seulement pour elle était ma vie.
Que je l'aimais ! Lorsqu'une autre maîtresse,
Riche d'attraits, se présentait à moi,
Si son amour m'eût voulu faire roi,
Point n'aurais su lui donner ma tendresse.
Que je l'aimais, quand mes rivaux près d'elle,
Tout désolés n'osaient rien espérer !
Quand les voyais gémir et soupirer,
Puis s'éloigner en l'appelant cruelle !
Que je l'aimais, quand pour deux jours d'absence,
Pâleur de lis décolorait son tein ;
A mon retour quand je trouvais sa main
En traits de feu me peignant la constance !
Que je l'aimais, quand sa voix si touchante,
En doux accens venait jusqu'à mon cœur ;

(1) L'auteur, mort il y a un an, à l'âge de trente ans, n'a joui que pendant dix mois de sa brillante fortune.

Digitized by Google

Quand d'un baiser l'ineffable faveur
Me pénétrait d'extase ravissante !
Que je l'aimais !.... Mais ma tant douce amie
A disparu comme la fleur des champs;
A peine vis, et mes jours languissans
Finir s'en vont comme ceux de Lesbie.

PONCET-DELPECH, *ex-législateur.*

ENIGME.

PEUT-ÊTRE, lecteur, sur mes pas,
De courir n'es-tu jamais las;
Mais c'est la plus folle conduite:
Plus tu cours, moins tu m'atteindras;
Les desirs me mettent en fuite,
Ensemble nous n'habitons pas,
Par eux ma nature est détruite;
Ils traînent des soins à leur suite,
Moi, j'expire au moindre embarras.
Si tu veux m'attraper bien vîte,
Renonce à ta vaine poursuite,
Et je volerai dans tes bras.

Par un Abonné.

LOGOGRIPHE.

LES savans ne sont point d'accord
Sur ma nature et sur mon sort;
Les uns me font plante marine,
Quoiqu'Aristote et le vieux Pline
Me fassent tous deux arbrisseau.
D'autres veulent enfin que je sois un insecte;
Si ma recherche les affecte,
Je leur dirai qu'on me trouve dans l'eau.
Six pieds font toute ma structure,
Et ma couleur sert de parure

Digitized by Google

Aux lèvres de la belle Iris ;
J'embellis celles de Cypris.
En me décomposant, je suis un corps sonore ;
Un métal précieux ; un écueil au nocher
Qui vient pour me pêcher.
Que dirai-je de plus encore ?
Gousse, j'aide à manger le pain du laboureur ;
Il trouve en moi quelque saveur.
En remontant de mes pieds à ma tête,
Vous trouverez la fille de Laban,
Qui de Jacob fut la conquête
Vers les campagnes du Liban.
Plus, le poil tempérant l'effet de la lumière,
Sans quoi l'œil souffrirait du jour qui vous éclaire ;
Plus enfin, l'instrument propre à lancer un trait :
Voilà mon analyse, et voilà mon portrait.

Par M. VERLHAC (de Brives).

CHARADE.

VERS mon premier, lecteur, l'homme marche toujours ;
L'esprit, sans mon dernier, est un faible avantage ;
Car mon entier, s'il a ce dernier en partage,
Eclipse les talens, les vertus, les amours.

Par un Abonné.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

LE mot de l'Enigme du dernier numéro est *Lecture.*

Celui du Logogriphe est *Ami*, où l'on trouve *mi* (note de musique), *Aï* (renommé par ses bons vins), *ma* (pronom adjectif), *Ima* (mont d'Asie, au nord de l'Inde), *mai* (mois).

Celui de la Charade est *Sou-lard.*

Digitized by Google

Mémoires d'un témoin de la révolution, ou *Journal des faits qui se sont passés sous ses yeux, et qui ont préparé et fixé la constitution française;* ouvrage posthume de *Jean-Silvain Bailly*, premier président de l'assemblée nationale constituante, premier maire de Paris, et membre des trois académies. Trois vol. in-8°: Prix, 10 fr. 50 c. et 14 fr. 50 c. A Paris, chez Levrault, Schœl et comp., libraires, rue de Seine faubourg Saint-Germain; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

JUSQU'A présent je n'avais point vu d'ouvrage dont le titre fût aussi bisarre que celui-ci, et qui fît naître autant de réflexions. Jean-Silvain Bailly offre des Mémoires, comme ayant été *témoin* de la révolution; mais il me semble que nous avons tous été témoins de cette révolution dont M. Bailly aurait pu loyalement se donner comme *acteur*. Bientôt ses prétendus *Mémoires* ne sont plus qu'un *journal* des faits qui ont préparé et fixé la constitution française: de quelle constitution française est-il question? Est-ce qu'il y a eu une constitution française, fixée, du tems de M. Bailly, où l'on s'amusait philosophiquement à détruire celle que nous tenions de l'expérience de quatorze siècles? Je ne sais quel intérêt on peut avoir à réveiller de honteux souvenirs déjà si loin de nous que, sans le frontispice de cet ouvrage, il faudrait un grand effort de mémoire pour se rappeler que Jean-Silvain Bailly fut premier président de l'assemblée constituante qui n'a rien constitué, premier maire de Paris qui n'a point de maire, et

Digitized by Google

membre des trois académies qui n'existent plus. Tous les titres de gloire dont l'auteur a prétendu entourer son nom sont anéantis ; lui-même a disparu déchiré en lambeaux par ce peuple souverain dont il s'était cru l'idole ; et l'horreur de ses derniers momens sauvait sa mémoire du ridicule qu'il avait si bien mérité par sa conduite révolutionnaire et ses fausses opinions politiques. Mais comme il est dans les décrets de la Providence que justice soit faite, elle a donné aux philosophes un amour-propre incorrigible : ainsi le premier maire de Paris a laissé des Mémoires qu'on vient d'imprimer pour apprendre à la postérité jusqu'à quel point il est possible d'être niais, quoique membre de trois académies.

J'ai assisté aux derniers momens d'un vieillard qui, le 6 juillet 1789, n'avait en mourant d'autre chagrin que de ne pas voir la fin d'une révolution qui ne prend date pour nous que de huit jours plus tard. Cet honnête homme croyait de bonne foi que pour rendre la tranquillité à la France il suffisait de rassembler des orateurs et des législateurs ; c'est-à-dire des bavards et des philosophes. M. Bailly, après deux années d'expérience pratique, est tombé dans la même erreur en appelant son journal *Mémoires d'un témoin de la révolution*. De quelle révolution parle-t-il ? s'il n'y a eu qu'une révolution, ce que M. Bailly en a vu n'est rien ; s'il y a eu plusieurs révolutions, il fallait que M. Bailly désignât celle dont il se donnait comme le témoin : mais lorsqu'il écrivait son journal, il croyait encore qu'avec des orateurs et des législateurs on en serait quitte pour une seule révolution. Dans son dernier volume cependant il en reconnaît trois bien distinctes, et ce dernier volume ne relate rien au-delà du 2 octobre 1789.

Digitized by Google

De cette époque jusqu'au 18 brumaire, il y a bien loin ; et un classificateur aussi habile que Jean-Silvain Bailly pourrait compter terriblement de journées révolutionnaires. Voyons comment il désigne les trois dont il a été le témoin : 1° « Celle du » 17 juin où les communes ont repris l'autorité » souveraine et nationale ; 2° celle du 14 juillet » où le peuple (de Paris) armé, a fait éclore la » véritable force publique (de la France;) et, en » renversant la Bastille, a détruit le pouvoir ar- » bitraire ; 3° enfin la nuit du 4 août où toutes les » charges qui pesaient sur le peuple ont été dé- » truites, et où la France a été vraiment régéné- » rée. »

Si le 17 juin les communes avaient repris l'autorité souveraine et nationale, comment a-t-il été nécessaire que le 14 juillet le peuple de Paris démolît une citadelle pour détruire le pouvoir arbitraire ; et si la France a été vraiment régénérée la nuit du 4 août, pourquoi depuis cette nuit si fameuse sommes-nous tombés de régénération en régénération ? Pendant dix années toujours libres et toujours proscrits, toujours souverains et toujours traités comme de vils esclaves, en insurrection permanente contre le bon sens et la force des événemens, mêlant les plus grandes folies aux plus grandes atrocités, nous n'avons marché vers un état stable qu'en allant toujours en sens contraire du but que nous voulions atteindre, et de la volonté de ceux qui s'étaient chargés de nous conduire. Il suffit de quelques lignes pour faire ressortir cette vérité. L'assemblée constituante avait tout calculé comme si les hommes n'avaient point de passions, et pendant le règne de cette assemblée tout a été mené par les passions ; l'assemblée législative, appelée pour maintenir la constitution dite monarchique, a vu renverser le monarque et la

Digitized by Google

constitution ; la convention n'eut de volonté que celle d'établir la république, et elle s'y prit de telle manière qu'elle guérit jusqu'aux républicains de leurs préventions démocratiques ; le directoire fut institué pour concilier les partis, et il les rendit plus actifs ; il devait sur-tout s'opposer à l'entrée des généraux dans le gouvernement, et il s'anéantit sans résistance devant la brillante renommée du plus habile chef des armées françaises. Ces grands et irrécusables résultats sont affligeans pour l'amour propre de ceux qui veulent se faire des titres de gloire des fautes qui les ont rendus célèbres ; mais pourquoi écrivent-ils, lorsqu'on ne demande qu'à tout oublier ? Sans les Mémoires de M. Bailly, qui penserait à lui si ce n'est pour le plaindre ? Il s'est cru un personnage digne d'occuper l'histoire ; il s'est chargé lui-même de rassembler ses titres auprès de la postérité ; il s'est permis de recommander aux siècles futurs des hommes dont le nom n'est plus connu aujourd'hui, même dans le le *district* ou la *section* théâtre de leur *gloire* : il ne recueillera que moquerie de ceux qui ont été ses contemporains, ses admirateurs, ou ses ennemis ; car il est resté au 2 octobre 1789, et ceux qui lisent son ouvrage sont à l'année 1804.

Pour faire ressortir le ridicule des opinions de M. Bailly, il faudrait s'arrêter à chaque ligne, tâche d'autant plus pénible que la vanité qui bouleverse les empires n'a pas de côté plaisant ; plus cette vanité laisse apercevoir de petitesses, plus elle afflige. Pour moi, je l'avouerai, le journal des Jacobins m'inspirerait aujourd'hui moins de dégoût que l'histoire de la Mairie de M. Bailly, écrite par lui-même ; ses phrases me déplaisent autant que ses idées : « c'était un spectacle magnifique, dit-» il en parlant de son arrivée à Versailles ; les fem-» mes des marchés criaient : Vivent M. Bailly !

Digitized by Google

» M. de la Fayette ! vive la Commune de Paris ! » et leurs cris étaient par-tout répétés : *c'était vraiment la ville de Paris faisant son entrée dans Versailles.* » Ce style est apparemment du membre de l'Académie des sciences ; voici un échantillon du style du membre de l'Académie française : « Lorsque dans un siècle de *lumières* on appelle » la *raison* à son aide, la *raison* doit finir par être » la maîtresse. » Les lumières et la raison de ce tems-là nous ont conduits au règne des échafauds. Pour le style du membre de l'Académie des inscriptions, rien n'est si facile que de mettre le lecteur à même d'en connaître le mérite. « On remit » cette liste sur le bureau ; on proposa de l'imprimer ; et dans la sensibilité dont j'étais affecté, » je dis : *il faut l'imprimer en lettre d'or !* » Cette affectation de rappeler des paroles niaises ; cette manie de mettre des phrases à prétention dans la narration de faits désastreux ; une surabondance de larmes, d'admiration, d'émotion, de sensibilité, de bonté, de bienfaisance ; le soin minutieux de confier aux siècles ses moindres démarches, ses plus secrètes pensées, et les terribles alarmes de madame Baillly ; le chapitre du dimanche 5 juillet, renfermé tout entier dans ces mots mémorables : » je l'ai passé dans *mon* Chaillot ; » c'est-à-dire, dans la retraite que j'ai à Chaillot, retraite qui me sauve quelquefois l'embarras des honneurs, qui me repose des soins que je dois à l'état, et qui par cette raison m'est si chère, que Chaillot est devenu *mon* Chaillot ; tout cela est d'un enfantillage cent fois plus difficile à tolérer que la grande colère du père Duchesne, ou la motion de Roberspierre en faveur de l'Etre suprême. Du moins dans les rapsodies de ces deux révolutionnaires ne sent-on pas la frayeur d'un bel-esprit qui fait le brave ; on la sent par-tout dans les Mémoires de M. Bailly.

Digitized by Google

« Nous ne rencontrâmes, dit-il, *aucun* obstacle » sur la route, *si ce n'est* quelques patrouilles de » dragons *qui ne nous dirent rien*; nous trouvâ- » mes des troupes en grand nombre, et du canon » à Sèvres; mais nous passâmes sans difficulté. » Certainement Jocrisse peut revendiquer l'observation de M. Bailly, qui ne trouve aucun obstacle, si ce n'est des dragons qui ne lui disent rien, et des canons qui n'empêchent personne de passer. Cet homme toujours tremblant quand il n'admire pas, toujours admirant quand il cesse de trembler, ose imprimer en parlant de M. de la Fayette : « Je » lui dis, avec force et avec *vérité*, que *tout* le » sort de l'état reposait alors sur nous;» c'est-à-dire sur le maire de Paris, et le commandant de la garde nationale de Paris. Heureusement cela n'a jamais été vrai; mais pour faire connaître la fermeté de la colonne civile de l'état, il faut entendre M. Bailly dire en parlant de l'arrestation de M. Berthier : « Je regardai cette arrestation » comme un malheur, parce qu'il y avait danger » pour lui à le faire amener à Paris, et danger » pour ceux qui donneraient l'ordre de le relâcher. » Je me gardai bien de me charger de rien à cet » égard sur ma responsabilité, ni de proposer au- » cune décision. » Cette prudence de la colonne civile de l'état contribua à la mort de M. Berthier qui fut amené à l'Hôtel-de-Ville devant M. Bailly. « Ce que j'avais à faire était de lui adresser quel- » ques questions *pour la forme*, et de me hâter de » l'envoyer en prison pour le mettre, *s'il était* » *possible*, en sûreté. » M. Bailly l'envoya effectivement en prison, certain que cet infortuné serait assassiné à la porte de l'Hôtel-de-Ville; et il le fut. M. Bailly a la lâcheté de remarquer qu'en donnant l'ordre de conduire M. Berthier à l'Abbaye, il avait eu grand soin d'ajouter « que la garde répon-

Digitized by Google

» dait du prisonnier à la nation et à la ville de » Paris ; » mais il savait bien, et il ne le dissimule pas, que cet ajouté n'était que *pour la forme.* C'est cependant après avoir au moins souffert de pareils assassinats, qu'il ose dire à M. de la Fayette que *tout* le sort de l'état repose sur eux : l'orgueil philosophique est seul capable d'un pareil délire. M. de la Fayette, indigné des scènes atroces qui se passaient alors, voulait donner sa démission ; et s'il écrit jamais ses mémoires, il réfutera sûrement M. Bailly, qui prétend que cette menace de démission n'était aussi que *pour la forme.* Plusieurs membres de l'assemblée constituante qui ont mérité l'estime de l'Europe par les preuves d'attachement qu'ils ont données aux principes du gouvernement monarchique, se verront avec chagrin loués dans l'ouvrage de M. Bailly : ils s'apercevront qu'un jacobin est mille fois moins dangereux qu'un bel-esprit devenu politique, puisque les accusations du premier n'ont jamais pu que conduire à la mort, et que les éloges du second mènent droit au déshonneur.

On ne trouve rien dans ces Mémoires qu'on ne puisse lire dans les journaux du temps ; point d'anecdotes qui donnent le secret des grands mouvemens, aucune notion sur les partis qui préparaient les malheurs de la France : toute la perspicacité de l'auteur ne va qu'à soupçonner qu'il pourrait bien y avoir une faction républicaine, soupçon qui aujourd'hui n'annonce pas beaucoup de malice dans celui qui en parle comme d'une découverte. Au reste, tous les monarchistes de 1789 étaient eux-mêmes des républicains très-prononcés, quoiqu'ils ne s'en doutassent point ; leurs principes sont incompatibles avec le gouvernement d'un seul qu'ils prétendaient constituer ; et ce sont eux qui ont conduit à l'échafaud Louis XVI qu'ils aimaient de

Digitized by Google

bonne foi, parce qu'il était par caractère aussi peu roi qu'il soit possible de l'être. Nous voulons faire, disait M. Bailly, et non que le roi fasse : aussi réduit-il le pouvoir monarchique à l'inaction la plus complète. Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit des droits du maire de Paris ; l'auteur alors étale de grands principes, et prouve que restreindre la puissance de ce magistrat, c'est manquer de bon sens et désorganiser l'état : mais comme l'assemblée constituante ne voulait rien laisser faire au roi, l'assemblée des électeurs faisait tout sans consulter M. Bailly, qui apprenait souvent par les journaux les résolutions prises à l'Hôtel-de-Ville. Il faut entendre là-dessus ses grandes doléances. Pour rattraper la plénitude de son autorité, il profite de la jalousie des districts contre l'assemblée des électeurs, et fait donner à ceux-ci des successeurs qui, réunis sous le nom de commune, se moquent tout-à-fait et pour toujours de M. le Maire : il est vrai qu'à leur tour les districts se moquaient de la commune; d'où il résulte clairement que M. Bailly gouvernait Paris, comme Louis XVI gouvernait la France depuis l'ouverture des états-généraux. Les rassemblemens du jardin du Palais-Royal et de la Grève faisaient peur à l'Hôtel-de-Ville; l'Hôtel-de-Ville communiquait sa frayeur aux bourgeois de la capitale qui, enrégimentés, faisaient trembler l'assemblée constituante, laquelle se vengeait par sa hauteur envers le roi des flatteries qu'elle était obligée d'adresser à la populace; car c'était sur le roi que retombaient en définitif toutes les avanies ; et, en effet, c'était le plus faible de tous, et le seul qui ne pouvait se venger sur personne. M. Bailly, qui convient que dans ces momens difficiles il fallait ménager jusqu'aux assassins et embrasser les soldats qui abandonnaient leurs drapeaux, trouve toujours d'excellentes raisons pour n'épargner

Digitized by Google

une humiliation à Louis XVI; c'était l'esprit du temps : beaucoup de patriotes se seraient mis sans scrupule à plat-ventre devant un échappé des galères, le jour même où ils auraient refusé de fléchir un genou devant le monarque. Au fait, il n'y avait déjà plus de monarque : depuis 1789 jusqu'au 18 brumaire, il n'y a eu en France qu'anarchie sous mille formes différentes, puisqu'avant cette dernière époque personne n'aurait pu indiquer véritablement où était l'autorité : l'assemblée constituante la disputait au roi; les jacobins la disputèrent à la convention; les conseils au directoire, et l'opinion publique à tous. Ce pauvre M. Bailly qui admirait comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain la désorganisation du pouvoir royal, ne pouvait concevoir comment il y avait des gens assez dépourvus de raison pour attaquer le pouvoir du premier maire de Paris; il est mort sans savoir que, dans un gouvernement monarchique, tous les magistrats tirent le respect qui les environne du respect qu'inspire le chef de l'état, et que lorsque la puissance de ce chef est révoquée en doute, ce qu'il y aurait de vraiment extraordinaire ce serait que la puissance d'un membre de trois académies fût quelque chose. Le jour où M. Bailly imprimait avec orgueil qu'il tenait dans ses mains le sort de la constitution, et que la stabilité de l'état reposait sur lui, on pouvait prédire, sans être bien fin, que l'état était perdu, et que la constitution ne serait jamais qu'un pamflet philosophique : pour quiconque a les plus petites notions en politique, cette vérité ne tire aucune force nouvelle de l'expérience de notre révolution.

Mais M. Bailly, comme la plupart de ses collègues, était d'une ignorance profonde en politique; il n'en savait que ce qu'il avait appris dans les livres : aussi se plaint-il toujours qu'on n'a pas

Digitized by Google

assez d'égards pour lui, quoiqu'il soit le premier dans l'ordre des autorités, parce que le pouvoir civil passe avant le pouvoir militaire. J'avoue que je n'ai jamais compris la valeur de cet axiome encore assez généralement reçu aujourd'hui.

Dans un état continental, agricole et guerrier comme la France, il n'y a et ne peut y avoir qu'un pouvoir d'où dérivent tous les autres. Le monarque est-il pouvoir civil ou pouvoir militaire ? S'il n'était que pouvoir civil, il ne serait rien; s'il n'était que pouvoir militaire, la nation ne serait rien, puisqu'où se trouve la force doit nécessairement se trouver bientôt la puissance. Le fait certain est que le monarque, roi ou empereur, est au même degré chef du pouvoir civil et chef du pouvoir militaire. Si, dans une ville, il subordonne l'autorité civile à l'autorité militaire, c'est l'autorité militaire qui est la première; si, dans une autre ville, il soumet l'autorité militaire à l'autorité civile, c'est celle-ci qui domine : il n'y a point d'autre règle, il ne peut y en avoir d'autre. Or le maire de Paris et le commandant de la garde nationale de Paris n'avaient point été créés par le roi; ils ne tiraient point leur autorité de la sienne; au contraire, ils se faisaient un point d'honneur d'appuyer tout ce qui devait restreindre son pouvoir; ils n'étaient institués que pour cela ; dans cette révolte, dans cette anarchie, comment M. Bailly pouvait-il savoir s'il était le premier ou le dernier dans l'ordre des autorités ? Il n'y avait plus d'ordre, plus d'hiérarchie; mais M. Bailly était un savant qui croyait que le monde politique se gouverne par des axiomes, et qui sans doute avait lu dans quelque publiciste anglais que le premier maire de Paris devait avoir le pas sur le premier commandant de la garde nationale de Paris. Dans le fait, ils n'étaient pas plus, ils n'é-

Digitized by Google

laient pas moins les uns que les autres; l'autorité appartenait à qui pouvait s'en emparer, à qui surtout savait le mieux la faire valoir; et, à coup sûr, ce dernier talent n'était pas celui de M. Bailly : jamais homme ne fut moins propre à commander, jamais homme ne fut mieux organisé pour obéir, puisque plus les ordres qu'il recevait venaient d'en-bas, et plus il mettait de zèle à les exécuter; ce qui ne l'empêche pas d'avoir de l'orgueil, et de parler de la dignité de son caractère. De la dignité ! Et y a-t-il rien de plus vil qu'un magistrat asservi aux caprices de la populace ? rien de plus infâme qu'un magistrat qui laisse vendre par des soldats, qui leur livre le prix des casernes et autres effets qui appartiennent au gouvernement ? y a-t-il rien de plus criminel qu'un magistrat qui déclare de bonne prise des voitures chargées de draps achetés par le gouvernement pour l'entretien des armées ? et cela dans un temps où ce même gouvernement dépensait des millions pour nourrir la ville de Paris ! Voilà ce qu'alors on n'osait point révéler aux provinces, et ce que M. Bailly avoue avec complaisance à la postérité; il savait que le roi ruinait les finances de l'état pour procurer du pain aux Parisiens, pour qu'ils en eussent à moitié du prix qu'il coûtait réellement, et il déclarait qu'on pouvait en conscience piller le gouvernement; il faisait plus, il diminuait encore de son autorité le prix du pain, sans autre motif (il en convient lui-même) que de faire quelque chose qui fût agréable au *peuple*. Plus on étudie l'histoire de notre révolution, plus on reste convaincu que dans les troubles civils les frippons sont moins dangereux que les prétendus honnêtes gens dirigés par de faux principes : M. Bailly était si innocent que, dans les circonstances difficiles, il allait de bonne foi consulter le duc d'Orléans pour savoir

Digitized by Google

ce qu'il y avait de mieux à faire. Notez que ce membre des trois Académies vante à chaque page le *progrès des lumières* et l'ascendant de la *raison*; certes il faisait là un acte fort raisonnable, et qui annonce un esprit singulièrement éclairé! Il faut convenir que les factieux se connaissaient en hommes, et qu'ils ne pouvaient mieux choisir le premier président de l'assemblée constituante et le premier maire de Paris.

Si cet ouvrage est destiné à rappeler la gloire des patriotes de 89, il manquera son effet; j'avoue qu'après l'avoir lu je ne conçois plus pourquoi il est à la mode aujourd'hui de dire que nous sommes revenus aux principes de la révolution: nous sommes retournés bien plus en arrière, et c'est un très-grand bonheur: si les trois volumes de M. Bailly sont destinés à la postérité, c'est du papier perdu; dans tout ce qu'il a écrit, il n'y a pas une ligne pour l'histoire.

FIÉVÉE.

Poésies diverses de M. Charles Millevoye. Un vol. in-8°. Prix, 1 fr. 50. c., et 2. fr. par la poste, chez *Capelle*, libraire, rue J. J. Rousseau; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail de l'Eglise.

Scribendi rectè sapere est et principium et fons.
HOR. *Art Poét.*

M. Millevoye est à la seconde édition de ses poésies. Par quel malheur faut-il que je n'aie point entendu parler de la première? et par quel accident auroit-elle été épuisée? Le feu auroit-il pris? .... Mais non, il y a des moyens plus doux d'arriver à une seconde édition, et j'aime à croire que M. Millevoye ne les aura pas négligés. Le

Digitized by Google

titre de celle-ci nous apprend qu'elle est corrigée et très-augmentée. Corrigée, cela est difficile à croire; mais si au lieu de m'annoncer qu'elle est très augmentée, M. Millevoye m'eût appris qu'il l'avait considérablement diminuée, croyez-vous qu'il eût été moins sage et moins modeste? M'aurait-il excité moins vivement à l'acheter? Au moins, me serais-je dit, si ce livre est court, je ne risque pas de m'ennuyer beaucoup. Mais quel attrait m'offriront des corrections et des augmentations que je ne connais pas? Il n'y a peut-être au monde que M. Millevoye qui puisse les connaître. Quel autre mortel en effet serait capable de lire deux fois un pareil recueil? Mais enfin, toutes les critiques n'empêcheront pas que cette seconde édition n'ait un avantage incontestable, c'est qu'elle seule peut nous consoler de n'avoir pas lu la première.

M. Millevoye fait des vers. Je ne saurais le nier, son volume l'atteste. Il m'est seulement permis de douter qu'il sache ce que c'est que la poésie.

« La parole animée par les vives images, dit Fénélon, par les grandes figures, par le transport des passions et par le charme de l'harmonie, fut nommée le langage des dieux: les peuples les plus barbares même n'y ont pas été insensibles. Autant qu'on doit mépriser les mauvais poètes, autant on doit admirer et chérir un grand poète, *qui ne fait point de la poésie un jeu d'esprit, pour s'attirer une vaine gloire, mais qui l'emploie à transporter les hommes en faveur de la sagesse, de la vertu et de la religion.*

Je n'entends pas conclure de là que M. Millevoye soit méprisable aux termes de Fénélon: il n'est dans la classe ni des bons, ni des mauvais poètes; il n'a rien à démêler avec la poésie. C'est un galant homme qui fait des vers

Digitized by Google

pour Eglé, pour Doris, pour les Athénées, pour tout le monde; seulement il n'en fait pas pour la postérité. Au fond, je ne vois qu'un défaut a ses vers, c'est d'être imprimés et de porter le nom de *poésies*.

Ce que je voudrois donc établir ici pour l'instruction des rimeurs de nos lycées, c'est que comme toute prose n'est pas de l'éloquence, tous les vers ne sont pas non plus de la poésie. Franchement, M. Millevoye, faut-il être poète pour nous dire :

« Mes amis, on prétend à tort
Qu'un poète n'est pas volable;
Aujourd'hui de ce triste sort
Je suis l'exemple déplorable.
Rien n'est plus vrai : Bias nouveau,
N'ayant rien pour être plus leste,
Je puis répéter, *in petto*,
Mon *omnia mecum porto*....
C'est une douceur qui me reste. ».

Je ne sais si un rimeur qui fait des vers de cette force peut se dire *volable;* mais, en tout cas, il ne fallait pas intituler cette pièce : *Le Poète volé.* C'est un horrible mensonge. M. Millevoye nous apprend, dans la suite du morceau, que le voleur en question respecta ses écrits. Ce drôle-là n'était pas un sot.

Trois pièces principales composent ce recueil : *Les Plaisirs du Poète,* la *Satire des Romans du jour,* et une *Epître de l'Auteur à son Ami*; le reste se compose de notes et de pièces fugitives ; c'est-à-dire, de tous les petits couplets, de tous les petits vers que l'auteur a faits depuis qu'il existe.

Les Plaisirs du Poète sont un poëme sans action et sans héros, dans lequel l'auteur n'a guère pensé aux plaisirs de ses lecteurs. Il y fait l'énumération des jouissances communes à tous les hommes, et il a justement oublié

Digitized by Google

celle qui n'appartient qu'au poète, l'amour-propre satisfait, lorsque ses ouvrages sont applaudis en public. Il est étonnant que M. Millevoye, qui paraît extrêmement sensible à cette sorte de satisfaction, puisqu'il ne fait jamais une pièce un peu sérieuse sans injurier les critiques, ait commis un pareil oubli.

O tendre illusion ! puissante enchanteresse !
Ne l'abandonne pas, sois toujours sa déesse ;
Prolonge *les erreurs* qui charment son printemps ;
Daigne le protéger *et le tromper* long-temps !
Toi que le ciel créa pour embellir le monde,
Tu rends seule à ses yeux la nature féconde ;
Sans toi tout meurt pour lui, tout s'abîme et se perd ;
Son œil désenchanté ne voit plus qu'un désert.
Ah ! laisse-le jouir d'un *aimable mensonge !*
Respecte *son sommeil, il est heureux en songe.*

Ce n'est pas moi qui parle ainsi ; c'est M. Millevoye qui nous apprend, dans un poëme *sur les plaisirs du poète,* qu'il se laisse tromper par l'illusion, *créée par le ciel pour embellir le monde,* et qu'il n'est heureux qu'en songe ; c'est-à-dire, qu'il est malheureux en effet, mais que l'illusion lui fait croire qu'il est heureux. Il faut convenir qu'une si triste vérité détruit un peu le charme de ses plaisirs, et qu'elle pourrait bien glacer sa veine poétique.

La *Satire des Romans du jour,* pièce couronnée en l'an X par l'athénée de Lyon, manque également son objet. La critique de l'auteur porte sur des sujets si révoltans et si odieux, qu'ils devraient être le sujet des recherches de la justice. Il prend ensuite un ton plus léger ; il finit par dire :

Un bon roman vaut mieux qu'un livre de morale ;
De l'homme à l'écrivain rapprochant l'intervalle,
Il frappe tous les yeux, il parle à tous les cœurs :
Chacun y reconnoît ses penchans et ses mœurs.

Digitized by Google

Et c'est par ces raisons qu'un roman vaut mieux qu'un livre de morale ! Heureusement que c'est M. Millevoye qui le dit dans sa *Satire des Romans;* cela n'est pas dangereux. Il lui est bien permis d'écrire tout ce qui lui passe par la tête, et à l'Athénée de Lyon de couronner ce qui lui plaît; l'Institut de Paris couronne bien des choses plus sérieuses que celle-là.

L'*Epître à mon Ami,* pièce également couronnée en l'an X par le Lycée de Toulouse, est une faible peinture des embarras de la ville, des travers et des ridicules de ses habitans. Ici l'auteur prétend n'avoir sous les yeux qu'ignorance, que fraude, que fausseté, qu'impudeur, qu'insolence, que crimes. Dans d'autres pièces du même recueil, c'est tout le contraire : tant l'esprit d'un poète est souple et se plie facilement à tout ce qu'on lui demande ! Mais c'est lui-même qu'il faut entendre; voici le tableau qu'il fait de Paris dans son épître :

« Paris est un tableau dont la vaste étendue,
Dont l'ensemble imposant de loin charment la vue;
Mais le prestige est court : observé de plus près,
Il perd de ses couleurs les magiques attraits.
Que voit-on dans ces lieux que l'*espoir* divinise?
Une foule d'oisifs nourrissant leur sottise
De vers, de politique et de colifichets
De notre vieille enfance insipides hochets.
. . . . . .
La licence effrénée, à l'ignorance unie,
Superbe, ose lever une tête impunie.
Le jeune homme sans mœurs. . . . . .
Cette beauté du jour, au soin de sa parure,
Dépense des momens qu'implore la nature;
Elle embellit ses traits; et son cœur desséché,
Des penchans les plus doux froidement détaché,
Incapable d'amour, prend pour une chimère
Ces droits, ces noms sacrés et d'épouse et de mère, etc. etc.

Voici le revers de la médaille; c'est toujours le ta-

Digitized by Google

bleau de Paris, mais pris dans *les Plaisirs du Poète* :

« S'il quitte des hameaux le protecteur asile,
D'autres ravissemens l'attendent à la ville ;
C'est au sein des beaux arts qu'il puise les beaux vers.
Il aime à contempler ces chefs-d'œuvre divers,
Où le peintre fameux, moderne Prométhée,
Sut donner à la toile une vie empruntée.
Parmi les monumens du pays des Césars,
Que de marbres vivans appellent ses regards !
. . . . . .
Il quitte tour-à-tour, par un desir nouveau,
Le Poussin pour Pigal, et Pigal pour Rameau.
. . . . . .
Quel concert retentit ! *Dieux !* qu'a-t-il entendu ?
La touche interrogée, au doigt a répondu.
Aux doux frémissemens de la corde sonore,
Zulmé va marier sa voix plus douce encore :
Attentif, il écoute. Avec agilité
Déjà la main parcourt l'instrument agité.
O Zulmé, quels accords ! Philomèle amoureuse
Fait-elle retentir sa plainte harmonieuse ?
Le poète à tes pieds enchaîné *sans retour*,
S'enivre en t'écoutant, d'harmonie et d'amour.

Dans l'*Epître à l'Ami*, c'est une autre chanson :

Tu fuis, cher Euphémon, et ton ame encor pure
Court se réfugier au sein de la nature.
Oui, tu vas comparant ton bonheur et nos maux,
Reposer tes regards sur de plus doux tableaux.
. . . . . .

Voici du nouveau, dans *les Plaisirs du Poète* :

Dieux ! comme à ces tableaux, de moment en moment,
S'élève dans le cirque un doux frémissement !
O pouvoir du génie ! il subjugue, il entraîne
Tout un peuple attentif et respirant à peine.

Voilà comme un auteur s'accorde avec lui-même.

Son poète ne fait pas un pas dans la ville sans y ren-

Digitized by Google

contrer quelque sujet d'admiration ; et son Euphémon ne peut y jeter un regard sans voir quelque horreur nouvelle. Il fallait au moins avoir l'attention de ne pas mettre ces deux pièces dans le même recueil ; car le poète pourra dire à l'auteur : « *Vous avez voulu vous moquer de moi ;* » et son ami, le sage Euphémon : « *Vous m'en avez imposé pour vous débarrasser d'un ami, ou bien vous n'avez voulu faire qu'un jeu d'esprit fort insipide.* »

M. Millevoye a osé mettre en bouts-rimés la seconde idylle de Théocrite, ce chef-d'œuvre de verve et de passion, que le grand Racine mettait au nombre des plus beaux morceaux de l'antiquité. La seconde partie de cette idylle, c'est-à-dire le monologue, est en effet d'une poésie admirable, mais elle peint le délire de l'amour avec des traits si brûlans, que je ne crois pas être trop scrupuleux en avançant qu'elle ne devrait pas être écrite en langue vulgaire. Il paraît que M. Millevoye ne partage pas ce scrupule, puisqu'il a exposé cette pièce sans aucun voile, et avec un style qui ne déguise rien de la licence des peintures. Je ne sais, après cela, que penser de la délicatesse dont il se pique, lorsqu'il nous dit :

« Je n'ai point, profanant l'art divin du poète,
Des Arétins du jour emprunté la palette ;
De mes tableaux jamais l'impure nudité
Ne peut effaroucher l'innocente beauté. »

La vie est longue, et un poète ne devrait jurer de rien. Qui sait ce qu'il sera obligé d'ajouter à son livre pour faire une deuxième, une troisième édition ? Mais que penser du goût de M. Millevoye, s'il croit qu'on peut peindre des mœurs cyniques sans s'écarter des bornes de la décence ? Il me dira qu'il n'est qu'imitateur ; et c'est justement parce qu'il n'est qu'imitateur qu'il pouvait mieux choisir ses tableaux, ou du moins les changer à sa fantaisie.

Digitized by Google

M. Millevoye connaît toutes les routes qui mènent au Parnasse, et il les a presque toutes tentées avec un égal succès: depuis le poëme jusqu'au madrigal, on trouve de tout un peu dans son volume, voire même une longue *Dispute entre la Rime et la Raison;* mais il ne fallait pas de titre particulier pour cette pièce, on l'aurait fort bien deviné.

LA RAISON.

Régnez chez ces auteurs.... ah! je vous le permets:
Vous avez le champ libre, on ne m'y voit jamais.

LA RIME.

Vos beaux discours, chez eux, ne feraient pas fortune;
Peut-être pourriez-vous leur paraître importune.
J'y suis, c'est bien assez; et moi-même, entre nous,
Je ne suis pas toujours exacte au rendez-vous.
Mais, ma sœur, à présent que faites-vous?

LA RAISON.

J'ennuie.

Fort bien répondu, M. Millevoye; mais pour ne vous pas imiter, il est temps que je termine cet article. Encore une observation, cependant, sur les Pièces fugitives.

Nos faiseurs de complimens s'étaient bornés jusqu'ici à comparer leurs dulcinées aux déesses de la fable, à Vénus, Minerve, Hébé, Flore; et, dans leurs hyperboles les plus outrées, ils se contentaient de dire que toutes ces déesses n'avaient ni beauté, ni sagesse, ni graces, ni légèreté, auprès d'elles. M. Millevoye trouve toutes ces comparaisons trop communes et trop usées; celles qu'il chante ne *ressemblent qu'à elles-mêmes,* et personne ne lui contestera la justesse de ses similitudes. Voici l'un de ses complimens les plus fins:

Marie avec vous, en effet,
Perdrait peut-être au parallèle:

Digitized by Google

Si l'Esprit-Saint la protégeait.
L'*Esprit* vous est toujours fidèle,
Par elle *un Dieu* fut enfanté,
Mille Amours naissent sur vos traces ;
La Grace était de son côté.
Mais vous avez pour vous *les Graces.*

Voilà le goût et l'esprit de M. Millevoye; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit un très-grand écrivain, et qu'il ne nous apprenne une chose fort importante à connaître, c'est que son livre est à sa deuxième édition.

G.

L'Art Poétique de Boileau-Despréaux, suivi de sa IX^e^ Satire, et de son Epître à M. de Lamoignon ; ouvrages déclarés classiques par la commission nommée pour le choix des livres élémentaires; avec des argumens, les notes historiques de *Brossette*, un commentaire littéraire d'après *Saint-Marc*, et plusieurs remarques tirées des littérateurs les plus célèbres; précédés des considérations sur la poétique par *Fénélon*, des discours de *Racine* sur l'essence de la poésie, la poésie naturelle, et le respect que les poètes doivent à la religion : formant, avec le texte, une poétique complète. Un vol. in-8°. Prix : 3 fr. 60 c., et 4 fr. 75 c. par la poste. A Paris, chez *L. Duprat-Duverger*, rue des Grands-Augustins, n°. 24; et chez *le Normant*, imp.-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

L'IDÉE de joindre à *l'Art Poétique* de Boileau les préceptes de nos meilleurs écrivains en prose sur les différens genres de poésie, est très-heureuse; mais il fallait mettre dans le choix de ces préceptes un ensemble et

Digitized by Google

un accord qui préservassent les jeunes gens de toute incertitude ; le système devait être uniforme, et toute opinion qui ne s'accordait point avec les règles généralement admises, eût-elle été soutenue par un homme célèbre, devait être bannie de ce recueil. Dans un livre classique, il faut que tout soit fixe ; on ne saurait mettre trop de soin à éloigner les doutes et les discussions : les leçons que nous recevons dans notre enfance ne se gravent profondément dans notre mémoire que par la clarté qui résulte d'une parfaite unité dans les principes et dans la doctrine. Le nouvel éditeur de *l'Art Poétique* n'a pas rempli sous ce rapport l'espérance que l'on avait lieu de concevoir.

Les discours les plus étendus et les plus importans qui se trouvent dans ce recueil, sont de Fénélon et de Louis Racine. Ce dernier, aussi recommandable par sa vaste littérature que par son talent poétique, avait travaillé pour l'Académie des inscriptions, dont il était membre ; ses discours, égarés dans l'immense collection de cette Académie, n'étaient presque plus connus ; on y retrouve l'excellent ton du siècle de Louis XIV, et les principes d'un homme qui avait eu le bonheur de vivre dans la société de Boileau. Ces productions précieuses méritaient d'être plus répandues, et l'on ne peut que louer l'éditeur de les avoir jointes à *l'Art Poétique*. Les fragmens de Fénélon, plein d'un goût exquis dans tout ce qui concerne les beautés des poètes anciens, et la poésie en général, n'ont pas le même avantage dans ce qui traite de la poésie française. On sait que ce grand écrivain partageait sur ce dernier objet quelques-unes des opinions de la Motte. Ainsi, les discours de Racine contiennent souvent la critique des paradoxes de Fénélon : réduit à choisir entre deux auteurs aussi célèbres, auquel le jeune homme

Digitized by Google

accordera-t-il sa confiance ? Ne se laissera-t-il pas séduire par la grace touchante du style de l'auteur de *Télémaque*, et ne regardera-t-il pas Racine comme un maître trop sévère ? à supposer même qu'il ne tombe pas dans cette erreur, son incertitude ne lui fera-t-elle pas perdre un temps précieux ? Nous ferons mieux sentir ces inconvéniens, en rappelant les opinions de Fénélon qui sont en contradiction avec les principes de tous nos grands poètes et de tous nos bons littérateurs.

Fénélon, versé dans les langues grecque et latine, admirateur enthousiaste de leur harmonie, épris des beautés simples des anciens, n'avait que très-peu étudié le mécanisme de notre versification : ses travaux s'étaient dirigés vers la prose. Doué du goût le plus délicat, de la sensibilité la plus exquise, et nourri de ce que l'antiquité a de plus parfait, il avait su donner à son style ces couleurs poétiques si naturelles, cette éloquence si persuasive, et cette insinuation si douce, qui font les délices du lecteur, en lui faisant aimer l'écrivain; mais la préférence trop marquée qu'il accordait aux poètes anciens, et à leurs langues, lui avait fait méconnaître les règles fondamentales de la poésie française, qu'il n'avait jamais cultivée. Il lui paraissait impossible de donner à notre langue la perfection poétique : la rime sur-tout était à ses yeux une invention barbare. « Souvent, dit-il, la rime qu'un poète » va chercher bien loin, le réduit à alonger et à faire » languir son discours; il lui faut deux ou trois vers » postiches pour en amener un dont il a besoin. On est » scrupuleux pour n'employer que des rimes riches, et » l'on ne l'est ni sur le fond des pensées et des sentimens, » ni sur la clarté des termes, ni sur leurs tours naturels, » ni sur la noblesse des expressions. » Il est clair que Fénélon ne parle ici que des mauvais poètes : Boileau et

Digitized by Google

Racine avaient donné leurs chefs-d'œuvre quand il portait ce jugement; on ne remarque pas qu'ils aient fait *des vers postiches*, et qu'ils aient sacrifié le bon sens à *des rimes riches*.

Cependant l'auteur de *Télémaque* est trop sage pour vouloir abolir entièrement la rime. « Je croirais, dit-il, » qu'il serait à propos de mettre nos poètes un peu plus » au large sur les rimes, pour leur donner le moyen d'être » plus exacts sur le sens et sur l'harmonie. En relâchant » un peu sur la rime, on rendrait la raison plus parfaite; » on viserait avec plus de facilité au beau, au grand, au » simple, au facile; on épargnerait aux plus grands » poètes des tours forcés, des épithètes cousues, des pen- » sées qui ne se présentent pas d'abord assez clairement à » l'esprit. » Fénélon ne parle encore que des mauvais versificateurs : quiconque ne se rend pas maître de la rime au point de ne jamais lui sacrifier ni la raison ni l'harmonie, n'est pas un poète. En adoptant cette manière facile de faire des vers, on ouvre le champ à tous les esprits médiocres. Si, malgré le défaut de talent et de goût, ils se soumettent jusqu'à un certain point aux règles établies, que sera-ce quand ils ne rencontreront plus aucun obstacle ? De quel déluge de méchans vers ne sera-t-on pas inondé ? M. de Voltaire a donné trop souvent l'exemple et le précepte d'applanir ces difficultés salutaires : on sait quel a été le résultat de cette innovation.

La poésie, comme le dit très-bien Louis Racine, dans le discours qui suit, a été créé par les passions; les peindre dans leur extase, dans leurs emportemens, dans leurs douleurs, et dans leurs souvenirs, tel est son objet. Fénélon pense que les entraves de la versification nuisent au développement des idées qu'elles inspirent, et que le travail pénible d'enchâsser ces idées dans un nombre de

Digitized by Google

syllabes déterminé, et d'assujétir les vers à la rime, détruit l'air de liberté et le naturel qu'elles doivent avoir. Cette opinion est évidemment erronée. Les passions, telles qu'elles se présentent à l'imagination du poète, ont quelque chose d'incohérent et d'irrégulier qui ne pourrait plaire à un homme de goût : c'est en soumettant leurs mouvemens impétueux aux règles de la versification qu'on leur donne une suite et une gradation qu'elles n'avaient pas. Le poète combine, sans se refroidir, l'ordre, l'enchaînement et la netteté qui font le charme des bons vers. Ce travail, loin de diminuer son enthousiasme, l'augmente encore; il résulte, de la lutte violente qui s'élève entre l'homme inspiré et le frein qui le retient, cette poésie qui entraîne, anime, enchante, sans jamais fatiguer par des obscurités ou par des redites. Bossuet, dont les grandes vues s'étendaient sur tous les objets, a donné de la poésie la plus belle et la plus juste définition : il pense que ses mouvemens doivent être contenus par des règles qui en augmentent la force. « Son » style, dit-il, hardi, extraordinaire, naturel toutefois, » en ce qu'il est propre à représenter la nature dans ses » transports; qui marche par cette raison par de vives » et impétueuses saillies, affranchi des liaisons ordinaires » que recherche le discours uni; renfermé d'ailleurs » dans des cadences nombreuses qui en augmentent la force, » surprend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur, » et s'imprime plus aisément dans la mémoire. »

On voit avec peine que l'éditeur a réuni dans son recueil presque tous les jugemens erronés qui sont échappés à Fénélon. On sait ce qu'il pensait de Molière, ce génie qui, au jugement de Boileau, était peut-être le plus extraordinaire qu'eût produit le siècle de Louis XIV. « En » pensant bien, dit Fénélon, Molière parle souvent mal; » il

Digitized by Google

» il se sert des phrases les plus forcées et les moins natu-
» relles. Térence dit en quatre mots, avec la plus élé-
» gante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une
» multitude de métaphores qui approchent du galimatias.
» J'aime bien mieux sa prose que ses vers. Par exemple,
» *l'Avare* est moins mal écrit que les pièces qui sont en
» vers : il est vrai que la versification l'a gêné, etc. »
L'état de Fénélon l'empêchait de bien connaître le théâtre ; cependant on est étonné qu'il ait méconnu la supériorité de poésie qui règne dans *le Tartufe* et dans *le Misantrope ;* supériorité si généralement sentie, qu'on a souvent comparé les vers de ces deux pièces à ceux des satires et des épîtres de Boileau. L'éditeur aurait dû supprimer ce morceau, qui ne peut donner aux jeunes gens qu'une fausse idée d'un art que Molière a porté à son plus haut degré de perfection.

Les discours de Louis Racine contiennent souvent la réfutation des opinions de Fénélon ; il en est sur-tout où il réfute d'une manière très-lumineuse le morceau sur la rime que nous avons cité. Ces rapprochemens pourraient être très-curieux pour des gens de lettres, ou pour des hommes dont l'éducation serait finie ; mais, nous le répétons, ils ne devaient point trouver place dans un livre classique. Il est à présumer que les jeunes gens, toujours portés à suivre les routes les plus faciles, préféreront à la sévérité de Racine la doctrine plus indulgente d'un homme aussi recommandable que l'archevêque de Cambrai.

Nous n'avons aucun autre reproche à faire à ce recueil, qui nous paraît d'ailleurs composé avec goût et discernement. Les notes de Brossette, dont les éditions étaient devenues très-rares, contiennent des détails pleins d'intérêt sur les rapports de Boileau avec ses contemporains, et sur sa vie privée. Le commentaire historique, d'après

Digitized by Google

Saint-Marc, présente des rapprochemens curieux entre les vers de Boileau et les passages d'Horace, et des autres poètes qu'il a traduits ou imités.

Nous avons vu avec plaisir que l'éditeur avait inséré dans sa préface un excellent morceau de littérature que nous avions cité, en pluviose dernier, dans le N° 157 du *Mercure*. Ce morceau était tiré d'un éloge inédit de Boileau, que l'auteur n'avait pas jugé à propos d'envoyer au concours de l'Institut : il présente des développemens pleins de force et d'élégance sur les causes de la décadence du goût ; décadence attribuée avec raison aux innovations qui ont été tentées dans tous les genres de littérature. L'éditeur a cru devoir recueillir ce morceau vraiment supérieur, et qui fit alors regretter à plusieurs personnes que l'auteur, M. Gaudefroi, ne publiât point son discours. Nous saisissons cette occasion pour annoncer qu'il sera incessamment imprimé. Les fragmens que nous citâmes l'hiver dernier ont pu suffire pour donner une idée du talent de l'auteur ; nous pensons que l'ouvrage gagnera encore à être connu dans son ensemble. Les bornes de ce journal ne nous permirent pas, lorsque nous en parlâmes, de faire sentir tout le mérite que le discours de M. Gaudefroi nous paraissait avoir sous ce rapport.

D'après les observations que nous avons faites sur le recueil que nous annonçons, on voit qu'il est plutôt propre à exciter la curiosité des gens de lettres qu'à former le goût des élèves. Il nous a paru cependant qu'il pouvait être utile aux instituteurs qui, dans des leçons raisonnées, seront à portée de développer aux jeunes gens les excellens principes de Louis Racine, et de leur faire sentir les erreurs de Fénélon ; erreurs jointes à tant d'aperçus fins et délicats, qu'elles ne peuvent être saisies que par des personnes exercées dans la saine critique. P.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Reprise de *Mélanide*.

Tout le monde connaît la jolie épigramme de Piron contre *le révérend père* Lachaussée. C'est ainsi qu'il nommait cet auteur, dont la morale, quoique très-douce, ne l'amusait pas. Piron n'aimait pas le genre larmoyant; mais on sait qu'il avait bien plus d'esprit que de goût, qu'il était très-enclin à ne trouver bon que les genres dans lesquels il s'exerçait, et même que ses ouvrages. Il croyait de bonne foi que son barbare *Gustave* survivrait à la tendre *Zaïre*. Voltaire a dit, avec raison, que *tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux*. Ce vers, un des plus jolis et des plus sensés qu'il ait faits dans sa vieillesse, a été vivement critiqué. On a demandé ce que c'était que le genre ennuyeux, et s'il y avait un genre ennuyeux; comme s'il était nécessaire qu'un mot plaisant, et d'ailleurs très-clair, eût une précision géométrique. C'est en épluchant ainsi les vers de Boileau que, parmi les plus beaux et les plus parfaits, Condillac n'en a pas trouvé un qui ne fût défectueux. Redisons hardiment, avec Voltaire, que tous les genres sont bons, quand ils n'ennuient pas, c'est-à-dire quand ils sont bien traités.

On a objecté que rien n'était plus aisé que de mettre un roman sur la scène, et d'arracher des larmes. Nous voyons cependant que, depuis Lachaussée, on n'a rien fait qui approche de ses drames, à l'exception de deux scènes de *l'Enfant Prodigue* et de *Nanine*. *Le Père de Famille*, le

Digitized by Google

Philosophe sans le savoir, *Eugénie*, sont des rapsodies en comparaison, et n'ont pas, d'ailleurs, le mérite d'être écrits en vers élégans et faciles. Le Saint-Albin de Diderot n'est même, à vrai dire, que le Darviane de *Mélanide*, auquel il a donné un degré d'exaltation de plus.

Le drame ou le genre larmoyant n'est rien moins que nouveau. Lachaussée ne l'a pas créé. Il s'y est plus exercé qu'un autre; voilà tout. Ce genre remonte à Térence, qui peut-être avait, en ce point, imité Ménandre. *Bérénice* est le plus touchant et le plus beau de tous les drames. Les comédies héroiques, si fort à la mode dans le siècle de Louis XIV, ne sont pas autre chose. Molière lui-même en a fait plus d'une. Plusieurs scènes du *Philosophe marié* et du *Glorieux*, tiennent du drame. Je ne parle pas du *Dissipateur*, dont le cinquième acte est attendrissant, parce qu'il est postérieur à quelques-unes des pièces larmoyantes de Lachaussée.

Mélanide passe pour le chef-d'œuvre de cet auteur. Du côté du style, cela peut-être; il est plus ferme, plus concis, plus soutenu que celui de ses autres pièces en général. Pour le fond, c'est une des plus défectueuses; elle est bâtie sur le roman le plus invraisemblable. Mélanide, mariée secrètement, a eu la douleur de voir casser son mariage. Sa famille l'a transportée dans un désert, où, depuis dix-sept ans, elle n'a pas entendu parler de son mari, ni son mari d'elle, quoiqu'ils s'aimassent l'un et l'autre éperduement, quoique son époux eût un bien et un rang considérable, et qu'on ne dise point qu'il eût quitté la France. Pour comble d'invraisemblance, son fils, qu'elle a élevé sous le nom de son neveu, âgé au moins de dix-neuf à vingt ans, puisqu'il se vante d'avoir servi avec honneur, ignore de qui il a reçu le jour, et ne paraît pas s'être mis fort en peine de l'apprendre; enfin, ce n'est qu'à la moitié du

Digitized by Google

second acte que le sujet est expliqué, et qu'on sait ce qui s'est passé avant le commencement de l'action. Mais les derniers actes ont plus de chaleur qu'il n'y en a communément dans les drames de Lachaussée; et quand on est fort occupé de la situation, on oublie comment elle a été amenée.

Ménalide, bien jouée, est toujours sûre de plaire. Je m'attendais, je l'avoue, qu'elle ne le serait pas merveilleusement en l'absence de Fleury et de mademoiselle Contat. Je n'avais jamais vu jouer de rôle bien important à mademoiselle Desrosiers, et je ne croyais pas qu'elle pût se tirer avec honneur de celui de Mélanide. J'ai été très-agréablement surpris de l'intérêt qu'elle y a inspiré. Elle a eu des momens de sensibilité très-marqués, souvent de l'énergie et de la grace, toujours de la décence. Rarement elle a manqué d'aplomb, quelquefois on eût desiré qu'elle s'écoutât un peu davantage. On dit qu'elle travaille beaucoup. Sa physionomie est heureuse. C'est donc une bonne actrice de plus sur laquelle on ne comptait pas; car elle s'était produite sans éclat, sans annoncer son début, presque incognito. Je me trompe fort, ou elle ne tardera pas à se faire une réputation. Elle a été applaudie presqu'à chaque couplet; et lorsqu'elle a reparu dans la petite pièce, les applaudissemens ont recommencé avec tant de vivacité, qu'elle a cru devoir en témoigner sa reconnaissance. Une telle scène, sur-tout lorsqu'on ne s'y attend pas, est une bonne fortune pour les spectateurs. Il est doux de voir les premiers succès d'un talent naissant, et de les encourager! Le jeune Armand a mis du feu, et quelquefois trop de précipitation dans son débit. Baptiste l'aîné a fait beaucoup valoir un très-petit rôle dont il était chargé. On a dû aussi être très-content de mademoiselle Volnais. On s'est beaucoup attendri, on a pleuré à un drame où l'on

Digitized by Google

craignait probablement de s'ennuyer; car il s'est joué presque dans le désert.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE
(ci-devant Feydeau.)

L'Amoureux par Surprise, ou *le Droit d'Aînesse*, en un acte.

LES *Amans sans Amour* se sont, à ce qu'on dit, un peu relevés au Vaudeville; mais on peut assurer qu'ils n'iront pas loin. Quant à *l'Amoureux par Surprise*, dont on a pris aussi le sujet, ou plutôt l'idée, dans le conte de madame de Genlis, il a été encore plus malheureux : ce qui n'empêchera pas de le reproduire; car les auteurs ne se tiennent jamais pour complètement battus. Celui des *Amans sans Amour* avait peut-être trop littéralement suivi le conte, en y ajoutant toutefois un personnage insipide; celui du *Droit d'Aînesse* s'en est beaucoup écarté, et a fait une chute bien plus lourde. Certes, ce n'est pas la faute de son modèle; car, quelque sujet qu'il eût traité, avec la dose économique de talent qu'il a mise dans cette pièce, il n'eût pu que trébucher. Voici, à peu près, le plan de son drame.

M. Dormenan, gentilhomme du Dauphiné, a deux filles. Merval aime la cadette, Lucile. Son père veut bien la lui donner; mais, dans le canton du Dauphiné qu'il habite, l'usage invariable est que l'aînée se marie la première. Merval a un ami, qui a vu cette aînée l'hiver dernier, et qui lui a dit, par hasard, deux ou trois mots insignifians. Il se flatte de lui faire croire qu'il en est amoureux, tandis que, de son côté, Lucile fera croire à sa sœur

Digitized by Google

qu'elle aime ce jeune homme. Celui-ci, partant pour l'Italie, passe à la porte du château de M. Dormenan; Merval a gagné son cocher pour qu'il le versât et brisât sa voiture, au risque de lui casser le cou. On veut persuader à ce voyageur imbécille que c'est lui-même qui s'est fait verser, pour avoir un prétexte de passer quelques momens avec sa prétendue maîtresse. Son cocher même se met de la partie pour le mystifier, et lui soutient qu'il est très-amoureux. Enfin, Merval fait pour lui la déclaration d'amour, la demande de mariage; le benet n'y consent, ni ne s'y oppose, et se trouve marié le jour même, presque sans le savoir. L'auteur ne s'est pas contenté de deux noces. Il a donné, à son *Amoureux par Surprise*, un *Frontin* qui épouse la *Lisette* du château. Vers le milieu de la pièce, ces deux personnages ont entr'eux une très-longue scène, et font oublier leurs maîtres et toute l'intrigue, dont, à la vérité, on ne se souciait guère. Ce que j'ai pu retenir de leur long colloque, c'est que la soubrette dit au valet : « Nous allons nous marier; mais *aimes-tu vivre à la campagne?* » Le père fait aussi à peu près la même question au prétendu de sa fille aînée. — Comment trouvez-vous ces bois, ce parc? — Très-jolis, répond le futur gendre, cela prête à la conversation.

Ce qui a redoublé le mécontentement du parterre, c'est qu'il n'y a pas dans la pièce une seule ariette, ni même pour ainsi dire de musique. A tout moment on criait: *La musique! la musique!* Le peu qu'on en a entendu a été trouvé excessivement faible. Les meilleurs acteurs, Elleviou, Gavaudan, Chesnard, ont fait de vains efforts pour soutenir cette rapsodie. Au reste, l'assemblée l'a expédiée *en riant*; elle a montré beaucoup plus de gaieté que d'humeur.

Digitized by Google

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.
(Rue de Louvois.)

L'Acte de Naissance, comédie en un acte et en prose, de M. *Picard.*

On dit que cette pièce, jouée sur le théâtre d'Aix-la-Chapelle, n'y a pas eu de succès; elle en a obtenu à Paris un bien supérieur à son mérite. Il est vrai qu'aujourd'hui rien n'est plus aisé qu'un succès, sur-tout à Louvois et au Vaudeville; on est plus difficile aux Français. Un canevas passable, de bons acteurs, de bons amis, et l'on va aux nues. Picard a été merveilleusement secondé par ses acteurs et par ses amis. On applaudissait à chaque phrase, et une espèce d'enthousiasme semblait animer le parterre. On va être un peu étonné de voir à quel propos.

Madame Rosemonde est veuve, et très-pressée de cesser de l'être. Elle a quarante-cinq ans, et ne peut se figurer qu'elle les ait, quand elle consulte son miroir. Elle s'écrie très-plaisamment, en s'y regardant : « Ai-je bien mon » âge ? » Ce mot nous semble excellent et du meilleur comique. Il a été vivement senti, et l'on a reconnu Picard. Madame Rosemonde a, depuis peu de jours, pour voisin M. Clainville, jeune notaire, qui se met fréquemment à sa fenêtre. Elle croit que c'est pour admirer ses charmes, et le trouve fort à son goût; mais c'était sa fille, Louise, que les regards de Clainville cherchaient, et qu'ils ont quelquefois rencontrée. Ces deux jeunes personnages, sans s'être jamais parlé, s'aiment déjà. Rien n'est plus mesquin et plus usé que *ces amours de fenêtres.*

Louise en allait faire sa confidence à sa mère, lorsqu'elle est prévenue par elle. Madame Rosemonde lui apprend

Digitized by Google

qu'elle aime Clainville, qu'elle croit être payée de retour, qu'elle va l'épouser, qu'elle est la plus heureuse des femmes.

Louise, désolée de cette fâcheuse rivalité, s'en plaint à M. Dubouloir, procureur, et cependant honnête homme, et qui compte bien épouser la veuve. M. Dubouloir ne fait qu'en rire. Il conseille à Clainville de feindre d'être épris de madame Rosemonde. La petite Louise recommande à son amant de ne pas suivre *trop bien* le conseil qui lui est donné. Il le suit de manière que la veuve se laisse abuser par quelques mots équivoques.

M. Dubouloir vient à son tour entretenir madame Rosemonde de ses prétentions. Elle l'accueille froidement, sans le désespérer toutefois, pour se ménager sans doute ce pis aller, si Clainville lui échappe. Le procureur ne s'en inquiète guère, et lui demande son extrait de naissance, pièce essentielle pour un procès considérable qu'elle a contre un de ses cousins. Elle se fait long-temps prier, et ne le donne enfin qu'après que M. Dubouloir lui a dit qu'il savait où en trouver une autre expédition, et après qu'elle lui a fait promettre de n'en faire usage qu'à la dernière extrémité.

Cependant, les deux jeunes amans se rejoignent. Louise, à qui sa mère a dit qu'elle était enchantée de Clainville, reproche à celui-ci d'avoir trop bien joué son rôle. Cette petite querelle, heureusement, est bientôt terminée; car on mouroit de peur d'être obligé d'essuyer une scène nécessairement ennuyeuse. Le notaire, à genoux, baisait la main de sa maîtresse, lorsque madame Rosemonde survient. Cette femme, dont le caractère est faiblement esquissé, ne se fâche que médiocrement, et sépare cependant le couple amoureux, qui s'excuse sur les conseils de M. Dubouloir. Celui-ci arrive. La veuve lui reproche le tour cruel qu'on

Digitized by Google

vient de lui jouer. Le procureur récrimine. Il prétend qu'à l'âge de madame Rosemonde, une femme ne doit pas songer à inspirer de l'amour à des jeunes gens, mais passer sa vie à l'athénée ou à l'office. Cette gaieté, un peu philosophique, n'a pas été universellement goûtée. M. Dubouloir, au reste, annonce que le procès de madame Rosemonde peut se terminer de la manière la plus heureuse. Il s'agit de cinquante mille francs. Son cousin offre de les céder à condition qu'ils seront la dot de Louise, qui épousera M. Clainville. Madame Rosemonde refuse cet arrangement. Elle ne veut pas avoir l'air d'être redevable à la générosité de son cousin du gain d'un procès que Dubouloir lui a vingt fois assuré n'être pas douteux. Ce procureur répète que rien n'est plus vrai; mais qu'il faudra produire l'acte de naissance, l'insérer dans un mémoire imprimé, le lire à l'audience. « Cela fait, ajoute-t-il, je vous le rends, je vous » en garde le secret, et vous n'aurez que l'âge que vous » voudrez avoir. » Pour ne pas voir afficher le jour de sa naissance, madame Rosemonde consent à tout; elle se trouve trop heureuse que M. Dubouloir veuille bien de sa main.

Il n'y a dans tout cela aucune espèce d'intérêt, d'intrigue raisonnable, ni rien qui ait l'apparence de nouveauté. La feinte conseillée par le procureur, exécutée par le notaire, est une indécence inutile. On avait lieu de croire qu'elle formerait le nœud de l'intrigue; on est étonné de voir, à la fin, qu'elle n'a rien produit, et n'a servi en rien au dénouement. C'est un moyen sans résultat, un hors d'œuvre, par conséquent, qui ne sert qu'à prolonger la pièce et à la refroidir. Elle nous a paru, en somme, extrêmement triviale, et peu digne de son auteur. Cependant le dialogue en est facile et rapide, et il y a des traits d'ingénuité assez plaisans dans le rôle de Louise, qui a été rendu par mademoiselle

Digitized by Google

Adeline d'une manière piquante. Madame Molé a joué le sien avec beaucoup de naturel, et sans crier, comme il lui arrive quelquefois. C'est sur-tout Vigny qui a soutenu la pièce; c'était lui seul qu'on aurait dû demander. On a voulu voir Picard; on l'a appelé en personne, et il a bien fallu qu'il se montrât. Il faut le lui pardonner. Un directeur de spectacle se croit, en quelque sorte, obligé d'obéir aux fantaisies de la multitude.

ANNONCES.

Vocabulaire des mots homogènes qui sont les plus usités dans la langue française, c'est à dire des mots qui se prononcent presque de même et s'écrivent différemment, classés par ordre alphabétique; ouvrage faisant suite au *Rudiment des Dames*, dont le succès est généralement connu. Première édition; par Galimard, professeur de langue, d'écriture et de calcul. Prix, pour Paris: le Rudiment, 1 fr. 50 cent.; le Vocabulaire, 75 cent. A Paris, chez l'auteur, rue Montmartre, au coin du passage du Saumon, maison de l'apothicaire; et chez Martinet, libraire, rue du Coq Saint Honoré, n°. 124, près le Louvre.

Choix de pièces du théâtre anglais; publié par Théophile Barrois fils, libraire pour les livres étrangers, quai Voltaire, n°. 3, à Paris. Chaque pièce, format in-12, se vend séparément 1 fr. 20 c. pour Paris, et 1 fr. 50 cent. par la poste.

The School for Scandal, a comedy by R. B. Sheridan, esq. A new edition (1804). Un volume in-12 broché. Prix, 1 fr. 20 cent. pour Paris, et 1 fr. 50 cent. par la poste.

Le Prix de Rhétorique, ou *le Triomphe de l'Amitié*, pièce morale en un acte et en prose, destinée à être jouée le jour des distributions de prix, dans les maisons d'éducation; par E. C***, artiste dramatique, et premier comique de la troupe française de S. M. l'empereur de toutes les Russie. Prix: 75 cent. et et 1 fr. par la poste. Se vend à Epernay, chez Francis Warin, imprimeur-libraire, place du Marché, au coin de la rue Saint-Martin. A Paris, chez Fain, imprimeur-libraire, place du Panthéon, aux ci-devans écoles de droit; Debray, rue Saint-Honoré, barrière des Sergens.

L'Excellence de l'institution du jury, et du système de lois pénales adopté par l'assemblée constituante, et le moyen de les perfectionner. Par M. Porcher le jeune, d'Orléans, défenseur officieux au tribunal criminel du département du Loiret. Un volume in-8°. Prix: 2 fr. 50 cent. et 3 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Marechal, rue des Deux-Boules, au coin de celle des Lavandières-Sainte Opportune, n. 1; et Mesenge, libraire, rue Christine, n. 12.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez Le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Naples, 7 septembre. Le rétablissement de l'ordre des jésuites cause une joie universelle dans cette capitale et dans les provinces. Le collége qu'ils avaient anciennement à Naples a été ouvert le jour de l'Assomption, et ils en sont déjà en possession. Le roi a voulu assister en personne à l'ouverture de l'église, qui a eu lieu le même jour, et dans laquelle, a-t-il dit, *il n'avait pas eu le courage d'entrer une seule fois depuis la suppression de cette compagnie.*

S. M. a doté ce collége d'un revenu annuel de 40,000 ducats (172,000 liv. argent de France). La reine a payé aussi de ses revenus les meubles nécessaires au collége, et elle se propose de multiplier encore ses largesses. Plusieurs villes et communes ont de même donné des maisons et des revenus pour la fondation des nouveaux colléges; et de toutes parts les particuliers portent des meubles et de l'argent. Mais ce qui est sur-tout remarquable, c'est l'empressement et la foule des sujets qui se présentent pour demander l'habit: cette affluence rend les choix plus difficiles, et l'examen des candidats plus sévère.

Les nouveaux jésuites sont ce qu'étaient les anciens: outre le même nom, le même habit, la même règle, les nouveaux vont être formés par les anciens encore subsistans.

En replaçant la compagnie de Jésus sur ses anciennes bases, et dérogeant pour cet effet au bref de Clément XIV, son successeur ne met nullement le saint-siége en contradiction avec le saint-siége. C'est la nécessité qui fit donner le bref de destruction, et c'est aussi la nécessité qui fait donner le bref de résurrection; avec cette différence que la première nécessité était fille de la crainte et de l'obsession où des hommes puissans tenaient ce malheureux pontife, auquel ils firent disperser d'un trait de plume vingt mille ouvriers infatigables qui, dans les quatre parties du monde, allaient *prêchant et enseignant*; et que la nécessité d'aujourd'hui est la fille du temps et de l'expérience, qui nous éclaire sur les malheurs qui ont suivi cette fatale époque, et sur le besoin de les réparer. Ce besoin, n'en doutons pas, se fera sentir dans les états catholiques, à mesure que les haines et les pré-

Digitized by Google

ventions s'affaibliront, que l'esprit de parti s'éteindra dans les malheurs communs, que les souverains ouvriront les yeux sur leurs vrais intérêts, que l'impiété se trahira par de nouveaux excès, et que le progrès des mauvaises mœurs convaincra les esprits les plus aveuglés de ce principe du grand Bâcon, que, pour élever la jeunesse, on ne trouvera jamais rien de mieux que les écoles des jésuites.

Hambourg, 21 *septembre*. On assure que tous les membres de la maison de Bourbon sont en ce moment réunis à Calmar, ville de Suède sur la mer Baltique. LL. MM. suédoises sont arrivées à Stralsund le 16 au soir, et se disposaient à en partir pour se rendre à Stockholm, sur les yachts qui ont été envoyés pour les transporter. Le ministre britannique près la cour de Suède, M. de Pierrepont, s'était rendu de Berlin à Stralsund, et y avait précédé de quelques jours leurs majestés. Le voyage qu'elles ont fait en Allemagne a duré un an.

On mande de *Stockholm*, que M. d'Ehrenheim, ministre des affaires étrangères de Suède, a remis, le 7 septembre, à M. Caillard, envoyé de France, une note dans laquelle, en rappelant un article inséré dans le *Moniteur* du 14 août, il déclara que dès ce moment cesse toute communication, tant officielle que confidentielle, entre le gouvernement suédois et la légation française; que du reste, S. M., à l'exemple du gouvernement français, permettrait de son côté la continuation des relations commerciales de la Suède avec la France.

Tout espoir de voir lever le blocus de l'Elbe est maintenant évanoui. Les sollicitations suivies de notre député à Londres lui ont enfin valu une réponse cathégorique, portant en substance : « qu'aussi long-temps que les Français occuperont les états de S. M. britannique, le blocus de l'Elbe et du Weser sera continué avec la plus grande rigueur » On assure qu'on a encore déclaré à ce député qu'on s'étonnait beaucoup qu'il pût même faire de nouvelles démarches, attendu qu'on lui avait déjà trop accordé, en permettant aux petits bâtimens hambourgeois de suivre la côte danoise pour se rendre à Tonningen et pour en revenir. L'intervention du ministre prussien pour le même objet n'a pas été plus heureuse; l'ambassadeur russe a refusé de se mêler de cette affaire.

Berlin. M. Spencer-Smith, ministre d'Angleterre, est arrivé ici il y a deux jours, le 20 septembre.

Digitized by Google

La gazette de la cour contient ce qui suit, à l'article *Varsovie :*

» Sur le premier avis que l'on reçut de la dénonciation faite par le maître de billard Coulon, d'un plan d'empoisonnement formé contre la personne de M. le comte de Lille, il fut envoyé de Berlin à notre régence, l'ordre de faire les recherches les plus exactes à ce sujet, afin que, si cette dénonciation était fondée, les auteurs du crime fussent punis suivant toute la rigueur des lois, et qu'au cas que ladite dénonciation se trouvât fausse et cachât une intrigue, ceux qui l'avaient machinée, et principalement Coulon, reçussent aussi le châtiment qui leur était dû. En conséquence de cet ordre, on a aussitôt procédé aux recherches, après s'être assuré préalablement de Coulon et de sa femme. D'après les premiers résultats de la procédure, on peut déjà annoncer comme authentique, que suivant toutes les probabilités, tout ce plan d'empoisonnement est une imposture manifeste, et que particulièrement M. Boyer, agent du commerce français, qui s'est arrêté quelque temps à Varsovie, et dont le nom est compromis dans la dénonciation de Coulon, et postérieurement dans quelques feuilles publiques, ne se trouve en aucune manière impliqué dans cette affaire. »

PARIS.

Le projet de décret pour la conscription de l'an 13 est en ce moment en discussion au conseil-d'état. Cette conscription, bien loin d'être telle qu'on l'a publié, sera moins considérable que celle de l'année passée. *(J. offic.)*

— L'empereur des Français restera, dit-on, à Mayence jusqu'au 10 octobre (18 vendémiaire). Il paroît que pendant son séjour à Mayence, il sera traité différens objets relatifs aux rapports politiques et commerciaux de la France avec le corps germanique.

— Un Anglais, qui sur les bords du Rhin est encore aveuglé par les brouillards de la Tamise, prétend que la descente n'aura pas lieu, parce que toutes nos côtes sont bloquées, et sur-tout parce que nos vaisseaux seront incendiés d'ici à un mois par un feu grégeois, dont le secret a été retrouvé dans son pays. *(Journal de Paris.)*

— On apprend, par les papiers américains, que cent vingt Français, hommes, femmes et enfans, dont

Digitized by Google

le massacre avait été ordonné par Dessalines, ont été soustraits à cet ordre par le général nègre Geffard, qui a procuré à ces infortunés des passeports et les moyens de se rendre à Baltimore.

— Des lettres de New-York annoncent que Dessalines ayant attaqué Santo-Domingo, a été vigoureusement repoussé avec perte de deux mille nègres. Les mêmes lettres ajoutent que Santo-Domingo est bien approvisionné, et que les troupes y jouissent d'une bonne santé.

— Dans une dépêche datée de l'Isle-de-France, et du 20 floréal dernier, adressée au ministre de la marine, le contre-amiral Linois se justifie des imputations qu'on semble lui avoir faites dans cette île, à l'occasion de sa dernière croisière. Il dit avoir fait essuyer à l'ennemi, par diverses prises, une perte de 20 millions 35,000 fr.

Le père Beauregard, ancien jésuite, et l'un des derniers orateurs qui ont honoré la chaire chrétienne dans le dix-huitième siècle, vient de mourir à Hohenlohe, en Allemagne, dans la soixante-treizième année de son âge. Il fut célèbre en France par le succès de ses prédications et par la sainteté de sa vie. Une éloquence impétueuse, quoique peu soignée, et peut-être d'autant moins soignée qu'elle était plus impétueuse, un ton véritablement apostolique, une action originale et parfaitement analogue au genre de ses sermons, tout en lui commandait l'attention, en même temps que la haute idée qu'on avait de ses vertus commandait le respect. Aussi éloigné de briguer les applaudissemens qu'il était au-dessus des atteintes de l'ambition, il ne songea qu'à obtenir la plus solide des récompenses, celle du bien qu'il faisait, et il en fit beaucoup. Il ne prêchait jamais son sermon sur les mauvais livres, qu'il ne vît plusieurs de ses auditeurs lui en apporter pour le prier de les brûler. Son Carême à la cour fit la plus grande sensation, par cette liberté évangélique et courageuse avec laquelle il annonça, comme un nouveau Jérémie, les malheurs qui allaient fondre sur la France. Beaucoup de gens peuvent encore aujourd'hui se rappeler ces paroles prophétiques dont il fit retentir les voûtes de Notre-Dame de Paris, treize ans avant la révolution, et que nous avons vu s'accomplir si littéralement : « Oui, c'est au roi et à la religion que les philosophes » en veulent, s'écria l'orateur sacré. La hache et le mar- » teau sont dans leurs mains ; ils n'attendent que l'instant » favorable pour renverser le trône et l'autel. Oui, vos » temples, Seigneur, seront dépouillés et détruits, vos

Digitized by Google

» fêtes abolies, votre nom blasphémé, votre culte pros-
» crit. Mais, qu'entends-je? grand Dieu! que vois-je?....
» aux saints cantiques qui faisaient retentir les voûtes sa-
» crées en votre honneur, succèdent des chants lubriques
» et profanes! Et toi, divinité infâme du paganisme, im-
» pudique Vénus! tu viens ici même prendre audacieuse-
» ment la place du Dieu vivant, t'asseoir sur le trône du
» saint des saints, et recevoir l'encens coupable de tes
» nouveaux adorateurs! »

Les philosophes du temps ne manquèrent pas de jeter les hauts cris, et de dénoncer l'orateur comme un séditieux et un calomniateur de la raison et des lumières. Condorcet, qui depuis la mort de d'Alembert tenait le sceptre de la philosophie, cria plus fort que les autres. On trouve dans la frauduleuse édition qu'il a donnée des *Pensées de Pascal*, une note où le P. Beauregard est traité de ligueur et de fanatique; mais les événemens ont assez prouvé lequel était *le fanatique et le ligueur*, du P. Beauregard, qui ne prêchait aux peuples que les vertus sociales, l'amour de la religion, le respect de l'autorité légitime, ou de ce Condorcet qui, dans son anarchique philantropie, ne rêvait que destruction, et voulait, pour me servir de ses propres expressions, *qu'il n'existât plus de rois et de prêtres que dans l'histoire et sur les théâtres.* (Essai d'un Tableau historique des progrès de l'Esprit humain, pag. 343.)

Chassé de France par la révolution, le P. Beauregard se réfugia d'abord en Angleterre, où il donna des retraites aux prêtres français. Les Anglais, non-catholiques accouraient aussi pour l'entendre, et admiraient en lui ce mélange de force et d'onction, dont il y a si peu d'exemples chez les orateurs protestans. Attiré en Allemagne, il n'y resta pas oisif, et il y prêcha avec un succès et un concours toujours nouveau. Ses travaux hâtèrent ses infirmités, et il trouva chez la vertueuse princesse de Hohenlohe la plus tendre et la plus généreuse hospitalité. Il a laissé, par son testament, le peu dont il pouvait disposer aux jésuites de Russie, comme une preuve de l'attachement qu'il n'avait jamais cessé d'avoir pour un ordre auquel il devait son éducation, ses vertus, et le développement de ses talens.

En déplorant de si grandes pertes, on ne peut s'empêcher de demander: Qui remplira ces vides que la mort creuse chaque jour? et par où et comment nous viendront d'autres hommes pour remplacer de pareils hommes?

Digitized by Google

(No. CLXXI.) 21 VENDÉMIAIRE an 13.
(Samedi 13 Octobre 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

BEATUS ILLE QUI PROCUL.

HORAT., EPO. II.

HEUREUX qui loin du trouble où je me vois plongé,
De tout soin usuraire à jamais dégagé,
Ainsi que nos aïeux, dans un loisir champêtre,
Cultive avec ses bœufs le champ qui l'a vu naître.
La trompette jamais ne hâte son réveil;
Eloigné des combats, il se livre au sommeil;
Tranquille et sans effroi, sur le bord du rivage,
Il voit en sûreté les dangers de l'orage;
De la place publique, évitant les clameurs,
Il méprise des grands la pompe et les faveurs.
Tantôt, la serpe en main, coupant un jet stérile,
Il sait le remplacer par une branche utile;
Tantôt dans la campagne, on le voit marier
A ses pampres naissans l'orgueilleux peuplier.
Il aime à voir au loin, dans la vallée obscure,
Ses troupeaux mugissans errer à l'aventure;

Digitized by Google

Il recueille le miel exprimé du rayon,
Il ôte à ses brebis le poids de leur toison.
Quand des fruits les plus doux l'automne couronnée,
Elève dans les champs sa tête fortunée,
De son poirier chéri, qu'il goûte de plaisir
A détacher le fruit que ses soins font mûrir !
Il cueille des raisins que la pourpre colore;
C'est pour vous les offrir, ô vous ! Dieux qu'il honore,
Sylvain, son protecteur, et toi, dieu des jardins,
Dieux simples comme lui, couronnés par ses mains.
Un chêne le reçoit sous son feuillage antique,
Ou sur l'épais gazon il trouve un lit rustique,
Quand il veut au sommeil abandonner ses sens;
Un ruisseau qui s'enfuit baigne ces lieux charmans;
Les oiseaux amoureux, habitans du bocage,
Se plaignent tendrement, chacun dans son langage;
Et d'une eau qui jaillit, le bruit harmonieux
Appelle du repos l'instant délicieux.
Mais quand du haut des cieux le maître du tonnerre
Répand avec les eaux la neige sur la terre,
Il déclare la guerre aux monstres des forêts,
Qu'entouré de ses chiens il pousse dans ses rêts;
Et la grue étrangère et le lièvre timide
Tombent dans ses filets avec la grive avide.
Ainsi, chaque saison lui fournit des plaisirs.
Que l'or a peu d'attraits parmi ces doux loisirs !
Pour former du bonheur une parfaite image,
Il possède une épouse industrieuse et sage,
Qui chérit ses enfans, soulage son époux,
Et remplit auprès d'eux les devoirs les plus doux.
Telle chez les Sabins, sous le ciel d'Appulie,
On voit de son époux une femme chérie.
Elle allume un brasier sur le déclin du jour,
Quand du travail des champs l'époux est de retour.
Elle enferme au bercail ses brebis innocentes,
Comprime entre ses doigts leurs mamelles traînantes;

Digitized by Google

Puis un vin de l'année est servi de sa main,
Et sans frais elle apprête un champêtre festin.
Qu'est-il besoin alors pour ces rians convives,
De l'huître que Lucrin fait naître sur ses rives,
Du turbot délicat, et du sarget lointain
Que la mer d'Orient voit nager dans son sein,
Et que les flots au loin, battus par les orages,
Pour orner nos banquets poussent vers nos rivages?
Non, des bords africains l'oiseau rare et fameux,
Des forêts d'Ionie un faisan savoureux,
Présentent moins d'attraits à mon palais facile,
Que l'olive cueillie à la branche fertile:
L'oseille m'est plus chère, et mon goût est flatté
De la mauve des champs utile à la santé;
J'aime l'agneau qu'aux dieux on immole avec joie,
Le chevreau qui du loup faillit être la proie.
Tandis que la gaîté préside à son repas,
Ses troupeaux vers l'étable arrivent à grands pas;
Accablés sous le joug qu'ils portent avec peine,
Ses bœufs traînent le soc qui vient d'ouvrir la plaine.
Autour de son foyer, étincelans de feux,
De nombreux serviteurs est un cercle joyeux.
L'usurier Alphius, en tenant ce langage,
Se repaît du bonheur d'aller vivre au village;
Aux Ides sur la place il retire son or,
Aux Calendes il cherche à l'y placer encor.

GUILLON (de Nantes).

LE DERNIER DES BARDES

SUR LES RUINES DE MORWEN.

Imitation d'Ossian.

ACCABLÉ sous le poids des ans,
Armar au loin portait ses pas tremblans.

Digitized by Google

Aucun souffle, aucun bruit n'agitait la bruyère,
Et les cris languissans du hibou solitaire,
Nonchalamment poussés sur des rochers déserts,
En sons lents et plaintifs s'exhalaient dans les airs.
Ce vaste calme et cette voix mourante,
Scène de tristesse et d'horreur,
Au cœur d'Armar auraient mis l'épouvante....
Mais un Barde jamais ne connut la terreur;
Et lorsque les frimas exercent leur ravage,
Armar retrouve un reste de courage,
Et va, pressant ses pas par l'âge appesantis,
Gémir encor sur les débris
D'une ville riche et superbe,
Dont les murs, jadis l'ornement
D'un empire vaste et puissant,
Etaient ensevelis sous l'herbe.
« Morwen, s'écriait-il, malheureuse cité,
» Toi qui près de Selma régnais avec fierté,
» Quel désastre, ou quel bras animé par la haine,
» De tes vastes débris au loin couvrit la plaine ?
» Est-ce la main du Temps qui t'a pu ravager ?
» Est-ce.... ? Mais non, j'ai vu le perfide étranger;
» Je l'ai vu qui, conduit par le dieu du carnage,
» Répandait dans Morwen la mort et le ravage.
» Sifflez avec fracas, impétueux autans;
» Sifflez, rappellez-moi ces funestes momens
» Où l'étranger frappait et le fils et le père,
» Immolait les enfans dans les bras de leur mère;
» Où les fils de Morwen, l'un sur l'autre écrasés,
» Périssaient sous le poids de leurs toits embrasés;
» Où son fleuve rapide aux mers épouvantées,
» Roulait avec horreur des eaux ensanglantées (1).
» Que de braves guerriers, ces barbares soldats
» N'ont-ils pas entassés dans la nuit du trépas !

(1) *La Henriade* réclame cet hémistiche et le précédent.
(*Note de l'Éditeur.*)

Digitized by Google

» La Mort, la pâle Mort en déployant ses ailes,
» Etendait sur Morwen ses ombres éternelles.
» O Morwen, siége affreux de reptiles impurs,
» Dont le lierre des ans couvre aujourd'hui les murs !
» Où sont tes défenseurs ? De leurs noms, de leur gloire,
» Il ne reste donc plus qu'une triste mémoire !
» En vain, Bardes ! j'ai vu briller entre vos mains
» Le glaive des combats, la lyre des festins.
» En vain, dans vos concerts célébrant leur victoire,
» Vous placiez les héros au palais de la Gloire (1);
» Mais vous, fils du Génie, ah quel funeste sort !
» On ne chantera point vos exploits, votre mort.
» Jamais dans vos tombeaux, dispersés sous la pierre,
» Vous ne verrez du jour pénétrer la lumière.
» Hélas ! pourquoi faut-il que le fer destructeur
» Vous ait tous moissonnés au jour de sa fureur ?
» J'ai vu vos ossemens qu'au milieu de la plaine
» Consumait du Midi la dévorante haleine (2).
» Vous n'êtes plus.... Et ceux dont vous teniez le jour,
» Et celles dont l'orgueil approuvait votre amour,
» Ne vous pleureront point.... Dans le sein de la terre
» Il ne sont, comme vous, qu'une froide poussière.
» Moi seul j'appelle ici les amis que je perds,
» Et de cris impuissans je fatigue les airs.
» Pourrai-je vous survivre, objets de ma tendresse ?
» Non, je ne porterai point le fardeau qui m'oppresse.
» Bientôt auprès de vous je vais le déposer;
» Bientôt auprès de vous Armar va reposer. »

---

(1) On sait que les guerriers n'étaient admis dans le palais des Nuages, que lorsque les Bardes avaient célébré leurs actions.
(Note de l'Auteur.)

(2) Le poète Rousseau a dit :
Et des vents du Midi la dévorante haleine
N'a consumé qu'à peine
Leurs ossemens blanchis dans les champs d'Ascalon.
(Note de l'Editeur.)

Digitized by Google

Ainsi parlait Armar..... Déjà la nuit obscure
Rend le repos à toute la nature;
Et cependant l'ami des malheureux,
Le Sommeil, échappe à ses yeux;
Il veille, tourmenté des pensers les plus sombres.
Quand le soleil a dissipé les ombres,
Armar, les yeux fixés sur le champ de la mort,
Fait un pénible effort,
Et s'arrachant de la fatale plaine,
Il regagne à pas lents sa chaumière lointaine.

A. B.....e.

A MONSIEUR DELILLE,

LES RHÉTORICIENS DE L'ÉCOLE SECONDAIRE D'AVALLON,

Pour l'inviter à traduire les Bucoliques.

Il voit le jour enfin ce chef-d'œuvre nouveau (1),
Qui, long-temps attendu, n'en paraît que plus beau !
Quels sons harmonieux ! est-ce encore Virgile ?
Ah ! sans doute c'est lui, sous les traits de Delille,
Qui, dans une autre langue, et dans d'aussi beaux vers,
Vient encore une fois enchanter l'univers !
Qui pourrait, en voyant cette métamorphose,
Se montrer incrédule à la métempsycose ?
Virgile et son génie, et ses plus heureux fruits,
De nos jours, par Delille, à nos yeux reproduits,
Prouvent la vérité qu'enseigna Pythagore.
Le chantre de Didon renaît, revit encore :
Ce n'est point sa copie, ou son heureux rival;
C'est bien lui-même; à lui, lui seul peut être égal.
Le cygne de Mantoue au cygne de la Seine
A transmis ses talens et sa sublime veine;
C'est son pinceau, son style, et son charme divin,
Et sa force et sa grace, et tous ses traits enfin.

(1) Sa traduction de *l'Enéide*.

Digitized by Google

O toi, vivant portrait du plus parfait modèle,
Rends-nous le tout entier, en tout sois-lui fidèle.
Tu chantas ses héros, ses essaims, ses vergers;
Il ne te reste plus qu'à peindre ses bergers.
Jusqu'aujourd'hui fidèle à ta première gloire,
Jusqu'au bout, de Virgile honore la mémoire.
De ton culte pour lui, de ton attachement,
De ta reconnaissance, encor ce monument.
Tu sus monter sa lyre, emboucher sa trompette,
Veuille, veuille essayer sa flûte et sa musette;
Et, comme lui savant à varier tes sons,
Après ses chants guerriers, redis-nous ses chansons.
Est-il rien désormais que ton goût n'exécute?
Celui qui de Virgile a soutenu la lutte,
Peut-il dans l'art des vers craindre quelques rivaux?
Gresset, devant les tiens, brisera ses pipeaux.
A ton auteur chéri rends ce dernier hommage.
Va, Tityre t'appelle, achève ton ouvrage;
Son unique héritier, reçois son dernier bien.
Au flambeau de Virgile allume encor le tien,
Sans cesser de briller de ta propre lumière;
Tu traduis, et ta gloire est à toi toute entière.....
Mais où vont s'égarer de jeunes nourrissons,
Qui, pleins de tes beautés, formés à tes leçons,
Osent te présenter un téméraire hommage?
Pardonne à leur audace en faveur de leur âge (1),
De l'antique Virgile, et du moderne épris,
Savoir vous admirer, c'est avoir tout appris (2).
Nos cœurs reconnaissans, avec leur juste offrande,
Te portent le tribut d'une juste demande;
Daigne agréer ces vers, et sourire à nos vœux.
Tels, sensibles et bons, se mêlant à ses jeux,
Et le sage d'Athène, et celui de Judée,
Jadis encourageaient l'enfance intimidée.

(1) Delille, *Georg.*, livre II, vers 417.
(2) Le même, *Enéid.*, liv. VIII, vers 736.

Digitized by Google

Tels on a vu les Dieux accueillir en tous temps,
Et le denier du pauvre, et son modique encens.

ENIGME.

Minerve se promène en ma rase campagne;
Je suis le confident de ses vers accomplis.
Ses ennemis souvent souillent mon teint de lys,
En grimpant vainement sur la double montagne.
Les rivages de l'Inde et du fleuve d'Espagne,
De riches raretés ne sont pas si remplis.
Dans l'oubli les héros seraient ensevelis,
Sans l'immortalité qui me sert de compagne.
Partagé des couleurs de la nuit et du jour,
Interprète des cœurs et confident d'amour,
J'exprime ses desirs par un muet langage;
Et quand les libertins corrompent ma candeur,
Je fais souvent rougir l'innocente pudeur:
Ce papier ne doit pas en dire davantage.

LOGOGRIPHE.

Je suis immonde avec ma tête;
Je suis céleste sans ma tête.

CHARADE.

A la tête voyelle,
Et note à mon talon,
Lecteur, mon tout n'est bon
Qu'autant qu'il est fidèle.

Par P. Roque (de Brives).

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Bonheur.*
Celui du Logogriphe est *Corail,* où l'on trouve *cor, or, roc, ail, Lia, cil* et *arc.*
Celui de la Charade est *But-or.*

Digitized by Google

Septième livraison du *Répertoire du Théâtre Français* (1), ou Recueil de toutes les tragédies et comédies restées au théâtre, depuis le Venceslas de Rotrou, pour faire suite aux éditions in-8°. de Corneille, Molière, Racine, Regnard, Crébillon, et au théâtre de Voltaire; avec des notices sur chaque auteur, et l'examen de chaque pièce, par M. *Petitot*; dessins de M. *Périn*, impression de *Didot* l'aîné.

(Nous avons pris l'habitude de n'accorder d'éloges à cet ouvrage, qu'en le citant; nous continuerons, en prenant dans cette livraison la Notice sur Marivaux : elle prouvera que le travail des éditeurs ne se sent point de la fatigue qu'on remarque assez ordinairement à la fin des collections volumineuses.)

Notice sur Marivaux.

« PIERRE CARLET DE MARIVAUX naquit à Paris en 1688. Son père, d'une famille ancienne dans le parlement de Rouen, avait été long-temps directeur de la monnaie à Riom : il ne négligea rien pour l'éducation de son fils auquel il avait peu de fortune à laisser. Marivaux fit de rapides progrès dans ses premières études, et se livra de bonne heure à son goût pour les lettres. Il se maria en 1721, et perdit deux années après son épouse dont il conserva toujours un tendre souvenir : il n'eut

(1) Cette livraison forme les tomes 19, 20, 21, et contient les comédies en trois actes et en un acte de Lesage, Lafont, Marivaux, Dallinval, Poisson, Fagan, Destouches, Boissy, Saint-Foix. La livraison suivante sera la dernière, et n'aura que deux volumes. Prix : 7 fr. le vol., et 14 fr. pap. vélin, gravures avant la lettre. Paris, chez Perlet, libraire, rue de Tournon, n°. 1133, et le Normant, etc.

Digitized by Google

qu'une fille qui se fit religieuse. Ainsi les événemens parurent s'arranger pour le ramener à ses goûts qui l'éloignaient de toute occupation sérieuse et lucrative. La pureté de ses mœurs, la sagesse de ses principes, l'aménité de son caractère, lui firent des amis sincères; ses talens et son respect pour la religion lui donnèrent des protecteurs utiles. Il avait une pension sur la cassette de Louis XV, il en touchait une autre plus considérable qui lui fut exactement payée jusqu'à sa mort, et il ignora toujours à qui il la devait. Sans luxe, sans aucun besoin dispendieux, il aurait vécu dans une douce aisance s'il avait été en son pouvoir de résister aux cris de l'infortune; mais ses soins et son argent étaient à tous les malheureux: délicat dans sa manière d'obliger, il cachait les privations personnelles que lui coûtait sa générosité; et lorsqu'il manquait lui-même des choses nécessaires, il ne s'en apercevait que par l'impossibilité où il était de donner. La bienfaisance fut sa seule passion: nous la caractérisons ainsi parce qu'il est vrai qu'il ne sut jamais en régler l'usage; mais qui oserait blâmer l'excès de cette vertu d'autant plus admirable chez lui qu'il n'affecta jamais de la prêcher dans ses ouvrages? sa modestie ne lui aurait pas permis de s'offrir pour modèle, ou de s'ériger en apôtre de philantropie. Cette observation nous conduit naturellement à remarquer que cet écrivain n'a eu rien de commun avec les philosophes dont il vit la naissance, les progrès, et dont les principes lui parurent toujours dangereux et ridicules; mais, sans déguiser son opinion à cet égard, il évita avec eux toute querelle qui aurait pu annoncer une animosité étrangère à son caractère. On sait qu'il ne voyait dans la prétendue universalité des talens de M. de Voltaire que la perfection des idées communes: il le disait parce qu'il le pensait,

Digitized by Google

sans croire qu'il dût se donner la peine d'appuyer son jugement sur des preuves ; il est curieux de remarquer que Montesquieu avait absolument la même idée du génie de l'ermite de Ferney.

» Marivaux est un de nos auteurs originaux dont la réputation a fait naître le plus de discussions. Il survit et survivra long-temps à toutes les attaques dirigées contre lui. On lui reproche particulièrement de manquer de naturel ; c'est qu'on le juge par ses imitateurs : on l'accuse également d'avoir créé une mauvaise école, et il n'a jamais eu la prétention d'en créer une, puisque ses principes en littérature ont toujours été ceux des écrivains qui ont illustré la France ; à cet égard on ne peut citer de lui un seul paradoxe. Le parti qu'il prit dans la querelle sur les anciens et les modernes, renouvelée par madame Dacier et La Mothe, était chez lui une affaire de goût : il avoua qu'il préférait les modernes sans mettre aucune chaleur à propager son opinion ; éloigné de tous les extrêmes, il se rangea parmi ceux qui aiment mieux jouir des beautés des grands écrivains que de disputer sur la prééminence qu'on peut leur accorder. Choqué de la colère pédantesque avec laquelle madame Dacier répondait aux observations très-polies de La Mothe, il s'amusa à travestir l'Iliade ; c'était prendre beaucoup de peine pour faire une épigramme : ce poëme eut du succès dans un temps où tous les esprits étaient occupés à discuter le mérite d'Homère ; mais on aurait pu ne pas le conserver dans les œuvres de Marivaux sans faire tort à sa réputation.

» Il n'est pas sans intérêt de rechercher comment un auteur déclaré original a pu être accusé de manquer de naturel. Nous allons essayer d'expliquer cette apparente contradiction ; ce qui nous ramenera au but principal de chacune de nos no-

Digitized by Google

tices, qui est de donner une idée juste du talent de l'auteur à qui elle est consacrée.

» Marivaux ne connut jamais les passions; sans orgueil, sans ambition, incapable d'éprouver l'envie, tous ses desirs furent modérés; et pour vivre en sage, il n'eut point à combattre. Quoique l'amour ne soit pas dans notre vie une aussi grande affaire que les romans, les poëmes et les tragédies pourraient le faire croire, peu d'hommes échapent à ce sentiment, ou plutôt peu d'hommes se persuadent qu'ils auraient pu y échapper; car, suivant la remarque de M. de La Rochefoucauld, bien des gens ne connaîtraient pas l'amour s'ils n'en avaient jamais entendu parler. Marivaux ne se fit point illusion; il sentit qu'il n'était pas passionné, et n'essaya jamais d'exprimer des sentimens qui lui étaient étrangers. Rien n'est plus plaisant que la manière dont il raconte le premier attachement auquel il se livra. Il était jeune, et aimait de bonne foi une demoiselle qui le séduisait particulièrement par l'accord qu'il remarquait entre sa physionomie et les expressions tendres qu'elle lui adressait : un jour qu'il la quittait enchanté du naturel qu'elle avait mis dans leur entretien, il rentra pour prendre quelque chose qu'il avait oublié, et la surprit devant son miroir étudiant les mêmes attitudes qu'il avait trouvé si franches; il l'avertit de sa présence par une plaisanterie, et sortit aussi libre que s'il n'avait pas cru aimer. Cette aventure le conduisit à ne voir dans les liaisons amoureuses qu'un commerce de galanterie, et dans la passion de l'amour, qu'un fond d'égoïsme, que la coquetterie, les obstacles, les espérances exaltent quelquefois jusqu'à la sensibilité la plus vive, mais qui revient toujours à son premier caractère. En général, il y a du vrai dans cette manière de considérer les choses; toute pas-

Digitized by Google

sion est égoïste, d'une durée incertaine; et l'amour, considéré comme passion, ne peut mentir à son origine. Lorsque Marivaux parut dans la littérature, les romans et le théâtre déifiaient cette passion; ce n'était que grands sentimens, que respects mêlés de tendres plaintes; la constance paraissait éternelle, le desir croissait même sans espérance, et tous les auteurs allaient répétant les maximes du code de la vieille galanterie. Racine, il est vrai, s'était ouvert une carrière nouvelle en peignant l'amour tel qu'il existe dans les cœurs vraiment passionnés; Molière avait trouvé des effets comiques dans l'exposition naturelle de ce sentiment, Marivaux voulut le montrer, excité seulement par le desir de plaire : il est impossible de mieux démêler ce qu'il emprunte de la coquetterie, ce que la résistance ajoute à sa vivacité, ce que l'amour-propre en mouvement met sur son compte, et quelquefois aussi ce que la sensibilité surprise aime à mettre sur le compte de l'amour-propre : dans ce genre les nuances sont infinies; et Marivaux les distingua parfaitement. Jamais pénétration ne fut plus active, jamais on n'observa avec plus de finesse; et si son style offre tant de tours nouveaux dans lesquels l'observateur superficiel voit de l'affectation, c'est qu'il fallait réellement à cet écrivain des expressions neuves pour rendre des observations qui n'avaient pas encore été faites. S'il se fût contenté de dire ce qu'il apercevait dans le cœur humain, il aurait pu l'écrire avec simplicité, et être encore piquant; mais c'était dans le langage des personnages mis en scène qu'il voulait placer ses découvertes; et il est le premier qui ait eu l'art de faire dire à une femme qu'elle n'aimait pas, aussi fermement que si elle était sûre de ne pas se trahir, et de manière cependant qu'il soit impossible de douter de ce qui se passe dans son cœur. Faire comprendre à la fois

Digitized by Google

deux intérêts qui se croisent dans le même esprit, deux goûts opposés qui se disputent la préférence; trouver le mot qui, dans un discours, doit choquer une personne occupée secrètement de telle pensée, la faire répondre à ce seul mot de manière que la pensée qu'elle cache se découvre; tel est le talent particulier de Marivaux : il en a gardé le secret.

» Mais si son esprit était fin et juste, il avait peu d'étendue; ses plans sagement tracés sont faibles et se ressemblent; ses caractères ont tous un air de famille, et le fonds de ses pièces présente trop la même idée : il manquait d'imagination. Parmi ses personnages les maîtres parlent bien, parce qu'il leur donne des intérêts qui se développent naturellement dans leurs discours; il n'en est pas de même des valets et des soubrettes qui ont tout l'esprit de l'auteur dans leurs réflexions, et beaucoup de sa manière dans leurs expressions; ses paysans ont une apparence de bonhomie qui cache mal des remarques trop spirituelles; en un mot, la finesse naturelle à l'auteur perce partout, ce qui est un défaut. On le pardonne à cet écrivain, parce qu'il ne l'affectait pas; mais il est insupportable dans les écrits de ceux qui ont voulu l'imiter; on sent qu'ils courent après l'esprit, et que Marivaux n'aurait pu le fuir. On peut donc dire de cet auteur qu'il est amusant, original, inépuisable dans le développement d'un petit nombre d'idées, qu'il fait honneur à la littérature française; mais il doit être regardé comme une exception. On plaît quelquefois dans le monde par ses défauts, jamais par l'affectation : cette observation peut s'appliquer aux écrivains qui voudraient prendre Marivaux pour modèle.

» Il débuta dans la carrière des lettres par le Don Quichotte moderne, roman dont le titre seul annonce que l'exagération fut toujours opposée à

Digitized by Google

son caractère : il y a de l'esprit et des détails agréables dans cet ouvrage dirigé contre les grands sentimens et les aventures extraordinaires qui ont fait long-temps le succès des romans de chevalerie. L'auteur le retoucha dans sa vieillesse sans pouvoir le sauver de l'oubli ; la plaisanterie n'y paraît point assez franche, et le dénouement est inintelligible. Après avoir pris de Michel Cervantes l'idée première du Don Quichotte moderne, il essaya encore de l'imiter dans les Effets surprenans de la Sympathie, roman qui n'est qu'un assemblage de nouvelles liées par un fil si léger qu'il n'est pas toujours facile de l'apercevoir ; et la quantité de personnages qui se succèdent fait qu'on ne s'intéresse à aucun. On pourrait dire aujourd'hui que ces deux romans ne sont pas de Marivaux, puisque Marivaux imitateur ne se ressemble pas plus à lui-même qu'à l'écrivain espagnol qu'il avait choisi pour modèle. On doit mettre également au nombre de ses écrits qui ne méritaient pas d'être conservés le Télémaque travesti, qu'il n'a point achevé, et qui ne pouvait rien gagner à l'être.

» Enfin il connut son talent, et composa le roman de Marianne, dont le succès fut d'autant plus grand qu'on n'avait point encore vu les scènes ordinaires de la vie décrites avec autant de finesse et de vérité. Marianne, par une suite d'aventures fort simples, passe de l'abandon à l'opulence. En apprentissage chez une lingère, elle voit les mœurs de la petite bourgeoisie ; conduite dans un couvent, d'autres caractères la frappent ; fixée enfin dans la plus haute société, de nouvelles observations se présentent à son esprit réfléchi : pour la séduire, le libertinage se cache sous les traits de la bienfaisance ; toujours tourmentée par les passions de ceux qui l'entourent, mais toujours sage, elle acquiert

Digitized by Google

par l'expérience une profonde connaissance du cœur humain. Lorsqu'elle jouit depuis long-temps d'une vie heureuse et tranquille, dans sa vieillesse enfin, elle écrit ses aventures pour répondre au desir de l'amitié; et c'est sous son nom que Marivaux s'est caché pour être plus à l'aise dans les observations malignes dont il voulait parer son ouvrage. On passe volontiers aux femmes de conter longuement lorsqu'elles parlent d'elles et qu'elles sont censées ne s'adresser qu'à des amies curieuses : mais l'auteur a souvent abusé de la permission; ses réflexions trop multipliées et quelquefois tirées de trop loin, jettent de la langueur dans un ouvrage dont le plan d'ailleurs n'est pas fortement conçu. De nos jours, où l'on voit paraître par centaine des romans volumineux, on aura peine à croire que Marivaux mît beaucoup de temps à composer les siens : il les faisait imprimer partie par partie, et le public et l'auteur étaient quelquefois plus de dix ans à faire et à lire un roman. Pour comprendre cette patience réciproque, il faut se rappeler qu'alors les livres n'étaient pas destinés à la multitude qui veut des émotions, mais à ceux qui ne sont séduits que par le charme du style et par des peintures de mœurs frappantes de vérité. Le style de Marivaux est d'une grande correction; la nécessité de rendre des idées fines lui fournit des tournures nouvelles et piquantes; ses caractères sont fort bien dessinés; aussi ses contemporains trouvaient-ils à le lire un plaisir indépendant des aventures qui servent de cadre à ses portraits et aux réflexions dont il les accompagne. Cependant on devine sans peine qu'un ouvrage livré morceau par morceau était fait de même, et que l'auteur ne s'inquiétait guères de la manière dont il arrangerait un dénouement qu'il ne voyait que dans un avenir très-éloigné :

il

Digitized by Google

il en résulte que ses romans plaisent plus par les détails que par l'ensemble, qu'ils procurent une lecture agréable et instructive aux gens d'esprit, et qu'ils conviennent médiocrement à ceux qui veulent un intérêt capable de les identifier avec les personnages mis en jeu.

» Pour donner une idée du style de l'auteur, nous citerons la manière dont il fait dire à Marianne qu'elle craint d'avoir beaucoup perdu de son esprit en vieillissant. « Il est vrai que dans le » monde on m'a trouvé de l'esprit; mais, ma » chère, je crois que cet esprit-là n'est bon qu'à » être dit, et qu'il ne vaudra rien à être lu. J'ai » vu une jolie femme dont la conversation passait » pour un enchantement; personne au monde ne » s'exprimait comme elle; c'était la vivacité, c'é- » tait la finesse même qui parlaient: les connais- » seurs n'y pouvaient tenir de plaisir. La petite » vérole lui vint, elle en resta extrêmement mar- » quée; quand la pauvre femme reparut, ce n'é- » tait plus qu'une babillarde incommode: voyez » combien elle avait emprunté d'esprit de son vi- » sage. Il se pourrait bien faire que le mien m'en » eût prêté aussi dans le temps qu'on m'en trou- » vait beaucoup. Je me souviens de mes yeux de » ce temps-là, et je crois qu'ils avaient plus d'es- » prit que moi. »

» Il est impossible à Marianne de mieux vanter sa figure sans trop en parler; car si ses yeux avaient plus d'esprit qu'elle, à coup sûr ils en avaient beaucoup. C'est par des idées toujours fines et toujours rendues avec grace, que Marivaux assurait à chaque partie de ce roman un succès indépendant de l'ensemble. Il fit paraître, de même son Paysan Parvenu, plus original pour les caractères, et le seul de ses ouvrages dans lequel on trouve une gaieté franche et qui se communique. Ce ro-

Digitized by Google

man serait parfait si l'auteur avait eu le courage de le terminer au moment où son principal personnage a fait fortune ; mais il est rare qu'un écrivain qui goûte ses succès petit à petit sache s'arrêter. Le Paysan, devenu un homme considérable, est trop grave, trop moraliste ; il ressemble à un grand seigneur ennuyé qui fait de vains efforts pour rappeler le temps où il était étourdi comme un page ; mais ces défauts ne se trouvent que dans la dernière partie ; les autres sont charmantes de détails, et les événemens en sont bien liés. Nous remarquerons que les romans de Marivaux ne séduisent point l'imagination, parce qu'ils n'exagèrent jamais le pouvoir de l'amour ; la décence y est toujours respectée, et les réflexions sont aussi morales qu'on peut l'exiger dans des ouvrages de ce genre.

» Les éditeurs, constans dans l'habitude d'étouffer sous la quantité de volumes l'auteur auquel ils s'attachent, n'ont pas oublié de recueillir plusieurs écrits échappés à Marivaux, et dont la plupart ne méritaient pas d'être conservés. Sur ses vieux jours il fit paraître une espèce de journal qu'il intitula le Spectateur Français, dans lequel on trouve des réflexions sur les mœurs, des discussions littéraires, et des historiettes assez agréables : ce journal, quoique souvent interrompu, eut du succès. Le style de l'auteur était toujours pur et brillant ; il avait seulement oublié en vieillissant que la morale ne doit pas être prêchée trop longuement quand on la destine aux gens du monde. Il faut distinguer dans ce recueil les Mémoires d'une femme âgée, censés écrits par elle-même, qui ont toute la grace, la finesse de Marivaux jeune, et plus de précision.

» Les travaux dramatiques de cet écrivain se sont partagés entre le Théâtre Français et le Théâtre

Digitized by Google

Italien. Le temps a confondu ces deux parties; le goût en a formé deux nouvelles : les bonnes pièces sont toutes passées au Théâtre Français ; les autres ne servent plus qu'à grossir ce qu'on appelle les œuvres complètes de l'auteur. Nous renvoyons aux examens le jugement sur les comédies restées au théâtre, et conséquemment admises dans notre collection, telles que *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, *la Surprise de l'Amour*, *la Mère confidente*, *le Legs*, *les Fausses Confidences et l'Épreuve* : nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur les autres. »

(Le défaut de place nous force à supprimer cette analyse.)

» De vingt volumes qui composent les œuvres complètes de cet auteur, et que nous venons de passer en revue, il faudroit en retrancher un peu plus de la moitié si on vouloit le rendre aux gens du monde, qui ne le connoissent guère aujourd'hui que par la réputation peu méritée qu'on lui a faite : relégué dans la bibliothèque des hommes de lettres, on le pille avec une hardiesse qui prouve qu'il devient de plus en plus étranger à la classe nombreuse des lecteurs. Il mérite d'être étudié comme auteur original, et comme homme rare, puisqu'avec l'esprit le plus fin qu'il soit possible d'imaginer, il n'offensa jamais personne : cette justice lui fut rendue publiquement le jour de sa réception à l'académie française, en 1743. M. l'archevêque de Sens, qui répondit au discours de Marivaux, crut avoir besoin d'une expression nouvelle pour peindre les qualités sociales de cet auteur, et il lui dit : *l'amabilité* de votre caractère ; c'étoit la première fois que ce mot était employé de cette manière.

» Marivaux mourut le 11 février 1763, avec le calme que donnent des mœurs toujours pures et des sentimens religieux dont on a fait la règle

Digitized by Google

de sa vie : sa seule inquiétude se portait sur les infortunés qu'il avait adoptés ; il les légua à mademoiselle de Saint-Jean, qui accepta la donation, trait d'amitié qu'il est impossible de rappeler sans attendrissement. »

Suite des Souvenirs de Félicie (1).

DALIDOR et MULCÉ, deux jeunes gens de même âge, et cousins-germains, furent élevés dans le même collége, mais reçurent de leurs parens des idées très-différentes : les plus solides instructions données dans un collége ou dans une pension, servent à peu de chose, si, durant le temps *des vacances*, les parens en détruisent l'effet par leurs exemples et leurs discours. En vain les maîtres du jeune Dalidor lui répétaient qu'on ne parvient à rien si l'on ne s'accoutume pas, dès l'enfance, à l'application, et à vaincre l'ennui inséparable des premières études : Dalidor n'entendait vanter chez son père que la grâce et les talens agréables ; son régent n'avait point de *grâce*, ses maîtres ne savaient que le latin, le grec et la géométrie ; et non-seulement il prit en aversion ses instituteurs, mais il les méprisa avec toute la sincérité de l'ignorance et de la vanité, qui, réunies ensemble, sont toujours malignes, impertinentes et présomptueuses, sur-tout à seize ans, où l'expérience et l'usage du monde n'ont pu réprimer encore cet orgueil ridicule.

Mulcé, orphelin dès le berceau, avait un tuteur d'un esprit solide, et qui, livré aux affaires et à l'agricul-

(1) L'auteur, dans le dernier *Souvenir* inséré dans le *Mercure*, annonçait une histoire à propos de son procès et de son peu d'intelligence dans les affaires. (*Note de l'Editeur.*)

Digitized by Google

ture, ne faisait sortir son pupille que pour le mener à la campagne, et lui faire partager ses travaux. Il lui disait : « Il faut, mon ami, devenir un homme, et ne s'occuper que de ce qui est véritablement utile. De bonnes études sont nécessaires; appliquez-vous avec vos maîtres; apprenez avec moi à conduire une maison et une ferme, et vous serez un jour heureux et sage. »

Les deux cousins sortirent du collége à dix-sept ans; Mulcé partit pour Strasbourg où son tuteur l'envoya apprendre le droit; Dalidor fut chez son père, on lui donna un maître de danse et un maître de dessin : un an après il débuta dans le monde et à la cour; on lui trouva de la *grace* et des talens charmans; il avait un bon cœur, un caractère aimable, de l'esprit; il eut de grands succès de société. Il entra au service; il fallut aller passer six mois à cinquante lieues de Paris, en garnison dans une petite ville. Dalidor s'y ennuya mortellement; il n'y fit point de folie, il détestait le jeu, et ses mœurs étaient irréprochables; mais il était paresseux et il avait la manie des arts : il lui parut affreux d'être forcé de se lever à cinq heures du matin, pour aller à l'exercice, et d'être privé de spectacles et d'une société agréable; il fut sans cesse mis aux arrêts, et le service fini il revint à Paris, excédé de la vie militaire. L'année suivante, il eut un congé, il passa toute la belle saison d'une manière très-conforme à son goût, dans des maisons de campagne magnifiques et délicieuses, chez ses parens et chez les princes; il fit de la musique, joua la comédie, brilla dans les bals et dans les fêtes, et il acheva de perfectionner son ton et ses manières, et d'oublier entièrement tout ce qu'il avait appris au collége. Cependant, loin de passer pour être ignorant, comme il avait de l'esprit, qu'il aimait la littérature et qu'il faisait de jolis vers de société, on le regardait dans

Digitized by Google

le monde comme le jeune homme le plus distingué par son instruction. Il avait un grand fonds de paresse, c'est-à-dire qu'il ne pouvait s'appliquer à des choses arides et sérieuses; cependant il n'était jamais oisif, il avait même beaucoup d'activité, mais il était incapable de l'employer utilement.

L'hiver s'écoula rapidement dans les plaisirs et la dissipation; mais au printemps Dalidor fut obligé de partir pour son régiment, qui cette année était en garnison à Strasbourg. Il retrouva dans cette ville son cousin Mulcé, qui, voulant entrer dans la robe, continuait l'étude du droit avec ardeur et l'application la plus constante. Mulcé ne fut pas une ressource pour Dalidor; ces deux jeunes gens avaient des goûts et des caractères si différens, qu'ils ne pouvaient se convenir, et durant quatre mois ils ne se virent que trois ou quatre fois. Dalidor, comme la première année de son service militaire, se fit estimer par ses mœurs, gagna l'amitié de ses camarades, fut souvent, pour ses négligences, réprimandé et mis aux arrêts par son colonel, et vit arriver avec joie l'heureux moment de retourner à Paris.

La veille de son départ pour Strasbourg, en retournant à pied, à sept heures du matin, à son logement, après l'exercice, il passa dans le marché public, et s'arrêtant devant une bouquetière, il acheta un paquet de roses. Pendant ce temps, il aperçut une jeune personne de treize ou quatorze ans, à quelques pas de lui, et dont la beauté le charma: elle donnait le bras à une femme qui paraissait être sa gouvernante; un domestique portant du poisson était derrière elle. Comme elle marchandait et qu'elle achetait des fruits et des légumes qu'elle mettait à mesure dans un assez grand panier suspendu à son bras, Dalidor eut le temps de l'examiner à son aise, et il la

Digitized by Google

trouva ravissante. Au bout de quelques minutes, Dalidor s'avança doucement derrière la jeune personne, et glissa dans son panier le bouquet de roses qu'il venait d'acheter. Dans cet instant, la gouvernante et le domestique avaient le dos tourné et s'occupaient d'autre chose; la jeune inconnue se retourne, voit Dalidor, retire les roses de son panier, les pose sur l'établi de la marchande d'herbes, et s'éloigne aussitôt sans honorer Dalidor d'un second regard. Elle fit cette action avec une simplicité parfaite, sans montrer d'étonnement et sans affecter de sévérité; mais rien ne réprime comme cette paisible indifférence de premier mouvement. Les scènes, l'éclat, les grands airs austères, ont bien moins de vraie dignité; toujours un peu d'émotion s'y mêle, et les hommes aiment mieux le trouble que l'insouciance; ils savent l'interprêter à leur gré. Le dédain et la colère, quels qu'en soient les motifs, déparent toujours l'innocence, et semblent vieillir un jeune visage; et à tout âge, le sérieux et la froideur sont les seules expressions d'improbation que les femmes puissent se permettre. Dalidor fut si frappé de la rencontre de la jeune inconnue, qu'il sentit que l'image de cette charmante figure ne s'effacerait jamais de son souvenir. Il s'affligea qu'une personne douée de tant de charmes, et qui ne paraissait pas être d'une condition vulgaire, reçût une semblable éducation. On l'envoie au marché, se disait-il, on veut n'en faire qu'une bonne ménagère; elle n'aura ni talens, ni célébrité: quel dommage!....

Dalidor retourne à Paris, et deux mois après, on lui propose un excellent mariage; mais la famille qui, sur sa bonne réputation, consentait à le prendre pour gendre, n'était pas amusante. Dalidor ne put supporter l'ennui de cet intérieur; il déplut au père et à la mère, et le mariage fut rompu.

Digitized by Google

Un matin que, dans les premiers jours du printemps, il se promenait sur le boulevard, il vit à cinquante pas devant lui, une jeune personne, d'une taille parfaite, qui lui tournait le dos; elle était accompagnée d'une femme âgée; elle s'arrêta devant un vieillard aveugle, assis à terre, auquel elle donna quelques pièces de monnaie; et Dalidor, en s'approchant, l'entendit dire, avec un son de voix d'une douceur inexprimable : C'est ce que j'ai..... O, ma bonne, donnez-moi six francs pour ce pauvre vieillard. — Comment, mademoiselle, il vient de recevoir de vous trente-six sous!..... — Mais songez donc que mon bon papa est aveugle aussi, et qu'il est de cet âge..... — Eh bien, mademoiselle, qu'est-ce que cela fait? — Ma chère bonne, si vous me refusez six francs, je vas lui donner mon cœur d'or..... — Mais quelle folie donc!..., Dalidor s'était arrêté pour écouter ce dialogue, et dans cet endroit de l'entretien, il avance le bras, en jetant six francs dans le chapeau de l'aveugle : Bon vieillard, dit-il, voici pour mademoiselle, et voici pour moi, ajouta-t-il en jetant un autre écu. A ces mots, la jeune personne se retourna, en remerciant avec la naïveté la plus touchante, et après avoir fait une profonde révérence, elle poursuivit son chemin, et elle laissa Dalidor plein de surprise et d'émotion. Il venait de reconnaître en elle la charmante inconnue qu'il avait vue au marché de Strasbourg huit mois auparavant; il resta immobile pendant quelques minutes, ensuite il eut envie de suivre cette jeune personne : elle était déjà à deux cents pas de lui; il se précipita sur ses traces; il était près de l'atteindre, lorsqu'il la vit s'arrêter et monter dans une voiture. Le cocher, et le domestique qui ouvrit la portière, étaient vêtus de gris. La voiture s'éloigna, et Dalidor, bientôt la perdit de vue. Cette idée le poursuivit pendant

Digitized by Google

quinze jours, et le rendit inquiet et rêveur; il retourna durant tout ce temps sur ce même boulevard, donnant toujours l'aumône à l'aveugle, mais l'inconnue ne revint plus, et il tâcha de s'en consoler, en se disant : « A quoi me servirait de la connaître? je ne m'attacherai jamais véritablement qu'à la personne qui aura reçu l'éducation la plus brillante; celle qui va acheter des herbes, et dont toutes les manières annoncent une simplicité rustique, n'est sûrement pas la femme qui me convient. »

Malgré cette réflexion, Dalidor fut longtemps préservé de l'amour, par le souvenir de l'inconnue; il ne trouvait à aucune autre femme sa beauté touchante et sa grâce ingénue.

Dalidor, ne pouvant se résoudre à retourner à sa garnison, et désirant se distinguer, voulut aller faire la guerre en Corse; il y fut en effet, il y passa deux ans; il sut vaincre la paresse pour la gloire; et il se conduisit de la manière la plus brillante. Il est doux, à vingt-trois ans, de revenir à Paris après de tels succès; on est si bien reçu par les femmes! Dalidor trouva la société plus charmante que jamais; bientôt un nouveau sentiment la lui rendit plus intéressante encore : il devint amoureux, ou du moins il crut l'être, ce qui produit à peu près les mêmes effets pendant quelques mois. On le mena chez une jeune veuve, très-célèbre par ses talents. Ambroisine (c'était son nom), sans être régulièrement belle, avait une figure élégante; elle dansait supérieurement, c'est-à-dire presqu'aussi bien qu'une danseuse des chœurs de l'Opéra; elle avait peu de voix, mais elle chantait avec goût; elle jouait avec agrément de la harpe, du piano, de la guitare, et de la lyre. Dalidor fut à ses concerts, il l'entendit applaudir avec transport, et il se dit en secret : *Voilà celle que je dois aimer!* et cette convenance décida son choix.

Digitized by Google

Peu de jours après, il résolut de faire sa déclaration de vive voix; mais ce n'était pas une chose facile : Ambroisine ne causait jamais; au bal, elle dansait toujours; chez elle, on la trouvait constamment faisant de la musique; et Dalidor maudit plus d'une fois le violon ou la flûte qui l'accompagnaient. Il prit le parti d'écrire. Ambroisine ne répondit point à sa lettre; mais elle rougit en le revoyant, et à son premier concert elle lui adressa deux vers fort tendres d'une romance qu'elle chanta. Ambroisine, veuve d'un homme de qualité, avait une fortune honnête, une bonne réputation. Le père de Dalidor approuva les sentimens de son fils; Ambroisine donna son consentement, et il fut décidé que les deux amans s'uniraient au commencement du printemps : on était au milieu de l'hiver.

Un matin, Dalidor sortant en cabriolet, passa dans la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, et sa voiture cassa à quelques pas de l'église; il y entra, en donnant l'ordre à ses gens d'aller chercher un fiacre; il s'avança dans l'église, et s'assit à quelques pas d'un confessionnal; ses yeux se portant de ce côté, il aperçut, par derrière, une jeune personne à genoux dans ce confessionnal, et dont la tournure le frappa. Quoiqu'elle fût enveloppée dans un grand manteau noir, on distinguait aisément une taille légère, et d'une proportion parfaite. Sa robe, retroussée à la polonaise, laissait voir deux petits pieds charmans, sans aucun art; car les souliers étaient si larges qu'au plus léger mouvement ils se détachaient presqu'entièrement du pied. Enfin, tout-à-coup un soulier tomba, et fut rouler sur la dernière marche du confessionnal. La jeune pénitente était si recueillie, que cet incident ne put la distraire. Dalidor, après avoir admiré son petit pied sans chaussure, s'avança doucement, et ramassa le soulier pour le remettre sur la première marche. Dans ce moment, la

Digitized by Google

jeune personne se releva, et se retourna avec cette espèce de lenteur qui accompagne une action solennelle et sainte dont on est pénétré. Un voile couvrait son visage; mais elle parut charmante à Dalidor, par son maintien, sa grâce touchante, et la douce humilité répandue sur toute sa personne. Elle avait la tête penchée sur sa poitrine; ses deux jolies mains, sans gants, étaient jointes; on voyait qu'elle les serrait, et qu'elle jouissait avec une joie pleine d'innocence et de ferveur, de l'absolution qu'elle venait de recevoir. Dalidor, ému, s'inclina respectueusement en posant le soulier sous le pied de la jeune personne, qui reprit sa chaussure sans relever la tête, et sûrement aussi sans lever les yeux. Elle fut à l'autre extrémité de l'église, auprès d'une vieille dame; elle se mit à genoux sur une chaise, et, pour lire dans ses Heures, elle releva son voile. Alors Dalidor, qui la suivait, reconnut le visage angélique de la jeune personne qu'il avait rencontrée à Strasbourg et sur le boulevard! Elle avait seize ans, elle était grandie, embellie. Dalidor éprouva un saisissement inexprimable!... La violente palpitation de son cœur le força de s'asseoir; il attacha ses regards sur cette charmante inconnue que le hasard offrait toujours à ses yeux sous des traits si intéressans! Tandis qu'il la contemplait avec tant d'émotion, elle priait avec une attention qui ne lui permettait pas d'apercevoir Dalidor. Au bout d'une demi-heure, la vieille dame la prit sous le bras et l'emmena. Dalidor se leva avec l'intention de la suivre; mais, s'arrêtant tout-à-coup: A quoi bon? se dit-il en soupirant; à quoi bon? J'en aime une autre..... J'ai donné ma parole!..... Cette pensée lui serra le cœur..... L'inconnue disparut; Dalidor retomba sur une chaise; il resta quelques minutes dans une espèce d'anéantissement; ensuite, rassemblant toutes ses forces, il sortit brusquement de l'église. Il conserva, pen

Digitized by Google

dant plusieurs jours, un fonds de tristesse invincible, et les talens d'Ambroisine n'eurent même pas le pouvoir de la dissiper entièrement. Vers ce temps, Mulcé, son cousin, absent depuis quelques mois, revint à Paris. Dalidor lui fit part de son mariage projeté, et lui vanta avec emphase les talens d'Ambroisine. Comment! dit Mulcé, à vingt ans, chanter, danser si bien, et jouer de quatre ou cinq instrumens, cela est effrayant, car elle n'a donc jamais eu le temps de penser? Quelle culture a pu recevoir son esprit? — Quoi donc! croyez-vous qu'on ne puisse avoir de la raison avec des talens? — Non, mais je pense qu'avec une telle multitude de talens, à un tel âge, on n'a jamais eu le temps de faire des lectures utiles, ni celui de réfléchir, et qu'alors, si malheureusement on n'est pas née avec beaucoup d'esprit, on se trouve privée pour toujours de tout ce qui peut suppléer à la supériorité naturelle. — Vous n'avez jamais aimé les arts. — Je les trouve charmans et non nécessaires, et ils me paraissent souvent nuisibles.

Cette conversation n'égaya pas Dalidor, quoiqu'il se répétât que son cousin n'avait point de goût.

Cependant l'hiver s'écoula; Dalidor vit arriver le printemps sans transport, mais avec plaisir: il semble que l'amour se ranime avec la renaissance de la verdure et des fleurs, et que le mois de mai embellisse toutes les jeunes personnes. Ambroisine parut à Dalidor plus aimable et plus brillante que jamais, et Dalidor reprit tout son enthousiasme pour la musique. Arrivé à la veille du jour désigné pour son mariage, Dalidor fut chargé par Ambroisine d'aller retirer de chez un peintre qui venait de partir subitement, son portrait en grand et à l'huile qu'elle avait fait faire à son insu pour lui: une affaire imprévue avait forcé ce peintre à s'éloigner sans délai. Dalidor, muni

Digitized by Google

d'un billet d'Ambroisine, se rendit à dix heures du matin chez le peintre pour réclamer ce portrait qu'il ne connaissait point, et qu'il avait tant d'envie de voir. On lui dit que la femme du peintre pouvait seule lui livrer ce tableau ; qu'elle était sortie, mais qu'elle rentrerait bientôt ; et Dalidor, décidé à l'attendre, se fit conduire dans l'attelier du peintre : là, un domestique, après lui avoir montré le portrait d'Ambroisine, le laissa seul. Ambroisine, parfaitement ressemblante, était représentée dans une éclatante parure, et couronnée de perles et de laurier, entourée d'instrumens, et jouant de la harpe ; un groupe de bronze, formé par les Muses des beaux-arts, soutenait le pupitre sur lequel était posée la musique qu'elle semblait regarder ; on voyait derrière elle, sur un socle élevé, les statues des trois Grâces tenant une couronne qu'elles paraissaient vouloir placer sur sa tête. Dalidor ne fit qu'entrevoir toute cette composition. A côté de ce tableau s'en trouvait un autre qui le fit tressaillir..... O ciel ! s'écria-t-il, me poursuivras-tu toujours !... Ce tableau offrait à ses regards son inconnue, vêtue simplement d'une robe blanche, et dans une basse-cour, donnant à manger à des poulets. On voyait que l'action représentée n'était point une fantaisie de peintre. L'inconnue n'avait ni le costume d'une bergère, ni celui d'une paysanne. Elle était habillée comme une jeune personne qui vit à la campagne, et tout ce que Dalidor connaissait d'elle lui donnait la parfaite certitude que celle qu'on envoyait acheter des herbes au marché, devait en effet être chargée de presque tous les soins du ménage dans l'intérieur de la maison. Oui, dit-il avec attendrissement, voilà ses traits et sa physionomie ravissante ; voilà ce front où se peignent la candeur et l'innocence ! voilà ce sourire plein de finesse et de naïveté ! voilà cette grace ingénue que jamais la flatterie n'a vantée !

Digitized by Google

Ah! sans doute la louange même la plus vraie la profane et l'altère; ce charme délicat s'évapore si l'on sait qu'on le possède !..... La voilà, moins belle, moins touchante qu'elle ne m'est apparue dans le marché de Strasbourg, sur le boulevard et dans cette église; mais cette image est la sienne, et lui ressemble !... Par quelle magie ce tableau dépare-t-il tous ceux qui l'environnent !... En disant ces paroles, il regardait le brillant portrait d'Ambroisine, et la figure de cette dernière lui parut presque ridicule; il trouva son attitude emphatique, son expression forcée; l'affectation et la prétention gâtaient jusqu'à l'ordonnance du tableau. Cette parure éblouissante, cette harpe magnifiquement dorée, ce pupître élégant, ces Muses, formaient un contraste singulier avec la simplicité de la jeune ménagère, entourée de ses petits poulets, et souriant de l'avidité avec laquelle ils se jetaient sur le grain qu'elle répandait à pleines mains. Dalidor, en comparant ces deux figures, sentait vivement qu'il est un charme mille fois plus puissant que les talens et la célébrité.... Et fixant un œil dédaigneux sur le groupe des Graces qui semblaient vouloir couronner Ambroisine : Non, dit-il, ce ne sont point là les Graces; non, elles sont toutes réunies ici...; et ses regards se tournérent sur le portrait de l'inconnue. Il tomba dans une profonde rêverie; il admira l'espèce de fatalité qui lui faisait rencontrer cette inconnue ou son image, et de manière à connaître parfaitement ses mœurs, son caractère, et son genre de vie. Je ne sais, se disait-il, si je dois la rencontrer encore; mais je suis certain que son souvenir m'obsédera toute ma vie.....; et je n'ai même pas été remarqué d'elle ! Ce regard si timide et si doux ne s'est jamais arrêté sur moi un seul instant ! Elle me reverrait sans me reconnaître !..... Eh! qu'importe ? Nous n'étions pas nés l'un pour l'autre; sa rusticité ne

Digitized by Google

pourrait s'accorder avec mes goûts ; j'ai fait le choix qui pouvait seul me convenir et me rendre heureux..... Mais je voudrais que cette jeune personne fût ma sœur....

Dans ce moment, la femme du peintre entra. Dalidor ne put s'empêcher de lui faire quelques questions sur l'inconnue ; mais il n'apprit rien, cette femme ne la connaissait point. Dalidor demanda tristement le portrait d'Ambroisine ; on le décrocha, et il l'emporta.

La noce se fit le lendemain, et le beau portrait fut placé dans le salon des nouveaux mariés : Dalidor ne le regardait jamais qu'en soupirant ; il se rappelait à l'instant même le portrait si différent auquel il l'avoit comparé !....

Les premiers mois du mariage de Dalidor se passèrent dans des fêtes dont les talens d'Ambroisine firent tout l'agrément ; ensuite on partit pour la campagne, et pendant deux mois on vécut en famille. Ambroisine était bonne, honnête, obligeante, mais tellement concentrée dans la musique, et attachant à cet art une telle importance, qu'elle n'avoit pas une idée suivie qui n'y fût relative : dénuée d'ailleurs de toute espèce d'instruction et n'ayant que fort peu d'esprit naturel, elle était à la fois insipide et frivole avec pédanterie ; car pour louer un excellent musicien, elle se servoit des expressions que l'on ne doit employer que pour faire l'éloge d'un vrai philosophe ou d'un héros. Un bon joueur d'instrument était pour elle *un grand homme ;* elle s'extasiait sur *la sagesse, la pureté* et la *profonde sensibilité* de son jeu ; tout ce qu'on peut trouver de touchant et de moral dans le livre le plus parfait, elle le trouvait dans un rondeau ou dans une sonate. Bientôt Dalidor fut fatigué d'une conversation qui roulait toujours sur le même sujet ; bientôt même il s'ennuya d'une musique éternelle, dont il savait par cœur tous les plus beaux morceaux. Quand il voulait causer, on

Digitized by Google

jouait de la harpe ou de la lyre ; quand il voulait s'aller promener, on refusait de l'accompagner, parce qu'on apprenait une pièce nouvelle. Un instrument très-bruyant se trouvait toujours en tiers entre Ambroisine et lui, et il finit par penser qu'on est plus heureux avec une femme qui ne sait que broder, puisqu'au moins un métier n'empêche ni d'écouter ni de répondre.

Ambroisine voulait briller d'un nouvel éclat durant l'hiver qui s'approchait, et elle s'y préparait avec une ardeur que rien ne pouvait ralentir.

Sur la fin d'octobre, on quitta la campagne ; et de retour à Paris, Dalidor vit sa maison se remplir de musiciens. Lorsqu'il allait chercher sa femme dans son cabinet, il entendait de l'antichambre des sons harmonieux des violons, des flûtes et des cors ; car Ambroisine possédait tous les genres ; elle chantait des romances avec la guitare, elle jouait des variations sur le piano, et des concerto sur la harpe ; elle exécutait des morceaux d'ensemble et d'effet ; il lui fallait bien des instrumens à vent, et souvent même des timbales. Quand Dalidor, bravant tout ce vacarme, entr'ouvrait la porte du cabinet, Ambroisine qui voulait lui ménager le plaisir de la surprise, le renvoyait impitoyablement ; *les répétitions* lui étaient interdites, et l'on en faisait presque tous les jours. Ambroisine, toujours enfermée, toujours répétant, était semblable aux personnes qui jouent la comédie en société ; elle était d'une nullité parfaite dans le commerce intime, et elle faisait acheter une *représentation* brillante, par quinze jours ou trois semaines de vide ou d'ennui.

Les concerts attirèrent beaucoup de monde ; on y joignit des bals, afin de déployer tous les talens d'Ambroisine : on dansa des quadrilles charmans composés par Vestris et par d'Auberval, et dont Mlle Bertin fit les habits ;

et

Digitized by Google

et sur la fin de l'hiver, l'homme chargé des affaires de Dalidor l'avertit qu'il avoit 70 mille francs de dettes. Cependant Ambroisine protestait qu'elle n'avait que des goûts simples, et que même elle avait pris nouvellement une véritable aversion pour la magnificence. En effet, elle avait fait refaire un très-beau salon doré, qui fut reconstruit en bois rapporté de diverses couleurs naturelles; cette décoration coûta 15 mille francs : néanmoins, quoi de plus simple que du bois sans sculpture et sans peinture? On remplaça de riches rideaux, ennuyeusement solides, par des draperies élégantes d'un tafetas bien léger; les girandoles et les lustres furent relégués au garde-meuble; on y substitua des lampes antiques d'albâtre; enfin, pour que la réforme fût complète, Ambroisine se décida à ne plus porter que des fleurs, de l'acier et du verre : elle se défit de tous ses diamans, qu'elle troqua successivement contre des marchandises anglaises. Telle était la sage *simplicité* d'Ambroisine.

Un triste événement suspendit pendant huit mois les concerts et les fêtes; le père de Dalidor mourut, et laissa à son fils unique un riche héritage. Dalidor se livra alors à tous ses goûts; il voulut avoir un cabinet de tableaux, et faire un jardin à l'anglaise. Il n'admirait que l'école flamande : c'étaient dans ce temps les tableaux les plus chers. Les amateurs du dix-huitième siècle aimaient cent fois mieux l'image d'un vieux fumeur ou d'une cuisinière épluchant des oignons, que celle d'un héros ou d'une nymphe; et tandis que Dalidor tapissait ses appartemens de ces ignobles peintures, il remplissait ses jardins d'obélisques, de pyramides et de temples. Ce peu d'accord dans les goûts marque assez qu'on n'en a point de réels, et qu'on ne sacrifie qu'à la mode.

Le deuil fini, les fêtes recommencèrent; et même, durant

Digitized by Google

l'été, comment ne pas donner de fêtes dans un jardin anglais? On illuminait les bois, on jouait des pastorales, et l'on dansait sur la pelouse; on faisait de la musique dans les temples, sur les rivières factices, et dans les grottes; on chantait des romances plaintives sur les tombeaux..... L'intendant de Dalidor fit quelques représentations, et la chose la plus honnête pour un intendant: il eut la générosité de proposer à son maître d'examiner lui-même ses comptes et ses propres affaires; mais Dalidor se garda bien d'accepter cette étrange proposition. Il assura l'intendant que ses occupations ne lui permettaient pas d'entrer dans ces petits détails, et l'intendant, en voyant à son maître une si parfaite insouciance sur ses intérêts, ne songea plus qu'aux siens.

Cependant, au bout de deux ans, les créanciers parvinrent jusqu'à Dalidor, et devinrent si pressans, que Dalidor fut obligé de vendre précipitamment, et à vil prix, sa collection de tableaux, et son cabinet de choses rares et précieuses, car il était *curieux*, et il avait dépensé beaucoup d'argent en porcelaines *craquelées* de la Chine, en vilains chats bleus et violets du Japon, en vieux laques, en magots, etc. Ambroisine, ayant prodigieusement contribué au dérangement de fortune de son mari, voulut aussi faire un sacrifice. Elle porta généreusement à Dalidor un énorme écrin rempli de ses bijoux; mais Dalidor, trouvant les diamans métamorphosés en colliers de cheveux, en bracelets de cheveux, en chaînes et médaillons et chiffres de cheveux, et en semences de perles, ne profita point de la bonne volonté d'Ambroisine. Il lui rendit ces parures sentimentales, et il lui déclara qu'il était obligé d'aller passer un an dans une terre à quarante-deux lieues de Paris. Ambroisine consentit à le suivre, et cette résolution fut pour elle un grand effort de vertu; elle ne s'aveu-

Digitized by Google

glait point sur l'étendue d'un tel sacrifice; elle savait trop qu'elle ne trouverait en province ni bals élégans, ni spectacles, ni concerts !....

La santé d'Ambroisine, affaiblie déjà par les veilles et par une extrême dissipation, acheva de se détruire dans la solitude d'un vieux château. Ambroisine, honnête, irréprochable, n'était point coquette; mais l'habitude lui rendait nécessaires les applaudissemens *des connaisseurs*. En vain des voisins sans goût et sans oreille répétaient, lorsqu'elle jouait de la harpe: *cela est bien joli*, ou *madame chante à merveille;* de tels éloges ne pouvaient la dédommager des *bravas* et des extases des virtuoses. Le manque d'émulation et le mauvais état de sa santé lui ôtèrent même bientôt le goût de la musique, et elle se trouva dans un désœuvrement qui la plongea dans le plus profond ennui; son caractère éprouva l'altération la plus fâcheuse; elle devint inégale, fantasque; l'impertinence, l'aigreur, et une déraison puérile, se joignirent à son insipidité naturelle. Alors, Dalidor impatienté, tourmenté dans tous les momens du jour, maudit plus d'une fois la frivolité qui lui avait fait préférer une musicienne sans esprit, à une jeune personne douce, modeste, aimable et sédentaire. Son inconnue vint se retracer à son imagination plus vivement que jamais. Elle a maintenant, se disait-il, dix-huit ou dix-neuf ans; qu'elle doit être belle! Sans doute elle est mariée, et fixée à la campagne, et sûrement elle s'y plaît ! loin de dédaigner les soins du ménage, elle en fait ses délices ! heureux qui peut la contempler telle que je l'ai vue dans ce portrait charmant gravé dans mon souvenir !.... mais mille fois heureux l'époux qu'elle a choisi !..... Cette pensée fit soupirer Dalidor; un triste retour sur lui-même remplit son ame d'amertume.

Digitized by Google

Cependant Ambroisine, dépérissant tous les jours, parut desirer ardemment de retourner à Paris après six mois de séjour à la campagne. Dalidor, inquiet de son état, s'empressa de la satisfaire. La révolution était commencée depuis quelques mois, ses premiers orages hâtèrent la fin d'Ambroisine, elle mourut peu de temps après son arrivée à Paris. La révolution acheva de ruiner Dalidor; on le soupçonnait d'aristocratie, ses terres furent pillées, ses châteaux brûlés, ses créanciers saisirent tout ce qui restait. N'entendant rien aux affaires, il ne sut que payer tout ce qu'on demandait, et l'on demanda beaucoup plus qu'il ne devait réellement. Il ne lui resta qu'une pension viagère, que, par un marché qu'il se trouva trop heureux de conclure, son intendant lui assura en achetant la plus belle de ses terres. Dalidor, dans ces tristes conjonctures, fut privé par sa faute des utiles conseils de Mulcé. Depuis long-temps ce dernier était établi et fixé en province. Dalidor avait entièrement négligé de répondre à ses lettres et à ses offres de service, et Mulcé avait enfin cessé de lui écrire. Le règne de la terreur approchait, et Dalidor, justement épouvanté, se sauva dans les pays étrangers. Il y végéta six ou sept ans; au bout de ce temps il reçut à Londres un billet de Mulcé, qui ne contenait que ces mots : « J'ai obtenu ton rappel; viens sans » délai, mon cher Dalidor, tu trouveras un asile chez ton » plus proche parent et ton plus ancien ami; je vais t'at» tendre à Calais chez Dessaint. MULCÉ. »

Combien ce billet toucha Dalidor! quelle reconnaissance peut égaler celle d'un fugitif délaissé depuis longtemps, et qui reçoit inopinément une telle nouvelle et une semblable preuve de souvenir! Ah! comme on aime sa patrie, après un long exil, quand on obtient la permission de rentrer dans son sein!.....

Digitized by Google

Dalidor, sans perdre un moment, s'embarque et part pour la France; il arrive à bon port à Calais, il vole chez Dessaint, il demande Mulcé : on répond qu'il n'est point venu; il attend huit jours, et ne recevant nulle nouvelle, il se décide à se rendre en Normandie chez un homme de sa connaissance, afin d'y prendre quelques renseignemens sur Paris et sur Mulcé. Il voyageait seul et à cheval, et son cheval s'étant blessé, il fut obligé de s'arrêter un soir dans un beau village près de Caen. Il coucha dans un cabaret dont l'hôtesse lui apprit qu'il était dans la terre d'un homme bienfaisant, nommé Vilmure. Ce nom était inconnu à Dalidor. Il cessa de questionner l'hôtesse, qui, prenant son silence pour de l'attention, continua de parler. Après avoir fait l'éloge du *ci-devant seigneur* de ce lieu, elle fit celui de son épouse. Est-elle jeune, demanda Dalidor ? Elle est jeune et charmante, répondit l'hôtesse. A ces mots, Dalidor écouta avec une sorte d'intérêt. On lui conta les traits les plus touchans de madame de Vilmure. Elle était jolie, bonne et pieuse comme un ange ; modèle des épouses et des mères, elle avait, durant le règne de la terreur, sauvé son mari par son courage et son activité. Elle l'avait tenu caché pendant dix-huit mois, et en même-temps, par son intelligence dans les affaires, elle avait su conserver presque toute sa fortune; enfin, elle soignait avec la plus tendre affection un vieux grand-père qui l'avait élevée, et elle avait quatre jolis petits enfans auxquels elle donnait une éducation parfaite. Ce récit fit soupirer Dalidor : il demanda si le mari de cette personne si accomplie était avec elle; on lui répondit qu'il était absent, mais qu'on l'attendait chaque jour.

Dalidor, tandis que l'on préparait son souper, fut se promener dans l'avenue du château; en se rappelant les récits de l'hôtesse, il considérait avec intérêt ce bâtiment

Digitized by Google

gothique, éclairé par un brillant clair de lune. En pensant à la profonde tranquillité, au bonheur qui régnaient dans cette maison, il se rappelait douloureusement, et son triste mariage, et la charmante inconnue qu'il avait jadis rencontrée tant de fois. Ah ! disait-il, c'était à celle-là qu'il eût fallu s'attacher, et mon cœur y était si bien disposé ! la manie des arts l'emporta sur ce sentiment !.... Peut-être n'avait-elle pas l'intelligence et la solidité d'esprit de madame de Vilmure, mais elle avait sûrement de la raison, des goûts simples ; elle était charmante, elle n'eût point contribué à ma ruine, je l'aurais uniquement aimée !... Ces réflexions plongèrent Dalidor dans une profonde rêverie ; il était depuis plus de deux heures dans cette avenue, lorsqu'il vit de la fumée et de la flamme s'élever tout-à-coup de l'un des corps-de-logis du château ; aussitôt il se précipite vers la cour ; il était dix heures et demie ; il entre, il trouve tous les domestiques en mouvement ; il entre dans le château, et, après avoir traversé un grand vestibule, il aperçoit une femme à moitié déshabillée, dont les cheveux épars cachaient le visage, et qui tenait dans ses bras deux petits enfans charmans et presque nus, tandis que deux autres un peu plus grands la suivaient en se suspendant à sa robe flottante.... Elle criait avec un accent déchirant : Mon grand-père ! mon grand-père ! secourez mon grand-père !.... Cette voix pénétra le cœur de Dalidor..... Aucun domestique n'osait entrer, parce que la première pièce était embrasée ; Dalidor fit deux ou trois questions rapides, et il apprit que le valet-de-chambre qui couchait auprès du vieillard avait eu la lâcheté de se sauver, et de l'abandonner en apercevant le feu ; que le vieillard était endormi ; que son appartement avait une porte de derrière donnant sur le jardin, mais que cette porte était fermée en dedans et avec des

Digitized by Google

barres de fer. Il suffit, s'écria Dalidor en s'élançant dans le corps-de-logis enflammé. Rassurez-vous, madame, je sauverai votre grand-père. A ces mots, il traverse comme un trait une petite anti-chambre pleine de flamme et de fumée; il tenait sur sa bouche son mouchoir qu'il avait trempé dans un seau d'eau. Le feu prit à sa redingote; mais en entrant dans la chambre que le feu n'avait pas encore atteinte, il quitta sa redingote, et en fut quitte pour deux brûlures, l'une à la jambe, et l'autre au bras. Il arrive au lit du vieillard profondément endormi, et qu'un instant plus tard la fumée eût suffoqué. Il le réveille, le prend dans ses bras, ouvre la porte de derrière; respire avec transport l'air frais du jardin, et là, dans ce moment, au comble du bonheur, il remet le vieillard dans les bras de madame de Vilmure éperdue.... O le plus généreux des hommes!.....s'écria-t-elle: daignez nous suivre dans mon pavillon... En disant ces paroles, elle enveloppe son grand-père dans les habits d'un de ses gens, et elle s'empresse de le conduire dans l'autre corps-de-logis. On pria Dalidor d'attendre dans un salon, tandis que madame de Vilmure s'occupait du soin de faire remettre au lit son grand-père et ses enfans. Dalidor n'avait jamais été si profondément ému, quoique dans ce désordre il n'eût pas distingué les traits de madame de Vilmure; sa vue l'avait frappé, et l'élégance de sa taille, la douceur de sa voix lui rappelaient un souvenir confus.... En entrant dans le salon, il se sentit si oppressé, qu'il ouvrit une fenêtre qui donnait sur la cour; il vit tous les paysans accourir en foule, et se précipiter vers le pavillon pour éteindre le feu, qui, par leurs soins, fut arrêté en moins d'une demi-heure. Comme elle est aimée! dit Dalidor; car durant tout ce temps, il n'avait pensé qu'à elle... On ouvrit une porte; il crut que madame de Vilmure entrait; il se retourna, fit

Digitized by Google

quelques pas, et ses yeux se portèrent sur un grand tableau.... Un tremblement universel le saisit.... Il s'approche, et regardant de près ce tableau, il reconnaît la jolie petite ménagère donnant à manger à des poulets.... O destinée! s'écrie-t-il; c'est elle!.... et il tombe dans un fauteuil en fondant en larmes.... En effet, madame de Vilmure était son inconnue. Quelques minutes après, il entendit du bruit dans l'anti-chambre; il essuya ses pleurs, et madame de Vilmure parut. Comme elle ne l'avait jamais regardé avec attention, elle ne conservait pas de lui le moindre souvenir; mais elle lui témoigna la reconnaissance la plus touchante; elle fit panser ses brûlures devant elle, en aidant le chirurgien qu'elle avait amené pour examiner si Dalidor était blessé. Ensuite elle lui fit servir à souper: Dalidor ne mangea point, et madame de Vilmure, après lui avoir renouvelé les plus tendres remercîmens, le fit conduire dans une chambre préparée pour lui. Elle fit toutes ces choses avec tant de simplicité et de bonhomie; elle était si occupée de son grand-père, et de la crainte que cet accident ne nuisît à sa santé, qu'elle ne remarqua ni le trouble ni la tristesse de Dalidor, et qu'elle oublia même de lui demander son nom.

Quand Dalidor fut seul, les idées les plus affligeantes vinrent l'assaillir. Qu'elle est belle! s'écria-t-il. Cette douce fraîcheur de l'innocence, elle l'a conservée toute entière! Et quelle grace! et quelle noblesse!..... Mais je n'ai pas laissé dans son souvenir la moindre trace, tandis qu'elle était si présente au mien!.... Quel oubli total!.... Ah! dès le point du jour je m'échapperai, sans la revoir, de cette fatale maison; j'y mourrais.... Du moins elle me doit la vie de son grand-père, et elle n'a pas daigné me demander mon nom.... Elle l'ignorera toujours.

Dalidor passa une partie de la nuit dans cette agitation;

Digitized by Google

mais enfin la fatigue lui procura quelques heures de sommeil. A sept heures du matin, il fut réveillé par un grand mouvement qui se fit tout-à-coup dans le château : il se leva, et un instant après un domestique accourut pour lui annoncer l'arrivée de M. de Vilmure. Dalidor, de premier mouvement, s'élança hors de sa chambre pour éviter cette entrevue ; mais il rencontra au bout du corridor madame de Vilmure, donnant le bras à son mari ; et Dalidor resta pétrifié d'étonnement, en reconnaissant dans cet heureux époux son cousin Mulcé. La surprise fut mutuelle, et l'état de stupeur de Dalidor parut fort naturel. Mulcé l'accabla de caresses, que Dalidor recevait avec une espèce de remords. On l'entraîna chez le vieillard, qui voulait voir son libérateur. Dalidor éprouva la plus douce consolation en serrant contre son sein ce vieillard vénérable, si cher à sa famille ; et la gratitude et l'amitié sincère qu'on lui témoigna répandirent un baume salutaire sur les blessures de son cœur. Mulcé expliqua sa conduite. Une affaire indispensable l'avait empêché d'aller à Calais ; mais il y avait envoyé un domestique chargé d'une lettre, et de mener Dalidor dans ce même château où le hasard l'avait conduit : ce courrier était resté blessé et dangereusement malade à vingt-cinq lieues de Calais ; une fièvre accompagnée de délire l'avait empêché de charger un autre courrier de sa dépêche. Enfin Mulcé, durant le règne de la terreur, s'était placé à Bordeaux chez un Créole en crédit alors, nommé Vilmure, qui le fit passer pendant un an pour son fils. Cet homme, en mourant, lui avait laissé tout son bien ; et Mulcé, par reconnaissance, gardait le nom auquel il devait la vie et une partie de sa fortune.

Dalidor, malgré les instances de son ami, ne voulant point séjourner dans ce château si dangereux pour lui, se

Digitized by Google

hâta de partir pour Paris. Le crédit de Mulcé lui fit obtenir une place d'envoyé auprès d'un prince d'Allemagne : il resta trois ans dans cette cour étrangère ; ensuite il revint dans sa patrie ; il s'y maria : Mulcé lui fit épouser une riche héritière, parente de sa femme. Cette jeune personne était aimable, simple, sans prétention ; elle avait une instruction solide, et plusieurs talens agréables ; car je ne prétends pas nier qu'il soit impossible de savoir peindre et jouer des instrumens, et d'être raisonnable ; mais dans ce dernier cas, on regarde seulement ces arts charmans comme des délassemens : on en parle, on les cultive sans y attacher une grande importance ; on n'hésite point à les négliger ou même à les sacrifier à ses moindres devoirs. Enfin, Dalidor connut le bonheur ; mais il ne devint heureux qu'après avoir souffert beaucoup de peines, et dans l'âge mûr ; et Mulcé le fut constamment toute sa vie.

D. GENLIS.

ANNONCE.

Description géographique, topographique, pittoresque, industrielle et commerciale de l'Angeterre, de l'Ecosse et de l'Irlande ; I. donnant une connaissance exacte et parfaite de ces isles ; II. de leur situation, étendue, climat, sol, productions végétales, animales et minérales ; III. du génie, des mœurs et usages des différens peuples ; IV. de leurs manufactures, industrie, commerce, navigation, exportations et importations ; V. des loix, revenus, impôts, forces militaires et navales, avec un précis historique de chaque pays ; VI. la topographie, ou la description détaillée des comtés et de leurs isles voisines, des lacs, canaux, rivières avec leurs cours et sinuosités, des ports, hâvres, rades, golfes, baies, caps, montagnes ; des villes, forts, bourgs, villages, monumens, antiquités, ruines, curiosités naturelles et artificielles, etc. etc. Par Cruttwell, traduite de l'anglais, sur la 4e édition ; avec un itinéraire des routes de la Grande-Bretagne ; les distances orientées des lieux entre eux et de Londres, en milles et lieues ; traduit de l'anglais de Kearsley, orné de 7 cartes. Cinq volumes in-12 de plus de 1600 pages, imprimés en petit texte plein, à deux colonnes, grande justification, contenant le quadruple de matière de l'in-12 ordinaire. Prix : 12 fr. 50 cent. cartonné, et 14 fr. par la poste. A Paris, chez Hyacinthe Langlois, libraire pour la géographie, l'histoire, les belles-lettres, quai des Augustins, n°. 67.

Et chez le Normant, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxer., n°. 42.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Espagne. L'ex-général Moreau ne partira point pour l'Amérique qu'après les couches de son épouse.

Londres. On prétend que la cour de Russie a notifié au Danemarck, qu'en cas de rupture avec la France, elle ne lui permettrait pas de rester neutres. Nous ne croyons pas cela vrai. *(Morning-Chronicle.)*

Il est possible qu'avant l'hiver, dit *le Times*, il se passe des événemens militaires de quelqu'importance. La Russie doit, depuis long-temps, s'être attendue à une rupture, et s'être préparée en conséquence à tout événement. Si elle eût cru que la saison avancée ne lui permettrait de se livrer à aucune opération cette année, elle n'aurait pas laissé paraître sitôt l'esprit d'inimitié qui la dirige.

Une lettre de Russie, du 10 septembre, porte qu'il y a sur le tapis, un traité d'alliance entre la Russie et l'Angleterre, et que l'empereur Alexandre invitera l'Allemagne et la Prusse à y accéder.

Une lettre *des Bords du Mein*, dit au contraire : La Russie, qu'on croyait avoir terminé son traité d'alliance avec l'Angleterre, est regardée aujourd'hui comme étant beaucoup moins ennemie de la France qu'on ne l'avait cru d'abord. Elle paraît disposée à renouer avec cette puissance, et l'on ne croit pas que toute relation politique avec elle soit décidément rompue. Ce qu'il y a de certain, c'est que la neutralité invariable de la Prusse, et même celle de l'Autriche, forcent la Russie et les autres puissances du nord à rester neutres elles-mêmes, et cet état absolu d'inaction ne leur est pas précisément commandé par l'ascendant et la prépondérance des deux monarchies amies de l'empire français, mais bien mieux par la nature même des choses. Quelle guerre la Russie peut-elle soutenir ou entreprendre contre une puissance avec laquelle elle ne peut se donner aucun point de contact, ni conserver d'autres rapports que ceux de l'amitié?

Suède. On a mis le château de Calmar en état de recevoir le comte de Lille. Le comte d'Artois, le duc d'Orléans et le prince de Condé, y sont aussi attendus.

On croit que l'électeur de Bavière va prendre le titre de roi, et l'on parle de celui d'empereur pour le roi d'Espagne.

Digitized by Google

Les agens du gouvernement français font des approvisionnemens marttimes considérables dans toute l'Italie, sur-tout à Livourne.

PARIS.

— Dans la nuit du 10 au 11 vendémiaire, les Anglais ont attaqué les bâtimens qui composent notre ligne d'embossage devant Boulogne. Voici la substance de la relation de l'amiral Bruix:

« L'attaque commença à dix heures et demie. Les ennemis détachèrent sur tout le front de notre ligne plusieurs brûlots qu'ils dirigeaient avec leurs embarcations jusqu'à une certaine distance; et lorsqu'ils les avaient abandonnés, le vent et les courans achevaient de les porter sur nous. Mais alors nos bâtimens leur ouvraient un passage, et ils ont presque tous éclaté en dedans de la ligne, très-près du rivage.

» Onze d'entr'eux ont sauté, depuis dix heures du soir jusqu'à quatre heures du matin, dans l'intervalle compris entre le fort de l'Heurt et Wimereux; deux autres dont les mêches s'étaient éteintes ont été pris près de Wimereux. La canonnade a été fort vive, et plusieurs embarcations ennemies ont coulé bas.

» Nous n'avons perdu qu'une péniche à obusier prussien, le n°. 267, dont le capitaine, apercevant un brûlot qui paraissait conduit par un canot à la voile, ordonna aussitôt l'abordage. On sauta d'abord dans le canot, où l'on ne trouva personne; mais à peine eût-on approché du brûlot, qu'il éclata: la péniche fut engloutie par l'effet de cette explosion; vingt-sept hommes seulement se sauvèrent à Wimereux dans le canot. Nous avons perdu un officier, treize soldats et sept marins; il n'y a eu que six hommes blessés sur tout le reste de la ligne, et nous n'avons essuyé d'autre avarie qu'un mât de beaupré cassé par un abordage. Je n'ai aucune donnée certaine sur le mal que nous avons fait aux ennemis; mais indépendamment de plusieurs canots chargés de monde, qui ont coulé, le désordre que nos vedettes ont observé dans les équipages qui ont évacué les canots qui remorquaient les brûlots, me porte à penser que leur perte en hommes a été considérable.

» Cet événement, loin d'avoir eu les résultats dont les ennemis s'étaient flattés, n'a servi qu'à manifester le cou-

Digitized by Google

rage, le dévouement et la confiance des militaires et des marins, ainsi que l'excellent ordre établi pour la surveillance de la ville et du port. Tout le monde y était à son poste; les pompes étaient préparées, toutes les précautions étaient prises : pendant la nuit, des rondes s'y sont faites avec le calme et la tranquillité accoutumés, et jamais il n'y a régné plus de sécurité. »

— Madame Vestris, ancienne actrice du Théâtre Français, vient de mourir : elle s'était retirée après trente-trois ans de service. Elle avait de la grâce, de la noblesse, de l'énergie : beaucoup d'art; mais elle manquait de sensibilité, et n'a pu par conséquent laisser, comme tragédienne, ni regrets, ni réputation.

— Le 15 vendémiaire au matin, le canon annonça aux Parisiens le retour de l'impératrice. S. M. s'est rendue aussi-tôt à Saint-Cloud.

— Il a été rendu à Aix-la-Chapelle, le 24 fructidor, un décret impérial, par lequel l'empereur s'exprime ainsi : Etant dans l'intention d'encourager les sciences, les lettres et les arts qui contribuent éminemment à l'illustration et à la gloire des nations, desirant non-seulement que la France conserve la supériorité qu'elle a acquise dans les sciences et dans les arts, mais encore que le siècle qui commence l'emporte sur ceux qui l'ont précédé; voulant aussi connaître les hommes qui auront le plus participé à l'éclat des sciences, des lettres et des arts, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

ART. I^er^. Il y aura, de dix ans en dix ans, le jour anniversaire au 18 brumaire, une distribution de grands prix, donnés de notre propre main, dans le lieu et avec la solennité qui seront ultérieurement réglés.

II. Tous les ouvrages de sciences, de littérature et d'arts, toutes les inventions utiles, tous les établissemens consacrés aux progrès de l'agriculture ou de l'industrie nationale, publiés, connus ou formés dans un intervalle de dix années, dont le terme précédera d'un an l'époque de la distribution, concourront pour les grands prix.

III. La première distribution des grands prix se fera le 18 brumaire an 18; et conformément aux dispositions de l'article précédent, le concours comprendra tous les ouvrages, inventions ou établissemens publiés ou connus depuis l'intervalle du 18 brumaire de l'an 7, au 18 brumaire de l'an 17.

IV. Ces grands prix seront, les uns de la valeur de 10,000 fr., les autres de la valeur de 5,000 fr.

Digitized by Google

V. Les grands prix de la valeur de 10,000 fr. seront au nombre de neuf, et décernés : 1° aux auteurs des deux meilleurs ouvrages de science; l'un pour les sciences physiques, l'autre pour les sciences mathématiques; 2° à l'auteur de la meilleure histoire ou du meilleur morceau d'histoire, soit ancienne, soit moderne; 3° à l'inventeur de la machine la plus utile aux arts et aux manufactures; 4° au fondateur de l'établissement le plus avantageux à l'agriculture ou à l'industrie nationale; 5° à l'auteur du meilleur ouvrage dramatique, soit comédie, soit tragédie, représentés sur les théâtres français; 6° aux auteurs des deux meilleurs ouvrages, l'un de peinture, l'autre de sculpture, représentant des actions d'éclat ou des événemens mémorables, puisés dans notre histoire; 7° au compositeur du meilleur opéra représenté sur le théâtre de l'Académie impériale de musique.

VI. Les grands prix de la valeur de 5000 fr., seront au nombre de treize, et décernés : 1° aux traducteurs de dix manuscrits de la bibliothèque impériale ou des autres bibliothèques de Paris, écrits en langues anciennes ou en langues orientales, les plus utiles, soit aux sciences, soit à l'histoire, soit aux belles-lettres, soit aux arts; 2° aux auteurs des trois meilleurs petits poëmes ayant pour sujet des événemens mémorables de notre histoire, ou des actions honorables pour le caractère français.

VII. Ces prix seront décernés sur le rapport et la proposition d'un jury composé des quatres secrétaires perpétuels des quatre classes de l'Institut, et des quatres présidens en fonctions dans l'année qui précédera celle de la distribution.

— Jeudi, S. A. I. la princesse Louis a donné le jour à un prince. L'archi-chancelier de l'empire a été présent à sa naissance.

— Une lettre de S. E. le ministre de la police générale de l'empire, rappelle aux préfets l'exécution du décret impérial du 3 messidor, relatif à la suppression de plusieurs associations : « Jamais (dit son excellence le ministre) sa majesté l'empereur ne permettra l'établissement des Jésuites en France; son intention est de ne reconnaître d'autres ministres du culte catholique que des prêtres séculiers. »

— Hier, l'empereur est arrivé à onze du matin, à Saint-Cloud. Plusieurs salves d'artillerie ont annoncé son retour.

Digitized by Google

— Nous apprenons que le ministre batave a reçu ordre de quitter Stockholm. La Hollande, comme alliée de la France, partage la disgrâce où celle-ci est tombée auprès du monarque suédois; mais de même que la France, elle compte ne faire aucune espèce d'attention aux démarches de ce jeune prince.

(Journal de Paris.)

— On dit que le jour du couronnement, le cortége passera par la Place et la rue de la Concorde, et suivra les boulevards jusqu'à la Porte Saint-Martin, d'où il se rendra directement à Notre-Dame. Au sortir de Notre-Dame, le cortége suivra les quais pour se rendre aux Invalides, et ensuite au Champ-de-Mars.

Extrait d'une lettre d'un ecclésiastique de Paris, à M. S. P. N., habitant d'Altona.

. . . . . Je ne puis, monsieur, vous faire mieux connaître l'esprit qui anime notre clergé, qu'en vous rappelant les sentimens et les opinions que j'ai eu souvent occasion de manifester devant vous. Vous m'avez fait l'accueil le plus touchant. Depuis, vous avez prodigué les témoignages du même intérêt à plusieurs prêtres malheureux et fugitifs, comme je l'étais alors; et vous êtes protestant! Croyez que nous ne sommes entrés dans la maison hospitalière qui s'ouvrait à nous, que parce que nos cœurs avaient juré dès long-temps paix à vos frères. Un de vos aïeux fut banni de France par la révocation de l'édit de Nantes; vous évitiez de nous en parler: vous nous avez entendu gémir de cette mesure funeste, fruit d'une politique imprudente et d'un zèle mal éclairé. Rentrés dans notre patrie, sous les auspices de la concorde, nos sentimens sont restés les mêmes. La paix de l'Evangile a passé toute entière dans le concordat: elle est devenue l'invariable loi de l'église et la constante pensée d'un grand homme immuable dans les desseins qu'il a profondément médités. L'empereur et ses ministres ne nous parlent que de cette loi de paix; les pontifes l'exécutent et la bénissent. La prière, la charité, la douce patrie, l'amour de ses loix, la gloire de son chef, un même intérêt au calme, voilà les liens qui nous attachent encore aux protestans. Sur d'autres points malheureusement trop importans, il existe une séparation, mais sans rivalité, mais sans combat. Nous avons des conquêtes à faire; mais c'est sur-tout sur des cœurs que le malheur et le repentir ouvrent à nos consolations. Mille systèmes de morale ont été inventés, essayés, abandonnés: nous offrons la morale de l'Evangile.

J'ai mieux aimé opposer ce tableau à vos alarmes, que d'entrer en discussion sur les débats qui les ont fait naître.

Mais quoi! vous paraissez croire aussi à des inquiétudes politiques en France! Combien je voudrais, monsieur, en écartant de vous ce soupçon, l'arracher en même temps du cœur des Français qui sont encore auprès de vous, et de ceux sur-tout que vous verrez à Londres dans le voyage que vous vous proposez d'y faire bientôt! Dites-leur, non pour irriter leur désespoir, mais pour empêcher qu'il ne leur soit encore une fois funeste, que les annales de l'antique monarchie

Digitized by Google

n'offrent à aucune époque l'image d'une paix plus profonde que celle qui règne aujourd'hui parmi nous. Dites-leur que les Français ont été conquis à la nouvelle dynastie par le bonheur que Bonaparte leur a rendu. D'autres peuples, après tant de malheurs et de combats, n'eussent succombé qu'à la lassitude; les Français ne se rendent qu'à l'admiration et à la reconnaissance.

L'empereur est absent de la capitale, et son génie n'en plane pas moins sur elle et sur tout l'empire. Voyez un même caractère dans toutes ses entreprises. Un code uniforme de loix est donné à la France; elle va jouir, dans quelques jours, d'un régime uniforme d'éducation. Que ceux qui ont concouru à ces deux ouvrages disent quel est l'homme qui a porté le plus de zèle; quel est celui dont l'imagination vive, impétueuse, a su le mieux consulter la sagesse, se placer mieux entre des théories vastes et séduisantes, et l'expérience qui rejette les unes et modifie les autres! L'empereur s'occupe des travaux publics: il n'a pas encore conçu le projet d'un seul monument qui n'appartînt qu'au luxe. La splendeur que, chaque jour, il ajoute à la capitale, ne le distrait point des routes et des canaux par lesquels il vivifie la France. Il n'a point l'orgueil de créer partout où la sagesse demande qu'on répare. Je le vois tantôt au milieu des soldats auxquels il a promis la plus importante des victoires, et tantôt au milieu de ces nouveaux Français auxquels il fait oublier les malheurs de la guerre et des conquêtes. Au bruit de mille acclamations, dans la solennité la plus auguste, il va s'asseoir sur le trône impérial; et qui sait si le soir même de cette fête mémorable, il ne consacrera pas encore une longue veille à des projets de loix, à des impôts qu'il veut adoucir ou régler? La même main qui trace le plan de la plus vaste négociation, ne dédaigne point de tracer un code de commerce. Le besoin des peuples ennoblit tout à ses yeux.

Qu'on me cite une des querelles que plusieurs révolutions agglomérées l'une dans l'autre avoient fait naître; Bonaparte en est le pacificateur. De tant de partis qu'il a conciliés, qu'on en cite un qu'il ait tenu dans l'oppression! chacun d'eux a fait l'échange d'une domination inquiète, alternative, signalée dans tout son cours par d'atroces vengeances, terminée promptement par une cruelle persécution, contre un calme permanent, et qui n'a point les langueurs de la servitude. La révolution avoit détruit la distinction des titres, de la naissance et de la faveur, et leur droit exclusif aux fonctions publiques. Bonaparte a fait cesser une distinction plus odieuse que la révolution avait fait naître; c'est celle des partis auxquels on a appartenu.

Jugez, monsieur, combien doivent être chères à nous, ministres de paix, l'autorité, la gloire et la grandeur qui le dirigent sans cesse vers la conciliation! Il nous a prévenus, il ne nous a point laissé l'avantage d'être les précurseurs de ses intentions à cet égard: notre facile, notre sainte mission est de les seconder.

Il m'est doux de vous faire le tableau de notre situation, à vous qui chérissez toujours dans la France la patrie de vos ancêtres; à vous qui avez pressenti de si loin les destinées de Bonaparte; à vous qui avez dit, dès ses premières victoires: *Il régnera;* à vous qui avez dit, dès les préliminaires de Léoben: *Il régnera comme le monarque le plus éclairé et le plus juste!*

Digitized by Google

(N°. CLXXII.) 28 VENDÉMIAIRE an 13.
(Samedi 20 Octobre 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ODE

TIRÉE DU PSEAUME CXXXVI.

Super flumina Babylonis, etc.

Sur les bords de l'Euphrate, abreuvés de son onde,
Nourris du pain de la douleur,
Enchaînés, sans secours, oubliés du Seigneur,
Rebut des nations, et l'opprobre du monde;
Sion ! au souvenir de tes solennités,
Dans nos yeux presqu'éteints, vers la terre arrêtés,
Nos larmes s'ouvrent un passage;
Nos instrumens sacrés, l'ame de nos concerts,
Suspendus aux roseaux qui couvrent ce rivage,
Ne font plus retentir les airs.

Israël, redis-nous tes sublimes cantiques,
S'écriait l'insolent vainqueur !
Des beaux jours de Sion retrace la splendeur
Dans les chants consacrés à ses fêtes publiques;

Digitized by Google

Du Dieu de Sinaï conte-nous les exploits,
Elève jusqu'à lui les accens de ta voix;
Porte vers ces voûtes brillantes,
Ces hymnes, qu'aux combats, de ses guerriers suivi,
Juda chantait au son des trompettes bruyantes
Et des timbales de Lévi.

Non, ne l'espère pas; les sublimes merveilles
Du Dieu protecteur d'Israël,
Ni les chants consacrés à son culte éternel,
Tyran, ne sont point faits pour charmer tes oreilles.
Prête, prête silence aux accens des enfers;
De l'ange de la mort, dans leurs flancs entr'ouverts,
Entends-tu les clameurs funèbres?
Près d'exercer sur toi son barbare pouvoir,
Son effrayante voix chante dans les ténèbres
Ta ruine et ton désespoir.

Cité de l'Eternel, brillante de sa gloire,
Séjour d'abondance et de paix,
Sion! si tu n'es pas l'objet de mes souhaits;
Si jamais de mon cœur je bannis ta mémoire:
Que du ciel vainement implorant le secours,
Ma force m'abandonne au printemps de mes jours;
Que mon luth réduit au silence,
Rebelle à mes efforts, se brise sous mes doigts,
Et que de mes sanglots, pressant la violence,
La douleur étouffe ma voix.

Rappelle-toi, Seigneur, ce jour épouvantable
Où de notre sang assouvis,
Et la flamme à la main, nos cruels ennemis
Ont osé pénétrer dans ton temple adorable.
Détruisons, disaient-ils, jusques aux fondemens,
Ces murs où Jéhova respire leur encens;
Que les colonnes embrasées
Croulent sur son autel; que son culte aboli,

Digitized by Google

Sous les débris fumans des voûtes écrasées,
Soit à jamais enseveli.

C'est ainsi qu'ils joignaient le blasphême à l'outrage
Dans leur sacrilége courroux.
Préviens leurs attentats, venge-toi, venge-nous;
Fais briller dans les airs le glaive du carnage;
Arme contre leurs jours les puissances des cieux;
Tonne, entr'ouvre la nue, et fais fondre sur eux
Le tourbillon de ta colère.
Que leurs corps palpitans, déchirés par lambeaux,
Sous les pas de la Mort, foulés dans la poussière,
Soient la pâture des corbeaux.

Et toi, fille de sang, cruelle Babylone,
Tremble sous tes lambris dorés.
L'arrêt est prononcé; sous ses pas égarés
L'enfer ouvre l'abyme, et la mort t'environne.
Puisses-tu pour le prix des maux que tu nous fais,
Du faîte audacieux de tes vastes palais
Embrasés des feux du tonnerre,
Voir pour comble d'horreur, au dernier de tes jours,
De tes enfans proscrits, écrasés sur la pierre,
Le sang rejaillir sur tes tours!

Par M. VERLHAC (de Rives).

STANCES.

LA fleur qui naît avec l'aurore,
Avec le jour doit se flétrir,
Malgré le sourire de Flore,
Et les caresses du Zéphyr.

L'ombre qui fuit, le flot qui roule,
Sont moins rapides dans leurs cours,
Que la pente par où s'écoule
L'âge si brillant des amours.

Digitized by Google

A des heures si fortunées,
Aux rêves de l'illusion,
Succèdent de tristes journées,
Et les conseils de la raison.

Le temps qui change toutes choses,
M'annonce que je dois finir;
Aujourd'hui je cueille des roses,
Demain il me faudra mourir.

L'esprit, les graces, la sagesse,
Ami, ne nous sauveront pas,
Et des rides de la vieillesse,
Et des atteintes du trépas.

Tu quitteras ce doux rivage,
Ces enfans soumis à ta loi,
Ces fleurs, ces amis, cet ombrage,
Ces ruisseaux qui coulent pour toi.

Bords rians, où je fis entendre
Le bruit de mes premiers accords,
Bientôt vous me verrez descendre
Sur la sombre rive des morts.

Un jour, ma lyre détendue,
Appelant un chantre nouveau,
Sera tristement suspendue
Au noir cyprès de mon tombeau.

Mais lorsque le jour doit s'éteindre,
Quand la nature doit finir,
Dois-je murmurer et me plaindre
Du sort qui m'oblige à mourir ?

Ces beaux astres qui sur nos têtes
Brillent de mille feux divers,
Doivent au milieu des tempêtes
Disparaître de l'univers.

Digitized by Google

Grand Dieu ! dans cette horreur profonde
Conserve en moi le sentiment ;
Mon ame doit survivre au monde,
L'homme triomphe du néant.

O temps cruel ! à tes outrages
Mon cœur ne sera point soumis,
Et je dois sur d'autres rivages
Vivre encore pour mes amis.

Par l'abbé AILLAUD, *fondateur de l'Athénée, directeur d'une école secondaire à Montauban, membre de plusieurs académies.*

IMITATION

DU MONOLOGUE D'AMARILLIS.

Care selve beate, etc. (Il pastor Fido, *acto II, scen. V.*).

FORÊT solitaire et chérie,
Sombre et silencieuse horreur,
Du calme et du repos véritable patrie,
Combien, à vous revoir, j'éprouve de douceur !
Si le ciel m'eût permis, à l'abri de l'orage,
De vivre au gré de mes souhaits,
Pour l'Elysée et ses rians bosquets,
Je ne changerais pas votre paisible ombrage.

Ces richesses, l'objet de tant de vains travaux,
Sous le faux nom de bien recèlent de vrais maux ;
Ce sont des fers dorés, de superbes entraves,
Qui, de leurs possesseurs, ne font que des esclaves.

A l'éclat d'un nom glorieux
Que sert de joindre la jeunesse,
Les graces, la beauté, la vertu, la sagesse ;
Tous les présens de la terre et des cieux,
De vastes et riches domaines,

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

Et des troupeaux féconds dans de fertiles plaines,
Si l'on n'en est pas plus heureux ?

Oh ! que j'aime bien mieux le sort de la bergère,
Qui simple et propre en ses habits,
Ne connaît point l'orgueil d'une pompe étrangère,
Mais dont les seuls attraits composent tout le prix !

Riche des dons que la nature
Sur elle a versés sans mesure,
La médiocrité pour elle est le vrai bien ;
Loin des besoins de l'indigence,
Et des soucis qui suivent l'opulence,
Elle possède tout, en ne désirant rien ;
Elle vit pauvre, mais contente.
Le nectar des essaims et le lait des brebis,
De sa vive blancheur, de sa douceur constante
Sont le fidèle emblème, et ses mets favoris.
Dans l'onde qui la désaltère,
Elle contemple et baigne ses appas.
Qu'a-t-elle à redouter de la nature entière ?
Chargé de grêle et de tonnerre,
Sur elle en vain le ciel éclate avec fracas ;
Rien ne lui cause d'épouvante ;
Elle vit pauvre, mais contente.

D'un double soin pourtant tout son cœur est rempli,
Il l'occupe toujours, jamais ne la tourmente :
C'est celui des troupeaux, et d'un berger chéri,
De qui l'heureuse destinée
Ne fut point, par le sort, à la sienne enchaînée,
Mais que l'amour, d'amour seul a choisi.
A l'ombre d'un myrte fleuri,
Elle lui donne, elle en reçoit sans cesse,
Sans défiance et sans détour,
De nouveaux gages de tendresse ;
Ses charmes et son cœur sont garans du retour.

Digitized by Google

Belle, sensible, heureuse amante,
Elle vit pauvre, mais contente.
O bonheur que j'envie ! ô trop fortuné sort !
Le mien est de mourir cent fois avant ma mort.

KÉRIVALANT.

LA RÉSURRECTION DE LAZARE,

HISTOIRE VÉRITABLE.

DEVANT Chirac, médecin de renom,
De Lazare on vantait la résurrection ;
On exaltait la puissance infinie,
Qui d'un mot le rendit du néant à la vie.
D'un air sournois, notre Purgon
Disait tout bas : Le cas est assez rare,
J'en conviens ; mais aussi, Lazare,
S'il était mort de ma façon !.....

PONCET-DELPECH, *ex-constituant et ex-législateur.*

ENIGME.

D'UN père paresseux le destin m'a fait naître,
Et je suis toutefois plus léger que le vent ;
Je suis si fugitif, qu'il arrive souvent
Que celui qui m'a fait ne me peut reconnaître.
Tel qu'un autre Protée il me plaît de paraître,
Et pour me faire voir, la nuit marche devant.
Pareil à Cupidon, mon règne est décevant,
Et je confonds le sort de l'esclave et du maître.
Mais à quel désespoir ne suis-je point réduit ?
Avec ses traits ardens Apollon me poursuit,
Alors que je me cache à l'ombre de Diane.
J'ai recours vainement à mes charmes divers,
Devant un si grand dieu je fuis comme un profane,
Et je me vais sauver dans un autre univers.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Marchant sur quatre pieds, lecteur, je suis terrible,
Par mon regard farouche et ma force invincible :
Toi-même, à mon abord, tu pâlirais d'effroi,
Si tu venais aux lieux où je commande en roi.
Ne gardant que trois pieds, je porte l'abondance
Dans ces climats brûlans, où sans moi l'existence
Serait un vrai fardeau. Retourne ces trois pieds,
Sur toi tu me verras en fils bien déliés;
Avec deux je parais sous des formes nouvelles,
Ou je suis particule, ou bien je suis pronom,
Ou même, si tu veux, une négation;
Sans vanité, je puis aussi sur les plus belles
Revendiquer le pas; mon cœur est glorieux
D'avoir à mes genoux vu le maître des Dieux.

D.... e (de Menin).

CHARADE.

Dans mon premier périt un jeune téméraire,
Pour avoir méprisé les avis de son père;
Tige et fleur, mon second est beau, majestueux;
Quand mon troisième est doux, touchant, mélodieux,
Plaignons celui qui reste insensible à son charme.
Si de trouver l'entier, quelqu'un est curieux,
Qu'il aille dans les lieux où l'on fait du vacarme....
Dans la cour d'un collége, où bambins assemblés,
Sont de ce même entier souvent qualifiés.

G..... (du Puy, Haute Loire).

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Papier*.
Celui du Logogriphe est *Fange*, où l'on trouve *ange*.
Celui de la Charade est *A-mi*.

Digitized by Google

L'Enéide, traduite en vers français par *J. Delille*. Quatre volumes in-8°., figures, avec le texte. Prix : 24 fr., et 30 fr.; grand in-18, 14 fr., et 17 fr.; *idem* quatre vol., petit in-18, 10 fr., et 12 fr. par la poste. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

(Sixième extrait.)

C'EST dans les six derniers livres de *l'Enéide* que nous allons trouver Virgile aux prises avec la muse d'Homère. Le cygne de Mantoue n'abordait qu'en tremblant cette carrière des combats où son rival avait déployé un génie si fier et si belliqueux.

. . . . . *Dicam horrida bella.*
Majus opus moveo.

Quoiqu'il trouvât, dans le fond de son talent, des ressources pour tous les sujets, et que la force même ne lui ait pas manqué, cependant son goût le portait davantage aux compositions gracieuses où il excellait. Homère avait certainement des graces supérieures. Rien n'égale la délicatesse de son pinceau dans les adieux d'Andromaque; et lorsqu'il décrit la ceinture de Vénus, ou les plaisirs d'Hélène, on le prendrait pour le peintre de la volupté, si des beautés d'un ordre plus élevé n'attestaient qu'il était né pour le sublime. La force est son attribut distinctif, et dans ses momens même de bonhomie et de sommeil, il ressemble encore à cet aigle de l'Olympe, qui repose, dit

Digitized by Google

Pindare, sur la foudre de Jupiter, et dont les yeux étincelans s'adoucissent et se ferment au son de la lyre des Muses. Cette image s'accorde assez avec l'opinion des anciens sur le mérite de ce père de l'Epopée. Virgile est incontestablement plus pur et plus judicieux; mais, avec cet avantage, s'il était seulement son égal du côté de la force poétique, qui est-ce qui ne voit pas qu'Homère tomberait aussitôt du premier rang dans l'infériorité la plus complète?

C'est donc ici le lieu d'examiner ces nouvelles opinions par lesquelles M. Delille, et quelques autres critiques aussi modernes, prétendent renverser tout ce qu'on a dit et pensé jusqu'à présent sur ces deux poètes. C'est venir un peu tard pour contredire le genre humain. Ces messieurs en savent apparemment plus que Virgile lui-même, qui, sans doute, n'aurait pas senti aussi bien qu'eux le prodigieux mérite de ces six derniers livres qu'on affecte aujourd'hui de mettre au-dessus de tout. Certainement il les avait jugés avec trop de rigueur; mais peut-on mettre en doute qu'il ne se soit porté à cet excès de sévérité contre lui-même par un vif sentiment de la supériorité de son modèle, et de l'imperfection de son propre travail ? J'honore trop la modestie de ce grand homme pour vouloir en tirer quelque conséquence défavorable à son génie. Qui sait jusqu'où son art aurait porté le mérite de son poëme, si la mort ne lui eût fermé le chemin de la perfection ? Mais vouloir qu'un ouvrage qui lui laissait de si vifs regrets, quoique lui seul, à la vérité, pût en rougir, l'emporte sur ce qu'il y a de plus brillant et de plus achevé dans *l'Iliade*, n'est-ce pas déshonorer Homère, sans augmenter la gloire de Virgile?

Si l'on retranche de la dernière moitié de *l'Enéide* tout ce qui est purement épisodique, on trouve à

Digitized by Google

peine trois livres employés à la peinture des combats. Comment M. Delille veut-il donc que Virgile ait montré, dans cette partie, *une fécondité d'imagination au moins égale à celle d'Homère*, qui a rempli de batailles vingt chants de son *Iliade* ? C'est disputer contre l'évidence. Il ne faut qu'ouvrir le poëme grec pour y sentir le feu d'un génie naturellement guerrier. Tout le monde admire avec quelle impétuosité Homère se jette au milieu des combats. On sait combien ses mêlées sont admirables par la chaleur des descriptions et la variété des incidens. Cette variété n'est-elle pas prouvée d'ailleurs par l'intérêt vif et soutenu que *l'Iliade* fait éprouver? Qui pourrait en supporter la lecture, si, roulant continuellement sur le même sujet, le poète n'en eût diversifié les scènes avec la plus merveilleuse fécondité ? Or, c'est ce qu'on ne peut dire de *l'Enéide*, qui réunit dans un cadre infiniment plus étroit tout le fonds de *l'Iliade* et celui de *l'Odyssée*.

Mais ce qui manque le plus au poëme latin, c'est la chaleur. On sent, dans le septième livre, que le poète éloigne autant qu'il peut la scène des combats. La première action s'engage d'une manière moins épique que pastorale. Le cerf de la jeune Sylvie est une de ces inventions gracieuses qui décèlent le goût de Virgile. Mais est-elle appropriée au sujet ? Il semble que la possession de l'Italie et celle de Lavinie étaient un assez beau sujet de guerre, sans avoir besoin de recourir à la mort d'une biche. Ceux qui répondent que cette manière d'engager la querelle entre des peuplades champêtres est naturelle à leurs mœurs, ne font pas attention que le devoir du poète épique est de rehausser ce que son sujet peut avoir de vulgaire, et d'ennoblir tous les ressorts qu'il emploie. Au reste, s'il y a ici quelques défauts dans

Digitized by Google

la fable de Virgile, ils y sont couverts, comme ailleurs, d'une si riche poésie, qu'un traducteur qui se fait scrupule d'apercevoir la moindre tache dans son original, est bien excusable de les prendre pour des beautés.

Mais ce qui m'étonne, c'est qu'un homme aussi capable que M. Delille d'apprécier le mérite d'Homère, le critique plus injustement qu'il ne loue Virgile. C'est M. Delille qui accuse Homère de monotonie dans la peinture des caractères et des personnages ! On aurait peine à le croire, si je ne rapportais ses propres expressions. — *Tout le génie de ce poète n'a pu empêcher que tous ses héros, nés dans le même pays, se battant pour la même cause, contre les mêmes ennemis, avec le même courage et les mêmes armes, n'eussent entr'eux une grande ressemblance. Rien de pareil dans Virgile.* — C'est ce qu'il s'agit d'examiner. Que veut dire ici M. Delille, lorsqu'il prétend que tous les héros d'Homère se ressemblent, parce qu'ils sont *nés dans le même pays ?* Cependant Hector, Glaucus, Sarpédon, Pandarus, sont nés en différentes parties de l'Asie ; Achille, Ulysse, Agamemnon, sont nés en Europe. On ne peut guère être moins compatriote. M. Delille a-t-il voulu dire que tous les héros Grecs étaient nés dans la Grèce? La remarque serait plus juste que piquante; mais comment peut-il ajouter qu'il n'y a *rien de pareil dans Virgile ?* Tous les héros Latins sont assurément du Latium, et les Troyens sont également nés dans la Troade. Je ne sais si M. Delille y a entendu finesse ; mais je ne comprends pas ce qu'il veut reprocher à Homère, lorsqu'il dit que ses héros *se battent tous pour la même cause, et contre les mêmes ennemis.* Est-ce que les héros de Virgile ne sont pas dans le même cas ? Ne se battent-ils pas pour conquérir

Digitized by Google

l'Italie, comme les Grecs pour prendre Troie ? Si c'est là une cause d'uniformité dans *l'Iliade*, comment n'en serait-ce pas une dans *l'Enéide* ? Mais qui croirait qu'Homère a tiré une variété admirable précisément de ce qui paraît si uniforme à M. Delille ? Ouvrez le second livre de *l'Iliade* : lisez le dénombrement des deux armées ; voyez avec quel soin le poète a distingué, dans chacune, les diverses nations qui la composent, les chefs qui les commandent, et les armes dont elles font usage ; vous trouverez d'abord vingt peuples et vingt rois différens, dans le seul camp des Grecs. Observez, ensuite, comment, pour rendre cette distinction plus frappante, il insiste sur la différence des usages, des costumes, du climat de leur pays, de la fertilité et des productions du sol, de l'équipage et de l'armure de leurs capitaines, en sorte qu'il donne à chacun de ces petits corps de la même armée une couleur et une physionomie différentes : admirez ces attentions du génie, et concevez comment M. Delille a pu trouver de la monotonie dans une diversité si sensible. Mais le poète grec n'a pas répandu moins de variété dans la composition de l'armée Troyenne. Lorsqu'au dixième livre, Dolon est arrêté par Ulysse et Diomède, et qu'il leur explique la position des alliés dans leur camp, il leur montre, d'un côté, les Cariens et les Pæoniens qui portent des arcs recourbés ; de l'autre, les Lyciens, et les guerriers de la Mysie, de la Phrygie, et ceux de Mæonie, qui ne combattent que sur des chars ; et plus loin, un corps de Thraces commandé par Rhésus, dont il dépeint les armes et les chevaux. Assurément, quand Homère aurait fait ce passage tout exprès, il n'aurait pu donner un plus beau démenti à son critique.

Mais que dire à un homme qui ne trouve pas

Digitized by Google

seulement *les mêmes armes*, mais *le même courage* à tous les héros de *l'Iliade?* C'est s'élever contre le jugement de trente siècles. Mon respect pour l'âge, le mérite, la réputation, et plus encore pour le caractère de l'illustre traducteur, m'empêche de dire combien de tels paradoxes sont indignes de ses connaissances et de son discernement; combien, sous l'ombre de son autorité, ils peuvent jeter de confusion dans l'enseignement littéraire.

A ne voir les choses que grossièrement et à la surface, il n'y a personne qui ne sente que le courage d'Hector n'est pas le même que celui d'Enée, comme la bravoure d'Agamemnon ne ressemble en rien à celle de Patrocle. Mais Homère a des raffinemens plus délicats, et il a su mettre de la variété jusques dans la peinture de la suprême valeur. Par exemple, Achille, Diomède, Ajax, sont trois hommes qui s'accordent à ne reconnaître aucun péril au-dessus de leur courage. Cette intrépidité qui les distingue également tous trois, les met absolument hors de pair, à l'égard du reste de l'armée. Cependant ces trois courages d'une même mesure, sont si habilement diversifiés, soit par les motifs dans lesquels chacun prend sa source, soit par les effets qui en dérivent, qu'on ne trouve entr'eux aucune espèce de ressemblance. Celui d'Achille a, dans un âge si tendre, quelque chose de surnaturel, comme il convient à un homme que les Dieux conduisent à de hautes destinées. Celui de Diomède respire tout le feu de la plus ardente jeunesse, et il en a aussi les excès. Ajax a le courage de l'honneur. C'est une magnanimité tranquille qui ne se dément jamais, exempte de toute emphase et de toute affectation. Ces trois caractères sont constamment soutenus dans tout le poëme. Achille court au danger sans le voir; c'est son élément. Diomède le voit, et s'y précipite.

Digitized by Google

Ajax ne s'y expose jamais pour briller, mais il n'en évite aucun pour le salut des autres.

Vous trouverez, dans chaque peinture, les mêmes nuances. Homère appelle Nestor le plus sage des hommes; il en dit autant d'Ulysse : mais quelle judicieuse différence il met entr'eux ! L'un a la sagesse de l'expérience, elle est toute en discours; l'autre à celle du génie, elle est toute en desseins. L'un donne des conseils, l'autre des vues. Le premier avertit du danger, le second le prévient ou le détourne. Ulysse est même un héros plein de courage, mais d'un courage qui n'est qu'à lui; la prudence en fait le fond.

Que serait-ce si l'on s'arrêtait à considérer cette multitude innombrable de figures héroïques qui animent les poëmes d'Homère? Il n'y en a pas une qui n'ait sa physionomie propre et sa beauté particulière. Le jeune homme qui tombe dans la mêlée ne meurt pas inconnu. Vous apprenez qu'il habitait telle contrée, dont la peinture vous est mise sous les yeux en deux traits; qu'il s'y exerçait à la chasse; qu'il y a laissé son vieux père, dont il était la consolation, sa jeune épouse qu'il adorait, son enfant au berceau. Il meurt loin d'eux; aucune main chérie ne lui ferme les yeux; et le jeune homme de nos jours qui considère ce tableau, y retrouve sa propre histoire; il se rappelle sa famille, son pays, qu'il a quittés peut-être aussi pour les fureurs de la guerre; il ne peut refuser une larme à des malheurs si semblables aux siens. L'instruction se mêle au sentiment dans des peintures si vraies des misères humaines, et plus on a de connoissance de ce que la vie a de sérieux, plus on y trouve de réflexions et de charme.

M. Delille est bien malheureux, s'il a fermé les yeux jusqu'à présent à de telles beautés : il l'est

Digitized by Google

encore plus, s'il ne les voit que pour les contester et les affaiblir.

Après avoir critiqué, dans *l'Iliade*, ce que tout le monde y admire, il admire dans *l'Enéide* ce que personne n'y aperçoit, c'est-à-dire, la force et la beauté des caractères. Mais la manière dont il en parle semblerait prouver qu'il n'a pas examiné avec soin ce que c'est qu'un caractère, dans les principes du drame ou de l'épopée. Je crois qu'on l'étonnerait bien, à son tour, si on lui faisait voir que, selon ces principes, il n'y a point, à proprement parler, de caractères dans les derniers chants de *l'Enéide*, si on en excepte celui d'Enée. C'est ce que je me propose de montrer, dans une dernière dissertation sur ce poëme; mais j'ose assurer qu'elle sera toute consacrée à l'honneur de Virgile, et qu'elle fera déplorer plus vivement que sa glorieuse carrière ait été abrégée.

Il n'y a, sans doute, que le défaut de temps et de méditation qui puisse expliquer comment un écrivain d'un si grand jugement a pu mettre tant de faiblesse et d'inconséquence dans la conduite de Latinus, et il n'y avait au monde que M. Delille qui pût imaginer de justifier un si faible caractère, en disant que le poète a voulu représenter ce roi des Latins comme un prince *affaibli par l'âge et le malheur*. C'est dire que Virgile a peint ce Latinus, comme un vieillard imbécille, et cela fait une plaisante excuse. Mais l'auteur nous en donne une toute autre idée; et ce qui me confond, c'est qu'il commence par en faire un prodige de fermeté, pour le montrer ensuite pliant honteusement devant la multitude. C'est ce dont il faut convaincre M. Delille, et voici, en peu de mots, quelle est la situation.

Une foule séditieuse assiège le palais de Latinus, et

Digitized by Google

et demande à grands cris qu'on déclare la guerre aux Troyens.

Undique collecti coëunt, Martemque fatigant.

Mais Latinus a les meilleures raisons du monde de ne point les écouter. Il a été averti tout récemment par des oracles qu'un prince étranger devait venir épouser sa fille. Il devine que cet étranger ne peut être que le prince troyen. Enée lui a envoyé des présens magnifiques, et lui a fait demander son amitié. Il a reçu les uns, il a promis l'autre. Il ne peut donc entrer dans les vues de ses sujets, et quand ils demanderaient la chose la plus juste, il suffit qu'ils la demandent en séditieux, pour qu'un roi n'y puisse prêter l'oreille. Toutes ces raisons obligeaient le poète de donner à Latinus un rôle de fermeté, et on ne peut le dessiner avec plus de force qu'il ne l'a fait. M. Delille a même grossi les traits de l'original, selon son habitude.

De Latinus en foule on assiège la porte;
Calme, il voit sans pâlir leurs efforts menaçans.
Tel un roc est battu par les flots impuissans;
En vain autour de lui les vents ligués rugissent,
En vain contre ses flancs mille vagues mugissent;
Lui, tandis qu'à ses pieds fléchissent les roseaux,
Tranquille, et défiant la colère des eaux,
Aux coups de la tempête il oppose sa masse.

Ce n'est sûrement pas là le tableau d'un prince *affaibli par l'âge*. Mais qui pourrait s'imaginer que ce Latinus, qui paraît ferme comme un roc, va plier tout-à-coup comme un roseau, sans que ce changement soit amené par aucune préparation ?

Mais, enfin, quand il voit leur sacrilége audace
L'emporter sur les dieux qu'il attestait en vain,
Et la fière Junon triompher du destin
« Dieux, éloignez de nous l'orage qui s'apprête,
» Dit-il; en vain j'ai cru surmonter la tempête,
» Je suis vaincu : mais vous, qui renversez l'état,
» Combien vous paîrez cher votre horrible attentat!

L.

Digitized by Google

» Et toi, Turnus, et toi, quels orages t'attendent!
» Tu n'arriveras pas où tes fureurs prétendent.
» Malheureux! tu mourras proscrit, désespéré,
» Levant trop tard au ciel ton bras déshonoré.
» Pour moi, je touche au port, j'ai fini ma carrière.
» Puisse une prompte mort, abrégeant ma misère,
» Epargner à mon cœur ces tableaux douloureux!
» Et que je meure enfin d'un trépas moins affreux! »
Il dit; dans son palais tristement se retire,
Et remet au destin les rênes de l'empire.

Voilà comme finit ce roi tout-à-l'heure si *calme*, si inébranlable, qui voyait *sans pâlir* les flots impuissans de la sédition. M. Delille nous dira peut-être que s'il cède à la multitude, au moins il lui dit bien son fait. Ce seroit une consolation digne de M. de *Pourceaugnac*.

Mais l'inconséquence de ce pauvre prince est si évidente, que je me fais un mérite de n'en pas dire davantage. J'ai déjà fait observer tant de fois que le célèbre traducteur s'est mépris sur le caractère de la diction de Virgile, que je voudrais pouvoir m'épargner des répétitions désobligeantes. Je laisse aux connoisseurs le soin de remarquer tout ce qu'il y a d'énergique et de touchant dans la fin du discours de Latinus, *funere felici spolior*..... Et je n'ose dire dans quel nombre de vers M. Delille a délayé le sentiment et la force de ce peu de paroles. Il fait dire à Virgile que Latinus *voit la fière Junon triompher du destin*. Il me semble que c'est un contre-sens; Latinus ne se doute pas même de cette intrigue. Ce prince n'est pas dans le secret des dieux. Le poète dit simplement :

..... *Sævæ nutu Junonis eunt res.*

Je ne sais pourquoi M. Delille veut, dans ce même discours, que Turnus meure *proscrit*, si ce n'est qu'il estime que la proscription est le plus grand de tous les malheurs. Il peut avoir raison, mais Virgile ne le dit pas; et je m'imagine qu'une

Digitized by Google

sentence de proscription, si redoutable pour un bourgeois de Paris, aurait fait rire Turnus qui, comme Achille, ne reconnaissait d'autre loi que celle de son épée :

Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.

CH. D.

Les Conversations d'Emilie ; trois volumes petit in-12. Prix : 5 fr., et 7 fr. par la poste. A Paris, chez *Belin*, libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves ; et *le Normant*, rue des Prêtres Saint Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Si nos enfans sont mal élevés, ce ne sera pas faute d'instituteurs ou d'institutrices, ni de livres destinés à les instruire ; il en pleut, Dieu merci ! En ce genre, je craindrais plutôt l'abondance que la stérilité. La foule des uns et des autres devient si grande, que je suis dans l'admiration de voir tant de gens de mérite, et que je ne sais plus à quel ouvrage donner la préférence. Faudra-t-il les lire tous pour faire un bon choix ? eh ! la vie n'y suffirait pas ! Prendrai-je au hasard le premier livre pour guide ? mais chacun a ses vues et son système. Tous les chemins conduiraient-ils à la science ? c'est ce qu'il faudrait conclure, si chaque auteur se bornait à défendre ses propres idées ; mais il combat celle des autres, et il faut bien que quelqu'un ait tort. Lequel donc a raison, et quels livres dois-je mettre entre les mains de mon fils ? En vérité, si l'expérience de nos pères ne suffisait pas pour trancher cette question, il y aurait un travail beaucoup trop considérable à faire, non pas pour adopter un plan de conduite et d'éducation, mais pour savoir seulement à quel âge nous

Digitized by Google

devons montrer l'alphabet à ceux dont nous voulons faire des savans.

Le nom de l'auteur des *Conversations d'Emilie* m'en avait imposé, je l'avoue, sur le mérite de l'ouvrage : l'approbation motivée qui se trouve à la fin du troisième volume m'avait prévenu que j'y trouverais un plan de conduite tout tracé ; l'avertissement de l'éditeur m'avait instruit que l'Académie française l'avait couronné, comme l'ouvrage le plus utile qui eût paru en 1783 ; et enfin le suffrage de l'impératrice de toutes les Russies ne me laissait plus de doute sur tous les avantages que je devais en retirer. Je l'ouvre donc, plein d'espérance ; mais quelle est ma surprise de lire d'abord dans une lettre de l'auteur que ce n'est qu'*un traité de remplissage, sans plan et sans système!* Passe pour le système, me disais-je, nous n'en avons que trop ; quant au défaut de plan et à l'objet du traité, c'est sans doute la modestie qui s'exprime ainsi, et je ne dois pas m'y arrêter ; continuons..... Hélas! j'ai lu les trois volumes, et j'ai appris à mes dépens que j'aurais dû préférer le propre jugement de l'auteur à celui de M. le professeur, à celui de l'Académie française, à celui de Catherine II. Je ne conseille donc à personne de le révoquer en doute ; et pour ôter à tout autre la fantaisie d'une vérification mortelle, nous allons analyser cet ouvrage, ou plutôt nous allons le réduire à sa véritable valeur.

Voici comment l'auteur lui-même s'explique sur le but de son travail : « *Je n'ai voulu faire qu'un traité de rem-* » *plissage*, et montrer comment les heures perdues, les » momens de délassement peuvent être employés par une » mère vigilante à former l'esprit d'un enfant, et à lui » inspirer des sentimens vertueux et honnêtes. *Il ne* » *s'agit donc ici ni de plan ni de système.*

» Cependant, sous ce point de vue même, l'éducation

Digitized by Google

» doit être divisée, comme dans un système bien conçu » et bien lié, en plusieurs époques, et il faudrait faire » un travail différent pour chacune. On peut en marquer » trois principales. La première finit à l'âge de dix ans; » la seconde à quatorze ou quinze ans; la troisième doit » durer jusqu'à l'établissement de l'enfant. »

Je dois prévenir ici que l'auteur de l'ouvrage a cessé d'exister sans avoir travaillé pour les deux dernières époques de l'éducation de sa fille, et qu'ainsi ses trois volumes ne comprennent que ce qui peut convenir à un enfant pris dans l'âge le plus tendre, et conduit jusqu'à dix ans accomplis.

Vingt conversations lui ont paru suffisantes pour remplir tous les momens de loisir de cette première époque, et je me flatte d'en avoir recueilli ce qu'il y a de plus curieux et de plus instructif.

Le but de la première est de faire sentir à l'enfant sa dépendance et son ignorance, ce qui est assurément très-judicieux.

Dans la seconde, Emilie apprend qu'on peut être charmante sans être jolie, ou jolie sans être charmante, et qu'une fille peut sauter pourvu que ce ne soit pas en arrière.

La troisième lui enseigne qu'il ne faut pas faire souffrir les mouches, et qu'il y a trois règnes dans la nature.

La jeune Emilie mange une pêche dans la quatrième, et sa mère lui fait un conte qui n'a point de rapport à sa gourmandise.

Elle apprend dans la cinquième que l'eau est liquide et que les rivières coulent.

Par la sixième, sa mère l'instruit qu'il ne faut pas mentir, et que la mauvaise humeur ne vaut rien.

Digitized by Google

La septième l'avertit de ne pas monter sur les échelles, et de ne pas pleurer en voyant la lune.

La huitième lui fait connoître ce que c'est qu'un roi, un dauphin, et M. Gobemouche.

Il y a dans la neuvième un conte qui prouve que les aveugles ont besoin d'un bon guide, et les sourds d'un bon interprète.

La dixième renferme un autre conte, dont je n'ai pu saisir le sens; et de plus, elle avertit qu'on ne doit pas regarder sans cesse ses nœuds de manches.

Il ne faut pas écouter ceux qui parlent bas, est le précepte contenu dans la onzième.

Et dans la douzième on trouve celui-ci : *Les enfans ne doivent pas se mêler des affaires.*

Nous apprenons, par la treizième, qu'à l'âge de six ans Emilie était hâlée; et cela fournit l'à-propos d'une petite recommandation sur le trop de soin qu'on prend ordinairement de sa figure.

La quatorzième fait entendre à la petite qu'elle ne doit pas trop aimer les fées; et là-dessus sa maman lui fait un conte dans lequel il se trouve, dit-elle, bien des choses qui ne conviennent pas à l'enfant.

L'objet de la quinzième est d'avertir qu'il est bon de ne pas employer les grands mots mal à propos.

Et la seizième annonce à la jeune Emilie qu'on doit de grands égards aux enfans.

Quant à la dix-septième, elle lui recommande de ne pas faire attendre son cordonnier trop long-temps, et de ne pas le renvoyer inutilement.

Il nous a été impossible de rien découvrir dans la dix-huitième, si ce n'est qu'elle est une préparation à la dix-neuvième, qui contient une histoire propre à inspirer la charité.

Digitized by Google

La vingtième enfin nous apprendrait, si nous ne le savions pas infiniment mieux que l'auteur n'a pu le savoir, qu'une constitution républicaine est la plus belle chose du monde.

Voilà, ce me semble, en deux pages, la substance des trois volumes de cette tendre mère. Ce ne sont, comme on le voit, que des titres de chapitres qui manquent à chacune des conversations; mais nous osons dire que si ces titres n'avaient pas été omis, tout le reste de l'ouvrage serait devenu absolument inutile. Ce ne sont donc que dix ou douze maximes puériles noyées dans un océan de paroles superflues, intarissables et accablantes pour tout autre enfant qu'Emilie. Un ou deux exemples suffiront pour en donner une juste idée.

EMILIE.

« Maman, comment s'appelle... Ce n'est pas cela que » je voulois dire.... En quel temps, maman.... Mais » non.... A propos, vous m'avez promis de me dire une » chose, voulez-vous bien me la dire? »

Et ailleurs :

« Ah! vous voilà enfin; bon soir ma chère maman! » que je suis aise de vous revoir! comment vous portez-» vous à présent? Mieux que tantôt. Je vois cela à votre » air, et je m'en vais danser de joie. Tenez, je ne peux » pas vous voir souffrir; c'est au-dessus de mes forces : » notez cela dans vos tablettes; mais ne l'oubliez plus. » Vous m'avez envoyée aux Tuileries : eh bien, j'y ai été » et j'y ai vu quelque chose de bien extraordinaire. »

Nous ferons grace de la chose extraordinaire, pour en rapporter une fort commune; c'est le soin infini que l'auteur a pris, chemin faisant, de nous instruire de mille petites particularités de sa famille, dont je doute fort que

Digitized by Google

nos enfans puissent tirer aucun fruit. Que leur importe en effet de savoir qu'Emilie, âgée de cinq ans, avait un tact, un discernement et *un jugement* supérieurs à son âge, ou du moins qui paraissaient tels à sa mère? Quel fond d'instruction est-ce pour le lecteur, d'apprendre que l'auteur était malade tel jour, et puis tel jour encore, et puis tel autre jour? Que madame d'Epinay avait de l'esprit, un carrosse, un cocher, des terres, des richesses, que son mari ne voulait pas qu'on l'appelât *monseigneur;* qu'elle était bonne, charitable, et bénie des habitans de sa paroisse? Je conviens bien que tout cela est charmant, et qu'il n'en faut pas tant pour être une femme très-respectable; mais, je le demande, à quoi bon informer le public de toutes ces minuties? Ces qualités, ces richesses, ces vertus, ont-elles besoin, pour se soutenir, de la trompette de la renommée? Est-ce donc pour s'attirer des hommages publics qu'elles doivent éclater, et le bruit qu'elles font n'annonce-t-il pas plus de vanité que de solidité? A Dieu ne plaise cependant que j'aie la pensée de diminuer l'attendrissement et le respect qui sont dus à cette mère affligée, souffrante et résignée. Son excessive tendresse pour une fille qui faisait toute sa consolation, lui suggéra l'idée d'écrire, non pas les conversations qu'elle avait avec elle, mais celles que son esprit imaginait dans ses spéculations. Il est facile de sentir que le manuscrit de cet ouvrage ne dut offrir qu'un charme et une autorité bien faibles à l'esprit d'un enfant; que les conversations réelles de sa mère eurent toujours pour son cœur un tout autre mérite, et qu'elles furent sans contredit bien plus utiles à son avancement. Lorsque l'ouvrage fut imprimé pour la première fois, Emilie avait passé l'âge de l'enfance, et toutes les leçons qu'il renferme étaient certainement la moindre partie de ses connais-

Digitized by Google

sances acquises; ainsi l'avertissement fait sur la seconde édition a raison de dire qu'elles manquèrent leur but principal : reste à examiner quel fruit les autres enfans peuvent en retirer.

Ces conversations, dit l'éditeur de l'ouvrage, *n'étaient pas destinées à voir le jour ;* c'est-à-dire qu'elles n'ont point été faites pour servir à d'autres qu'à la fille de l'auteur ; cela se voit assez clairement : comment donc se fait-il qu'elles sont imprimées aujourd'hui pour *la sixième fois ?* La première impression a son motif légitime et son excuse ; madame d'Epinay ne jugeant pas que son manuscrit parût à sa fille digne d'être lu, le fit imprimer en pays étranger : quelques amis l'engagèrent à le laisser réimprimer en France, et voilà l'explication de la seconde édition : pour la troisième, la quatrième et la cinquième, j'ignore absolument dans quel temps et en quel lieu elles ont été faites ; il n'en est pas dit un seul mot dans les avertissemens qui précèdent l'ouvrage ; et ce silence pourrait fort bien servir à l'explication du motif de la *sixième édition*, s'il était possible de penser qu'un libraire pût en imposer sur le mérite et le débit d'aucun ouvrage. Quoi qu'il en soit, on sentira que la vanité de l'auteur entre pour peu de chose dans cette publicité, et qu'on ne peut raisonnablement lui faire aucun reproche à cet égard.

Chercher des raisons pour justifier l'impression d'un ouvrage, c'est assez dire qu'il a manqué son but, et l'éditeur est encore de cet avis, puisqu'il avoue ingénument qu'*il ne peut convenir à aucun autre enfant qu'Emilie ;* mais cette naïveté pourra-t-elle lui servir d'excuse, lorsqu'on lui demandera : Pour qui donc l'avez-vous imprimé ?

Offrir à la méditation d'un malheureux enfant trois gros volumes de conversations, qui ne peuvent en aucune

Digitized by Google

manière convenir à sa situation; l'obliger de démêler dans cette mer immense pour lui, quelques préceptes qui s'y trouvent noyés et perdus, et lui présenter cette recherche comme un délassement de ses autres études, c'est véritablement se moquer de l'enfant et du public. Prétendre qu'une mère puisse trouver dans ce fatras une règle de conduite, serait encore plus absurde. Quoi! j'irai lire trois volumes remplis de toutes les niaiseries qu'il a plu à une petite fille de débiter à l'âge de cinq ou six ans, pour savoir ce que je dois dire à ma fille dans ses momens de repos et de promenade! Je mettrai l'expérience, la raison et le jugement d'un enfant à la place de mon expérience, de ma raison, de mon jugement! Et quel rapport voulez-vous d'ailleurs que j'établisse entre la position de madame d'Epinay et la mienne, entre sa fille et ma fille? Ai-je un carrosse? ai-je des terres, un hôtel à la ville, des maisons, des fermes, des châteaux à la campagne? Et quand j'en aurais, pour qui me prenez-vous, de me prescrire ce que je dois dire dans telle circonstance, dans telle position qui vous est personnelle, et qui ne se peut plus représenter?

C'était donc un conseil au moins inutile à donner à madame d'Epinay, que de lui dire d'imprimer ses conversations; mais la flatterie érige en chefs-d'œuvre les plus minces productions, les libraires en font ensuite leur pâture, jusqu'à ce qu'il se trouve enfin quelqu'un qui veuille bien lire l'ouvrage.

Il faut avouer cependant que celui-ci avait, il y a vingt ans, un mérite qu'il n'a plus maintenant, et qu'il ne recouvrera jamais, malgré toutes les corrections qu'on a pu y faire. Nous approchions alors de la terrible époque où le grand œuvre de la philosophie devait s'opérer, et il règne dans cet écrit un avant-goût des merveilles dont

Digitized by Google

nous avons été les témoins. Cette molle tendresse, cet amour aveugle qui nous fait supposer que nos enfans doivent être traités comme nos maîtres, s'y rencontre à chaque page : c'est la fille qui instruit la mère ; c'est toujours elle qui a raison, et c'est l'institutrice qui a toujours tort. On était charmé de lire, en 1783, qu' « appa-» remment la nature ne veut livrer les enfans à nos ins-» tructions que lorsqu'elle a achevé ou du moins bien » avancé leur éducation physique. Peut-être en les for-» çant plutôt à l'attention, à l'application, et par consé-» quent à une contenance plus tranquille, croisons-nous » ses vues les plus essentielles. Nous pourrions ressem-» bler à des chirurgiens ignorans et téméraires qui, en » voulant hâter une organisation tardive, ou en cor-» riger une vicieuse qui n'existe souvent que dans leur » tête, estropient pour la vie. »

Ne ressemblerions-nous pas davantage, en suivant ce système, à ces jardiniers stupides qui ne penseraient à dresser et à soutenir un arbrisseau, que lorsqu'il serait devenu un vilain arbre rampant, qui romprait plutôt que de plier ?

L'Académie française pouvait-elle lire sans attendrissement ce qui suit, écrit par une dame noble dont la fortune dépendait du maintien de la monarchie ?

« . . . . . Un des plus grands avantages de la consti-» tution républicaine, c'est d'influer directement sur les » caractères, d'animer la masse générale dans toutes ses » parties, d'y porter l'activité et la vie, et par conséquent » de faire connaître à chaque individu sa valeur propre, » dont il ne se serait peut-être pas douté sous un autre » gouvernement ; de former en même temps un esprit » public qui, *par la profession libre des mêmes prin-» cipes, réunit toutes ces forces diverses et mises en va-*

Digitized by Google

» *leur dans un centre commun pour le bien général.* »

Ne pourrait-on pas soupçonner que l'Académie, en couronnant cet ouvrage comme le plus utile qui eût paru en 1783, quoiqu'il fût imprimé depuis près de dix ans, voulait encourager le dévouement généreux de tous ces nobles qui dès-lors appelaient à grands cris l'abyme qui devait les engloutir, plutôt que récompenser le mérite littéraire du plus faible ouvrage qui eût encore été fait sur l'éducation, sans en excepter l'*Emile ?*

G.

Viti degli eccellenti Italiani, di Francesco Lomonaco ; avec cette épigraphe :

Majorum gloria posteris quasi lumen est. SALL.

Italia. 1803. Trois volumes in-8°.

Ce recueil, qui parut l'année dernière en Italie, est peu connu en France. Il contient les vies des poètes, grands capitaines, historiens, savans et philosophes, depuis l'époque du Dante jusqu'à celle de Filangieri. L'ouvrage paraît être le premier essai d'un jeune homme ; il est plein de déclamation et d'emphase ; l'esprit révolutionnaire y domine, et les maximes des philosophes y sont répandues avec profusion. Au milieu de tous ces défauts, on trouve des particularités très-curieuses sur quelques-uns des disciples que les sophistes modernes avaient en Italie. Le jeune auteur, en voulant les louer, leur donne des ridicules, et ses apologies sont en général si mal-adroites, qu'elles présentent ordinairement une conclusion toute opposée à celle qu'il a voulu en tirer. Nous avons pensé que ces détails seraient de quelque utilité, parce qu'ils peuvent servir à faire connaître les secrets d'une secte

Digitized by Google

dont les erreurs ont entraîné tant de maux. Aujourd'hui les philosophes sont plus discrets que du temps de Voltaire et de d'Alembert; il faut donc profiter des étourderies de leurs disciples, qui ne s'aperçoivent pas que mettre la doctrine au grand jour, c'est le moyen d'en dégoûter ceux qui pourraient être portés à l'adopter positivement parce qu'ils ne la connaissent pas assez.

De tous les philosophes Italiens célébrés par M. Lomonaco, Beccaria est le plus connu en France; c'est donc de lui que nous allons nous occuper, en nous astreignant à ne prendre les faits que dans l'ouvrage de son panégyriste. L'auteur italien a d'abord grand soin de marquer l'époque à laquelle est né Beccaria : c'est, selon lui, une époque célèbre par les plus heureux résultats.

« Dans le dix-huitième siècle, dit-il, les sciences physiques et mathématiques étant parvenues à leur plus » haut degré de perfection, les grands génies dirigèrent » leurs travaux vers d'autres objets. Les vérités découvertes de toutes parts dans l'immense domaine de la » nature, facilitaient les moyens d'atteindre à celles qui » intéressent l'homme et la société. L'homme et le corps » politique furent donc les objets qui, pendant ce siècle, » occupèrent les esprits studieux. En effet, Hume, digne » de marcher sur les traces gigantesques de Locke, discutait avec la plus grande supériorité les lois de la » pensée; Melon, Smith, ouvraient les sources de la prospérité des nations, en établissant les principes de l'économie civile; Condillac et Bonnet, par leurs analyses, » s'efforçaient d'éclaircir le mécanisme des facultés intellectuelles de l'homme, en les ramenant à un principe » unique; les méditations de Rousseau étaient employées » à relever l'homme renversé dans la corruption, et à » développer les maximes fondamentales de la politique,

Digitized by Google

» déjà fixée par notre Gravina ; Voltaire, couvrant de » ridicule les funestes erreurs de la superstition, morali- » sait à l'exemple de Lucien ; d'Alembert, Diderot et » d'autres grands hommes, élevaient un sanctuaire pour y » déposer les arts et les sciences, comme le feu sacré du » Temple de Vesta. »

Voilà une belle galerie de philosophes ! qui ne croirait, d'après ce que M. Lomonaco dit de chacun d'eux, que le siècle où ils vécurent fut celui de la prospérité la plus parfaite, et que jamais les hommes ne furent plus paisibles et plus vertueux ? Il est vrai que les horreurs et les crimes d'une révolution qui n'est achevée que depuis que l'on a renoncé à leurs principes, peuvent fournir quelques argumens contre cette doctrine ; mais les philosophes qui ne sont pas embarrassés pour faire des distinctions, couvrent prudemment d'un voile ce côté qui leur est défavorable, et soutiennent que, malgré les flots de sang répandu sous leurs enseignes, les grandes vérités qu'ils prétendent avoir établies, subsisteront : s'il faut encore renouveler au même prix la même épreuve, on la renouvellera. Qu'importe la vie des hommes, en comparaison de l'existence d'un principe ? Les philosophes font donc tous leurs efforts pour séparer leur cause de celle de la révolution. « On ne les a pas entendus, disent-ils ; la *perfectibilité* n'était pas assez avancée ; il arrivera un mo- » ment plus favorable. » M. Lomonaco est plus franc : il attribue aux philosophes une part beaucoup plus directe à la révolution française. Après avoir parlé d'un journal intitulé : *Le Café*, auquel Beccaria travaillait dans sa jeunesse, il peint l'empressement de son héros pour se lier avec les philosophes français. « Il desira vivement, dit-il, » avoir un commerce littéraire avec Rousseau, Condillac » et d'Alembert, qui résolurent avec lui cette révolution

Digitized by Google

» dans le système des sciences, de laquelle devait résul-
» ter nécessairement la révolution de la France et de l'Ita-
» lie. » Cette révolution si heureusement terminée aujourd'hui, avait pour but de briser l'unité du pouvoir; on conçoit combien Beccaria mérite de louanges pour y avoir contribué.

Les relations de cet auteur avec les philosophes français ne se bornèrent pas à cette correspondance. Quelque temps après avoir fait paroître son livre *des Délits et des Peines*, il ne put résister aux invitations qui lui furent faites de venir à Paris pour y jouir de sa gloire. Il faut entendre M. Lomonaco raconter ce célèbre voyage; son emphase est vraiment comique. « Invité par les philoso-
» phes de Paris, il y alla et fut comblé d'honneurs. Rous-
» seau, ce philosophe-citoyen, témoigna la plus grande
» bienveillance à l'ami de l'homme; et Voltaire, qui s'é-
» tait élevé avec ardeur contre les préjugés religieux,
» eut tant de vénération pour le destructeur des préjugés
» civils, qu'il prit la peine de commenter son ouvrage. »
Chacun de ces grands hommes est parfaitement caractérisé: il était naturel que le *philosophe-citoyen* reçût bien *l'ami de l'homme*, et que le *destructeur des préjugés religieux* vînt apporter son hommage au *destructeur des préjugés civils*: la destruction était en effet le point de ralliement de ces esprits supérieurs. Depuis les patriarches de la secte jusqu'au plus petit barbouilleur de l'Encyclopédie, tous étaient occupés à détruire: histoires, dissertations, ouvrages de poésie, discours académiques, romans, brochures, si l'on voulait examiner la totalité des productions qu'ils firent paraître alors, on n'y verrait que cet unique dessein, et l'on cesserait d'être étonné de l'immense influence que dut avoir une faction qui, dans des livres lus avec avidité, donna un libre cours à toutes les

Digitized by Google

passions, en dénaturant tous les principes et tous les devoirs.

On croirait que ces détails suffisent pour donner une idée de l'accueil que Beccaria reçut en France; mais l'auteur italien est loin d'en rester là : il calcule dans sa tête toutes les jouissances que doit éprouver un rêveur milanais, lorsqu'il se trouve au milieu des rêveurs parisiens; il est plus heureux qu'un satrape, il est plus heureux qu'un roi; enfin, il est heureux comme un philosophe. On ne se figurerait pas que cette idée bizarre remplit une tirade à grande prétention. « Quel autre plaisir, » s'écrie M. Lomonaco, peut être comparé à celui-ci! Les » satrapes vantent leurs sérails, leurs tables somptueuses, » leurs palais splendides, dans lesquels ils trouvent une » mort prématurée au milieu de leurs voluptés oisives et » stupides; ils ne s'inquiètent pas si la renommée consa- » crera leurs noms : les rois se glorifient d'une puissance » insensée, qui les expose aux remords et aux tourmens » secrets, ou remplit leur ame sombre d'une terreur » panique; mais le philosophe qui consacre ses pensées » au bien des hommes, contemple la hauteur de sa féli- » cité avec une joie inconnue au profane, et obtient la » reconnaissance des nations, ainsi que l'admiration des » génies éclairés. »

Les détails sur la vie privée de Beccaria sont d'autant plus curieux qu'ils étaient très-peu connus; ils prouvent que le philosophe avait presque tous les défauts opposés à l'humanité et à la douceur qu'il affectait. M. Lomonaco, en historien exact, ne fait grace au lecteur d'aucune de ces taches du caractère de son héros. La manière dont il le justifie est presque aussi gaie que la relation du voyage de Paris.

Beccaria entra dans le monde après avoir fait des études très-

Digitized by Google

très-médiocres. Il devint amoureux d'une demoiselle beaucoup moins riche que lui, et, malgré toutes les représentations que lui firent ses parens, il forma le projet de se marier avec elle. « La philosophie et l'amour, observe très-» bien son historien, l'empêchèrent de songer aux convenances de la fortune. » Il résulta de cette union des discordes de famille qu'un homme ordinaire aurait prévenues en étouffant une folle passion; le jeune philosophe tint bon, et son père fut obligé de céder après l'avoir fait enfermer pendant quarante jours. Ce mariage ne fut pas heureux. Ayant perdu sa femme, Beccaria se remaria quarante jours après, observant, par un calcul assez singulier, le même délai pour remplacer sa première épouse que celui qui lui avait été imposé avant de l'obtenir. Voilà de la méthode; les grands esprits savent en mettre par tout. Notre philosophe n'était rien moins qu'agréable en conversation; il n'y portait ni cette cordialité, ni cette douceur qui en font le charme. Toujours concentré en lui-même, il ne daignait pas sortir de ses méditations pour se familiariser avec ceux qui l'entouraient. Malgré son austérité apparente, il se livrait fréquemment aux raffinemens les plus recherchés de la volupté; son historien l'accuse d'avoir été gourmand à l'excès, et d'avoir aimé le plaisir comme un Sybarite. Combien de défauts la philosophie n'excuse-t-elle pas ? Son avarice l'emportait sur tous ses autres vices; de l'aveu de M. Lomonaco, elle lui faisait *oublier souvent les devoirs de père et de frère.*

Il en donne un exemple qu'il est curieux de rappeler, pour faire juger de l'humanité et de la douceur de l'auteur des *Délits et des Peines*, ce livre où l'on montre une pitié si tendre pour les voleurs. L'anecdote est rapportée par M. Lomonaco. Beccaria soupçonna un de ses domestiques de l'avoir volé; aussitôt il sentit s'évanouir

Digitized by Google

toutes ses idées de philantropie : il courut chez le magistrat, sollicita pour que l'on mît son domestique en jugement, et insista pour que la question lui fût donnée, afin d'obtenir l'aveu du crime, et sur-tout la restitution de l'argent. Un panégyriste philosophe est assez embarrassé quand il a à justifier de semblables contradictions ; M. Lomonaco tranche habilement la difficulté. « Le penchant, » dit-il, que Beccaria avait à la pitié, gagnait en étendue » ce qu'il avait perdu en profondeur. » Voilà une excellente raison. Ainsi ces grands philosophes, qui ont un amour si vaste pour les hommes, n'ont et ne doivent avoir aucune humanité de détail.

Cependant M. Lomonaco, ne se fiant pas à la force de son raisonnement, s'appuie par des exemples. On ne peut qu'admirer son bon sens et son adresse. « Personne, » dit-il, ne s'étonnera de cette anecdote, quand on se » rappellera que le pieux auteur d'*Emile* et d'*Héloïse* en» voya ses enfans à l'hôpital, et s'en remit au sort du » soin de leur existence ; quand on se rappellera que Cas» sius et Brutus, les plus vertueux des Romains, acca» blaient d'extorsions les peuples qui leur étaient soumis. » Que faut-il conclure de tout cela ? C'est qu'on a raison de s'en rapporter à la sincérité de l'auteur des *Délits et des Peines*, quoique sur un simple soupçon il ait fait donner la question à son laquais ; c'est qu'il faut consulter Rousseau dans tout ce qui concerne l'éducation, quoiqu'il ait exposé ses enfans ; c'est qu'enfin on doit admirer Cassius et Brutus, quoiqu'ils aient exercé dans les provinces une tyrannie aussi cruelle que la domination de César était douce et heureuse. On conviendra que voilà un puissant raisonnement ; c'est celui de l'adroit apologiste du philosophe italien.

Le livre de Beccaria a été traduit dans toutes les langues.

Digitized by Google

Prôné par les philosophes, il a eu la plus grande influence sur les prétendues réformes qui ont été faites dans la législation des peuples. On a mal à propos attribué à cet ouvrage la suppression de la torture; ce changement avait été effectué dans plusieurs pays avant que le livre *des Délits et des Peines* ne parût. La douceur de nos mœurs l'amena naturellement parmi nous; et c'est un de ces bienfaits d'autant plus durables, qu'il ne tient nullement à des systèmes aussi absurdes que passagers: il a l'espèce de force qui rend les institutions inébranlables, celle de l'expérience, de l'habitude et de l'usage. On reconnaît généralement aujourd'hui que la peine de mort, contre laquelle s'élève Beccaria, est nécessaire pour réprimer le crime: sa théorie est abandonnée sous ce rapport; mais les principes fondamentaux de son livre sont encore défendus avec chaleur par les philosophes. Toute leur doctrine y est développée avec soin: on y voit les préjugés contre les grands états, la prédilection pour les républiques, les prétendus pactes des peuples, et des idées de justice qui ne s'accordent que trop avec les théories d'Helvétius. « Il faut bien » se garder, dit Beccaria, d'attacher à ce mot de *justice* » l'idée de quelque chose de réel; c'est une simple ma» nière de concevoir à l'usage des hommes, qui influe » sur la félicité de chacun. » Quand un livre commence par de semblables maximes, on devine aisément quel en sera l'esprit: les discussions qu'exigeraient les bases principales du système nous mèneraient bien au-delà des bornes de ce journal.

Duclos qui, sur la fin de sa vie, abandonna les philosophes et se repentit de les avoir soutenus, rencontra Beccaria en Italie. Ils eurent ensemble une longue conversation; et l'académicien persista dans l'opinion défavorable qu'il avait du sophiste italien. Cette opinion ex-

Digitized by Google

primée d'une manière lumineuse et piquante, se trouve dans le Voyage de Duclos. Nous la citerons parce que, non-seulement elle s'applique au livre de Beccaria, mais à tous les nouveaux systèmes. Au milieu des ménagemens que l'auteur se croyait obligé de garder, on verra ce qu'il pensait sur ses contemporains et de leurs ouvrages.

« Le marquis de Beccaria, auteur de l'ouvrage intitulé : » *Dei delitti e delle pene*, que je comptais aller voir, me » prévint, et nous eûmes ensemble une conversation au » sujet de son livre. Je ne lui dissimulai point que je » n'étais pas de son sentiment sur la conclusion qui » tend à proscrire la peine de mort pour quelque crime que » ce puisse être; je lui dis qu'il n'avait été frappé que de » l'horreur des supplices, sans porter sa vue, en rétro- » gradant, sur l'énormité des crimes qu'on ne peut punir » que de mort.... La rigueur des châtimens est, dans cer- » taines circonstances, un acte d'humanité pour la so- » ciété en corps. Je crois qu'on a trop exalté l'ouvrage de » Beccaria; mais l'excès est l'esprit du siècle, et peut- » être l'a-t-il toujours été du Français.

» On est revenu, depuis quelque temps, de beaucoup » de préjugés; mais on s'accoutume trop à regarder comme » tels tout ce qui est admis. Dès qu'un auteur produit une » idée nouvelle, elle est aussitôt reçue comme vraie; la » nouveauté seule en est le passe-port. Je voudrais pour- » tant un peu d'examen et de discussion avant le juge- » ment. Doit-on enseigner des erreurs aux hommes? La » réponse sera courte : Jamais. Doit-on les détromper de » toutes? ce serait la matière d'un problème qu'on ne » résoudrait pas sans faire des distinctions. Il faudrait » d'abord s'assurer si ce qu'on prend pour des erreurs, en » sont en effet; et ensuite, si ces prétendues erreurs sont » utiles ou nuisibles à la société. »

Digitized by Google

Nous aurons encore occasion de parler du Recueil de M. Lomonaco. Filangieri et quelques autres philosophes italiens pourront être l'objet de nos remarques. On verra que, s'ils n'ont pas fait autant de bruit dans le monde que les philosophes français, ils ne leur ont du moins cédé en rien dans tout ce qui concerne ce qu'ils appellent *les grands principes*. P.

Réflexions philosophiques et critiques sur les couronnes et les couronnemens, les titres et les sermens; par *Frid... W....*, traduites de l'allemand, avec des notes de l'éditeur, et les détails du cérémonial des inaugurations impériales et royales. Brochure in-8°. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez *Merlin*, libr., rue du Hurepoix, n°. 13; et chez *le Normant*, impr.-libr., rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Cet ouvrage vient de paraître; malgré notre desir, il nous est impossible d'en rendre un compte détaillé dans le Mercure de ce jour; nous y reviendrons. Le titre seul annonce qu'il peut tirer un grand intérêt des circonstances actuelles; mais on aurait tort de croire que ce soit là son unique mérite. On y trouve de l'érudition sans pédanterie; un style naturel, correct et souvent piquant ne laisse pas apercevoir le travail qu'ont dû coûter tant de recherches historiques. Avant d'arriver aux détails et aux raisons politiques de ces imposantes cérémonies qui lient les peuples et les rois, qui chez toutes les nations ne semblent instituées que pour rappeler aux hommes que tous les pouvoirs viennent de Dieu, l'auteur passe en revue les institutions grecques qui décernaient des couronnes aux talens et aux vertus. Il y a de la grace dans ces chapitres;

Digitized by Google

et quoique M. Frid... W... ait donné à ses Réflexions l'épithète de *philosophiques*, je puis assurer (et je m'y connais) qu'elles n'ont rien de commun avec les réflexions philosophiques en usage dans le dix-huitième siècle. L'auteur distingue toujours les arts qui contribuent à la gloire et à la prospérité des nations, de ces talens frivoles dont les Grecs étaient enthousiastes, et auxquels ils décernèrent aussi des couronnes qui ne pouvaient honorer ceux qui les recevaient, et dégradaient dans l'opinion la valeur des récompenses dues aux ouvrages de génie et aux actions utiles.

Le chapitre sur les sermens est de la morale la plus pure; il doit piquer la curiosité. Les sophistes qui ont prétendu que la pluralité des dieux menait à la tolérance, et qui ont essayé de persuader aux ignorans que la prospérité d'un état était indépendante des sentimens religieux professés par les citoyens, seront fort étonnés de trouver dans le serment que les jeunes Athéniens parvenus à l'âge de vingt ans prononçaient dans le temple d'Agraule : « Je » combattrai jusqu'au dernier soupir pour les intérêts de » la religion et de l'état; je demeurerai toujours cons» tamment attaché à la foi de mss pères. » Chez aucun peuple policé les intérêts de la religion et de l'état n'ont été séparés; et le respect des anciens pour le serment en serait une preuve suffisante, quand même on n'en trouverait pas tant d'autres témoignages dans l'Histoire. Mais à cet égard l'auteur n'est entré dans aucune discussion qui l'aurait éloigné de son sujet; c'est en érudit et comme critique qu'il rapporte les faits; il n'est pas pressé de faire connaître ses opinions, et cependant elles percent partout. En effet il est impossible de bien parler des grands intérêts de la société sans être pénétré d'un profond respect pour la divinité : c'est pourquoi M. de Montesquieu qui,

Digitized by Google

jeune, s'était montré si inconséquent dans ses Lettres persannes, est devenu un des plus éloquens défenseurs du christianisme dans son Esprit des lois.

Cet ouvrage offre les renseignemens les plus exacts sur les inaugurations, les sacres, les couronnemens en usage chez tous les peuples anciens et modernes : un Français doit y voir avec une sorte d'orgueil que l'accord qui règne à cet égard chez presque toutes les nations européennes, tient à ce qu'elles ont imité les cérémonies consacrées en France. Il y a long-temps que l'Europe a l'habitude de nous prendre pour modèles ; cette vérité devrait nous faire sentir la nécessité d'être moins inconstans : aujourd'hui encore le titre décerné au chef de l'état devient un motif d'émulation pour la plupart des souverains ; ce qui sera pour nous une raison de plus de nous attacher à nos nouvelles institutions.

Quoique mon intention soit de revenir sur cette brochure, je dois prévoir l'inquiétude des lecteurs, curieux de savoir si elle donne des détails sur les fêtes qui font en ce moment le sujet de toutes les conversations. Qui peut les connaître avant que le gouvernement lui-même ne les ait fixés ? Mais ceux qui aiment à approfondir la raison des institutions, les motifs des cérémonies, doivent lire l'ouvrage de M. Frid... W.... ; et lorsque le programme des fêtes du couronnement paraîtra, ils devineront aisément à quoi tiendront les différences qu'il y aura entre l'inauguration royale et l'inauguration impériale, en supposant qu'il y en ait d'assez frappantes pour être remarquées.

FIÉVÉE.

Digitized by Google

Feuille Périodique du Musée des Aveugles, rue Sainte-Avoie, vis-à-vis la fontaine, n°. 155, à Paris; rédigée par une Société d'Aveugles, amis des lettres, des sciences et des arts; augmentée de divers articles écrits par des voyans, amis de l'humanité. Cette feuille paraîtra chaque mois, du 25 au 30, à dater du 1^er^ de celui-ci. Prix: 2 francs 50 centimes pour trois livraisons, 4 francs pour six, et 7 francs pour douze.

Le but de cette entreprise philantropique est d'établir et d'entretenir une correspondance entre les aveugles de diverses nations, de ranimer en leur faveur la sensibilité, de leur procurer le moyen d'employer leurs plumes, leurs presses, ainsi que tous leurs autres moyens d'industrie: elle pourra être utile et aux personnes privées de la vue, et à celles qui sont menacées de la perdre. On ne parlera dans ce Journal que de ce qui pourra intéresser les aveugles. Il faut s'attendre à y trouver moins d'amusement que d'instruction; mais les vues qui le font entreprendre sont si respectables qu'il n'est pas un particulier un peu aisé, qui ne doive se faire un plaisir, et, en quelque sorte, un devoir de les seconder, en s'y abonnant. C'est un moyen facile et bien peu dispendieux de venir au secours de la classe la plus malheureuse qui existe sur la terre. D'ailleurs les prodiges qu'elle exécute, et dont on verra le détail, ne sont pas sans intérêt.

SPECTACLES.

Théatre de l'Impératrice.

Sully et Bois-Rosé, fait historique, en trois actes.

Je ne sais pourquoi je n'augurais pas bien de cette pièce, qu'on disait être, non d'un homme de lettres, mais d'un

Digitized by Google

homme du monde. Ces gens du monde, *qui travaillent pour leur plaisir*, n'en donnent pas toujours au public. Je concevais bien que l'anecdote de Bois-Rosé pouvait fournir deux scènes: que dans l'une il se plaindrait de Sully à Sully lui-même qu'il ne connaissait pas; que dans l'autre, après avoir été averti de son étourderie, il se trouverait en présence du ministre qu'il avait offensé. Mais je ne voyais là de matière que pour un acte, et je me doutais que pour en composer trois il faudrait imaginer quelque épisode, qui pourrait produire des longueurs et de l'ennui. Dès la première scène, mon pressentiment est devenu une certitude.

Bois-Rosé arrive à Louviers avec sa fille Agathe. Le gouverneur de cette ville, Durosnay, est l'amant d'Agathe, à laquelle son père déclare qu'elle ne doit pas songer à se marier, s'il n'obtient justice de Sully, qu'il suppose lui avoir fait perdre le gouvernement de la place de Fécamp. On ne voit pas quelle connexité il peut y avoir entre ce mariage, et la réparation que desire Bois-Rosé. La pauvre Agathe se désole, comme de raison. Le père lui dit: « Il y » a long-temps que tu n'as vu Durosnay; je croyais que » l'absence t'avait rendue *plus tranquille*. » Cette platitude peut donner une idée du ton qui règne dans le dialogue. Bois-Rosé demande à l'amant d'Agathe des lettres de recommandation pour le roi, et apprenant qu'il y a dans l'auberge où il se trouve un seigneur de la cour, il va solliciter aussi ses bons offices contre le ministre. Ce seigneur était Sully qui, n'ayant rien de mieux à faire apparemment, s'amuse à lui faire conter la manière presque miraculeuse dont il avait autrefois enlevé Fécamp à Villars, alors ligueur comme Bois-Rosé. Sully, après lui avoir promis de le servir, imagine de lui jouer un tour de Page. Il lui fait ordonner les arrêts par Durosnay. Si des arrêts n'étaient

Digitized by Google

pas une bagatelle pour des militaires, la situation serait intéressante. Bois-Rosé, personnage très-brusque et très-grossier, jure, crie, tempête, s'emporte contre Sully. Durosnay cherche à le calmer. — Mais vous lui avez dit des choses désagréables. — Qu'est-ce que ça me fait à moi; tant pis pour lui; ce sont ses affaires. Cinq-cents mille diables s'échapperaient de l'enfer que je ne garderais pas les arrêts. Je veux que Dieu me confonde, je veux qu'on me mette en pièces si je les garde. — Tout comme il vous plaira, réplique Durosnay. Votre sort n'est pas dans mes mains. Le mien est dans les vôtres. Je vous laisse parfaitement le maître; vous me perdez, si vous faites une indiscrétion. Cette conduite est noble. Ce langage est décent. C'est, avec un portrait de Sully tracé par Durosnay, à-peu-près tout ce que j'ai remarqué de passable dans les trois actes; car le récit de la prise de Fécamp, qui a quelque intérêt, n'est ni nécessaire, ni amené. Après que la comédie des arrêts a duré assez pour impatienter beaucoup, que Durosnay a demandé grace pour son ami, et Agathe pour *son papa*, Sully, en présence de l'état-major annonce, qu'à sa sollicitation, Henri IV comble Bois-Rosé de différentes faveurs. « C'est bien (1), s'écrie Bois-» Rosé; que ne le disiez-vous un quart d'heure plus tôt? » L'allusion a été saisie avec vivacité, et on peut dire avec unanimité. Des éclats de rire sont partis de tous les coins de la salle; puis des huées, des coups de sifflets, à travers desquels on a néanmoins entendu Sully disant à Bois-Rosé : A propos, vous avez une fille à marier. On a deviné que

(1) On attribue un mot à-peu-près du même genre, mais plus plaisant, au célèbre Jean-Barth. On lui annonçait que le roi l'avait nommé chef d'escadre. Ce brave marin, qui avait la conscience de son mérite, répondit froidement : *Il a bien fait.*

Digitized by Google

la noce s'allait faire. Mais l'assemblée n'a pas voulu y assister, et quoiqu'on touchât bien évidemment à la conclusion, on a refusé de l'entendre. La chute a été complète. Il y avait dans cette pièce amphibie un valet d'auberge, dont l'auteur a cru peut-être que l'accent normand pourrait amuser. C'étoit un vrai jocrisse qui formait un contraste grotesque avec un ministre et des gouverneurs. On a été aussi très-choqué de voir mademoiselle Agathe mander Sully, comme un petit garçon, et cela pour implorer son indulgence et se jeter à ses genoux. Il paraît que l'auteur ne connaît pas plus les usages de la cour que les règles du théâtre.

Cette soirée de Picard a été fort maussade. Elle a commencé par *l'Eté des Coquettes*, comédie très-gaie de Dancourt, mais excessivement immorale. Ce sont tout uniment des filles et des femmes de mauvaise vie qui *plument* un financier, et entretiennent des jeunes gens. La pièce a été jouée très-languissamment et a paru ennuyeuse, parce que les femmes, sur-tout, récitaient leurs rôles comme des leçons mal apprises. On a fini par une farce de Molière, (*la Comtesse d'Escarbagnas*), dans laquelle il se trouve de grossières équivoques qui seraient aujourd'hui très-justement sifflées.

ANNONCES.

Fastes de la nation française, ou Tableaux pittoresques gravés par d'habiles artistes, accompagnés d'un texte explicatif, et destinés à perpétuer la mémoire des hauts faits militaires, des traits de vertus civiques, ainsi que des exploits de la légion d'honneur.

Pour propager en France l'esprit public, il est essentiel de mettre sans cesse sous les yeux du militaire et du citoyen les faits héroïques et les belles actions qui ont mérité à la nation française l'admiration et l'estime de toute l'Europe.

Le but de cet ouvrage est de multiplier les archives aux membres de la légion d'honneur, et de faire connaître les titres à tous ceux qui, par des preuves authentiques, pourront espérer les bontés du gouvernement.

Première livraison, présentée à leurs majestés et à la famille impériale, par Thernisien-d'Haudricourt.

Digitized by Google

N°. I^er. — *Première livraison.*

Contient les sujets suivans :

Fol. 1^er. — L'ordonnateur Sucy, séparé de la flottille du Nil au moment où il est assailli par un grand nombre d'Arabes.

Fol. 2. — Le général Fugières perd un bras à la bataille d'Aboukir.

Fol. 3. — A la prise de Jaffa, Vaucher, grenadier de la 13^e. demi-brigade, sauve la vie à quatre négocians français.

N°. II.

Fol. 4. — Baudot, aide-de-camp du général Kléber, partage sa dernière ration de biscuit avec un officier anglais fait prisonnier, ainsi que lui, par les Osmanlis.

Fol. 5. — Huit soldats de la 13^e. demi-brigade traversent la ville du Caire au milieu des Mameloucks et des Janissaires révoltés, et parviennent à entrer dans la citadelle.

Fol. 6. — Madame Verdier, épouse du général de ce nom, secourt et ramène un soldat aveugle égaré dans le désert.

N°. III.

Fol. 7. — Le lieutenant-général Solignac, au siége de Toulon, contribue, par son intrépidité, à mettre l'armée ennemie en déroute, et fait prisonnier le général en chef Hoara.

Fol. 8. — Aubert, grenadier de la 8^e. demi-brigade, tue, dans un duel particulier, en présence des deux camps, un soldat ennemi du corps des Mameloucks-Rouges.

Fol. 9. — Pierre Bazil, de Nenil, arrondissement de Saumur, se dévoue pour arrêter les ravages d'un incendie.

N°. IV.

Fol. 10. — Vingt-deux marins français, prisonniers à Gibraltar, s'emparent d'un vaisseau anglais *le Temple*, et le conduisent à Lorient.

Fol. 11. — Stamphly, vaguemestre, sert de guide, et se consacre au service de son ami Lhuillier, sergent des grenadiers, devenu aveugle dans la campagne d'Egypte.

Fol. 12. — Dans un incendie, Catherine Robaine s'élance au milieu des flammes pour sauver le fils de son maître, Nicolas Hormant, serrurier de Voinont, près Nancy.

La souscription, ouverte en tout temps, est de 10 fr. par livraison, composée de quatre numéros en beau papier; de 12 fr. en vélin; de 21 fr. coloriée, et de 24 fr. avant la lettre.

Les membres de la légion d'honneur, dont les titres de gloire seront consignés dans les Fastes de la France, auront la faculté de se procurer chaque numéro séparément au prix de 3 fr.

On souscrit, pour cet ouvrage, au bureau de l'Auteur, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, n°. 1434; et chez les principaux libraires de l'Europe et directeurs des postes de tous les départemens.

Nota. On ne recevra que les lettres affranchies.

Essai sur la théorie des trois élémens, comparé aux élémens de la chimie pneumatique. Un vol. in-8°., avec cette épigraphe :

Videndum est non modò quid quisque loquantur, sed etiam quid quisque sentiat, atque etiam quid de causâ quisque sentiat.

Cet ouvrage, imprimé à Lyon, chez MM. Ballanche père et fils, l'a été pour le compte de l'auteur.

A Paris, chez le Normant, rue des Prêtres S. Germ.-l'Aux., n. 42.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Un lettre de *Santò-Domingo*, du 1^er^ thermidor, annonce qu'on y est hors de toute crainte, la garnison s'augmentant chaque jour des Français réfugiés dans les îles voisines. Avec quelques secours, dit-on, la destruction des rebelles serait facile, tant leur position est critique depuis qu'ils ont massacré les Américains comme les Français; ils n'en reçoivent plus aucun secours; les mulâtres désertent, et beaucoup de nègres deviennent marons et se réfugient dans les doubles mornes. Les Espagnols de l'île ont forcé des détachemens de Dessalines à se retirer.

Pétersbourg, 20 *septembre*. M. Rayneval, chargé d'affaires français, est parti d'avant-hier. L'agent de commerce de France est encore ici. L'auditeur du nonce apostolique a aussi reçu l'ordre de s'éloigner.

Suède. *Calmar*, 22 *septembre*. Le comte de Lille et le duc d'Angoulême sont arrivés ici le 25 de ce mois. Les autorités civiles et militaires sont allées à leur rencontre et les ont accompagnés jusqu'au palais du gouvernement qui était disposé pour les recevoir. Leur suite est composée des ci-devant duc de Bienne, comte de Chatelleraut, comte d'Avray et marquis de Bonnay.

Ausbourg, 8 *octobre*. Depuis huit jours les bruits les plus extraordinaires sont généralement répandus dans notre ville. Nous les rapportons sans prétendre les garantir. On assure que notre ville perdra son immédiateté, pour passer sous la souveraineté de l'électeur de Bavière; qu'il en sera de même à l'égard de Nuremberg, qui sera sous la domination du roi de Prusse, et que l'électeur archi-chancelier de l'Empire aura Francfort, de manière qu'il ne resterait que trois villes impériales immédiates, Hambourg, Lubeck et Brême.

Ratisbonne. Le bruit circule ici que notre ville va passer sous la domination bavaroise. L'électeur archi-chancelier serait indemnisé par la cession de Constance et de son district. La Bavière, d'un autre côté, abandonnera à l'Autriche certaines parties du territoire. Au reste, ces arrangemens auront été soumis, à Mayence, à l'approbation de l'empereur Napoléon.

Des lettres des environs de Malaga, du 8 septembre, annoncent que la fièvre jaune y redoublait de violence.

Digitized by Google

Les ravages de l'épidémie sont tels, écrit-on, que cette cité, une des plus florissantes de l'Espagne, se trouvera bientôt sans habitans, si la Providence ne vient à leur secours. Depuis le 1er septembre, il y périt journellement 300 invidus. La contagion enlève aussi un grand nombre de personnes dans les campagnes.

Rome, 29 septembre. Le général Caffarelli est arrivé en cette ville il y a deux jours. On ne dit pas encore quel jour le pape partira pour Paris.

Voici ce qu'on lit de plus intéressant dans les derniers journaux de *Londres*, jusqu'au 9 octobre :

Relation de l'amiral Keith, du 3 septembre, aux lords de l'amirauté.

Leurs seigneuries savent que je me suis appliqué depuis quelque temps à m'assurer du moyen le plus efficace d'attaquer les flottes ennemies dans leurs rades, en face de leurs ports. Etant arrivé dans l'après-midi, le 1er du courant, devant cette rade, et voyant que le temps s'annonçait devoir être favorable, et que l'ennemi avait fait sortir environ 150 bâtimens de la flotille, je résolus de faire l'épreuve des moyens d'attaque qui avaient été combinés. Les dispositions définitives à cet effet furent achevées hier matin. Les officiers dénommés ci-après eurent le commandement des principaux bâtimens qui devaient être employés cette fois-ci.

L'opération commença hier à neuf heures un quart, et c'est terminée ce matin à quatre heures un quart. Plusieurs des bâtimens, préparés à cet effet, ont fait explosion au milieu et près de la flottille; mais en conséquence de la très-grande distance où les bâtimens ennemis se trouvaient les uns des autres, il semble qu'ils n'ont pas souffert beaucoup, quoiqu'il soit évident qu'il a régné parmi eux une grande confusion, et qu'il semble qu'il leur manque depuis hier à la chute du jour deux brickc et plusieurs des petits navires (1). Malgré le feu de l'ennemi, qui a duré toute la nuit, nous n'avons éprouvé aucun accident (2). L'ennemi n'a pas cherché à opposer ses bâtimens à rames aux nôtres. Leurs seigneuries n'attendront pas que, dans le moment actuel, j'entre dans de grands détails; mais je crois qu'il est de mon devoir de leur faire part de la conviction où

(1) Cette conjecture est une erreur. (*Moniteur.*)

(2) L'ennemi a perdu 3 bâtimens, 100 hommes, et a eu 200 blessés. (*Moniteur.*)

Digitized by Google

je suis que, dans le cas d'une réunion plus considérable de bâtimens ennemis dans la rade, une opération de cette nature, combinée sur un plus grand plan, semble nous promettre un résultat favorable.

Les nouvelles qui nous sont arrivées de France relativement à la réponse à l'*ultimatum* de la Russie, nous font croire que le langage des deux puissances est beaucoup plus modéré qu'on ne l'avait pensé. Selon les derniers rapports, l'empereur des Français desirait sincérement entretenir la bonne intelligence avec celui de la Russie; mais il ne pouvait cependant consentir à faire évacuer l'Hanovre ni le royaume de Naples.... D'ailleurs, pas un mot du roi de Sardaigne; beaucoup de détails sur les négociations entre la Russie et l'Angleterre, et sur l'envoi des Russes à Corfou. L'empereur des Français espérait que la guerre entre la France et les puissances du nord ne seroit qu'une *guerre de papier*, et il ne pouvait s'empêcher de remarquer que, quoique la Russie ne pût faire aucun mal à la France, elle avait pourtant fait tout ce qu'il fallait pour la provoquer à la guerre.

— On assure que le roi de Suède a fait faire des ouvertures à notre cour pour une alliance offensive et défensive; qu'il a offert d'augmenter son armée de vingt régimens, et sa marine militaire en proportion; bien entendu que de son côté l'Angleterre lui fournirait pour cela des subsides. D'après la situation où nous nous trouvons dans ce moment à l'égard de la Russie, il est probable que notre cour ne consultera pas celle de Pétersbourg avant d'en venir à un arrangement définitif avec la Suède, sur l'objet qui vient d'être indiqué. On annonce en même temps que nos croiseurs viennent de recevoir l'ordre de protéger le commerce suédois.

Le bruit court dans les cercles politiques, qu'il vient d'être fait à notre gouvernement, de la part du cabinet de Vienne, des ouvertures qui auraient pour objet de faire reconnaître par l'Angleterre le nouveau titre d'empereur héréditaire d'Autriche, pris par l'empereur d'Allemagne. Notre cour a dû répondre qu'elle suivrait, sur cet objet, l'exemple de son allié l'empereur de Russie. On sait, d'un autre côté, qu'une ouverture semblable ayant été faite à Pétersbourg, la réponse de cette dernière cour n'a pas été satisfaisante. On ajoute qu'en conséquence de la conduite tenue par l'Angleterre et la Russie dans cette circonstance, les ambassadeurs autrichiens vont être rappelés de

Digitized by Google

Londres et de Pétersbourg, et remplacés par des agens diplomatiques revêtus simplement du titre de chargés d'affaires.

Une lettre reçue du continent s'exprime ainsi sur les changemens à opérer en Hollande. « Depuis long-temps il » est question de changer le gouvernement batave, dont » on est mécontent. Tantôt on dit que le vice-amiral » Verhuel et l'ambassadeur Schimmelpenninck seront mis » à la tête des affaires, avec le titre de consuls, tantôt on » répand que le prince Louis, frère de l'empereur, sera » établi en Hollande, comme Stathouder. L'opinion qu'on » débite aujourd'hui, c'est que la France est convenue » avec la Prusse, que le prince héréditaire d'Orange, » beau-frère du roi, prendra la souveraineté de la répu- » blique batave, sous la protection de l'empire français. »

(Morning-Chronicle.)

Les fonds publics sont en baisse depuis deux jours. La probabilité d'une guerre avec l'Espagne, et le bruit qu'il avait été pris par le gouvernement français des mesures pour que toutes communnications fussent rompues entre la Hollande et l'Angleterre, paraissent avoir été les principales causes de cette dépréciation. *(Courrier.)*

PARIS.

Le corps législatif est convoqué pour le 1^er^ frimaire prochain, à l'effet d'assister au sacre et couronnement de l'empereur, qui est fixé au 4 du même mois.

— S. M. I. a ordonné au ministre de la guerre de porter une attention toute particulière aux fortifications de Mayence, qu'elle a examinées avec le plus grand détail, et dont elle a été très-satisfaite. Elle considère cette ville comme un des boulevards de la frontière du Rhin.

— Les gardes d'honneur qui se sont formés dans les différentes villes où S. M. I. a séjourné, seront admises à la cérémonie de son couronnement.

— La dénomination de *corp impérial* vient d'être donnée à l'artillerie.

— On a révoqué en doute l'existence d'un fétus dans le corps d'un jeune homme, mort à Rouen à l'âge de 14 ans, et celle des vipères aspics dans la forêt de Fontainebleau. On en a fait des plaisanteries. On s'est moqué de la crédulité des français. Il se trouve aujourd'hui que les deux faits sont avérés.

Digitized by Google

(N°. CLXXIII.) 5 BRUMAIRE an 13.
(Samedi 27 Octobre 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

INVOCATION AU SOMMEIL.

Toi par qui tout se vivifie,
Soutien de l'homme en ses travaux,
Qui suspends le cours de nos maux,
Et nous consoles de la vie;
O toi dont la pure ambroisie
Rend aux organes languissans
Cette heureuse et libre énergie
Qui sert l'audace du génie
Et fait la volupté des sens,
Sommeil, exauce ma prière !
Phébé, de ses rayons amis,
A sept fois éclairé la terre,
Depuis que tes pavots chéris
N'ont fermé ma triste paupière;
La nuit paisible avec lenteur
S'écoule, et son profond silence

Digitized by Google

Ne rend point le calme à mon cœur
Et sa bienfaisante fraîcheur,
D'un sang qui bouillonne et s'élance,
Ne saurait tempérer l'ardeur.

Encor si, pour calmer ma peine,
J'avais un objet séduisant
Qui le soir, de sa douce haleine,
Vînt rafraîchir mon lit brûlant;
C'est alors qu'avec bienséance,
Sommeil, tu pourrais me quitter :
Alors, loin de m'en attrister,
Je rendrais grace à ton absence.
Mais las ! il n'en est point ainsi;
Dans ma couche célibataire,
Au lieu d'une aimable bergère,
Je ne rencontre que l'ennui
Qui se cramponne au solitaire.

Eh ! que n'ai-je point à souffrir
Des maux cruels de l'insomnie !
Par eux je me sens défaillir :
La plus sombre mélancolie
Avec effroi vient me saisir.
Je me crois mort pour le plaisir,
Et ne vois à travers la vie
Qu'un insupportable avenir.

Ah ! c'en est trop; Dieu que j'implore,
Rends-moi tes puissantes faveurs !....
Voue à l'excès de tes rigueurs
Ce mortel qu'à jamais dévore
L'Envie et ses poisons rongeurs;
Ce méchant qui, nourri de haine,
Méconnaît dans son ennemi
Un membre de l'espèce humaine ;
Cet ingrat au cœur avili
Qui, pour prix des plus grands services,

Digitized by Google

Va, dans ses odieux caprices,
Souiller la couche d'un ami !
Sommeil, que ta juste colère,
Châtiant ces esprits pervers,
Les livre aux tourmens des enfers!
Ils sont dignes d'un tel salaire.

Mais moi, qui n'ai d'autre desir
Que d'être utile à mon semblable,
Moi dont l'humeur est si traitable,
Et qui n'aspire qu'à jouir
Des biens que peuvent nous offrir
Les beaux-arts, le lit et la table,
Est-ce à moi de ne pas dormir?

Et cependant, Sommeil volage,
Tu fuis de mes yeux attristés,
Et des plus nobles facultés
Ta fuite m'a ravi l'usage.
Victime, hélas ! de ta rigueur,
Mon ame flétrie, affaissée,
Est sans ressort et sans vigueur,
Et mon esprit dans sa langueur
Perd jusqu'au don de la pensée.
Ce bel art dont le goût heureux
Semait de fleurs mon existence,
L'amour du Pinde et de ses jeux
Ne peut vaincre mon impuissance.
Je n'ai plus cette noble ardeur
Et cette activité féconde
Qui, dans les jours de mon bonheur,
M'inspirait, au milieu du monde,
Des vers aussi purs que mon cœur.
Ces vers, sans ombrager l'envie,
Plaisaient parfois à mes amis;
Ils écartaient les noirs soucis
Dont ma jeunesse est poursuivie.

Trop vains regrets !..... Il est passé

Digitized by Google

Ce temps d'agréable folie ;
Mon Apollon s'est éclipsé,
Et ma veine semble tarie.
Que si, rappelant mes esprits,
Je veux lire un de ces écrits
Qui tour-à-tour charmaient ma vie,
Ma tête s'affaiblit soudain,
Mes yeux se couvrent d'un nuage,
Et, pour si beau que soit l'ouvrage,
Le livre échappe de ma main.

Ah ! quand pourrai-je, heureux encore,
Morphée, en sortant de tes bras,
Avec ardeur suivre les pas
De ces poètes que j'adore ;
Chercher la raison dans Boileau,
Y découvrir à son flambeau
Tous les trésors de l'harmonie ;
Avec l'auteur d'Iphigénie
M'affermir dans le goût du beau,
Et dévorer tout ce Voltaire
Dont toujours le brillant flambeau
Et nous réchauffe et nous éclaire (1) !....

Mais quoi ! je vais être écouté ;
Mes prières ne sont pas vaines :
Déjà mon sang moins agité
Coule mollement dans mes veines.
Par degrés de mon faible corps
Je sens céder tous les ressorts :
Mon existence est suspendue ;
Tout objet s'efface à ma vue,
Mon œil se ferme, je m'endors.

FÉLIX DE SAINT-GENIEZ.

(1) Il n'est ici question que de ses belles tragédies.
(Note de l'Auteur.)

Digitized by Google

L'OBSTACLE,

TRADUCTION DE MÉTASTASE.

Ruisselet, orgueilleux du progrès de tes ondes,
Arrête; à l'autre bord déjà Cloris m'attend :
Si tu suspends le cours de tes eaux vagabondes,
Si je puis te passer, lui parler un instant,
Pour prix d'un tel bienfait je serai trop content
De te voir inonder mes campagnes fécondes.
Tu t'accrois cependant, ô fleuve trop jaloux !
Le jour va se lever, voici déjà l'aurore,
Cloris m'attend, et toi tu me retiens encore :
Qui peut donc m'attirer ce superbe courroux ?
Ah ! plutôt songe aux soins que j'ai pris pour te plaire ;
Pour défendre tes bords que la fleur embellit,
D'Eglé, de Lycoris j'ai bravé la colère ;
J'ai toujours éloigné les troupeaux de ton lit :
Souvent même, tenté d'une soif dévorante,
Oui souvent, fleuve ingrat, j'en atteste les Dieux,
N'osant ternir l'éclat de ton eau transparente,
Je m'en suis refusé le secours précieux.
Ton nom est-il connu ? de mes vers c'est l'ouvrage.
A l'abri des ardeurs des arides étés,
Coules-tu fraîchement sous un épais ombrage ?
Tu le dois aux lauriers que ma main a plantés ;
Oui, j'en ornai tes bords, lorsque ton flot paisible
Touchait à peine au fond de ton lit desséché,
Qu'un rameau par le vent d'un arbuste arraché,
Opposait à ta course un obstacle invincible :
Et voilà qu'aujourd'hui, torrent impétueux,
Gonflé d'écume, et fier de tes eaux entassées,
Tu roules à grand bruit des roches fracassées,
Et fuis en dédaignant ton rivage et mes vœux.
Mais ces heures d'orgueil seront bientôt passées ;

Digitized by Google

Bientôt je te verrai le dernier des ruisseaux
Aux cailloux de ton lit répéter tes murmures;
Alors, ingrat, alors, pour venger mes injures,
Je détruirai tes bords, je troublerai tes eaux,
Et je te forcerai, par mille affronts nouveaux,
D'aller salir les mers de tes ondes impures.

AUGUSTE DE LABOUÏSSE.

VERS

A monsieur B....., colonel du 14e de dragons, prêt à s'embarquer pour l'expédition d'Angleterre, en réponse à une de ses lettres reçue pendant les vendanges.

Villeneuve-du-Lot, ce 10 vendémiaire an 13.

QUAND je reçois votre missive,
Que nos projets sont différens!
Vous n'attendez que de bons vents
Pour aller sur une autre rive,
A coups de sabre et de mousquets,
Soumettre et piller les Anglais.
Moi cependant, bien plus honnête,
Mais moins sublime en mes desseins,
Je m'aiguise que ma serpette
Pour aller couper des raisins.

Si mon sort vous fait peu d'envie,
J'en suis ravi; mais je supplie
Bacchus, Mars et les Dieux marins,
Qu'en bonne humeur ils vous conservent,
Et que sur-tout ils vous préservent
Des ouragans et des requins.

Mais cette crainte est un outrage
Aux destins du Grand Empereur;
Oui, j'en jure par son courage,
Par vos dragons, par son bonheur,

Digitized by Google

Il atteint la perfide plage,
Et d'Albion il est vainqueur.
En la punissant de ses trames,
Braves Français, soyez humains;
Si les Anglais sont des faquins,
Voulez-vous être des infames?
Vivent de plus joyeux destins!
Punissez leur malice noire,
En les obligeant à ne boire
Que de l'eau pure, ou de nos vins.

CAPRAIS-BONNAL.

A L'ÉTOILE DU SOIR.

PARAIS, Vesper, flambeau d'amour;
Eclaire ma marche tremblante,
Et conduis, au défaut du jour,
Le bien-aimé vers son amante.
Vesper, ne crains pas que ma main,
Au détour obscur d'un chemin,
Ou dans la forêt tortueuse,
Sur le voyageur incertain
Dirige le tube assassin.
Prête-moi ta clarté douteuse;
Je convoite un plus doux larcin
Je cours guidé par sa promesse
Je cours vers ma belle maîtresse,
Plein d'amour, d'espoir, de désir
Déjà le vent du soir caresse
La plaine où Cérès va jaunir
L'horizon rétréci s'abaisse,
J'entends le rossignol gémir;
Voilà l'heure de la tendresse:
Hâte-toi, brille, le temps presse,
Donne le signal du plaisir.

J. M. CORRENT-LABADIE.

Digitized by Google

ENIGME.

Depuis que je suis née, on me voit, sans repos,
Toujours renouveler ma course vagabonde,
Et celui qui me fit en prononçant deux mots,
M'obligea de courir jusqu'à la fin du monde.

LOGOGRIPHE.

Sans peine, cher lecteur, tu dois me deviner,
Car je vais t'indiquer la route la plus sûre :
Regarde un peu plus haut, je viens de me glisser,
Déguisée, il est vrai; mais sous cette figure,
Tu trouveras bientôt l'art perfide des grands,
Qui fait dire souvent, quand on hait, je vous aime :
Je souris aux guerriers, je sers les intrigans,
Et veut-on me détruire ? on m'oppose à moi-même.
Je n'ai que quatre pieds; si l'on me prive d'un,
Je deviens sous tes yeux un passage commun.

Par un Abonné.

CHARADE.

Vous n'avez pas été, belle Iris, mon premier,
Puisque vous avez eu besoin de mon entier,
Et que vous n'êtes pas encore mon dernier.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Songe.*
Celui du Logogriphe est *Lion*, où l'on trouve *Nil, lin, on, il, ni, Id.*
Celui de la Charade est *Po-lis-son.*

Digitized by Google

Réflexions philosophiques et critiques sur les couronnes et les couronnemens, les titres et les sermens; par *Frid. . . . W. . . . .* traduites de l'allemand, avec des notes de l'éditeur, et les détails des inaugurations impériales et royales. Brochure in-8°. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez *Merlin*, libr., rue du Hurepoix, n°. 13; et chez *le Normant*, impr.-libr., rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

DANS le dernier numéro du Mercure, nous n'avons pu qu'indiquer l'esprit de cet ouvrage, en promettant d'en parler avec plus de détails: peut-être arriverons-nous trop tard, car tous les journaux s'en sont déjà mis en possession : mais le mérite d'un écrit intéressant, et dont le but est utile, consiste quelquefois moins encore dans les réflexions qu'il contient que dans celles qu'il fait naître; et, sous ce rapport, il nous reste beaucoup à dire sans être réduits à copier les éloges qu'a reçus cette brochure.

Entre l'esprit littéraire du dix-septième siècle et l'esprit littéraire du siècle suivant, la plus grande différence qui existe, la seule qu'on n'ait point encore remarquée, et pourtant la plus incontestable, c'est qu'il étoit honorable d'écrire dans le sens du gouvernement sous le règne de Louis XIV, que tous les ouvrages faits à cette époque, et adoptés par la postérité, sont conformes aux grands principes moraux et politiques de l'état, tandis que, sous les règnes suivans, les succès littéraires ont presque toujours été mesurés sur la hardiesse avec laquelle les écrivains attaquaient la morale et la

Digitized by Google

monarchie. Ces écrivains étaient accablés de récompenses ; les places lucratives et les pensions qu'ils tenaient du gouvernement surpassaient tout ce que Louis XIV avait accordé aux savans et aux littérateurs de son temps; et cependant, loin de se croire liés par la reconnaissance, nos philosophes étaient parvenus à faire regarder comme un acte de bassesse d'appuyer par ses talens les lois, la religion et les premiers intérêts de l'état. Ce délire inconcevable devint, pour ainsi dire, un esprit national, et corrompit jusqu'aux hommes dont le premier devoir était d'en atténuer les effets: entre mille exemples, je n'en citerai qu'un. Tout le monde sait que l'ouvrage de l'abbé Raynal, défendu en France, s'y vendait publiquement ; il était également public que chaque exemplaire vendu rapportait douze francs à celui qui était chargé d'en arrêter la circulation. Lorsqu'un écrivain, par ses inconséquences, s'était attiré le blâme des magistrats, les plus grands seigneurs se faisaient un honneur de le prendre hautement sous leur protection ; et si un ministre était disgracié, il était du bon ton d'aller se faire écrire à sa porte, même sans avoir de liaison avec lui. L'antiquité ne nous offre aucun exemple de dévouement pour les grands hommes proscrits, qu'on puisse comparer aux marques d'intérêt prodiguées en France, par esprit d'opposition, à de mauvais administrateurs qui n'avaient que trop mérité d'être rendus à leur nullité. Obtenir par l'intrigue des graces de la cour, et se vanter de mépriser le gouvernement; mendier par les louanges les plus ridicules les bienfaits des cours étrangères, et en tirer vanité ; cacher l'ingratitude pour son pays sous les dehors d'un amour désintéressé pour le peuple, et déguiser la bassesse des éloges prodigués aux étrangers sous le beau nom de philantropie, telle fut la

Digitized by Google

conduite de la plupart des écrivains du dix-huitième siècle : ils réussirent à la faire applaudir par ceux qui devaient en être les premières victimes; ce qui prouve qu'ils avaient beaucoup d'esprit, ou que les hautes classes de la société en manquaient entièrement, malgré les progrès des lumières.

A cet égard, l'expérience de la révolution n'a pas été perdue pour les Français; les ouvrages dont les principes sont opposés aux intérêts de l'état perdent chaque jour une partie de la réputation usurpée qu'ils avaient obtenue dans un moment de délire; les ouvrages qui tendent au contraire à unir de plus en plus les intérêts de l'état et ceux des citoyens, sont accueillis avec prédilection. En effet, ces intérêts ne peuvent jamais être séparés sans qu'il en résulte les plus grands malheurs; nous l'avons appris à nos dépens, et la leçon a été trop forte pour qu'elle puisse être oubliée de long-temps. Il ne faut donc pas être étonné si maintenant il suffit de huit jours pour être en retard dans le jugement qu'on peut porter d'un écrit fait ce qu'on appele dans le sens du gouvernement; l'accueil qu'il reçoit du public devance les réflexions des critiques : tel a été le succès de l'*Etat de la France en l'an* 8, ouvrage conçu avec tant de talent qu'il obtint en paraissant d'être cité dans le parlement d'Angleterre comme une autorité; tel est le succès du volume que nous annonçons. Il ne s'agit, il est vrai, que d'un seul objet; mais cet objet est traité avec soin.

L'auteur remarque avec raison que l'antiquité fut prodigue de couronnes, et il entre dans des détails curieux sur celles accordées aux vertus et aux talens. Le besoin d'être distingué par ses concitoyens se fait sentir même dans la simplicité de mœurs des premiers peuples dont parle l'histoire : une couronne de feuillage, de simple gazon,

Digitized by Google

fut long-temps une récompense enviée par les héros, et les bienfaiteurs de leur patrie; à mesure que la civilisation fit des progrès, ces couronnes augmentèrent en valeur, et malheureusement elles perdirent de leur prix. Mais ce n'est point parce qu'elles furent de métal précieux et travaillées avec soin qu'elles cessèrent d'être un motif d'émulation: tout est relatif dans la société; et les marques d'honneur doivent nécessairement se ressentir des progrès que les richesses et les arts font chez les différentes nations. Le poète peut regretter dans ses vers la rusticité des premiers âges; le politique n'outre rien parce qu'il ne juge pas les hommes avec son imagination. Les philosophes qui croyaient dire des choses bien sensées en parlant sans cesse de réduire à leur primitive simplicité les cérémonies de la religion, oubliaient que partout la pompe du culte a été égale à la richesse des peuples. En effet rien ne serait plus déshonorant pour une nation que de voir les arts enrichir ses palais, embellir ses maisons, tandis que les temples seraient sans éclat: il y aurait dans cet abandon plus de fautes encore contre la véritable politique que contre la décence. On peut en dire autant des distinctions sociales, de tout ce qui doit frapper les sens pour arriver à l'esprit. Dans tous les pays, ce qui diminue, et finit par anéantir entièrement le prix des récompenses accordées aux vertus et aux talens, c'est l'abus seul que l'on fait de ces marques distinctives; et l'on peut appliquer à plusieurs époques de l'histoire moderne ce que l'auteur dit en parlant des Athéniens.

« L'amour immodéré du plaisir, et la passion » effrénée des spectacles et du luxe corrompirent » toutes ces institutions. Les honneurs excessifs » rendus à des hommes dont l'unique profession » était de se donner en spectacle, ôtèrent de leur

Digitized by Google

» prix aux honneurs que l'on accordait aux talens » les plus estimables ; et les couronnes des Croto- » niates firent honte à celles des Thrasybule, des » Démosthène et des Eschyle. »

Les Romains ne se livrèrent à la manie des arts frivoles qu'après avoir été corrompus par la philosophie ; leurs institutions premières semblent avoir été calculées comme si ce peuple avait en effet deviné dès son origine qu'il était destiné à conquérir le monde : aussi n'y avait-il point à Rome de couronnes pour les talens ; on en comptait six différentes, et elles étaient toutes militaires. 1°. La couronne vallaire offerte à celui qui forçant les retranchemens ou le camp ennemis, y entrait le premier. 2°. La couronne murale pour le premier qui avait escaladé les murs d'une ville, ou y était entré par la brèche. 3°. La couronne navale destinée à celui qui, les armes à la main, avait sauté le premier sur un vaisseau ennemi : elle ne fut donnée qu'une fois. 4°. La couronne civique, récompense du soldat qui, au péril de sa vie, avait conservé celle d'un autre citoyen en le débarrassant de son ennemi : cette couronne ne mettait pas à l'abri de l'ingratitude populaire, puisque Coriolan est le premier qui l'obtint. 5°. La couronne obsidionale, décernée à celui qui avait fait lever un siége. 6°. Enfin, la couronne triomphale dont le nom indique suffisamment la destination.

Couronner la tête d'un homme brave ou distingué par ses vertus, est une action si naturelle qu'on la retrouve partout, et que l'origine s'en perd dans la plus haute antiquité ; aussi n'y a-t-il pas de comparaison plus juste que celle faite entre le corps humain et le corps politique, entre le *chef* de l'état, les différens ordres qui en sont les *membres*, et la nation prise pour le *corps*, en tant que ce mot renferme tout ; car il est évident que les chefs des

Digitized by Google

états ont tiré l'attribut qui les distingue de l'usage immémorial de couronner l'homme fort. Mais les Grecs et les Romains faisaient une grande distinction entre la couronne et le diadême : la couronne de laurier que portait César plaisait aux Romains, le diadême que lui offrit Antoine les frappa d'épouvante, tant les signes ont d'empire sur l'imagination à l'époque même où ils ne sont plus la preuve ou la règle du pouvoir ! Il est vrai que le diadême n'était guère adopté que dans l'Asie où l'histoire montre constamment plus de maîtres et d'esclaves que de rois et de sujets, et que sous ce rapport ce signe de la puissance souveraine devait avoir quelque chose d'odieux pour des peuples jaloux de leur liberté, même après avoir perdu les mœurs nécessaires pour en jouir. Quoique les nations de l'Europe moderne n'aient jamais fait sur les attributs du pouvoir des distinctions aussi subtiles que les Grecs et les Romains, on doit remarquer cependant que le mot diadême n'est reçu chez nous que dans la poésie, et que le mot couronne, généralement adopté, se lie davantage aux idées que nous avons de nos droits et des devoirs des souverains.

Plus une nation augmente son territoire, et plus le gouvernement a besoin d'être concentré; l'histoire n'offre aucune exception à cet égard. On conçoit sans peine qu'une ville puisse être, tant bien que mal, administrée démocratiquement; l'exemple de Rome prouve qu'une aristocratie expérimentée peut gouverner une grande étendue de pays; mais lorsque l'empire Romain n'eut plus de limites que celles du monde connu, la force des événemens fit naître le gouvernement d'un seul. Les règles de ce genre de gouvernement ne furent malheureusement jamais bien déterminées pour les Romains; le pouvoir impérial se composait souvent de tous les pouvoirs de la république,

Digitized by Google

et quelquefois d'une partie de ces pouvoirs, suivant les hommes et les circonstances. Les vainqueurs du monde regrettèrent presque toujours leur liberté ; ils la voyaient dans les anciennes lois, et oubliaient qu'elle était bien plus dans les anciennes mœurs, que chaque jour il devenait de plus en plus impossible de remettre en crédit : aussi leur sort dépendit-il des vertus et des vices de celui que les événemens appelaient à l'empire, et ils cessèrent d'être avant d'avoir su jusqu'à quel point la liberté et la monarchie sont compatibles. Jusqu'à l'établissement politique du christianisme, les empereurs furent choisis par celui qui gouvernait, ou proclamés militairement, sans qu'il y eût aucunes cérémonies religieuses fixées pour leur couronnement; et c'est le seul peuple policé que l'histoire nous montre se donnant ou recevant des chefs sans appeler sur eux et sur l'état la protection de la Divinité : chez les Tartares même c'est en présence de Dieu que le chef est reconnu.

Les observations historiques conduisent l'auteur à distinguer le couronnement du sacre ; le sacre est un acte religieux; le couronnement est un acte politique et militaire. Les peuples que les Romains appelaient barbares, et qui inondèrent l'Europe, étaient dans l'usage de proclamer leur chef militairement; en effet, la nation étant toute guerrière, n'ayant point d'établissemens fixes, le chef des guerriers était nécessairement le chef de la nation; et sa reconnaissance par les soldats suffisait pour constater son pouvoir: il ne fallait point d'autre cérémonie que de l'élever sur un bouclier, car c'est toujours dans les intérêts et dans la situation naturelle d'un peuple qu'il faut chercher la raison de ses usages. Mais lorsque ces guerriers eurent formé des établissemens, la proclamation du chef cessa d'être entièrement militaire; elle devint politique;

Digitized by Google

et la présence des *pairs*, c'est-à-dire des pareils du monarque, la reconnaissance de leurs droits réciproques furent des conditions de l'acte du couronnement, conditions variables comme toutes les choses humaines, suivant la force ou la faiblesse des parties contractantes. Enfin, des cérémonies religieuses consacrèrent ce grand acte, et l'ordre s'introduisit peu-à-peu dans l'état pour le bonheur des chefs et de la nation.

Les Gaules avaient été conquises; c'est ce qu'il ne faut jamais oublier quand on cherche la raison du pouvoir féodal, et de toutes les humiliations qu'il traînait à sa suite : tout traité entre des vainqueurs et des vaincus ne présente guère que l'abus de la force d'un côté, et de l'autre l'esclavage. Pour confondre les deux nations dans une seule, il fallait un corps intermédiaire, et la religion le créa. On peut aujourd'hui crier contre l'ambition des papes, la turbulence des moines, l'avidité des prêtres : le mal qu'ils firent tenait aux mœurs du temps; le bien qu'ils ont fait tient à la pureté de la morale religieuse, et dure encore. Il n'y a point de vérités historiques plus incontestables, il n'y en a point d'aussi clairement démontrées, si ce n'est cependant que les Français n'attendirent pas le règne de la philosophie pour contester au chef de la religion le droit de disposer de la couronne du chef de l'état : notre esprit national à cet égard est la plus belle réponse qu'il soit possible de faire à ceux qui opposent sans cesse des déclamations aux faits.

Si l'on réfléchit combien il était difficile de confondre les vainqueurs et les vaincus, de ne faire qu'un seul intérêt d'intérêts si directement opposés, on sentira que les grandes commotions données par l'ambition du pouvoir sacerdotal étaient nécessaires dans l'ordre des événemens. Les passions,

Digitized by Google

passions, dirigées dans un autre sens, eussent produit peut-être de plus grands troubles, sans donner aucun résultat avantageux ; car enfin les nations, toutes catholiques alors, se sont conservées, sont arrivées en même temps à-peu-près au même degré de civilisation, tandis que la Russie, la première séparée de l'Église universelle, est restée en arrière, et y restera probablement long-temps encore. Ceci n'est point un effet du hasard, et doit aider à reconnaître combien, dans la situation barbare de l'Europe, il était heureux qu'il y eût un centre commun d'intérêts, et un pouvoir religieux assez fort pour conduire au même but tant de nations guerrières, trop disposées à ne reconnaître d'autre droit que la force.

Ainsi cette religion aux ministres de laquelle on peut faire des reproches mérités, parce que les passions des hommes se mêlent à tout, a produit le plus durable de tous les biens, la liberté pour les vaincus, la civilisation pour tous ; elle a assis la société sur des fondemens inébranlables, et la preuve s'en tire de la facilité avec laquelle nous revenons à l'ordre après la plus terrible et la plus inconcevable des révolutions.

Nous l'avons déjà observé, excepté les Romains l'histoire n'offre aucun peuple négligeant d'implorer la Divinité dans ce moment si sérieux où un nouveau chef fait naître tant de nouvelles espérances, et quelquefois tant de craintes ; exemple qui prouve que l'excès de la civilisation est le point le plus près de la barbarie. La religion chrétienne, instituée pour la sûreté de l'ordre social, mêla ses cérémonies aux cérémonies du couronnement ; et le sacre fut rétabli, car son origine est marquée dans la Bible.

« On croit que Pépin, dit l'auteur que nous » analysons, est le premier roi français qui ait

Digitized by Google

» été sacré : il le fut une première fois par saint » Boniface dans la cathédrale de Soissons (car la » prérogative de sacrer les rois de France ne fut » accordée au siége de Reims qu'au douzième » siècle, par Louis-le-Jeune); il le fut une » seconde fois par le pape Etienne III, dans » l'église de Saint-Denis. Cet usage est venu des » Hébreux. Saül fut sacré le premier par Samuel; » l'Ecriture l'appelle *l'Oint du Seigneur :* David, » Salomon, les rois de Juda et d'Israël furent » tous sacrés à son exemple, et la pratique en » dura près de neuf cents ans. Pepin, roi de » France, en fit revivre l'usage, et il a duré jusqu'à » nos jours : aujourd'hui tous les souverains chré- » tiens sont sacrés. »

Le pouvoir du monarque vient de la nation ; cette vérité est si palpable que tous les livres faits pour l'établir sont absurdes ; aussi les sophismes sont-ils nombreux dans les livres qui ont essayé d'expliquer les conditions du prétendu contrat entre les rois et les peuples : qu'est-ce qu'un contrat qui ne peut être rompu que par la force ; c'est-à-dire par des révolutions ? Les révolutions ne se calculent ni ne se justifient : quand elles sont faites, elles sont faites ; c'est tout ce qu'on peut dire pour et contre elles. Le pouvoir du monarque vient également de Dieu, parce que tous les pouvoirs tirent leur force du sien ; cette vérité est de même incontestable pour tout peuple religieux : pour les peuples qui n'ont point de religion, il n'y a rien de vrai. Ainsi le couronnement ne constitue pas le pouvoir ; il en est la reconnaissance politique : le sacre ne constitue pas non plus la puissance ; il en est la sanction religieuse ; c'est, suivant l'expression d'Henri IV, le symbole du mariage saint entre le prince et le peuple. L'homme qui règne est maître par cela seul qu'il peut prouver

Digitized by Google

son autorité, et contraindre à s'y soumettre; mais ce n'est là que le droit de la force, droit incertain et aussi humiliant pour les souverains que pour les peuples. Le couronnement au contraire annonce la liberté de la nation, et le sacre la stabilité de la civilisation : c'est dans ce sens qu'il faut considérer les cérémonies qui accompagnent ces actes mémorables; et tout indique en effet qu'elles ont été établies dans cet esprit.

Qui pourrait ne voir que des formules d'étiquette dans la démarche d'un monarque qui vient se prosterner devant les autels, qui par cela seul reconnaît un pouvoir au-dessus du sien, pouvoir divin qui ne se fait jamais plus fortement sentir aux nations que quand elles le révoquent en doute? Pour venger son nom oublié, on voit à ces époques malheureuses Dieu

> Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
> De la chute des rois funeste avant-coureur.

Le sacre est, dans toute la force que doit avoir ce mot, la consécration du souverain; il se donne à Dieu pour être plus digne de gouverner des hommes dont le plus humble dans sa fortune est son égal devant le créateur. Après cet acte religieux, il reçoit l'anneau gage d'alliance entre la nation et lui, puis le sceptre signe du pouvoir, puis la main de justice souvenir d'équité, et enfin la couronne soutenue d'abord par les ministres de la religion. Pendant qu'on célèbre la messe, à l'élévation, « le » premier pair ôte la couronne de dessus la tête de » sa majesté, et la pose sur le prie-dieu; il ne la » remet sur la tête de sa majesté qu'à la fin du » canon. » Nous regrettons que le défaut de place ne nous permette pas de copier le détail des cérémonies usitées en France; nous renvoyons les lecteurs à l'ouvrage même; ils verront que l'inten-

Digitized by Google

tion dans laquelle elles ont été instituées doit les rendre respectables, même pour les esprits les plus légers.

FIÉVÉE.

Voyage au Cap-Nord par la Suède, la Finlande et la Laponie; par *Joseph Acerbi.* Traduction d'après l'original anglais, revue sous les yeux de l'Auteur par *Joseph Lavallée.* Trois volumes in-8°., et atlas. Prix : 27 fr., et 33 fr. par la poste. A Paris, chez *Levrault, Schoël* et compagnie, libraires, rue de Seine; et chez *le Normant,* imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

LES Voyages plaisent et attachent presque toujours; on aime à suivre dans les pays lointains les hommes qui y sont attirés par la curiosité ou par le desir d'acquérir des connaissances utiles. Leurs aventures, vraies ou fausses, captivent l'imagination; les pays qu'ils décrivent, les mœurs étrangères qu'ils peignent, l'effet que produisent sur nous les différences qui existent entre les climats et les peuples, fixent l'attention, instruisent en amusant, et excitent un intérêt souvent plus vif que celui des romans les mieux faits. Il ne faut, pour arriver à ce but, qu'un certain talent de narration qui consiste à présenter les objets sous des points de vue favorables. Les écrits dont nous parlons perdent cet avantage, qui tient à leur genre, lorsque les auteurs sacrifient l'obligation essentielle d'être naturels et vrais à la folle prétention de devenir des poètes descriptifs; lorsqu'ils s'expriment sur les choses les plus simples avec une emphase ridicule et un enthousiasme affecté; lorsqu'ils négligent toutes les règles du langage pour adopter un *néologisme* plein de prétention et de faux

Digitized by Google

goût; lorsqu'enfin ils s'abandonnent à de fatigantes digressions sur les sciences naturelles dont ils n'ont acquis que des notions superficielles et mal digérées Ces défauts, dont Dupati a donné le dangereux exemple dans ses *Lettres sur l'Italie*, n'ont fait que s'accroître depuis : presque tous les voyageurs modernes les ont poussés à un excès difficile à concevoir; ils dominent malheureusement dans l'ouvrage dont nous avons à rendre compte.

L'auteur, quoique Italien, avait écrit son Voyage en anglais. Desirant qu'il passât dans la langue française, et se trouvant à Paris, il a choisi un traducteur qu'il a fait travailler sous ses yeux. Il aurait pu sans doute prendre un meilleur écrivain que M. Lavallée; mais il est à présumer que l'auteur et le traducteur se sont réunis par le même goût, les mêmes opinions politiques et la même philosophie : un autre collaborateur ne se serait probablement pas accordé avec M. Acerbi; il lui fallait quelqu'un qui eût fait ses preuves dans l'espèce de défauts que cet Italien considère comme des beautés.

Le traducteur, pour montrer qu'il n'a pas été tout-à-fait nul dans l'ouvrage auquel il a coopéré comme interprète, n'a pas manqué de composer un avant-propos où il développe une nouvelle théorie des Voyages. Comme on peut le présumer, il met cette sorte d'écrits au rang des ouvrages littéraires les plus importans; il soutient même qu'ils ont la plus grande influence sur la politique, la philosophie et les mœurs. Cette exagération est excusable dans un traducteur de Voyages : de tout temps les hommes ont élevé le plus qu'il leur a été possible les objets de leurs travaux et de leurs études. Au reste, la théorie de M. Lavallée est assez singulière. Pour employer ses expressions, il divise *l'esprit* des Voyages en quatre époques : celle où les philosophes et les historiens grecs allaient chercher

Digitized by Google

dans l'Inde les connaissances qu'ils se proposaient d'acquérir ; celle des siècles barbares, si célèbre par les émigrations des nations entières, celle des Vasco de Gama et des Colomb; enfin l'époque du dix-huitième siècle, où, suivant M. Lavallée, les voyageurs l'ont emporté sur tous leurs devanciers par *le choix et la rectitude des observations*, par la *philosophie des conséquences* et par *l'utilité des résultats*. Il est à remarquer que, dans cette énumération, le traducteur ne fait aucune mention des missionnaires, ces bienfaisans et saints voyageurs qui franchissaient les mers, pénétraient dans les contrées les plus barbares, bravaient tous les dangers, supportaient toutes les souffrances, pour porter aux peuples sauvages une religion qui, montrant dans une vie future la récompense ou la punition des actions des hommes, leur assure pendant la courte durée de leur existence sur la terre, les avantages sociaux qui résultent de sa divine morale. Quoique dans les ouvrages des philosophes on soit habitué à ces sortes d'omissions, cependant on ne peut s'empêcher d'être étonné que M. Lavallée ait passé sous silence des faits qui tenaient si fortement au sujet de sa dissertation. Il admet jusque dans les Voyages, le système de la *perfectibilité*. Il suffirait, pour le réfuter, de rappeler les ouvrages dont nous avons parlé en commençant : le mauvais goût qui y domine, les opinions erronées dont ils sont remplis, la fausse idée qu'ils donnent des mœurs des peuples, les conclusions dangereuses que les auteurs tirent de certains usages qu'ils nous conseillent d'adopter, tous ces défauts démontrent jusqu'à l'évidence l'erreur de ce jugement. Qu'importent en effet quelques découvertes en géographie et en histoire naturelle, quand les ouvrages qui les contiennent renferment les principes les plus désastreux ? La détermination précise de la situation d'une peuplade,

Digitized by Google

du cours d'une rivière, excuse-t-elle ces apologies du prétendu état de nature, ces idées insociales, ces fausses conjectures sur l'origine des sociétés, qui remplissent une grande partie des Voyages modernes ?

Le Voyage de M. Acerbi comprend une partie de la Suède, de la Finlande et de la Laponie. Les deux premiers volumes contiennent le récit de ses courses : on y trouve peu d'observations importantes; ce sont les réflexions rapides d'un voyageur qui ne fait pas un long séjour dans le pays qu'il veut peindre : l'emphase et la déclamation remplacent ordinairement les détails qui auraient pu intéresser le lecteur. Le troisième volume est plus digne d'attention; aussi n'est-il pas de M. Acerbi. C'est l'extrait d'un ouvrage sur la Laponie, composé par un ministre protestant, que le roi de Danemarck avait envoyé dans ce pays. Il contient des détails assez curieux sur les mœurs intérieures, sur l'industrie et sur l'économie rurale des Lapons : l'auteur annonce qu'il a ajouté quelques réflexions à l'ouvrage du ministre protestant; on s'en aperçoit facilement, sur-tout à l'article de la religion, où M. Acerbi fait l'apologie du polythéisme; on sait qu'un dogme favori des philosophes était que la pluralité des dieux favorisait la liberté, par la raison qu'en donne un de leurs docteurs, qu'*elle établissait dans le ciel une espèce de démocratie* (1).

Après avoir présenté une idée générale de l'ouvrage de M. Acerbi, nous nous arrêterons un moment sur les détails. Nous commencerons par examiner quelques-unes des descriptions qui en forment la partie la plus considérable ; ensuite nous passerons aux opinions politiques qui ne sont pas moins singulières que celles du traducteur. Au moment

(1) Alfiéri : *Traité de la Tyrannie.*

Digitized by Google

où l'hiver commence à Stockholm, les ponts deviennent inutiles ; les voitures, les traîneaux et les gens de pied passent sur les canaux et sur le lac. Voici comment le voyageur décrit ces pectacle:

« Les glaces font *disparaître* toutes les barrières que, » pendant l'été, les eaux élèvent entre les habitans. Les » îles *disparaissent*; ce n'est plus qu'une plaine que fran- » chissent sans obstacles les traîneaux, les phaëtons, les » carrosses, les voitures de tous genres qui glissent, volent » se croisent, se rencontrent, s'évitent et circulent, » *étonnés* pour ainsi dire, autour des vaisseaux que les » ondes enchaînées par l'hiver condamnent à l'immobilité. » Ce ne sont plus ces navires *noblement balancés* sous le » poids des voiles ; ce ne sont plus ces esquifs, ces yachts, » ces barques, ces chaloupes *dociles à la rame flexible*, » qui sillonnent la *mobile surface* des canaux transpa- » rens ; c'est *un peuple immense* qui s'élance sur ses pa- » tins rapides, effleure comme *un trait* la glace favorable » à sa vélocité, arrive *comme la foudre*, passe *comme* » *l'oiseau*, fuit *comme l'éclair*, etc. Les eaux dont le » cours arrose les écuries du roi et celles qui se préci- » pitent sous les arches du pont du Nord, sont les seules » *indociles* à la puissance des hivers : *insoumises* à la loi » générale, elles bouillonnent, elles fument, etc. »

Le goût, la langue et le bon sens sont également blessés dans cette description. Il faudrait un commentaire beaucoup plus long que cette tirade pour en faire sentir tous les défauts. Jamais les couleurs poétiques n'ont été plus mal employées; il n'y a nul accord dans les nuances ; et les objets que l'auteur veut peindre disparaissent sous le fatras des grands mots. Quelle image que celle qui présente des carrosses et des charettes *étonnés* de se trouver avec des vaisseaux ! La comparaison d'un *peuple immense* avec un

Digitized by Google

trait est encore plus singulière. Le mot *insoumis* inventé par le traducteur est barbare et dur à l'oreille. Si l'on suit un moment M. Acerbi dans son faux enthousiasme, on est tout étonné de trouver, après une description si pompeuse, les *écuries* du roi qui figurent dans le tableau. Ce défaut de convenance est inévitable quand on veut prendre un ton étranger au sujet qu'on traite.

La description du Nord-Cap, objet principal du voyage de l'auteur, devait être très-curieuse. Quand on brave tant de fatigues pour arriver à un but, on ne saurait trop démontrer l'utilité de l'entreprise; nous allons voir les réflexions que M. Acerbi a apportées de si loin.

« Le Cap-Nord, formidable objet d'une curiosité victorieuse de tant d'obstacles, de périls et de fatigues, but » vraiment *colossal* d'un voyage aussi long, entrepris » par le seul honneur de *le toucher*, et pour qu'il fût dit » une fois sans imposture que des hommes ne s'étaient arrêtés que là où la terre leur avait manqué; le Cap-Nord, » en s'offrant à nos regards, *s'empara de nos facultés*: » à son aspect, notre imagination *se sépara* de tout ce » que *notre vie laissait derrière elle*, et le monde n'exista » plus pour nous que dans cette borne du monde. Notre » orgueil *devint grand de notre succès*; nous nous trouvâmes *spectateurs de notre propre audace*; et, foulant » cette terre que nul avant nous n'avait foulée, il nous » semblait y marcher, non *comme hommes, mais comme* » *créateurs*. »

Il y a un grand apprêt dans le commencement de cette tirade; l'auteur a l'air de se battre les flancs pour être sublime; malheureusement c'est le moyen de n'être qu'emphatique. Les grands mots ne sont pas épargnés: *Formidable, colossal,* figurent dans la première phrase; ensuite, le Cap-Nord s'*empare des facultés de l'auteur*; il

Digitized by Google

sépare son imagination de ce que *sa vie laisse après elle*; c'est exprimer d'une manière bien obscure et bien peu naturelle, l'effet que produit un grand spectacle. Ici l'auteur convient que c'est l'orgueil qui l'a conduit si loin; mais au lieu de dire que cet orgueil *était grand de son succès*, il devait, pour parler français, dire que son orgueil s'était agrandi. Bientôt il pousse plus loin le délire: il est *spectateur de sa propre audace*. Que veut dire cette expression? n'est-on pas toujours spectateur de ce que l'on fait? Mais ce n'est pas assez: après avoir parlé de son orgueil, sentiment très humain, et de son audace qu'il exagère, M. Acerbi se compare à Dieu; cela montre jusqu'où le déréglement de l'imagination et du goût peut conduire un écrivain. Cependant, quelques momens après, le voyageur tombe dans des idées plus conformes à sa faiblesse: le morne spectacle dont il est environné l'attriste, et il s'étonne de ce qu'il a pu faire un si long voyage pour voir cet affreux pays. Mais bientôt son imagination se monte de nouveau, et il s'écrie: « Mais tel est l'empire des mots sur l'entendement humain, que bientôt » les noms de Cap-Nord, de mer Glaciale, d'extrémité » de l'Europe, rallumaient encore notre activité, échauffaient notre imagination, et la main s'emparait des » crayons pour dessiner ces masses énormes, *formidables* » *pages des annales des siècles*; et dès-lors, tout entiers » à l'ouvrage, nous goûtions le charme que cette imposante solitude peut offrir à de grandes ames. » Jusqu'à présent on n'avait pas cru qu'un *cap* pût être *une page de l'histoire*; M. Acerbi nous l'apprend, mais il néglige de nous enseigner ce qu'elle contient. Il est à remarquer que l'auteur ne se compare plus à *Dieu*; il a la modestie de ne se mettre qu'au rang *des grandes ames*: tel est l'effet que les voyages de long cours peuvent produire

Digitized by Google

sur des têtes philosophiques. Est-il besoin d'aller à l'extrémité de l'Europe pour faire de semblables déclamations?

Lorsque M. Acerbi ne s'abandonne pas à son imagination déréglée, il fait des observations ou frivoles ou minutieuses. Par exemple, il apprend à son lecteur que les chevaux suédois ne savent pas l'italien, c'est-à-dire, qu'ils s'arrêtent lorsqu'on veut les exciter dans cette langue, et qu'ils marchent lorsqu'on veut les arrêter. Dans d'autres occasions, il passe avec rapidité sur les objets que l'on voudrait approfondir. Il parle des académiciens de Stockholm; mais il se contente de les nommer ainsi que leurs ouvrages, sans donner aucune idée précise de leurs caractères et de leurs talens : tout ce qu'il dit sur eux est vague et peu instructif.

C'est en parlant de Stockholm qu'il se livre le plus fréquemment à ses spéculations philosophiques. Par quelques-unes de ses réflexions, on pourra juger des autres. M. Acerbi se plaint souvent du gouvernement suédois, qu'il trouve despotique : un des motifs de ses plaintes porte sur ce que le nombre des journaux est à présent considérablement réduit. Selon lui, c'est un signe de décadence dans les connaissances humaines. A ce sujet, il fait un parallèle entre la Suède et le Danemarck. « Le contraste, » dit-il, est sensible à cet égard, par le nombre des » journaux et autres papiers périodiques qui sortent an- » nuellement des presses dans ces deux pays : on en » compte jusqu'à vingt en Danemarck, tandis qu'en Suède » il n'en existe que deux. » Un journal, intitulé *Extra-posten*, fut supprimé en Suède pour un motif qui paraît très-léger à M. Acerbi; l'un des rédacteurs avait fait un dialogue entre Luther et le Diable. « Ce dialogue parut » criminel, dit l'auteur, parce que le Diable était trop » bon logicien. » Ainsi l'on trouve despotique un acte qui

Digitized by Google

a pour objet de réprimer un attentat contre la religion du pays! Il faut convenir que M. Acerbi a de singulières idées de la liberté.

Les académies de Stockholm lui fournissent un long chapitre. Sa théorie sur les moyens de faire fleurir les lettres et les sciences est conforme aux principes des philosophes modernes : il pense qu'une liberté illimitée peut seule les soutenir, et que la protection du prince n'est ni nécessaire, ni même favorable à leur avancement. « On verrait, dit-il, que la meilleure protection pour les lettres » est celle qui dérive du public, et que les sciences se » *détériorent toujours sous l'influence du gouvernement ;* » semblables en cela à la sensitive, qui se contracte dès » qu'on la touche, mais qui prospère, fleurit et étend » son feuillage au loin, quand elle est laissée à *ses seuls* » *moyens.* » Cette comparaison sort du ton de la discussion. On pourrait demander quels sont les *moyens* de la *sensitive* ; mais, sans nous arrêter à ces défauts, nous devons relever l'erreur de cette opinion, en rappelant les principes consacrés par la raison et l'expérience.

L'influence du prince est non-seulement nécessaire, mais elle est indispensable pour donner aux lettres et aux sciences un objet vraiment utile, et pour prévenir les abus que leur culture mal dirigée pourrait entraîner. La littérature a jusqu'à un certain point de l'empire sur l'opinion ; l'opinion, quoiqu'elle ne soit pas une puissance, comme on l'a dit plusieurs fois, est un ressort qui ne doit pas être négligé ; bien conduite, elle rend les mesures politiques et administratives plus faciles, et par conséquent plus douces. Il est donc non-seulement de l'intérêt, mais du devoir du gouvernement, d'étendre son influence sur la littérature. Les académies n'ont été créées que dans cette vue ; et les grands prix qui viennent d'être

Digitized by Google

proposés en France sont un nouveau moyen de donner aux sciences et aux lettres cette direction qu'elles doivent avoir dans une société bien constituée.

Nous ne pousserons pas plus loin nos observations ; les citations que nous avons faites suffisent pour donner une idée du style et de la philosophie de M. Acerbi. La curiosité, l'envie de recueillir des renseignemens sur un pays presque inconnu, peuvent porter quelques personnes à lire cet ouvrage ; mais les gens de goût, et ceux qui veulent véritablement s'instruire, le placeront au rang de ces déclamations philosophiques qui blessent à chaque instant la raison et le bon sens par des conjectures hasardées et des principes dangereux.

P.

Les Beautés poétiques d'Edouard Young, traduites en français, avec le texte anglais en regard, par *Bertrand Barrère*, de plusieurs Académies, etc. Un vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *F. Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n°. 20 ; *Delaunay*, libraire, palais du Tribunat, n°. 243 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Si quelques personnes gagnent quelquefois à n'être pas connues en entier, ce sont assurément ces écrivains qui, livrés à une imagination fougueuse, marchant d'écarts en écarts, dépourvus de tout ce qui constitue le mérite des bons ouvrages, l'ordre et la méthode, n'offrent de loin en loin que quelques lueurs passagères. Claudien, Silius-Italicus ne perdent rien à être ainsi morcelés, et les pensées de ce Sénèque, dont la lecture est si fatigante, plaisent à l'esprit lorsque, détachées les unes des autres,

Digitized by Google

elles brillent avec plus de variété. Il n'en est pas de même des ouvrages marqués du sceau de la perfection. Qu'on essaye de morceler Cicéron et Virgile, on verra combien leurs pensées, leurs images, perdent à être isolées. En effet, c'est que chez eux tout est lié, tout est gradué, tout s'enchaîne, et que le passage qui précède est toujours en harmonie avec le passage qui suit. Il n'est donné qu'à peu d'ouvrages de pouvoir supporter une lecture suivie. Les beautés d'ensemble sont dans tous les genres les beautés du premier ordre, et il est bien plus facile de s'élever à une certaine hauteur, que de s'y maintenir. On lit Cicéron et Virgile; on parcourt Sénèque et Claudien.

Ce qu'on a tenté en faveur de l'un de ces corrupteurs du goût, M. Bertrand Barrère vient de le faire pour un poète aussi rempli d'anthithèses que le premier, et peut-être plus boursouflé que le second. Il nous offre aujourd'hui un choix des beautés poétiques du lamentable Young, du sombre ministre de Welwin. On se demande d'abord dans quelle classe doivent être rangées les productions de cet écrivain. Sont-ce des sermons, des élégies ou des satires que les pensées de nuit ? *Night's Thoughts*, car tel est le titre lugubre de son principal ouvrage. On serait tenté de les prendre pour des *Sermons versifiés*, si l'on ne savait que les sermons, divisés communément en trois points, ne peuvent se passer d'une certaine méthode, et l'on n'en trouve aucune trace dans les Pensées de nuit : on pourrait croire que l'auteur a voulu composer des satires. Des antithèses, des portraits, une certaine tournure épigrammatique donnent assez de probabilité à cette conjecture. Cependant nous croyons que le titre d'Elégies est plus convenable à ce recueil de lamentations : les teintes noires du ministre anglais ne ressemblent guère, il est vrai, aux couleurs gracieuses et tendres de Tibulle. On ne trouve

Digitized by Google

point dans ses vers cette chaleur, cette volupté qui anime les vers de Properce. Il faut en convenir, et rien assurément n'est plus éloigné de son ton que l'enjouement de Catulle; mais souvenons-nous que Boileau a dit de l'Elégie, après avoir parlé de l'Eglogue:

> D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
> La plaintive Elégie, en longs habits de deuil,
> Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.

Ainsi donc les Nuits d'Young sont des élégies. Ce n'était pas une petite affaire que d'assigner un rang à ces productions extraordinaires, auxquelles on ne peut sans injustice refuser le mérite de l'originalité.

Il faut convenir qu'il ne nous reste parmi les anciens que fort peu de modèles de l'élégie *plaintive* en *longs habits de deuil*. La plupart des pièces de Tibulle, de Catulle et de Properce ne roulent que sur des dépits, des brouilleries d'amans. Ces poètes s'y plaignent ordinairement de l'inconstance de leurs maîtresses, de la rigueur d'une séparation, de la vigilance des argus; ou bien ils célèbrent les plaisirs d'une jouissance, ceux qu'on goûte à tromper un jaloux : en un mot, dans nos idées modernes, le genre élégiaque et le genre érotique semblent être synonymes. Le seul Ovide nous a laissé dans ses *Tristes* qu'il composa durant son exil sur les bords du pont Euxin, un exemple de l'élégie renfermée dans sa véritable acception; c'est-à-dire *regrets*, *chant plaintif*, *lamentation*. Son élégie sur la mort de Tibulle est justement cette Muse mélancolique qui, suivant Despréaux,

> Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.

Avec quelle sensibilité touchante le poète ne déplore-t-il pas la perte de son ami! Il appelle aux funérailles de Tibulle cette Délie qui fut si chère à son cœur. Il nous

Digitized by Google

montre les Graces éplorées, l'Amour renversant son carquois: il couvre de larmes et de fleurs l'urne qui renferme les cendres de ce poète sensible.

Ecce puer Veneris fert eversamque pharetram,
Et fractos arcus, et sine luce facem.
Aspice demissis ut eat miserabilis alis
Pectoraque infestâ tundat aperta manu.

Toutes ces images, de quelque tristesse qu'elles soient empreintes, sont bien loin d'être lugubres. On y voit ce mélange de grace et de mélancolie, d'élégance et de simplicité, qui fait le plus grand charme des élégies de Tibulle. Dans cette composition touchante, Ovide semble avoir hérité du génie de l'ami dont il déplore la perte.

Mais ce n'est point ainsi que la Muse funèbre d'Young sait honorer les morts. Elle ne cherche point à adoucir l'horreur des cyprès en les entrelaçant de quelques fleurs. C'est une espèce de folle qui, dans les accès de son humeur atrabilaire, s'échappe au milieu de la nuit pour aller courir dans les cimetières et délirer auprès d'un cercueil. Qu'on se figure un père qui, ayant perdu une fille chérie, au lieu d'être accablé de sa douleur, s'amuserait à faire de la métaphysique auprès de l'objet de ses regrets. C'est là cependant ce que ne cesse de faire cet Young si vanté pour *sa prodigieuse sensibilité*! Toutes ces idées abstraites d'*éternité*, d'*existence*, de *néant*, l'intéressent bien autrement que son Philandre ou que sa Narcissa: le soin qu'il met, dans sa douleur, à faire preuve de subtilité, absorbe toutes les facultés de son ame, et ne lui laisse pas le temps de pleurer. C'est en vain qu'on cherche dans lui cet abandon, ce naturel, cette harmonie douce et plaintive qui, seule, force les yeux à se mouiller de larmes. L'intention de ce poète est plutôt de faire peur que d'attendrir. On ne trouve le naturel, ni dans ses pensées, ni dans ses images, ni

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Amérique : Dessalines, a dit-on, signé avec le général Ferrand une convention par laquelle ce dernier s'engage à évacuer la ville de Santo-Domingo. Cette nouvelle n'a, jusqu'à-présent, aucune certitude. Dessalines a formé, sous le nom de *constituante*, une administration composée de onze membres; savoir: deux blancs, trois mulâtres et six nègres; elle rédigera un code de loi pour les enfans d'Haïti.

Les journaux anglais avouent qu'un amiral de cette nation a été envoyé à Dessalines, et a eu plusieurs conférences avec les nègres, sur la conduite ultérieure qu'ils doivent tenir à-présent, et sur le genre de gouvernement qu'ils vont adopter.

On lit dans les papiers de New-York que l'Espagne a refusé de ratifier la convention faite relativement à la Louisiane, convention, qui, indépendamment des autres articles stipulés, allouait aux citoyens des Etats-Unis une indemnité pour raison des spoliations commises sur leurs propriétés par le gouvernement et les sujets de l'Espagne. Les motifs de refus allégués sont: « Que la cession de la Louisiane a tellement changé la nature des relations entre les Etats-Unis et l'Espagne, que cette dernière puissance ne peut ni ne veut ratifier la convention. »

Des troubles s'étant élevés dans la *Biscaye*, le roi d'Espagne y envoie 20 hommes pour les faire cesser.

On mande de *Rotterdam*: L'escadre russe qui avait passé le Sund, est retournée à Copenhague; le reste de la flotte, consistant en sept vaisseaux de ligne, est rentré dans le port de Cronstadt. Il n'y a pas d'apparence que la Russie entreprenne rien contre la France, de cette campagne, soit par terre, soit par mer.

L'opinion la plus générale et la plus accréditée à Londres, est que les diverses tentatives faites à Berlin par la cour de Suède ont été fort mal accueillies, et que la Russie elle-même emploiera la saison de l'hiver à mûrir les propositions qui lui ont été faites par le cabinet de Saint-James, relativement à la France.

Du Mont de Marsan. Des lettres nouvellement reçues de Cadix et passés au vinaigre, annoncent que la contagion vient de s'y manifester, et que la position de cette

Digitized by Google

malheureuse ville est d'autant plus inquiétante, qu'elle manque de blé.

De Bayonne. On dit que la maladie de Malaga a gagné Gibraltar, et qu'il y périt beaucoup de monde; à Cadix aussi, il en meurt plus ou moins tous les jours..... Dieu veuille qu'elle ne s'étende pas plus loin !

PARIS.

— Le général Menou, administrateur-général de la 27e division militaire, a reçu la nouvelle officielle que le pape partira de Rome le 3 novembre, arrivera le 16 à Turin, et se remettra en route le 18 pour Paris.

— Sa Sainteté sera accompagnée dans son voyage par les cardinaux Caselli, de Petris, Antonelli et Borgia. S. E. le cardinal Fesch précédera le Saint-Père.

— S. M. l'empereur ayant accueilli la demande qui lui a été faite par les fonctionnaires publics et les habitans de Pontivy, d'échanger le nom que porte actuellement cette ville en celui de Napoléon-Ville, le préfet du Morbihan a rendu un arrêté qui fixe au jour du couronnement l'époque à laquelle la ville de Pontivy prendra son nouveau nom.

— Des affaires de la plus haute importance doivent, dit-on, être soumises à la diète de Ratisbonne, aussi-tôt après les vacances terminées.

— On lit dans plusieurs journaux l'article suivant : « L'empereur de Russie ayant appris que le comte de Lille avait quitté Varsovie, et qu'il se proposait de se rendre en Russie, où il devait avoir des conférences annoncées d'avance avec des personnes attendues d'Angleterre, n'a pas voulu que ces sortes de réunions eussent lieu dans ses états. S. M. a fait connaître au comte de Lille, qu'ayant eu des relations suivies avec le gouvernement français, ayant signé avec lui plusieurs traités, et ce gouvernement étant reconnu en Russie depuis le traité de 1801, elle ne devait rien souffrir chez elle qui pût faire penser que la cour de Russie eût changé à cet égard de système et d'opinion. »

— Tous les préfets et sous-préfets de l'empire assisteront au couronnement, qu'on croit devoir être différé jusqu'au 15 frimaire, pour attendre l'arrivée du pape, qui ne pourrait guère être rendu à Paris le 4.

Digitized by Google

ment que nous le traitons. Il le trouve, page 6 de la préface, *obscur*, *abject*, *inintelligible*, *entortillé*, *outré*, *ridicule*, *guindé*, *amphigourique*, ce qui ne l'empêche point de le donner comme un modèle, et de dire *que ses poésies bien méditées* et *bien étudiées*, peuvent *former de grands poètes*. C'est avec la même logique qu'il nous dit page 14, qu'*Young est consolateur*, que *son imagination est brillante et consolatrice*, et page 15, *qu'il désespère*. Tout en convenant des défauts sans nombre de son auteur, M. Bertrand Barrère cherche à découvrir les causes de ces défauts. Il semble vouloir attribuer les écarts d'Young à la lecture des livres saints dont ce ministre était nourri : « plein de l'éloquence hardie des prophètes et des *images* » *fantastiques* des Hébreux, Young, dit-il, avait con- » tracté une exaltation habituelle d'imagination de pensées » et d'expressions. » Il est difficile d'avancer une conjecture plus fausse. Rien n'est plus éloigné du ton métaphysique et entortillé de l'auteur des Nuits, que le style tout à-la-fois noble et simple de la Bible. Racine n'était-il pas plein de cette lecture lorsqu'il fit *Esther et Athalie* ? On ne trouve cependant pas dans ces deux ouvrages la moindre trace de ce mauvais goût dont le poète anglais est infecté. J. B. Rousseau se nourrissait aussi de la lecture des prophètes, et ses poésies sacrées sont un des plus beaux monumens de notre langue. L'Ecriture nous offre un modèle du genre élégiaque dans les Lamentations de Jérémie. C'est un chef-d'œuvre de pathétique et de sublime. Les images y sont grandes, mais n'ont rien de cette enflure qu'on reproche aux Orientaux. Les figures y sont vives, mais sans être brusques. Une tristesse solennelle est répandue sur toute cette inimitable production. Seul, au milieu des rues silencieuses de Jérusalem veuve de tous ses habitans, près de ce temple sacré dont l'herbe couvre déjà les murs,

Digitized by Google

et qui n'est plus que le repaire des renards et des oiseaux de proie, le saint prophète se livre à toute la tristesse de son cœur, *amaro animo suspirans et ejulans.* Comment cette ville « naguère pleine de peuple, s'écrie-t-il, est-elle » maintenant si solitaire et si désolée! La maîtresse des » nations est devenue comme veuve! la reine des provinces » a été assujétie au tribut! Elle n'a point cessé de pleurer » pendant la nuit, et ses joues sont trempées de ses larmes. » De tous ceux qui lui étaient chers il n'y en a pas un qui » la console: tous ses amis l'ont méprisée, et sont devenus » ses ennemis: » *Plorans ploravit in nocte, et lacrymæ ejus in maxillis ejus. Non est qui consoletur eam ex omnibus charis ejus.* Qu'on lise en entier dans la Vulgate cette sainte et touchante élégie, on se convaincra qu'il n'est rien de plus naturel et de plus pathétique.

Donnez maintenant à Young un sujet aussi majestueux, que de lieux communs, de sentences ne vous débitera-t-il pas sur la fragilité des choses humaines, sur la destinée des empires? Combien de fois ces termes abstraits *de néant, d'existence et d'éternité* ne se reproduiront-ils pas dans ses vers! L'heureux siècle pour la poésie, que celui d'Homère et de la Bible! la métaphysique était encore à créer.

Il ne faut donc chercher d'autre cause de l'extravagance d'Young que l'extravagance de ses principes littéraires. Cet auteur affichait un noble mépris pour les préceptes de l'art d'écrire. Il était du nombre de ces génies sublimes qui, pour me servir de l'expression ridicule de Letourneur, *ont dédaigné d'avoir du goût.* Young reprochait continuellement à Pope son *respect servile* pour Homère, et n'aspirait qu'au titre d'auteur original. Voici comment il s'en explique dans un *Traité de Littérature* que nous avons de lui: « Nous naissons tous originaux; comment donc arrive-t-il » que nous mourrions tous copies? Est-ce la faute de la

Digitized by Google

» nature ? Non. La nature ne crée point deux ames sem-
» blables en tout, comme elle ne fait point deux visages
» qui se ressemblent parfaitement. C'est donc la faute de
» l'homme. La fureur d'imiter efface les caractères distinc-
» tifs dont chaque esprit était marqué. Le monde littéé-
» raire n'est plus composé d'individus qui aient une phy-
» sionomie propre et une existence personnelle séparée de
» toute autre. » On n'a pas besoin d'en lire davantage pour voir où l'auteur en veut venir. L'expérience, au reste, a prouvé le ridicule de tous ces paradoxes poétiques, qui cependant ne laissèrent pas que d'être admirés dans leur temps.

Après la préface dont nous venons de rendre compte, vient une Notice sur la vie d'Young par J. Evans. On ne peut s'empêcher de convenir, avec l'auteur de cette notice, qu'*une teinte de mélancolie ne circule* dans les *Pensées de nuit :* nous regrettons seulement que le biographe ne soit pas entré dans des détails plus étendus sur les mœurs d'Young. Tout ce qui regarde cet homme célèbre a des droits sur les cœurs sensibles. Comment, par exemple, ne lirait-on pas avec intérêt qu'Young avait pour coutume de *prendre sa récréation* dans le cimetière de la paroisse dont il était le doyen? Prendre sa récréation dans un cimetière ! Assurément voilà du nouveau. De pareils détails auraient infiniment enrichi cette Notice. Au reste, les curieux peuvent consulter la préface de Letourneur.

Je ne doute pas que le jugement qu'on vient de lire ne paraisse outré à quelques gens de lettres, et qu'on ne m'oppose l'autorité de Samuel Johnson. Personne ne rend plus de justice que moi à l'érudition de ce célèbre critique dont l'Angleterre se glorifie avec raison; mais outre qu'il ne me serait pas difficile de démontrer que Johnson pensait d'Young à-peu-près ce que j'en pense, je répondrai que

Digitized by Google

quelque vastes que fussent les connaissances de ce critique, il était Anglais, ce qui est déjà beaucoup pour n'être pas tout-à-fait, quoiqu'on fasse, un homme de goût. Par exemple, les amateurs des *Satires d'Horace* ne se doutent point qu'Young ait surpassé ce poète; c'est cependant le jugement que porte Johnson sur les satires d'Young, intitulées : *L'Amour de la Renommée*, ou *la Passion universelle*. On me permettra de ne pas souscrire à cette décision, et d'oser penser sans parler d'Horace, que même notre Boileau, dont il n'est pas fait mention, pourrait peut-être disputer la palme satirique au ministre de Welwin.

Je me résume. Young n'était certainement pas dépourvu d'une espèce de génie, mais il l'était totalement de goût et de sensibilité. Le naturel est tout dans les ouvrages de sentiment. Rien n'est moins naturel qu'Young. Cet auteur est à Tibulle ce que nos dramaturges sont à Racine. Il y a plus de véritable sensibilité dans quelques vers de ce dernier, nous ne craignons pas de le dire, que, dans tout le livre des Pensées de nuit. Je défie qu'on trouve dans les écrivains Espagnols et dans Lope de Véga lui-même, un abus plus monstrueux des métaphores, une aussi grande incohérence dans les images, dans les pensées, dans les expressions, que dans les ouvrages du ministre anglais; encore ce Lope de Véga qui, malgré tous ses défauts, était un beau génie, peut du moins rejeter une partie de ses irrégularités sur la barbarie du temps où il écrivait. Young, contemporain de Pope et d'Addisson, ne saurait avoir aucune excuse.

Nous allons, en faveur des curieux, donner encore quelques échantillons de son jargon métaphysique; nous les prendrons au hasard dans le choix des prétendues beautés poétiques de cet écrivain. Veut-il exprimer, par

Digitized by Google

exemple, que l'égoïsme ne donne pas de véritables jouissances, il vous dira : « Le rayon brillant du plaisir ne » donne que de faibles délices, lorsqu'il ne descend sur » nous qu'en une seule ligne. L'intensité du plaisir n'existe » que lorsqu'il est réfléchi. Les plaisirs réverbérés embra- » sent l'ame. » Veut-il vous dégoûter des jouissances qu'offre le monde, il vous dira « qu'il y a dans le monde une exal- » tation de sang, une agitation d'esprit qui ne donne qu'une » véritable mousse de jouissance, vaine production de votre » étourdissement. Ici ce sont de nouvelles espérances semées » à chaque heure dans les sourcils sillonnés de l'homme. » Le ciel est appelé plus haut *la plaque pectorale de l'Etre suprême, qui est le véritable grand-prêtre*. En vérité, après avoir parcouru cet étrange recueil, on est tenté de croire avec l'auteur, qu'en effet « la lune qui remue l'Océan » dans son lit par un flux et reflux constant, et qui purifie » l'empire des mers, a une influence morale.... sur la » tête de quelques écrivains. »

J. ESTINBERT.

SPECTACLES.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE. (Rue de Louvois.)

La jeune Femme colère, comédie en un acte et en prose, de M. *Etienne*.

La plupart des contes prétendus moraux de Marmontel sont des bagatelles décemment immorales : il n'y a pas une mère de famille un peu sensée qui les voulût mettre ou laisser entre les mains de sa fille ; ils ne pourraient que lui gâter le cœur et l'esprit, en remplissant l'un d'idées

Digitized by Google

romanesques, l'autre de notions fausses sur les mœurs que Marmontel a cru peindre. Madame de Genlis a dit avec raison : « J'ai vu le monde, et n'y ai rien aperçu de semblable. » Saurin nous a également averti que l'école de ces roués de la capitale, que la province s'imaginait être celle des gens du bon ton, se bornait à une douzaine de disciples, à quelques fats bien impudens, et à quelques femmes perdues. Quant aux contes de madame de Genlis, ils ont un but évidemment moral, et leur moindre mérite est

De toujours devenir des drames en naissant.

Tous cependant ne se prêtent pas avec un égal avantage à cette métamorphose ; mais *le Mari instituteur*, dont on a fait et *la Femme colère*, et d'autres pièces encore qui vont paraître sur divers théâtres, était pour les suivans de Thalie une bonne fortune toute arrangée. Madame de Genlis en a pris l'idée dans une comédie de Shakespéare, et en a composé un conte très-agréable, auquel elle a su donner des formes tellement dramatiques qu'elle n'a presque rien laissé à faire à ceux qui voudraient le convertir en comédie. M. Etienne, connu par plusieurs jolies bluettes, s'en est le premier emparé. Il y a quelquefois ajouté des traits et des mots piquans.

Cependant la première scène (qui est de lui) n'est rien moins que neuve : elle se passe entre Germain et sa femme, vieux domestiques d'Emile, et qui, à propos de ses noces, se rappellent leurs très-vieilles amours. Ces froides réminiscences se trouvent partout ; il y en a une toute pareille dans un vaudeville intitulé, je crois, *la Danse interrompue*.

Germain et sa femme ont déjà remarqué l'humeur violente de *Rose*, leur nouvelle maîtresse ; ce qui n'est pas aisé à concevoir, car ils ne l'ont vue que de la veille :

Digitized by Google

c'était le jour de son mariage ; et dans un pareil jour, outre qu'elle a dû se maîtriser un peu, ils ne doivent avoir guère eu d'occasion de l'observer. Avant la conclusion, le frère de la jeune femme, en franc militaire, a prévenu Emile du seul défaut qui ternisse les aimables qualités de sa sœur; Emile n'en a pas été effrayé. Lorsque son beau-frère, on ne sait trop pourquoi, lui en reparle encore, il promet de la guérir. L'auteur, à l'imitation de son modèle, a l'attention de ne pas révéler d'avance au public la méthode curative du médecin; en sorte qu'on jouit du plaisir de l'attente, et ensuite de celui de la surprise, lorsqu'on le voit feindre une violence plus grande que celle de sa femme, et renchérir de beaucoup sur ses emportemens.

Témoin du premier acte de sa colère, il lui dit d'un air gai, qu'il en est enchanté, que leurs caractères sont exactement semblables. Sur ce que Rose témoigne son étonnement, et ne paraît pas fort flattée de cette découverte, il ajoute très-plaisamment: « On ne dira pas qu'il » il y a entre nous incompatibilité d'humeur. »

Je ne m'arrêterai pas sur les ressemblances du conte et de la comédie, puisqu'il y a presqu'identité, mais sur leurs légères différences, et sur ce qui paraît appartenir à M. Etienne.

Rose, effrayée de la trop grande conformité d'humeur, remontre très-sérieusement à son mari qu'ils doivent tout mettre en usage pour se vaincre. « Je me suis fait peindre, » dit-elle, et je veux te donner mon portrait. — Ah, ma » chère amie! pourquoi ne me l'avoir pas donné hier? — » On ne donne pas tout le même jour. — A la bonne heure. » — Quand tu sentiras venir l'accès, jette les yeux sur ce » portrait, pense à l'original, et calme-toi. — Excellente

Digitized by Google

» idée! je vais me faire peindre. — Je t'entends, méchant » Emile! »

Le mari, en présence de Rose, prend querelle avec son beau-frère, qui est dans sa confidence; ils paraissent au moment de se battre. Cependant Emile, sorti le premier, écrit à son beau-frère qu'il a tort, et que, pour ne pas porter au comble le malheur de sa femme par les explosions d'un naturel qu'il ne saurait dompter, il va s'en éloigner. Rose adore son mari; elle est au désespoir. Germain et sa femme, chassés par les nouveaux époux, viennent prendre congé d'elle: ses pleurs coulent; elle les conjure de rester, leur proteste qu'ils n'auront jamais à se plaindre des vivacités de son mari ni des siennes, qu'ils sont bien décidés à réformer sur ce point le vice de leur éducation. Les bons serviteurs d'Emile s'écrient qu'avant son mariage il fut toujours le plus doux des hommes. Rose alors voit qu'il l'a trompée, en est ravie, n'en sent que plus vivement ses torts. Son mari qui, de la porte où il écoutait (moyen trivial), a entendu l'expression de sa douleur et de ses regrets, se précipite à ses genoux; Rose lui dit: « Tu ne m'as imitée qu'un instant, je veux t'imi- » ter toute ma vie. » Emile répond qu'on ne se défait pas en un moment d'une habitude fortifiée par les années; mais qu'avec une volonté ferme, un cœur comme le sien, et du temps, on en vient à bout. Ainsi les critiques ont eu tort de reprocher à l'auteur, les uns que la conversion est trop subite, les autres qu'elle n'est pas assurée. L'intention de l'amendement est vivement exprimée, ce qui suffit et ne choque pas la vraisemblance.

M. Etienne a fait une chose judicieuse en supprimant le personnage d'un ancien précepteur d'Emile, qui, dans le conte, arrive pour désabuser Rose et lui apprendre que son mari a toujours été de la plus grande douceur. Il eût

Digitized by Google

été de trop dans une comédie, où il n'en faut jamais introduire qui ne soit essentiellement nécessaire. C'est une idée heureuse d'avoir fait sortir le dénouement des adieux du bon Germain et de sa femme.

La pièce a eu le plus grand succès et le plus mérité: elle a de l'intérêt et de la gaieté en même temps; le dialogue est rapide, léger, naturel, étincelant d'esprit. Les rivaux de M. Etienne auront peine à mieux faire. Peut-être a-t-il placé la leçon un peu trop près du mariage; madame de Genlis la fait donner plus tard. Effectivement, il est peu vraisemblable qu'un jeune mari bien amoureux d'une femme charmante, choisisse un lendemain de noces pour commencer les fonctions d'instituteur. Il prévient l'objection, mais ne la détruit pas en disant qu'il a tout calculé; car c'est justement de ce qu'il s'occupe de calculs en cet instant, qu'on a lieu de s'étonner.

Clozel et Mlle Adeline ont joué leurs rôles avec une grande vérité. Quoique la pièce leur doive beaucoup, et prodigieusement à madame de Genlis, il reste encore à l'auteur une portion de gloire qui n'est point à dédaigner: il a su cueillir avec goût la fleur du sujet; et, en général, ce qui lui appartient en propre ne dépare point ce qu'il a emprunté.

Théatre du Vaudeville.

Raison et Folie, vaudeville en un acte et en vers, de MM. *Chazet* et *Sewrin.*

Avec une bien moindre dépense d'esprit et de talent, les auteurs de cet ouvrage auraient pu en donner un beaucoup meilleur, s'ils avaient voulu prendre la peine de bien

Digitized by Google

choisir un sujet et de combiner un plan. Le précepte d'Horace :

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

s'applique à tous les genres, à un poëme épique et à une tragédie, comme à un vaudeville et à une chanson. Lorsqu'on a rencontré un heureux sujet, et disposé sa fable avec sagesse, l'exécution devient facile; les idées sortent du fonds de la pièce, et naissent pour ainsi dire d'elles-mêmes. Si le fonds est mesquin ou nul, il faut des tours de force, il faut des prodiges pour couvrir cette nullité, et l'on n'y réussit jamais complétement. Ces réflexions me sont venues naturellement en voyant jouer ce vaudeville; je n'ai pu m'empêcher de me dire : Avec tant de moyens, on pourrait cependant mieux faire !

Le couplet d'annonce, analogue au titre, a été médiocrement goûté. Les auteurs disent :

Si vous approuvez nos folies,
Nous aurons doublement raison.

L'intrigue est si faiblement esquissée, qu'il se pourrait que je ne l'eusse pas très-bien saisie; en voici cependant, je crois, à-peu-près la substance :

Dépréval est un misantrope plutôt aigri contre la société que dégoûté de ses agrémens. Son ami Derville, pour l'y rattacher, s'entend avec Elise, jeune et jolie veuve qui aime ce misantrope, ce qui est fort généreux; car, misantropie même à part, on ne l'a pas fait très-aimable. Il l'est beaucoup moins que son ami, à qui on serait tenté de demander pourquoi il ne travaille pas pour son propre compte. Celui-ci, aussi joyeux que l'autre est triste, dit :

Qu'il a tant ri, qu'à son trépas
Ses héritiers ne riront pas.

Elise, se montrant d'abord sous les traits d'une coquette,

Digitized by Google

vient essayer le pouvoir de ses charmes sur le cœur de Dépréval ; mais leurs goûts sont diamétralement opposés : le misantrope n'aime que la campagne, s'il aime quelque chose ; Elise prétend qu'elle ennuie, même dans les descriptions qu'on en fait au théâtre :

En faisant siffler les oiseaux,
On fait siffler la salle entière ;
Et le murmure des oiseaux
Excite aussi ceux du parterre.

Elle ne se plaît qu'à Paris ; le misantrope le déteste. *Il est affreux !* dit-il ; *il est charmant !* répond Elise : ce sont les refreins de quelques jolis couplets.

Dépréval trouve bien quelqu'agrément à Elise, mais elle a trop de légéreté pour fixer ce grave personnage. Derville lui conseille de s'attacher à Ernestine, dont le caractère est plus analogue au sien.

Elise paroît sous le nom d'Ernestine, avec une autre toilette et un voile fort transparent ; néanmoins Dépréval ne la reconnaît pas. La fausse Ernestine parle raison, sentiment ; le misantrope ému regrette qu'Elise ne pense pas comme elle. Bientôt elle fait place à Derville, qui vient raconter à son ami un trait de bienfaisance d'Ernestine. Alors la misantropie est vaincue, et Dépréval veut épouser. Pour l'enflammer davantage, Derville déclare que le voyant décidé à bouder le genre humain tout entier, il a, lui, fait sa cour à Ernestine, et qu'il est son rival. Ils partaient pour aller vider la querelle, lorsqu'Ernestine vient la terminer. Derville la cède à son ami, en lui avouant son officieux artifice ; et Dépréval est agréablement surpris en voyant qu'Elise et Ernestine ne sont que la même personne, dans laquelle il trouve réunies la raison, la bienfaisance, et une aimable légéreté.

Les vers m'ont paru très-bien tournés, et les couplets,

Digitized by Google

en général, ingénieux et faciles. Madame Belmont a joué avec sa grace ordinaire, et M. Julien avec beaucoup d'aisance et de vivacité. Son rôle d'ami; qui n'aurait dû être que secondaire, est plus marquant que celui de Dépréval, personnage assez peu caractérisé, qui a plutôt l'air d'un boudeur que d'un misantrope.

Le succès a été complet. Il y avait dans la sale, à ce qu'il m'a semblé, beaucoup de spectateurs officieux, qui ne l'ont pas fait, mais qui n'y ont pas nui, et sans lesquels il eût été moins brillant.

ANNONCES.

Histoire raisonnée des maladies observées à Naples pendant le cours entier de l'année 1764. Par Michel Sarcone, médecin directeur de l'hôpital du régiment suisse de Jauch; traduite de l'italien, par F. Ph. Bellay, docteur en médecine. Un vol. in-8°. de près de 600 pages. Prix : 3 fr. pour Paris, et 4 fr. par la poste. A Paris, chez Brunot, libraire, rue de Grenelle-Saint-Honoré; et à Lyon, chez Reymann et comp., libraires, rue Saint-Dominique.

Le Bouton de rose, ou les Etrennes à la Beauté, second volume de la collection, orné d'une jolie gravure. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Pillot aîné, lib., sur le Pont-Neuf, n. 4.

Les amateurs trouveront dans ce recueil les noms de MM. Armand-Gouffé, Antignac, Dupaty, Chazet, Favart, Pis. Radet, Ségur, madame Perrier, etc. On trouve chez le même libraire le Chansonnier des Dames, ou Etrennes de l'Amour, cinquième volume de la collection in-18, fig.; même prix. Les Bouquets de Famille, ou Choix de chansons pour fêtes, mariages, etc., ainsi que des collections complètes, et au même prix chaque volume.

Correspondance secrète entre Ninon de Lenclos, le marquis de Villarceaux, et mad. de Maintenon. Nouvelle édition. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris, chez Renard, libraire, rues de Caumartin, n. 750, et de l'Université, n. 922.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Six trios nouveaux et faciles pour deux violons et basse; la basse *ad libitum.* Par Prot, musicien du Théâtre Français de l'empereur. Œuvre XIII. Prix : 4 fr. 50 c.

A Paris, chez l'auteur, rue du Théâtre-Français, près de l'Odéon, n. 17; et Decombre, marchand de musique, quai de l'Ecole, n. 14.

Digitized by Google



ni dans ses expressions. Le tintement d'une cloche [illegible] peut assez bien donner l'idée de l'harmonie des vers anglais ; en un mot, les tableaux qu'Young met sous vos yeux sont plutôt dignes d'un fossoyeur que d'un poète. Ce n'est pas que quelquefois il n'étonne l'imagination par des éclairs de génie; mais il ne touche presque jamais par des traits de sentiment. Ses pensées de Nuit sont aussi ténébreuses que la nuit elle-même. A ces mots d'*éternité*, de *néant* qu'il a toujours à la bouche, l'esprit du lecteur se trouble et se remplit de nuages; il finit par ne plus suivre le poète qui dogmatise en pure perte. La tête est fatiguée et le cœur n'est point ému.

Tel est l'écrivain dont M. Bertrand Barrère nous offre aujourd'hui les beautés poétiques, et pour lequel il réclame notre admiration. J'ouvre le livre au hasard, et j'avoue que je suis étrangement surpris de voir citer comme des modèles de sublime et de pathétique les passages suivans: D'abord, c'est l'Eternité qui, « d'un *air* » *décidé*, tourne la masse énorme de sa clef de diamant » dans les inextricables ressorts de la destinée, et rive » fortement les verroux de l'une et de l'autre demeure, et » qui du haut des *balcons de cristal du ciel*, jette cette » clef à travers les profondeurs de l'obscurité, à dix mille » milliers de brasses, pour s'y rouiller, et *ne plus jamais* » en r'ouvrir les portes. » A cet étrange galimatias on est tenté de poser là le livre *pour ne plus jamais* le reprendre. Mais je continue, et voilà que je rencontre « l'ombre im- » mense d'un monde défunt, couronné d'une guirlande » boueuse. » Après cette apparition, un spectacle bien singulier vient frapper mes regards. La scène change. Je me trouve sur les bords de l'Océan; j'aperçois des rochers, des bancs de sable, et parmi tout cela, *des pensées qui mettent à la voile* et qui *vont en croisière*. — Ici c'est « la

Digitized by Google

» vie myope qui, à travers des percées appelées organes, » lorgne la lumière, » tandis que je cherche à pénétrer le sens de ces mystérieuses paroles : « les vingt mille portes » de l'éternité s'ouvrent larges comme trois fois de l'Indus » au Pôle glacé, avec des bannières ondoyantes comme la » queue de la comète, avec des clairons plus bruyans que » la mer agitée par les tempêtes, avec un son aussi écla- » tant que le souffle éternel peut le produire, vomissent » des milliards d'hommes, de potentats, de puissances, » de lumières, de ténèbres dans un champ mitoyen. » Il semblerait que ces extravagantes hyperboles ne peuvent sortir que d'une tête orientale. C'est pourtant un auteur du Nord qui parle ainsi, et un auteur contemporain de Pope et d'Addisson. Remarquez que tous ces morceaux font partie *des beautés d'élite* du poète anglais, et que je les prends au hasard. Que serait-ce si j'allais fouiller dans ses œuvres complètes ! Mais je laisse là un moment l'auteur pour m'occuper de la traduction.

Les principes que M. Bertrand Barrère cherche à établir dans sa préface, ne sont rien moins qu'orthodoxes : il prétend, par exemple, que l'on doit traduire les poètes en prose plutôt qu'en vers. Ce paradoxe du dernier siècle a été trop bien réfuté pour que nous ayons besoin de le faire ici. Suivant l'usage établi, le nouveau traducteur dit beaucoup de mal de ceux qui l'ont précédé. La version de Letourneur lui paraît *faible*, *inexacte*, *décolorée*. Nous sommes loin de penser ainsi : Letourneur, à la vérité, est infidèle, mais l'infidélité est un mérite en traduisant un écrivain aussi bizarre qu'Young. Les couleurs de son pinceau ne peuvent que gagner à être adoucies ; et c'est rendre un véritable service à cet auteur que de le mutiler. Au reste, il faut dire que M. Barrère ne se dissimule point les défauts de son modèle. Il traite Young pour le moins aussi sévère-

Digitized by Google

(N°. CLXXIV.) 12 BRUMAIRE an 13.
(Samedi 3 Novembre 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

DIALOGUE

ENTRE VIRGILE ET HORACE, AUX CHAMPS ELYSÉES.

(D'après Fénélon.)

VIRGILE.

Ah ! que nos jours ici coulent avec douceur !
Ce n'est que dans ces lieux qu'on trouve le bonheur.
Ces fleurs et leurs parfums, cette douce verdure,
Le murmure enchanteur de cette onde si pure,
Les oiseaux, de ces bois aimables habitans,
Qui célèbrent en chœur cet éternel printemps....

HORACE.

Fort bien, continuez : je vois, mon cher Virgile,
Que vous allez nous faire une charmante idylle ;
N'en demeurez pas là : déjà pour vous ouïr
On voit de tous côtés les Ombres accourir.

Digitized by Google

VIRGILE.

C'est m'avertir à temps, et je me tais bien vîte;
On ne fait plus de vers au-delà du Cocyte :
Homère, Théocrite, Hésiode, Ennius
Chantent leurs anciens vers, mais n'en composent plus.
Les vôtres sont encor les délices des sages,
Ils ont bravé du temps l'effort et les ravages.
Vous prévîtes leur sort; avec sécurité
Vous nous disiez : J'écris pour l'immortalité.
Le temps a confirmé cette belle espérance.

HORACE.

Ah ! de nos deux talens je sens la différence.
Il faut que je vous aime autant que je le fais,
Pour ne point envier vos immortels succès;
Vos vers sont ravissans, et le dieu du Parnasse
D'abord après Homère a fixé votre place.

VIRGILE.

Nos Muses, croyez-moi, n'ont rien à s'envier;
Pour arriver au Pinde, il est plus d'un sentier.
De vos talens divers j'admire la richesse,
De votre esprit fécond l'étonnante souplesse;
Tour-à-tour véhément, sublime, gracieux,
Versant à pleines mains un sel délicieux,
Observateur profond, moraliste agréable,
Des travers des humains censeur toujours aimable,
Mêlant le badinage à l'austère raison,
Il n'eût tenu qu'à vous d'élever votre ton,
De traiter l'épopée, et de mettre en pratique
Les savantes leçons de votre *Art Poétique*.

HORACE.

Qui plus que vous charma par la variété ?
Qui pourrait égaler votre naïveté,
Votre aimable douceur, vos graces séduisantes,

Digitized by Google

Et des travaux des champs vos peintures riantes ?
Dans l'Enéide enfin, vous avez transporté
Le bel ordre d'Homère et sa sublimité ;
Son génie en vos vers brille et semble revivre.

VIRGILE.

Ah ! de loin seulement j'ai tâché de le suivre.

HORACE.

Vous n'avez point d'Homère emprunté le secours
Pour chanter de Didon les touchantes amours ;
Ce charmant épisode est à vous sans partage.

VIRGILE.

Trop d'inégalité dépare mon ouvrage.
J'avais de le brûler donné l'ordre en mourant.

HORACE.

Mais Auguste prévint un malheur aussi grand.
S'il eût assez vécu, l'auteur des Géorgiques,
Cet esprit si fertile en beautés poétiques,
Eût fini l'Enéide avec les mêmes soins.
Sans doute il l'aurait pu ; pour moi, j'estime moins
Cette grande recherche et cette exactitude
Qu'on obtient par l'effort d'une pénible étude,
Que le jet du poëme et sa mâle beauté ;
Et pour ne déguiser en rien la vérité,
Si vous n'égalez pas toujours, mon cher Virgile,
Les sublimes tableaux du grand peintre d'Achille,
C'est pour être moins fort, moins simple et plus poli.
Jamais par l'ornement son trait n'est affaibli,
Rien ne nuit à l'effet de sa grace ingénue ;
Il offre la nature à nos yeux toute nue.

VIRGILE.

De quelques ornemens j'ai recherché l'éclat
Pour contenter le goût d'un peuple délicat,

Digitized by Google

Epris des arts, du luxe et de la politesse,
Et des antiques mœurs proscrivant la rudesse.
De la simple nature heureux imitateur,
Homère semble avoir oublié le lecteur.
A saisir ces grands traits je fus bien moins habile.

HORACE.

On reconnaît toujours ce modeste Virgile,
Qui, fuyant les honneurs, préférait à la cour
La douce obscurité d'un champêtre séjour.
Je n'ai point épargné votre divin poëme;
Sur mes vers sans détour expliquez-vous de même,
Dites-moi leurs défauts, j'aime la vérité.

VIRGILE.

Eh bien, je vais la dire avec sincérité.
Dans vos Odes j'ai cru remarquer des pensées
Qui ne sont pas toujours heureusement placées,
Et trop loin du sujet vous semblez les chercher.
Il aurait mieux valu, je crois, les retrancher :
Il est quelques endroits qui manquent d'harmonie.
J'ai souvent admiré votre adresse infinie
A rendre un sens profond avec briéveté :
Votre touche séduit par sa vivacité;
Mais l'art se fait trop voir dans de certains passages.

HORACE.

La plus douce harmonie embellit vos ouvrages.
Elle touche, elle enchante, et je suis peu surpris
Qu'à cette qualité vous mettiez un grand prix: .....

VIRGILE.

Trève de complimens; cessons, mon cher Horace;
Depuis assez long-temps nous nous louons en face,
Et pour d'honnêtes gens cela n'est pas très-bien;
Nous aurions dû finir plus tôt cet entretien.

Par LOUIS BARRUCAND, *étudiant en belles-lettres à Genève.*

Digitized by Google

LA CAMPAGNE APRÈS UN ORAGE.

Un silence léger règne encor dans la plaine;
Les nuages pressés surchargent l'orient,
Et le soleil vers le couchant,
Cédant au penchant qui l'entraîne,
Console encor ces bois d'un rayon expirant.
Naguères ici sur la pierre,
Le ciel, d'accord avec mon cœur,
Semblait soulager ma misère:
Je voyais la nature entière
Trembler sous les dieux en fureur,
L'éclair étincelant embraser l'atmosphère,
Les torrens égarer leurs ravages profonds,
Le nuage, entr'ouvert par les vents vagabonds,
Lancer en longs éclats les flots et le tonnerre.
Je l'avoûrai, mon fol orgueil,
Mon ame, hélas! dans cet orage,
Aimaient à trouver leur image,
A voir s'associer l'univers à leur deuil;
Et maintenant qu'un doux murmure
Succède aux vents impétueux,
Et que l'oiseau, sous la verdure,
Reprend ses sons harmonieux;
Quand tout sourit dans la nature,
Morne et couché sur ce coteau,
Cet aspect aigrit ma blessure,
Je repousse cette peinture,
Et ma douleur sert d'ombre à ce tableau.

J. M. Corrent-Labadie.

TRADUCTION DE MÉTASTASE.

Tu te prétends jalouse, Irène;
Mais dans ton cœur si je sais voir,

Digitized by Google

Il est jaloux de son pouvoir ;
L'amour ne cause pas sa peine.
Loin d'aimer un pauvre captif,
Tu n'aimes qu'à river sa chaîne.
T'enlever un cœur fugitif,
C'est blesser ton ame hautaine.
Si tu perdais de ta beauté
A chaque inconstance nouvelle,
J'espérerais te voir fidelle ;
Mais qu'espérer, en vérité,
Si tu parais toujours plus belle
A chaque trait de cruauté ?

Auguste DE LABOUÏSSE.

L'AUTEUR FAMÉLIQUE.

SOUVENT à jeun, quoique gourmand,
Mons Cadédis imagina, pour vivre,
De répandre publiquement
Un pamflet saugrenu sur le gouvernement.
Déjà partout courait le méchant livre,
Et notre auteur au ventre creux,
Allait criant : « Sandis qué jé suis malheureux !
» Vingt créanciers au moins sont là pour mé poursuivre ;
» Depuis huit jours la famine mé poind ;
» Et la Vastille, hélas ! n'arrive point. »

PONCET-DELPECH, *ex-constituant et ex-législateur.*

MORALITÉ.

POURQUOI se plaindre que l'Envie
Sur nous distille son poison ?
Au fer d'une lance ennemie
Télèphe dut sa guérison.

KÉRIVALANT.

Digitized by Google

ENIGME.

Sans consumer les cœurs, nous les pouvons brûler;
Nous sommes les flambeaux et les miroirs des ames,
Dont les vifs sentimens s'expriment par nos flammes;
Et dans notre silence on nous entend parler.

LOGOGRIPHE.

Je fus reine autrefois, si l'on en croit la fable;
Mais par un sort bien déplorable,
Je me vis tout-à-coup transformée en oiseau,
Et les effets de ma métamorphose
M'ont enlevé trône, sceptre et bandeau.
Je vous en dirais bien la cause,
Si je pouvais m'expliquer; mais je n'ose.
Apprenez toutefois que, pendant la chaleur,
J'habite les champs ou la ville:
Je m'y bâtis, en architecte habile,
Un abri peu coûteux, et de mince valeur,
Mais dans lequel mollement je repose,
Sans rien appréhender des ruses d'un voleur.
Je marche sur dix pieds: si l'on me décompose,
J'offre au lecteur un féroce animal
Dont les rugissemens font trembler la Lybie;
Je donne encor ce précieux métal
Qui cause bien souvent les tourmens de la vie.
Viennent après deux villes d'Italie;
Ce qui rend immortel le lyrique Rousseau;
Le contraire de blanc; deux fleuves de la France;
Un acte de la bienfaisance.
Paraît ensuite cet oiseau
Dépeint par le bon Lafontaine,

Digitized by Google

Monté sur ses grands pieds, emmanché d'un long cou,
Avide de poisson qu'il trouve de son goût;
La veille d'aujourd'hui, qui fuit et nous entraîne;
Des oisillons le modeste berceau;
Un prince qui donna des lois à Syracuse,
Pays, dit-on, où la nymphe Aréthuse,
Fuyant un séducteur, fut changée en ruisseau;
Une île qui se trouve auprès de la Vendée;
Un petit animal surnommé le dormeur,
Des fruits de nos jardins rusé dévastateur;
La plante qui nous vient des plaines de Judée,
Dont le tissu procure un léger vêtement
Qui sert à la pudeur de voile et d'ornement.
On trouve enfin, sans faire un effort de génie,
Deux fleuves dont les eaux traversent des pays
Différens par leurs mœurs, leurs lois et leurs habits:
L'un coule vers le Nord, en quittant l'Helvétie;
L'autre arrose l'Egypte, et vient d'Abissinie.

LECHESNE, *employé.*

CHARADE.

PARMI les commerçans on connaît mon premier;
En voyage toujours on foule mon dernier;
Aujourd'hui sans scrupule on vous fait mon entier.

Par un Abonné.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

LE mot de l'Enigme du dernier numéro est *Rivière.*
Celui du Logogriphe est *Ruse,* où l'on trouve *rue.*
Celui de la Charade est *Sage-femme.*

Digitized by Google

L'Enéide, traduite en vers français par *J. Delille*. Quatre volumes in-8°., figures, avec le texte. Prix : 24 fr., et 30 fr.; grand in-18, 14 fr., et 17 fr.; *idem* quatre vol., petit in-18, 10 fr., et 12 fr. par la poste. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

(Septième extrait.)

CEUX qui sont déterminés à tout admirer dans un homme célèbre, regardent la critique la plus mesurée comme une espèce de profanation; mais, en matière de littérature comme sur tout autre sujet, la probité la plus exacte doit présider à nos jugemens. Il n'est pas plus permis de se jouer de la réputation des livres que de celle des personnes, quoique les conséquences en soient différentes. Si ce journal peut prétendre à quelqu'avantage, c'est celui de ne rien sacrifier à la légéreté de l'humeur, et d'être plus éloigné qu'aucun autre de critiquer ou de louer sans un examen approfondi.

Dans le jour sous lequel nous envisageons la dernière moitié de *l'Enéide*, il est aisé de voir qu'en démontrant son imperfection, la gloire de Virgile demeure à couvert de tout reproche. Nous nous flattons de l'avoir sauvée par une distinction également juste et honorable; car si l'on fait voir que les derniers chants de sa muse offrent partout les semences des plus grandes beautés, il faut aussi convenir que le temps ne lui a pas permis de leur donner tout le développement et l'éclat qu'elles pouvaient recevoir d'une si habile main. L'opinion que j'ai avancée touchant ses caractères porte sur

Digitized by Google

ces deux points. Je ne puis les regarder que comme les premiers traits d'une invention heureuse et brillante. C'est l'esquisse d'un grand maître, qui donne l'idée d'un tableau magnifique, mais qui ne saurait en tenir lieu.

Ce qui fait la force et la beauté d'un caractère, ce n'est ni la perfection morale que le poète peut donner à son héros, ni le lustre momentané qu'il peut tirer d'une action éclatante; son mérite est d'être soutenu constamment dans la vérité de son naturel, malgré la diversité des scènes et des passions qui le mettent en œuvre. C'est l'idée qu'Horace nous en donne dans son Art Poétique :

. . . . . *Servetur ad imum,*
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

Je ne m'arrêterai pas à montrer pourquoi le caractère d'Enée, quoique plus moral que celui d'Achille, est cependant moins intéressant. C'est une opinion assez généralement reçue, et il serait étranger à mon sujet d'en dire les raisons. Mais pour peu qu'on veuille pénétrer dans le principe qui vient d'être établi, on reconnaîtra qu'il n'y a point de caractères proprement dits dans les derniers livres de *l'Enéide*.

L'amitié de Nisus et d'Euryale pouvait fournir de plus grands embellissemens, et devenir une source d'intérêt plus profonde, si le poète en eût fait des guerriers du premier ordre, et qu'après les avoir peints sous des couleurs si intéressantes, il les eût conservés pour orner la scène des combats. Ces deux jeunes gens ne font que paraître et briller un moment. Leur mort généreuse et prématurée forme un épisode très-touchant et supérieurement écrit; mais enfin ce n'est qu'une belle scène, et il y a loin de là à la peinture savante des caractères.

Mézence et Lausus sont des personnages d'une

Digitized by Google

conception encore plus forte, mais qui ne sont pas mieux développés. Le poète ne les a mis en action que dans une seule aventure, où ils périssent tous deux. C'est une belle idée d'avoir donné un fils aussi aimable et aussi vertueux que Lausus à un monstre tel que Mézence. Ce jeune homme, qui n'est attentif qu'aux dangers de son père, le couvre de son bouclier, au moment où le prince troyen va le percer de son épée; mais lui-même est frappé du coup mortel qu'il a détourné. Je ne sais s'il convenait d'immoler ainsi par la main d'Énée cette touchante victime de la piété filiale; le poète devait au moins honorer sa valeur par un combat. Enée, au contraire, le tue sans résistance, après avoir témoigné quelque compassion pour sa jeunesse. On est révolté de ce dénouement; et il faut que Virgile ait deviné l'impression qu'il devait faire, car il n'a rien oublié pour l'adoucir et réconcilier le lecteur avec son héros. Y a-t-il réussi? c'est ce que je n'oserais décider. La situation était délicate, et il fallait un grand art pour ménager une transition naturelle entre la violence et la pitié; mais du moins Virgile ne s'est pas jeté dans des sentimens outrés et romanesques. C'est ici que M. Delille devait se rendre attentif au beau naturel et à la profonde justesse de ce grand poète.

Lorsqu'Enée voit la pâleur de la mort se répandre sur le beau visage de Lausus, cette triste image d'un fils qui s'est sacrifié pour son père, le trouble et l'attendrit.

Et mentem patriæ subiit pietatis imago.

Ce retour est naturel; mais il ne passe pas tout-à-coup de la fureur de la guerre au dernier degré de l'attendrissement. Virgile se contente de le faire soupirer; *ingemuit miserans graviter.* M. le

Digitized by Google

Traducteur qui n'a pas trouvé que ses soupirs fussent assez tendres, le fait fondre en larmes. Je laisse à juger la figure que fait Enée, au milieu d'un champ de bataille, en baignant de ses pleurs *les beaux yeux* d'un ennemi qu'il vient de percer; car c'est dans cette situation incroyable que la traduction nous le représente.

Lui-même il le soulève, et baigne encor de pleurs
Ce beau corps, ces beaux yeux privés de la lumière,
Et ces cheveux sanglans traînés dans la poussière.

N'est-ce pas perdre toute mesure, et pousser la sensibilité jusqu'à cet excès, qui la rend ridicule? ne semble-t-il pas voir *Candide* qui retire son épée, en pleurant, du corps du jésuite qu'il a étendu roide mort?

M. Delille se seroit-il flatté de relever par une vaine enflure la simplicité noble avec laquelle Enée s'exprime dans cette circonstance? Qu'y a-t-il de plus vain et de plus froid, que d'aller chercher de grands tours oratoires, pour exprimer un sentiment qui s'échappe d'un cœur troublé? Pense-t-on à déclamer lorsqu'on parle à un homme mourant, à un homme qu'on a tué? lui dit-on avec emphase:

Assemblage touchant de grandeur et de charmes!
. . . . Ton ennemi répand sur toi des larmes.

Mettez-vous dans la situation de Lausus, et jugez de l'effet d'une pareille déclamation. Quel abus de l'éloquence! ô fausse grandeur! malheureuse sensibilité de théâtre! N'avez-vous que cette consolation à donner à un ennemi qui rend le dernier soupir? Lorsqu'on a la mort sous les yeux, ce n'est ni de *grandeur*, ni de *charmes*, c'est de la misère de l'homme qu'il faut parler. Virgile l'a bien senti. Toutes ses paroles ont un accent de vérité qui saisit.

Digitized by Google

Quid tibi nunc, miserande puer, pro laudibus istis?
Quid pius Æneas tantâ dabit indole dignum?

Il n'y a pas là de grands mots : « Malheureux » jeune homme! que puis-je maintenant pour toi? » De quel prix la piété d'Enée peut-elle récom- » penser tant de vertus? » M. Delille ajoute :

Et comment consoler un héros qui n'est plus!

Il est inconcevable qu'il mette dans la bouche d'Enée une réflexion qui serait propre à tourner en ridicule les consolations qu'il s'efforce de donner à un mourant.

Ces armes qui devaient, hélas! mieux te défendre.

Voilà un *hélas* bien placé! Sied-il à Enée de se plaindre de la faiblesse d'une armure dont il a profité pour percer son ennemi? peut-il prendre plaisir à se rappeler ces circonstances? une pitié noble admet-elle de pareils raffinemens? Voilà où conduit l'étrange manie de vouloir orner la judicieuse simplicité de Virgile. *Arma, quibus lætatus, habe tua.* « Conserve ces armes qui faisaient ta joie. » C'était lui accorder les honneurs de la guerre, et il y joint ceux de la sépulture :

. . . . . *Teque parentum*
Manibus et cineri, si qua est ea cura, remitto.

Il semble que le caractère de Mézence ne se soutienne pas jusqu'à la fin de la scène. Lorsqu'il apprend la mort de son fils, il témoigne tant de sensibilité, il a des remords si touchans, qu'on est près de pleurer avec lui; il se montre même capable d'une sorte de générosité et d'héroïsme; il ne veut pas survivre à Lausus. Quoique dangereusement blessé, il retourne au combat, où Enée le tue. Il meurt avec noblesse, et demande pour toute grace au vainqueur d'être réuni à son fils dans le tombeau. Qui pouvait s'attendre à une si belle fin de la part d'un prince qui, conséquent

Digitized by Google

dans sa barbarie, se glorifiait d'être à la fois le fléau des hommes et l'ennemi des dieux? *Contemptor Superum Mezentius.*

Ce qu'on peut conclure de là, c'est que Virgile n'a cherché dans cette aventure que l'agrément d'une scène épisodique, et qu'il n'a point songé à peindre les mœurs. Mais il est facile de juger combien deux caractères, relevés par un contraste si brillant, pouvaient fournir de scènes d'un intérêt supérieur, si le poète ne s'était pas resserré dans un champ si étroit. Ici, la force de l'invention et la faiblesse de l'exécution se font sentir tout ensemble. Je n'ai pas plus d'empressement à faire remarquer l'une qu'à faire admirer l'autre; et je crois me renfermer dans de justes bornes en m'éloignant également de l'enthousiasme qui ne voit que des beautés, et du mépris qui n'aperçoit que des défauts. M. de La Harpe a passé si légèrement sur *l'Enéide*, dans son *Cours de Littérature*, que la raison ne permet pas d'invoquer ici l'autorité de ce grand critique, en même temps que le respect nous défend de relever quelques erreurs qui lui sont échappées dans une foule de vérités utiles.

M. Delille qui, en sa qualité de traducteur, voit tout avec les yeux de l'admiration, s'extasie à tout moment sur des merveilles que je n'ai pas le bonheur d'apercevoir. Il a déjà trouvé que Latinus devait manquer de caractère, parce qu'il était vieux. Il trouve maintenant que Lavinie n'en devait pas avoir davantage, parce qu'elle était jeune. Il force ainsi la vieillesse et la jeunesse à s'accorder pour lui fournir la même excuse. Cela est adroit; mais il s'agirait de savoir si ce sont des personnages dignes de figurer dans un poëme héroïque, qu'un prince faible qui ne sait gouverner ni sa femme ni son royaume, et une honnête fille

Digitized by Google

qui est prête à recevoir le mari qu'on voudra lui donner. Car tout ce que Virgile nous apprend de cette Lavinie, c'est qu'elle était nubile :

Jàm matura viro, jàm plenis nubilis annis.

Ce n'est sûrement pas là une instruction digne de la postérité. On n'y reconnaît pas la noblesse d'un poète épique, qui ne doit ouvrir la bouche que pour annoncer de grandes choses, *magna sonaturum*. Le caractère de la reine Amate, que M. de Voltaire traite incivilement de *bourgeoise*, paraît admirable à M. Delille, qui se flatte d'y avoir découvert des qualités inconnues jusqu'ici à tous les critiques. Il ne voit dans ses emportemens qu'une tendresse courageuse, dans ses discours qu'une éloquence qui part du cœur, et dans sa révolte contre Latinus, qu'un juste sentiment de ses droits ; enfin il la représente comme le modèle des mères. « Le poète, dit-il, a peint en elle le » sentiment maternel avec une justesse, une vé- » rité, et une nouveauté de couleurs, qu'on ne » retrouve dans aucun poëme. »

J'avoue que je ne reviens pas de mon étonnement de voir un homme de ce mérite avancer, avec tant de confiance, des choses si dépourvues de fondement. M. Delille croit-il donc parler à des hommes qui n'aient jamais lu Virgile ? ou bien se fait-il à lui-même une si étrange illusion ? Mais comment ne voit-il pas que tout le rôle d'Amate est celui d'une femme livrée aux Furies ? Alecto lui jette dans le sein un de ses serpens qui la parcourt et l'inonde du venin de la discorde.

Quo furibunda monstro domum permiceat omnem.

Dès ce moment, elle ne garde plus de mesure. Les couleurs de Virgile sont aussi effrayantes que la scène est tragique ; et je demande si c'est avec de pareils traits qu'on peint le cœur d'une mère.

Digitized by Google

La comparaison d'Amate avec un sabot, et celle de Turnus avec une chaudière bouillante, ne sont pas du genre noble, quoiqu'exprimées avec la plus rare élégance. L'auteur des remarques qui accompagnent la traduction de M. Delille, insinue que le poète latin pourrait avoir eu l'intention de rabaisser ces deux personnages, en choisissant des objets de comparaison si peu relevés. Si cette observation était aussi vraie qu'elle paraît fine, elle retomberait sur M. Delille qui semble l'avoir approuvée ; car si Virgile a eu la pensée d'avilir Amate, que devient cette dignité maternelle qu'on prétend nous faire admirer ? Mais je ne suis pas dans cette idée. Ces sortes de comparaisons étaient dans le goût des anciens, qui y trouvaient un fonds d'images naturelles. Homère compare le grand Ajax à un âne, et l'armée grecque à un bataillon de grues ; et Virgile, qui vivait dans un siècle plus délicat, emprunte de lui cette dernière comparaison, comme si elle méritait d'être empruntée.

Je crois que c'est une entreprise inouie qu'un traducteur force son original à se plier à son tour d'esprit, et qu'il aille jusqu'à changer les mœurs d'un personnage. M. Delille n'a pas craint de faire cette violence aux idées de Virgile, quoiqu'à la vérité d'une manière aussi imparfaite qu'elle est étrange. Il a voulu substituer dans Amate, un sentiment sublime de maternité au désordre d'une rage infernale. Il n'a vu en cela qu'un embellissement de caractère ; il n'a pas senti qu'un tel changement renverserait toute l'ordonnance du poëme et tout le dessein de son auteur : car il est aisé de comprendre que si Amate n'agissait que par la force du naturel et d'une tendresse respectable, si c'était une véritable mère, tous les cœurs seraient pour elle, et par conséquent contre Enée.

De

Digitized by Google



De même, si Turnus faisait paraître une conduite mesurée et des sentimens raisonnables, le lecteur entrerait dans sa passion; il le regarderait comme le défenseur naturel de son pays et de sa maîtresse : mais Virgile n'était pas capable de commettre une faute si grossière, quoique des critiques superficiels la lui aient imputée; et quiconque examinera à fond ces deux personnages, verra qu'il les a sacrifiés, comme il le devait, à la gloire de son héros.

Il plaît à M. Delille d'imaginer que c'est par *amour maternel* qu'Amate s'enfuit dans les bois comme une folle, qu'elle y emmène sa fille, contre la volonté de son père, et qu'elle soulève, dans une orgie, toutes les femmes du Latium. Il fait dire à Virgile :

> C'est peu, *dans les fureurs de l'amour maternelle*,
> Prétextant de Bacchus la fête solennelle,
> Furieuse, elle vole à la suite du dieu, etc.

Mais Virgile parle de cette entreprise comme d'un crime; *majus adorta nefas*. Il l'attribue à l'action du poëme, et non pas à celle de la tendresse :

> . . . . . *Penitusque in viscera lapsum*
> *Serpentis furiale malum, totamque pererrat.*
> *Tum vero infelix, ingentibus excita monstris*
> *Immensam sine more furit lymphata per urbem.*

Cette méprise est sans excuse, et j'ose dire qu'il n'était pas digne d'un poète aussi sensé et aussi moral que M. Delille, de représenter comme une mère tendre et respectable, une femme qui se révolte contre son époux, et qui inspire à sa fille du mépris pour ses ordres paternels.

Turnus est, comme Amate, sous l'ascendant des puissances infernales. C'est ce qui place ces deux caractères hors de la nature, et il n'y faut point chercher une peinture intéressante des mœurs. Aussi Turnus brille-t-il sans intéresser. Il

Digitized by Google

ne se recommande que par son audace et son air martial. Il a la figure et non l'ame d'Achille.

Ipse inter primos præstanti corpore Turnus
Vertitur, arma tenens, et toto vertice supra est.
Cui triplici crinita juba galea alta Chimæram
Sustinet, æneos efflantem faucibus ignes.

Tous ses traits sont du pinceau le plus brillant. Homère lui-même n'a pas une poésie plus forte; mais pour juger de la supériorité de son génie, dans les caractères, il suffit peut-être de considérer qu'il n'a pas eu besoin de sacrifier Hector pour faire briller son rival.

Je ne pousserai pas plus loin ces réflexions, qui pourraient s'étendre sans mesure, si je ne consultais que l'abondance et le charme du sujet. Les poëmes d'Homère et de Virgile feront éternellement les délices de ceux qui ont le goût du beau. Si l'on pouvait se flatter de ramener les esprits de notre nation aux compositions héroïques, on leur donnerait une impulsion nouvelle vers le grand et le sublime. Mais la prééminence des sciences arides et des arts frivoles retardera, je le dis avec douleur, un essor si glorieux, et la haute poésie, qui est la source des sentimens élevés, ne sortira qu'avec peine des ruines du grand siècle.

Le travail de M. Delille mériterait, sous ce point de vue, un hommage national. Personne ne lui rendra ce témoignage avec plus de plaisir et de sincérité que moi. La sévérité dont on s'est armé contre l'admiration publique, pour juger d'une manière impartiale l'ouvrage d'un homme si supérieur, n'a rien de décourageant pour les autres, comme elle n'a rien que d'honorable pour celui qui en est l'objet. J'ose démentir ceux qui avancent que personne ne pourrait égaler ou surpasser la nouvelle traduction de *l'Enéide*. M. Delille semble avoir voulu laisser à tout le

Digitized by Google

monde l'espérance de faire mieux, en faisant moins qu'il ne pouvait. Je ne crains pas de répéter qu'il est resté au-dessous de lui-même, parce que le travail et la critique lui ont manqué. Le traducteur de *l'Enéide* peut avoir des rivaux; celui des *Géorgiques* n'aura que des admirateurs.

CH. D.

Mémoires de Marmontel.

LES *Mémoires posthumes de Marmontel* vont paraître incessamment, et sont attendus avec impatience. Leur auteur ayant vécu dans l'intimité des plus célèbres écrivains du dix-huitième siècle, nous révélera sans doute sur leur compte les particularités les plus curieuses et les plus intéressantes. Aucune lecture, en général, n'est plus attrayante que celle des Lettres, des Souvenirs, des Mémoires, lorsqu'ils joignent la véracité au naturel et à la simplicité. Ce que nous connaissons des *Mémoires de Marmontel* nous a semblé réunir ces qualités. Ils sont écrits sans prétention et avec l'aimable abandon d'un père qui n'a d'autre objet que d'instruire et d'amuser ses enfans. On assure que c'est aux siens uniquement que Marmontel avait destiné cet ouvrage; mais que des amis éclairés de sa famille l'ont engagé à les donner au public.

En voici un fragment qu'on nous a permis d'imprimer, et que nous croyons propre à confirmer ce que nous venons d'en dire.

Marmontel fut chargé de la rédaction du *Mercure* après la mort de Boissy.

Il trace ainsi le plan sur lequel il dirigea ce Journal.

Digitized by Google

Sans cesser d'être amusant et frivole dans sa partie légère, le *Mercure* ne laissait pas d'acquérir, en utilité, de la consistance et du poids. De mon côté, contribuant de mon mieux à le rendre à la fois utile et agréable, j'y glissai de ces Contes où j'ai toujours tâché de mêler quelque grain d'une morale intéressante. L'apologie du théâtre, que je fis en examinant la lettre de Rousseau à d'Alembert sur les spectacles, eut tout le succès que peut avoir la vérité qui combat des sophismes, et la raison qui saisit corps à corps et serre de près l'éloquence.

Mais comme il ne faut jamais être fier, ni oublieux au point d'être méconnaissant, je ne veux pas vous laisser ignorer quelle était au besoin l'une de mes ressources. A Paris, la république des lettres était divisée en plusieurs classes qui communiquaient peu ensemble. Moi, je n'en négligeais aucune, et des petits vers qui se faisaient dans les sociétés bourgeoises, tout ce qui avait de la gentillesse et du naturel m'était bon. Chez un joaillier de la place Dauphine, j'avais dîné souvent avec deux poètes de l'ancien Opéra-Comique, dont le génie était la gaieté, et qui n'étaient jamais si bien en verve que sous la treille de la guinguette. Pour eux, l'état le plus heureux était l'ivresse; mais avant d'être ivres, ils avaient des momens d'inspiration qui faisaient croire à ce qu'Horace a dit du vin. L'un, dont le nom était Galet, passait pour un vaurien. Je ne le vis jamais qu'à table, et je n'en parle qu'à propos de son ami Panard, qui était bon homme, et que j'aimais. Ce vaurien, cependant, était un original assez curieux à connaître. C'était un marchand épicier de la rue des Lombards, qui, plus assidu au Théâtre de la Foire qu'à sa boutique, s'était déjà ruiné. Lorsque je le connus, il était hydropique, et n'en buvait pas moins, et n'en était pas moins joyeux; aussi peu soucieux de la mort que soi-

Digitized by Google

gneux de la vie, et tel qu'enfin dans la captivité, sur un lit de douleur et presque à l'agonie, il ne cessa de faire un jeu de tout cela.

Après sa banqueroute, réfugié au Temple, lieu de franchise alors pour les débiteurs insolvables, comme il y recevait tous les jours des mémoires de créanciers : « Me » voilà, dit-il, au temple de mémoire. » Quand son hydropisie fut sur le point de l'étouffer, le vicaire du Temple étant venu lui administrer l'extrême-onction : « Ah ! mon» sieur l'abbé, lui dit-il, vous venez me graisser les bottes. » Cela est inutile, car je m'en vais par eau. » Le même jour il écrivit à son ami Collé en lui souhaitant la bonne année, sur l'air : *Accompagné de plusieurs autres.*

Il terminait ainsi sa gaieté :

De ces couplets soyez content :
Je vous en ferais bien autant
Et plus qu'on ne compte d'apôtres ;
Mais, cher Collé, voici l'instant
Où certain fossoyeur m'attend,
Accompagné de plusieurs autres.

Parmi beaucoup de souvenirs du voyage qu'il fit à Ferney, Marmontel raconte cette conversation avec Voltaire, au milieu d'une promenade de son château à Genève.

Chemin faisant, je lui demandai comment, presque sans territoire, et sans aucune facilité de commerce avec l'étranger, Genève s'était enrichie : « A fabriquer des » mouvemens de montres, me dit-il ; à lire vos gazettes, » et à profiter de vos sottises. Ces gens-ci savent calculer » les bénéfices de vos emprunts. »

A propos de Genève, il me demanda ce que je pensais de Rousseau. Je répondis que dans ses écrits, il ne me semblait être qu'un éloquent sophiste, et dans son caractère qu'un faux cynique qui creverait d'orgueil et de dépit

Digitized by Google

dans son tonneau, si on cessait de le regarder. Quant à la fantaisie qui lui avait pris de revêtir ce personnage, j'en savais l'anecdote et je la lui contai.

Dans l'une des lettres de Rousseau à M. de Malherbes, on a vu dans quel excès d'inspiration et d'enthousiasme, il avait formé le projet de se déclarer contre les sciences et les arts. « J'allais, dit-il dans le récit qu'il fit de ce miracle, j'allais voir Diderot alors prisonnier à Vincennes; j'avais dans ma poche un Mercure de France, que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe sur la question de l'académie de Dijon, qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture. Tout-à-coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières, des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force et une confusion qui me jettent dans un désordre inexprimable. Je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine. Ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un arbre de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant je sentis tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandais. »

Voilà une extase éloquemment décrite. Voici le fait dans sa simplicité tel que me l'avait raconté Diderot, et tel que je le racontai à Voltaire.

« J'étais (c'est Diderot qui parle), j'étais prisonnier à Vincennes; Rousseau venait m'y voir. Il avait fait de moi son aristarque, comme il l'a dit lui-même. Un jour nous promenant ensemble, il me dit que l'académie de Dijon venait de proposer une question intéressante, et qu'il avait envie de la traiter. Cette question était le rétablissement

Digitized by Google

des sciences et des arts. A-t-il contribué à épurer les mœurs? Quel parti prendrez-vous? lui demandai-je. Il me répondit. — Le parti de l'affirmative. — C'est le pont aux ânes, lui dis-je; tous les talens médiocres prennent ce chemin-là, et vous n'y trouverez que des idées communes; au lieu que le parti contraire présente à la philosophie et à l'éloquence, un champ nouveau, riche et fécond. — Vous avez raison, me dit-il après avoir réfléchi un moment, et je suivrai votre conseil. »

Ainsi, dès ce moment, ajoutai-je, son rôle et son masque furent décidés. « Vous ne m'étonnez pas, me dit » Voltaire; cet homme-là est factice de la tête aux pieds, » il l'est de l'esprit et de l'ame; mais il a beau jouer tantôt » le stoïcien, et tantôt le cynique, il se démentira sans » cesse, et son masque l'étouffera (1). »

Marmontel raconte l'origine de la plupart de ses Contes Moraux.

C'était sur-tout à la campagne que cette manière de rêver m'était favorable, et quelquefois l'occasion m'y faisait rencontrer d'assez heureux sujets. Par exemple, un soir, à Besons où M. de Saint-Florentin avait une maison de campagne, étant à souper avec lui, comme on me parlait de mes Contes: il est arrivé, me dit-il, dans ce village une aventure dont vous feriez peut-être quelque chose d'intéressant; et en peu de mots il me raconta qu'un jeune paysan et une jeune paysanne, cousins germains, faisant l'amour ensemble, la fille s'était trouvée grosse;

(1) Ce fut une prophétie; car Rousseau avoue, dans ses *Confessions*, qu'après avoir affecté pendant quelques années au sein de Paris, les habitudes, le langage, le vêtement d'un austère républicain, il s'ennuya de cette mascarade, et reprit son train de vie accoutumé.

(Note de l'Editeur du Mercure.)

Digitized by Google

que ni le curé, ni l'official ne voulait leur permettre de se marier ; qu'ils avaient eu recours à lui, et qu'il avait été obligé de faire venir la dispense de Rome. Je convins qu'en effet ce sujet mis en œuvre pouvait avoir son intérêt.

La nuit, quand je fus seul, il me revint dans la pensée, et s'empara de mes esprits, si bien que, dans une heure, tous les tableaux, toutes les scènes et les personnages eux-mêmes, tels que je les ai peints, en furent dessinés et comme présens à mes yeux. Dans ce temps-là, le style de ce genre d'écrits ne me coûtait aucune peine, il coulait de source ; et dès que le conte était bien conçu dans ma tête, il était écrit. Au lieu de dormir je rêvai toute la nuit à celui-ci. Je voyais, j'entendais parler Annette et Lubin, aussi distinctement que si cette fiction eût été le souvenir tout frais encore de ce que j'avais vu la veille. En me levant au point du jour, je n'eus donc qu'à répandre rapidement sur le papier ce que j'avais rêvé ; et mon conte fut fait tel qu'il est imprimé.

L'après-dîner, avant la promenade, on me demanda, comme on faisait souvent à la campagne, si je n'avais pas quelque chose à lire.

Et je lus *Annette et Lubin*.

Paradis perdu, traduit par M. *Delille* (pour être publié en décembre 1804.)

Nous parlerons dans le numéro prochain du poëme de la *Navigation*, qui vient d'être annoncé au public avec des éloges mérités. La traduction du *Paradis perdu*, par M. Delille, doit partager, avec la *Navigation*, l'attention et les suffrages des amis de la poésie. Elle paraîtra en même temps. Une époque où deux ouvrages de ce mérite et de cette importance vont être rendus publics, ne

Digitized by Google

peut être accusée de stérilité. Tandis que notre histoire s'enrichit de tout ce que la politique a de plus grand, notre littérature s'enrichit aussi de quelques chefs-d'œuvre. L'ami des arts, comme l'ami de la patrie, ne peut rester indifférent à cette double gloire.

Les fragmens connus de la nouvelle traduction de M. Delille semblent déjà la placer au-dessus de *l'Enéide* française. Il était plus facile sans doute de surpasser Milton que d'égaler Virgile.

Nous citerons quelques morceaux qui n'ont point encore été publiés. Le premier est tiré du XI^e^ livre. L'Archange Michel expose aux yeux d'Adam le tableau prophétique de tous les maux qui doivent affliger sa postérité. Dans ce tableau se trouve la description d'un hôpital, et de toutes les maladies qui y sont rassemblées.

« . . . . . .
» C'est là, c'est dans ces lieux, leurs sinistres domaines,
» Que vont s'accumuler les souffrances humaines,
» La rage aux yeux hagards, le délire effréné,
» Le vertige troublant l'esprit désordonné,
» La colique tordant les entrailles souffrantes,
» Les ulcères rongeurs, les pierres déchirantes,
» Et la triste insomnie, au teint pâle, à l'œil creux,
» Et la mélancolie au regard langoureux;
» La toux, l'asthme essoufflé, dont la fréquente haleine
» Par élans redoublés entre et sort avec peine;
» Et l'enflure hydropique, et l'étique maigreur,
» Et des accès fiévreux la bouillante fureur;
» L'évanouissement, la langueur défaillante,
» Et la goutte épanchant son âcreté brûlante,
» Et du catarre affreux les funestes dépôts,
» Et la peste qui seule égale tous ces maux.
» Vois tous ces malheureux, en proie à leur ravage,
» Se tordre de douleur, et se rouler de rage.
» Que de cris! que de pleurs! que de gémissemens!
» Chaque sexe a ses maux, chaque âge a ses tourmens.
» Les angoisses, l'effroi, le désespoir farouche,

Digitized by Google

» Errent de lit en lit, volent de bouche en bouche ;
» L'horrible mort les suit ; le fantôme inhumain
» Suspend sur eux le dard qu'il balance en sa main,
» Et, cent fois invoqué comme un abri propice,
» En différant ses coups prolonge leur supplice.
» Hélas! en contemplant cet amas de douleurs,
» Quel barbare mortel ne répandrait des pleurs ? »

Les adieux d'Adam et d'Eve au paradis terrestre font un contraste touchant avec le morceau que nous venons de citer. Eve exprime ainsi sa douleur et ses regrets :

« . . . . . .
» Je n'emporterai donc, ô terre fortunée,
» Que le remords cruel de t'avoir profanée !
» O vous, objets chéris de mes soins assidus,
» Adieu, charmantes fleurs, vous ne me verrez plus
» Aux rayons du soleil présenter vos calices,
» Du printemps près de vous épier les prémices,
» A vos jeunes tribus assigner leurs cantons,
» Cultiver votre enfance et vous donner vos noms !
» Quel autre soutiendra vos tiges languissantes ?
» Qui viendra vous verser des eaux rafraîchissantes ?
» Hélas! chaque matin je courais vous revoir,
» Je vous soignais le jour, vous visitais le soir ;
» Des eaux du paradis j'entretenais vos charmes,
» Et mes yeux maintenant vous arrosent de larmes!
» Adieu donc pour toujours! vous n'aurez plus ailleurs
» Ni les mêmes parfums, ni les mêmes couleurs!
» Et toi, que je parais des plus riches guirlandes,
» Lit où l'hymen reçut de si douces offrandes,
» Il faut donc te quitter! Dans quels tristes climats,
» Dans quels affreux déserts vont s'égarer mes pas ?
» Où retrouver les fruits de cette terre heureuse ?
» Quels mets remplaceront leur douceur savoureuse ?
» Adieu, riant Eden! plaisir trop court, adieu! »

Les adieux d'Adam sont d'un ton plus austère et plus mâle, sans être moins touchans. Tandis que la mère du genre humain donne tous ses regrets au lit nuptial et aux fleurs qu'elle a cultivées, Adam regrette ce jardin où il conversait avec les anges et avec Dieu. Les deux carac-

Digitized by Google

tères sont heureusement distingués dans Milton, et le traducteur a fidellement conservé la vérité, la grace, que le poète anglais a données à ses portraits et à ses tableaux. Nous citerons quelques vers du discours d'Adam.

« . . . . . .
» O lamentable exil! hélas! nos yeux charmés
» A ces champs paternels étaient accoutumés:
» C'étaient nos derniers biens, nos délices dernières.
» Où fuir? où promener nos jours et nos misères?
» Hors d'ici je ne vois que des déserts affreux:
» Ils nous sont étrangers, nous le sommes pour eux.
» Si je pouvais fléchir ce maître que j'adore,
» J'irais, je le prirais, l'implorerais encore:
» Mais que pourraient mes vœux? hélas! il n'est plus temps;
» C'est opposer mon souffle au souffle des autans;
» Et, frappant vainement son oreille indignée,
» Ma prière vers moi reviendrait dédaignée.
» Eh bien, je me soumets, j'obéis à mon Dieu;
» Mais ma plus grande peine, en quittant ce beau lieu,
» Ah! c'est d'être exilé de sa sainte présence.
» Du moins si je pouvais, pour charmer son absence,
» Revenir quelquefois dans ce séjour sacré!
» Partout où je l'ai vu je l'aurais adoré;
» Des œuvres de ses mains, des bienfaits de sa grace,
» Partout mon œil avide eût recherché la trace.
» A mes jeunes enfans à mes côtés assis
» Je l'eusse encor rendu présent par mes récits.
» Sur ce mont (rien n'en peut effacer la mémoire),
» O mes fils, leur dirais-je, il parut dans sa gloire;
» Parmi ces pins touffus nous oumes sa voix;
» Souvent il m'apparut dans l'ombre de ces bois;
» Au bord de cette source il reçut mon hommage;
» Des cailloux du ruisseau, des gazons du rivage
» Je dresserais pour lui de rustiques autels....
» . . . . . »

Ces vers sont pleins de naturel; une grace touchante y respire partout. Nous regrettons de ne pouvoir placer à côté de ces tableaux animés d'une tendre mélancolie, quelques-unes de ces descriptions où Milton peint tour-à-tour

Digitized by Google

les fureurs et les tourmens de l'enfer, les scènes riantes d'Eden, la joie ineffable des anges, la splendeur du ciel et la majesté de Dieu. Le public ne tardera pas à jouir de cette nouvelle production de M. Delille, et, pour la première fois, les Français connaîtront toutes les beautés du *Paradis perdu*.

Nouveau Dictionnaire universel de Géographie ancienne et moderne : contenant les noms, description, et productions de tous les lieux connus sur le globe jusqu'à ce jour; les mœurs des peuples, leurs manufactures, rapports de commerce, monnaies, changes ; avec cartes, etc. : rédigé et mis en ordre par *F. D. Aynès*. Trois volumes in-8°. d'environ 1800 pages. Prix : 15 fr., et 18 fr. par la poste. A Lyon, chez *Ruseau* et compagnie, rue Mercière. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, rue des Bons-Enfans; et chez *le Normant*.

La méthode des Dictionnaires a été utile dans toutes les parties de l'instruction ; il n'en est point où elle soit plus nécessaire que dans la géographie. Cependant nous n'avions encore rien de complet dans ce genre. On a fait des Dictionnaires volumineux d'histoire, de botanique, etc.; et la géographie, la plus étendue de toutes les sciences, n'a eu jusqu'à ce jour qu'un ouvrage incomplet et inexact, auquel on se contente depuis cinquante ans d'ajouter quelques changemens survenus dans les divisions politiques, sans qu'on ait cherché à redresser les nombreuses erreurs qui s'y trouvent, principalement dans les longitudes, les latitudes et l'orthographe des noms propres. Les découvertes des Bougainville, des Lapeyrouse ; les travaux du major Rennel, le Danirle de l'Angleterre, enfin tout ce qui a été fait d'important à la fin du dernier siecle, a été

Digitized by Google

négligé ou oublié par les traducteurs ou les commentateurs de Vosgien. C'est dans les mémoires et les cartes tracés par ces grands-hommes que M. *Aynèz*, auteur du nouveau Dictionnaire que nous annonçons, a puisé ses renseignemens. Il a aussi consulté tous les plus célèbres voyageurs de ce dernier temps. Le travail le plus pénible et les soins les plus assidus l'ont fait triompher de tous les obstacles. L'étendue de ce nouveau Dictionnaire lui a permis de donner beaucoup plus de développemens à ses articles; et après la description des lieux, des mœurs et commerce, il présente à ses lecteurs un tableau historique des différens souverains qui les ont gouvernés, des grands hommes qui les ont illustrés, des siéges que les villes ont soutenus; la date et le lieu des batailles qui font époque. Indépendamment des anciens articles de géographie, l'ouvrage de M. *Aynèz* en contient plus de trente mille nouveaux, et nous n'hésitons pas à dire qu'il ne s'était encore rien fait d'aussi complet et d'aussi exact dans ce genre.

Les amateurs de la poésie italienne connaissent sans doute les *Œuvres posthumes de l'abbé Métastase*, mises au jour par l'abbé comte d'Ayala, en 1795.

Ceux qui n'ont pas l'usage de la langue italienne doivent regretter que ces œuvres ne soient pas encore traduites; elles méritent de l'être, et par l'intérêt qu'inspire un auteur célèbre qui se peint lui-même dans ses lettres nombreuses, ainsi que les personnages illustres, les grands hommes auxquels il écrit, et par l'érudition qu'elles renferment, et par les époques historiques qu'elles rappellent; car ses lettres, qui forment près de trois volumes grand in-8°, sont de véritables annales critiques, littéraires et historiques de son temps: on y trouve sur-tout

Digitized by Google

sa correspondance avec la célèbre impératrice Marie-Thérèse, qui le nommait son Virgile.

Quelques poésies légères, un nouvel abrégé de la vie de l'auteur, déjà si bien décrite dans ses propres lettres, terminent, avec son testament et un codicille, le dernier volume.

Mais ce qui doit être sur-tout d'un grand prix pour ceux qui suivent la carrière du théâtre, et même pour toutes les classes de lecteurs, ce sont ses notes sur toutes les tragédies et les comédies que les Grecs nous ont laissées.

Je vais essayer d'en donner une traduction fidelle; je crois qu'elle peut servir aux progrès de l'art.

Si ces premiers essais me valent quelqu'indulgence, j'acheverai la traduction des quarante-quatre articles renfermés en quatre-vingt-seize pages de l'original.

Voici le titre que l'abbé Métastase donne à ces souvenirs :

Notes de quelques observations faites par moi, pour le secours de ma mémoire, sur toutes les tragédies et comédies qui nous restent des Grecs.

L'AGAMEMNON, D'ESCHYLE.

De l'avis de tous les littérateurs, cette tragédie est la plus *difficile* et la plus obscure de toutes celles d'Eschyle; chargée, sans mesure, de métaphores hardies, de figures, et de tout ce qui forme l'apanage de la poésie lyrique.

L'action est l'assassinat d'Agamemnon, commis par Clytemnestre et Egisthe. Agamemnon ne paraît en scène qu'une seule fois, et ce qu'il y dit est insuffisant pour donner une idée de son caractère. Celui de Clytemnestre, au contraire, perfide, fausse et cruelle, est vivement exprimé. Les chœurs sont animés, mais obscurs et entière-

Digitized by Google

ment lyriqués. L'enthousiasme prophétique de Cassandre est du même style.

La tragédie commence par le monologue d'un factionnaire qui parle du haut du palais royal. Clytemnestre l'a établi en ce lieu, afin qu'il y découvrît le flambeau qui, dès la prise de Troie, doit être aperçu en Argos, d'après l'accord par elle fait avec Agamemnon, et exécuté par des gens placés de distance à autre, depuis le mont Ida jusques dans l'Argolide. On voit la torche allumée, et peu après arrive le messager porteur de la nouvelle de la prise de Troie, d'où il s'ensuit que le courrier vient aussi promptement que la lumière.

Dans cette pièce, comme en d'autres tragédies grecques, à l'ouverture d'une porte on voit le cadavre d'un personnage tué, et quelquefois divers acteurs qui sont en scène, même en assez grand nombre, au-delà de cette même porte; chose difficile à comprendre. De plus, on entend de la place publique la voix et les paroles de ceux qu'on assassine dans l'intérieur du palais.

Ce drame est le triomphe de la scélératesse; il contient seize cent quatre-vingt-deux vers.

La Société d'Agriculture et Arts du département du Nord propose les deux questions suivantes pour sujets de deux prix qui seront décernés dans les séances publiques que la société tiendra aux époques ci-après indiquées.

Première question. « Quelle méthode de propager, » élever, nourrir et renfermer les moutons de la race » existant actuellement dans le département du Nord, » doit être suivie dans ce département pour obtenir de » ces animaux une laine égale en qualité aux meilleures » laines fournies par les moutons d'Angleterre ? »

Digitized by Google

Deuxième question. Un insecte, connu dans les campagnes sous la dénomination impropre de *Puceron*, a, cette année et plusieurs années précédentes, attaqué et détruit la plupart des fleurs des colsats. « Quel est cet » insecte? Sous quel nom générique et spécifique les » naturalistes les plus célèbres l'ont-ils désigné? Quelle » est sa vie, soit dans l'état de coleoptère où il se trouve » sur les colsats, soit dans l'état de larve? Quels ennemis » naturels, quels moyens artificiels de destruction pour- » raient lui être opposés avec succès dans l'un et l'autre » état? En général, quels soins pourraient préserver les » colsats de ses ravages? »

Il sera délivré à l'auteur du meilleur mémoire sur l'une ou l'autre des deux questions proposées, un prix consistant en une médaille en or de la valeur de 150 fr., dans la première quinzaine de fructidor an XIII pour la première question, et dans la première quinzaine du même mois de l'an XIV pour la seconde.

Les mémoires qui traiteront de ces questions devront être envoyés et parvenus, francs de port, au secrétaire de la Société, avant le 1^er^ thermidor an XIII pour la première, et an XIV pour la seconde question.

La lettre suivante, adressée à M. Villers par un membre du consistoire de...., nous a été communiquée par un des premiers hommes de l'Europe. Elle pourra donner à penser à ceux qui voudront réfléchir sur cette matière plus délicate et plus importante que ne l'imaginent ceux qui l'ont agitée. Elle pourra aussi inspirer quelque respect, et donner peut-être quelque satisfaction à M. Villers, qui s'est plaint de la manière méprisante dont on a traité ses opinions et son style dans le dernier morceau de critique que

Digitized by Google

que le *Mercure* a publié sur ce sujet. C'est à tort qu'on a placé mes lettres sous cet article, où l'on a pu reconnaître le fond de mon opinion, mais dont le ton s'écarte de ma manière accoutumée. Ce n'est pas que je prétende dédaigner ni blâmer ce genre de critique. Si le *Mercure* n'a pas ménagé dans cette occasion l'amour-propre de l'écrivain, il a usé des droits d'une censure sévère, mais légitime. M. Villers, en traitant avec le dernier mépris la religion catholique, en l'accusant d'être un système d'ignorance et d'*obscurantisme*, n'a pas fait attention qu'il insultait de gaieté de cœur ceux qui la professent, c'est-à-dire presque toute la France : il s'est exposé à un juste retour de mépris. C'est au public à juger de quel côté est venue l'offense, et auquel appartient la raison. Le ridicule qui attaque un auteur sur ses ouvrages et sur son style, est une des armes de la critique, et même la seule dont on puisse faire usage dans certaines contestations.

. . . . . *Ridiculum acri*
Fortiùs ac meliùs magnas plerùmque secat res.

CH. D.

Lettre d'un membre du Consistoire de . . . . à M. Villers, auteur d'un Essai sur l'Influence de la réformation de Luther.

MONSIEUR,

Les partisans de la *réformation* ont des reproches à vous faire, bien plus graves que toutes les critiques que vous vous êtes attirées de la part de ses adversaires.

Lorsqu'on a vu l'Institut, au moment où la France venait de conclure un concordat avec le chef de l'église catholique, et où elle offrait, pour le même objet, sa médiation à l'Allemagne, proposer, pour sujet de prix, une question dont le résultat pouvait être (comme il l'a été en

Digitized by Google

effet) de présenter la réformation comme un chef-d'œuvre de sagesse et de génie, et par conséquent sa rivale, la religion catholique, comme une œuvre de ténèbres, fruit de l'imposture et de l'ignorance, les amis éclairés de la réforme ont dû éviter avec soin de traiter une question qui devait les mettre en contradiction avec le gouvernement, ou avec leurs principes, et ramener l'attention du public sur des objets qui, de quelque manière qu'on les envisage, ne doivent plus être une matière à discussions littéraires, religieuses ou politiques.

Toute religion qui n'inspire plus le zèle de la nouveauté, et qui n'a pu se concilier la vénération qui suit une antiquité non contestée, doit aspirer moins à une existence éclatante, qu'à un état paisible qui ne se trouve que dans l'obscurité. La réforme qui jouit aujourd'hui en France du libre exercice de son culte et qui voit de tous côtés relever ses temples, n'a plus à se garantir que de l'effet mortel que produit sur toute secte persécutée, le passage subit de l'état de gêne à l'état de liberté; heureuse si elle résiste à l'un comme elle a résisté à l'autre!

Qu'un écrivain eût traité la question proposée par l'Institut, en ennemi déclaré de la réforme, personne n'y aurait fait attention, parce que les réformés sages et éclairés auraient eu le bon esprit de ne pas lui répondre; mais qu'un philosophe s'annonce pour le champion enthousiaste de la réformation, la singularité, l'inconvenance même de cette prise d'armes devait soulever tous les adversaires de la réforme, et leur donner beau jeu pour attaquer et la réforme et son indiscret panégyriste.

C'est ce qui est arrivé, monsieur; et en voulant attribuer à la réforme protestante la plus heureuse influence sur la littérature et sur la politique, vous avez compromis la cause que vous voulez défendre, et votre réputation de

Digitized by Google

connoissances littéraires et de prudence dans les affaires politiques.

Votre Essai est divisé en deux parties. Dans l'une, où vous parlez de l'influence de la réformation sur les progrès des arts et des sciences, vous donnez dans une exagération qui passe toute mesure, et vous ne prouvez rien, absolument rien en faveur de votre cause, à force de vouloir trop prouver : dans l'autre, où vous parlez de l'influence de la réforme sur la situation politique des états, vous vous livrez à des aveux d'une indiscrétion extrême, et vous prouvez beaucoup contre la réforme en cherchant à établir tout ce qui peut la rendre odieuse.

Dans un moment où le seul nom de démocratie et de révolution fait tomber en convulsion tous les gouvernans, et même tous les honnêtes gens d'un bout à l'autre de l'Europe, vous attribuez à la réforme une forte tendance au républicanisme, et vous lui faites honneur de la révolution de France comme d'un *corollaire* de ses principes. Lorsque vous voyez tous les grands états s'agrandir encore, et tous les petits états forcés de subir leur joug ou d'implorer leur appui, vous apprenez à l'Europe que la réforme a un penchant décidé pour le *morcellement* des états. Vous trouvez dans le protestantisme l'origine des sociétés occultes, même les plus décriées, à l'instant que tous les gouvernemens considèrent avec des yeux d'inquiétude le progrès des sociétés occultes ; et vous remarquez judicieusement comme un des effets de l'influence de la réforme sur les esprits en Europe, que les Jésuites se cachent au moment où ils viennent d'être rétablis par un bref solemnel. Nos ennemis, monsieur, ne disent pas autre chose, et depuis long-temps ils accusent la réforme en général d'un secret penchant pour la démocratie, et les réformés de France, en particulier, d'avoir été les auteurs et les fau-

Digitized by Google

teurs de la démagogie qui a avili et désolé la France.

Il a fallu, pour leur donner plus de relief, que ces assertions étranges fussent écrites dans un style plus étrange encore, capable de décréditer en France, où le style est tout ou à peu-près, la cause la plus favorable et les raisonnemens les plus concluans. Vous affectez à tout propos les tournures germaniques. Vous défigurez par une expression scientifique jusqu'aux noms les plus familiers des sciences; et vous donnez des brevets d'immortalité à une foule d'auteurs peu connus, même dans leur pays, et dont les noms mal sonnans pour nos oreilles françaises, sont plus voisins du ridicule que de la célébrité. Aussi qu'en est-il résulté? on est tombé de toutes parts sur un ouvrage qui prêtait le flanc de tous côtés, et l'on a attaqué la place par les endroits faibles que vous aviez vous-même indiqués. Si vous avez voulu faire parler de vous, monsieur, vous avez réussi; mais de plus fins que vous voulaient aussi que l'on parlât de la réforme, dont à leur gré on ne parlait pas assez depuis long-temps, et dont au moment actuel il n'était pas du tout nécessaire qu'on s'entretînt: et la réforme, ses auteurs, ses principes, ses effets et ses suites, ont été remis en cause et soumis à révision. La critique a été d'autant mieux accueillie, que l'ouvrage avait été couronné: les *gobe-mouches* s'en réjouissent, mais les habiles sont consternés, et disent comme un grand capitaine: *Encore une couronne de ce genre, et nous sommes perdus.*

Je suis, monsieur, etc.

N., *membre du Consistoire de....*

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE (ci-devant Feydeau.)

Avis aux Femmes, en un acte; paroles de M. *Pixérécourt*, musique de M. *Gaveaux*.

C'EST encore du *Mari Instituteur* que cette pièce est tirée. L'auteur a seulement transporté à l'épouse le rôle de l'époux. C'est elle qui joue l'emportement, et qui mystifie au lieu d'être mystifiée; innovation moins heureuse que galante. En ôtant à l'épouse un défaut qui la dépare, on lui fait faire un personnage qui ne lui convient pas. Outre qu'il n'y avait guère d'apparence que ses petites colères pussent imposer aux fureurs de son époux, une femme risque beaucoup en se jouant ainsi d'un homme qu'elle vient d'épouser, et en le rendant la fable de tout ce qui les environne. Elle devrait craindre d'augmenter le mal par le remède. Un homme berné par sa femme et par ses domestiques, a nécessairement l'air d'un niais; et je ne pense pas qu'il convienne à une femme de placer son époux dans une situation qui l'humilie et le dégrade.

Le sujet n'est pas mieux rempli qu'il n'est disposé. Depuis quinze jours, Laure est mariée à Sainville, jeune homme qui, à des qualités aimables, joint la plus grande violence. Il a su la dissimuler avant le mariage; mais son beau-père, avec lequel il habite, l'ayant laissé seul avec sa femme, il ne se contraint plus. M. d'Ormont, oncle de Laure, instruit du malheur qui menace sa nièce, accourt pour l'empêcher, s'il est possible. Germain, vieux jardi-

Digitized by Google

nier de la maison, l'instruit de l'hypocrisie et de l'effrayant défaut de Sainville. L'oncle répond qu'il faudra bien qu'il s'en défasse, et qu'il y emploiera tout, jusqu'à la rigueur. Plaisant moyen de désarmer un furieux, sur lequel il n'a d'ailleurs aucune autorité légale! « Dès ce soir, dit-il à » Laure, tu seras maîtresse. » Mais il s'agissait de la rendre heureuse et non pas maîtresse. Il lui conseille de faire le diable à quatre pour mettre son mari à la raison.

Le jardinier est un bel-esprit. Il compare Laure et son oncle à deux arbres de son jardin, dont le plus grand protège le plus faible; et parle des soins que leur prodigue *sa main bienfaisante*. Ce jardinier en général prend une part trop active à la leçon qu'on veut donner à Sainville. Les convenances en sont blessées.

Au reste le personnage qu'on veut corriger ne paraît pas très-vicieux. Son plus grand crime est d'avoir tué un de ses chiens qui ne s'était pas arrêté à propos; encore est-il douteux si ce n'est point par mégarde, et en témoigne-t-il de vifs regrets, et presque des remords. Pour le guérir de ses brusqueries dont on entend plus de récits qu'on ne voit de traits, sa femme non-seulement s'en permet de plus caractérisées, mais l'impatiente et le fait impatienter par tout le monde. Elle lui chante des couplets propres à l'offenser; exige qu'il en répète le refrain, qui contient une allusion contre lui (ce que le benêt exécute en témoignant quelque impatience); ordonne à ses valets de ne pas s'empresser de venir quand il les appelle, de lui répondre tout de travers, et de casser à ses yeux, par une feinte mal-adresse, ses plus belles porcelaines. Il n'est pas étonnant qu'un homme ainsi poussé à bout montre un peu d'humeur.

La conduite que l'oncle de Laure lui a tracée paraît en tout point extravagante. Par exemple, elle renvoie l'intendant de son mari, et lorsque Sainville lui demande de quel

Digitized by Google

droit, elle n'a rien de raisonnable à répondre. On peut même être surpris que l'intendant se tienne pour congédié, sans la participation de son maître. Elle chasse aussi ou feint de chasser, sans aucune raison, le jardinier de son père. Sainville demande grace pour ce fidèle serviteur. Alors sa femme le juge suffisamment guéri de sa violence, et promet qu'il ne s'apercevra plus de la sienne. Aussitôt Sainville s'empresse d'annoncer à l'oncle la cure qu'il s'imagine avoir faite. L'oncle le désabuse et lui apprend que lui seul était malade.

Ce qu'il y a de plus défectueux dans cette pièce, c'est le dénouement. Celui de M. Etienne est très-bon. La jeune femme épouvantée par la perspective d'un duel entre son frère et son mari, ensuite par celle de l'absence prochaine, et peut-être très-longue, d'un époux qu'elle aime, offre des espérances plausibles d'amendement lorsqu'elle promet de se corriger. Mais il n'y a aucune raison suffisante de croire qu'un emporté cessera de l'être, parce qu'il a improuvé, avec quelques marques d'émotion, une dureté et une injustice criante de sa femme. L'emportement et une certaine sensibilité ne sont pas des qualités incompatibles. On a même annoncé que Sainville les réunissait.

On doit trouver très-étonnant que ce drame mal conçu, mal exécuté, ait obtenu une sorte de succès. Les auteurs des paroles et de la musique ont été demandés et *amenés* par Gavaudan. Cet acteur et sa femme ont très-bien rendu les deux principaux rôles de la pièce. On desire toujours un peu moins de volubilité dans le chant et le débit de madame Gavaudan. La musique, à laquelle les paroles prêtaient bien peu, m'a semblé agréable et naturelle. Un garçon jardinier, espèce de jocrisse, parfaitement représenté par Lesage, a excité un peu de cette gaieté qu'on va chercher à des théâtres subalternes.

Digitized by Google

On ne peut pas dire que l'auteur de cet opéra soit tout-à-fait dénué d'esprit et de talent. Son dialogue est quelquefois piquant et facile. Mais puisqu'il n'a pas su tirer un meilleur parti d'un sujet tout arrangé, je doute qu'il ait assez de moyens pour franchir avec honneur l'enceinte des Boulevards, où il a obtenu jusqu'ici de nombreux succès.

Craignant que son titre ne fût jugé trop hardi, il s'est excusé par ce couplet, que les spectateurs ont applaudi, et que les journalistes ont défiguré en le citant :

Parfois un titre trop piquant
Arma la critique sévère :
Par cet *avis*, sexe charmant,
L'auteur n'a cherché qu'à vous plaire.
Il sait que pour polir nos mœurs,
Elever, ennoblir nos ames,
Pour plaire et subjuguer nos cœurs,
On ne peut rien apprendre aux femmes.

Ce serait faire injure à M. Etienne que d'assimiler ou même de chercher à comparer, avec quelque détail, deux pièces qui n'ont rien de commun que le sujet. L'une est conduite avec sagesse, avec goût, avec esprit : l'autre est un tissu de scènes sans liaison, sans intrigue, sans dénouement.

ANNONCES.

Dictionnarium universale latino-gallicum, ex omnibus latinitatis auctoribus summâ diligentiâ collectum cum variis multarum, quæ vulgo synonymæ videntur, latinarum vocum differentiis, auctore J. Boudot, *decima octava editio, prioribus longè emendatior; accurante* J. S. J. F. Boinvilliers, *ex instituto gallico, academiâ Rothomagensi, etc. — Rothomagi, ex typis* Aug. Delalain, *bibliopolæ*, et se trouve à Paris, chez Delalain fils, libraire, quai des Augustins, n. 38; et Théodore Leclère jeune, même quai, n. 33. Un vol. in-8°. Prix : 7 fr., et 11 fr. par la poste.

Epitome de l'Histoire de France, contenant l'origine des Francs, leurs mœurs, leurs institutions, leurs loix, leur commerce, leurs progrès dans les sciences, et beaucoup d'anecdotes propres à les caractériser, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au couronnement de Napoléon Ier, empereur des Français; ouvrage destiné à l'ensei-

Digitized by Google

gnement des lycées, des écoles secondaires, et des pensionnats des deux sexes ; par A. Serieys, ex-bibliothécaire, professeur d'histoire au Prytanée français, actuellement censeur du lycée de Cahors. Un vol. in-12 de plus de 600 pages, petit-romain. Prix : 3 fr., et 4 fr. 20 cent. par la poste.

A Paris, chez Samson, libraire, quai des Augustins, n. 69, près le Pont-Neuf.

Principes de lecture détaillés, par demandes et par réponses; suivis d'un traité d'orthographe, qui leur est exactement adapté pour l'apprendre plus promptement. Par Oger, deuxième édition. Prix : 80 cent., et 1 fr. 30 cent. par la poste ; et 90 cent. relié.

A Paris, chez Cretté, libraire, rue Saint-Martin, n. 45 ; Chenu, libraire, palais du Tribunat, galerie neuve du Lycée, n. 11, première cour à droite, près le grand escalier ; l'Auteur, rue Saint-Martin, n. 301, maison de M. Tiphaine, poêlier, devant celle Aumaire.

Une heure de Jocrisse, comédie en deux actes et en prose ; par M. R... M.... représentée pour la première fois sur le théâtre Montansier-Variétés, le 23 pluviose an 9. Prix : 1 fr. 20 cent, et 1 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez Hugelet, imprimeur, rue des Fossés-S.-Jacques, n. 4, près la place de l'Estrapade, division de l'Observatoire.

Essais politiques, économiques et philosophiques; par Benjamin, comte Rumford, dixième essai, troisième partie. Construction des cuisines publiques et particulières, et fabrication de leurs ustensiles, ornée de 29 planches, et enrichie de diverses remarques et observations sur la manière de perfectionner la cuisson de quelques alimens. Traduit de l'anglais, par Tanneguy de Courtivron. Un vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50 cent., et 9 fr. par la poste. A Paris, chez F. Cocheris fils, successeur de Ch. Pougens, quai Voltaire, n. 10.

Réflexions philosophiques et critiques sur les couronnes et les couronnemens, les titres et les sermens; par Frid... W...., traduites de l'allemand, avec des notes de l'éditeur, et les détails du cérémonial des inaugurations impériales et royales. Un vol. in-8°. de 126 pages. Prix, broché : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

A Paris, chez Merlin, libraire, rue du Hurepoix, n. 13, près le pont Saint-Michel.

La Quintessence philosophique, ou principes analytiques des sciences naturelles ; par P. E. L. C., propriétaire, du département de l'Oise. Brochure in-12. Prix : 40 cent., et 45 cent. par la poste. A Paris, chez Hocquart, libraire, rue de l'Eperon, n. 1.

La Guirlande, ou choix de chansons nouvelles, dédié au beau sexe. Prix : 1 fr. 20 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Frechet, libraire, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, n. 718.

Il suffit de nommer MM. Armand Gouffé, Philippon-la-Madeleine, Réanault Warin, Ségur, Hoffmann, Deschamps, Béranger, mad. Perrier, etc., pour être convaincu que ce chansonnier joint au mérite de la nouveauté, celui d'un choix fait avec discernement; il plaira à tous les amateurs du bon goût.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

On lit dans quelques gazettes d'Allemagne, que la bonne harmonie qui a régné depuis quelques années entre Pétersbourg et Vienne n'est plus la même qu'autrefois. Des déclarations réciproques ont eu lieu. Elles sont relatives aux affaires de la Turquie et au titre d'empereur d'Autriche, que l'empereur de Russie s'est jusqu'à présent refusé de reconnaître.

— Des lettres de Ratisbonne annoncent que la France interviendra seule, comme puissance médiatrice, pour arranger les affaires de l'Empire qui ne sont pas encore terminées; et que la Prusse et l'Autriche seront probablement, sous peu, d'accord avec la France et entr'elles pour mettre fin à toutes les incertitudes.

— On écrit des bords du Mein : Toute communication officielle est sur le point d'être suspendue entre Vienne et Stockholm, le roi de Suède n'ayant pas donné des explications satisfaisantes à l'égard de la dernière note qu'il a fait présenter si intempestivement à la diète de Ratisbonne, et qui était ouvertement dirigée contre l'Autriche.

— Le roi de Prusse, de son côté, a déclaré à celui de Suède qu'il maintiendra le système de neutralité qu'il a adopté, et protégera la tranquillité de l'Allemagne contre toute tentative qui tendrait à la troubler; ajoutant qu'il ne pourrait aussi permettre à la Suède de préparer des armemens hostiles dans la Poméranie, ou de faire des démonstrations contre les forces françaises dans l'électorat de Hanovre.

Londres. — Il s'est manifesté un esprit d'insubordination parmi les prisonniers français, enfermés au nombre de 3000 à Norman-Cross. Déjà ils avaient pratiqué une ouverture dans la palissade qui sert d'enceinte à la prison; des renforts qu'on a fait venir ont rétabli l'ordre. Les prisonniers avaient creusé un chemin souterrain, qui avait déjà 34 pieds de long : neuf d'entr'eux s'étaient évadés pendant la nuit, cinq ont été repris.

— Nelson a écrit au lord-maire qu'il n'avait jamais bloqué le port de Toulon; qu'au contraire il avait offert aux Français toute sorte d'occasions de mettre en mer, parce que c'était là qu'il espérait réaliser les vœux de la nation.

Digitized by Google

PARIS.

Sa majesté l'empereur est venu à Paris, le 6, à dix heures du matin, pour la parade, et a traversé, au milieu des acclamations, la foule nombreuse qui l'attendait sur les quais et sur les places voisines des Tuileries.

Le ciel avait été toute la matinée sombre et couvert de brouillards; mais on est accoutumé à voir le temps se prêter, pour ainsi dire, à la magnificence des parades; aussi les nuages étaient-ils dissipés vers les 11 heures, et l'éclat du soleil a annoncé une des plus belles journées de l'automne.

Une immense réunion d'habitans de Paris, de députés déjà arrivés des départemens, et d'étrangers, couvraient les Tuileries, la place du Carrousel et les environs, tous dans l'impatience de voir celui dont la renommée et la gloire remplissent l'univers.

L'empereur a été facilement reconnu à la simplicité même qui le distingue; et à l'instant les applaudissemens, les cris de *vive l'empereur*, se sont prolongés au loin, et ont porté à S. M. le témoignage non équivoque des sentimens de la capitale, organe de l'affection de la France entière.

Cette parade offrait, comme les précédentes, le spectacle des troupes les mieux tenues de l'Europe, et de tant de braves dont les noms sont honorablement consignés dans nos fastes. Mais ce qui y donnait un nouvel intérêt, c'était la joie de revoir S. M. I. après une longue absence, et de lui montrer l'amour, la reconnaissance dont tous les cœurs vraiment français sont pénétrés; c'était la présence des élèves de l'Ecole militaire de Fontainebleau, récompensés de leurs travaux, de leurs succès, par des grades de sous-lieutenans; c'était ce corps de vélites, où les enfans de beaucoup de fonctionnaires publics, de grands propriétaires, d'hommes distingués dans toutes les classes de la société, viennent apprendre, en obéissant, à commander un jour.

Un accident a été à peine aperçu par ceux qui n'entouraient pas de très-près S. M. l'empereur. Le cheval qu'il montait s'est un moment abattu; mais l'empereur l'a aussitôt relevé, sans avoir éprouvé le moindre mal; il a continué à parcourir les rangs avec une gaieté qui a rassuré tout le monde.

Digitized by Google

Après la parade, le corps diplomatique a été reçu par l'empereur suivant le cérémonial établi, et a eu l'honneur de présenter à S. M. plusieurs étrangers de distinction, parmi ceux que les approches du couronnement appellent en si grand nombre à Paris.

Le soir l'empereur est allé à l'Opéra, où l'on donnait les *Bardes*. La salle a retenti pendant plusieurs minutes des acclamations et des transports du plus vif enthousiasme, dès qu'on l'a remarqué dans sa loge avec S. M. l'impératrice, qui a aussi partagé à diverses reprises les hommages unanimes de la plus brillante réunion.

Lettre de M. Reklergerk, pasteur de Nuremberg, à sa famille.

Paris, 12 octobre 1804.

Ne vous effrayez pas, mes chers amis, en recevant une lettre datée de Paris: ce n'est pas une lettre de cachet que je vous annonce, et je vous réponds que ma position n'exige pas du tout que vous me répondiez par des lettres de condoléance. Je vous préviens qu'il est fort doux de vivre dans ce pays, et que toutes les relations par lesquelles les journalistes d'Angleterre et d'Allemagne, depuis *le Times* jusqu'à M. Kotzebue, prétendent nous faire connaître la France, son empereur et sa capitale, leur ressemblent à peu près comme des figures de bois (1) ressemblent aux chefs-d'œuvre de bronze et de marbre qui couvrent Paris, ses galeries et ses promenades. L'approche de l'empereur de nos contrées, l'impression simultanée qu'elle communiqua à une partie de l'Allemagne, avide de contempler un moment celui dont on parle toujours, m'attirèrent avec la foule qui se pressait sur les bords du Rhin. L'eussiez-vous cru, mes chers amis? j'ai eu le courage de franchir ce fleuve et de m'enfoncer dans ces terres que nos romanciers politiques nous peignent avec des couleurs prises sur la sombre palette de madame Radkliff. On nous a tant fait peur de la France, qu'un voyage dans cette contrée me paraissait devoir être la descente d'Enée aux Enfers; mais je m'aperçois aujourd'hui que ce pays ressemble bien plutôt aux Champs-Elysées.

Vous dire tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu,

(1) C'est à Nuremberg qu'on fabrique la plus grande partie de ces ouvrages de bois qu'on trouve dans toutes les parties de l'Europe.

Digitized by Google

serait chose infinie. Cependant pour satisfaire, au moins en partie, votre curiosité, et pour les idées toujours fugitives d'un voyage, je vous ferai part successivement des objets et des observations qui m'auront le plus frappé.

Je suis arrivé à Paris presque en même temps que l'empereur ; ainsi j'ai vu mettre le terme à ce voyage qui renferme tous les travaux de la guerre et tous ceux de la paix, tout ce qui peut faire fleurir et redouter la France, et qui, commencé sous les auspices les plus menaçans pour ses ennemis, s'achève pour elle sous ceux de la prospérité et du bonheur.

En voyant l'empereur rentrer dans son séjour, aux portes de la capitale, je n'ai pu me défendre de quelques réflexions sur les voyages des souverains en général, et sur celui de l'empereur en particulier.

Presque toujours les voyages des souverains sont des promenades de curiosité ou d'ostentation, d'oisiveté ou de luxe, onéreuses pour leurs hôtes, stériles pour l'état, fâcheuses pour la marche du gouvernement dont elles détendent le ressort.

Mais les voyages d'observation et de calcul, qui, dans leur cours périodique, portent l'attention du prince sur toutes les parties de l'empire, et l'y ramènent à des époques certaines; des voyages destinés à faire connaître les peuples au prince, et le prince aux peuples; les agens du gouvernement au chef, et le chef à ses agens; des voyages qui mettent en présence celui qui est la source du pouvoir, c'est-à-dire des récompenses et des peines, avec ceux qui doivent les espérer ou les craindre ; certes, de pareils voyages sont aussi précieux que les autres sont vides ! Ils n'appartiennent qu'aux époques les plus heureuses de l'histoire des nations, et à ceux de leurs chefs qui ont le plus ennobli les augustes fonctions de la souveraineté : c'est encore un nouveau trait de ressemblance entre Charlemagne et Napoléon.

Le détail des fêtes de Mayence, de celles que Paris prépare, remplira entre nous le vide des longues soirées de l'hiver qui s'avance ; mais pour vous mieux faire connaître l'influence de l'esprit qui règne en France, je dois vous dire ce que j'ai vu de la part de l'électeur archi-chancelier de l'Empire. Vous l'avez connu coadjuteur de Mayence : un moment il en fut archevêque et prince ! Ceux qui mesurent le cœur humain sur une petite échelle, ne pensaient qu'aux regrets qu'il devait éprouver en rentrant dans cette

Digitized by Google

ville où son ancien état lui donnait le sceptre et l'encensoir. Eh bien ! le cœur de ce prince était ouvert à de plus nobles sentimens ; son esprit s'était élevé à de plus hautes conceptions. Tous ces calculs de la médiocrité ont été déjoués. Loin d'avoir rien à contester à l'évêque que le concordat a substitué à sa place, il a négligé les palais qui lui étaient offerts pour partager sa demeure. Il n'a pas cessé de donner l'exemple de la déférence et des égards pour ce nouveau prince de l'église ; de recommander pour lui l'attachement et la soumission dont lui-même avait été l'objet, de faire valoir ses vertus, et de publier que sa consolation d'être séparé de son ancien troupeau était de le voir remis en des mains si dignes de le conduire.

Notre différence d'opinion avec l'électeur archi-chancelier, comme évêque catholique, ne doit pas nous rendre insensibles à la beauté d'un trait qui honore également son esprit et son cœur, et qui devrait servir de leçon à des hommes qui ont mis un fol honneur à maintenir une division contraire aux principes de leur état, inutile à leur cause et à eux-mêmes, et dont personne ne leur fait plus la grace de s'apercevoir.

Adieu, mes amis, soyez sans la moindre inquiétude sur mon séjour en France. Si notre compatriote, le docteur Pangloss, d'optimiste mémoire, revenait, il voudrait habiter avec moi ; et pour cette fois, il aurait trouvé le meilleur des mondes possibles.

Signé REKLERGERK.

Il vient d'arriver à Paris des journaux anglais du 19 octobre, d'après lesquels la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne paraît inévitable.

Depuis un mois, il avait été délivré aux commandans des vaisseaux anglais des ordres cachetés, qui les autorisaient à faire arrêter tout vaisseau espagnol soupçonné de porter des trésors. En conséquence, une escadre de quatre frégates, venant de Rio de la Plata, chargée pour Cadix (une partie du chargement était en piastres), fut arrêtée, le 5 de ce mois, à la hauteur du cap Sainte-Marie, par quatre frégates anglaises. Une frégate espagnole sauta dans le combat ; les trois autres tombèrent, après quelque résistance, au pouvoir des Anglais, et furent conduites à Portsmouth.

Cette nouvelle infraction au droit des nations et de

Digitized by Google

l'humanité montre ce que l'Europe peut attendre d'un gouvernement qui parle toujours justice, et ne connaît pour lui que le droit de la force. Si le gouvernement anglais avait déclaré la guerre à l'Espagne avant de faire attaquer les galions, on n'aurait dit autre chose si ce n'est que l'Angleterre préfère quelques millions à l'état de paix, sans faire entrer dans cette balance la vie des hommes, ni même celle de ses propres sujets. Son gouvernement est accoutumé à mépriser les formes de ce que les peuples ont jugé de plus respectable, parce que cela tient intimement à leur sécurité respective.

Les autres gouvernemens ne déclarent la guerre que lorsqu'ils ont à se plaindre. L'Angleterre seule la déclare lorsqu'elle a quelque chose à gagner. Si tel est essentiellement l'esprit d'une nation commerçante, il faudrait laisser l'empire des mers et du commerce à ceux qui osent l'acheter à ce prix, ou que toutes les nations s'entendissent pour briser un sceptre qui les déshonore.

Tandis qu'on élevait des difficultés, tandis qu'on faisait encore des propositions à la cour de Madrid, tandis que l'on négociait, les amiraux anglais avaient des ordres secrets pour saisir et dépouiller les vaisseaux des alliés. Copenhague, encore fumante, atteste le despotisme insultant de l'Angleterre, et une nouvelle agression plus scandaleuse, un acte plus outrageant pour la bonne foi, plus menaçant pour la fortune et le commerce des autres nations, vient attester le mépris que le gouvernement anglais fait des lois auxquelles tous les autres se sont assujettis pour leur honneur, pour leur intérêt et pour leur sécurité réciproque.

Que résulte-t-il de cet acte infâme, qui surpasse encore tout ce qu'on a vu dans la guerre de 1757, dans celle de la révolution, dans la rupture du traité d'Amiens ? sinon qu'aucune puissance ne peut compter sur l'amitié, sur l'alliance, et les traités qu'elle contracte avec l'Angleterre, qu'autant que celle-ci ne trouvera pas plus d'intérêt à la frapper subitement de quelque coup qui l'abatte ! . . . . Il n'y a guère de différence entre la politique qui combat les chefs des états en leur envoyant des assassins; qui envoie des machines infernales pour brûler les vaisseaux et les ports, ou qui attaque inopinément ceux qu'elle caresse encore; c'est la conséquence du même principe et le résultat du même caractère.

Cette agression, méditée avec tant de perfidie, exécu-

Digitized by Google

tée avec la dernière insolence, est vantée par les écrivains ministériels avec une impudeur outrée; c'est le dernier degré du crime que d'oser s'en glorifier. On dirait que quelques millions valent pour ce gouvernement plus que l'honneur de tenir à sa parole, plus que le respect ou l'indignation de toutes les nations. Après cet acte infame, les écrivains anglais osent encore parler de l'amitié qu'ils conservent pour les Espagnols! N'est-ce pas la pitié que les brigands ont pour ceux qu'ils assassinent? Si ce sentiment était vrai, la lâcheté qu'il y aurait eu à lui préférer quelques millions, n'est pas moins ignominieuse. Si c'est par-là qu'on a cru priver la France de quelques secours qu'on supposait qu'elle pouvait tirer de l'Espagne, il faut plaindre le gouvernement anglais de prendre si mal ses mesures; il n'a pris qu'un peu d'or, tandis que la France peut recevoir des Espagnols, que l'indignation force à entrer dans la lutte, des vaisseaux armés et des hommes devenus forts par cette alliance. L'Espagne a perdu tout ce qu'elle pouvait perdre, tandis que la France devient plus redoutable par ce supplément de moyens, et par l'indignation que ce nouvel attentat au droit des gens doit exciter en Europe.

On reproche depuis quelque temps aux ministres anglais de grandes bévues politiques; celle-ci est la plus éclatante: car en donnant ainsi des hommes, des vaisseaux et de nouveaux alliés à l'empereur des Français, ils semblent avoir été conseillés par ses propres amis, et n'avoir consulté que le destin qui a été jusqu'ici si favorable à ses entreprises, et si fatal à ses ennemis.

— Le général Beurnonville, ambassadeur de France en Espagne, est reparti à la hâte le 8 au soir. Il avait eu une audience particulière de l'empereur à six heures du matin.

— L'importation des nankins de l'Inde est prohibée, par décret impérial du 26 vendémiaire dernier. Les nankins provenant de prises faites sur les ennemis de l'état, sont exceptés de la prohibition; ils pourront entrer en payant les droits.

— « On ne prévoit pas, dit une gazette allemande quel peut être le but de la réunion des Bourbons à Calmar. Il faut pourtant bien que ces princes y mettent quelqu'intérêt, puisqu'ils s'y sont rendus de diverses contrées. Quant aux résultats qu'ils en peuvent attendre, on ne forme à cet égard aucune espèce de conjecture; ce qui prouve qu'on n'y attache aucune espèce d'importance. »

Digitized by Google

(N°. CLXXV.) 19 BRUMAIRE an 13.
(Samedi 10 Novembre 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ODE

A MONSIEUR DE CHATEAUBRIANT.

QUAND l'impie a rempli la terre
De ses déplorables erreurs,
Quand sa morale mensongère
A porté la mort dans les cœurs,
Aux lieux même où la foi languissait expirante,
Qui vient la ranimer d'une voix si touchante ?
Qui peut tromper l'espoir de l'incrédulité ?
Quels accords ont frappé mon oreille charmée,
Dès long-temps inaccoutumée
Aux accens de la vérité ?

D'où partent ces traits de lumière
Dont s'alarme l'impiété ?
Est-ce un mortel qui nous éclaire
Dans ce siècle d'obscurité ?

T

Digitized by Google

Que dis-je ? Dieu lui-même à l'orgueil de notre âge
De ton heureux génie oppose le langage,
Et soutient tes efforts contre l'iniquité.
Ce Dieu, quand il lui plaît, dans la nuit où nous sommes,
Sait marquer les écrits des hommes
Du sceau de la divinité.

Au temps d'une heureuse innocence,
D'une vive et sainte ferveur,
L'homme fidèle à sa croyance,
Dans la simplicité du cœur,
Aimait la loi du ciel sans raisonner sur elle ;
Mais quand des novateurs l'audace criminelle
A partout propagé des doutes affligeans,
Le Seigneur par ta bouche a voulu les confondre,
Et te réservait pour répondre
A leurs funestes argumens.

Eh quoi ! le perfide sophiste
De ses desseins poursuit le cours !
Il s'étonne, mais il résiste
A l'empire de tes discours !
Avec quelle raison stérile et misérable
Ose-t-il attaquer ta raison qui l'accable ?
Mais la honte s'attache aux dogmes des pervers.
Quand tu fais triompher une cause sacrée,
La leur déjà déshonorée,
Est le jouet de l'univers.

Par quelle justice immuable
L'esprit dont ils sont orgueilleux,
Ne produit-il rien de durable,
Rien qui puisse vivre après eux ?
Ils n'ont que des talens dignes de leurs systèmes,
Sans grace, sans douceur, et glacés comme eux-mêmes.
L'Athéisme trompé dans son vague desir,
Jouit à peine un jour d'un succès équivoque,

Digitized by Google

Et dans le néant qu'il invoque,
Ses œuvres vont s'ensevelir.

Qu'est devenu ce grand génie,
De sa secte digne soutien,
Qui fut pendant sa longue vie
Le fléau du monde chrétien ?
Son nom qui devait vivre au rang des plus illustres,
Déjà privé d'honneur, mourra dans quelques lustres ;
Tout accuse à-la-fois ses talens corrupteurs ;
Et tant d'écrits brillans, tant de titres de gloire,
Ne sauveront pas sa mémoire
De l'opprobre de tant d'erreurs.

De quelle admirable éloquence
Est doué l'homme du Seigneur,
Qui d'une sublime espérance
Nourrit son esprit et son cœur !
Sa plume est étrangère aux coupables maximes
Qui caressent le vice et colorent les crimes.
Des solides vertus, dont la source est aux cieux,
Le charme inexprimable embellit ses ouvrages,
Et son nom traverse les âges
Toujours plus grand, plus glorieux.

Mais les suffrages de la terre,
Alimens de l'orgueil humain,
Sont la récompense vulgaire
De plus d'un profane écrivain.
Tu ne t'enivres point de cette renommée,
Fugitive faveur, passagère fumée,
Qui donne un vain éclat, ennemi du bonheur.
Elle ne séduit point le grand homme modeste,
Epris de la gloire céleste
Qui découle du Créateur.

Dans cette féconde carrière
Que ton livre ouvre à nos esprits,

Digitized by Google

Heureux qui cherche la lumière
Dont brillent tes nobles écrits !....
Quelle immense richesse à mes yeux se découvre !
Quel spectacle pompeux m'éblouit !.... Le ciel s'ouvre,
Il me laisse admirer les trésors de la foi ;
J'entends des chœurs divins l'éclatante harmonie,
Et les bornes de mon génie
Semblent reculer devant moi.

Dieu de bonté, Dieu de puissance,
Des mondes immortel auteur,
Rends-moi digne de ta croyance,
Digne de chanter ta grandeur.
Puissent mes vers heureux, nourris de ta parole,
S'élever jusqu'à toi ! L'ambition frivole
D'occuper l'avenir ne me touchera plus.
Au dédain des mortels mon talent s'abandonne ;
J'aurai mérité la couronne
Que tu gardes à tes élus.

LE DERVICHE ET LE ROI,

CONTE.

Le pauvre derviche Izémoi,
Qui voyageait en Tartarie,
Entre un jour sans façon dans le palais du roi,
Comme dans une hôtellerie.
Il jette bas son sac, il étend son tapis,
Et se met à manger son morceau de pain bis.
Levez-vous, lui dit-on ; quelle lourde méprise !
Bonhomme, décampez sans qu'on vous le redise.
— Quand j'aurai déjeûné, messieurs, je m'en irai ;
Je trouve très-joli ce caravanserai.
— Le roi vient à passer, on lui conte l'affaire.
Il en rit ; puis il dit à notre solitaire :

Digitized by Google

Vous n'aviez donc, mon cher, jamais vu de palais ?
— Sire, dit Izémoi ; ne trouvez pas mauvais
Qu'avant de vous répondre, j'ose
Vous demander à mon tour une chose.
— Voyons, reprit le roi. — Ces magnifiques lieux
Ont vu se succéder et mourir vos aïeux ;
Après eux qui régna dans ce palais ? — Mon père.
— Après lui ? — Ce fut moi. — Qui doit vous remplacer ?
— Ce sera mon fils, je l'espère.
— Ah sire ! que doit-on penser
D'un édifice, je vous prie,
Où l'on voit tant de monde arriver et passer ?
Ce n'est pas un palais, c'est une hôtellerie.

Par Louis Barrucand, *étudiant en belles-lettres à Genève.*

LE BOUTON.

A MADAME DE N.....

Humide des pleurs de l'Aurore,
Et prémices de la saison,
Recevez ce frêle bouton,
Premier né des enfans de Flore.
Jeune, frais comme le matin,
Mais moins frais que votre carmin,
Emblême d'un front que colore
Un timide et craintif desir,
Las ! il n'attendait pour éclore
Que le souffle aimé du Zéphyr.
Ainsi, l'amant qui vous adore,
Pensif, se tenant à l'écart,
Pour se trahir n'attend encore
Qu'un doux souris, qu'un seul regard.

J. M. Corrent-Labadie.

Digitized by Google

VIRGILIUS

EX ELYSIIS AD DELILLUM POETAM.

Gratia summa tibi ! Quo demum vate superbit
Æmulus ire tuis nostor Apollo modis ;
Nempe sacro atios feliciùs Lore lepores
Exprimis , et venâ divite mira fluunt ,
Ut dubitet simili delusus imagine lector ,
Interpres fueris , scriptor an Æneidos !
Perte , jam nostris resonat concentibus orbis ,
Et doctore procul lingua latina nitet ,
Cùm nova purpureis deducens carmina labris ,
Subridet musæ blanda puella meæ ,
Et venerum bibulas mulcendo libentiùs aures ,
Æneis rursùs tristia fata fugit.
Scilicèt et semper Dido suspirat amores ;
Nisi semper amans it comes Euryalus ;
Fracta crepant rabidis Polyphemi dentibus ossa ;
Non pennas celeres turtur eundo movet ;
Emicat acer equus , rapidisque fugacior Euris ,
Arva quatit resono pulverulenta pede.
Sic imitatrices tua , Gallos ante poetas ,
Æmula naturæ vox dat habere sonos ,
Luceque victrici seclorum noctibus instans ,
Ambit utrumque simul fama perennis opus.
Quare age ! cùm tumuli semper de cespite surgit
Arbos pausylipi quæ mihi culta jugis ,
Sit tibi , sit nostri saltèm pars magna triumphi ,
Insignemque premant laurea serta comam.

Par M. Bertholon.

Digitized by Google

TRADUCTION.

Aux Champs Élysiens ma Muse enorgueillie
Aime de tes accords la nouvelle harmonie ;
Du charme de mes vers fidèle imitateur,
Ma lyre sous tes doigts résonne avec douceur,
Et le lecteur, souvent séduit par le poète,
Croit lire l'inventeur en lisant l'interprète.
Loin d'une école obscure, enfin par tes concerts,
L'Énéide immortelle enchante l'univers :
La beauté plus sensible aux doux sons de ta lyre,
A mes chants honorés applaudit d'un sourire,
Et d'un nouvel éclat mon ouvrage embelli
Une seconde fois triomphe de l'oubli.
Didon brûle toujours d'une flamme fatale ;
Le fidèle Nisus suit toujours Euryale ;
Polyphème engloutit dans ses horribles flancs
Des membres déchirés les lambeaux palpitans ;
La colombe poursuit l'essor d'un vol agile,
Et dans les champs de l'air fuit d'une aile immobile ;
Plus rapide que l'œil, le coursier belliqueux,
D'un pied retentissant frappe les champs poudreux.
Ainsi les vers français, riches de ton génie,
Des sons imitateurs ont connu l'harmonie,
Et la gloire des temps, bravant l'obscurité,
Porte mon nom célèbre à l'immortalité.
Viens donc de mes honneurs recevoir le partage !
Un laurier sur ma tombe incline son feuillage ;
De cet arbre immortel les festons glorieux
Vont relever l'éclat de ton front radieux.

Par l'Auteur des vers latins.

Digitized by Google

ENIGME.

On me prend souvent féminin,
Quand on veut m'avoir masculin.

LAGACHE (d'Amiens).

LOGOGRIPHE.

LECTEUR, quand je possède et ma tête et ma queue,
Sur l'univers entier mon empire s'étend,
Et je compte un sujet dans chaque être vivant.
Veut-on me retirer et la tête et la queue;
Eh bien d'un pôle à l'autre exerçant mon pouvoir,
Je suis l'ame du monde, et je fais tout mouvoir
Si l'on me restitue et la tête et la queue,
Chez les faibles humains j'imprime la terreur,
Et laisse sur mes pas les regrets, la douleur.
Mais qu'on mette à l'écart et ma tête et ma queue,
Je deviens à l'instant un objet séducteur,
Qui conduit sans détour aux portes du bonheur.

PONS..... SIM.. (de Reims).

CHARADE.

N'ESTIMEZ pas trop mon premier;
Mais vivez comme mon dernier:
Vous mangez parfois mon entier.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

LE mot de l'Enigme du dernier numéro est *Yeux*.
Celui du Logogriphe est *Hirondelle*, où l'on trouve *lion, or, Lodi, Oneille, ode, noir, Loire, Rhône, don, héron, hier, nid, Hiéron, Rhé, loir, lin, Rhin, Nil.*
Celui de la Charade est *Banque-route.*

Digitized by Google

Etudes sur l'Homme dans le Monde et dans la Solitude : Par *J. H. Meister*. Un volume in-8°. Prix : 4 f. 50 c., et 6 f. par la poste. A Paris, chez *Antoine-Augustin Renouard*, libraire ; et chez *le Normant*, imprim.-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

CET ouvrage a été conçu dans l'esprit du dix-huitième siècle, et achevé dans l'esprit qui règne aujourd'hui; aussi offre-t-il les contradictions les plus frappantes. Dans la première moitié il n'est question que de la *nature*, de *l'instinct*; dans la seconde moitié on rencontre *Dieu*, et même la nécessité reconnue des religions positives, bien entendu cependant que cette nécessité n'est avouée que pour le *peuple*. L'auteur a vécu dans la très-bonne société d'autrefois; il est impossible d'en douter, car son style est maniéré, et son livre est rempli de ces anecdotes un peu scandaleuses qu'on a entendu raconter dans tous les salons, et qui passent pour très-piquantes jusqu'au moment où quelqu'un s'avise de les écrire: de plus il parle souvent de filles entretenues qu'il appelle des modernes Aspasies; et l'on sait qu'à la fin du dix-huitième siècle ces créatures avilies donnaient le ton à Paris, faisaient le sujet de toutes les conversations, inventaient les modes que les femmes de qualité s'empressaient d'adopter, et confondaient dans les mêmes faveurs leurs laquais et les premiers princes du sang, les histrions et les descendans des héros. Tout a fini dans les boudoirs; et la débauche la plus scandaleuse peut disputer à la philosophie l'honneur d'avoir avancé le règne de l'égalité. Pour connaître les mœurs qui hâtèrent la chute de la monarchie, si les mémoires particuliers manquent à l'historien

Digitized by Google

destiné à juger notre révolution, il pourra consulter les livres qui eurent du succès à cette époque : il verra dans quelles dispositions courait vers la liberté le peuple qui faisait ses délices du Sopha, de Mysapouf, du Compère Mathieu, de la Religieuse, et de tant d'autres infamies qui n'ont pas même pour excuses l'agrément et l'esprit, en supposant que des qualités aussi frivoles puissent entrer en compensation avec le respect que toute nation se doit à elle-même. Les moralistes du même temps ne sont guère plus décens que les romanciers ; Hélvétius n'a fait lire sa mauvaise métaphysique, et propagé ses principes destructeurs de tout ordre social qu'en les entremêlant de contes licencieux : M. Meister aurait dû sentir qu'il était trop tard pour réussir par de semblables moyens.

Dans un avertissement de deux pages, il prévient lui-même les lecteurs que son ouvrage a des défauts essentiels ; qu'il ne présente que des observations jetées sur le papier à mesure qu'elles ont été faites ; qu'on risque d'y trouver beaucoup d'idées hasardées, sans liaison, sans suite, et peut-être même un grand nombre de contradictions : jusque-là l'auteur est si modeste qu'il suffirait de dire comme lui pour faire connaître son livre ; mais il ne faut pas se fier à la modestie écrite ; elle n'est trop souvent qu'un moyen de mettre son amour-propre plus à l'aise. En effet, M. Meister nous assure bientôt qu'il « ose douter s'il existe sur nos » habitudes et nos affections intérieures, princi- » palement sur celles dont le commun des hommes » s'occupent le moins, beaucoup de livres qui ren- » ferment des détails plus remarquables, plus cu- » rieux, sur-tout plus sincères. » C'est ce qu'il est question d'examiner.

Le chapitre premier a pour titre : *Du plaisir de*

Digitized by Google

deviner; et ce titre est si vague qu'à moins de l'appliquer à des énigmes et des logogriphes, on ne conçoit guère le parti qu'on peut en tirer. Deviner, dans sa primitive acception, signifie prédire les choses à venir: certainement il y aurait quelquefois du plaisir à posséder ce talent. Plus ordinairement le mot deviner veut dire juger par voie de conjecture, et l'on ne voit pas trop comment cette faculté trompeuse peut devenir un plaisir digne de fixer l'attention du moraliste: l'auteur ne se charge pas de l'expliquer. Si l'on pouvait trouver quelque rapport entre le titre de ce chapitre et ce qu'il contient, tout ce qu'on en conclurait c'est que l'homme est souvent plus heureux par ses espérances que par ses desirs satisfaits. L'observation n'est pas nouvelle. M. Meister nous apprend que Buffon attachait un grand prix au choix de l'habillement et de la coiffure, et qu'un tailleur fut si ébloui de l'effet que faisait sur le corps d'une Excellence un habit qu'il venait de livrer, qu'il se retira sans oser demander de l'argent. A quel propos viennent ces deux anecdotes? je n'en sais rien: peut-être ne sont-elles placées là qu'afin de donner aux lecteurs le *plaisir de deviner* pourquoi elles s'y trouvent.

De notre attache pour tout ce qui nous appartient, tel est le titre du chapitre second; il n'offre encore rien de nouveau, si ce n'est quelquefois la manière dont l'auteur s'exprime, car les anecdotes qu'il rapporte sont connues de tout le monde. J'en excepte la fantaisie d'un homme qui admirait de bonne foi après le mariage la beauté d'une femme laide qu'il n'avait épousée que pour sa fortune; ce qui est d'autant plus curieux que l'hymen produit rarement un si bon effet: aussi après avoir traité de notre attache pour tout ce qui nous appartient, l'auteur aurait pu citer bien des anecdotes sur le dé-

Digitized by Google

goût qui suit trop souvent la possession des objets les plus desirés; et il n'eût pas été plus neuf dans l'un que dans l'autre cas. Les vérités de ce genre font depuis des siècles le sujet des chansons du Pont-Neuf.

Le chapitre trois est consacré à la *paresse*. M. Meister se plaint de ce que nos philosophes et nos moralistes n'ont pas assez considéré ce défaut comme une passion: ses plaintes ne sont point fondées, car quoique la paresse soit une disposition assez générale, elle n'est passion tout au plus que pour un individu par cent mille. Il confond sans cesse l'amour du repos avec la paresse, quoique rien ne soit plus opposé. Il pense qu'on se presse de généraliser ses observations pour en abréger le cours; moi, je crois au contraire que c'est afin d'avoir plus de temps pour agir: qui observerait toujours serait l'être du monde le moins actif. On s'attend bien à trouver dans ce chapitre l'anecdote de ce mendiant auquel on reprochait de ne point travailler, et qui répondit: « Si vous » saviez combien je suis paresseux! » Cette anecdote a été inventée à plaisir; pour en être convaincu, il suffit de remarquer qu'on varie beaucoup sur celui à qui une pareille réponse a été faite, quoique l'on cite toujours un philosophe. L'infortuné qui supporte des journées entières, au coin d'une rue, le froid, la pluie, et toutes les brusqueries des passans, fatigue certainement davantage que celui auquel il demande l'aumône; mais nos philosophes financiers, bien fourrés dans des voitures bien closes, avaient décidé que ce malheureux ne méritait aucune pitié; et comme la charité a suivi le progrès des *lumières*, il est généralement convenu aujourd'hui qu'un mendiant est un paresseux. A propos de paresse, M. Meister nous apprend que Ninon de Lenclos

Digitized by Google

inspira des passions violentes à un âge fort avancé, et que le maréchal de Richelieu, sur le retour, avait l'insolence de passer en plaisirs de très-jeunes colonels. Il termine ainsi ce chapitre : « Je vénère » de toute mon ame le mot de madame Geoffrin » cité par madame Necker ; il faut se corriger » toujours, et même la veille de sa mort. » Le mot est juste ; mais on ne *vénère* pas un mot ; et M. Meister qui assure qu'apprendre ou se corriger c'est la même chose, aurait dû apprendre cela pour se corriger de la mauvaise habitude prise dans le dernier siècle de dénaturer les plus belles expressions de notre langue.

Dans un volume de 328 pages, on trouve 60 chapitres qui n'ont aucun rapport entre eux, qui n'en ont guère davantage avec les titres qu'ils portent ; aussi nous dispensera-t-on de les analyser. Si l'on retranchait de ce livre la place occupée par les anecdotes, ce qu'il en resterait se réduirait à rien : nous pouvons mettre les lecteurs à même d'en juger en citant le seul chapitre dans lequel l'auteur ne s'est point écarté de son sujet ; c'est le cinquante-deuxième : le voici.

De l'affinité.

« Comment ne pas être frappé de tant de rapports entre les lois du monde physique et celles du monde moral ! La chimie offre peut-être encore plus de ces rapports que la physique proprement dite. Cette loi générale de l'affinité, que son action s'affaiblit à proportion que le corps qui l'exerce se rapproche de son point de saturation, ne doit-elle pas être regardée aussi comme une loi générale des affinités de goût, de sentiment, de passion ? Et n'est-ce pas dans ce principe qu'on trouverait véritablement la cause naturelle du refroidissement successif de

Digitized by Google

» tant de liaisons produites par les rapports même
» les plus vrais, les plus doux, et de l'influence
» la plus irrésistible? »

Nous n'avons retranché de ce chapitre que des points, qui peut-être auraient aidé à faire comprendre le sens que M. Meister a attaché à ses paroles, car il y a des points véritablement merveilleux,

Points éloquens qui font si bien entendre
Ce que l'auteur a tant de peine à rendre;
C'est dans les points qu'il faut s'évertuer,
Et le génie est l'art de ponctuer.

M. Meister a pris pour titre d'un de ses chapitres : *De l'avantage des mauvaises éducations.* Il se demande pourquoi tant de mauvaises éducations réussissent souvent mieux que celles qui passent pour les meilleures, afin de pouvoir se répondre que ces mauvaises éducations ont l'avantage d'habituer les enfans aux conditions les plus communes de la vie, la peine et la douleur, les contrariétés et l'ennui. La demande est fausse et la réponse plus fausse encore : il ne peut y avoir aucun avantage dans une mauvaise éducation, et on ne s'habitue ni à la peine, ni à la douleur, ni aux contrariétés, ni à l'ennui. Lorsqu'il s'agit d'éducation, il serait d'abord nécessaire de bien préciser ce qu'on entend par mauvaise et par meilleure, car il serait possible que la meilleure au dire de certains juges, des philosophes par exemple, fût la plus détestable, et qu'au contraire celle qu'ils auraient déclarée mauvaise fût la meilleure : a cet égard, il y a mille preuves des erreurs dans lesquelles ils sont tombés. Il y a une réponse toute naturelle et sans réplique à la question que M. Meister s'est faite : l'éducation qu'on nous donne ne forme jamais que la plus petite partie de celle que nous recevons; ainsi un grand caractère s'élève, non par

Digitized by Google

une mauvaise éducation, mais malgré cette mauvaise éducation; de même un pauvre caractère reste misérable en dépit des instituteurs les plus habiles et des soins les plus assidus. C'est seulement depuis qu'Helvétius a posé en principe que nous naissions tous avec le même degré de capacité qu'on s'est avisé de demander à l'éducation ce qu'on n'en peut pas toujours obtenir; il est assez plaisant que, dans un siècle où l'on faisait un cas tout particulier de la *nature*, on se soit avisé de lui contester le plus irrécusable de ses priviléges, une variété infinie dans tout ce qui sort de ses mains. Nous avons reproché à l'auteur d'avoir de la manière dans son style; le présent chapitre nous offre l'occasion de justifier notre reproche. « Il est des génies si lents, dit-il, qu'on ne dompte » leur paresse que par des moyens analogues à » celui par lequel on excite la sensibilité de ces » tempéramens usés ou bizarres, à qui la faveur » qui manqua toujours aux plus douces jouissances » amoureuses du célèbre J. J. Rousseau est deve- » nue absolument indispensable. Voyez ce que je » n'ose vous dire plus clairement, dans le premier » volume de ses Mémoires. » Ce qu'on n'ose pas dire clairement par respect pour la décence, doit se taire tout-à-fait; car l'indécence n'est pas dans les mots, mais dans les images qu'ils rappellent. L'auteur a-t-il voulu dire qu'il y a des génies si lents qu'il faut les fustiger? L'expression serait ignoble et n'est point usitée; on excite, on pousse, on aiguillonne le génie; on ne le fustige pas : ainsi M. Meister est tombé dans la manière, a rappelé les honteux aveux du plus hypocrite des philosophes, pour n'avoir pas voulu se servir du mot consacré. Que de fautes contre la décence, le goût, les convenances on éviterait avec un peu de naturel!

Digitized by Google

Le dix-neuvième chapitre est intitulé : *De la passion du crime;* heureusement il a moins de quatre pages. La manie de tout ériger en passions a été celle du dix-huitième siècle; Helvétius a parlé de la passion de l'amitié, de la passion de la honte, ce qui n'est ni plus ni moins ridicule que la passion du crime. L'amitié est un sentiment, la honte une disposition, le crime un état malheureux auquel on est entraîné par l'empire qu'on accorde à ses passions; mais ce n'est à coup sûr l'objet des desirs d'aucun homme. « L'éloquence » que peut inspirer la passion du crime, dit l'au» teur, se retrouve dans plus d'un ouvrage de » nos jours; mais elle n'offre nulle part des traits » plus énergiques, plus sublimes que dans les dé» libérations du Pandémonium de Milton, et de » la Convention nationale de Roberspierre. » Passe pour le Pandémonium de Milton; des diables peuvent avoir la passion du crime : mais grace pour la Convention nationale; poussée par les fautes des assemblées précédentes, elle eut la passion de la philosophie, l'enthousiasme d'un mieux impossible à réaliser; pour le crime, elle n'en eut ni la passion, ni l'éloquence, ni le sublime, car tout cela est contre la nature des hommes et contre la nature des choses.

Puisque j'ai surpris l'auteur occupé de juger la Convention, je saisirai l'occasion de mettre au jour sa politique. « Pour bien gouverner, dit-il, comme » pour bien jouer au piquet, ce qu'il y a de plus » essentiel et de plus embarrassant, vous le voyez, » c'est d'écarter juste et de relever de même. » La comparaison de l'art de gouverner et du jeu de piquet est au moins bizarre : en jouant au piquet, on peut écarter juste et malheureusement, et ce qu'on relève on le doit toujours au hasard. Est-ce donc aussi par hasard que l'on gouverne bien ou mal ?

Digitized by Google



mal ? L'auteur seroit loin d'en convenir ; cependant l'unique sens qu'on puisse attacher à ses paroles. Voici une autre comparaison politique : « Pour concevoir un peu de repos et de stabilité » dans le système social, je suis fâché de le dire, » il faut qu'il s'établisse entre les gouvernés et les » gouvernans, à quelque condition ou par quel- » qu'artifice que ce puisse être, le même rapport » qui se trouve entre les marionnettes et Polichi- » nelle, ou bien celui qu'on suppose entre les » hommes et les dieux, ou bien celui qui doit » exister entre un père et ses enfans. » Il est assez indécent de voir les hommes et les dieux mis en regard avec les marionnettes et Polichinelle ; mais c'est l'esprit d'autrefois, il faut à cet égard prendre patience encore pour quelques années. Ce qui embarrassera plus d'un lecteur, c'est de savoir quel rapport se trouve entre Polichinelle et les marionnettes qu'on puisse comparer au rapport qui doit exister entre les gouvernés et les gouvernans. Par Polichinelle, je suppose que l'auteur a entendu celui qui fait jouer les marionnettes, et alors il n'aurait fait que décrire la plus jolie caricature que j'aie vue à Londres, la seule qui m'ait paru plaisante de vérité ; car je déteste ce genre ignoble dans lequel il est trop facile d'être méchant sans esprit, et qui, par cette raison, n'aurait jamais dû être toléré en France. Elle représentait les membres du Parlement bien rangés dans une boîte, et ne remuant qu'au moyen de fils réunis dans la main droite de M. Pitt ; de la gauche il les montrait au peuple, en disant : payez et je les ferai jouer. Il existe là plusieurs rapports entre les gouvernés, les gouvernans et les marionnettes ; mais ce n'est pas celui qu'on voit entre Polichinelle et les autres morceaux de bois contre lesquels il se bat. Voyons si l'auteur est plus

Digitized by Google

heureux lorsqu'il applique ses réflexions à la haute politique, c'est-à-dire à la morale et à la religion.

« Ce n'est pas aux yeux du vrai philosophe » que je paraîtrai faire un fort grand écart, en » remarquant de quelle importance morale et » politique il peut être d'accoutumer le *peuple* à » se rassembler à des temps et des heures fixes, » pour s'occuper de pratiques *superstitieuses* ou » non, mais d'un caractère solennel, etc. » Il me semble que nulle part on n'accoutume le peuple à se rassembler solennellement, sans l'aveu du gouvernement; or les gouvernemens n'autorisent jamais de pratiques *superstitieuses*, et c'est positivement pour cela qu'ils ont un si grand intérêt à protéger les religions nationales. Je sais bien qu'on a confondu dans les livres modernes la religion et la superstition; cela prouve combien peu les philosophes connaissent les hommes et les choses. S'il était possible qu'une nation n'eût aucun culte public, ce serait de toutes les nations la plus superstitieuse; et si l'on parvenait à lui donner ou à lui rendre une religion, elle y porterait long-temps toutes les superstitions dont elle aurait pris l'habitude. L'homme sera superstitieux tant qu'il ne cessera d'espérer et de craindre; sa raison dont on fait tant de bruit le quitte à la moindre frayeur, à la plus légère espérance: Voyez Damon, c'est un esprit fort. Il y a un an qu'il renvoya de chez lui un garçon d'écurie qui, sans miracle, changeait l'avoine de ses chevaux en vin de cabaret; ce fripon s'est fait charlatan: il s'annonce pour guérir les maux les plus incurables, et la foule assiége sa porte. Damon l'apprend, et sent augmenter son mépris pour l'imbécille race humaine; mais une femme qu'il aime tombe malade, les médecins l'abandonnent, et Damon court chez l'empyrique; ce n'est plus pour lui un garçon d'écurie, c'est un

Digitized by Google

dieu consolateur; il lui fournit des raisons pour le tromper; il est faible, tremblant, désespéré; il a besoin d'espérances, il croit, il est superstitieux, sans que le plus intrépide philosophe puisse en accuser aucune religion. Pour un athée, il y a cent manières d'avoir de la superstition; l'homme vraiment religieux est le seul qui puisse échapper à cette faiblesse, car il est résigné. M. Meister s'est donc trompé en voyant une importance morale et politique à occuper le *peuple* de quelque pratique *superstitieuse* ou non; et le vrai philosophe lui reprochera cet écart auquel il se livre assez souvent, en confondant les pratiques religieuses que les gouvernemens doivent protéger, avec les pratiques superstitieuses qu'ils tolèrent quelquefois, mais qu'ils n'encouragent jamais.

Nous le répétons, M. Meister n'a pu se séparer entièrement de l'esprit du siècle dans lequel il a vécu : on avait l'habitude d'y décider les plus grandes questions avec légéreté ; on écrivait pour écrire, aussi parlait-on de tout dans le même volume, faute de savoir choisir et approfondir un sujet; on mêlait les réflexions morales et les anecdotes scandaleuses; et l'on croyait de bonne foi que ce qui réussit dans un salon suffisait pour faire le succès d'un livre. Tous ces défauts se retrouvent dans l'ouvrage que nous annonçons, et ils n'appartiennent pas à l'auteur : ce qui est à lui, c'est un grand amour pour la vérité, et un ton de franchise qui se fait sentir même au milieu des erreurs. Lorsque l'auteur peint des sentimens qui annoncent une ame délicate, et qui sont la preuve d'une bonne éducation, il a beaucoup de naturel. Nous citerons avec plaisir à l'appui de notre opinion :

« La vraie bienfaisance a quelque analogie avec » les perfections divines, et n'est ce qu'elle doit être » qu'autant qu'elle conserve cet auguste caractère,

Digitized by Google

» qu'elle est juste et désintéressée, exempte de » peine et d'efforts. »

« La reconnaissance est une vertu purement » humaine, mais peut-être la première et la plus » aimable de toutes : c'est par elle que commen- » cent nos sentimens les plus religieux, nos affec- » tions les plus douces, nos devoirs les plus sacrés. » Quand elle ne passe pas un peu la mesure de » l'exacte raison, je vois, hélas! qu'elle ne l'atteint » guère. »

« De toutes les vertus sociales, l'indulgence est » la plus indispensable ; c'est la condition sans la- » quelle on ne saurait vivre avec les hommes; c'est » le premier gage des liaisons même les plus inti- » mes. Quelque sévères que nous puissions être » envers nous-mêmes, nous n'aimons véritable- » ment qu'en raison de l'indulgence qu'on nous » promet, ou qu'on nous inspire. L'amitié la plus » vive n'est peut-être encore que l'effet d'une in- » dulgence portée assez loin pour s'ignorer com- » plétement elle-même ; séduits, attachés par » l'impression que nous a faite l'ensemble de cer- » taines qualités, nous cessons de voir les défauts » qui s'y trouvent mêlés, ou plutôt nous n'y voyons » qu'un attrait de plus, du moins pour l'espèce de » repos ou de bonheur que nous en attendons. »

Cette citation prouvera que M. Meister n'a pas connu son talent : il aime la métaphysique, quoi- qu'il soit assez heureux pour y comprendre peu de chose; il a pris la manière de quelques auteurs qui ont réussi dans le dix-huitième siècle, et cette manière ne vaut rien ; mais lorsqu'il veut être lui, et qu'il se borne à rendre des sentimens purs, ou délicats, il a de la justesse et du charme dans l'ex- pression, ce qui témoigne d'autant plus en sa fa- veur, que ces qualités tiennent au caractère de l'homme bien plus qu'à l'esprit de l'écrivain.

FIÉVÉE.

Digitized by Google

La Création, ou *les premiers Fastes de l'Homme et de la Nature*; poëme en six chants, par M. *Vernes* de Genève. Un vol. *in*-8°. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Crapart, Caille* et *Ravier*, libraires, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°. 12; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Les poëmes d'une certaine étendue sont ordinairement, ou épiques, ou dramatiques, ou didactiques. La raison suffit pour indiquer qu'en poésie on ne peut fixer longtemps l'attention des hommes que par des actions et des scènes intéressantes, ou par des préceptes utiles. Les poëmes entièrement descriptifs n'ont été à la mode que dans les temps modernes. Il était beaucoup plus facile de s'abandonner aux déréglemens de son imagination, de peindre sans choix tous les objets qui se présentaient à une muse négligée, que de combiner un plan, de tracer des caractères, de mettre en mouvement les passions, ou de renfermer dans des vers énergiques, précis et en même-temps pleins de charmes, soit des idées morales, soit les préceptes d'un art. Roucher qui ne manquait pas d'une sorte de talent, a donné la mesure de ce que l'on pouvait attendre de ce nouveau genre : très-applaudi lorsqu'il récitait les fragmens de son poëme, à la lecture il n'a inspiré que l'ennui; et ses plus zélés partisans, comme ils l'ont avoué eux-mêmes, n'ont pu qu'avec beaucoup de peine achever ce fatigant ouvrage. Un poète qui avait joui de tant de célébrité avant la publication de son livre, étant tout-à-coup *tombé de si haut*, auroit dû rendre ses imitateurs plus *retenus*. Cet effet que Boileau attribue à

Digitized by Google

la disgrace subite de Ronsard, ne s'est point renouvelé à l'égard de l'auteur du poëme de la *Création*. C'est que, dans les premiers âges de notre littérature, tout tendait à se perfectionner, l'étude des anciens s'affranchissait de la pesanteur des commentaires, et l'imagination apprenait à se soumettre aux règles invariables de la raison et du goût; au lieu que, dans le dix-huitième siècle, l'espèce de satiété qui résulte d'une multitude de chefs-d'œuvre, l'esprit d'innovation qui en est la suite, et qui, lorsque e goût est fixé, devient toujours funeste à la littérature, les erreurs des philosophes modernes que les poètes adoptèrent trop souvent; toutes ces causes se réunirent pour faire dégénérer l'art des vers, et pour produire des ouvrages monstrueux.

La création est, comme l'avoue M. Vernes, une source inépuisable de descriptions. Si l'histoire d'un *fraisier* a fourni plusieurs pages à M. Bernardin de Saint-Pierre, que sera-ce lorsqu'un poète voudra peindre tous les ouvrages de Dieu? Les moindres méritent autant d'attention que les plus grands : l'observateur trouve dans le plus petit animal autant de miracles que dans les plus magnifiques productions qu'offre la nature; et les vrais philosophes qui, dans tous les siècles, ont soutenu l'existence de Dieu contre les vains sophismes des athées, ont puisé leurs plus forts argumens dans cette Providence universelle qui s'étend depuis les êtres les plus majestueux de la création, jusqu'à l'insecte qui échappe à nos regards. Cette immensité des ouvrages de Dieu, loin d'être un avantage pour le poète qui veut les peindre tous, ne peut que lui nuire dans ses conceptions. Comment sortira-t-il de cet océan sans rivages? Ou il n'offrira que des descriptions mesquines et rebattues, ou il s'enfoncera dans un dédale d'où il lui sera impossible de se tirer. Lorsque le prophète peint la création dans le fameux pseaume *Bene-*

Digitized by Google

dic anima mea domino, il n'a pas la prétention de faire un poëme : frappé de la grandeur de Dieu et de la beauté de ses œuvres, il lui adresse son humble prière ; c'est une ame oppressée par son admiration, si l'on peut s'exprimer ainsi, et qui desire se soulager en élevant sa voix au Créateur. Mais quand David parle de la Providence, alors il parvient au plus haut degré du sublime : en effet, cette effusion d'un cœur reconnoissant qui s'exalte en se rappelant les bienfaits de Dieu, est bien plus poétique que le soin minutieux d'un homme qui veut observer ou décrire.

Le projet de Milton, dans *le Paradis perdu*, a été aussi de peindre les merveilles de la création ; mais quels puissans ressorts n'a-t-il pas employés pour amener d'une manière intéressante la partie descriptive de son poëme ? La chute du premier homme et la tache originelle dont l'effet doit s'étendre sur toute sa postérité, impriment à cette production une teinte sombre et sublime qui fixe d'abord l'attention. L'innocence et la pureté d'Adam et d'Eve avant leur égarement ; leur amour qui n'a rien alors que de céleste et de paisible ; les remords qui les déchirent aussitôt après leur désobéissance ; la corruption qui commence à se développer en eux au même instant ; le caractère primitif de l'homme et de la femme, indiqué par les traits les plus profonds et les plus vrais ; la clémence divine qui accorde aux coupables l'espoir du pardon ; les puissances de l'enfer qui luttent en vain contre le ciel ; toutes ces grandes images, toutes ces grandes conceptions donnent au *Paradis perdu* un intérêt vraiment digne de l'épopée. Si le goût peut y relever quelques peintures gigantesques, quelques digressions hors de place, l'imagination y trouve des trésors poétiques sans nombre et des beautés du premier ordre qui font excuser les plus grands défauts.

Digitized by Google

M. Vernes, trop philosophe pour adopter les traditions de l'écriture, s'est borné à ce que l'on nomme *le pur déisme* : il suppose qu'*Omen*, c'est ainsi qu'il appelle le premier homme, et *Ali*, c'est ainsi qu'il appelle la première femme, sont jetés sur la terre sans que les choses qui leur sont les plus nécessaires existent encore. La femme desire; l'homme invoque le ciel; et tout est créé successivement. On voit quelle sorte de variété présente ce poëme : il peut être comparé à ces comédies que l'on nomme *épisodiques*, où un personnage, chargé de toujours répondre, lève les difficultés qu'on lui propose, et supplée au défaut d'action par l'agrément de ses répliques. Nous verrons bientôt si M. Vernes a pu même obtenir cette sorte d'avantage. Lorsque tout est créé, *Omen*, qui n'est pas content du climat tempéré dont il jouit, demande à Dieu les saisons : cela paraîtra un peu extraordinaire. Comment le premier homme peut-il desirer les excessives chaleurs de l'été, et le froid insupportable des hivers, sur-tout au pied des Alpes où la scène est placée? Mais l'énigme s'explique facilement : M. Vernes avait envie de faire une description des saisons. Ensuite l'auteur voulant toujours décrire, fait voyager ses héros. *Tous les matins*, un ange vient les chercher, et les transporte successivement dans les quatre parties du monde. Cette invention n'est pas d'une bien grande force, mais elle sert le projet du poète, et blesse moins le bon sens que la précédente. Le premier homme peut avoir le goût des voyages, sur-tout quand il est défrayé par un ange. Il falloit, avant la fin du poëme, que l'homme eût quelque connaissance de ce que deviendraient ses descendans; c'était là le difficile. Comment, après avoir peint l'innocence du premier âge, l'auteur pouvait-il flétrir ses rians tableaux par la perspective des malheurs qui doivent

Digitized by Google

accabler l'humanité? Comment expliquer cette dégradation des hommes qui, malgré la noblesse de leur origine et de leur destination, se livrent à tant d'excès et à tant de crimes? M. Vernes évite très-légèrement cette difficulté; l'ange se borne à dire à *Omen* que ses descendans ne suivront pas toujours *le plan* de Dieu.

> L'ange, dans *l'avenir*, de *l'homme* a *lu l'histoire*;
> Mais où prendre un *feuillet* tout entier à sa gloire,
> Un siècle où de ses maux déplorable artisan,
> Lui-même de son Dieu ne *blesse pas le plan?*

Les traditions de la religion peuvent seules expliquer cette dégradation de l'homme. Milton, en puisant dans *la Bible* le sujet de son poëme, a évité toutes les absurdités dans lesquelles il serait tombé, s'il avait peint l'innocence du premier âge sans expliquer les suites de la chute d'Adam. L'âge d'or des anciens est une fable encore plus incroyable que tout le reste de leur mythologie. Il n'y a que le péché originel qui fournisse la solution de ce problème: en effet, comme l'observe Pascal, quelle plus grande preuve de cette vérité que le mélange de force et de faiblesse, de bassesse et de grandeur, d'orgueil et d'abaissement, qui existe en nous? « Malheureux que » nous sommes, ajoute ce grand écrivain, et plus mal- » heureux que s'il n'y avait aucune noblesse dans notre » condition! Nous avons une idée de bonheur, et ne pou- » vons y arriver; nous sentons une image de la vérité, et » ne possédons que le mensonge; incapables d'ignorer » absolument et de savoir certainement, tant il est mani- » feste que nous avons été dans un degré de perfection » dont nous sommes malheureusement tombés! » Un poëme de la création, dont cette vérité n'est pas la base, ne peut donc être qu'absurde. Mais M. Vernes ne paraît pas avoir eu l'intention de faire un ouvrage systématique

Digitized by Google

et suivi; il n'a voulu que coudre des descriptions à des descriptions. Reste à voir si sa diction répond à la sublimité de son sujet. Il serait à desirer que la sévérité de la critique à l'égard de l'ensemble, pût être désarmée par les beautés de détail; mais il est rare que ceux qui conçoivent de pareils plans soient de bons versificateurs.

La création de la femme est un des morceaux les plus soignés: au moment où elle frappe les yeux d'*Omen*, il oublie déjà le Dieu auquel il la doit.

Ce n'est plus vers le ciel que montent ses desirs:
Ali seule l'occupe, et son ame charmée
Déjà met en oubli le Dieu qui l'a formée:
Femme, vis pour aimer; respire, objet charmant;
De la création forme l'enchantement.
Que ta seule présence à jamais fasse naître
Le même sentiment qui va te donner l'être.
Image, en tes beaux jours, du pouvoir créateur,
De l'homme ton regard animera le cœur.

Ces vers sont froids et traînans. Puisque l'homme oublie Dieu pour *Ali*, il fallait au moins qu'il justifiât cet égarement par une peinture plus vive de son ivresse. La dernière idée est fausse; il ne peut y avoir aucun rapport entre l'amour qu'une femme inspire, et l'existence que le premier homme a reçue du créateur.

Un violent orage se déclare; le tonnerre effraye *Ali*. Le poète invente un assez singulier moyen pour la rassurer:

L'homme, sans nulle crainte, appelle le tonnerre;
Mais *Ali* s'en effraye, et veut qu'à l'avenir,
Un léger trait de feu *vienne l'en prévenir*,
Précède tous les coups, et marque sa durée;
L'éclair fuit, et la femme *est un peu rassurée*.

Ali, bientôt, développe son caractère. Elle veut exercer sur la terre un même empire que l'homme; mais *Omen*, qui n'est pas disposé à lui céder, fait un

Digitized by Google

miracle qui montre à la femme toute sa supériorité.

Aux volontés d'*Omen*, la nature soumise,
A chaque instant d'*Ali* redoublait la surprise;
D'y régner à son tour l'ambitieux espoir
Lui fait de son époux défier le pouvoir.
L'homme, que le Très-Haut fit le roi de la terre,
La frappe; le lion, du sein de la poussière,
S'élance dans *sa sombre et fière majesté*,
Et porte au fond des bois son horrible beauté.
Des animaux divers le peuple reçoit l'être.

La femme, revenue de sa frayeur, veut essayer si elle ne pourra pas encore lutter avec *Omen*. On va voir quel sera le résultat de ses efforts.

Ali, que déjà presse un sentiment jaloux,
Veut en vain *égaler* les dons de son époux.
Sa voix adresse au ciel une plainte *inutile;*
Les pleurs qu'elle répand atteignent *la chenille*
Qui traçait sur le sable un pénible sillon,
Et le reptile obscur devient un papillon.

Il y a probablement une allégorie bien fine dans cette fiction; nous laissons à nos lecteurs le soin de l'expliquer aux femmes qui voudraient connaître l'intention du poète. Nous nous bornons à observer que le goût est blessé par ce rapprochement, et que la rime de *chenille* avec *inutile* n'est nullement exacte.

Lorsqu'il est question des saisons, l'auteur exprime ainsi les desirs d'*Omen* :

Du monde *Omen* voulut que tous les ornemens,
La verdure, les fleurs ne vécussent qu'un temps;
Que répandus autour du cercle de l'année,
Au souffle de l'hiver, leur beauté fut fannée;
Et qu'après son départ, la végétation
Lui rendît tout l'attrait de la création.

Ces vers sont lourds et traînans: l'idée de deux derniers pouvait être exprimée d'une manière poétique; l'au-

Digitized by Google

teur l'a rendue avec une sécheresse que la pesanteur des rimes rend encore plus rebutante.

Nous nous étendrions trop, si nous voulions citer toutes les images fausses et tous les vers défectueux de ce poëme. Il y règne en général un vague de pensées et de sentimens qui en rend la lecture très-pénible. L'auteur s'efforce en vain d'être poète; dans ses plus heureux instans, il ne peut atteindre qu'au médiocre. Du reste, il viole quelquefois les premières règles de la versification. En voici des exemples :

Et ne fait point briller les scènes *variées*
Que forment sur ses pas les filles de *l'année*.

Il y a deux fautes dans ces vers : *variées* ne peut rimer avec *année*, ni un singulier avec un pluriel. Voici des rimes encore plus bizarres :

Ses lèvres touchent l'onde; il la goûte; et son *sein*
Trouve un nouveau plaisir dans un nouveau *besoin*.

La règle qui défend les hiatus dans la versification est aussi violée :

De sa fécondité *est* aussi l'instrument.

On voit que s'il y a de faux principes dans le poëme de *la Création*, ce livre du moins n'est pas fort dangereux. L'ennui sera un excellent antidote pour les lecteurs. Nous n'avons donné quelque étendue aux remarques qui précèdent que parce qu'elles s'appliquent à la poésie purement descriptive, genre le plus facile de tous, et dans lequel les jeunes gens n'ont que trop de penchant à s'exercer.

P.

Digitized by Google

Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide, suivi de quelques observations sur le *Latium moderne*; par *Charles-Victor de Bonstetten*, ancien bailli de Nion; de l'Académie royale des Sciences de Copenhague, etc. Un vol. in-8°. Prix : 4 fr. 50 cent., et 6 fr. par la poste. A Genève, chez *J. J. Paschoud*, libraire; et à Paris, chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail de l'Eglise.

Il y a long-temps que la lecture des livres de voyages est en possession de faire les délices du public : dans ce dernier siècle même la culture des sciences naturelles a donné plus d'intérêt à ces sortes d'ouvrages. Les relations du capitaine Cook, de l'amiral Anson, de Bruce et de Mungo-Parc, sont lues avec avidité par tout le monde. Mais, parmi les voyages, il en est qui, exigeant plus de connaissances et d'instruction de la part du lecteur, ne peuvent être appréciés et goûtés que par l'homme instruit. On voit bien que je veux parler de ces voyages qui ont pour but de nous faire connaître les terres classiques, la Grèce et l'Italie. Ces sortes d'ouvrages forment un genre à part, et rentrent dans le domaine de la science et de l'érudition. Il n'est pas besoin, je crois, de s'arrêter à démontrer qu'il faut plus de savoir et d'études pour voyager avec fruit dans le Latium ou dans la Troade, que pour visiter les côtes de l'Afrique, ou décrire les mœurs des sauvages du Canada.

La Grèce et l'Ausonie ! Quels souvenirs ces deux noms ne rappellent-ils pas ! Quel est l'homme de lettres qui, en lisant Homère et Virgile, n'ait formé cent fois le projet de parcourir les pays que ces deux grands poètes ont décrits

Digitized by Google

avec tant de vérité, et qui furent le théâtre de ces actions dont le souvenir, après vingt ou trente siècles, occupe encore aujourd'hui un si grand espace dans la mémoire des hommes? Quel plaisir de voyager dans l'Ausonie, son Virgile à la main; de reconnaître les sites dont on a la description sous les yeux; de se dire, en descendant les rivages du Tibre : « C'est ici qu'abordèrent les vaisseaux » d'Enée! » On se figure à l'instant voir ce héros avec ses compagnons saluant cette terre inconnue, promenant un œil surpris sur ces paysages si différens de ceux de l'Asie. On voit le Tibre réfléchissant dans ses eaux ces vaisseaux d'une forme étrangère; et saisi d'un étonnement pareil à celui que dûrent éprouver les dieux de ces fleuves immenses de l'Amérique, lorsqu'ils reçurent dans leur sein, pour la première fois, les vaisseaux de Christophe Colomb.

Labitur uncta vadis abies : mirantur et undæ,
Miratur nemus insuetum fulgentia longè
Scuta virûm fluvio, pictasque innare carinas.

On ne peut faire un pas dans ces lieux peuplés de souvenirs, sans rencontrer quelque monument. En un mot, la seule idée de parcourir ce terrain classique, suffit pour enflammer l'imagination d'un lecteur instruit, et pour le remplir d'enthousiasme s'il est peintre, poète ou sculpteur : tant est grand le charme mélancolique qui est attaché aux ruines et aux souvenirs de l'antiquité! Mais pour aller chercher ces souvenirs touchans, nous n'avons pas besoin de passer les Alpes et de parcourir les campagnes de Rome. Paris nous offre encore des jouissances de cette espèce et des contrastes de plus d'un genre. On admire, par exemple, dans le VIII^e^ livre de *l'Enéide*, ce tableau des environs agrestes de Rome, mis si heureusement en opposition avec celui de Rome opulente et maîtresse du monde.

Digitized by Google

Le bon Evandre conduit Enée vers ce Capitole superbe, qui n'était alors qu'une humble colline, dit Virgile, hérissée de buissons et couverte de ronces.

Hinc ad Tarpeiam sedem et Capitolia ducit
Aurea nunc, olim silvestribus horrida dumis.
. . . . . .
Talibus inter se dictis ad tecta subibant
Pauperis Evandri, passimque armenta videbant
Romanoque foro et lautis mugire Carinis.

Ce contraste entre l'ancienne pauvreté de Rome et son opulence présente, devait plaire singulièrement aux Romains. C'est par la même raison que je trouve un charme secret à comparer, dans mon imagination, Paris tel que je me figure qu'il devait être dans les temps reculés de notre histoire, avec ce superbe Paris tel qu'il est aujourd'hui, brillant de tout l'éclat de l'opulence. Je me suis dit plusieurs fois, en passant devant le château des Tuileries, qui s'étend si pompeusement le long de la Seine : « Sur la » place même où s'élève cette magnifique demeure des » rois, il fut un temps où la ronce et le chardon croissaient de toutes parts ; on ne voyait que quelques misérables cabanes de pêcheurs éparses çà et là. C'est ici » peut-être que l'humble Geneviève, la houlette à la » main, venait conduire son troupeau près de ce palais » qui n'était alors qu'un champ de bruyère. »

Aurea nunc, olim sylvestribus horrida dumis.

Je me représente ainsi successivement Paris tel qu'il était du temps de Clovis, ou à l'époque des Croisades. Je ne doute pas que ces contrastes offerts par une plume plus habile que la mienne, ne parussent aussi agréables à l'imagination que le tableau de Virgile. Mais ici je m'aperçois qu'entraîné par toutes ces idées, j'ai perdu de vue l'objet pour lequel j'ai pris la plume. Je finis donc

Digitized by Google

ici mes réflexions préliminaires, en demandant pardon de leur longueur, pour m'occuper de l'ouvrage de M. Victor de Bonstetten, dont je me suis chargé de rendre compte.

Ce voyageur débute par un trait d'ingratitude qui ne prévient pas beaucoup en sa faveur. Tout en profitant des lumières des savans du seizième siècle, car on ne trouve dans ce voyage rien de remarquable qui ne leur appartienne, M. de Bonstelten se permet de les traiter fort lestement. Juste Lipse, Cluvier, le savant Jésuite Kircher, ne sont à ses yeux « que des hommes qui, sans » penser eux-mêmes, ont seulement rédigé les pensées » des autres. » Que les gens du monde affichent ce dédain ridicule pour l'érudition, on peut encore le leur pardonner par égard pour leur ignorance. Mais qu'un homme qui assurément ne mérite d'autre titre que celui de compilateur, parle ainsi de ces savans dont les travaux ont été si utiles aux lettres, voilà qui devient tout-à-fait intolérable. Ce mépris pour la science n'est, au reste, que trop commun de nos jours. C'est un des caractères de notre siècle frivole et dédaigneux. On peut se moquer tant qu'on voudra des érudits du seizième siècle; il n'en est pas moins vrai que, sans leurs longues et pénibles veilles, nous n'entendrions pas les anciens. Ils ont amassé les matériaux avec lesquels les habiles ouvriers du siècle de Louis XIV ont construit ce beau monument de la littérature française. Mais aujourd'hui c'est un usage reçu que de tourner en ridicule ces hommes respectables, même en profitant de leurs ouvrages. Il n'est pas si mince écolier qui, en mettant au jour quelque version fautive de quelque auteur ancien, ne se croie autorisé à parler avec mépris d'un homme tel que Casaubon ou Scaliger. Mais j'en reviens à M. Victor de Bonstetten.

Nous conviendrons avec ce voyageur, qu'on ne trouve point,

Digitized by Google

point, dans les *Recherches sur le Latium*, des savans qu'il veut rabaisser, ces idées philosophiques, ces tirades éloquentes qu'on rencontre à chaque page de son livre. Mais nous ne lui accorderons point que Cluvier, Juste Lipse et Kircher, à cause de *l'absence* (1) *totale de toutes les connaissances de physique et d'histoire naturelle*, fussent, pour ainsi dire, *privés de tous leurs sens*. Il y aurait en outre de l'injustice à vouloir juger du style et de l'esprit d'observation des savans du seizième siècle, d'après les découvertes du dix-huitième. Par exemple, comment pourrait-on, de bonne foi, faire un crime aux érudits dont nous parlons, nourris de la lecture d'Homère et de Virgile, de n'avoir pas soupçonné la langue métaphysique dont M. de Bonstetten se sert avec tant d'habileté, et au moyen de laquelle il nous prouve d'une manière si évidente, « que la vérité de l'intelligence tend toujours » aux idées générales; que la vérité dans les arts cherche » toujours à plaire; que l'une et l'autre ont pour principe » (l'auteur veut dire pour but) la plus grande des jouissances, vers laquelle *l'être sentant* gravite sans cesse, » celle que donne l'activité de l'ame développée dans sa » plus grande étendue; que la science cherche cette » jouissance dans la généralisation des idées, qui leur » permet d'en embrasser à la fois un grand nombre dans » un point unique; *et que les beaux arts la cherchent*

(1) Il est bon de savoir que dans ce siècle où l'on était, suivant M. de Bonstetten, si ignorant en histoire naturelle et en physique, ce même Kircher, dans son *Mundus magnes*, avait découvert l'attraction universelle et les miroirs d'Archimède, dans un autre ouvrage intitulé *Magia catoptrica*. Ce n'est pas la seule idée, dit l'auteur de la Notice historique sur le célèbre Jésuite, qu'ait fournie aux physiciens modernes Athanase Kircher. Il a mis sur la voie de beaucoup d'expériences faites depuis lui.

Digitized by Google

» *dans cet autre foyer, dans lequel un sentiment ou un* » *fait unique rayonne à la fois de mille rapports sensi-* » *bles, tous compris dans ce seul point.* » Le sens de cette dernière phrase sur-tout aurait singulièrement exercé la sagacité de Saumaise. Nous invitons nos lecteurs à lire en entier ce chapitre du voyage de M. de Bonstetten. Il est intitulé *De la vérité poétique*, et renferme des choses extrêmement neuves. Le moyen de lui contester, par exemple, que « la marche, le jeu ou le mécanisme de » la faculté de penser et de celle de sentir (par consé- » quent le principe des beaux-arts et celui des sciences) » n'aient une grande analogie entr'eux; lorsqu'il vous » prouve que l'un et l'autre cherche un point central du- » quel tout émane et auquel tout converge ? »

Rien n'est assurément mieux démontré. On trouve encore dans ce même chapitre une autre découverte qui n'est pas moins importante. Suivant l'auteur, un des signes certains auxquels on reconnaît la bonne poésie, qu'il appelle fictive, c'est, et certes on ne s'en douterait pas, *de nous faire dormir.* (Si elle est bonne, ce sont ses propres termes.) Ainsi donc il s'ensuit que les meilleurs écrivains sont ceux qui endorment leurs lecteurs. A ce compte, le nombre des bons poètes n'est pas aussi rare qu'on le pense, et notre siècle a tort de se plaindre.

Nous ne suivrons point tous les pas de M. de Bonstetten voyageant dans le Latium. Il nous suffit de prévenir que le nouveau voyageur suit très-scrupuleusement les traces de ceux qui l'ont précédé, et qu'à peu de choses près on ne trouve dans son voyage rien que n'offrent aussi la plupart des ouvrages de ce genre. Il y a si peu l'apparence de science ou d'érudition dans ce livre, que nous n'en parlerons que sous le rapport littéraire. L'auteur est si éloigné de s'occuper de recherches savantes, qu'à l'occasion du

Digitized by Google

Numicus, il semble se moquer de ces temps « où l'on » était heureux de se disputer sur un passage de Virgile » et d'Horace, et de *dépenser, la partie controversante et* » *presque haineuse de l'ame*, à des sujets qui ramenaient » sans cesse aux beautés de ces poètes. J'eusse prouvé alors, » continue-t-il du même ton, que tout le monde avait tort » dans l'emplacement qu'on donne au fleuve Numicus. » Cependant, malgré ce dédain pour ces sortes de discussions, il entre incontinent dans une dissertation en forme, où il cherche à prouver, tant bien que mal, que le Numicus était situé dans le voisinage du Tibre. Ce voyageur exact nous apprend, dans son premier chapitre, « que le » 27 mars, il partit en chaise du jardin de Maltha, où » il logeait, et que, dans la cour extérieure, il *traversa* » *le troupeau de chèvres* (circonstance fort intéressante) » qui paissait autour de sa *champêtre demeure*; puis quit- » tant *la douce solitude* qui entourait son hôtel, etc... » Je peux assurer que tout le livre est écrit dans ce goût-là. Ce voyage est divisé par chapitres, dont la plupart ont fort peu de rapport avec leur titre, et quelquefois même pas du tout. J'ouvre, entr'autres, le paragraphe intitulé pompeusement, *Marche de l'esprit humain*; j'y lis, « que » les temples ne furent d'abord qu'une marque placée au » lieu du souvenir d'un événement ou d'un objet dont on » voulait perpétuer la mémoire; que le second pas fut d'y » placer un autel, qui dans la suite fut entouré d'un » enclos, puis le tout couvert d'un toit. » C'est là ce que l'auteur appelle la marche de l'esprit humain.

Mais si M. Victor de Bonstetten est avare d'érudition, il dédommage amplement ses lecteurs par la profusion avec laquelle il répand dans sa route ses idées philosophiques et morales. Il voudrait, par exemple, nous voir vivre en véritables Romains : suivant lui, « nous enlaçons

Digitized by Google

» notre ame dans mille petits liens factices, qui en em-
» pêchent l'essor ; et sacrifiant partout l'être au paraître,
» nous parvenons enfin à dépouiller la vie de la réalité
» même. » Il est aisé de s'apercevoir que la clarté est une des principales qualités du style de M. de Bonstetten. Cet auteur donne d'excellentes vues sur la police de Rome, lesquelles sans doute ne manqueront pas d'être adoptées. On se doute bien qu'en sa qualité de philosophe, il a été étrangement choqué en voyant « que des
» pontifes ont succédé aux Césars, et que des capucins
» ont pris la place de Jupiter. » Il n'est point du tout partisan des moines mendians, *qui servent d'enseignes à la mendicité universelle*, dans les lieux où « Jupiter,
» avec ses foudres, annonçait à la terre étonnée la puis-
» sance des maîtres du monde. » Jamais les empereurs Romains n'ont eu de sujet plus fidèle que M. de Bonstetten. Il poursuit, avec un zèle véritablement exemplaire, tous ceux qui ont envahi la puissance des Césars, sous la douce domination desquels il regrette sans doute de n'être pas né. Les moines ne sont pas les seuls usurpateurs qu'il attaque ; certains renards excitent aussi son indignation. M. de Bonstetten accuse encore *cet animal cauteleux d'avoir usurpé le trône d'Auguste*. Pour entendre quelque chose à cette accusation burlesque, le lecteur doit savoir que l'auteur du voyage a trouvé des renards établis dans les ruines de je ne sais quel vieux palais des empereurs. Nous ne finirions pas, si nous voulions rapporter tous les passages qui nous ont frappé par leur singularité. A l'occasion de quelques amphores qu'on a trouvées dans une maison de campagne qui appartenait à Pline, notre voyageur observe « que cet auteur aimable ne se doutait pas
» sans doute que *ce monument de sa cave marcherait à*
» *la postérité de pair avec les monumens de son esprit.* »

Digitized by Google

Par exemple, chaque pas que faisait M. de Bonstetten dans le voisinage de Laurentum, était pour lui *comme une stance nouvelle de l'Arioste*; il nous dit que les jardins modernes *ont fait un grand pas* sur ceux de nos pères; il ne peut souffrir de voir la religion et la morale devenir à la mode, et être traitées et exagérées *comme des coiffures*. Il démontre fort bien encore *que nier et affirmer sont des énoncés de rapports qui n'ont rien d'essentiellement différent.*

Nous sommes obligés de nous arrêter là, dans la crainte de fatiguer nos lecteurs. Mais si ce voyage donne une mince idée de l'esprit et des connaissances de l'auteur, il ne peut assurément que faire l'éloge de son humanité. C'est une chose digne d'admiration que le nombre des malheureux, femmes, enfans, vieillards, qui languissaient de faim dans les campagnes de Rome, et auxquels la bienfaisante générosité de M. de Bonstetten a sauvé la vie. Il est impossible de lire sans attendrissement toutes les bonnes actions de ce voyageur, qui nous les raconte lui-même : ce sont autant de preuves incontestables de sa philantropie. Tous ces traits d'humanité sont d'autant plus beaux de sa part, qu'il paraît pénétré d'un souverain mépris pour *l'imbécille race humaine*, car c'est ainsi qu'il nous appelle très-philosophiquement. Au reste, le but de cet auteur est moins de faire connaître le Latium, que de décrier, par les plus ridicules exagérations et les déclamations les plus outrées le régime sacerdotal.

Encore une observation à ce sujet. — Rien de plus ordinaire, chez nos voyageurs philosophes, que ces satires contre le gouvernement ecclésiastique. Ils ne peuvent tolérer ces prêtres qui, comme l'a dit Voltaire,

Foulent d'un pied tranquille
La cendre des Catons et le tombeau d'Emile.

Digitized by Google

Ces rapprochemens sont tellement devenus lieux communs, qu'on est surpris de voir M. de Bonstetten en faire un aussi fréquent usage, lui qui ne peut pardonner à Juste Lipse et à Kircher de *n'avoir fait que rédiger les pensées des autres*. Pour moi, si j'entrais jamais dans les murs de la capitale du monde chrétien, je ferais ensorte, ne fût-ce que pour la nouveauté, de l'envisager sous un autre point de vue. J'admirerais par quelle inconcevable révolution l'instrument d'un supplice honteux a maintenant remplacé l'aigle victorieuse. Comment ce dieu étranger, dont les serviteurs étaient la risée de la populace Romaine, donne aujourd'hui des lois à ces mêmes Romains et à plus de nations différentes que César et qu'Auguste lui-même ? La sainte magnificence de ses temples, me rappellerait par opposition la pauvreté des premiers temps de l'église encore naissante, où l'on n'avait pour célébrer les mystères, que des vases de bois et d'argile. Je crois qu'on gagnerait ainsi du côté de la poésie ce qu'on perdrait en grandes idées philosophiques. En un mot, bien différent de nos voyageurs du dix-huitième siècle, je ne verrais, dans les successeurs de Saint-Pierre, que ces augustes vieillards qui, pour me servir des vers de Racine le fils,

Héritiers d'un apôtre, et vainqueurs des Césars,
Souverains sans armée, et conquérans sans guerre,
A leur triple couronne ont asservi la terre.
Le fer n'est pas l'appui de leurs vastes états ;
Leur trône n'est jamais entouré de soldats.
Terrible par ses clefs et son glaive invisible,
Tranquillement assis dans un palais paisible,
Par l'anneau d'un pêcheur autorisant ses lois,
Au rang de ses enfans un prêtre met les rois.

Je terminerai cet article par cette citation.

J. ESTINBERT.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

La Leçon conjugale, ou *Avis aux Maris*, en trois actes et en vers, de MM. *Chazet* et *Sewrin*.

QUE deux, trois, quatre auteurs se réunissent pour fagoter bien vîte sur l'événement du jour un vaudeville qui doit s'oublier aussitôt que l'anecdote à laquelle il doit l'existence, à la bonne heure ; une pièce en trois actes et en vers est un ouvrage trop considérable pour être fait en commun. Il est vrai que l'auteur de Britannicus fut aidé dans la composition des Plaideurs ; que Chapelle et Bachaumont, Brueys et Palaprat ont obtenu quelques succès en travaillant ensemble. C'est peut-être ce qui a donné l'idée de ces associations aujourd'hui si communes. Mais il n'en est pas moins incontestable qu'un excellent drame doit être conçu dans la même tête, écrit par la même plume. Racine fut le principal auteur de sa comédie. On lui en fournit seulement quelques vers ; il croyoit ne faire qu'une farce à laquelle il n'attachait aucune importance, et il se trouva qu'il avait fait un chef-d'œuvre.

Quant à Brueys et Palaprat, ce sont des comiques du troisième ordre ; et le voyage de Chapelle et Bachaumont n'exigeant ni plan ni dessein, pouvait être plus aisément composé par deux auteurs.

La pièce donnée aux Français est, comme celle de MM. Etienne et Pixérécourt, calquée sur le *Mari Instituteur* de madame de Genlis. La jeune femme (Laure) y est véritablement plutôt vive et impatiente que colère et emportée. Mais il n'est pas juste d'étendre ce reproche aux Contes et

Digitized by Google

ux auteurs des trois pièces : dans celle de M. Etienne, la nouvelle épouse fait un vacarme effroyable. Dans le conte, « *elle a sans cesse de véritables accès de fureur, et alors* » *elle brise, elle jette à la tête tout ce qui se trouve sous* » *sa main*, » gronde, injurie, bat les femmes de chambre, et n'en peut conserver une huit jours. Voilà comme on la peint, et ses actions ne démentent pas ce portrait, puisque devant une foule de témoins elle s'emporte jusqu'à mettre sa guitare en pièces, et que le lendemain elle distribue deux soufflets bien appliqués à une de ses femmes. Il semble que ce sont là des traits de colère assez bien prononcés.

Le personnage du mari, dans la pièce dont nous rendons compte, est on ne peut pas mieux tracé. Celui de son père est excellent : il se prête avec la plus grande complaisance à la mystification qu'on fait à Laure, joue son rôle en feignant, comme son fils, la plus extrême violence. Quand il voit qu'on chasse le cuisinier, la plaisanterie lui paraît d'un mauvais genre ; il s'emporte alors tout de bon, et prétend qu'on *respecte son dîner*.

Des trois pièces, la moins bonne est, à mon avis, celle qui a été jouée à l'Opéra-Comique. La meilleure est celle qu'on a donnée à Louvois. Ce n'est pas cependant qu'à certains égards il n'y ait plus d'esprit, quelquefois plus d'agrément dans celle des deux auteurs. Il faut d'ailleurs compter pour beaucoup le mérite d'être écrite en vers élégans et légers. Mais l'exposition est lente, et le dénouement si malheureux, qu'on peut dire que la pièce est terminée au second acte, la jeune femme étant déjà guérie; en sorte que le troisième est presqu'entièrement vide. Il ne reste plus qu'à faire connaître à Laure que son mari a employé pour la corriger un innocent artifice ; et pour cela les auteurs font mal-adroitement tomber des nues un ancien précepteur du mari, annoncé à la vérité dès le premier

Digitized by Google

acte, mais qui, arrivant à la fin du dernier, n'inspire aucun intérêt. Ce précepteur peut être toléré dans l'original : une comédie exige plus de vivacité qu'un conte. Je pense que, réduite à deux actes, celle ci serait charmante. En l'état, la pièce de M. Etienne me paraît mériter la préférence. Elle est plus pleine. Il n'y a rien à y ajouter, rien à retrancher. Les acteurs ont joué aussi bien que MM. Chazet et Sewrin pouvaient le desirer.

Je ne crois pas qu'on ait eu raison de critiquer le moyen de guérison employé dans le conte et les trois pièces. Comme disent très-bien les auteurs de *la Leçon conjugale*,

La laideur s'épouvante à l'aspect d'un miroir.

Il ne me semble pas impossible qu'on se corrige d'un défaut en voyant sa difformité dans autrui. Tel est même le but de la comédie. Qu'elle l'atteigne toujours, c'est ce qu'on ne doit pas espérer. Il suffit qu'en nous amusant elle l'atteigne quelquefois. Ne serait-ce pas trop exiger que d'exiger davantage?

On a prétendu que la recette du Mari Instituteur n'était que de l'orviétan; que les maux se guérissaient par leurs contraires. Ces axiomes généraux, soit au physique, soit au moral, sont rarement vrais dans toute leur étendue. Ce n'est pas le feu qui, sur le Mont Cénis, préserve de certains effets du froid; c'est la neige. Et je doute que la vue des extravagances d'un prodigue guérisse jamais un avare. S'il pouvait être corrigé, il le serait plutôt en voyant un autre avare mourir de faim, de soif et de froid, avec tous les moyens de mener une vie douce et agréable.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

L'Amant soupçonneux, en un acte et en vers, par MM. *Chazet* et *Lafortelle*.

L'INTRIGUE de cette bleuette qui a eu quelque succès et

Digitized by Google

dont les auteurs ont été demandés, est assurément bien pauvre d'imagination ; mais les vers en sont faciles et bien tournés. On regrette que des auteurs qui ont un véritable talent l'employent tout entier à l'expression et n'en fassent pas plus d'usage pour le dessin. Lorsqu'ils ont répandu ainsi à pure perte des paillettes sur des ouvrages qui ne peuvent durer, ils devraient les recueillir, et les appliquer à d'autres. C'est ainsi que Voltaire, des débris de ses mauvaises pièces, en composait de meilleures.

Je ne dirai qu'un mot de celle-ci, parce qu'elle n'en mérite pas davantage.

Céphise, veuve aimable, quoiqu'elle ne soit plus de la première jeunesse, puisqu'elle a un fils adolescent, plaide contre Melcour, qui devient amoureux d'elle dans le cours du procès. Après un voyage qu'il a fait pour l'arranger à l'amiable, il vient terminer son mariage, et annonce son caractère en exigeant, pour ainsi dire, que Céphise lui apprenne ce qu'elle a fait pendant son absence. Ne voulant point satisfaire son indiscrète curiosité, elle lui donne une leçon indirecte. Son premier mari, dit-elle, très-aimable d'ailleurs, était d'une humeur inquiète et jalouse ; il la tourmentait quelquefois pour savoir jusqu'aux moindres détails de ses actions, et voulait connaître même ses plus secrètes pensées. Sans doute, dit Melcour, vous vous empressiez de lui laisser lire jusqu'au fond de votre âme? Non, répond-elle :

> A des temps plus heureux *remettant ma présence*,
> Je lui faisais alors une humble révérence.

Et la voilà partie. C'est presque le seul trait plaisant que j'aie aperçu dans cette pièce. Melcour a un ami nommé *Furet*, qui s'imagine être aimé de Céphise, parce qu'elle le maltraite, et s'enfuit dès qu'elle l'aperçoit ; (genre de comique usé). Melcour l'engage à épier les démarches de Céphise. Bientôt

Digitized by Google

Furet lui annonce qu'un jeune homme fait sa cour à l'intéressante veuve, qu'elle se fait peindre. Le jaloux est aux champs. Ses soupçons redoublent en voyant ou entendant tirer un rideau sur une alcove où l'on a l'air de vouloir cacher quelqu'un. Il éclate, ouvre le rideau, voit le portrait, et le fils de Céphise, tombe aux genoux de sa maîtresse, lui demande grace, l'obtient et l'épouse. Cette *pièce* n'est pas mal jouée par Mlle Delille et Dorsan.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Les deux Jambes. — Le Major Franck.

Les chutes commencent à devenir fréquentes au Vaudeville. Il y a quelques jours *les Deux Jambes* ne purent s'y soutenir. C'était prendre assez mal son temps pour offrir à notre admiration cette vieille anecdote anglaise, que tout le monde connaît. Une femme résiste à l'empressement qu'on lui témoigne de l'épouser, parce qu'elle n'a qu'une jambe. Son amoureux, pour être à l'unisson, se fait couper une des siennes, et elle cède à cette marque de dévouement. Des extravagances de cette force ne sont pas de bons sujets de comédie.

Le *major Franck* n'a pas été mieux accueilli que les *Deux Jambes*. Le couplet d'annonce lui promettait un plus heureux destin. C'est Arlequin qui l'a chanté.

On va, dit-il, vous donner une nouveauté :

Je sais qu'on y parle d'honneur,
Et j'en conçois douce espérance.
Chez vous l'honneur et la valeur
Sont en pays de connaissance.

Mais dès l'ouverture de la scène, on a été choqué de voir un soldat, dont l'habit annonçait la misère, faire un très-mauvais déjeûner qu'il partage avec son chien caché dans la coulisse, et auquel il adresse quelques paroles. Ce

Digitized by Google

soldat, très-mal-à-propos appelé l'Enfant du Bonheur, a des prétentions à la philosophie. Il ne s'énonce que par sentences. D'où venez-vous, lui demande-t-on? — De mon berceau. — Où allez-vous? — Où se rendent tous les hommes. — Vous êtes seul? — J'ai mon chien, mon sort et mon ombre. Il est content des deux premiers, mais non pas de son ombre parce qu'elle disparaît,

Ainsi que font les faux amis,
Quand le soleil cesse de luire.

Il rencontre un vieux hussard, qui est au service du major Franck, et qui le nomme comme par hasard. L'Enfant du Bonheur se rappelle qu'il a reçu, il y a dix ans, un démenti de cet officier, et veut se mesurer avec lui. Le fidèle serviteur se donne pour son maître. Rendez-vous pris en conséquence, le major arrive. L'officieux mensonge du hussard est découvert, et le cartel s'établit entre le véritable offenseur et l'offensé. Mais le premier se marie à une petite paysanne qui a eu le bonheur de lui sauver la vie, et qui est tout émerveillée de ce mariage. En homme prudent, il fait ses dispositions matrimoniales et testamentaires à-la-fois. Il assure cent ducats de pension à son brave hussard. Il fallait voir la *noble* indignation de celui-ci. Il prétend

Qu'on met ses amis à la porte,
Mais qu'on ne les chagrine pas.

On se regardait dans l'assemblée, on se demandait ce que cela voulait dire; on sifflait. Les gens du village viennent complimenter le major, et en font un si touchant éloge, que l'Enfant du Malheur est désarmé, et déclare qu'il ne se battra pas contre un si digne personnage. Ainsi finit l'histoire. On a demandé *le chien*, mais on ne l'a point amené.

ANNONCES.

Le petit Livre de Poste pour l'an XIII, ou départ de Paris des courriers de la poste aux lettres, imprimé avec autorisation de l'ad-

Digitized by Google

ministration générale des postes. Prix : 1 fr., et 1 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Lecousturier l'aîné, rue J. J. Rousseau, n. 9, ou 358, en face la poste aux lettres, au Pélerin-Blanc; dans les départemens, s'adresser aux directeur des postes.

Le petit livre de Poste indique les endroits où sont établis les bureaux de poste aux lettres, en les dénommant par leurs véritables noms, les départemens dans lesquels ils sont situés, et les jours de départ de Paris. On trouvera à la suite les jours de départ pour les villes et pays étrangers, avec la distinction de ceux pour lesquels il faut affranchir, de ceux pour lesquels on est libre d'affranchir, et de ceux enfin pour lesquels on ne peut affranchir. Vient après un état des communes et de tous les endroits de la banlieue de Paris, qui sont servis par la poste de Paris.

Histoire du Canal du Midi, ou *Canal du Languedoc*, considéré sous les rapports d'invention, d'art, d'administration, d'irrigation, et dans ses relations avec les étangs de l'intérieur des terres qui l'avoisinent; avec les cartes générales et particulières, ainsi que les plans, coupes et profils des principaux ouvrages; par le général d'artillerie Andréossy, grand officier de la légion d'honneur, membre de l'institut d'Egypte, etc. Nouvelle édition, mise dans un nouvel ordre, et considérablement augmentée. Deux vol. in-4°. dont un de planches. Prix : 42 fr., et 46 fr. par la poste. A Paris, chez Courcier, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n°. 71; Denu, même quai.

Nous donnerons incessamment un extrait de cet ouvrage; nous nous contenterons de dire aujourd'hui que cette superbe édition, faite sous les yeux même du général Andréossy, est beaucoup plus considérable que les précédentes, et que les parties qui y sont traitées sont classées suivant un ordre régulier sous le rapport de l'art et de l'administration. Nous nous sommes empressés d'annoncer la mise en vente de cet ouvrage, et nous répétons que nous le ferons connaître plus particulièrement par un extrait détaillé.

Précis de l'Abrégé chronologique de l'Histoire de France, du président Hénault, adopté pour les lycées et les écoles secondaires, augmenté de plusieurs pièces inédites du même auteur, relatives à cette histoire, d'un choix de beaux traits historiques, recueillis par Millot, pour les élèves de l'école royale militaire, et continué jusqu'au sacre de l'empereur Napoléon Ier; par A. Séricys, ex-bibliothécaire, professeur d'histoire au Prytanée, actuellement censeur du lycée de Cahors, auteur des Tables chronologiques, adoptées pour les lycées. Un vol. in-12, avec portrait. Prix : broché, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 50 cent. par la poste. Le même, cartonné, 2 fr. 75 cent.; relié, 3 fr. 25 cent. non-compris le port. A Paris, chez Demorzine, imprimeur-libraire, rue du Petit-Pont, n. 9.

Le président Hénault a su réunir, dans son Abrégé chronologique de l'Histoire de France, peu de mots et beaucoup de choses; c'est, en ce genre d'écrire, l'ouvrage le plus court et en même temps le plus plein; mais poussé maintenant jusqu'à cinq vol., dont le dernier n'offre pas même la partie la plus intéressante de notre histoire, il est devenu trop volumineux et d'un prix trop considérable pour la jeunesse. C'est donc un service que l'Auteur vient de rendre aux élèves des lycées et des autres écoles, en réduisant cet Abrégé à la connaissance des faits strictement nécessaires.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Danemarck. On apprend, par une lettre de Tonningen du 21 octobre, que les malles venant d'Angleterre étaient portées chez M. Harwood, agent anglais à Husum, au lieu d'être déposées, suivant l'usage de toutes les nations, chez le maître de poste. Le gouvernement britannique l'exigeait ainsi par l'organe de son agent, malgré les représentations de la cour de Copenhague, et l'observation que c'était à elle de répondre des lettres qui passaient sur son territoire. Ainsi les secrets des familles, ceux du commerce, ceux des gouvernemens étrangers, étaient, dans cette partie du nord, à la disposition d'un agent anglais. Plusieurs négocians de Hambourg avaient fait des plaintes inutiles. Des lettres pour Londres, confiées à la poste, n'arrivaient point à leur adresse, ou y arrivaient trop tard. Les murmures se multipliaient. Enfin, le secret de ce manége est aujourd'hui découvert, et il n'en faudra pas sans doute davantage pour y mettre fin. Les malles de Hambourg et de Londres stationnaient chez M. Harwood à Husum. Dès-lors il avait la faculté de les visiter, de les expédier, ou de les retenir à son gré Cette violation du droit des gens est un nouvel avis qui annonce que partout où un agent anglais peut mettre le pied, c'est pour y usurper un droit, y établir un abus et un scandale.

Hambourg. La nuit du 26 au 27 octobre, un détachement de la garnison de Harbourg a cerné la maison de campagne de M. le chevalier de Rumbold, chargé d'affaires d'Angleterre près le cercle de Basse-Saxe, et s'est fait ouvrir sa porte, en annonçant l'arrivée d'un courrier extraordinaire : aussitôt un officier et plusieurs gendarmes ont pénétré dans la chambre de M. de Rumbold, qu'ils ont trouvé au lit, et lui ont ordonné de livrer ses papiers, et de partir à l'instant même avec eux. M. le chevalier de Rumbold n'a eu que le temps de mettre une redingote, et aussitôt on l'a fait monter dans une voiture qui l'a amené sur les bords de l'Elbe, d'où il a été conduit à Harbourg. Le lendemain, à l'ouverture des portes, la nouvelle de cet enlèvement s'est répandue dans la ville. Le sénat s'étant assemblé extraordinairement, a député quelques-uns de ses membres auprès de S. Ex. M. Reinhard, pour avoir quelques renseignemens touchant cet événement. M. Rein-

Digitized by Google

hard a déclaré n'en avoir aucune connaissance. On dit que c'est le général Frère, commandant à Harbourg, qui a dirigé en personne cette expédition. Les ministres étrangers résidans dans cette ville ont expédié des courriers à leurs cours.

On présume que les papiers de M. de Rumbold ont été envoyés à Paris, et qu'il les y suivra incessamment.

Le colonel de Knobelsdorff vient d'être élevé au grade de général-major, et est nommé pour se rendre à Paris et assister au couronnement de S. M. l'empereur Napoléon, comme envoyé extraordinaire de S. M. le roi de Prusse.

La contagion tire sur sa fin à Malaga; mais elle a gagné, dit-on, Carthagène et Cordoue, où elle cause de grands ravages.

EMPIRE FRANÇAIS.

Voici en substance l'ordre du jour du 11 brumaire, de l'armée de Saint-Omer :

Les troupes du camp de Saint-Omer voulant offrir au monarque, dont le génie préside aux destins de la France, un témoignage éclatant d'amour et d'admiration, ont résolu d'ériger un monument capable de résister aux siècles, qui, s'alliant au souvenir de sa gloire et de sa grandeur, atteste à l'univers, ainsi qu'à tous les âges, leur dévouement et leur fidélité au premier empereur des Français; de tracer à la postérité l'institution des récompenses décernées par le héros à l'honneur et à la bravoure; de consacrer la mémoire des immenses travaux créés par sa pensée, qui ont fait de l'espace occupé par l'armée un rempart formidable et le centre d'une expédition nécessaire au repos du monde; et enfin de vouer à la vénération des peuples le lieu où l'empereur Napoléon venait partager les fatigues et les travaux de son armée, la façonner à de nouveaux combats et préparer le succès de sa vaste entreprise.

Exprimant le vœu de l'armée, le maréchal commandant en chef arrête le programme suivant :

Sur un piédestal quadrangulaire il sera érigé une colonne de 50 mètres d'élévation, surmontée de la statue colossale de S. M. l'empereur. La statue de S. M. sera en bronze, revêtue des ornemens impériaux. Elle portera le sceptre et la couronne..... Les militaires de l'armée travailleront et concourront seuls à la confection de ce monument.....

Digitized by Google

La colonne sera placée entre le quartier-général impérial de la Tour-d'Ordre et le camp de la première division, à la vue du continent, en face du canal et des îles britanniques. La première pierre de ce monument sera posée le 18 brumaire prochain, époque de l'anniversaire de la régénération de la France, sous le gouvernement réparateur de Napoléon-le-Grand. Il sera fait à Boulogne une fondation à perpétuité pour la conservation de ce monument.

— Une commission militaire spéciale a jugé ces jours derniers, à Rouen, le procès de quinze particuliers accusés de correspondance avec l'Angleterre. Leur chef était un nommé Leclerc, jadis professeur au séminaire de Saint-Marcel à Paris. Le but de cet espionnage était de faire connaître à l'ennemi la position des troupes impériales, leur force effective, leur esprit, leur instruction, la position de notre flottille, les signaux de la marine, et de répandre des injures calomnieuses contre l'empereur et les chefs de l'armée. Six des accusés ont été condamnés à mort; le chef et deux de ses complices par contumace. Les trois autres ont été fusillés hors des murs de la ville de Rouen, par des militaires vétérans préposés à la garde des poudres. Ils ont fait plusieurs décharges, tirant successivement sur chacun des trois condamnés, qui sont morts avec résignation.

PARIS.

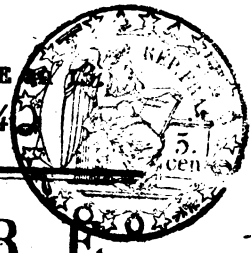
Lorsque la députation du collége électoral du Pô a été présentée par le prince Louis à S. M. I. l'empereur a dit aux députés : *Messieurs, le sort du Piémont est fixé; sa réunion à la France est irrévocable.*

— S. A. I. le prince Louis a établi à Saint-Leu un hospice pour les malades : cette maison sera desservie par des filles de la Charité. La présence du prince Louis dans la vallée de Montmorency est une nouvelle source de prospérité pour cette belle contrée.

— Le pape est en route pour Paris, depuis quelques jours. Sa suite est composée de dix carrosses à six chevaux, deux fourgons et deux courriers. Il a dû arriver le 7 novembre à Florence.

Digitized by Google

(N°. CLXXVI.) 26 BRUMAIRE
(Samedi 17 Novembre 1804)



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

L'ABSENCE DE NELAHÉ.

ÉLÉGIE.

Sous un ciel pur, qu'un demi-jour éclaire,
Le char des Nuits roulait paisiblement,
Et le Sommeil, en ce moment,
Caressait les mortels de son aile légère.
Seul alors dans les bois j'errais triste et pensif;
Au charme consolant de la mélancolie,
J'abandonnais mon ame recueillie :
J'écoutais du ruisseau le murmure plaintif.
Ce calme heureux de la nature,
Cette lumière douce et pure
Qui se répand sur la voûte des cieux;
Cet éclat imposant des astres radieux,
Et le frémissement de la feuille tremblante;
Le bruit lointain de l'onde turbulente,

Digitized by Google

Qui bondit, tombe et roule sourdement,
Tout disposait mon ame à ce recueillement.
Penché sur le ruisseau qui fuit avec paresse,
Je me livrais à des rêves charmans,
L'illusion m'offrait ses plaisirs séduisans.
Heureux l'amant qui près de sa maîtresse,
S'égare, vers la nuit, dans le bois retiré !
Ce jour faible et douteux, ces heures si paisibles,
Ce calme attendrissant, plaisent aux cœurs sensibles.
O Nelahé ! quand pourrai-je à mon gré
Fouler auprès de toi l'herbe tendre et fleurie ?
Mais ces bois, ce ruisseau qui murmure toujours,
Ces prés fleuris, l'oiseau qui chante ses amours,
Ne flattent plus mon cœur : privé de mon amie,
Je ne peux que me plaindre et pleurer et gémir.
Voici cette heure fortunée
Où dans mes bras doucement enchaînée,
Nelahé m'inspirait tous les feux du desir.
Tantôt d'une bouche timide,
Elle m'effleurait mollement ;
Et l'œil ardent d'amour, tantôt ma bouche avide
Prolongeait sur la sienne un baiser imprudent :
Ou souvent dans mes bras nonchalamment placée,
Elle arrêtait sur moi ses yeux appesantis,
Ses yeux par la langueur tendrement embellis,
Et qui trahissaient sa pensée.
D'un bonheur qui n'est plus, souvenir douloureux !
Mais quel transport brûlant et m'agite et me trouble ?
Tous mes sens sont émus, mon ivresse redouble.
Dieux ! quel égarement ! quel délire fougueux !
L'amour est dans mon cœur, et je sens tous ses feux.
L'œil égaré, l'ame éperdue,
J'appelle Nelahé, loin de moi retenue ;
Pour apaiser mon cœur de desirs consumé,
J'implore son baiser ; mais, ô douleur cruelle !
Nelahé n'entend point la voix du bien-aimé,

Digitized by Google

Et c'est en vain que je l'appelle !
O toi, qui de ma vie embellis les momens,
Amour, et toi Vénus, terminez mes tourmens ;
De Nelahé rendez-moi la présence !
Ah ! que je puisse encore la presser sur mon cœur,
Et de ses longs baisers savourer la douceur !
C'était ainsi que durant ton absence,
Dans le calme des nuits j'épanchais ma douleur.
J'appelais Nelahé d'une voix languissante,
Et l'écho répétait le nom de mon amante.

Sensus, heu ! sensus Divûm ! proh numina sancta !

Ils ne sont plus ces momens trop rapides,
Où j'espérais, déplorant tes ennuis,
Être insensible aux feux purs et timides
Que m'exprimaient tes regards attendris.

Quand de ces feux dont tu veux te défendre,
Ta voix plaintive exhale les tourmens,
Mon cœur qui s'ouvre au plaisir de t'entendre,
Partage alors le trouble de tes sens.

Ma voix s'éteint, mon haleine épuisée,
Semble échapper pour jamais de mon sein,
Si par hasard de la mienne pressée,
Ta main commence à frémir dans ma main.

Au sentiment où mon ame est livrée,
Pourquoi prêter un aliment nouveau,
Et lentement, dans la valse égarée,
Autour de moi tourner dans un cerceau ?

Libres alors du nœud qui les enchaîne,
De tes cheveux les anneaux prolongés
Volent au gré de l'air qui les entraîne
Sur tes beaux yeux de leur voile ombragés.

Digitized by Google

De leur ébène une tresse isolée,
Va de ton sein couvrir les lis naissans;
De leurs festons la vanille exhalée,
A ton haleine a mêlé son encens.

Avant ce jour, d'une ivresse stérile
Sa vaine odeur avait frappé mes sens;
Depuis ce temps, plus tendre et moins tranquille,
Mon cœur lui doit des transports renaissans.

Le fruit vermeil qui perdit Athalante
Calma la soif qui dévoroit ton sein.
J'aime à presser sur ma lèvre brûlante
Ce fruit jadis objet de mon dédain.

Amant timide, à celle que j'adore
J'offre les chants qu'elle sait m'inspirer;
Tous les parfums des fleurs qu'il fait éclore,
Au doux zéphir s'envolent se livrer.

Pleins d'un amour que je ne puis contraindre,
Ils sont à toi; daigne les accueillir;
Ils sont à toi, puisqu'ils ne font que peindre
Ce que, sans toi, je n'aurais pu sentir.

DÉMOLIÈRES.

IMITATION

DE L'ANGLAIS DE WILLIAM SHENSTONE.

A Glycère j'ai déclaré
N'avoir, hélas! qu'un peu de terre,
Quelques moutons, un petit pré,
Et vrai j'ai dit à ma bergère:
Les yeux baissés, d'un air honteux,
Je lui bégayais ma misère;
Et je tremblais que mes aveux
Ne la rendissent moins sincère.

Digitized by Google

Tous mes moutons en même temps
Loin de mon parc ont pris la fuite ;
Ma récolte, par un printemps
Plus froid que l'hiver, est détruite.
Bientôt mon rival opulent
De mes malheurs instruit Glycère,
Qui me prouve en me consolant
Combien son amour est sincère.

Sur moi mes amis ayant vu
Souffler le vent de l'infortune,
A leurs regards quand j'ai paru,
Ont fui ma présence importune.
Ce trait d'amis peu généreux
Afflige vivement Glycère,
Et je vois aux pleurs de ses yeux
Combien son amour est sincère.

Pour époux (lui dis-je un matin,
Près d'elle assis sur la verdure),
Si tu prends le pauvre Colin,
Adieu, pompons, rubans, parure !
A ce propos, par un souris,
Par un baiser répond Glycère,
Et l'un et l'autre m'ont appris
Combien son amour est sincère.

En or, allez, riches pasteurs,
De vos brebis changer la laine,
Et ces blés dont vos serviteurs
En chantant dépouillent la plaine.
Comme eux je chante, et pour tout bien
Possédant le cœur de Glycère,
Au ciel je ne demande rien,
Puisque son amour est sincère.

J. G. L.

Digitized by Google

LE SONGE.

A ÉLÉONORE.

Traduction de Métastase.

Toi dont j'adore les attraits,
Viens consoler mon cœur alors que je sommeille ;
Et toi, sois juste, Amour ! rend mes songes plus vrais,
Ou que jamais je ne m'éveille.
Cette nuit, près de toi je comptais être assis
Au bord d'un ruisseau solitaire.
Que ce rêve à mes yeux surpris
De la réalité portait le caractère !
J'entendais à la fois, dans mon ravissement,
Des oiseaux le gazouillement,
Le murmure en hauteur de l'onde fugitive,
Et le frémissement de la feuille plaintive.
Le trouble que j'éprouve à ton aspect charmant
N'était point venu me surprendre :
Je te voyais et seule et tendre,
Telle enfin que même en dormant
Je doutai si c'était un songe.
J'entends encor ces noms (délicieux mensonge)
Que prodiguait ta bouche à ton heureux amant.
O combien tu me parus belle,
Lorsque mes yeux charmés fixaient tes yeux tremblans !
Ah ! si dans un miroir fidèle
Tu contemplais tes yeux d'amour étincelans,
Tu cesserais d'être cruelle.
Que pensé-je ? que dis-je, en ces momens heureux ?
Comment dépeindre un si brûlant délire ?
Jamais je ne pourrai redire
Quels furent nos transports, mon bonheur et mes feux ;
Mais, il m'en souvient bien, cette bouche idolâtre
Couvrit de baisers amoureux
Tes mains plus blanches que l'albâtre.

Digitized by Google

Tu rougissais, l'amour agitait ton beau sein.....
Lorsqu'un bruit sourd part d'un buisson voisin.
Je me retourne, et vois caché sous son ombrage
Phylène mon rival, qui jaloux, plein de rage,
Osait compter chaque larcin.....
Étonné, furieux d'un si sanglant outrage,
Je m'éveille, et vois fuir mon songe et mon bonheur.
L'ombre, il est vrai, peut sur son aile sombre
Emporter mes plaisirs, emporter mon erreur;
Mais le feu qui brûle mon cœur,
Ne peut ainsi fuir avec l'ombre.
Ah! si je suis en rêve heureux quelques momens,
Si l'amour prend pitié du feu qui me dévore,
S'il paraît attendrir le cœur d'Éléonore,
Hélas! bientôt le jour me rend tous mes tourmens.

Auguste DE LABOUÏSSE.

ENIGME.

Je suis français et latin d'origine,
Changeant de sexe et d'espèce sur-tout;
Sans pieds, je vas, je cours, je suis bon, je chagrine;
On me reçoit, on me donne partout;
On me dédaigne, on fait tout pour me prendre.
Du cygne j'ai l'éclat, du corbeau la noirceur;
Je ne dis pas le mot; quel plaisir de m'entendre!
On peut me trouver dur, je suis plein de douceur.
Je quitte rarement la terre,
Presque toujours je suis dans l'eau;
Je le dis même sans mystère,
Je fends les airs comme un oiseau.
Malheur parfois à celui qui m'évite!
De moi dépend ou sa vie ou son bien;
Et parfois qui m'écoute en est fâché bien vîte:
Je suis double, funeste; en un mot, ne vaux rien.

Par P. ROQUE (de Brives).

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

D'un grand nombre de pieds mon être se compose ;
En le décomposant, on trouve, cher lecteur,
L'endroit où de Bacchus le jus brillant repose ;
Deux élémens; un grain; un bois mort; une fleur;
D'un ministre du ciel l'humble et modeste asyle;
Une poussière noire; un titre; un animal;
Deux notes; un pays; une drogue; un reptile;
Un fil doux et brillant; trois îles; un métal;
Ce que, s'il le pouvait, voudrait être tout homme;
L'acier qui d'Atropos arme l'affreuse main;
Un morceau distingué; l'oiseau qui sauva Rome;
Le fer qui des guérets fertilise le sein;
L'ornement d'un évêque; une racine utile;
D'un peuple industrieux l'ouvrage et le séjour;
Ce qui suit le besoin; un grand vase; une ville;
Le tourment de Sisyphe et l'arme de l'Amour.

F. Y.

CHARADE.

Je dois naissance à mon premier;
Mon premier doit à mon dernier
La naissance de mon entier.

Par un Abonné.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Poste.*
Celui du Logogriphe est *Mort*, où l'on trouve *or.*
Celui de la Charade est *Or-ange.*

Digitized by Google

DIALOGUE

ENTRE UNE FEMME SAVANTE ET SON MÉDECIN.

ALCINDE.

Ah! mon cher docteur, vous me voyez dans un ravissement, dans un enthousiasme, dans une extase!.....

LE MÉDECIN.

Vous vous portez donc bien; car c'est là votre état naturel. . . . .

ALCINDE.

Connaissez-vous le dernier ouvrage de M. de la ***** (1)?

LE MÉDECIN.

Vous l'avez lu?

ALCINDE.

Je l'ai dévoré.

LE MÉDECIN.

Vous êtes affamée de sciences. . . . .

ALCINDE.

Oui, lorsqu'elles produisent des découvertes; ce ne serait pas la peine d'étudier pour n'apprendre que ce que savaient nos pères.

LE MÉDECIN.

En effet nous avons de plus qu'eux l'expérience de plusieurs siècles; nous devons les surpasser.

(1) *Recherches sur l'organisation des Corps*, etc.; par *J. B. Lamarck*, etc.

Digitized by Google

ALCINDE (*montrant l'ouvrage de M. de la* *****).

Ah ! comme ce livre-là les recule de nous ! . . . . Par exemple, nos ancêtres se sont-ils jamais douté que l'existence des cyclopes n'est nullement chimérique ?

LE MÉDECIN.

Comment ?

ALCINDE.

Quoi ! vous ne vous rappelez pas la recette pour faire des cyclopes, que donne M. de la ***** ? Rien de plus simple. La voici : Prenez deux enfans nouveau-nés, mâle et femelle ; masquez-leur l'œil gauche, mariez ces deux borgnes artificiels quand ils seront grands ; faites la même opération aux enfans mâles et femelles qui naîtront d'eux ; quand ces derniers auront vingt ans, obtenez une dispense du Pape pour les marier ensemble ; suivez le même procédé sur leurs enfans ; masquez toujours les yeux gauches, mariez toujours les frères et sœurs, et au bout de quelques générations vous aurez le plaisir de voir ces yeux gauches *s'oblitérer*, *disparaître*, et l'œil droit se *déplacer petit à petit* et se fixer au milieu du front. . . . . (1).

LE MÉDECIN.

Oui, cela est clair et démontré ; et voilà des cyclopes. Nous avions déjà trouvé le secret de faire à volonté des filles et des garçons, ou des enfans beaux et spirituels (2).

ALCINDE.

Cela est joli ; mais, docteur, je vous en demande pardon, j'aime mieux la découverte de M. de la *****.

(1) Extrait fidèle tiré de l'ouvrage cité.

(2) Nous possédons deux savans ouvrages sur ce sujet.

Digitized by Google

LE MÉDECIN.

Observez aussi, madame, que puisque l'on peut créer des *cyclopes*, il sera tout aussi facile de faire des centaures, des faunes, des satyres, etc.

ALCINDE.

Mais comment n'ouvre-t-on pas une souscription pour faire d'aussi belles expériences ?

LE MÉDECIN.

Prenez patience, on en viendra là.

ALCINDE.

Pour une telle chose je donnerais, s'il le fallait, tout ce que je possède. Oh ! si je pouvais faire un *centaure*, un petit Chiron... ! Que les détracteurs de la philosophie nous disent à présent que les esprits forts ne mettent rien à la place de ce qu'ils détruisent ? Les métaphysiciens, il est vrai, nous ôtent la religion, mais ils nous rendent la fable ; que dis-je ? ils la réalisent ! ....

LE MÉDECIN.

Quelle époque pour les amateurs de l'antiquité et de la mythologie !

ALCINDE.

Tout ce qu'on révérait comme des vérités n'était que des chimères ; tout ce qui ne plaisait que comme des fictions était possible, était vrai ! Quelle découverte ! ... Nos moralistes radotaient, les poètes seuls avaient raison. Cela est charmant ; car assurément j'aime mieux croire Homère et Ovide, que Nicole et Pascal.

LE MÉDECIN.

Beaucoup de gens seront de votre goût. Mais, madame, que dites-vous de ce beau système par

Digitized by Google

lequel on nous démontre qu'il *n'y a point d'espèces dans la nature, mais seulement des individus*; que les races s'améliorent et peuvent avec le temps et des circonstances favorables, passer d'une classe inférieure à une classe supérieure, et que les classes parvenues au *maximum* de l'organisation peuvent descendre et déchoir? .... (1).

ALCINDE.

Tout cela me paraît lumineux et sublime, c'est la métempsycose philosophique. Et comme ce système est moral! comme il anéantit l'orgueil et toutes les idées de vaine gloire! .... Ah! les vrais précepteurs du genre humain sont ceux qui nous rangent dans la classe des animaux; c'est attaquer l'amour-propre dans sa véritable source; ... c'est mieux que le combattre, c'est le détruire. Pour moi, quand je songe que je ne suis qu'une *mammifère*, je me sens d'une modestie! ...

LE MÉDECIN.

Et comment n'aurait-on pas une insupportable fierté lorsqu'on croit à l'immortalité de l'ame, lorsqu'on est persuadé qu'on peut correspondre avec un Etre tout-puissant, créateur des cieux et de la terre?

ALCINDE.

Quelle enflure, quelle hauteur ces opinions-là doivent donner!...

LE MÉDECIN.

Nous autres *mammaux*, nous sommes tout naturellement disposés à nous mépriser nous-mêmes.

ALCINDE.

C'est pourquoi les philosophes sont si humbles et font si peu de cas de la réputation et de la gloire.

(1) Même ouvrage.

Digitized by Google

LE MÉDECIN.

Sans doute, nous savons qu'un héros peut descendre d'un reptile, et que ses petits-enfans peuvent devenir des huîtres.

ALCINDE.

On devrait écrire cela en lettres d'or sur le char des triomphateurs, et sur le trône de tous les rois.

LE MÉDECIN.

Oui, ce serait une belle et grande leçon.

ALCINDE.

On disait jadis au triomphateur Romain : *Souviens-toi que tu n'es qu'un homme.* Il serait bien plus énergique de dire : *Souviens-toi que tu n'es qu'une bête.*

LE MÉDECIN.

Du moins c'est ce que les savans répètent à tous les grands de la terre dans leurs livres : cela est franc.

ALCINDE.

Que de récompenses mériterait tant de candeur et de sincérité !

LE MÉDECIN.

On a tellement encensé les princes dans les siècles passés !

ALCINDE.

Oui, les chefs des nations ne se doutaient pas alors qu'ils n'étaient que des *mammaux*....

LE MÉDECIN.

Il n'y a pas quatre-vingts ans qu'un flatteur leur disait encore qu'ils sont *la Providence visible* des infortunés (1).

(1) Massillon.

Digitized by Google

ALCINDE.

Quelle fadeur !

LE MÉDECIN.

Ne persuadait-on pas aussi aux souverains bienfaisans qu'ils étaient *les images de la Divinité ?* Quelle vanité n'avaient-ils pas dès qu'ils rendaient leurs sujets heureux ! Pour leur ôter cet enivrement ridicule, il a fallu leur dire nettement : *Il n'y a point de Providence, il n'y a point de Divinité;* et de plus leur déclarer qu'ils ne valent pas mieux que les chevaux qu'ils nourrissent dans leurs écuries.

ALCINDE.

On n'aurait jamais pu les corriger à moins.

LE MÉDECIN.

Et les peuples ne *divinisaient*-ils pas leurs maîtres, dès qu'ils étaient contens de leur gouvernement ?....

ALCINDE.

Ah ! maintenant ils sont éclairés ; la gloire et les bienfaits ne les rendront plus idolâtres....

LE MÉDECIN.

Voilà pourtant ce qu'on doit aux sciences et à la philosophie.... Et la médecine, quels progrès n'a-t-elle pas faits ?

ALCINDE.

Cependant, docteur, on prétend que, dans le siècle de Louis XIV, les octogénaires et les centenaires étaient infiniment plus communs que de nos jours.

LE MÉDECIN.

Cela peut être. Mais un fait certain, c'est que les médecins de ce temps n'appliquaient point l'électricité à la médecine, et ne connaissaient point

Digitized by Google

le galvanisme dont nous tirerons un si grand parti.

ALCINDE.

Le galvanisme n'a-t-il pas déjà guéri des aveugles ?

LE MÉDECIN.

Non, pas encore; mais il leur cause de vives douleurs....

ALCINDE.

En médecine c'est toujours un premier pas....

LE MÉDECIN.

Assurément. Le temps fera le reste. On a obtenu de merveilleux résultats des expériences sur les différens *gaz*.

ALCINDE.

On ne niera plus maintenant leurs propriétés énergiques.

LE MÉDECIN.

Ah ! il n'y a plus moyen, car les dernières expériences ont causé à M. de V**** le plus violent crachement de sang.... Voilà des faits, et il est clair que des préparations mieux ménagées produiront des effets plus heureux. Et nos essais sur les poisons ?

ALCINDE.

Cela, par exemple..... est d'une utilité !....

LE MÉDECIN.

Les poisons n'offrent point encore de remède curatif; mais il n'a résulté jusqu'ici de leur emploi qu'un assez petit nombre d'accidens graves; peu de victimes et des probabilités d'espérances pour l'avenir, c'est tout ce qu'on peut demander d'abord.....

ALCINDE.

On doit convenir qu'il fallait une hardiesse,

Digitized by Google

un courage admirable pour oser employer des substances si pernicieuses.....

LE MÉDECIN.

Et à des doses !... Certainement les Boerhaave, les Sydenham, les Guenaut, les Morin, etc. n'eussent jamais tenté de pareilles choses.

ALCINDE.

Enfin, ces anciens médecins n'étaient ni littérateurs, ni philosophes, ni métaphysiciens; et les nôtres !....

LE MÉDECIN.

Et puis les anciens n'écrivaient que sur la médecine; et certes il n'est pas étonnant qu'un médecin sache raisonner sur son art : mais nous, dans nos livres, nous parlons de toute autre chose. Eh bien ! on lit Tissot, on vend Tissot, et nos livres restent chez le libraire.

ALCINDE.

On est si frivole !

LE MÉDECIN.

Et si ingrat ! On aime *les résultats* de notre métaphysique; ils débarrassent d'une infinité de préjugés incommodes, et nos démonstrations paraissent ennuyeuses....

ALCINDE.

On veut comprendre, on veut s'amuser; que ne veut-on pas ! Il faut écrire pour sa conscience et compter pour rien les lecteurs.

LE MÉDECIN.

Mais malheureusement les libraires les comptent pour beaucoup.

ALCINDE.

Il s'agit d'achever d'éclairer la terre. Pour un

si

Digitized by Google

si grand dessein, les métaphysiciens doivent savoir braver les imprimeurs, et même, s'il le faut, se moquer du public.

LE MÉDECIN.

C'est ce que nous faisons.

D. GENLIS.

Leçons de Littérature et de Morale, ou *Recueil en prose et en vers des plus beaux morceaux de notre langue, dans la littérature des deux derniers siècles* : ouvrage classique, adopté par le gouvernement pour les Lycées et les Ecoles secondaires, et à l'usage de tous les autres établissemens d'instruction, publics et particuliers de l'un et l'autre sexe; par *François Noël*, inspecteur-général de l'instruction publique, et *François Delaplace*, professeur de belles-lettres dans les Lycées de Paris; tous deux ci-devant professeurs de belles-lettres dans l'Université de cette ville. Deux vol. in-8°. Prix : 9 fr., et 12 fr. par la poste. A Paris, chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail de l'église.

ON ne saurait trop honorer les littérateurs qui, dans ces dernières années, se sont efforcés de ramener le bon goût et les bonnes études, soit par des ouvrages élémentaires conformes aux principes anciens et consacrés, soit par des recueils aussi précieux pour le choix des matières, que recommandables sous le rapport de la doctrine. MM. Noël et Delaplace ont, à cet égard, acquis déjà plus d'un droit à la reconnaissance publique. Marchant sur les traces de ces maîtres célèbres, qui, malgré l'influence de Senèque

Digitized by Google

et de Lucain, maintinrent dans les écoles romaines l'esprit de Cicéron, de Virgile et d'Horace, et préparèrent le troisième âge de la littérature latine, illustré par les deux Pline et Tacite, les littérateurs dont nous parlons n'ont opposé aux sophismes du dix-huitième siècle et de la révolution, qu'un desir plus vif de rappeler la génération nouvelle à de meilleurs principes, et de faire pour les lettres ce qu'une puissance à laquelle nous devons la fin de nos maux, a déjà fait pour l'ordre politique. Quintilien qui, dans un siècle de décadence, publiait son livre de *l'Institution de l'Orateur*, attribue cette décadence aux prétendus philosophes dont la doctrine dénaturait la véritable éloquence : son observation prouve que, sous le rapport de la littérature, l'époque à laquelle vivait cet instituteur fameux avait plus d'un trait de ressemblance avec la nôtre. « Il est vrai, dit-il, que, parmi les anciens philosophes, » il y en a eu plusieurs qui ont donné d'excellentes » maximes, et qui les ont pratiquées. Mais la plupart de » ceux de notre temps ont caché de grands vices sous un » si beau nom ; car ils s'étaient fait la réputation de phi- » losophes, non par leur vertu et leur application, mais » par une singularité de manières qui servait de masque » à des mœurs très-corrompues. »

MM. Noël et Delaplace ont pensé que le meilleur moyen de détruire l'influence de cette fausse philosophie, était de rappeler notre attention sur les chefs-d'œuvre de notre littérature ; productions où domine le goût le plus épuré, parce qu'elles furent dictées par la raison qui en est inséparable. Qu'on ne vante donc plus ces ouvrages, fruits du délire ou des coupables intentions de leurs auteurs, et qui ne durent leurs succès passagers qu'à la curiosité indiscrète que font naître la licence des opinions, l'esprit de doute, et le renversement des idées reçues. Le bon et le beau sont

Digitized by Google

et seront toujours unis au vrai et au juste en littérature comme en morale. Les recueils et les abrégés ne sont aujourd'hui que trop communs. On veut apprendre sans se donner la peine d'étudier, et malheureusement les moyens que l'on emploie pour écarter les épines de la science ne servent le plus souvent qu'à substituer à l'ignorance, des connaissances imparfaites et superficielles dont la paresse et la vanité ne retirent que des erreurs. L'ouvrage que nous annonçons est d'un tout autre genre : desiré depuis long-temps pour les écoles publiques, désigné clairement par Rollin comme un livre qui peut servir à perfectionner l'instruction des jeunes gens, il paraît à une époque où les vains systèmes d'éducation n'ont plus aucune faveur, et où l'instruction publique commence à être établie sur des bases solides. Ce n'est point un ouvrage qui puisse tenir lieu aux gens du monde des chefs-d'œuvre qui ont servi à le composer. Jamais on ne juge ces sortes de productions sur des fragmens ; l'ensemble et l'ordre en font presque toujours le principal mérite. C'est un livre classique destiné à être commenté par d'habiles professeurs qui, au moyen des développemens, des parallèles et des réflexions, pourront faire sentir à leurs élèves les beautés de tous les genres qu'offre notre littérature. Le débit qu'a eu ce livre, prouve que toutes les classes de lecteurs sont pressées de réformer leur goût, et d'étendre leurs connaissances littéraires : après une nuit profonde, il est naturel que la lumière frappe et enchante les yeux de ceux qui en ont été long-temps privés. Cette cause a influé aussi sur le succès du *Cours de Littérature* de M. de La Harpe, ouvrage supérieur qui, dans tout autre temps, aurait fait les délices des gens de lettres et des gens de goût, mais dont le mérite s'est augmenté à l'époque de sa publication, du besoin généralement senti de

Digitized by Google

revenir, après tant d'erreurs, aux principes éternels de la raison et du goût. Si le grand nombre des lecteurs se bornent à parcourir les fragmens recueillis par MM. Noël et Delaplace, ils ne pourront se faire une idée du mérite de nos bons écrivains; mais ils trouveront du moins dans ces beautés isolées, le double avantage du plaisir et de l'instruction. Si l'admiration qu'elles inspireront à quelques-uns, les portent, comme on peut l'espérer, à lire les ouvrages d'où elles sont tirées, alors le travail des éditeurs, qui paraît n'avoir pour objet que l'éducation des jeunes gens, deviendra utile aux autres classes de lecteurs, et produira les résultats les plus heureux. La seule critique à laquelle un livre de ce genre puisse donner lieu, ne peut porter que sur l'omission de quelques morceaux dignes d'être regrettés, et sur la préférence accordée à des passages qui n'ont pas le même mérite. Après avoir rendu compte du plan de ce recueil, nous présenterons, à ce sujet, les observations dont il nous a paru susceptible.

L'ouvrage est partagé en deux grandes divisions; la prose et la poésie, qui chacune forme un volume. Le premier, précédé d'un excellent morceau de M. de Buffon sur les règles de l'art d'écrire, contient les fragmens détachés de nos meilleurs prosateurs, rangés en huit classes; savoir : *Narrations, Tableaux, Descriptions, Allégories, Définitions, Philosophie morale et pratique, Discours et Morceaux oratoires, Caractères, Portraits et Parallèles.* Le second volume, consacré à la poésie, offre à-peu-près le même plan : une seule classe y est ajoutée, celle des *Dialogues,* tirés presque tous de nos chefs-d'œuvre dramatiques. Parmi les morceaux qui composent ce recueil, il en est quelques-uns que l'on y trouve avec d'autant plus de plaisir, qu'ils sont devenus très-rares. L'attention des éditeurs a eu souvent pour objet de sauver

Digitized by Google

de l'oubli où ils étaient injustement plongés les fragmens précieux échappés à nos bons écrivains, et qu'on néglige parce qu'ils ne tiennent pas à de grands ouvrages. En s'enrichissant de ces morceaux, MM. Noël et Delaplace leur donnent une consistance qu'ils ne peuvent plus perdre. Au nombre de ces trésors littéraires qui n'ont été recueillis que par les amateurs, on doit compter plusieurs écrits de M. Fontanes, tant en prose qu'en vers, épars dans nos journaux, et que la modestie de leur auteur ne lui a pas permis de réunir. L'éloge de Washington, prononcé dans une cérémonie célèbre, n'avait été imprimé qu'à très-peu d'exemplaires, et tout le monde regrettait que ce discours, si supérieur à tout ce que Thomas a écrit dans ce genre, ne fût pas plus répandu. Les éditeurs en ont conservé la plus grande partie. En le relisant, sur-tout après avoir parcouru les fragmens de Thomas qui le précèdent, on remarque l'extrême différence qui existe entre l'éloquence froide et emphatique du dix-huitième siècle et cette éloquence des grands orateurs du siècle précédent, dont M. Fontanes est peut-être le seul parmi nous qui rappelle aujourd'hui la clarté lumineuse et la justesse de pensée et d'expression. Le sentiment dont on est frappé en faisant ce parallèle, prouve combien le recueil dont nous parlons peut être utile aux gens de goût. On aurait desiré que les éditeurs y eussent ajouté quelques observations critiques: personne plus qu'eux n'aurait été en état de prévenir les faux jugemens que ces rapprochemens peuvent suggérer. Il est malheureusement bien des esprits qui se laissent éblouir par le clinquant, et qui ne sont point à portée d'admirer par eux-mêmes les véritables beautés.

Nous sera-t-il permis d'essayer un moment de donner une idée de ce que nous aurions voulu trouver dans le

Digitized by Google

travail des éditeurs? Nos observations pourront du moins servir à indiquer aux lecteurs les précautions qu'ils doivent prendre pour n'être pas séduits par la fausse éloquence. Les éloges de Sully par Thomas, et de Washington par M. Fontanes, ont plus d'un rapport entr'eux. Les deux orateurs avaient à peindre un personnage qui assura le repos de son pays après des discordes civiles, dont l'administration fut un modèle de régularité et d'économie; qui joignit aux talens militaires les talens du gouvernement, et qui trouva dans la retraite la gloire et le bonheur, digne récompense du grand homme qui mérita l'admiration et la reconnaissance de sa patrie. L'exorde de Thomas est triste et gêné : l'affectation de se plaindre de l'injustice des hommes, est un lieu commun que l'orateur ne devait pas employer.

« Une triste et honteuse expérience atteste à tous les » siècles et à tous les pays que le genre humain est injuste » envers les grands hommes qu'il a sous les yeux. Nous » ne pardonnons pas à ceux qui nous humilient. Tout ce » qui est grand accuse notre faiblesse. La postérité, plus » juste, dépouille ce caractère. Un tombeau met un inter- » valle immense entre l'homme qui juge et celui qui est » jugé. C'est là que l'envie se tait, que les persécutions » cessent, que les petits intérêts s'évanouissent. Les pas- » sions, comme un limon grossier, se déposent insensi- » blement en roulant à travers les siècles, et la vérité » surnage. A mesure que la postérité a imprimé ses pas » sur les cendres de Sully, la gloire de ce grand homme » a été plus reconnue. On a mieux vu le bien qu'il a fait, » lorsqu'on a cessé d'en jouir; on a plus admiré ses res- » sources, lorsqu'on a eu les mêmes besoins. Sa réputa- » tion, faible d'abord et incertaine, est devenue ce qu'elle » devait être; semblable à ces arbres vigoureux qui nais-

Digitized by Google

» sent au milieu des orages, s'élèvent avec lenteur, se » fortifient par les secousses et s'affermissent par le » temps. »

L'orateur n'a pas ménagé les figures; mais on voit qu'elles sont péniblement amenées. Ce que Thomas dit de Sully, pourrait s'appliquer à tout autre grand homme. M. Fontanes entre tout de suite dans son sujet: un héros tel que Washington pouvait seul être placé dans le tableau magnifique que trace l'orateur.

« Il est des hommes prodigieux qui apparaissent d'in- » tervalle en intervalle sur la scène du monde avec le » caractère de la grandeur et de la domination. Une cause » inconnue et supérieure les envoie quand il en est temps, » pour fonder le berceau ou pour réparer les ruines des » empires. C'est en vain que ces hommes, désignés d'a- » vance, se tiennent à l'écart ou se confondent dans la » foule; la main de la fortune les soulève tout-à-coup, » et les porte rapidement, d'obstacle en obstacle et de » triomphe en triomphe, jusqu'au sommet de la puissance. » Une sorte d'inspiration surnaturelle anime toutes leurs » pensées; un mouvement irrésistible est donné à toutes » leurs entreprises. La multitude les cherche encore au » milieu d'elle et ne les trouve plus; elle lève les yeux » en haut, et voit, dans une sphère éclatante de lumière » et de gloire, celui qui ne semblait qu'un téméraire aux » yeux de l'ignorance et de l'envie. »

Cet exorde n'a rien d'affecté : l'orateur, frappé de l'étonnante destinée de son héros, semble faire partie du peuple qui le vit s'élever, et qui lui dut sa tranquillité et son bonheur; cette figure est une des plus belles que l'on ait employées dans l'éloquence française. Thomas parle des talens administratifs de Sully, et s'égare dans de longs détails. « Le travail austère remplissait ses

Digitized by Google

» journées, chaque portion de temps était marquée par
» chaque besoin de l'état. Chaque heure en fuyant por-
» tait son tribut à la patrie ; ses délassemens même
» avaient je ne sais quoi de mâle et de sévère. C'était du
» repos sans indolence et du plaisir sans mollesse. L'éco-
» nomie domestique l'avait formé à cette économie pu-
» blique qui devint le salut de l'état. Ses ennemis louèrent
» sa probité ; sa justice eût étonné un siècle de vertu, etc. »
M. Fontanes, sans entrer dans tous ces détails, peint d'un seul trait le caractère de Washington, et montre quelle fut sa principale qualité. « Washington, dit-il,
» n'eut point ces traits fiers et imposans qui frappent tous
» les esprits : il montra plus d'ordre et de justesse que
» d'élévation dans les idées. Il posséda sur-tout, dans un
» degré supérieur, cette qualité qu'on croit vulgaire, et
» qui est si rare, cette qualité non moins utile au gouver-
» nement des états qu'à la conduite de la vie, qui donne
» plus de tranquillité que de mouvement à l'ame, et plus
» de bonheur que de gloire à ceux qui la possédent, ou à
» ceux qui en ressentent les effets ; c'est le bon sens dont
» je veux parler ; le bon sens dont l'orgueil a trop rejeté
» les anciennes règles, et qu'il est temps de réhabiliter
» dans tous ses droits. L'audace détruit, le génie élève,
» le bon sens conserve et perfectionne. Le génie est
» chargé de la gloire des empires ; mais le bon sens peut
» assurer seul et leur repos et leur durée. » Ici les grandes vues se joignent aux formes oratoires : on ne trouve que dans nos bons écrivains cet accord si rare de la justesse rigoureuse des pensées et de tous les charmes de l'expression. Les mouvemens de ce discours ont cette belle simplicité dont jamais Thomas n'a pu approcher.

M. Fontanes parle-t-il de l'étonnement que dut inspirer le caractère de Washington dans un siècle corrompu ? « Un

Digitized by Google

» tel caractère, dit-il ; est digne des plus beaux jours de » l'antiquité. On doute, en rassemblant les traits qui le com- » posent, qu'il ait paru dans notre siècle. On croit retrouver » une vie perdue de quelques-uns de ces hommes illustres » dont Plutarque a si bien tracé le tableau. » Les deux orateurs peignent la retraite des héros dont ils font l'éloge. Le morceau de Thomas est un des meilleurs qu'il ait composés ; les mémoires de Sully lui ont fourni les détails qu'il donne ; il se borne à les revêtir des formes oratoires. M. Fontanes n'ayant pas eu la même ressource, retrace du style le plus simple et le plus touchant, les quatre dernières années de Washington. Ce héros s'occupe d'agriculture et donne ses soins au *labourage* et au *pâturage* que Sully, chargé d'administrer un pays dévasté par les guerres civiles, appelait les deux *mamelles de l'état.* Au milieu de ces soins si dignes d'attacher le vieillard et le sage, il termine doucement ses jours.

Nous regrettons que ce recueil ne présente que cet unique fragment de prose de M. Fontanes. Les éditeurs auraient pu trouver dans le discours préliminaire de l'*Essai sur l'Homme*, et dans les premiers numéros du *Mercure,* des morceaux qui ne le cèdent pas à celui dont nous venons de parler. Le second volume contient quelques-uns de ses vers ; on y voit avec plaisir la fin du poëme du *Jour des Morts ;* il nous semble qu'il n'y aurait eu aucun inconvénient à l'insérer tout entier ; cet ouvrage très-court est un chef-d'œuvre dans son genre. Parmi les morceaux que nous regrettons, nous ne pouvons nous empêcher de rappeler celui dans lequel l'auteur peint le sacrifice de la messe. Au jugement de M. de La Harpe, *ce sont vingt des plus beaux vers de la langue française.*

O moment solennel ! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,

Digitized by Google

Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain, qui dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue;
La majesté de Dieu parmi nous descendue,
Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers l'autel,
Et de jeunes beautés qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor par leur voix innocente
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible;
Il croit avoir franchi le monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or, l'immortel Séraphin
Aux pieds de Jehovah chante l'hymne sans fin.
Alors de toute part un Dieu se fait entendre;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre:
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

Les éditeurs ont tiré des grands écrivains du siècle de Louis XIV, presque tous les beaux morceaux que l'on peut citer séparément. Cependant on est affligé de voir qu'ils ont négligé Pascal et Nicole. Il est vrai que, dans les productions du premier, on rencontre peu de morceaux susceptibles d'être détachés; les *Pensées* sont trop courtes; les *Lettre Provinciales* ont une suite de raisonnemens qu'il est difficile de rompre : isoler les plaisanteries de l'auteur, ce serait leur faire perdre tout leur sel. Néanmoins en cherchant bien il est possible de trouver des tirades où l'auteur généralise ses idées et s'élève à la plus haute éloquence. Tel est ce superbe tableau de la vérité qui lutte contre la force : « Vous croyez avoir la force et l'impu-» nité; mais je crois avoir la vérité et l'innocence; c'est » une étrange et longue guerre que celle où la violence » essaie d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la vio-» lence ne peuvent affaiblir la vérité, et ne servent qu'à » la relever davantage; toutes les lumières ne peuvent

Digitized by Google

» rien pour arrêter la violence, et ne font que l'irriter » encore plus. Quand la force combat la force, la plus » puissante détruit la moindre; quand on oppose les » discours aux discours, ceux qui sont véritables et con- » vaincans confondent et dissipent ceux qui n'ont que la » vanité et le mensonge; mais la violence et la vérité ne » peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas » de là néanmoins que les choses soient égales; car il y a » cette extrême différence, que la violence n'a qu'un » cours borné par l'ordre de Dieu qui en conduit les effets » à la gloire de la vérité qu'elle attaque; au lieu que la » vérité subsiste éternellement, et triomphe enfin de ses » ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme » Dieu même. »

Un livre qui porte le titre de *Leçons de Morale*, devait aussi contenir quelques passages de Nicole. On sait que cet auteur est un des plus profonds moralistes du siècle de Louis XIV. Madame de Sévigné ne parle de lui qu'avec admiration; ses Traités sur la connaissance de soi-même, sur l'usage du temps, offrent des morceaux achevés. Un des passages les plus curieux de ses Essais de Morale est celui où il fait parler Pascal; l'auteur des *Provinciales* ne pouvait avoir un meilleur interprête. L'anecdote est assez intéressante pour mériter d'être rappelée. Un duc pria Pascal de donner des instructions à son fils; il y eut plusieurs conférences dans lesquelles ce grand homme déploya les vues les plus vastes sur la politique et sur la morale. Nicole, qui étoit présent à ces conférences, recueillit les principales idées de Pascal; elles forment trois discours pleins de force et de substance; on en pourra juger par ce morceau sur le respect que l'on doit aux grands; Pascal s'adresse au jeune duc: « Il est bon, » monsieur, que vous sachiez ce que l'on vous doit, afin

Digitized by Google

» que vous ne prétendiez pas exiger des hommes ce qui » ne vous serait pas dû. Il y a dans le monde deux sortes » de grandeur ; car il y a des grandeurs d'établissement » et des grandeurs naturelles : les grandeurs d'établisse- » ment dépendent de la volonté des hommes qui ont cru » avec raison devoir honorer ces états, et y attacher » certains respects. Les dignités et la noblesse sont de » ce genre. En un pays on honore les nobles, en l'autre » les roturiers ; en celui-ci les aînés, en cet autre les » cadets. Pourquoi cela ? parce qu'il a plu aux hommes. » La chose était indifférente avant l'établissement ; après » l'établissement elle devient juste, parce qu'il est injuste » de le troubler. Les grandeurs naturelles sont celles qui » sont indépendantes de la fantaisie des hommes, parce » qu'elles consistent dans des qualités réelles et effectives » de l'ame ou du corps, qui rendent l'un ou l'autre plus » estimable, comme les sciences, la lumière, l'esprit, » la vertu, la santé, la force. Nous devons quelque » chose à l'une et à l'autre de ces grandeurs ; mais comme » elles sont d'une nature différente, nous leur devons » aussi certains respects. Aux grandeurs d'établissement » nous leur devons des respects d'établissement, c'est-à- » dire de certaines cérémonies extérieures qui doivent » être néanmoins accompagnées, comme nous l'avons » montré, d'une reconnaissance intérieure de la justice » de cet ordre, mais qui ne font pas concevoir quelque » qualité réelle en ceux que nous honorons de cette sorte : » c'est une sottise et une bassesse d'esprit que de leur » refuser ces devoirs. »

Le volume de poésie présente presque tout ce que nous avons de plus beau dans ce genre. Parmi les dialogues, nous regrettons de ne pas voir celui de Néron et de Britannicus, qui termine le troisième acte de cette admira-

Digitized by Google

ble tragédie : on y retrouve la précision et la force des dialogues de Corneille.

Nous ne soumettons nos observations aux éditeurs qu'avec beaucoup de défiance. Il est possible qu'ils aient eu des raisons pour ne pas insérer les morceaux que nous avons indiqués, et dont ils sentent probablement aussi bien que nous toutes les beautés. En littérature, abstraction faite des grands principes, les préférences sont libres, et nous sommes bien loin de vouloir donner notre sentiment d'une manière dogmatique et décisive. Cette réserve que nous croyons devoir nous prescrire à l'égard de deux littérateurs aussi éclairés que MM. Noël et Delaplace, nous empêchera de nous étendre sur les morceaux que nous aurions voulu ne pas trouver dans ce recueil. Il y a des idées fausses et romanesques dans *l'Elysée Français* et dans *la Colonie Cosmopolite* de M. Bernardin de Saint-Pierre ; un petit nombre d'autres fragmens nous semblent mériter le même reproche. Il paraît que les éditeurs ont suivi l'exemple de Rollin, qui, dans ses citations des auteurs latins, s'est souvent servi de Sénèque. « J'ai, dit-il, » fait un grand usage de Sénèque, qui est riche en pen- » sées et en belles expressions, quoique son style, par » beaucoup d'endroits, soit fort défectueux. »

L'immense majorité des excellens morceaux qui composent ce recueil, le recommande mieux à l'estime des lecteurs que tous les éloges que nous pourrions lui donner. Il suffira de rappeler que ce livre manquait à l'instruction publique. Le goût qui a présidé au choix et à la distribution des matières, le rend aussi précieux qu'il peut l'être, soit pour les amateurs, soit pour les jeunes gens.

P.

Digitized by Google

La Navigation, poëme en huit chants; par *J. Esménard*; avec des notes historiques et géographiques. Deux vol. in-8°., papier fin, ornés de deux jolies fig. Prix: 9 fr. Papier vélin superfin, cart. fig. avant la lettre, 21 fr. Pour être publié en décembre 1804 (frimaire an 13). A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n°. 6; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Les trois premiers chants du poëme de *la Navigation* sont consacrés à la marine des anciens. C'est le tableau de l'enfance et des progrès de l'art, depuis le tronc de l'arbre, lancé par la tempête sur un fleuve ou sur un étang, jusqu'aux flottes romaines disputant l'empire du monde sur la mer d'Actium. Les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains passent successivement sous les yeux du lecteur. Mais la marine des premiers peuples navigateurs est fort mal connue; les antiquaires ne sont pas même d'accord sur la forme des vaisseaux qui portaient plusieurs rangs de rames. L'auteur a donc sagement préféré d'attacher à cette partie de son ouvrage les grands souvenirs historiques de la marine des anciens, en y multipliant d'ailleurs les descriptions élégantes et les épisodes ingénieux.

Dans la décadence de l'empire Romain, les arts, le commerce, la navigation abandonnent ensemble la terre. D'Augustule à Léon X, on n'en retrouve l'existence et les progrès insensibles, dans notre Occident, que chez les Pisans, les Génois et les Vénitiens, que la folie éphémère des croisades avait éclairés et enrichis. Ces faibles

Digitized by Google

progrès sont les anneaux épars de la chaîne des sciences humaines, qui semble rompue entre le quatrième et le quinzième siècle : le poète les indique et ne les rassemble pas ; il franchit rapidement cet espace obscur, le désert de l'histoire et des âges ; et, dès le commencement du quatrième chant, il arrive à la renaissance des arts en Europe.

Le quatrième chant est consacré à la renaissance des arts et à la découverte de l'Amérique ; le cinquième, au passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. La poésie ne pouvait offrir à l'imagination, à la mémoire et à la philosophie, des tableaux plus vastes et plus intéressans.

Les trois derniers chants ne laissent point ralentir la marche du poëme. Les richesses du commerce et de la navigation, en excitant une émulation générale, amènent, dans ce chant, l'établissement de la marine militaire. La défaite de l'*armée invincible* de Philippe II commence l'histoire des guerres maritimes dans l'Europe moderne ; et le chant est terminé par un magnifique épisode sur Pierre-le-Grand et la fondation de Saint-Pétersbourg.

Le septième présente le tableau de la tactique navale, et des sanglantes rivalités de la France et de l'Angleterre. C'est encore ici qu'on trouvera les choses les plus neuves et les plus hardies en poésie, et qu'on remarquera l'attention constante de l'auteur à relever partout la gloire de sa patrie, et ses efforts pour faire de son ouvrage un monument national.

Enfin, le huitième chant, consacré aux voyages de découvertes et aux circonnavigations du globe, rappelle tout ce que la navigation doit aux progrès des autres sciences, et tout ce que les sciences doivent aux recherches des navigateurs. L'auteur y rend un hommage naturel aux savans illustres dont la France s'honore, et termine son poëme

Digitized by Google

par un épisode touchant sur Coock et sur la Pnérouse.

Mais cette analyse rapide ne présente, pour ainsi dire, que le squelette de l'ouvrage, et ne peut donner une idée de la manière de l'auteur, aussi simple qu'énergique, aussi brillante que variée. Il est difficile de détacher des fragmens d'un poëme, où tout se lie et se suit.

Voici un morceau où le mérite de la difficulté vaincue est porté au plus haut degré, et dans lequel tout est neuf et presque inconnu dans notre poésie. Il s'agit de la *pêche de la baleine* dans les mers du Nord, et sous les glaces errantes, détachées du pôle. L'auteur en a corrigé quelques vers; nous le donnons avec les corrections.

L'ancre mord les glaçons, vieux enfans de l'hiver :
Les monstres bondissans sur cette affreuse mer,
L'ours, monarque affamé de ces sombres rivages,
Et le phoque timide, et les morses sauvages,
Et l'horrible baleine à qui, le fer en main,
Le Batave a du pôle enseigné le chemin,
Et qu'il poursuit encore sous sa glace éternelle,
Voilà les ennemis que son courage appelle !
Leur sanglante dépouille excite ses transports.
A peine de l'Islande a-t-il quitté les ports,
Sur les flots apaisés, s'il voit l'eau jaillissante
Que lance dans les airs d'une baleine puissante
Le colosse animé que cherche sa fureur,
A l'instant tout est prêt.—Sans trouble, sans terreur,
Sur un esquif léger le nautonnier s'élance ;
Le bras levé, l'œil fixe, il approche en silence,
Mesure son effort, suit le monstre flottant,
Et d'un fer imprévu le frappe, en l'évitant.
Soudain la mer bouillonne, en sa masse ébranlée ;
Un sang épais se mêle à la vague troublée ;
D'un long mugissement l'abîme retentit ;
Dans des gouffres sans fond le monstre s'engloutit ;
Mais sa fuite est cruelle, et sa fureur est vaine.
Un fil, au sein des flots poursuivant la baleine,
Au Batave attentif rend tous ses mouvemens :
Par l'excès de sa force elle aigrit ses tourmens ;
Rien ne peut les calmer. Le fer infatigable,

Image



Image du remords qui poursuit le coupable,
La perce, la déchire, et trompant son effort
Enfonce dans ses flancs la douleur et la mort.
Lasse enfin de lutter sous l'Océan qui gronde,
De ses antres glacés sur l'écume de l'onde
Elle remonte encore, et vient chercher le jour:
Le fil qui se replie annonce son retour;
Aussitôt, dirigé par ce guide fidèle,
L'intrépide pêcheur arrête sa nacelle
Au lieu même où le monstre, épuisé, haletant,
Lève sa tête énorme, et respire un instant.
Il paraît: mille coups irritent sa vengeance:
Terrible, il se ranime; et de sa queue immense
Bat l'onde qui bouillonne et bondit dans les airs:
Sa rage, en soulevant le vaste sein des mers,
Exhale en tourbillons le souffle qui lui reste.
Malheur au nautonnier, dans ce moment funeste;
Si l'aviron léger n'emportait ses canots
Loin de l'orage affreux qui tourmente les flots!
Tout s'éloigne, tout fuit; la baleine expirante
Plonge, revient, surnage; et sa masse effrayante,
Qui semble encor braver les ondes et les vents,
D'un sang déjà glacé rougit les flots mouvans.
Auprès de ses vaisseaux le Batave l'entraîne.

Ch. VI.

Tous les traits de ce tableau sont de la plus rigoureuse fidélité. On peut voir dans l'*Histoire des établissemens et des pêcheries des Hollandais dans les mers du Nord* la description de la pêche de la baleine. On sera frappé de l'exactitude avec laquelle le poète en a rendu tous les détails essentiels, en vers si brillans et si harmonieux. Nous citerons un nouveau fragment, qui ne mérite pas moins d'éloges; l'auteur parle des avantages que le peuple Batave a retirés de l'art de la navigation :

Art des navigateurs! Protée audacieux!
Seul, sous des traits divers, tu fécondes ces lieux:
C'est toi qui vas chercher, aux bornes de la terre,
Des travaux nourriciers l'aliment salutaire:
Ta main fournit le fer au soc agriculteur;

Digitized by Google

Le sucre au loin jauni sous l'ardent équateur,
Transporté par tes soins sur ces rives humides,
S'épure et se blanchit dans des flammes liquides.
Etrangère autrefois dans ces champs imparfaits,
Cérès, à leurs moissons, reconnaît tes bienfaits.
Le sol même y naquit de ta riche industrie;
Le Batave te doit ses vertus, sa patrie;
Et ton puissant génie, en fondant ses remparts,
Y créa la nature et la soumit aux arts.
O vous dont les travaux et l'active sagesse
D'un état chancelant supportent la foiblesse!
Voyez comme, en ces lieux, par d'utiles efforts,
La misère occupée enfante des trésors!
Visitez cet asile ouvert à l'indigence,
Où, sous l'œil des vieillards, sous les doigts de l'enfance,
La matière s'anime, et doublant sa valeur
Varie à chaque instant sa forme et sa couleur.
Là, mariant ses fils, pour braver les orages,
Le chanvre frémissant se roidit en cordages:
Ici, le lin moelleux flotte sous le ciseau;
Je le vois tour à tour composer ce réseau
Qui couvre les attraits d'une amante adorée,
Et la voile ondoyante où mugira Borée.

Quelques critiques impatiens se sont beaucoup récriés contre les éloges qu'on a donnés au poëme de *la Navigation*; mais ils n'ont pas osé attaquer un des vers qu'on a cités dans les différens journaux: il eût été convenable cependant de commencer par là.

SPECTACLES.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

(Rue de Louvois.)

Reprise des *Trois Cousines*, comédie en trois actes et en prose, de *Dancourt*.

PICARD a raison, je pense, de reproduire successivement

Digitized by Google

les meilleures pièces de Dancourt, qui commençaient à être oubliées : elles sont analogues au genre de gaieté, un peu bourgeoise, qui caractérise son théâtre, et au talent de la plupart de ses acteurs et de ses actrices, parmi lesquels on aurait peine à en trouver beaucoup qui pussent remplir tous les emplois du haut comique, tandis qu'il en est plusieurs qui s'acquittent très-bien des rôles qui ne demandent que de l'ingénuité, du naturel, de la vivacité. Tels sont ceux des comédies de Dancourt, qui a pris la plupart de ses personnages dans les moyennes, et quelquefois dans les dernières classes de la société.

C'est un plaisant abus de la jurisprudence ancienne qui a donné à cet auteur l'idée de ses *Trois Cousines*. Autrefois, l'homme non marié qui avait rendu une fille mère, était tenu d'opter entre sa main et la potence. Dans quelques provinces, la déclaration de la fille, jointe à la preuve d'une simple fréquentation, suffisait pour opérer la condamnation de l'accusé. Il en arrivait d'étranges inconvéniens. On raconte qu'un pauvre diable ayant été hissé au haut de l'échelle, l'exécuteur l'engageait à se résigner au mariage. La fille était présente; il ne la connaissait même pas. Il jette les yeux sur elle, et dit à l'exécuteur : « Dépêche, dépêche, elle est trop laide. »

Il en était de la fille ravie comme de la fille mère; on condamnait son ravisseur à la mort, *s'il n'aimait mieux l'épouser* : en sorte que, lorsqu'un mariage éprouvait quelque difficulté ou quelque lenteur, les filles se faisaient enlever pour hâter la conclusion. Les trois cousines ont recours à cet expédient : l'une d'elles le propose aux deux autres; elle appelle cela un pélerinage. Colette prétend que c'est se faire enlever; Marotte assure que ce n'est qu'un voyage. « Oui, un voyage avec des garçons! — Eh! non; les filles vont par un côté, les garçons par un autre. — Mais

Digitized by Google

tout revient au même, on se retrouve. — Eh! vraiment oui, il faut bien qu'on arrive. — Tenez, voilà un sot voyage, vous avez beau dire. — Un sot voyage! presque tout le village le fait; est-ce que tout le village voudrait faire une sottise? c'est à bonne intention. Ne serons-nous pas bien aises, au retour, qu'il n'y ait plus de difficultés à nos mariages? »

Un des personnages apprenant la fuite des cousines et de leurs amans, s'écrie : « Autant de marié ou de pendu! » Voilà, morgué, bien pourvoir des filles! » C'était là réellement une des méthodes usitées en ce temps; elle n'a été réformée qu'en 1730.

Le sujet grivois des *Trois Cousines* est traité d'une manière très-grivoise. Il se trouve dans cette pièce un nommé Delorme, qui raconte qu'étant revenu inopinément chez lui, une nuit qu'on le croyait en voyage, il trouva sa femme couchée, et qu'elle lui parut double. Comme il était un peu gris, il présuma qu'il s'était trompé : sa chaste moitié lui pardonna sa vision. Auparavant, il ne pouvait avoir de progéniture; et de ce raccommodement il lui vint une petite fille, qui a de l'esprit comme quatre; il ne sait pas de qui elle tient. Elle est aussi du nombre des enlevées, mais il l'ignore; et ayant vu partir seulement les deux filles de sa belle-sœur, il vient l'en instruire. Celle-ci répond que c'est la sienne qu'on emmène. « Bon! réplique-t-il, j'en ai vu deux. — Ce n'est pas d'aujourd'hui, répart la belle-sœur, que ce mal vous tient; vous êtes accoutumé à voir double. »

Picard a cru devoir adoucir quelques traits qui auraient pu paraître trop forts. Une des cousines raconte que sa mère l'a grondée pour avoir laissé rattacher par son amant sa jarretière qui s'était défaite : Picard a substitué une boucle à la jarretière. On veut à présent plus de décence

Digitized by Google

qu'on n'en exigeait même sous Louis XIV, et dans un temps où déjà ce monarque commençait à être vieux et dévot, en 1700. Nous pouvons donc dire ce que disait Tacite des siècles qui avaient précédé celui où il vivait : *Non omnia apud priores meliora ;* « Tout n'était pas mieux autrefois. »

Les *Trois Cousines* ont à la fin de chaque acte un intermède. Ces danses et ces chants, qui sont une nouveauté à Louvois, ont fait plaisir. Picard l'aîné, dans ces divertissemens, a montré une gaieté franche que les spectateurs ont partagée. On lui a fait répéter un couplet qu'il s'était adapté :

Si Cupidon, par hasard,
Vous a fait blessure,
Adressez-vous à moi ; car
Vous aurez un bon Picard :
La bonne aventure, etc.

On a beaucoup ri et beaucoup applaudi. Il a rendu son rôle avec un naturel exquis. Son frère avait l'air trop délié pour celui d'une espèce de niais qu'il remplissait. Madame Molé était parfaitement dans le sien ; et les trois petites paysannes aussi ont paru très-agréables ; mademoiselle Adeline sur-tout, qu'on avait chargée du personnage le plus marquant.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

L'Original et le Portrait, en un acte et en prose ; par M. de *Ségur* le jeune.

Le couplet d'annonce a été assez bien reçu, quoiqu'il s'y trouvât une expression inconvenante. Je n'en ai retenu que les quatre derniers vers :

Messieurs, notre portrait est tel,
Qu'il doit craindre votre *satire* :

Digitized by Google

Songez qu'étant peint au pastel,
Un souffle pourrait le détruire.

La raison disait *critique*, et la rime a voulu *satire*. On peut redouter la censure des spectateurs, on ne doit pas leur supposer de disposition à la satire. Ce n'était pas aussi l'intention de l'auteur, et on l'a jugé sur l'intention, et non sur l'impropriété d'un mot : il n'a trouvé que des auditeurs bénévoles et très-empressés de l'applaudir. Ce sentiment aurait été unanime, si la pièce n'avait pas eu quelques scènes de trop ; mais au moment où on la croyait finie, on a été surpris de la voir recommencer, et fâché que cette seconde fin ne valût pas celle qu'on avait pressentie.

Madame Dervile, chez un célèbre peintre flamand qui vient de mourir, a fait l'acquisition d'un portrait trouvé dans un coin de la maison, et dont le propriétaire n'était pas connu des héritiers : elle est folle de ce portrait, au point de vouloir courir le monde pour en chercher l'original, bien décidée à n'avoir jamais d'autre époux. Sa femme-de-chambre l'engage à substituer une réalité à cette chimère, et lui dit :

Pour moi, j'aime bien quand je dor
A m'amuser d'un joli songe ;
Mais je m'éveille, et c'est alors
Qu'il ne me faut plus de mensonge.

Madame Dervile a bien quelque goût pour Doligni, jeune et aimable colonel ; mais après avoir jeté les yeux successivement et à diverses reprises sur lui et sur le portrait, elle s'écrie avec une sorte de douleur : « Pas le » moindre rapport ! » et se retire en soupirant et en disant, après un long regard promené sur le portrait : « Pourquoi » ne lui ressemble-t-il pas ! » Ce reproche, adressé au portrait, paraît de bon augure au valet du colonel, qui trouve

Digitized by Google

au reste son maître très-heureux de n'avoir qu'un rival en peinture. Doligni sait peindre : il prétend qu'il lui sera très-facile de retoucher ce portrait de manière qu'on puisse le prendre pour le sien. La soubrette tremble qu'il ne gâte un ouvrage dont sa maîtresse raffole. « Mais êtes-vous, dit-elle, bien sûr de votre pinceau ? — Je te le jure. — C'est que ces talens de société me font trembler. »

Il se mocque de ses frayeurs, et réussit d'abord presque complétement. Madame Derville revient, tire le rideau qui cache le portrait, est frappée de la ressemblance, ne conçoit pas comment elle a pu lui échapper jusqu'alors. Sa femme-de-chambre soutient qu'il n'y en a point du tout ; le valet veut lui imposer silence. « Laisse-moi faire, lui » dit-elle à part, tu ne connais pas l'effet de la contradic- » tion sur l'esprit des femmes. » Cependant il reste une disparité qui fâche madame Derville ; les yeux ne sont pas du tout les mêmes. On cherche à lui persuader qu'elle se trompe : elle sort presqu'entièrement décidée pour le colonel. Celui-ci se hâte de donner aussi ses yeux au portrait, et va prier madame Dervile de venir le revoir. Si le dénouement qu'on attendait alors n'eût pas été reculé, au lieu d'un succès apparent et de coterie, la pièce en eût obtenu un véritable : mais pendant que le colonel est sorti, le modèle du portrait accourt ; c'était un élève du célèbre peintre. Il est venu chercher son portrait : il l'aperçoit très-défiguré, et lui redonne ses traits. Je n'expliquerai pas comment il se trouve seul dans le salon, comment il a pu avoir le temps d'opérer un changement si prompt; tout cela est fort peu vraisemblable. La femme-de-chambre, qui n'arrive que lorsque tout est fini, à son insu, pousse précipitamment le fâcheux dans une autre pièce où elle l'enferme.

Madame Dervile paraît : elle va examiner de nouveau ces

Digitized by Google

yeux qui lui ont déplu, et ne reconnaît plus rien au portrait. On juge de son étonnement : il augmente bien davantage, quand elle aperçoit le peintre à une fenêtre, qui crie qu'on le délivre de captivité, et qui redemande son portrait, lequel doit servir, dit-il, à le racommoder avec sa femme. Madame Dervile, désabusée, épouse Doligni.

L'arrivée de ce peintre a produit le plus mauvais effet, et excité un murmure universel. On a senti que madame Dervile ne pouvait balancer entre un peintre vulgaire et un charmant colonel à qui même elle avait déjà en quelque sorte rendu les armes. Cet incident a paru absolument épisodique, et rien n'est plus ennuyeux qu'un épisode, surtout quand il est placé à la fin d'une pièce. Il y a dans celle-ci de l'esprit, de la grace, de la finesse; mais elle ne peut se soutenir qu'avec des retranchemens et des corrections que nous croyons faciles à faire. Elle a été très-agréablement jouée par mesdames Hervey et Desmares.

ANNONCES.

Ouvrages mis en vente chez LE NORMANT, *depuis le* 10 *nivose an XII* (1er janvier 1804).

IIe Edition revue, corrigée et considérablement augmentée, du *Dictionnaire de la Fable*, ou *Mythologie Grecque, Latine, Egyptienne, Celtique, Persane, Syriaque, Indienne, Chinoise, Mahométane, Rabbinique, Slavonne, Scandinave, Africaine, Américaine, Iconologique*, etc.; par Fr. Noël, inspecteur-général de l'instruction publique. Deux vol. in-8°. de 800 pages chacun, imprimés en petit-texte, sur deux colonnes, et ornés d'une figure allégorique gravée d'après le dessin de Girodet. L'exécution typographique de cet ouvrage est magnifique. Prix : 21 fr., et 26 fr. par la poste.

IIe Edition revue, corrigée et augmentée, des *Ephémérides, politiques, littéraires et religieuses*, présentant pour chacun des jours de l'année, un tableau des événemens remarquables qui datent de ce même jour dans l'histoire de tous les siècles et de tous les pays, jusqu'au premier janvier 1803; par Fr. Noël, et M. Planche, instituteur à Paris. Douze vol. in 8°. Prix : 36 f., et 42 f. par la poste. Le dernier volume est terminé par une Table alphabétique générale des matières contenues dans les douze volumes.

Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, par J. J. Barthélemy, en sept vol. in-18, et orné du portrait de l'auteur. Edition imprimée

Digitized by Google

par Didot jeune, avec la plus scrupuleuse exactitude sur la quatrième et dernière édition in-4°., revue et augmentée par Barthélemy, dans les dernières années de sa vie. Les caractères gravés et fondus exprès, lui donnent une netteté d'impression qui la rend agréable même à la vue la plus délicate. Prix : 16 f., et 24 f par la poste.

Œuvres d'Homère, avec des remarques; par P. J. Bitaubé, membre de l'Institut national. Quatrième édition de l'*Iliade*, et troisième édition de l'*Odyssée*. L'*Iliade* est précédée de *Réflexions sur Homère et sur la Traduction des Poètes*, ornée d'un beau portrait d'Homère, et du bouclier d'Achille, gravés par Saint-Aubin. L'*Odyssée* est précédée d'*Observations sur ce poëme*, et de *Réflexions sur la Traduction des Poètes*. Six vol. in-8°., imprimés avec le plus grand soin et sur très-beau papier. Prix : 30 fr., et 36 fr. par la poste. Cette édition, conforme à la précédente in-18, tant pour le fond que pour le style, a sur elle l'avantage d'avoir été revue en entier par l'auteur, d'après le texte, avec toute l'exactitude dont il est capable; et ce nouvel examen l'a engagé à faire à sa traduction plusieurs corrections importantes et des additions à ses remarques.

Leçons de Littérature et de Morale, ou Recueil en prose et en vers, des plus beaux morceaux de notre langue, dans la littérature des deux derniers siècles; ouvrage classique adopté par le gouvernement, pour les lycées et les écoles secondaires; par Fr. Noël, inspecteur-général de l'instruction publique, et Fr. Delaplace, tous deux ci-devant professeurs de belles-lettres dans l'Université de Paris. Deux vol. in-8°. Prix : 9 fr., et 12 fr. par la poste.

II^e Édition du *Répertoire des Loix et des Arrêtés du Gouvernement, depuis* 1789 *à l'an* 11, par ordre alphabétique, chronologique, et par classement de matières; par Guillaume Beaulac, ancien avocat. Un vol. in-4°. de plus de 700 pages; ouvrage indispensable à tous les gens de loi. Prix : 8 f., et 10 f. 50 c. par la poste.

Analyse, ou *Nouveau Dictionnaire de l'Enregistrement, Timbre et Hypothèques*, où l'on a réuni, par ordre alphabétique et par colonnes comparatives, la quotité des droits et les dispositions de toutes les loix qui ont paru sur ces matières, depuis la loi du 19 décembre 1790, jusqu'à celle du 27 ventose an 9 inclusivement. On y a joint toutes les décisions et solutions données sur ces différentes loix, tant par les ministres que par l'administration des domaines, jusqu'au premier vendémiaire an 12; avec un petit traité sur les poursuites et instances, concernant le recouvrement des droits. Ouvrage divisé en trois parties : la première traite de l'enregistrement; la deuxième du timbre; la troisième des hypothèques. Par C. F. L. Belot, de Langres. Prix : 8 f., et 9 f. 50 c. par la poste.

Plusieurs journaux ont annoncé, dans le temps de sa publication, le roman d'Auguste Lafontaine, intitulé : *Nouveaux tableaux de famille, ou la vie d'un pauvre ministre de village allemand et de ses enfans* (1). Cette première édition a été promptement épuisée. La seconde, qui paraît depuis quelque temps, semble destinée au même succès. Elle a été revue et corrigée par le traducteur, madame Isabelle de Montolieu, auteur de *Caroline de Lichtfield*.

---

(1) Cinq vol. in-12. Prix : 9 fr., et 12 fr. par la poste.
A Paris, chez le Normant, et à Genève, chez Paschoud, libraire.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Constantinople, 10 *octobre*. L'ambassadeur de France eut, il y a deux jours, une conférence avec le grand-visir, dans laquelle il lui déclara qu'il avait l'ordre formel d'insister sur la prompte reconnaissance de S. M. l'empereur des Français. Le lendemain, ce premier ministre de la Porte communiqua à S. Exc. la réponse du sultan : elle portait que, par des considérations particulières, S. H. différerait, pour le moment, d'envoyer de nouvelles lettres de créance à son ambassadeur à Paris; et que, du reste, elle n'avait rien de plus à cœur que de conserver l'amitié de son allié naturel. Cette réponse n'ayant pu satisfaire le ministre de France, il remit à la Porte une note écrite, dans laquelle il déclarait qu'il ne pouvait rester plus long-temps comme ambassadeur auprès d'une cour qui ne reconnaissait pas formellement le nouveau titre de son souverain; qu'en conséquence, s'il ne plaisait à la Porte d'envoyer sous trois jours à son ministre à Paris, des lettres de créance pour cette reconnaissance, il se trouverait forcé, d'après les ordres qu'il avait reçus, de quitter Constantinople sans aucun délai. — Aussitôt après, M. le maréchal Brune demanda des passeports pour partir le 12.

Hier, M. l'ambassadeur a convoqué tous les Français qui se trouvent à Constantinople, et leur a annoncé son départ prochain, en ajoutant que M. Ruffin resterait à Constantinople en qualité de chargé d'affaires, et que ce changement n'aurait aucune influence sur les relations commerciales qui subsistent entre la France et la Turquie.

La déclaration énergique du ministre de France a mis la Porte dans le plus grand embarras. Le divan doit s'assembler de nouveau pour délibérer sur cet objet. On a tout lieu de croire que, malgré l'influence étrangère, le grand seigneur reconnaîtra la nécessité d'un acte dont presque toutes les puissances de l'Europe lui ont donné l'exemple, et qu'enfin il fera céder les considérations particulières à l'intérêt de son empire.

Cependant on mande de Hambourg que, s'il faut en croire des lettres du 13 octobre, arrivées en cette ville de Constantinople, par voie extraordinaire, l'ambassadeur français était réellement parti la veille.

Suède. On lit dans plusieurs journaux cet extrait d'une

Digitized by Google

lettre de Calmar du 18 octobre dernier : « A Stockholm, rien ne se fait plus *à la française*. Le roi n'a pas permis de célébrer sa convalescence par des feux d'artifice et des illuminations; et la grande raison d'état qui a motivé cette défense, c'est (le croiriez vous?) que ces amusemens ressemblent trop à ceux des Parisiens. On vient de nous interdire jusqu'à vos journaux, dont j'aimais passionnément la lecture.

Ce qui nous occupe le plus, après le projet de la guerre que nous allons vous déclarer, c'est le séjour des *Bourbons à Calmar*. Vous savez tout cela; mais savez-vous aussi que *Louis XVIII ou XIX* (car on se perd maintenant dans l'obscurité de cette succession chimérique) a abdiqué; et que, par avis de famille, la couronne a été déférée à l'un des fils du *comte d'Artois*? Savez-vous que ce *roitelet* va être couronné à peu près à la même époque que votre empereur? La chose est sérieuse, très-plaisamment sérieuse, et du moins si nous ne pouvons assister à votre grande solennité, nous en aurons ici la *parodie*.

Au surplus, mon cher ami, cette petite farce ne fait de mal à personne. Les petites chapelles des enfans n'ôtent rien à l'imposante majesté des temples; et quant à moi, je verrai couronner *Louis XIX* ou *Louis XX* ou *Charles X*, avec autant d'indifférence que je verrais couronner le *roi d'Yvetot*, ou même le *roi de la Bazoche*, s'il plaisait à ce chef des clercs de procureurs de Paris de venir se faire reconnaître à Stockholm. *Signé*, ADLERFELD.

Le *Bulletin de l'Europe* dit à ce sujet : « Rien de plus plaisant que la manière dont les princes réfugiés se passent de main en main *la couronne de France*. Un ex-capucin, actuellement évêque, a sacré *roi de France*, à Calmar, le comte de Lille : celui-ci, une fois sacré, s'est démis généreusement de *la couronne* en faveur du comte d'Artois, qui s'est fait alors sacrer par le même évêque. A peine sacré, le comte d'Artois a voulu abdiquer *la royauté* en faveur du duc d'Angoulême, qui à son tour a été sacré et couronné *roi de France*, encore par le même évêque. Voilà, ajoute-t-il, des *potentats* à qui il n'en coûte pas plus de céder *leur couronne* que de l'acquérir. »

On écrit de Hambourg, « que le comte de Lille est parti pour Riga, et que son frère, le comte d'Artois, est retourné en Angleterre, et que plusieurs journaux allemands se plaisent à répéter que l'empereur des Français

Digitized by Google

a demandé au pape une bulle qui permette le mariage au clergé gallican. »

Madrid. Des lettres de cette ville, du 18 octobre, confirment que l'épidémie diminue chaque jour ses ravages à Malaga; mais elle continue avec plus ou moins de force, suivant le temps, à Cadix, Carthagène, Alicante et autres pays environnans. Valence a été préservé de la contagion, malgré sa proximité; il en est de même des deux Castilles, des provinces qui s'avancent vers l'Océan, et des pays qui sont les plus rapprochés de la France.

Italie. On assure que le roi de Sardaigne, qui se trouve toujours à Gaëta, dans le royaume de Naples, s'embarquera sous peu pour Cagliari. La cour de Naples paraît elle-même desirer qu'il quitte ses états.

Ratisbonne. Les séances de la diète ont recommencé le lundi 5 novembre. On parle d'une note prussienne qui doit y être présentée relativement aux affaires les plus importantes dont la diète doit s'occuper dans sa session actuelle.

PARIS.

— Le journal officiel annonce que le pape sera le 23 novembre, ou 2 frimaire, à Paris. Avant son départ, il a prononcé dans un consistoire secret, tenu le 29 octobre, l'allocution dont voici la traduction:

Allocution de notre très-saint père le pape Pie VII, prononce en éconsistoire secret, le lundi 29 octobre 1804.

Vénérables frères, lorsque nous vous annonçâmes, de ce lieu même, que nous avions fait un concordat avec S. M. l'empereur des Français, alors premier consul de la république, nous fîmes éclater en votre présence la joie dont le Dieu de toute consolation remplissait notre cœur, à la vue des heureux changemens que le concordat venait d'opérer dans ce vaste et populeux empire, pour le bien de la religion catholique. En effet, les temples saints ouverts et purifiés des profanations qu'ils avaient malheureusement subies; les autels relevés, l'étendard salutaire de la croix déployé de nouveau, le vrai culte de Dieu rétabli, les mystères augustes de la religion célébrés librement et publiquement; des pasteurs légitimes donnés aux peuples, et qui pussent se livrer tout entiers au soin de leur troupeau; la religion catholique sortant

Digitized by Google

glorieusement des retraites où elle avait été obligée de se cacher, et reparaissant avec un nouvel éclat au milieu de cette illustre nation ; enfin, tant d'ames ramenées au sein de l'unité, des voies où elles s'étaient égarées, et réconciliées à Dieu et avec elles-mêmes; que de motifs pour nous réjouir dans le Seigneur, et pour faire éclater notre joie !

Une œuvre si grande et si admirable dut exciter en nous les plus vifs sentimens de reconnaissance pour le très-puissant prince qui avait employé toute son autorité à la conduire à sa fin par le moyen du concordat. La vue de tant de biens est toujours présente à notre pensée, et nous porte sans cesse à saisir toutes les occasions qui nous seront offertes pour témoigner à ce monarque les mêmes sentimens.

Ce puissant prince, qui a si bien mérité de la religion catholique, notre très-cher fils en J. C., Napoléon, empereur des Français, nous a fait connaître qu'il désirait vivement recevoir de nous l'onction sainte et la couronne impériale, afin que la religion, imprimant à cette cérémonie solennelle le caractère le plus sacré, en fît la source des plus abondantes bénédictions.

Cette demande, faite dans de tels sentimens, n'est pas seulement en elle-même un témoignage authentique de la religion de l'empereur et de sa piété filiale pour le saint-siége; mais elle se trouve encore appuyée de déclarations positives, que sa volonté ferme est de protéger de plus en plus la foi sainte, dont il a jusqu'ici travaillé à relever les ruines par tant de généreux efforts.

Ainsi, vénérables frères, vous voyez combien sont justes et puissantes les raisons que nous avons d'entreprendre ce voyage : nous y sommes déterminés par des vues d'utilité pour notre sainte religion, et par des sentimens particuliers de reconnaissance pour le très-puissant empereur, qui, après avoir employé toute son autorité pour rétablir la profession libre et publique de la religion catholique en France, nous témoigne, dans ces circonstances, un si grand désir de favoriser ses progrès et sa gloire.

Nous sommes donc pleins d'espérance que ce voyage entrepris par nous, d'après son invitation, en nous procurant l'occasion de conférer directement avec lui et de connaître les vues de sagesse qui l'animent, tournera au profit de l'église catholique, qui est l'arche unique et véritable

Digitized by Google

du salot, et que nous pourrons nous réjouir d'avoir conduit à la perfection l'ouvrage de notre sainte religion. Cette espérance repose bien moins sur nos faibles efforts, que sur la grace puissante de celui dont nous sommes établis, sans l'avoir mérité, le vicaire sur la terre. Cette grace, attirée par les prières et l'efficacité des saints mystères, se répand abondamment dans le cœur des princes qui, disposés à recevoir les effets salutaires des saintes cérémonies, se regardent comme les pères des peuples confiés à leurs soins, et pleins de sollicitude pour leur salut éternel, veulent vivre et mourir comme de vrais enfans de l'église catholique.

A ces causes, nos vénérables frères, marchant sur les traces de nos prédécesseurs qui se sont quelquefois éloignés de leur propre siége, et se sont transportés dans des régions lointaines pour le bien de la religion et la satisfaction des princes qui avaient bien mérité de l'église, nous entreprenons ce voyage, sans nous dissimuler que sa longueur, une saison peu favorable, notre âge déjà avancé, et notre faible santé, auraient dû nous en détourner. Mais nous comptons pour rien ces obstacles, pourvu que Dieu nous accorde ce que notre cœur lui demande.

Rien de ce que nous devions avoir sous les yeux, avant de prendre une résolution si importante, ne nous a échappé: nous avons tout vu, tout sérieusement considéré. Lorsqu'au milieu de ces nombreuses considérations, il se présentait diverses difficultés, dont quelques-unes tenaient notre esprit dans le doute et l'incertitude, nous reçûmes de l'empereur des réponses et des déclarations telles qu'après avoir tout examiné, elles nous ont entièrement persuadés de l'utilité de notre voyage pour le bien de la religion, seul but que nous nous proposons. Mais il est superflu de vous en entretenir plus long-temps, vous qui avez suivi tous les détails de cette négociation, vous dont j'ai demandé et pesé les avis, avant de rien statuer sur une affaire si importante.

Et pour ne pas omettre ce qui sur-tout est nécessaire dans les grandes délibérations; bien convaincus, d'après l'oracle de la divine sagesse, que les pensées des mortels sont faibles, et que leur prudence est incertaine, nous avons pris soin que des hommes recommandables par la pureté de leurs mœurs et par leur piété, dont les œux s'élèvent comme un encens vers Dieu, adressassent des prières ferventes et continuelles au père des lumières, pour qu'avec son secours nous ne fissions que ce qui serait

Digitized by Google

agréable à ses yeux, et ce qui doit servir au bien et à l'accroissement de l'église.

Dieu nous en est témoin, Dieu devant qui nous avons épanché notre cœur en toute humilité, vers qui nous avons souvent élevé nos mains suppliantes dans son saint temple, pour qu'il écoutât la voix de nos prières, et qu'il fût notre soutien; il nous est témoin que notre seul but a été celui que nous devons nous proposer dans toutes les affaires, c'est-à-dire, sa plus grande gloire, l'avantage de la religion catholique, le salut des ames, et l'accomplissement des devoirs que nous impose la dignité dont, malgré notre peu de mérite, il nous a revêtus. Vous en êtes vous-mêmes témoins, nos vénérables frères, vous à qui nous avons voulu que tout fût connu, tout communiqué, à qui nous avons pleinement manifesté nos sentimens les plus intimes, pour être aidés de vos conseils. C'est pourquoi, après avoir ainsi terminé, avec le secours divin, une affaire de cette importance, pleins de confiance en Dieu notre sauveur, nous ne craignons pas d'entreprendre un voyage auquel nous avons été déterminés par de si graves motifs. Le père des miséricordes bénira nos pas, comme nous l'espérons, et rendra cette époque mémorable pour les intérêts de sa religion et de sa gloire.

A l'exemple de nos prédécesseurs, et sur-tout du pape Pie VI, de vénérable mémoire, qui fit les mêmes dispositions avant de partir pour Vienne, nous vous annonçons, nos vénérables frères, que nous avons déjà tout disposé et ordonné pour qu'en notre absence de Rome, où nous nous hâterons de revenir, ainsi que l'exigent le gouvernement de toute l'église et celui de nos domaines temporels, toutes les affaires continuent d'être suivies et réglées sous l'autorité des administrateurs du Saint-Siége nommés par nous. Ayant sans cesse devant les yeux la nécessité de mourir imposée à tous les hommes, et ignorant l'heure de notre mort, nous avons aussi ordonné, en nous conformant à l'exemple de nos prédécesseurs, et à celui de Pie VI, partant pour Vienne, que le conclave se tiendrait à Rome, dans le cas où, pendant notre voyage, il plairait à Dieu de nous retirer de ce monde. Enfin nous vous demandons avec instance, nous vous conjurons de conserver pour notre personne les mêmes sentimens que vous nous avez constamment témoignés; et de nous recommander, en notre absence, d'une manière plus particulière, au Dieu tout-puissant,

Digitized by Google

à notre seigneur J. C., à sa glorieuse mère la vierge Marie, et au bienheureux apôtre saint Pierre, afin que notre voyage soit accompagné de bénédictions, et que l'issue en soit heureuse. Si nous obtenons cette faveur de l'auteur de tous biens, vous aurez une grande part à la joie commune, vous, nos vénérables frères, que nous avons appelés dans notre conseil, et nous nous réjouirons tous dans la miséricorde du Seigneur.

— On assure que le procès-verbal du récensement des votes, fait par la commission du sénat nommée à cet effet, constate que l'hérédité de la dignité impériale dans la descendance de l'empereur, de Joseph et Louis Bonaparte, ainsi qu'il est réglé par le sénatus-consulte du 28 floréal dernier, a été votée par 3,572,329 citoyens français, c'est-à-dire, par la masse de la nation, par ce qui forme le corps de l'état.

— On annonce que la ville de Paris se dispose à offrir à l'empereur un riche présent.

— On assure que telle sera la marche du cortége pour le jour du sacre et du couronnement de l'empereur : il sortira des Tuileries pour prendre la rue Saint-Nicaise ; il suivra la rue Saint-Honoré jusqu'à la rue du Roule, passera le Pont-Neuf jusqu'au quai des Orfevres, et de là ira tout droit jusqu'à Notre-Dame. A son retour, il prendra la rue de la Juiverie, passera le Pont-au-Change, suivra la rue Saint-Denis jusqu'à la porte Saint Denis, continuera le boulevard jusqu'à la Madeleine, traversera la place de la Concorde, et retournera aux Tuileries par le quai des Tuileries.

— On mande de Bordeaux, qu'un homme connu de cette ville a été trouvé, le 16 de ce mois, presqu'entièrement brûlé dans une cour précédant un jardin. Cet individu, d'après les recherches faites, et renseignemens pris par le juge de paix, a dû dresser lui-même le bûcher, et, après y avoir mis le feu, s'est tiré deux coups de pistolet, et a brûlé sur son bûcher, sans que personne du voisinage ait pu s'en apercevoir.

— D'après les ordres du conseiller d'état préfet de police, les préposés à la dégustation des boissons, par suite de leurs opérations pendant l'an 12, tant chez les marchands que dans la halle et sur les ports, ont vinaigré 678 pièces de vin, 716 pièces de poiré, et 184 pièces de jus de sureau. Ils ont fait retirer de la halle ou des ports 288 pièces de vin *travaillé*; et enfin, il a été versé dans le ruisseau 183 pièces de vin *corrompu*.

Digitized by Google

(N°. CLXXVII.) 3 FRIMAIRE an 13.
(Samedi 24 Novembre 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

TRADUCTION LIBRE EN VERS

DE LA VII^e^ ODE DU IV^e^ LIV. DES ODES D'HORACE

Diffugere nives, etc.

La neige disparaît, les gazons reverdissent,
D'un feuillage naissant les arbres s'embellissent.
Tout change : on voit déjà les fleuves désenflés
Couler paisiblement sous leurs bords repeuplés.
Des nymphes, que conduit la plus jeune des Graces,
Sont comme elle sans voile, et dansent sur ses traces.
Ne crois pas, mon ami, pouvoir vivre toujours....
Contemple la nature, et suis-la dans son cours.
Vois l'heure trop rapide, emportant nos journées,
Après elles nos mois, et bientôt nos années.
L'hiver finit : Zéphyre a fait naître les fleurs.....
Et soudain de l'été les brûlantes chaleurs

Digitized by Google

Remplacent le printemps, jusqu'aux jours où Pomone,
A la blonde Cérès enlevant sa couronne,
Vient répandre ses dons, et passer à son tour.
Elle fuit; aussitôt l'hiver est de retour.
D'un astre, cependant, l'influence féconde
Chasse les noirs frimas, ressuscite le monde.
Mais nous, quand une fois chez les Morts descendus,
Nous sommes réunis aux Numas, aux Ancus,
Nos yeux sont pour toujours fermés à la lumière,
Et notre être détruit n'est plus qu'ombre et poussière.
Quel mortel ici-bas peut jurer aujourd'hui
Que demain le soleil se lèvera pour lui?
Dans l'emploi de ton or prends le plaisir pour guide,
Et d'un âpre héritier trompe l'attente avide.
Quand, sur les bords du Styx, le juge solennel
Aura porté l'arrêt de ton sort éternel,
Ni l'éclat de ton nom, ni ta docte éloquence,
Ne te pourront jamais redonner l'existence.
Ta vertu même en vain réclamerait pour toi,
Rien ne peut nous soustraire à la suprême loi.
Du séjour ténébreux qu'arrose le Cocyte,
Diane veut en vain rappeler Hippolyte;
En vain Pirithoüs attend, dans les Enfers,
Que la main de Thésée aille briser ses fers.

J. D.

LA DORMEUSE.

AIR : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

VERS le déclin d'un jour brûlant,
Annette assise sous l'ombrage,
Regardait son troupeau bêlant
Paître l'herbe du voisinage :
Le murmure d'un clair ruisseau
Fuyant à travers la prairie,

Digitized by Google

Bientôt endormit du hameau
La bergère la plus jolie.

Ignorant le secours de l'art,
Qui souvent nuit à la nature,
La modestie était son fard,
Une rose était sa parure.
De tous les bergers d'alentour,
Lubin seul avait su lui plaire,
Et Lubin des feux de l'amour
Ne brûlait que pour la bergère.

En revenant d'un champ voisin,
Il trouve la belle dormeuse :
Pour commettre amoureux larcin,
Est-il rencontre plus heureuse?
Il s'en approche à petits pas,
Le desir enivre son ame ;
Ce qu'il voit, ce qu'il ne voit pas,
Le ravit, l'égare et l'enflamme.

Pour faire chercher un moment
Sur le gazon sa chère Annette,
Il veut détacher doucement
Le bouquet de sa collerette ;
Mais la bergère s'éveilla :
Des jeunes cœurs l'amour dispose.
Annette, en dormant comme ça,
S'exposait à perdre sa rose.

LAGACHE (d'Amiens).

L'INNOCENCE RECONNUE.

Je suis un monstre d'inconstance !
Eh quoi ! ce reproche, Doris,
S'adresse à moi, modèle d'innocence !
Calme un instant tes injustes dépits.

Digitized by Google

Oui, j'étais hier chez Hortense;
Mais elle a, tu le sais, ta bouche, ton souris,
Et je ne voyais que Doris.
Dans les circuits de nos bruyères,
L'autre jour, je guidais Zelmis,
Elle a tes yeux et tes longues paupières;
C'est toi que j'égarais, Doris.
J'ai détaché de Nice la ceinture;
Je m'en souviens, tu me surpris:
Mais sa taille est la tienne, elle a ta chevelure;
C'est toi que je pressais, Doris.
De sa romance favorite
Je répète souvent les couplets à Cloris:
Comme le tien son sein palpite,
Et j'aime à voir palpiter ma Doris.
Dieux!.... quelle étrange scène!
Dans un bosquet, l'autre soir tu me vis
Baiser la main de la charmante Hélène,
Blanche, douce comme la tienne:
Oui, c'est ta main que je baisais, Doris.
Auprès de mainte et mainte belle,
Ainsi de cent baisers je couvre tes appas:
Et malgré tes refus, j'idolâtre, cruelle!
Ces roses et ces lis que tu ne montres pas.

N. LOUET.

STANCES

SUR LES BEAUX-ARTS.

LASSÉ de combattre la rage
Des tigres et des élémens,
L'homme cessa d'être sauvage,
Construisit des maisons et cultiva des champs.

Ses sillons devinrent fertiles,
Il eut et des Dieux et des lois;

Digitized by Google

Mais les mœurs farouches des villes
Ressemblaient à celles des bois.

L'héroïsme était de l'audace,
Nos plaisirs de longues fureurs,
Nos manières étaient sans grace,
Et nos principes des erreurs.

Beaux-arts, sortez de la nature,
Venez féconder l'univers ;
Que l'ame des humains s'épure
Au flambeau sacré des beaux vers.

Faites descendre sur vos traces
Les plaisirs de l'illusion ;
A la beauté donnez des graces,
Et des charmes à la raison.

Voyez-vous dans les airs la colonne arrondie,
L'éloquence tonner, et régner en tout lieu,
La toile respirer sous une main hardie,
Le marbre devenir un dieu?

Par Euterpe enchaîné, le superbe Alexandre
Voit son ame flotter au gré de ses accords;
Il embrasse la Paix, il met le monde en cendre,
Il est vaincu par ses remords.

Si quelques novateurs barbares,
Préférant Euclide à Milton,
Osaient détrôner les Pindares,
Je leur dirais, rempli des fureurs d'Apollon :

Si la raison veut nos hommages,
Les arts sont plus ambitieux ;
Plaçons Socrate au rang des sages,
Portons Homère au rang des Dieux.

Par l'abbé AILLAUD, *fondateur de l'Athénée, directeur d'une école secondaire à Montauban, membre de plusieurs académies.*

Digitized by Google

ÉNIGME.

Ainsi qu'un long serpent je traîne
Mon corps à replis tortueux :
Je suis si peu respectueux,
Que j'enchaînerais une reine ;
Le jour, je me tiens dans mes trous,
Et la nuit, je les quitte tous.

LOGOGRIPHE.

Je suis, avec mon chef, des savans consulté,
Et je suis, sans mon chef, des marins redouté.

CHARADE.

De mon premier la mère a douze enfans,
Chacun d'une utile existence ;
L'un de ces douze, tous les ans,
Par mon entier ramène l'abondance ;
A peine mon dernier a-t-il pris la naissance,
Qu'il se perd dans les airs en fugitifs accens.

Par un Abonné.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Avis* (avertissement), et *avis* (oiseau).

Celui du Logogriphe est *Chauve-souris*, où l'on trouve *cave, air, eau, souche, rose, cure, suie, sire, ours, si, ré, Savoie, casse, ver, soie, Cos, Scio, Corse, or, riche, ciseau, hure, oie, soc, crosse, rave, cire, ruche, soucis, sceau, Vire, roc, arc.*

Celui de la Charade est *Vin-aigre.*

Digitized by Google

Œuvres choisies de Pope. Un vol. in-12. Prix : 3 fr., et 3 fr. 75 cent. par la poste. A Paris, chez *Pillot* jeune, libraire, place des Trois-Maries, nº. 2; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, nº. 42, en face du petit portail de l'Eglise.

La vie d'un homme de lettres devrait faire honneur à ses études. Il semble que ce ne serait pas lui faire injure que de prétendre juger de la culture de son esprit par la politesse de ses mœurs et la dignité de sa conduite. Qui pourra se flatter d'avoir des idées plus justes et des sentimens plus nobles que celui qui, s'instruisant tous les jours dans la société des plus excellens esprits de tous les âges, peut ajouter sans cesse de nouvelles lumières à sa raison, de nouveaux trésors à ses connaissances? Le caractère d'un homme vraiment lettré est donc d'être supérieur aux idées et aux passions vulgaires. Tandis que l'ambition, l'envie et la guerre désolent le genre humain, l'homme de lettres doit s'élever au-dessus des rivalités qui divisent les nations. Il y aura toujours de la noblesse à rendre justice au mérite, lorsqu'il se rencontre chez un peuple ennemi. Décrier les étrangers, pour plaire à sa nation, serait une basse flatterie; mais les exalter par humeur, pour rabaisser ses compatriotes, est une imprudence bien coupable. C'est ce que les philosophes du dernier siècle n'ont pas compris, ou n'ont pas voulu comprendre; et ceux qui, élevés dans les mêmes préventions, nous reprochent le peu d'accueil qu'on fait aujourd'hui aux productions étrangères, n'en ont pas mieux pénétré les conséquences. Ils ne voient

Digitized by Google

pas combien il importe qu'un peuple estime sa littérature, et préfère son goût à celui de ses voisins, pour ne pas être tenté de changer avec eux de mœurs et de principes. Quelle fermeté peut-on espérer d'une nation, aussi bien que d'un homme qui se méprise ? Et comment la France se serait-elle soutenue dans son caractère, par le secours de sa propre estime, lorsqu'on peignait ses usages les plus révérés comme des actes de superstition, qu'on traitait sa croyance de préjugés, et qu'on s'attachait à lui persuader que l'Angleterre seule savait penser et être libre?

Ce n'est pas par une admiration sincère pour le génie anglais, mais en haine de la France, que ces indignes écrivains accréditaient une opinion si injurieuse pour la gloire de notre patrie. Ceux qui connaissent la littérature des deux nations, et qui sont assez justes pour admirer dans chacune ce qui est admirable, ne voient pas sur quel fondement sont établies cette réputation de force d'esprit, et cette supériorité de raison qu'on a voulu attribuer aux Anglais. Je sais que M. de Voltaire met Pope fort au-dessus de Boileau et d'Horace; mais le jugement de M. de Voltaire n'est pas ici une autorité compétente, et je doute qu'aucun homme éclairé y voulût souscrire dans une pareille décision. Quand on a lu les belles Epîtres de ces deux poètes, qui furent chacun dans leur siècle les oracles du goût et de la raison, on est révolté d'entendre dire, que

Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle.

Le poète ajoute avec aussi peu de justesse :

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré.
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être,
Et l'homme avec lui seul apprit à se connaître.

Digitized by Google

Si Pope *approfondit l'abyme de l'être*, ce que je ne crois pas, il est certain qu'Horace et Boileau ne l'ont pas *effleuré*, car il n'en est pas dit un seul mot dans leurs ouvrages. Ils avaient trop de jugement, et trop de connaissance de la poésie, pour vouloir traiter en vers des sujets de métaphysique qui demandent toute l'exactitude de la prose. Ils auraient pu remontrer à ce censeur si tranchant, que c'est défigurer tout à-la-fois l'imagination et la vérité. Ils lui auraient fait sentir poliment combien il est ridicule de prétendre que le genre humain ait attendu, pour *se connaître*, qu'un poète anglais composât de quelques idées de Leibnitz et de Shaftesbury, un poëme qui n'est lu que par un très-petit nombre de gens curieux. Ils l'auraient prié de leur expliquer ce que c'est que *des traits échappés d'une morale*. On dit quelquefois que l'erreur *échappe* aux plus grands hommes. C'est parler avec politesse des fautes que la faiblesse humaine leur a comme arrachées ; mais cette expression devient une injure, lorsqu'on l'applique aux vérités utiles qu'ils ont cherchées, qu'ils ont aimées, et qu'ils ont rendues aimables. Non, certes, elles ne leur sont pas *échappées*. Leur cœur s'est plu à les répandre dans ces ouvrages qui font les délices de la postérité. Les deux livres d'Epîtres qu'Horace nous a laissés sont remplis de moralités touchantes et instructives. Le fonds en est sévère, mais il y a mêlé tout l'agrément d'un très-bel esprit et d'un homme du monde. Il y enseigne la vertu du ton d'un ami qui a de l'expérience. Il ne se fait pas le saint de son sermon, il se comprend lui-même dans ses leçons avec la naïveté la plus aimable, et lorsqu'il a exposé une belle théorie, loin d'en tirer vanité, il me reste, dit-il ingénument, à mettre cela en pratique.

Restat ut his ego me ipse regam solerque elementis.

Digitized by Google

Boileau a peut-être sacrifié quelque chose de cette aménité familière à la noblesse de notre langue. Mais ses Epîtres n'offrent d'ailleurs que des sentimens naturels et vertueux. C'est la pure raison renfermée dans des vers énergiques, où la force du sens n'altère en rien le charme de l'expression; c'est le livre des honnêtes gens et des hommes de goût. De tels ouvrages sont autre chose que des *écrits piquans*, et on y trouve plus que *des traits échappés d'une morale utile*. Mais allons plus loin, et, pour la beauté du fait, voyons jusqu'où nous pousserons l'injustice du cœur et la fausseté de l'esprit dans ce siècle philosophique.

L'art quelquefois frivole, et quelquefois divin,
L'art des vers est dans Pope utile au genre humain.

D'accord; mais c'est un éloge que l'équité ordonne d'étendre à tous les poètes qui ont employé leur art dans des vues et sur des sujets louables. Qui croirait que M. de Voltaire ait voulu exclure de ce nombre Horace et Boileau? Il est curieux d'entendre les scrupules d'un écrivain si délicat.

Que m'importe, en effet, que le flatteur d'Octave,
Parasite discret, autant qu'adroit esclave,
Du lit de sa Glycère ou de Ligurinus,
En prose mesurée insulte à Crispinus?
Que Boileau, répandant plus de sel que de grace,
Veuille outrager Quinault, pense avilir le Tasse;
Qu'il peigne de Paris les tristes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas?

Voilà du moins des vers aussi mauvais que le sujet. L'accord est parfait; il n'y a pas plus de justesse dans les expressions que de vérité dans les idées. Qu'Horace ait été *parasite*, *esclave*, *flatteur*, et tout ce qu'il vous plaira, qu'est-ce que que cela fait à son mérite? Ne parle-t-il dans ses ouvrages que de *Crispinus*? Boileau n'a-t-il fait qu'attaquer la mollesse de *Quinault* et *le clinquant du Tasse*? n'a-t-il pas traité d'autres

Digitized by Google

sujets? Veut-on, enfin, nous persuader qu'il n'y ait que des injures ou des pensées basses dans les écrits de ces deux législateurs du goût? Où est la bonne foi, où est le bon sens d'une telle critique? Mais quelle est cette rage d'attaquer un mérite consacré par les suffrages de la postérité, un mérite dont notre nation s'honore, un modèle du vrai et du beau, qu'il fallait apprendre aux jeunes gens à révérer, et non pas à outrager? Que répondront les disciples honteux d'un pareil maître? Car ils sentent bien que ceci est convainquant. Diront-ils que, dans d'autres occasions, il a rendu plus de justice à Boileau? Eh! vraiment, je le sais comme eux. L'en estimerai-je davantage, parce qu'il se contredit lui-même, parce qu'il a voulu flétrir une réputation que, dans le fond de son cœur, il jugeait respectable?

Pendant que nous avilissions nos plus grands hommes, les Anglais nous ont pris au mot. Ils n'ont pas eu de peine à se laisser persuader, par nos louanges, que leur littérature était plus forte et moins frivole que la nôtre; et ce qu'il y a ici de plus flatteur pour nous, c'est que nous sommes parvenus à leur inspirer une confiance insultante. Un de leurs critiques, le comte de *Roscommon*, nous défie *de lui montrer, dans aucun auteur français, cette hardiesse et cette énergie anglaise, qui en peu de mots comprend tant de choses. Un trait*, dit-il, *une pensée que nous renfermons dans une ligne, suffirait à un Français pour briller dans des pages entières.*

Avant de répondre à ce défi, il est bon d'observer que Pope est regardé, chez ses compatriotes, comme le poète qui a porté au plus haut degré ce mérite de précision dont ils font tant de cas. Il l'a même poussé si loin, dans son *Essai sur l'Homme*, qu'il paraît inintelligible en bien des endroits. La

Digitized by Google

traduction de M. l'abbé Duresnel qu'on a recueillie dans ce volume d'*OEuvres choisies*, ne m'était pas connue. Il me paraît qu'on en a dit trop de mal et trop de bien. La versification ne manque pas de tour et d'élégance : mais, pour la force et la brièveté, elle est totalement incapable de soutenir le parallèle. C'est ce dont les connaisseurs seront à portée de juger par le morceau suivant, qui me paraît, dans l'original, un des plus concis et des plus vigoureux d'expression :

What would this Man? Now upward will he soar,
And little less than angel, would be more;
Now looking downwards, just as griev'd appears
To want the strength of bull, the fur of bears.
Made for his use all creatures if he call,
Say what their use, had he the pow'rs of all;
Nature to these, without profusion, kind,
The proper organs, proper pow'rs assign'd;
Each seeming want compensated of course,
Here with degrees of swiftness, there of force;
All in exact proportion to the state;
Nothing to add, and nothing to abate.
Each beast, each insect, happy in its own:
Is heav'n unkind to Man, and Man alone?
Shall he alone, whom rational we call,
Be pleas'd with nothing, if not blest with all?
The bliss of Man (could pride that blessing find)
Is not to act or think beyond mankind;
No pow'rs of body, or of soul to share,
But what his nature and his state can bear.
Why has not Man a microscopic eye?
For this plain reason, man is not a fly.
Say what the use, were finer optics giv'n,
T' inspect a mite, not comprehend the heav'n?
Or touch, if tremblingly alive all o'er,
To smart and agonize at ev'ry pore?
Or quick effluvia darting thro' the brain,
Die of a rose in aromatic pain?
If nature thunder'd in his op'ning ears,
And stunn'd him with the music of the spheres,
How would he wish that heav'n had left him still
The whisp'ring Zephyr, and the purling rill?
Who finds not Providence all good and wise;
Alike in what it gives, and what denies?

Traduction de Duresnel.

Mais quel est son objet? que ses vœux sont étranges!
Quelquefois affligé d'être au-dessous des anges,

Digitized by Google

Il aspire à leur sort : que dis-je ? ses souhaits,
S'il n'est encor plus grand, ne sont point satisfaits.
Quelquefois peu content des dons de la nature,
Il se plaint que de l'ours il n'a point la fourure,
La vîtesse du cerf, la force du taureau.
Homme trop aveuglé ! toi qui dès le berceau,
Crois que les animaux sont faits pour ton usage;
Quand tous leurs attributs deviendraient ton partage,
Par les dons que le ciel a répandus sur eux,
Serais-tu plus parfait ? serais-tu plus heureux ?
De leurs corps différens l'admirable structure
Annonce la bonté de la sage nature.
Libérale pour tous, mais sans profusion,
Elle a pour chacun d'eux la même attention.
Dans l'un l'agilité compense la faiblesse;
L'autre a reçu la force au défaut de l'adresse;
En mesurant en eux les secours aux besoins,
Le Créateur fait voir sa sagesse et ses soins.
Il forma leurs ressorts, il régla leur figure,
Sur les diverses fins qu'ils ont de la nature.
L'insecte le plus vil, le plus lourd animal,
Ont pour y parvenir un avantage égal;
Chacun d'eux est heureux, et jouit de la vie,
Sans que l'état d'un autre attire son envie.
Pour oser accuser le ciel de dureté,
De la commune loi l'homme est-il excepté ?
Quoi ? l'homme qui se dit et sage et raisonnable,
Mécontent de son sort, vivra seul misérable ?
S'il ne possède tout, il croira n'avoir rien.
Homme, pour être heureux, tu n'as qu'un seul moyen;
C'est de vivre content des dons de la nature,
Et de te conformer à leur juste mesure.
Si l'œil, du microscope imitant les effets,
Dans le même degré grossissait les objets,
De quoi nous servirait une semblable vue ?
Sur de petits objets bornant son étendue,
L'œil verrait d'un ciron les ressorts curieux,
Et ne jouirait plus du spectacle des cieux.
Donnez à tous les sens plus de délicatesse,
Du toucher par degrés augmentez la finesse,
Sensible au moindre choc, tremblant au moindre effort,
L'homme craindrait toujours la douleur ou la mort.
Que des corps odorans les flèches invisibles
Fissent sur le cerveau des effets plus sensibles;
Des parfums les plus doux la violente odeur
Deviendrait le tourment de la tête et du cœur.
D'un sentiment plus vif si l'oreille munie
Des sphères dans leur cours entendait l'harmonie,
Comment parmi ce bruit trouver quelques plaisirs
Au murmure des eaux, au souffle des zéphirs ?
Reconnaissez enfin la sagesse éternelle
Dans les dons qu'en naissant chaque être reçoit d'elle;
Dans ceux qu'elle refuse adorez sa bonté.

Digitized by Google

On voit combien le traducteur a étendu l'original pour l'embellir. Peut-être s'est-il trompé. Il s'est efforcé de donner de l'élégance et du nombre à un morceau philosophique et austère. Les Anglais triomphent de ces graces; ils nous accusent d'énerver leur poésie pour l'accommoder à notre mollesse; mais j'ose assurer que notre langue, sans sortir de son naturel, rendrait aisément toutes les pensées du poète, en se renfermant exactement dans le même nombre de vers. On jugera, par l'exemple que je vais en offrir, des avantages que nos meilleurs écrivains auraient pu se flatter d'obtenir dans une lutte de cette nature :

Que veut donc ce mortel? Mécontent de sa place,
Presque l'égal de l'Ange, il faut qu'il le surpasse;
Et bientôt, à ses pieds cherchant d'autres rivaux,
Il voudrait égaler la force des taureaux.
Mais si les animaux sont nés pour son usage,
Pourquoi de leurs talens posséder l'assemblage?
Le ciel accorde à tous sa faveur et ses soins,
Les arme d'instrumens propres à leurs besoins,
Aux uns donne la force, aux autres la vîtesse,
Assortit à leur rang les dons de sa sagesse;
Tout, jusqu'au moindre insecte, a part à ses bienfaits,
Et l'homme, l'homme seul, n'en jouirait jamais!
Lui, qui de la raison s'arroge l'avantage,
Croira ne rien avoir, s'il n'a tout en partage!
Son bonheur cependant (s'il en savait jouir),
N'est pas de trop s'étendre et de tout envahir,
Mais de se renfermer dans la juste mesure
Qui convient à son rang, ainsi qu'à sa nature.
Pourquoi du moucheron l'homme aurait-il les yeux?
Doit-il voir un insecte, ou contempler les cieux?
D'organes plus subtils où serait l'excellence,
Si des moindres objets il craignait l'influence,
Si son toucher plus fin, ses sens plus délicats,
Dans chaque pore ouvert recevaient le trépas,
Ou que sur une rose expirant de délice,
Dans les plus doux parfums il trouvât son supplice.
Si, roulant près de lui, tous les célestes corps
Venaient l'épouvanter du bruit de leurs accords,
Combien il envierait, redevenu plus sage,
D'entendre le zéphyr agiter le feuillage,
Ou l'onde entre les fleurs doucement s'égarer!
Bénis donc ton destin, au lieu de murmurer;
Conviens que la nature est également bonne
Dans ce qu'elle refuse, et dans ce qu'elle donne.

Digitized by Google

Sans avoir besoin de connaître la langue anglaise, les personnes qui ont du goût pourront juger si l'on a resserré sans obscurité et sans sécheresse les pensées que M. l'abbé Duresnel avait peut-être trop développées. On ne craindra pas d'être comparé à Pope lui-même. On sera charmé d'offrir à son tour quelque prise à la critique, ne fût-ce que pour consoler l'amour-propre de ceux qu'on a pu affliger par des remarques trop rigoureuses. Il est si facile d'être sévère, quand on juge les autres, que nos auteurs devraient nous pardonner ces petits excès de rigueur, d'aussi bon cœur que nous leur pardonnons l'ennui qu'ils nous causent quelquefois. Quoique la vengeance soit un morceau de roi, et que la plupart de ceux que nous critiquons ne soient pas des princes, on croit cependant faire une action juste et honnête, de leur offrir de temps en temps des moyens de se venger, et on s'amusera du plaisir qu'ils y prendront. On serait curieux sur-tout de leur montrer le double avantage qu'un bon esprit peut tirer de la critique, en profitant des observations qui sont justes, et en pardonnant celles qui ne le sont pas. Au reste, on n'a recherché d'autre avantage, dans ce léger essai, que celui de rendre l'original vers pour vers, espèce de combat que nos traducteurs paraissent décliner avec trop de soin. J'avoue que notre langue se plaît dans une abondance harmonieuse, et qu'elle évite cette brièveté d'oracle qui est comme avare des mots. Le style sentencieux n'est pas poli; mais d'ailleurs, nous ne manquons pas d'écrivains qui ont su allier la précision à la profondeur, et ce qui est plus rare, la grâce à l'énergie.

Pour satisfaire pleinement au défi du comte de *Roscommon*, on peut comparer ce que Pope dit de la grandeur et de la misère de l'homme, dans son poëme, à ce que Pascal en avait dit avant lui,

Digitized by Google

dans ses *Pensées*. L'imitation est visible, et malgré l'avantage que donne la poésie de renfermer ses idées dans un tour plus hardi, j'ose dire que le prosateur français paraîtra infiniment plus précis et plus nerveux que le poète anglais. Il n'y a point ici d'illusion à craindre. Ces sortes de comparaisons mettent la force et la foiblesse sous les yeux du lecteur instruit.

Pope expose, au commencement de son poëme, l'impuissance où est l'homme de juger Dieu et ses ouvrages, et voici comment il s'exprime :

Say first, of God above, or Man below,
What can we reason, but from what we know!
Of Man, what see we but his station here,
From which to reason, or to which refer?
Thro' worlds unnumber'd tho' the God be known,
'Tis ours to trace him only in our own.
He, who thro' vast immensity can pierce,
See worlds on worlds compose one universe,
Observe howe system into system runs,
What other planets circle other suns,
What vary'd being peoples ev'ry star,
May tell why heav'n has made us as we are.
But of this frame the bearings and the ties,
The strong connections, nice dependencies,
Gradations just, has thy pervading soul
Look'd thro'? or can a part contain the whole?
Is the great chain, that draws all to agree,
And drawn supports, upheld by God, or thee?

On peut rendre ainsi ce morceau de métaphysique, en s'assujétissant rigoureusement à l'ordre des idées.

Non, de l'homme ou de Dieu tu ne peux raisonner
Que sur ce que ta vue en a su discerner :
Et que voit-on de l'homme, ici, que sa demeure?
Dans les mondes épars, si Dieu brille à toute heure,
C'est dans le nôtre seul que tu dois le chercher.
L'Être à qui les Enfers ne peuvent rien cacher,
Qui des globes unis voit l'assemblée entière,
Observe leurs rapports, leur marche régulière,
Qui compte les soleils dans l'espace allumés,
Peut seul dire pourquoi le ciel nous a formés.
Mais les supports puissans de ce vaste assemblage,
Ses nœuds fins et secrets, sa gradation sage,
Se sont-ils dévoilés à tes regards surpris?
Ce grand tout, dans un point, peut-il être compris?

Digitized by Google

La chaîne, par qui seule il faut que tout se tienne,
Est-ce la main de Dieu qui la porte, ou la tienne ?

Maintenant écoutons Pascal, et voyons lequel dit plus de choses en moins de mots.

« Tout ce que nous voyons du monde, n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part.

» Qu'est-ce que l'homme ?.... Son intelligence tient dans l'ordre des choses intellectuelles, le même rang que son corps dans l'étendue de la nature, et tout ce qu'elle peut faire est d'apercevoir quelqu'apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connaître ni le principe ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches ? L'auteur de ces merveilles les comprend, nul autre ne le peut faire. »

Je pourrais montrer, dans le poëme de Pope, plus de vingt passages qui ne sont que le développement de cette idée que Pascal a resserrée dans ces termes. « L'homme est un néant à l'égard de » l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu » entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des » deux extrêmes; et son être n'est pas moins dis- » tant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où » il est englouti». Il semble qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme d'avoir des pensées et des expressions plus fortes. La conséquence que Pascal tire de ce passage n'est pas moins admirable. « Qui se » considérera de la sorte, dit-il, s'effrayera sans » doute de se voir comme suspendu dans la masse » que la nature lui a donnée, entre ces deux » abymes de l'infini et du néant, dont il est égale-

Digitized by Google

» ment éloigné. Il tremblera dans la vue de ces » merveilles; et je crois que sa curiosité se chan- » geant en admiration, il sera plus disposé à les » contempler en silence, qu'à les rechercher avec » présomption. »

On ne considère point ici l'*Essai sur l'Homme* dans la partie systématique: sa pensée fondamentale pouvait être mise dans un plus beau jour, si elle eût été développée dans une suite d'idées générales qui ne sont point du domaine de la poésie. L'air de nouveauté et de hardiesse que Pope a su donner à sa versification, en traitant une question de métaphysique, a ébloui quelques personnes, qui, ravies de composer des vers abstraits, se sont crues dans une élévation d'où elles pouvaient regarder en pitié le bon sens des anciens.

M. de Voltaire n'a pas eu assez de goût pour résister à une tentation si dangereuse: son exemple est une grande leçon. Il suffit de lire quelques-uns de ses vers pensés qui lui paraissaient si beaux, pour juger combien Horace et Boileau les auraient trouvés ridicules. Il commence un de ses poëmes philosophiques par cet étrange raisonnement, où il qualifie Dieu d'*Être inconnu*:

Soit qu'un être inconnu, par lui seul existant,
Ait tiré depuis peu l'univers du néant,
Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle,
Qu'elle nage en son sein, ou qu'il règne loin d'elle;
Que l'ame, ce flambeau souvent si ténébreux,
Ou soit un de nos sens ou subsiste sans eux,
Vous êtes sous la main de ce maître invisible!

Entendra cet argument qui pourra. Je ne vois là ni métaphysique, ni poésie, mais un monstre bâtard et impuissant, né de leur assemblage. Plaisant docteur, qui prétend nous démontrer, par des rimes, que *si la matière nage dans le sein d'un être inconnu, nous sommes sous sa main*, nous qui sommes matière. Il n'y a à cela qu'une

Digitized by Google

petite difficulté, c'est de savoir comment on peut tout à-la-fois être sous la main de quelqu'un et nager dans son sein. Chaque vers deviendrait une source de disputes et de ridicules. Tout le monde écoute avec respect un grand poète, qui, couvrant d'un style divin des idées reçues de toute la terre, paraît l'organe inspiré de la vérité. Mais on se plaît à arrêter sur chaque mot un rimeur assez vain pour croire qu'il a sondé les abymes de l'infini, parce qu'il a ramassé des questions obscures qu'il est incapable de résoudre. Quoique l'écrivain en vers ne doive pas négliger de parler à la raison, parce que son ministère est de donner plus de lustre et d'autorité aux grands principes de la morale, cependant comme il se propose moins d'éclaircir que d'orner la vérité, sa principale étude est le soin du style qui s'adresse à l'imagination. On verra par la suite que Pope ne l'a pas négligé, sur-tout dans ses autres ouvrages, et que c'est le fondement le plus sûr et le plus brillant de sa réputation.

CH. D.

Œuvres d'Horace, traduites en vers par *Pierre Daru*, de l'Institut de Bologne, de la société Philotechnique, de celle des Sciences, etc. Nouvelle édition, corrigée. Deux volumes in-8°. Prix : 9 fr., et 12 fr. par la poste. A Paris, chez *Levrault, Schoël* et compagnie, rue de Seine Saint-Germain ; et chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

De tous les paradoxes poétiques qu'on a avancés dans ce dernier siècle, il n'en est peut-être pas de plus faux que celui par lequel on cherchait à établir la supériorité des traductions en prose sur les traductions en vers. Une femme

Digitized by Google

d'ailleurs fort estimable, la savante madame Dacier, a soutenu le paradoxe contre Pope avec cette aigreur et cette animosité trop communes aux érudits. Personne ne s'étonnera que le froid et méthodique Lamotte ait été un des partisans les plus outrés de cette nouvelle doctrine; mais si la traduction en prose de madame Dacier est un des meilleurs argumens en faveur des traductions en vers, il faut convenir que la traduction en vers de Lamotte est à son tour un de ses meilleurs argumens en faveur des versions en prose. Homère est également méconnaissable sous la plume de l'un et l'autre traducteur. Cependant l'ouvrage de madame Dacier est de beaucoup préférable à celui de l'académicien sacrilége, qui ne rougit pas de réduire à moitié le chef-d'œuvre de ce divin Homère qu'il n'entendait pas.

Après le paradoxe dont nous venons de parler, un des plus absurdes sans contredit est celui de Voltaire sur les traductions en général. Cet écrivain prétend quelque part que rien ne prouve tant en faveur d'un ouvrage, que de voir qu'on le traduise dans plusieurs langues. Voltaire avait ses raisons pour parler ainsi. *La Henriade* venait d'être traduite dans presque tous les idiomes de l'Europe. Il s'ensuivait de ce principe que le mérite de *la Henriade* ne pouvait plus être contesté. Il est vrai que si l'on n'eût craint de s'exposer aux plus grossières injures, on aurait pu représenter au philosophe de Ferney que *la Pucelle* de Chapelain avait joui du même honneur, outre les dix éditions qui en avaient été faites en France. Ce poëme, encore aujourd'hui, jouit de quelque considération en Portugal et en Espagne, et un voyageur de mes amis m'a assuré qu'on en faisait toujours grand cas dans la Haute-Saxe et dans plusieurs cercles de l'Allemagne; tant le goût des étrangers doit être consulté en fait de littérature nationale. A ce

Digitized by Google

compte, Lafontaine, qui bien loin d'être traduit n'est pas même entendu par nos voisins, serait fort au-dessous de Chapelain, et madame de Sévigné, dont les littérateurs tudesques trouvent la réputation bien exagérée, le céderait à M. Mercier, traduit et lu, comme on sait, dans toute la Westphalie. Il serait plus vrai de dire que dans toutes les langues les ouvrages où le sceau du génie a le plus appuyé, sont toujours les plus difficiles à être traduits, et que la meilleure traduction, quelle que soit son utilité, est nécessairement inférieure à l'original. Pour moi, j'ai parcouru par curiosité la plupart des traductions, soit en vers soit en prose, que les étrangers s'imaginent avoir des chefs-d'œuvre de Molière, et j'avoue que rien ne m'a paru plus froid et moins ressemblant; mais si un auteur moderne perd tant à passer dans une langue moderne, qu'on juge de la difficulté de rendre un auteur ancien avec un idiome moderne. Les obstacles qui naissent de la différence des langues ne sont pas les seuls à vaincre. Si l'écrivain que vous traduisez est un homme de génie, les difficultés deviennent insurmontables: elles sont, il est vrai, plus ou moins grandes suivant le genre où il s'est exercé. On conçoit, par exemple, qu'un historien perde moins à être traduit qu'un orateur, et un écrivain en prose moins encore qu'un écrivain en vers; mais parmi ces derniers, il est bien des distinctions à faire. Les poètes dramatiques et les poètes épiques peuvent attacher, dans une traduction, par la beauté du plan, par l'intérêt des situations et la force des caractères. Mais les poètes lyriques, par exemple, privés de tous ces appuis, ne peuvent se soutenir dans une langue étrangère. Leurs pensées ne sauraient se passer d'images, et les images s'effacent et se décolorent en passant d'un idiome dans un autre. Ces auteurs sont alors pour nous des étrangers qui

Digitized by Google

se donnent bien à entendre, mais qui ne s'expriment point. En un mot, ils ne peuvent se passer d'harmonie, et l'harmonie s'évanouit complétement dans le vague d'une paraphrase; car les traductions en prose, quoi qu'on en dise, ne sont pas autre chose. Voilà pourquoi tout le monde lit Homère et Sophocle, et que ce poète admirable, à qui la Grèce dressa des statues, décerna un siége d'or dans les temples des Dieux, ce poète, dont un vainqueur irrité respecta la demeure, alors même qu'il ne respectait plus rien, en un mot, Pindare est de tous les génies de l'antiquité celui dont les ouvrages ont le moins de lecteurs.

Mais si de tous les poètes, les lyriques sont les plus difficiles à traduire, Horace est sans contredit celui de tous dont la traduction offre le plus de difficultés. Quelle prodigieuse variété de talent ne supposent pas les compositions de ce poète! Il règne dans ses ouvrages un mêlange de force et de grace, d'enjouement et de sensibilité, de réserve et d'abandon, qu'on ne rencontre point ailleurs. On a beaucoup admiré l'art avec lequel il a su se composer un coloris des diverses couleurs de Pindare, d'Alcée et de Sapho; mais l'habileté avec laquelle il sait allier les dogmes sévères du Portique et la morale de Zénon aux préceptes d'Epicure, n'est pas moins admirable. Quel stoïcien a parlé jamais un plus beau langage que notre poète dans cette ode : *Æquam memento rebus in arduis servare mentem*? Anacréon n'a pas mieux chanté les plaisirs des sens que le lyrique romain. Où trouve-t-on une philosophie plus douce que dans les Epîtres d'Horace; une plaisanterie plus spirituelle que dans ses Satires? Où trouve-t-on enfin plus d'imagination, de graces, d'esprit et de sel que dans les *Œuvres* de ce poète vraiment inimitable?

Il était naturel qu'on cherchât à faire passer dans notre

Digitized by Google

langue un auteur dont la lecture offre tant d'agrément et d'instruction : aussi le nombre des traducteurs d'Horace est-il fort grand. Les Italiens, les Allemands et les Anglais ont des traductions en vers de la plupart de ses ouvrages. Creech et Francis, chez ces derniers, jouissent de quelque considération ; mais on ne lit guère plus chez nous que les versions en prose de Dacier et de Lebatteux ; encore celle de Dacier n'est-elle recherchée que pour les notes. La traduction de Lebatteux est froide, sans couleur. Ceux qui ne connaissent Horace que d'après elle, s'étonnent avec raison de la réputation dont ce poète a joui. Quant à la version de l'infatigable abbé de Marolles, elle n'est feuilletée que par ceux qui ont besoin de quelques exemples de style plat et ridicule ; et en effet, sous ce rapport, il faut convenir qu'il est peu d'ouvrages plus satisfaisans.

L'auteur de la traduction dont nous annonçons au public une édition nouvelle, pouvoit assurément, sans être accusé d'amour-propre, prétendre faire mieux que ses prédécesseurs. Le but de cet extrait est de mettre le public à même d'en juger. M. Pierre Daru, dont les principes sur les traductions en prose sont sans doute conformes aux nôtres, a senti que pour traduire un poète, et sur-tout un poète lyrique, on ne pouvait se passer du secours de la poésie. Aussi la traduction qu'il nous donne est-elle en vers, et à nos yeux c'est déjà un grand avantage. Du moins ne contestera-t-on pas que si le mérite se mesure par la difficulté, le nouveau traducteur ne l'emporte par cela seul sur ceux qui l'ont précédé. Quoique l'ode 13e ne soit pas du nombre de celles qui nous ont paru le plus heureusement traduites, nous allons cependant la rapporter pour qu'on puisse la comparer avec les autres versions. Afin de faire sentir la seule supériorité que donne l'organe musical de la versi-

Digitized by Google

fication, M. Daru s'est attaché à rendre cette ode stance par stance.

Quand je t'entends louer, Lydie,
Les traits d'Hylas et ses beaux yeux,
Le levain de la jalousie
S'élève en mon cœur furieux.

Cùm tu, Lydia, Telephi
Cervicem roseam, cerea Telephi
Laudas bracchia, væ! meum
Fervens difficili bile tumet jecur.

Les vers de M. Daru ne rendent que faiblement l'original, on ne peut se le dissimuler. Le *cervicem roseam, cerea bracchia* ne se retrouvent point dans *les traits d'Hylas et ses beaux yeux.* Un air de dépit et de jalousie se fait déjà sentir dans cette affectation avec laquelle le poète répète le nom de son rival :

. . . . . Telephi
Cervicem roseam, cerea Telephi
Laudas bracchia.

C'était un trait de naturel et de vérité qu'il fallait chercher à conserver. Les traducteurs en prose ne l'ont sans doute pas senti, ou ils n'ont vu dans cette répétition qu'une négligence. « Oh! Lydie, s'écrie Horace, lorsque vous » me vantez le teint charmant de Télephe, les bras caressans de ce Télephe, qui, dites-vous, égalent en blancheur » la cire la plus pure, *cerea bracchia*..... »

Les vers de M. Daru pâlissent un peu à côté de l'original. Mais, je le répète, je n'ai point choisi cette ode précisément pour donner une idée du talent du traducteur, mais pour montrer l'avantage de la versification, même lorsqu'elle est faible, sur la prose j'oserai même dire la mieux écrite. Bien entendu que ceci ne doit s'appliquer qu'à la traduction des poètes lyriques.

Ma raison s'égare et chancelle,
Mon teint paraît plus animé,

Digitized by Google

Et mon trouble secret décèle
Le feu dont je suis consumé.

Tunc nec mens mihi, nec color
Certa sede manet; humor et in genas
Furtim labitur, arguens
Quam lentis penitus macerer ignibus.

Ce dernier vers est d'une énergie admirable. Rien de plus commun, au contraire, *que le feu dont je suis consumé :* on le trouve dans tous les romans. Horace, par ces trois mots, *lentis macerer ignibus,* « le feu lent qui me fait maigrir, » Horace peint d'un seul trait les ravages de cette passion terrible qui, lorsqu'elle est malheureuse et dédaignée, finit souvent par jeter dans le marasme et dans la consomption.

Je frémis de penser qu'il ose
Meurtrir tes charmes ravissans,
Et sur une bouche de rose
Imprimer des baisers brûlans.

Uror, seu tibi candidos
Turparunt humeros immodicæ mero
Ricæ, sive puer furens
Impressit memorem dente labris notam.

Je frémis de penser ne rend certainement point l'énergie d'*uror*; *charmes ravissans* est une de ces expressions vagues qui ne peignent rien. Le mot d'Horace est d'un amant bouillant de desir plus encore que de jalousie, *candidos humeros ;* mais il est possible que cette expression ait paru trop libre au traducteur. Nous sommes loin de lui faire un reproche de sa retenue. C'est sans doute pour la même raison qu'il a substitué avec goût à l'image trop licencieuse que présente le vers latin

Impressit memorem dente labris notam ;

celle-ci qui n'est pas moins voluptueuse :

Et sur une bouche de rose
Imprimer des baisers brûlans.

Digitized by Google

On sait que la langue latine a des mots d'une luxure excessive. Un traducteur français ne peut ni ne doit chercher à les rendre. Le respect pour le goût, et le respect pour les mœurs, le dispensent également d'être fidèle.

Ne crois pas fixer, ô Lydie!
Cet amant qui, dans sa fureur,
Mêle du fiel à l'ambroisie
Dont il s'enivre sur ton cœur.

Non, si me satis audias,
Speres perpetuum dulcia barbare
Laedentem oscula, quæ Venus
Quintâ parte sui nectaris imbuit.

Il y a une antithèse de fort bon effet dans *dulcia barbare.*, .. *Si me satis audias*, si toutefois vous daignez m'en croire... ô Lydie!.. est un trait qu'on aurait dû conserver. Ce doute est tout-à-fait naturel à un homme qui ne se croit plus aimé de sa maîtresse. Quant au dernier vers, il est intraduisible.

Oscula quæ Venus
Quintâ parte sui nectaris imbuit.

« Des baisers que Vénus a imbus de la quintessence de son nectar. »

Heureux qui, dans sa douce ivresse,
Exempt de tout jaloux transport,
Entre les bras de sa maîtresse,
Sans y penser attend la mort!

Felices ter et amplius
Quos irrupta tenet copula, nec malis
Divulsus querimoniis,
Supremâ citius solvet amor die.

Qui ne sent ce que cette stance d'Horace a de tendre et de délicat? elle semble d'abord n'être pas liée à celles qui précèdent. L'amour-propre du poète offensé ne lui permet pas de dire : « Ah! Lydie, je t'en conjure, laisse-» là cet amant barbare qui, dans sa fureur sacrilége,

Digitized by Google

» ose outrager tes charmes délicats : tu trouveras en » moi un amant exempt de jalousie, et qui ne cessera » de t'adorer qu'en cessant de vivre. Est-il en effet rien » de plus heureux qu'une union toujours paisible? » Voilà quelle est l'intention du poète, mais un amant dont l'orgueil est blessé ne descend pas tout de suite à la prière. Ne pouvant résister à sa tendresse, il s'exprime d'une manière vague et générale qui ne le compromet point.

Felices ter et amplius,
Quos irrupta tenet copula, nec malis
Divulsus querimoniis
Supremâ citius solvet amor die.

Heureux, dit-il, deux amants, ... *felices* au pluriel, et non pas *felix*, comme traduit M. Daru. L'application aurait été trop directe, et Horace évite de s'expliquer positivement, dans la crainte de se voir dédaigné. Le dernier vers semble avoir été pris à Tibulle lui-même : *ultima supremâ si citius solvet amor die.* » Le lecteur a dû voir que nous ne nous sommes pas dissimulé les taches des vers de M. Daru ; mais de quelque faiblesse que soit cette traduction comparée à l'original, toujours est-il vrai que l'harmonie du mètre, le retour des stances, le mélange des rimes, lui donnent un bien grand avantage sur les versions en prose, et c'est ce que nous voulions principalement prouver. S'il ne s'était agi que du mérite de M. Daru comme traducteur, nous aurions pu citer plusieurs odes qui nous ont paru assez heureusement imitées. L'ode d'Horace à sa bouteille, par exemple, mérite d'être connue.

O nata mecum consule Manlio !
O ma chère contemporaine,
Compagne de mes premiers ans !
De ta demeure souterraine
Sors après quarante printemps.

Digitized by Google

Bouteille long-temps délaissée,
Sous ton étiquette effacée
Tu gardes un vin précieux;
Ton sein renferme la sagesse,
Les plaisirs, l'amoureuse ivresse,
Et le sommeil des paresseux.
Digne d'embellir cette fête,

Montre-toi dans ce jour heureux;
Viens, parais, mon ami s'apprête
A sabler mon vin le plus vieux.
Ne crains pas que la main ingrate
D'un triste élève de Socrate
Te repousse de ce festin.
Il sait que Caton, ce vieux sage,
Réchauffa souvent son courage
Dans une coupe de bon vin.

Ces deux strophes ont un air d'aisance et de facilité qui ne se ressent point du tout du travail qu'exigent les traductions. Cette expression d'Horace : *Socraticis madet sermonibus*, est d'une beauté remarquable. Il est naturel que le poète, faisant des vers à sa bouteille, se serve de métaphores qui rappellent la table et le vin : *madet* aurait mérité d'être conservé. Quant à ces vers :

Narratur et prisci Catonis
Sæpe mero caluisse virtus,

M. Daru les a aussi bien rendus qu'on pouvait le faire, sans copier ceux de J. B. Rousseau.

La vertu du vieux Caton
De Falerne enluminée.

L'image de Rousseau est encore plus hardie que celle d'Horace. Nous pourrions citer plus d'un exemple comme celui-là, pour consoler un peu ceux qui ne cessent de se plaindre de la timidité de notre langue. Je reviens à la traduction de M. Daru :

Par une douce violence,
De nos sages les plus discrets,

Digitized by Google

Ton nectar met en évidence
Les graves soins et les secrets.
Par toi l'espérance ranime
L'homme que le malheur opprime,
Et lui fait défier le sort;
Par toi, retrouvant son courage,
Le pauvre, au sein de l'esclavage,
Brave les tyrans et la mort.

Tu spem reducis mentibus anxiis
Vires que, et addis cornua pauperi
Post te neque iratos trementi
Regum apices neque militum arma.

L'image qu'offrent ces mots: *addis cornua pauperi*, serait basse partout ailleurs. Ici elle ne blesse point le goût, parce qu'elle est à sa place dans un sujet aussi enjoué.

Que rivaux du fils de Latone,
Cent flambeaux nous rendent le jour,
Accourez, amant d'Erigone;
Avec les trois sœurs de l'Amour,
Pendant cette nuit tutélaire,
Venez, déesse de Cythère,
Prolonger cet heureux festin,
Et qu'on nous y retrouve encore
Au moment où la jeune Aurore
Lancera les feux du matin.

Te Liber, et si læta aderit Venus,
Segnesque nodum solvere Gratiæ,
Vivæque producent lucernæ,
Dum rediens fugat astra Phœbus.

Comment rendre ce vers plein de grace et de volupté:

Segnesque nodum solvere Gratiæ?

Voilà de ces traits qu'on rencontre à chaque page dans Horace, et qui feront toujours le désespoir des traducteurs. On peut faire passer d'une langue dans une autre, une image forte, une expression sublime, mais la grace est intraduisible. Au reste, cette ode de M. Daru n'est pas la seule que l'on puisse citer avec éloge. Sa traduction est

Digitized by Google

loin sans doute de réfléchir toutes les beautés d'Horace, et nous pensons que M. Daru a trop de goût pour croire même que cela soit possible. « Je n'ai pu espérer, dit-il dans » la préface qui est en tête de la nouvelle édition qu'il pu- » blie, je n'ai pu espérer que ma traduction facilitât la lec- » ture de ce poète à ceux qui n'entendent qu'imparfaitement » la langue qu'il a maniée avec tant de grace; mais j'ai fait » bien des efforts pour en donner quelque idée aux gens » du monde, et pour en retracer le souvenir aux gens de » lettres. » On voit que le traducteur est bien loin de se dissimuler les difficultés de son entreprise, et sur-tout bien éloigné de ce ton de confiance et de présomption si fort à la mode aujourd'hui. Nous pensons qu'à peu de chose près, M. Daru a rempli le but qu'il s'était proposé : les hommes de lettres lui sauront gré de l'admiration qu'il a vouée à Horace, et les gens du monde ne manqueront pas d'enrichir leurs bibliothèques de cet ouvrage, fait pour y occuper un rang distingué. Quant à nous, nous n'avons pu parler que des odes, les satires et les épîtres ne nous étant point encore parvenues. Cette dernière partie de la traduction de M. Daru sera pour nous le sujet d'un nouvel article dans le *Mercure* prochain.

J. Batinbert.

Irons-nous à Paris ? ou *la Famille du Jura*; roman plein de vérités. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez *Déterville*, libraire, rue du Battoir, n°. 16; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Le titre de ce roman est original; l'auteur annonce qu'il est plein de vérités, et nous prions nos lecteurs de

Digitized by Google

remarquer que ce mot est mis au pluriel, ce qui signifie que la partie fictive de l'ouvrage n'a servi que de prétexte pour rappeler des faits incontestables, chose toujours facile quand on sait observer et qu'on a de la bonne foi: au contraire, si le mot vérité était au singulier, il signifierait que l'auteur est toujours resté dans la vraisemblance des caractères mis en jeu. Ce talent étant rare et n'appartenant qu'aux écrivains du premier mérite, tous les romanciers essayent de s'en approcher, mais aucun ne se vante d'avoir réussi avant que le public ait prononcé sur son ouvrage: nous faisons cette observation pour mettre l'auteur à l'abri de tout reproche de vanité.

La partie dramatique de cet ouvrage est très-simple. Une famille de Francs-Comtois, composée de sept personnes, reçoit de son chef la proposition de venir à Paris pour les fêtes du couronnement, sous la seule condition que dans cinq jours, à sept heures du matin, chacun sera prêt, sans qu'il s'établisse aucune discussion à cet égard. Le refus d'un seul membre de la famille doit suffire pour faire renoncer à ce voyage.

Des sept personnages, l'un est déjà décidé; c'est celui qui fait la proposition. Sa femme étant toujours de l'avis de la majorité, ne fait craindre aucune opposition; sa fille unique, qui a l'espérance de devenir à Paris l'épouse de celui qu'elle aime depuis long-temps, a donné sa voix d'avance; reste donc, 1°. un oncle paternel, patriote énergique; 2°. une tante, vieille fille, politique et dévote; 3°. un cousin, émigré, rentré dans ses foyers avec un honneur intact, et quelques dispositions à la philosophie de Kant; 4°. un oncle maternel, savant du pays, et rempli de respect pour l'autorité du passé. Si l'auteur eût mis ces quatre personnages en présence, s'il les eût fait discuter ensemble les motifs pour ou contre le voyage à

Digitized by Google

Paris, il aurait jeté pour un siècle la division dans cette famille de bonnes gens ; aussi a-t-il eu le soin de les isoler, et de leur faire donner leur avis chacun séparément. Par ce moyen bien simple, et qui prouve un peu contre la nécessité des assemblées délibérantes, il obtient le consentement de tous ; et la famille entière se trouve au rendez-vous fixé, malgré les petites intrigues d'une madame Durenard qui voulait rompre ce voyage, dont le dénouement doit anéantir les projets d'établissement qu'elle a formés pour sa fille. Tel est le fond léger de ce roman très-court ; son but est de prouver que toutes les opinions qui ont divisé les Français doivent se concilier en faveur d'une dynastie nouvelle, qui s'élève pour le bonheur de tous, qui ne reconnaît aucun parti, et qui sauve la France du danger des expériences nouvelles comme du danger, peut-être plus grand encore, d'un retour violent vers le passé.

Mettre en roman un objet aussi sérieux que l'établissement d'une dynastie, un de ces événemens dont notre histoire n'offre que trois exemples en quinze siècles, c'est une idée qui ne peut venir qu'à un Français, et qui ne doit réussir qu'en France. Pourquoi ? C'est qu'avec de l'esprit tout réussit chez nous, et qu'il y a dans ce roman beaucoup d'esprit. L'auteur sait louer, ce qui est très-rare ; il sait aussi critiquer avec finesse, ce qui ne nuit jamais au succès d'un ouvrage. Par exemple, en traçant le caractère du chef de la famille Franc-Comtoise, ami sûr et d'un commerce facile, il ajoute : « Il ne se met jamais » en colère que contre les abbés qui font de l'agriculture » dans leur cabinet. Cette antipathie remonte à quelques » essais malheureux qu'il entreprit à ses dépens, sur la » foi d'une gazette économique qui devait *régénérer* la » surface du globe, et qui ruina modestement un libraire. »

Cette

Digitized by Google

Cette phrase rappelle et l'abbé Beaudeau et l'abbé Roubaud, et même M. Turgot qui fit en grand, à la France, le même mal que la Gazette économique fit dans les petites propriétés de notre Franc-Comtois. En général, l'auteur paraît ennemi né de l'enthousiasme et des manies dans tous les genres; et les traits qu'il décoche à nos prétendus artistes comme à nos singuliers savans, vont tous au but, en laissant à ceux qui en sont atteints la liberté de cacher leur douleur, ce qui distingue la critique de la satire.

Il y a souvent de l'originalité dans les réflexions générales; nous en citerons un exemple:

« Le lecteur aura remarqué que la poste n'arrive dans » la ville dont il s'agit qu'une fois tous les huit jours: » or, a-t-il calculé l'énorme influence que cette seule par- » ticularité doit avoir sur l'esprit des habitans? N'est-il » pas évident que dans les lieux où les nouvelles arrivent » tous les jours, la mobilité des esprits et la légèreté des » jugemens en sont la suite inévitable? Si la résidence » de la famille qui m'occupe est si riche en bon sens et en » mûres réflexions, qu'elle en rende grace à la lenteur » de son messager. A Paris, on pense à la journée; et » dans le Jura, on pense à la semaine. La proportion de » sagesse est de huit à un. Je le dis sans rire, quand on » entreprendra tout de bon la guérison des têtes françai- » ses, la première précaution à prendre sera d'enrayer » la poste. »

Je serais volontiers de l'avis de l'auteur; mais avant de prendre ce parti qui peut avoir de graves inconvéniens dans un pays commerçant, il y a un bon moyen qui dépend entièrement de ceux qui ont quelqu'influence sur l'opinion publique; c'est de se persuader que ce qui se dit dans tel ou tel salon n'est pas un sujet de conversation

Digitized by Google

pour la France ; or, chez nous, on ne connaît qu'une manière d'arrêter un petit bruit, c'est de le rendre général ; et chaque matin on voit dans les journaux la réfutation d'un fait dont on n'aurait jamais entendu parler....., sans la réfutation, dont le résultat est qu'on s'occupe partout pendant huit jours d'une anecdote vraie ou fausse qui jusqu'alors n'avait guère occupé que les coteries intéressées.

Les raisons que chaque personnage de la Famille du Jura se donne pour venir assister aux fêtes du couronnement, et les motifs de ceux qu'ils rencontrent dans les auberges sur la route, rappellent les bienfaits sans nombre que nous devons au gouvernement protecteur qui a jeté les fondemens de sa durée dès le 18 brumaire. L'émigré rentré, le prêtre revenu des déserts mortels de la Guyanne, le négociant lyonnais, les soldats mutilés au service de la patrie, les partisans nombreux de l'unité du pouvoir n'ont qu'à énoncer leur opinion pour la faire applaudir ; aussi l'auteur n'établit-il à leur égard aucune discussion. Le patriote énergique (bon enfant, puisque pour se mettre à la hauteur il n'a rien oublié, excepté de faire du mal) est le seul qui discute son assentiment au retour vers les anciens principes ; et la manière dont il prétend prouver qu'il n'a jamais varié dans son opinion est tout-à-fait plaisante. Il veut bien *terminer* la révolution, mais il ne veut pas la *détruire* ; ce qui en bon français signifierait qu'il veut bien qu'on réédifie pourvu que l'on admire les démolitions. Au reste, il ne faut pas presser de trop près ceux que l'on veut convertir en politique, car on doit à l'Etat compte de sa conduite et non de ses opinions ; et quiconque se soumet par le fait n'est pas obligé d'expliquer les motifs de sa soumission, sur-tout lorsque cette explication ferait souffrir sa vanité.

Digitized by Google

Cette indulgence que nous professons, et qui est de rigueur toutes les fois qu'un homme ne met pas sa vanité en opposition avec les intérêts de l'état, cette indulgence se retrouve dans chaque page du volume que nous annonçons. L'auteur loue le courage des émigrés qui ont combattu sous les anciennes enseignes françaises, et non sous les drapeaux de l'étranger; il parle des malheurs de la dernière famille régnante avec ce respect dont l'antiquité nous a laissé de si beaux modèles, en expliquant par la fatalité les fautes des grands tombés dans l'infortune. En effet, le système du fatalisme, absurde aux yeux de l'homme instruit, devient admirable quand il sert à couvrir les torts de ceux dont la destinée est accomplie. De cette manière, l'auteur n'a payé le tribut aux malins qu'en généralisant la satire, en la faisant tomber sur des manies étrangères à la politique; il a fait preuve d'un véritable talent en conciliant toutes les opinions qui nous ont tant agités, en les confondant dans une seule pensée qui en effet réunit tous les intérêts: garantie contre le passé, stabilité pour l'avenir. Mais faire d'une pensée aussi sérieuse le sujet d'un roman, tout dire en évitant l'ennui des discussions, nous le répétons, c'est un tour de force qui ne pouvait être exécuté que par un homme de beaucoup d'esprit, et d'un esprit éminemment français: aussi le succès de ce roman ne sera-t-il pas dû entièrement au fond du sujet. Racine et Pradon ont traité Phèdre; et en littérature comme en politique, il ne suffit pas d'être servi par les événemens, il faut encore savoir en tirer parti.

FIÉVÉE.

Digitized by Google

Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.

PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ. (d'Eschyle.)

Il est difficile de caractériser un drame aussi fantastique et aussi extravagant.

La scène est en Scythie, sur un horrible rocher.

La *Force* et la *Violence* ordonnent, au nom de Jupiter, à Vulcain, d'enchaîner sur cette roche Prométhée, pour avoir trop éclairé les hommes. Vulcain exécute cet ordre avec une forte répugnance, et non-seulement des chaînes de fer chargent le malheureux Prométhée, mais il est encore attaché à la roche fatale avec des clous de diamant qui lui traversent la poitrine. Les acteurs se retirent. Prométhée blasphême la tyrannie de Jupiter.

Cependant les filles de Téthys, portées sur les aîles des Vents, viennent former un chœur. Elles annoncent, du fond de leurs grottes marines, qu'elles ont entendu les coups de marteau, et qu'elles apportent des consolations au patient : elles lui demandent la cause de sa disgrace.

Prométhée, dans la situation commode où il se trouve, leur raconte prolixement le bien qu'il a fait aux hommes. Il dit que Jupiter a usurpé le royaume de Saturne; que c'est un tyran qui sera détrôné par un autre dont le nom lui est connu, mais qu'il veut garder secret.

Le chœur lui donne des avis qu'il refuse d'écouter. Sur ces entrefaites, l'Océan arrive monté sur un animal aîlé, dont on ne trouve, ni le nom, ni la description. L'Océan plaint Prométhée et lui offre sa médiation. Elle est rejetée. Après un babil réciproque, l'Océan s'en retourne comme il était venu. Le chœur se lamente, conseille,

Digitized by Google

mais inutilement : il est interrompu par un acteur grotesque, c'est-à-dire par Io, fille du fleuve Inachus, sous la forme d'une vache furieuse. Prométhée, en dépit du clou qui lui perce la poitrine, a la curiosité d'apprendre les malheurs de cette vache. Celle-ci les lui détaille avec beaucoup de talent, et par reconnaissance le patient lui dit la bonne aventure. La vache entre en fureur et s'enfuit. L'opiniâtre Prométhée continue ses blasphêmes ; lorsque Mercure paraît, le somme au nom de Jupiter, d'indiquer celui qui doit détrôner le souverain de l'Olympe, et le menace de catastrophes nouvelles s'il refuse de déférer à cet ordre.

Prométhée rit de la menace, insulte Jupiter et son messager. Le ciel, à l'instant, s'obscurcit, les nuages s'accumulent, l'éclair brille, la foudre éclate. Prométhée se récrie, invoque sa mère Thémis, ce qui termine la tragédie.

Le père Brumoy ne veut absolument pas qu'Io vienne sous la forme d'une vache ; mais Eschyle l'appelle au vers 590..... *bubulis prædita cornibus*, et au vers 675.... *cornutæ*. Le Scolieste, au vers 1090, l'explique de même.

Il était difficile qu'un homme cloué à un rocher où il reçoit des visites, ne gardât pas l'unité des lieux ; néanmoins Brumoy trouve Eschyle admirable dans l'*invention* de cette unité. N. L...

Avis. — M. Rondonneau, propriétaire du Dépôt des Lois, rue Saint-Honoré, n° 75, près Saint-Roch, avec une entrée par la rue de Rivoli, donnant sur les Tuileries, vient de donner un accroissement considérable à cet établissement, l'un des plus utiles qui existent à Paris. Il contient aujourd'hui six vastes salles.

Digitized by Google

Dans la première, destinée pour la lecture des journaux, est placé le buste de l'Empereur sous un arc de triomphe; Des inscriptions rappellent les événemens les plus mémorables de sa vie, et les noms des braves qui ont partagé ses travaux. On y trouve les noms de tous les membres de la légion d'honneur.

La seconde salle contient une collection de tout ce qui a été publié de plus curieux relativement à la révolution, depuis son origine; une bibliothèque de littérature, de sciences et d'arts.

La troisième, une bibliothèque de législation et de jurisprudence.

La quatrième et la cinquième, le dépôt des répertoires et des tables de toutes les lois, de tous les livres, de tous les objets qui sont en vente.

Dans la sixième, on trouvera pendant la durée des fêtes du couronnement une exposition de tableaux et d'objets d'art de la composition d'artistes distingués.

Le prix de la souscription pour MM. les députés au couronnement est de 5 fr., pour tout le temps de leur séjour à Paris. Il leur sera délivré *gratis* un MANUEL IMPÉRIAL, dans lequel se trouveront entr'autres choses les lois relatives à la dignité impériale, un précis des époques célèbres de la révolution. Un répertoire des autorités constituées, des administrations, des monumens les plus dignes de fixer l'attention, avec l'adresse des personnes et des choses. On y trouvera un médaillon destiné à l'inscription du nom de chaque député.

On souscrit à ce Dépôt pour le recueil des lois, discours, rapports et opinions imprimés par ordre du corps législatif. Le prix de chaque volume, de 400 pages, est de 5 f., et 6 f. 25 c. franc de port. On peut souscrire pour deux ou un plus grand nombre de volumes à la fois. Les projets de lois et

Digitized by Google

les discours, imprimés séparément, coûteront 30 cent. la feuille, 20 la demi-feuille, 10 le quart de feuille.

SPECTACLES.

Théatre de l'Opéra-Comique (ci-devant Feydeau.)

Le Chevalier d'industrie.

On peut et l'on doit mettre sur la scène des êtres immoraux. Les plus illustres d'entre les auteurs dramatiques, anciens et modernes, en ont donné l'exemple; et un drame dont tous les personnages seraient des Socrate ou des Caton, pourrait bien endormir les spectateurs. Le contraste du vice ajoute à l'éclat de la vertu : mais il y a des vices si bas qu'ils inspirent le dégoût, et ceux-là ne doivent pas être exposés aux yeux du public, ou du moins ceux qui en sont entachés ne doivent point être les héros d'une pièce de théâtre : tout au plus, peut-on les placer dans un petit coin du tableau (1). Si quelques bons auteurs se sont donné une plus grande licence, ils ont eu tort, et ce n'est pas en cela qu'il faut les imiter. On peut même observer, à leur décharge, que c'est presque toujours à des valets qu'ils ont attribué des tours ou des projets d'escroquerie. Ce n'est guère que depuis la révolution qu'on a vu des chefs de brigands et des escrocs donner leur nom à des ouvrages dramatiques.

Au reste, ce n'est pas ce défaut de convenance qui a fait

(1) Je pense qu'il en est de même des romans. Les *Mémoires du comte de Grammont* me choquent encore plus qu'ils ne m'amusent. Un tel nom ne devait pas être prostitué.

Digitized by Google

éconduire *le Chevalier d'industrie.* Nos mœurs sont si aisées, qu'on ne s'arrête point à de semblables bagatelles : on aurait pu souffrir l'immoralité, on n'a pu résister à l'ennui; c'est là pour les auteurs le crime irrémissible. Le plan ne valait rien, et l'exécution était bien pire.

Madame de Mersanges, jeune veuve, se cache sous le nom de Joséphine; elle est à Paris, dans l'hôtel de l'Univers, à la suite d'un procès. Saint-Léon, logé au même hôtel, en devient amoureux. Cette passion ne convient point aux intérêts de Préval, qui s'est lié avec lui, qui en quatre jours lui a escroqué mille louis au jeu, et compte bien lui enlever toute sa fortune. Pour rompre cette liaison amoureuse, il dresse deux batteries. D'un côté, il persuade à Saint-Léon que Joséphine est d'une humeur très-accommodante, qu'il a eu avec elle d'anciens arrangemens, et qu'elle consent à ce qu'il l'enlève. (Qu'est-il besoin d'enlèvement avec une pareille femme?)

De l'autre, il dit à Joséphine que Saint-Léon a le projet de l'enlever. Pour le faire échouer, il lui propose de la faire conduire dans une maison décente et sûre : Joséphine a démêlé les intentions du fourbe; elle feint d'en être la dupe, et consent à ce qu'il propose. Préval fait en sorte que Saint-Léon soit témoin de la fuite de sa maîtresse. Celui-ci en est au désespoir. Au plus fort de son emportement, elle paraît avec un vêtement plus riche que celui qu'elle avait le matin. C'est la femme de chambre qui a été emmenée. Préval, démasqué, sort en proférant des menaces, et les amans se marient suivant l'usage.

Un valet de Saint-Léon était d'intelligence avec le chevalier d'industrie pour dépouiller son maître : cette basse scélératesse a semblé encore plus dégoûtante que celle du principal escroc.

Ce mauvais canevas n'était couvert par aucune beauté de

Digitized by Google

détail. Au contraire, la broderie le faisait paraître encore plus défectueux. Dans une scène où Préval témoigne à Joséphine l'impatience de la posséder, elle objecte que son père lui destine une autre épouse. « Jamais elle ne m'appartiendra. — La connaissez-vous ? — Je l'ai vue une fois ; je ne l'ai presque pas regardée. — Vous avez eu très-grand tort : vous deviez du moins l'envisager. « Qui croirait que c'était Joséphine elle-même qu'il avait ainsi dédaignée, et à laquelle il avait fait si peu d'attention, qu'il ne la reconnaissait pas ? Cette double invraisemblance a révolté.

On a trouvé aussi très-mauvais le jargon de tripot dont Préval se servait pour enseigner à Saint-Léon le moyen de s'enrichir au Trente et Un. Regnard a cependant employé quelques termes de jeu, et Molière, dans son *Fâcheux*, en racontant un coup de piquet inattendu, a fait un petit chef-d'œuvre de narration. Ce sont donc moins les termes d'argot dont s'est servi le chevalier que leur accumulation, le mauvais emploi qu'il en a fait, et la longueur de la leçon, qui ont déplu. Pendant une scène entière il n'a été question que de rouge, de noire, de gagnante, de paroli, de masse en avant, de martingale ; langage heureusement inconnu à plus d'un auditeur et à plus d'un lecteur. Quelqu'un, qui le comprenait fort bien, s'est écrié dans un mouvement d'impatience : « Voilà une vraie martingale (1) de » sottises. » Le talent de madame Scio, l'intérêt qu'elle inspire, la belle voix de Martin, la naïveté de mademoiselle Pingenet, le naturel piquant de madame Gontier, le jeu très-animé de Jausserand, quelques morceaux agréables de musique, ont cependant soutenu le *Chevalier* jusqu'à la fin ; mais alors on lui a, d'une manière équivalente, intimé l'ordre de ne plus reparaître, et l'auteur a eu le bon esprit de ne pas s'obstiner à le reproduire.

(1) Progression croissante, et toujours double.

Digitized by Google

On dit que la musique est le coup d'essai de deux jeunes gens. On regrette qu'ils aient travaillé sur un sujet aussi ingrat; on a jugé qu'ils promettaient. Je n'ai pas ouï, ou n'ai pas remarqué ces deux vers incroyables cités dans un Journal :

J'ignore quel est le destin
Que le sort me destine.

J'ai retenu ceux-ci qui sont de la même force :

J'en fais l'aveu,
J'aime avec ivresse
Et l'*amour* et le jeu.

Et ce duo chanté par Martin et madame Scio :

Je vous joindrai dans le salon.
— Ah ! monsieur, que vous êtes bon !

Quand on peut se résoudre à faire de la musique sur de telles paroles, la première chose dont on devrait s'occuper, ce serait de les couvrir si bien qu'il fût impossible de les entendre.

ANNONCES.

Guide de l'officier particulier en campagne ; par M. Cessac-Lacuée, conseiller-d'état, président de la section de la guerre, membre de l'Institut national et de plusieurs sociétés savantes, grand officier de la légion d'honneur, gouverneur de l'école polytechnique. Nouvelle édition, revue et augmentée, avec l'agrément de l'Auteur; par M. Mellinet, adjudant-commandant, et sous-inspecteur aux revues. Deux vol. in-8°., avec 18 planches. Prix : 12 fr., et 15 fr. par la poste. Papier vélin, 24 fr., et 27 fr. par la poste.

A Paris, chez Barrois l'aîné, et fils, libraire pour l'art militaire, rue de Savoie, n. 23.

Abrégé de l'Histoire de Russie ; depuis son origine jusqu'à nos jours; précédé d'une notice politique et géographique de la Russie, et suivi d'un précis sur l'Histoire naturelle de ce vaste empire, et de tables chronologiques adaptées à cet abrégé historique. Ouvrage élémentaire, destiné à l'instruction de la jeunesse; par l'abbé Périn. Deux vol. in-12. Prix : 5 fr., et 6 fr. par la poste. A Paris, chez Gide, libraire, rue Christine, n. 3.

Vraie Théorie médicale, ou exposé périodique et développemens de la Théorie de Brown, dite de l'Incitation, d'après les plus célèbres médecins étrangers, avec la critique des traitemens institués selon les théories adoptées et suivies en France par les médecins de

Digitized by Google

ne pays les plus famés; par une société de médecins français et étrangers. Cet ouvrage paraît le premier de chaque mois, à dater du premier vendémiaire an XII. Chaque numéro est composé de cinq à six feuilles in-8°., avec figures lorsque les matières l'exigent. A Paris, chez Allut, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, n. 61, vis-à-vis le Prytanée; et rue de l'Ecole-de-Médecine, n. 36.

Le prix de l'abonnement, pour l'année, est de 12 fr. pour Paris, et de 16 fr. par la poste. Les trois numéros réunis formeront un vol. de 250 à 300 pages. Les douze premiers numéros, complétant 4 vol., se vendent 14 fr. pour Paris, et 18 fr. 50 cent. par la poste.

Méthode pour entendre grammaticalement la langue latine, sans connaître les règles de la composition; par L. Gauthier, avec cette épigraphe :

« Par quel étrange raisonnement s'est-on
» avisé de rendre lourd et difficile ce que la
» nature a eu soin de rendre aisé et expéditif? »

Deux vol. in-12. Prix : 3 fr. cartonné, et 4 fr. par la poste. A Paris, chez l'Auteur, rue de Grenelle-Saint-Germain, n°. 1121; chez Antoine-Auguste Renouard, libr., rue Saint-André-des-Arcs, n°. 42.

Ces deux vol. forment les tomes onze et douze du cours complet de jeux instructifs du même auteur.

Moyens d'exécuter le projet d'embellissemens pour Paris, considéré sous les rapports de la politique et de l'administration publique; dédiés à la nation française, au mois de germinal an XII; par Stanislas Mittié, ancien receveur-général des domaines.

Le meilleur gouvernement est
celui qui est le mieux administré.

Prix : 1 fr. 25 c. et 2 fr. en papier vélin.

A Paris, chez Desenne, libraire, palais du Tribunat, n. 2; l'Auteur, rue du Doyenné, n. 15, près les galeries du Louvre.

Œuvres choisies de Saint-Evremont, faisant suite aux Œuvres choisies de Saint Réal, et précédées d'une notice sur la vie, le caractère et les ouvrages de Saint-Evremont; par H. L. M. Des Essarts. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. et 2 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez H. L. M. Des Essarts, libraire, rue du Théâtre-Français, n°. 9.

Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique, fait par ordre du gouvernement, pendant les années IX et X de la république; avec l'histoire de la traversée du capitaine Baudin, jusqu'au port Louis de l'île Maurice; par J. B. G. M. Bory de Saint-Vincent, officier d'état-major, naturaliste en chef sur la corvette *le Naturaliste*, dans l'expédition de découvertes commandée par le capitaine Baudin. Trois vol. in-8°. de 1350 pages, imprimés sur carré superfin d'Auvergne, avec un vol. grand in-4°. de 58 planches, dont plusieurs sur grand-aigle, dessinées sur les lieux par l'Auteur, et gravées en taille-douce par Adam Blondeau, Fortier, Dorgez, B. Tardieu, etc; contenant des cartes géographiques et physiques, des vues marines, sites, animaux, plantes, minéraux, volcans. Prix : 48 fr. avec l'Atlas cartonné, et 56 fr. par la poste. En papier vélin, 96 fr., sans le port.

A Paris, chez F. Buisson, imp.-libr., rue Hautefeuille, n°. 20.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, *rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Isles-sous-le-Vent. Une tempête, qui a duré trois jours dans ces parages, y a fait périr 274 vaisseaux ou bâtimens appartenans à diverses nations, mais sur-tout aux Etats-Unis d'Amérique.

— De 10 à 12000 personnes qui habitaient Gibraltar, il n'en reste pas 1000. Les troupes ont perdu 500 hommes.

Des bords du Mein. La solennité qui doit avoir lieu à Vienne au sujet de l'hérédité de la dignité impériale dans la maison d'Autriche, est décidément fixée au 8 décembre.

— L'électeur de Bavière, qui s'était proposé de se rendre à Paris pour le sacre et le couronnement de l'Empereur des Français, en est empêché par la grossesse avancée de madame l'électrice. S. A. E. y sera représentée par M. de Mongelas, son premier ministre.

— Nos politiques répètent que la constitution de la république Italienne est sur le point de subir de grands changemens.

— On mande de Rotterdam que le comte d'Artois, sous le nom du comte de Ponthieu, est arrivé à Yarmouth, venant de Calmar. Il était accompagné du chevalier de Puységur et de l'abbé de Latil.

— Des mouvemens insurrectionnels ont éclaté en Irlande, et une gazette ministérielle donne à entendre que des réunions de mécontens continuent d'y avoir lieu. Le gouvernement a besoin de la plus grande vigilance pour y maintenir la tranquillité. — Le parlement est prorogé jusqu'au 3 janvier. — On a lu, dans un conseil tenu dernièrement, un manifeste adressé aux puissances de l'Europe, touchant l'arrestation de M. Rumbold à Hambourg. On ignorait probablement alors qu'il était déjà relâché, grace à la médiation du roi de Prusse.

PARIS.

LES ON DIT.

Sterne a fait, dans son *Voyage sentimental*, la découverte de certains degrés de comparaison qui ont lieu dans notre langue, pour marquer différentes nuances d'étonnement. Les trois mots *on dit*, *on parle*, *on assure* ont également entr'eux la valeur du *positif*, du *comparatif* et du *superlatif*. Ils s'emploient tantôt d'après le degré de

Digitized by Google

probabilité d'une nouvelle, tantôt d'après le degré d'importance que s'attribue celui qui la rapporte, quelquefois même d'après les lieux où elle se répand. Ainsi, *on dit* au café, *on parie* à la bourse, *on assure* dans les bureaux. Les différens quartiers de Paris suivent cette subordination : *on dit* au Marais, *on parie* à la Chaussée d'Antin, *on assure* au *faubourg Saint-Germain*, et même au faubourg Saint-Honoré.

De toutes ces formules, la plus perfide c'est la première, parce qu'elle appartient à la fois à la sottise et à la finesse, à la bonhomie et à la méchanceté, à la naïve crédulité et au mystère artificieux. Quand *on dit*, on ne laisse aucun gage ; quand *on parie*, on laisse au moins celui de quelque argent ; quand *on assure*, on expose un peu une réputation de sagesse ou de véracité. Eclaircissons ceci par des exemples :

On a dit que les jésuites reviendraient en France. De bonnes gens ont *parié* pour ou contre sur ce retour. Puis, on a *assuré*, et l'on sait maintenant qu'ils ne reviendront pas. Quelques sots ont dit : « *On va* » *créer une nouvelle noblesse à laquelle on appliquera les vieux* » *titres de la féodalité.* » Quelques hommes plus dangereux que des sots, ont presque dit : *Je le parie.* Des hommes d'un flegme désespérant se sont contentés de répondre : *La nouvelle est absurde.*

Le sénat s'est assemblé. *On a dit* qu'on allait ajouter aux dispositions du dernier *sénatus-consulte.* On a appris que le sénat avait vérifié les votes sur l'hérédité ; et tout le monde convient aujourd'hui que la majesté des lois fondamentales d'un grand empire consiste dans leur immobilité.

Le corps législatif va s'assembler. Comme on est prompt à s'occuper de mille projets qui n'occuperont l'attention ni du corps législatif ni du conseil-d'état ! Jamais les auteurs de projets ne se crurent plus dispensés d'inventer. Autrefois ils disaient : *On va créer.* Ils disent aujourd'hui : *On va rétablir ;* et pourtant, quoi qu'ils en disent, on *crée*, et l'on ne *rétablit point.* Le chef de la quatrième dynastie ne s'appuie point sur les colonnes brisées de la troisième. Ce qu'a trouvé une vieille sagesse, se modifie encore par des lumières nouvelles. Les institutions essentielles à une *monarchie* prennent un nouveau caractère, quand elles sont appliquées à une *monarchie représentative.*

On rappelle la magnificence, on bannit la profusion. Les récompenses accordées au mérite ne forment point d'exclusion pour le mérite qui s'annonce, et qui bientôt aura des droits à réclamer. La *légion d'honneur* n'a point d'analogie avec une *noblesse féodale*, comblée de priviléges. Les cours de judicature auxquelles on peut encore ajouter de l'éclat, n'ont rien de commun avec les parlemens, qui achetaient le droit de juger le peuple et le roi. Les droits réunis n'ont rien de commun avec la gabelle et les corvées.

Je conclus de ces observations, que chaque fois qu'*on dit* : « *On va* » *rétablir les anciens offices, de vieux titres, d'odieux priviléges,* » *des impôts plus odieux encore*, » il y a mille probabilités *pour parier* et mille faits *pour assurer* que le gouvernement voit avec mépris ces chimères inventées par la mauvaise foi et répétées par la sottise.

J'ai souvent ouï *dire* qu'il était question de lois, de projets, d'établissemens qui pourraient faire souffrir la classe la plus active de la société : de là naissaient encore de frivoles gageures ; mais d'importantes spéculations parmi une classe qui a une activité d'un genre

Digitized by Google

moins utile. J'ai appris ensuite que ces projets étaient tombés, et j'ai entendu *assurer* que dans de telles discussions, l'intérêt du peuple n'était jamais mieux défendu que par le *chef de l'empire*.

— Un rapport imprimé du grand procureur-général impérial, M. Regnaud, de Saint-Jean d'Angely, du 24 brumaire, apprend que deux frères, Daniel et Charles Thum, entretenaient une correspondance criminelle avec M. Taylor, plénipotentiaire anglais près l'électeur de Hesse. Il n'y était question de rien moins que de *finir, par un seul coup* frappé sur la personne de S. M. I., pendant son voyage dans les départemens réunis, ce que MM. Thum appelaient *tous les désastres*. On devait soulever tout le pays conquis. Charles Thum, trahi par son frère, a été arrêté, est convenu de tous les faits démontrés d'ailleurs par ses papiers qui ont été saisis, et les lettres originales de M. Taylor.

— Le présent destiné par la ville de Paris à S. M. I., est, dit-on, un surtout de table en vermeil, du plus grand prix, et en forme de navire.

— S. M. I. est partie pour Fontainebleau, jeudi 1^er^ frimaire. Le pape y devait être le lendemain. S. S. ne sera à Paris, avec l'empereur, que le 6 ou le 7.

— L'électeur archi-chancelier de l'empire Germanique, est arrivé jeudi à Paris. Plusieurs princes de l'Empire y envoient des ambassadeurs extraordinaires.

— Les échafaudages construits dans l'église de Notre-Dame contiendront de vingt-cinq à trente mille personnes. La place des députations des départemens et de l'armée, est fixée de manière qu'elles verront toutes l'Empereur, dont le trône sera élevé à l'entrée de l'église.

— M. de Fontanes est nommé, par S. M., président du corps législatif pour la prochaine session, qu'on croit ne devoir commencer qu'après le couronnement.

— On vient de mettre en vente une nouvelle traduction des *Œuvres de Virgile* (1), par M. Binet, Proviseur du

(1) *Œuvres de Virgile*, traduction nouvelle; par M. René Binet, proviseur du Lycée Bonaparte, ancien Recteur de l'Université de Paris, ancien professeur de littérature et de rhétorique à l'École Militaire, au collége du Plessis-Sorbonne, à l'école centrale du Panthéon; de la société libre des sciences, lettres et arts de Paris; auteur de plusieurs autres traductions. Quatre vol. in-12. Prix : 10 fr., et 14 fr. par la poste

A Paris, chez le Normant, rue des Prêtres S. Germ.-l'Aux., n. 42.

Digitized by Google

lycée Bonaparte, et ancien Recteur de l'université de Paris. Le nom du traducteur, la réputation dont son ouvrage jouissait dans l'école célèbre pour laquelle il a été composé, ne nous permettent pas de douter que nous n'ayons enfin une traduction vraiment classique des œuvres du plus grand des poètes latins. Quelques jours ne suffisent point à l'examen d'un pareil travail; aussi ne pouvons-nous pas encore en parler avec l'étendue qu'exige son importance; mais en attendant, pour faire juger et de son utilité et de son extrême difficulté, nous donnerons aujourd'hui un court extrait de la préface. Nous pensons qu'on retrouvera avec plaisir, dans les passages cités, ce ton de bonté à-la-fois simple et noble, qui n'appartient qu'à la vertu réunie au talent, et qui fait le charme des écrits de Rollin, dont M. Binet fut un des plus dignes successeurs. On va juger si cet éloge est mérité. « L'ouvrage que je livre aujourd'hui » à l'impression est une production de bien des années, à » laquelle le temps n'a pas manqué pour arriver à sa ma- » turité. Puisse-t-il, par sa bonté, mériter le suffrage des » gens de goût, et servir à faire connaître plus parfaite- » ment l'auteur que j'ai osé traduire après tant d'autres!

» Sa première destination ne fut point de paraître au » grand jour; il devait rester dans l'ombre des classes où » il s'était formé peu à peu de ce que pouvait suggérer à » un professeur attentif, dans des explications réitérées » par lui tant de fois, le desir naturel de faire valoir son » auteur, et de se faire valoir lui-même devant une jeu- » nesse intelligente, avide d'apprendre, et déjà capable, » jusqu'à un certain point, d'apprécier l'un et l'autre.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . « On trouve dans les commentateurs » beaucoup d'érudition, beaucoup de recherches savantes; » mais ils discutent froidement, ils se combattent les uns » les autres, et se trompent souvent, chacun suivant leurs » divers préjugés. Il reste encore après eux à démêler ce » qu'il y a d'utile et de vrai dans leurs jugemens et leurs » observations différentes. A qui s'adresser pour les rec- » tifier ou pour les concilier, si ce n'est à l'auteur lui- » même, avec lequel on doit être assez bien familiarisé » pour lire en quelque sorte dans son ame, à force d'étu- » dier, et ses pensées, et la manière dont il a su les » exprimer?

» Quant aux traducteurs, Virgile entre autres n'en a

Digitized by Google

» pas eu jusqu'ici en France dont on fût pleinement satis-
» fait. Les meilleurs ont cru avoir fait beaucoup, en
» faisant mieux que leurs prédécesseurs ; les uns par une
» fidélité plus scrupuleuse, les autres par un style un peu
» plus soigné. Sans les mépriser, j'ai eu mille occasions de
» reconnaître que l'on pouvait mieux faire encore, et c'est
» ce qui a produit, avec le temps, ce nouvel essai. »

On se rappelle que M. Binet, dans la préface de la traduction des Œuvres d'Horace, s'étoit élevé contre les traductions en vers. Sans répéter ce qu'il en a dit il y a vingt ans, il annonce qu'aucune de celles qui ont paru depuis dans ce genre ne l'a fait changer de sentiment. Après avoir donné quelques nouveaux développemens à cette opinion, le savant professeur continue ainsi :

« Quoiqu'il en soit, c'est une traduction en prose que
» je donne au public ; j'ai tâché d'y mettre non-seulement
» la plus grande fidélité possible, ce qui est le premier
» devoir du traducteur ; non-seulement la pureté du lan-
» gage qui en doit être inséparable, mais même toute l'har-
» monie et toute la poésie de style, dont la prose est
» susceptible.

» Je n'ai multiplié les notes, qu'autant qu'elles m'ont
» paru nécessaires pour éclaircir les obscurités, pour faire
» sentir aux jeunes lecteurs la justesse et la liaison des pen-
» sées, la finesse des allusions, les rapports de la fiction
» avec les faits historiques, et avec les loix et les mœurs
» de l'antiquité. J'y ai joint l'analyse de différens morceaux
» de l'Enéide, soit récits, soit discours. Tout aurait mé-
» rité d'être analysé de même ; mais il faudrait y employer
» bien des volumes. Je n'ai voulu donner que des exem-
» ples, laissant à la jeunesse un champ vaste, pour se li-
» vrer d'elle-même à ce genre d'exercice, si propre à dé-
» velopper l'intelligence et à former le goût.

» C'est pour la jeunesse que j'ai travaillé pendant plus
» de quarante années d'enseignement public. Dans le nou-
» veau poste où la bienveillance de S. M. I. a daigné me
» placer je m'applaudis et me félicite de pouvoir encore
» me rendre utile à cet âge intéressant, dont l'instruction
» a été si long-temps l'unique but de mes travaux. Je con-
» tinuerai donc de lui consacrer mes veilles ; et puisque,
» les années, quoique déjà multipliées sur ma tête, me
» laissent encore quelques forces, j'espère ne point ter-
» miner ma carrière, sans lui donner quelque nouvelle
» preuve de mon dévouement. »

Digitized by Google

(N°. CLXXVIII.) 10 FRIMAIRE an 13.
(Samedi 1er Décembre 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ÉPITRE

A MONSIEUR FONTANES,

Après une lecture du Jour des Morts.

J'AI lu..... Du *Jour des Morts* la pompe solennelle,
De l'éternel repos cette image si belle,
M'ont frappé de terreur et d'attendrissement.
J'arrose ce papier des pleurs du sentiment.
Reçois d'un étranger ce tribut volontaire,
O sublime Fontane, il ne peut te déplaire.

Déjà l'esprit séduit par ton style enchanteur,
Je suis de ton tableau tranquille spectateur.
Je vois ces bois jaunis, théâtre de l'automne;
J'entends des flots lointains la chute monotone.
Le vent s'enfle, frissonne, et balance en sifflant
De ces ifs dépouillés le dôme chancelant,

Digitized by Google

Et du mouvant cristal sillonne la surface.
Les cloches d'un long bruit font retentir l'espace :
L'airain, les vents, les flots, tout l'univers d'accord,
Annoncent sourdement la fête de la Mort.
Vers le Temple de Dieu le vieux pasteur s'avance,
Et précède les pas de cette foule immense
De femmes, de vieillards et d'enfans attendris,
Qui vont pleurer leurs sœurs, leurs époux, ou leurs fils.
Sur leurs gonds à grand bruit les doubles portes s'ouvrent.
Les pompes du lieu saint à la fois se découvrent :
Ce lugubre appareil, ces cercueils attristans;
Ces marbres, froids témoins des ravages du temps;
Ces tombeaux qui dans l'air montent en pyramides;
Du frêle art des humains ces monumens solides;
Du contour de la nef l'aspect religieux;
De l'orgue inanimé l'airain silencieux;
A travers les vitraux ce rayon doux et sombre,
Perçant d'un faible jour le voile obscur de l'ombre;
Tout annonce d'un Dieu la suprême grandeur.
Tout est Dieu pour qui sait descendre dans son cœur,
Et de ces longs supports le front inaccessible
Semble opposer, au sein de ce calme paisible,
La vanité de l'homme au néant de la mort.

Touché de ce spectacle, ému d'un saint transport,
Je marche vers la tombe où repose mon père.
Je m'approche, et déjà le marbre funéraire
A frappé mes regards. O brûlant souvenir !
Sentiment précieux qu'on ne peut définir !
Dans mon cœur embrasé quel changement rapide !
Moins prompt est à nos yeux l'effet de ce fluide,
Qui par un tube oblong, sur un cristal porté,
Fait éprouver au loin un choc précipité.
Oubliant aussitôt nos vanités frivoles,
A l'auteur de mes jours j'adresse ces paroles :
« O toi ! depuis douze ans que je pleure toujours;
» En qui j'ai tout perdu, bonheur, espoir, secours;

Digitized by Google

» De qui je foule ici les cendres précieuses,
» Écoute mes accens; vois mes larmes pieuses,
» Et, dans l'éternité si ces mots sont transmis,
» Apprends par ces accens à connaître ton fils!
» De ta mort mon malheur doit dater sa naissance.
» Je ne te dirai point combien dans mon enfance,
» Victime des revers, et jouet des destins,
» Trop jeune pour souffrir, j'ai souffert de chagrins.
» Une secrète horreur enchaîne ma pensée,
» Et met un triple frein à ma langue glacée.
» Cependant par le sort sans cesse ballotté,
» Et d'écueils en écueils cent fois précipité,
» J'ai conservé toujours, à mon devoir fidèle,
» D'un père vertueux l'encourageant modèle;
» Et de tant de dangers si j'ai sauvé mes jours,
» Je te dois tout, mon père, et tout à ton secours.
» Dieu juste! je n'ai pu de ma bouche impuissante
» Elever jusqu'à lui ma voix reconnaissante:
» Trop jeune, je n'ai pu lui prouver tour-à-tour
» Mon timide respect et mon fervent amour;
» Dieu juste, rends heureux mon bienfaiteur, mon père;
» Veuille acquitter pour moi la dette la plus chère:
» Son bonheur fait le mien; je vivrai tout en lui!

» Daigne écouter le vœu que je forme aujourd'hui,
» Ombre auguste! jamais si l'amorce du vice
» Me conduit par degrés aux bords du précipice;
» Si mon cœur, s'enivrant de coupables succès,
» Tombe de faute en faute et d'excès en excès,
» Et que dans mes fureurs cherchant une victime,
» J'ose aimer la vengeance et projeter un crime....
» Ombre auguste! apparais avant qu'il soit commis,
» Et fais tonner ces mots: *arrête-toi, mon fils.* »

Quel frisson me saisit! serait-ce une imposture?
Quelle voix fait au loin entendre un sourd murmure?
Je tremble, je regarde.... Au milieu des tombeaux

Digitized by Google

Tout semble respirer le calme et le repos.
Je vois.... L'illusion a passé comme un songe....
Et mes yeux éclairés regrettent le mensonge.

O toi ! poète illustre ! à qui d'un court bonheur
Je dois, en ce moment, la consolante erreur,
Accepte ce tribut pour tant de jouissance !
Si, dans l'expression de ma reconnaissance,
J'abrège mes discours..... c'est pour relire encor,
Pour relire cent fois *la fête de la Mort.*

J. St. KRAANE.

LE PAYSAGE.

IMITATION DE L'ANGLAIS DE WILLIAM SHENSTONE.

SANS aucun soin, sans nul desir,
Naguère, aux lieux qui m'ont vu naître,
Combien je goûtais de plaisir !
J'aimais à contempler cette scène champêtre,
Et dans ces bosquets enchanteurs
A prolonger mes rêveries;
Pour le nombre et l'éclat des fleurs
Rien, à mon gré, n'égalait ces prairies.

Couronné de bois toujours verts
Dont le sommet perçant la nue
Bornait alors mon univers,
Ce fertile coteau réjouissait ma vue.
D'un roc immense, à gros bouillons,
Cette onde qui se précipite,
A travers de rians vallons
Mon œil charmé la suivait dans sa fuite.

Depuis un mois j'ai, par malheur,
Vu des bergères la plus belle,
Et son image est dans mon cœur.
Je veux chaque matin courir, voler près d'elle;

Digitized by Google

Mais, sur le chemin du hameau
Où vit l'incomparable Estelle,
Cette rivière et ce coteau
Offrent tous deux un obstacle à mon zèle.

A mes yeux ils n'ont plus d'attraits;
Je les aimai, je les abhorre :
Ces flots si purs, ces bois si frais,
Me séparent, hélas ! de celle que j'adore.

Vous aussi, qui de nos séjours
Parez l'intervalle funeste,
Depuis un mois et pour toujours,
Feuillage, fleurs, gazons, je vous déteste.

J. G. L. DE SAINT LÉGIER, *ancien officier d'infanterie.*

LE VERT ET LE BLEU.

FABLE.

IGNORANT l'art de la parure,
En corset vert, jupon et souliers bleus,
La bergère Philis, par cette bigarrure,
Et plus encor par sa figure,
D'un petit-maître avait fixé les yeux.
Il admirait ses traits, sa taille, sa tournure :
« Mais, disait-il d'un air et d'un ton dédaigneux,
» Du bleu, du vert ! fi donc ! quel mélange odieux !
» De ces couleurs la teinte jure. »
La bergère l'entend et répond : « La nature
» En fait souvent, monsieur, un assemblage heureux.
» Eh quoi ! dans nos bois la verdure
» S'unit-elle si mal avec l'azur des cieux ?
» Dans mille fleurs dont j'orne ma coiffure,
» Bouquet bleu, feuille verte, offensent-ils les yeux ? »
— « Non, reprit-il; mais qu'en veux-tu conclure ? »
— « Que vos modes, monsieur, et l'art capricieux
» Ne peuvent pas changer les lois de la nature. »

KÉRIVALANT.

Digitized by Google

ENIGME.

Comme Pallas, je nais armée;
J'ai le manteau de pourpre, et la couronne d'or.
Le soleil à vos yeux étale mon trésor,
Et partout les zéphyrs portent ma renommée.
Sous le plus bel aspect des cieux
Naissent mes beautés souveraines
Que l'on voit s'élever sur la tête des reines;
Mais n'en murmure point, je suis du sang des Dieux.

LOGOGRIPHE.

Lorsque des ennemis on annonce l'approche,
Soudain, sur mes six pieds, je parcours tout le camp,
Et je porte le trouble en ville comme au champ,
Sans craindre qu'en cela j'encoure aucun reproche.
Veux-tu mieux me connaître? aussitôt, cher lecteur,
En retranchant mon chef, j'indique la douleur,
Et me montre souvent aux yeux de l'indigence;
Si tu m'ôtes deux pieds, je sers à ta défense:
Enfin, tu peux en moi, trouver un instrument
Pour t'aider à franchir un fluide élément.

CHARADE.

Je suis couleur de verdure
Dans ce qui fait mon premier;
Quand je suis brillante et pure,
Je ravis dans mon dernier;
Mais rarement je suis sûre,
Dans mon être tout entier.

Par P. Roque (de Brives).

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Lacet*.
Celui du Logogriphe est *Recueil*, où l'on trouve *écueil*.
Celui de la Charade est *Mois-son*.

Digitized by Google

Du Gouvernement considéré dans ses rapports avec le Commerce ; par *François - Louis - Auguste Ferrier*, sous-inspecteur des Douanes à Bayonne. Un vol. in-8°. de 400 pages. Prix : 5 fr., et 6 fr. par la poste. A Paris, chez *Perlet*, libraire, rue de Tournon, n°. 1133 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis le petit portail de l'église.

DEPUIS long-temps j'attendais un bon ouvrage sur l'administration pour développer quelques idées qui font partie des articles que j'ai promis sur la philosophie moderne ; je dois donc commencer par des remercîmens à l'auteur de l'excellent volume qui m'offre l'occasion de m'expliquer à cet égard.

Un des caractères distinctifs de la littérature du dix-huitième siècle, est de s'être livrée à des discussions sur la politique, l'administration, les institutions et les lois, et d'avoir fait entrer dans le domaine de l'imagination des objets qui ne se décident que par l'expérience. Les arts et la poésie reconnaissent un *beau idéal ;* celui-là n'est artiste ni poète, qui ne sent pas toute la valeur de ce mot, et qui croit avoir atteint le but lorsqu'il a servilement imité la nature : en morale même, il y a un *beau idéal ;* car qui peut fixer les bornes de la perfection humaine ? Mais en politique et en administration les faits seuls sont des vérités, et il n'y a rien là pour l'imagination. Jusqu'au règne de la philosophie, on ne parlait du gouvernement et des peuples que dans les livres consacrés à l'histoire ; aussi ne croyait-on pas qu'ils dussent être

Digitized by Google

brillans : on exigeait qu'il fussent instructifs, et que l'auteur ne jugeât point avec les idées de son siècle les faits et l'esprit des siècles précédens. Nos livres sur l'administration, sérieux et en petit nombre, étaient composés par des hommes qui, ayant occupé de grandes places, se contentaient de laisser au public des mémoires positifs sur ce qu'ils avaient fait et vu pendant qu'ils avaient été chargés des intérêts de l'état : en un mot, tous les ouvrages de politique et d'administration écrits en France jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, considéraient notre patrie, non comme un espace de terrain habité par des individus, mais comme une nation ayant des mœurs, des institutions, des lois, une religion, des rivaux, et un caractère.

Tout changea avec la philosophie : la France fut traitée comme une abstraction, et l'on ne reconnut de positif que les principes les plus abstraits. On trouvait admirable qu'un homme en place sût faire des couplets ; mais on le sifflait impitoyablement s'il voulait opposer aux folies nouvelles l'expérience qu'il avait acquise par ses travaux. Défendait-il le gouvernement ? il était partisan du despotisme. Expliquait-il la marche de l'administration ? c'était un esprit faible, asservi par la routine. Dès qu'il avait un titre pour s'occuper de ces matières, on lui refusait le droit d'avoir une opinion, à moins qu'elle ne fût contraire à ses devoirs : dans ce cas, on le déclarait grand homme et partisan des idées libérales. Le privilége de discuter les intérêts des nations devint le partage de ceux qui voulaient se faire un nom dans la littérature : plus ils étaient loin des affaires, plus leur succès était grand, car sur de pareils sujets on n'est jamais plus affirmatif que lorsqu'on ne consulte que son imagination ; et tel homme qui n'aurait pas été capable d'être bailli d'un village, pouvait cepen-

Digitized by Google

dant faire un petit plan de constitution dans lequel les lecteurs trouvaient toujours quelques bonnes idées. A force d'orgueil et de puérilité la politique tomba dans un tel avilissement, que les romans même se l'approprièrent ; et depuis *Télèphe* et *Bélisaire* jusqu'au *Noir comme il y a peu de Blancs*, toutes les questions qui intéressent les nations, toutes les sottises que nous avons depuis entendu proclamer, tous les systèmes que nous avons essayé de réaliser, avaient été traités pour les laquais et pour les femmes-de-chambre par les romanciers : c'est ainsi que la démocratie s'était glissée dans toutes les têtes avant que la désorganisation ne s'introduisît dans l'Etat. Réformer, juger et condamner parut aux écrivains la plus sublime des occupations : sans sortir de Paris, ils se mirent à parcourir l'Europe en profonds observateurs. Tout ce qui les frappait en bien, ils nous l'offrirent de la meilleure foi du monde. D'une ignorance entière sur les vrais intérêts de leur patrie, ils imitaient ces gens qui ne savent leur langue que par habitude : s'ils se mettent à étudier une langue étrangère, ils sont tout émerveillés de voir qu'il y a des règles qui en fixent la marche, et déclarent aussitôt qu'elle est bien au-dessus de celle qu'ils ont apprise sans savoir comment. Autant en est arrivé à nos philosophes, lorsque, cherchant le *beau idéal* de la politique, ils se sont mis à étudier les nations étrangères dans les livres : en découvrant la raison des choses qu'ils apprenaient, ils ont crié au miracle ; et comme ils ignoraient la raison des lois et des institutions de leur patrie, toutes les comparaisons qu'ils ont faites ont tourné à notre désavantage. Avec un peu plus de réflexion ils n'auraient pas été étourdis de l'éloge que tous les peuples de l'Europe font d'eux-mêmes, et des reproches que leurs écrivains adressent aux

Digitized by Google

Français : ne suffisait-il pas à ces nouveaux penseurs de remarquer un semblable accord pour sentir que la nation dont on adoptait les usages et la langue, dont on s'occupait sans cesse même pour l'injurier, et qui ne répondait jamais à ces attaques, jouissait d'une supériorité incontestable. Mais on voulait absolument du neuf en politique : nous en avons eu plus que nous n'en desirions, assez pour nous corriger. Malheureusement il n'en est pas de même en administration; à cet égard nous sommes encore tout anglais.

« Avez-vous lu Smith, m'a-t-on dit souvent? — » Non; mais je connais bien les Mémoires de » Sully. — Lisez Smith. — J'ai étudié les ouvra- » ges de Forbonnais, qui rappellent souvent les » belles ordonnances de Colbert. — Lisez Smith. » — J'ai lu plusieurs fois l'Administration de la » France par M. Necker, ouvrage curieux par » les faits positifs, quoique écrit avec emphase. — » Lisez Smith. — Soit. Mais quelle place a-t-il » occupée en France? — Aucune; c'est un Anglais. » — Eh bien! quelle place a-t-il occupée en Angle- » terre? — Aucune; aussi n'a-t-il pas écrit pour » son pays, mais pour l'Europe entière : lisez » Smith. » J'ai lu Smith, et j'ai été tout étonné de sentir que je le savais déjà par cœur. En effet, tous les ouvrages sur l'administration qui ont paru en France depuis quelques années, les dissertations couronnées par l'Institut, les mauvais principes développés en style plus ou moins mauvais, ne sont que des commentaires, des imitations ou des paraphrases de Smith. En Angleterre, par politesse j'ai voulu parler de lui comme d'un génie, et les hommes de bon sens se sont moqués de moi. Aussi lorsque j'affirme que nous sommes encore tout anglais dans nos livres sur l'administration, je ne veux pas dire que nous soyions partisans de l'ad-

Digitized by Google

ministration anglaise ; mais seulement que nos beaux-esprits économistes ont pris pour législateur suprême un Anglais qui n'a ni influence, ni réputation dans son pays ; et que le ministère s'est amusé un jour à faire commissaire des douanes en Ecosse, positivement parce que son ouvrage entier est dirigé contre toutes sortes de prohibitions, et particulièrement contre les douanes. Smith a accepté la place, pour montrer sans doute que le *beau idéal* en administration ne doit régler la conduite d'aucun homme et d'aucun gouvernement.

S'il fallait prouver, même pour ceux qui croient à la puissance des livres, qu'en administration comme en politique il n'y a que les faits qui méritent d'être comptés, je ferais remarquer que les ouvrages de Sully (1), de Forbonnais, de M. Necker en France, de Davenant et de Stewart en Angleterre, ouvrages qui reposent sur des faits, sont les seuls qui trouvent place dans les bibliothèques, et qui survivent à tous les systèmes. Que sont devenus au contraire les cent mille volumes nés de la doctrine économique du médecin Quesnay? Que deviennent les innombrables dissertations qui naissent chaque jour de la doctrine de Smith? Ces malheureux ouvrages systématiques, qui proclament sans cesse les écarts de l'imagination comme des découvertes lumineuses, tombent bientôt dans l'oubli, quoiqu'ils soient sans cesse vantés à leur apparition. En effet, les journalistes qui n'enten-

(1) Il est bon d'observer que les partisans exclusifs de l'agriculture se vantent d'avoir Sully pour eux, tandis que les partisans exclusifs du commerce le regardent comme un ennemi : le fait est que Sully était étranger à tous les systèmes ; qu'administrant après une longue guerre civile, il devait naturellement ses premiers soins aux campagnes dévastées ; et que confident des projets de son roi, il devait encore remonter l'artillerie et former un trésor avant d'éveiller l'esprit de commerce. Les grands hommes ne sont pas systématiques ; mais les petits esprits aiment à appuyer leurs systèmes sur quelques grands noms.

Digitized by Google

dent rien, qui ne doivent rien entendre à l'administration, se prêtent volontiers à recevoir d'un *ami* de chaque auteur économiste les éloges qu'on insère dans les journaux; et c'est ainsi que les idées les plus fausses s'accréditent sans qu'on puisse en accuser personne. Le gouvernement regarde toutes ces productions avec indifférence, peut-être avec mépris, sans se douter jusqu'à quel point sa marche se trouve souvent embarrassée de la division qui s'établit insensiblement entre l'opinion publique et les principes de l'administration. Cette division, sur laquelle tous les administrateurs pourraient donner des renseignemens curieux, est déjà portée si loin que nous avons entendu un membre d'une de nos assemblées délibérantes, en votant en faveur d'une loi nécessaire proposée par le gouvernement, ajouter qu'il votait comme expérience contre l'utilité de la loi. Comment, après de tels aveux faits à la tribune, peut-on espérer que ceux sur qui la loi doit frapper, et ceux qui sont chargés de la mettre à exécution, la regardent comme respectable?

J. J. Rousseau a déployé toute son adresse (et il en avait beaucoup) pour soutenir qu'un livre ne pouvait jamais occasionner de commotions dans un état, parce qu'on lisait pour soi, dans le silence du cabinet, et que la tranquillité publique n'avait rien à craindre des réflexions de lecteurs qui sont sans cesse isolés. Le sophisme est adroit. J. J. Rousseau cependant savait mieux que personne qu'un livre qui frappe l'imagination devient aussitôt le sujet de toutes les conversations; ceux qui l'ont *lu*, le *prêchent*; et comme toujours les sots qui adoptent de faux principes vont plus loin que l'homme d'esprit qui les a posés, il en résulte qu'un mauvais livre augmente en mal de toutes les discussions qu'il fait naître, sans compter les imi-

Digitized by Google

tations qu'il produit ; car la littérature traîne à sa suite mille affamés du besoin d'écrire, qui ne savent jamais bien que ce qu'ils ont appris la veille, et fondent en conséquence leurs succès uniquement sur les idées qu'ils trouvent en crédit. Cette observation, d'une vérité malheureusement incontestable, explique comment ceux qui ont voulu mettre la philosophie en pratique ont été plus loin que ceux qui l'avaient fondée en théorie, sans que pour cela les maîtres soient en droit de renier les élèves.

Aujourd'hui le gouvernement a un système d'administration aussi parfait que les circonstances le permettent, et qui doit toujours s'améliorer puisqu'il est fondé sur l'expérience, et d'accord avec l'intérêt général de la France ; mais il s'en faut beaucoup que l'opinion publique en administration soit aussi avancée qu'elle l'est en politique. Dans cette première partie, les idées fausses dominent ; on ne rencontre que gens qui vous demandent l'explication de résultats qui les étonnent, parce qu'ils regardent les idées contraires comme des vérités démontrées ; et où ont-ils appris ces vérités ? Dans les livres : hors de là elles n'existent pas.

L'ouvrage que nous annonçons ne pouvait donc paraître dans des circonstances plus favorables. Dès que l'économie politique est à la mode, qu'on ne trouve plus d'hommes assez instruits dans une matière pour oser avouer franchement qu'il en est beaucoup sur lesquelles ils n'ont aucune notion précise, il était pour ainsi dire nécessaire de recommencer à mettre les vérités administratives à la portée de tous les esprits, en opposant sans cesse l'expérience aux systèmes. M. Ferrier avait déjà fait preuve de connaissances positives dans son *Essai sur les Ports francs* (1) ; il est vrai que les

(1) Cet ouvrage se trouve chez *le Normant*.

Digitized by Google

écrivains anglo-économistes, qui n'admettent que le beau idéal, l'ont récusé en lui reprochant d'être sous-inspecteur des douanes, tant ils sont persuadés qu'il faut être étranger à l'administration pour bien écrire sur l'administration. Quant à moi, j'aurai le courage d'en convenir, c'est positivement parce que l'auteur est sous-inspecteur des douanes que je me suis décidé à lire son ouvrage, certain que j'y trouverais du moins quelques faits, et il ne m'en eût pas fallu davantage pour être content. Mais M. Ferrier a surpassé mon attente; et j'ose affirmer que ses lecteurs éprouveront le même effet, malgré les éloges bien mérités que je me plais à lui donner.

Ce volume embrasse tout le système commercial de la France; le style en est pur, et d'une clarté vraiment étonnante : il est impossible de pousser plus loin le talent de la discussion, et d'aborder les difficultés avec plus de franchise. L'auteur a fort bien senti qu'aujourd'hui il y a moins de vérités à établir que d'erreurs à combattre, aussi attaque-t-il Smith corps à corps; et lorsque la lutte le fatigue, il oppose Smith à Smith, montre deux hommes dans le même écrivain; l'un qui dit, l'autre qui contredit; l'un qui observe, l'autre qui imagine; l'un qui s'appuie sur l'expérience, l'autre qui chancelle avec tous les économistes; l'un qui est clair et précis lorsqu'il est dans la vérité, l'autre qui est déclamateur et énigmatique lorsqu'il veut expliquer à ses lecteurs une pensée dont il n'a pas lui-même la conviction. Il est toujours aisé de surprendre en contradiction avec eux-mêmes les écrivains systématiques, parce qu'un système repose plus souvent encore sur une vérité trop généralisée que sur une idée absolument fausse; mais c'est dans les principes fondamentaux de sa doctrine que M. Ferrier pré-

Digitized by Google

sente Smith opposé à Smith, et cette partie de son ouvrage en devient plus lumineuse et plus piquante. Aussi doit-il s'attendre à voir la secte anglo-économiste s'élever toute entière contre lui; car, ainsi que nous l'avons remarqué au commencement de cet article, nos écrivains anti-administratifs ne font depuis long-temps que paraphraser l'écrivain anglais.

On doit rendre à M. Ferrier cette justice que s'il a attaqué le maître avec vigueur, il a ménagé les élèves parmi lesquels on compte des hommes estimables par leur caractère, et respectables par les places qu'ils occupent; mais dans quelles erreurs n'entraîne pas l'esprit systématique appliqué au bonheur des nations! Pour en prendre une juste idée, il faut lire dans l'ouvrage le chapitre de la Fraude. L'auteur y donne l'extrait du Mémoire d'un négociant qui, impliqué dans une affaire de contrebande dont les suites pouvaient être terribles, puisqu'il y avait eu des hommes tués, ne se défendit devant les tribunaux qu'en abordant la question de l'utilité *morale* de la fraude, et en appuyant toutes ses raisons sur des ouvrages avoués, imprimés, loués et vendus publiquement en France. Nous citerons un passage copié fidellement; M. Ferrier a cru ne point devoir nommer l'auteur; nous l'imiterons. « Si l'on venait à bout de » tenir rigoureusement la main à notre tarif, et » d'empêcher absolument la contrebande, les be- » soins du consommateur seraient si loin d'être » satisfaits, les manufactures et les capitaux qui » les font mouvoir seraient si incapables de ré- » pondre à leur demande, que *la crise la plus* » *violente et peut-être le renversement de l'ordre* » *social* devraient s'ensuivre d'une pareille ri- » gueur et de l'état de dénuement où se trouverait » toute la France. » D'où il résulte qu'un con-

Digitized by Google

trebandier est un bon citoyen qui retarde *le renversement de l'ordre social;* il tue des hommes, mais c'est pour éviter *une crise violente* ; il vole l'Etat, il viole les lois, mais c'est pour que *toute* la France ne tombe pas dans un *état de dénuement.* Par ce seul exemple, qu'on juge dans quelles inconséquences tombent nos écrivains anglico-économistes, et quel accord règne entr'eux et l'administration, entre leurs principes imprimés et la probité. Leurs rêveries ne vont à rien moins qu'à ruiner la France au profit de l'étranger.

Nous le répétons, s'il n'était pas à la mode aujourd'hui de parler d'économie politique comme de spectacles, nous appellerions savans ceux qui n'ont jamais rien lu sur cette matière : à cet égard ce sont les livres qui gâtent les idées. Un paysan sait fort bien ce que c'est que l'argent ; un économiste ne le sait plus : si vous l'interrogez, il vous dira que c'est une marchandise ; et si vous lui demandez ce que c'est qu'une pièce de drap, il vous répondra que c'est un capital. Dans ce langage mystérieux, les mots perdent et reprennent leur valeur connue selon le besoin qu'a l'auteur de violenter les expressions pour les ployer à ses idées ; de sorte qu'en supposant qu'il s'entende toujours lui-même, il reste du moins probable que les lecteurs ne le comprendront pas souvent. Pour les adeptes, ils entendent tout; et cela est si vrai, qu'ils vont sans cesse expliquant de mille manières différentes ce qu'ils ont d'abord compris; de sorte que plus les explications se multiplient, et plus la confusion augmente. Croirait-on, par exemple, qu'un homme rempli de bon sens s'est amusé à prouver que par travail non productif, Smith avait toujours voulu dire le travail qui produit ? M. Ferrier a débrouillé ce chaos, non en définissant les expressions consacrées, mais en leur rendant

Digitized by Google

rendant toute leur valeur; en prouvant par l'exemple des administrateurs qui ont laissé des Mémoires positifs que les mots, dans leur ancienne acception, répondent à des vérités d'expérience, et que les gouvernemens qui s'en sont servis jusqu'à présent ne sont pas aussi bêtes que les beaux-esprits économistes essayent de le faire croire. De règle générale, rien ne témoigne davantage en faveur de la vérité d'une idée, que la facilité de l'exprimer, de la prouver dans des termes définis pour tout le monde; et ce talent distingue particulièrement l'ouvrage de M. Ferrier. Il a encore un autre mérite dont nous ne saurions trop le louer, c'est un accord parfait entre les vrais principes de politique et d'administration, et les principes éternels de la morale. Jamais l'auteur ne s'écarte de son sujet, et cependant il est peu d'idées fausses qu'il ne repousse, peu d'idées vraies qu'il ne trouve le moyen d'appuyer. Nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette point de citer les premières pages du chapitre intitulé : *De la France et de l'Angleterre comparées dans l'esprit de leur commerce;* ce morceau est d'un esprit juste, d'un bon écrivain, et d'un Français qui connaît bien les bases de la prospérité de son pays. Peut-être y reviendrons-nous dans un autre numéro : les livres dont on nous accable aujourd'hui sont en général si mauvais, qu'il faut quelquefois retourner sur ses pas pour trouver l'occasion de louer.

L'ouvrage de M. Ferrier est du petit nombre de ceux dont un honnête homme desire le succès; il est si clair qu'il sera compris de tous les lecteurs. Dans un moment où l'on fait de l'économie politique un art mystérieux qui a son langage à part, on ne peut qu'applaudir à la publication d'un livre qui rend à cette science tout ce qu'elle a de positif, et avec lequel les ignorans qui ont si sou-

Digitized by Google

vent raison pourront enfin combattre avantageusement les savans qui presque toujours ont tort.

FIÉVÉE.

De la Peinture, considérée dans ses effets sur les hommes de toutes les classes, et de son influence sur les mœurs et le gouvernement des peuples; par *Georges-Marie Raymond*, ex-professeur de géographie et d'histoire à l'Ecole centrale du département du Mont-Blanc, actuellement professeur de mathématiques, membre associé de l'Académie de Nîmes, et correspondant de l'Athénée de Lyon. Ouvrage qui a obtenu une mention honorable au concours de l'Institut national, de l'an 6. Un vol. in-8°. Prix : 2 francs 50 cent., et 3 francs 25 cent. par la poste. A Paris, chez *Charles Pougens*, quai Voltaire, n°. 10; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

DANS un discours académique on veut toujours présenter des vues nouvelles; fussent-elles hasardées et même fausses, on les adopte pourvu qu'elles soient brillantes. Si l'on était privé de cette ressource, on n'aurait le plus souvent à développer que des vérités rebattues. Voilà un des grands inconvéniens des questions proposées par les académies; souvent ces questions ont été résolues depuis plusieurs siècles : il est alors de toute nécessité que les concurrens se battent les flancs pour trouver du nouveau, de l'original et du piquant. De là une multitude de paradoxes et de redites qui rendent ces sortes d'ouvrages ou dangereux ou insipides. De tous les discours qui ont été couronnés sur la fin du dix-huitième siècle, et qui avaient pour objet la solution d'une question politique ou morale, presque aucun n'est resté. Un seul a conservé long-temps

Digitized by Google

un grande réputation; c'est celui de Rousseau sur les sciences et les arts; et l'on sait qu'il ne dut son succès qu'a l'extrême bizarrerie des opinions de l'auteur; opinions qu'il n'adopta qu'à l'époque de ce concours, et qui décidèrent pour toujours sa vocation philosophique. Cet exemple, qu'il n'a pas été inutile de rappeler, prouve le danger des questions oiseuses que la philosophie proposait et propose encore quelquefois à l'inexpérience des jeunes gens. C'est un moyen presque certain de les éloigner pour jamais des routes frayées par le bon sens et le goût.

La question que M. Raymond a traitée n'était pas susceptible d'avoir de semblables résultats. Cependant, comme tout a été dit sur l'essence de la peinture et sur l'influence morale qu'elle peut avoir, on devait présumer, ou que les concurrens se traîneraient sur les traces des Dubos, des Winckelman et des Lessing, ou qu'ils s'égareraient dans des théories nouvelles. M. Raymond n'a point évité ce dernier écueil. Ses réflexions sur l'effet que produit la peinture le conduisent à penser que cet art ne peut presque jamais représenter le mouvement d'une action. « Je rencontre, dit-il, sur la toile, le spectacle des élémens en » désordre et de la nature agitée; je vois ailleurs des personnages en action et tout le développement d'une » action fugitive, et je me demande : est-il donc vrai » que la peinture puisse exprimer le mouvement? est-il » vrai qu'elle puisse faire un récit, et qu'un tableau » devienne, pour ainsi dire, une des pages de l'histoire » du genre humain? ..... Qu'est-ce que c'est en effet » qu'une tempête muette, ou le spectacle d'une bataille » qui se donne dans le silence? ..... Que dirons-nous de » ces corps peints au milieu de leur chute; de ces cascades » destinées à représenter le mouvement rapide et le fracas » des eaux qui se précipitent? de ces hommes, de ces ani-

Digitized by Google

» maux que l'on dit marcher ? de ces oiseaux qui volent et » qui paraissent pris dans les filets où ils sont retenus ? de » ces barques où l'on voit les pénibles et inutiles efforts » des rameurs ? »

En adoptant cette manière froide d'analyser les effets de la peinture, on parviendra à décrier tous les grands maîtres, et à enchaîner le génie de ceux qui peuvent leur succéder. Les Batailles de Lebrun, et les Tempêtes de Vernet paraîtront ridicules; le Déluge du Poussin choquera la vraisemblance; la Transfiguration même de Raphaël ne pourra résister à cette critique. On ne saura aucun gré à ce grand peintre d'avoir exprimé d'une manière si miraculeuse la physionomie divine de Jésus-Christ, et d'avoir rendu vraisemblable sa situation au milieu des airs. On observera que c'est un corps immobile qui paraît *enchaîné* ou pris dans un *filet*. Enfin, les chefs-d'œuvre de toutes les écoles, soumis à cette analyse rigoureuse, n'offriront aux yeux du connaisseur philosophe que des invraisemblances et des bizarreries. Ce n'est pas ainsi que les arts d'imagination doivent être jugés : on a dit souvent que l'esprit d'analyse leur était contraire, et ne pouvait que les faire dégénérer; jamais on n'en offrit un exemple plus frappant.

Les vrais principes de la peinture ont été posés et développés depuis long-temps : elle n'a point la ressource des préludes et des préparations qui, dans la poésie, motivent les situations les plus violentes. L'action qu'elle offre aux regards, absolument isolée, doit s'expliquer d'elle-même; les figures qui la composent ne doivent point exciter la terreur et le dégoût, soit par des convulsions, soit par des souffrances excessives. Ainsi, le peintre et le poète, voulant exprimer la situation de Phi-

Digitized by Google

loctète, se serviront de procédés tout différens : le poète pourra augmenter par degrés les douleurs du héros et le conduire jusqu'à l'excès du mal qui le tourmente : le peintre l'offrira dans une attitude plus calme ; mais il ne cherchera pas moins à faire sentir dans les traits de son visage et dans les objets dont il sera environné, l'abandon auquel il est livré, l'indignation dont il est animé et les douleurs qui augmentent encore sa colère. La même action pourra donc être exprimée par le peintre et par le poète, pourvu que chacun se conforme aux règles de son art. Le poète se souviendra, quand il voudra peindre une passion, qu'il sera jugé sur l'effet que produira successivement chacune de ses idées ; le peintre n'oubliera point que l'effet de son tableau dépendra presque du premier coup d'œil : l'un ne négligera rien pour graduer les sentimens de ses personnages ; l'autre s'occupera exclusivement à saisir un mouvement vrai et caractéristique. Pour le peintre, le jugement précédera l'analyse ; pour le poète, l'analyse précédera le jugement.

La confusion de ces deux genres qui, tendant au même but, y parviennent par des moyens si différens, a fait naître parmi nous de faux systèmes dont l'influence a été plus forte sur la poésie que sur la peinture. De là tant de poëmes descriptifs qui ne survivront point au siècle qui les a produits.

M. Raymond paroît partager l'erreur de plusieurs littérateurs modernes, relativement à ce genre de poésie. Nous choisirons pour combattre son système, l'exemple qu'il prend pour le soutenir. Il pense que la peinture, en présentant les objets, met des bornes à l'imagination du spectateur, et que la poésie descriptive, au contraire, laisse dans l'esprit du lecteur une sorte de vague qui aug-

Digitized by Google

mente ses jouissances. Il cite à cette occasion la tirade suivante, du poëme des *Jardins* :

Si le ruisseau, des bois emprunte la parure,
La rivière aime aussi que des arbres divers,
Les pâles peupliers, les saules demi-verts,
Ornent souvent son cours. Quelle source féconde
De scènes, d'accidens ! là, j'aime à voir dans l'onde,
Se renverser leur cime, et leurs feuillages verts
Trembler du mouvement et des eaux et des airs.
Ici le flot bruni fuit sous leur voûte obscure ;
Là, le jour par filets pénètre leur verdure.
Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,
Et tantôt leur racine embarrasse les flots.
Souvent d'un bord à l'autre, étendant leur feuillage,
Ils semblent s'élancer et changer de rivage..
Ainsi l'arbre et les eaux se prêtent leur secours ;
L'onde rajeunit l'arbre, et l'arbre orne son cours ;
Et tous deux s'alliant sous des formes sans nombre,
Font un échange heureux et de fraîcheur et d'ombre.

M. Raymond pense qu'un paysage qui représenterait parfaitement tous les objets décrits par le poète, produirait beaucoup moins d'effets que ces vers. Il suffit de considérer la marche naturelle de l'esprit humain pour montrer l'erreur de ce jugement. Un paysage ne frappe l'imagination que par l'ensemble qu'il présente ; le cours d'une rivière, un ciel pur, la fraîcheur des arbres, un beau lointain, tous ces objets réunis forment le plus beau spectacle. Si l'on s'avise de le décomposer et de présenter séparément chacune de ces beautés, il en résultera nécessairement une absence totale d'effets. Or, tout l'art du poète descriptif ne peut offrir l'ensemble d'un paysage ; il faut qu'une image suive l'autre ; et cette succession d'objets dont il est impossible de faire un tout dans un récit, ne pourra que refroidir l'imagination du lecteur. C'est ce qui prouve que la poésie est plutôt destinée à exprimer

Digitized by Google

des sentimens qu'à tracer des tableaux, et que, lorsqu'elle est obligée de décrire, elle doit employer des procédés absolument différens de ceux qu'emploie la peinture. Homère et Virgile sont les deux grands modèles dans ce genre; le Tasse et l'Arioste furent moins heureux parce qu'ils voulurent mettre dans leurs descriptions une exactitude rigoureuse qui ne convient point à la poésie.

M. Lessing, dans son ouvrage sur la peinture, a très-bien marqué la différence des deux arts, et tous les bons esprits sont d'accord sur les bornes qu'il leur prescrit. Voici son opinion sur la poésie descriptive : « Dénombrer » l'une après l'autre, à son lecteur, diverses parties d'un » objet ou diverses choses qu'il faut absolument découvrir » tout à-la-fois dans la nature, pour qu'elles puisse for- » mer un tout; prétendre au moyen de cette lente énu- » mération, nous présenter l'image du tout, c'est faire » empiéter la poésie sur le terrain de la peinture, c'est » prodiguer inutilement beaucoup d'imagination. »

Le même auteur indique ensuite les emprunts que les deux arts peuvent se faire réciproquement. « Au reste, » dit-il, il en est de la peinture et de la poésie comme de » deux états voisins qui se gouvernent avec équité et » vivent en bonne intelligence. Jamais l'un ne souffre que » l'autre prenne des libertés peu convenables dans l'inté- » rieur de son empire, mais tous deux usent de plus d'in- » dulgence à l'extrême frontière; ils laissent paisiblement » se compenser les petites infractions qu'ils peuvent se per- » mettre à leurs droits réciproques, lorsqu'ils y sont » forcés par les circonstances et par la nécessité du » moment. »

Les réflexions sur l'influence de la peinture qui devaient être l'objet principal de l'ouvrage de M. Raymond, n'en remplissent que la seconde partie. L'auteur remarque avec

Digitized by Google

raison que la licence des tableaux et des gravures corrompt la jeunesse ; mais il ne propose aucune vue pratiquable pour détruire cet abus. C'est chez les Grecs, le peuple le plus corrompu qui ait existé, qu'il va chercher des lois et des usages toujours impuissans, quand les passions ne sont pas contenues par la doctrine religieuse. Il indique aussi les moyens d'employer la peinture pour inspirer aux jeunes gens des sentimens nobles et généreux ; dans les écoles militaires, on placera les portraits des guerriers ; dans les tribunaux, ceux des grands magistrats, etc. ; mais qui n'aperçoit, au premier coup d'œil, la faiblesse et l'impuissance de ces moyens ?

La religion seule nous ouvre la source des vertus publiques et privées. Quel est le grand homme de l'antiquité dont le caractère et les mœurs ne se soient pas ressentis, soit d'un culte grossier, soit d'une philosophie imparfaite ? Quel guerrier, grec ou romain, comparera-t-on à Saint-Louis ? quel magistrat pourra-t-on opposer à Molé et à d'Aguesseau ? quel pontife ou quel philosophe mettra-t-on en parallèle avec Bossuet ? C'est dans nos églises que la peinture exerce son influence la plus utile et la plus décisive. Pendant que tout un peuple élève sa voix au Créateur, les productions du génie retracent à ses regards les augustes mystères de la religion. La vue de ces héros chrétiens qui arrosèrent de leur sang le berceau de l'Eglise, rappelle ses commencemens miraculeux et son agrandissement successif dont les progrès lents et toujours sûrs confondent tous les calculs de la raison humaine. La peinture alors réalise en quelque sorte cette belle pensée de Bossuet sur la vocation des Apôtres. « Voilà ce qui fait » voir leur vocation, dit ce grand orateur ; elle montre » que l'Eglise est un édifice tiré du néant, une création, » l'œuvre d'une main toute-puissante : voyez la structure,

Digitized by Google

» rien de plus grand; le fondement, c'est le néant même. » La morale sociale, inséparable de la religion, ne retire pas un moindre avantage de ces tableaux exposés dans les églises. Les principaux traits de la vie de Jesus-Christ, l'expression visible des paraboles dont il se servait pour expliquer aux simples sa divine doctrine, animent, pour ainsi dire, les préceptes que le prêtre développe dans la prédication; ils pénètrent dans le cœur des hommes par le double organe de l'oreille et de la vue.

Si l'orateur eût considéré l'influence de la peinture sous ce rapport, il aurait été entraîné à parler de la fameuse doctrine des Iconoclastes: alors la question eût été grande et pleine d'intérêt. On connaît les erreurs de cette secte ennemie des images, erreurs qui se sont conservées jusqu'à nos jours dans les Eglises prétendues réformées. Sous le prétexte faux que la peinture de nos mystères pouvait conduire à l'idolâtrie, les sectaires détruisirent les objets de l'antique vénération des peuples. A un culte qui parlait à l'imagination et au cœur, ils substituèrent de froides cérémonies; les hommes furent privés de la consolation de voir les images, et du Dieu qu'ils adoraient et des saints dont ils imploraient l'intercession, en même temps qu'ils se les proposaient pour exemples. Quel fléau pour la morale et pour la foi! « Si les prophéties n'ont » pas été accomplies, écrivait un grand pape à saint Ger- » main, patriarche de Constantinople; si les prophéties » n'ont pas été accomplies, il ne faut pas peindre ce qui » n'a pas été; mais puisque tout s'est passé réellement, » plût à Dieu que le ciel, la terre, la mer, tous les ani- » maux, toutes les plantes pussent raconter ces mer- » veilles par la parole, par l'écriture et par la peinture! »

Quoique M. Raymont soit d'accord avec les philosophes modernes sur leur système de *perfectibilité*, il remar-

Digitized by Google

que que le siècle dernier a vu naître dans les arts les productions les plus dangereuses. « Que dirai-je, s'écrie-t il, » de ces peintures obscènes, qui présentent aux yeux » d'une jeunesse avide et passionnée tous les écarts de la » dépravation, tout ce qu'une imagination déréglée peut » concevoir de plus lascif ?.... Il faut connaître tout ce que » l'agitation des sens, soulevés avec fureur, a d'impé- » rieux sur toutes les facultés de l'homme, pour sentir » combien il est difficile d'opposer ensuite des digues à » ce torrent une fois déchaîné. » Les romans du dix-huitième siècle ne paraissent pas moins dangereux à l'orateur. « En remuant les sens à chaque instant, dit-il, ils déve- » loppent toute la fureur des passions; en présentant le » vice sous des couleurs agréables, ils le font aimer, et » accoutument à persifler les mœurs et toutes les vertus » sociales. Les romans n'ont-ils pas été le dépôt de toutes » les maximes licencieuses des auteurs dépravés? n'en a- » t-on pas fait des tableaux de la débauche en action? » Ces réflexions ne sont que trop vraies. A qui attribuer la cause de tant de maux, si ce n'est à cette fausse philosophie qui réduisit toute la morale des hommes à un intérêt personnel bien entendu, lequel consiste à jouir sans scrupule de tous les plaisirs offerts à nos sens, pourvu que les suites n'en puissent être dangereuses dans le monde; dogme funeste qui anéantit toute morale ! Cependant M. Raymond, par une contradiction assez singulière, cherche dans cette philosophie, mère de tant d'erreurs, le remède à la corruption qu'elle a fait naître. « Le phi- » losophe, dit il, qui s'intéresse à la cause des mœurs, » ne doit consulter que son zèle; rien ne doit l'arrêter » dans sa louable et pénible mission. » Mais l'orateur craint, avec raison, que cette *mission* philosophique n'ait pas un grand succès. « J'avoue, dit-il, qu'il est peu de fruit

Digitized by Google

» sans doute à attendre des leçons de vertu que le philo-
» sophe cherche à *jeter* dans la société ; mais les généra-
» tions se succèdent, les hommes vertueux de tous les
» siècles applaudiront à ses efforts ; et ne fît-il qu'un
» prosélyte à la vertu, il aura honoré sa carrière. » Ainsi, quoique le dernier siècle ait fait, selon M. Raymond, des pas immenses dans la science *rationnelle*, on ne peut espérer la réforme des mœurs que pour les générations futures, encore cela est-il très-incertain. L'opinion de l'orateur, et cet aveu qui lui échappe malgré lui, suffisent pour démontrer qu'il n'appartient point à la philosophie moderne de réparer les maux qu'elle a faits. Quand Diderot, pour nous servir de ses expressions, *jetait au peuple* des sophismes qu'il nommait des vérités, ils étaient reçus avidement : que la philosophie essaie aujourd'hui de propager une doctrine moins relâchée, on verra quel succès elle obtiendra. Une réforme morale est impossible, si l'on veut traiter avec les passions. Il n'y a qu'une religion fondée sur la révélation divine, prescrivant des devoirs au lieu de proclamer nos droits, ordonnant des privations au lieu de se plier à nos penchans, et montrant dans une autre vie la récompense ou la punition des hommes ; il n'y a que cette religion qui puisse rétablir les bonnes mœurs que l'oubli de ses préceptes a corrompues.

Quoique M. Raymond se trompe sur les moyens de réprimer les horribles abus dont il se plaint, on doit lui savoir gré de l'indignation qu'il témoigne contre ceux qui dégradent leur art et eux-mêmes par des productions licencieuses. Il attaque aussi, mais d'une manière indirecte, les peintres d'histoire qui, de nos jours, ont cru donner plus de perfection à leurs ouvrages, en offrant les héros de l'antiquité dans un état de nudité qui n'a jamais été vraisemblable dans la vie privée, et qui l'est encore moins

Digitized by Google

au milieu d'un combat. Un tableau célèbre, exposé depuis long-temps aux regards du public, présente un exemple de ce défaut qui choque également le bon sens et le goût. Est-il probable, est-il raisonnable qu'un guerrier prêt à combattre, et portant un bouclier, soit du reste absolument nu ? Cela rappelle les chanoines de Guinée, dont parle Mme de Sévigné. « M. d'Estrées, dit-elle, trouva vingt » chanoines nègres, tous nus, avec des bonnets carrés, » et une aumusse au bras gauche, qui chantaient les » louanges de Dieu. » Est-ce sur les côtes de Guinée, que les artistes modernes doivent chercher les seuls exemples qui puissent justifier leurs conceptions ?

Le style de M. Raymond a de l'ordre et de la clarté ; ses vues sur l'art sont quelquefois délicates et justes. S'il adopte les principes généraux de la philosophie moderne, on voit qu'il est loin d'en admettre les conséquences. C'est cette erreur, trop commune aujourd'hui, qui réunit encore, sous les enseignes des sophistes, quelques personnes peu réfléchies qui, malgré tant de leçons terribles, n'aperçoivent point les dangers d'une doctrine dont nos désastres ne furent qu'une application.

P.

Digitized by Google

The Speaker or miscellaneous pieces, selected from the best English Writers, and disposed under proper heads, with a view to facilitate the improvement of youth, in reading and speaking, to which is prefixed an essay on elocution and directions for reading by W. Enfield. — L'Orateur ou Mélanges choisis des meilleurs auteurs Anglais, et rédigés par chapitres; suivi d'un *Essai sur l'Art oratoire*, etc.; par W. Enfield. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste. A Paris, chez *François Louis*, libraire, rue de Savoie, n°. 12; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis le petit portail de l'église.

JAMAIS l'étude des langues modernes n'a été plus cultivée que dans ce dernier siècle : ce goût devenu épidémique, n'a pas peu contribué à la décadence des lettres parmi nous. On négligea la langue latine et la langue grecque, pour étudier l'anglais et l'allemand. Nos philosophes, dont la manie était d'aller préconisant tout ce qui n'était pas français, ne pouvaient se lasser de vanter la littérature de nos voisins du Nord. On sait que Voltaire a mis Pope bien au-dessus d'Horace et de Boileau. A quoi bon, disait-on, étudier des langues qu'on ne parle plus depuis long-temps, tandis que nous négligeons celles qui sont encore en usage? Quel préjugé bizarre nous fait préférer les morts aux vivans? Ces paradoxes étaient accueillis de toutes parts. On ne parlait plus que de fermer les colléges. Je conserve plusieurs plans d'instruction publique où il est sérieusement question de renoncer à l'étude de la langue latine, comme à une étude stérile,

Digitized by Google

qui n'était propre qu'à charger la mémoire des mots. Quant à la langue grecque, elle avait été bannie de France avec les Jésuites qui l'enseignaient. Au lieu du latin on ne voulait plus apprendre aux enfans que les sciences physiques et mathématiques. Le seul moyen d'en faire *des penseurs* était, suivant Condorcet, de leur montrer l'algèbre et la géométrie, avant même qu'ils sussent lire. Les langues modernes s'accréditaient de jour en jour à mesure que les langues anciennes tombaient dans l'oubli; mais ce fut l'esprit philosophique de notre siècle qui fit la fortune de la langue anglaise, et qui lui donna la prééminence, non-seulement sur le grec et le latin, ce qui serait peu dire; mais encore sur la langue allemande elle-même. Il fut heureux, parmi nos penseurs, d'ignorer la langue de Hobbes, de Locke et de Bolinbroke. Comment un économiste, par exemple, aurait-il pu se résoudre à lire humblement son Smith dans une traduction française? Voltaire, qui ne cessait de prôner le Parnasse Britannique, donna l'exemple à la nation. Nos philosophes, nos petits maîtres, nos femmes à la mode, tout le monde voulut savoir l'anglais. On ne lisait plus que des écrivains anglais. De là ce déluge de romans, de drames et de systèmes politiques dont la France fut inondée pendant ces trente ou quarante ans. L'influence de la littérature anglaise se fait encore sentir de nos jours. Rien de si commun, parmi nos gens de lettres, que de savoir leur Shakespear par cœur; mais en revanche, ils n'ont la plupart aucune connaissance de la langue de Sophocle et d'Homère.

Il n'en était pas ainsi dans le siècle de Louis XIV, car c'est toujours à ce siècle qu'il faut revenir lorsqu'il est question de goût et de bon sens. Les langues de l'antiquité étaient en honneur même parmi les grands; plusieurs d'entr'eux lisaient Homère dans l'original. De

Digitized by Google

toutes les langues modernes on ne connaissait guère que l'espagnol et l'italien. Les écrivains espagnols sur-tout étaient lus et imités par les plus beaux esprits du siècle. Un goût sévère et pur détacha bientôt Boileau de la lecture des poètes italiens, et quoique ce grand homme ne fût pas aussi ignorant dans la connaissance de la langue du Tasse que l'on a voulu le faire accroire, il est certain qu'il paraît n'avoir jamais fait de cette étude une occupation sérieuse. La langue de Virgile et d'Homère était d'un bien autre prix à ses yeux : quant à l'anglais et l'allemand, ces deux idiomes étaient parfaitement inconnus; et Milton dont la gloire resta long-temps concentrée dans son île, n'était guère connu sur le continent que par son apologie du régicide de Cromwel.

L'ouvrage que nous annonçons au public, et dont le but est de faciliter l'étude de la langue anglaise, nous a conduit naturellement à ces réflexions générales. On se tromperait si on concluait de ces réflexions que nous condamnons l'étude des langues vivantes; je la crois au contraire utile et curieuse; mais rien n'est plus absurde à mes yeux que de s'y livrer au point que de négliger les langues anciennes, bien autrement importantes. Quoiqu'il me soit démontré que l'influence de la littérature anglaise ait été pernicieuse aux lettres parmi nous, je n'en suis pas moins disposé à rendre justice aux bons écrivains de cette nation, tels que Swift, Pope et Addisson. Je dirai même qu'en fait de sublime, je place Milton immédiatement après Homère; que rien ne me paraît plus piquant que l'originalité de Sterne, et plus vrai que les peintures de Richardson. Après cette profession d'orthodoxie littéraire, je crois pouvoir procéder à l'examen du livre anglais dont j'ai promis de parler.

Ce livre est un recueil de pièces, tant en prose qu'en

Digitized by Google

vers, des meilleurs auteurs de la langue anglaise. On sait que ces sortes d'ouvrages ne sont pas les plus difficiles à composer. Le but de l'auteur de ce Recueil est de former les jeunes gens à l'art oratoire, et c'est ce qu'annonce le titre du livre *the Speaker;* Pope, Thomson, Sterne, Addisson, ont fourni la plus grande partie de ce Recueil, dont la lecture ne peut qu'être très-utile aux personnes qui étudient la littérature anglaise. Les gens de lettres même à qui elle est familière, aimeront à parcourir *the Speaker.* On y trouve plusieurs morceaux de poésie peu connus et qui méritent de l'être. Telle est, entr'autres, la pièce de vers intitulée *The Corentry Life*, la Vie des Champs, par le poète Cawley.

Bless be the man (and blest he is) whoe' er
(Plac'd far out of the roads of hope and fear)
A little field and little garden feeds:
The field gives all that frugal nature needs;
The wealthy garden liberally bestows
All she can ask, when she luxurious grows.
. . . . . .
. . . . . .
Thus, thus (and this deserv'd great Virgili praise)
The old corycian yeoman pass'd his days,
Thus his wise life Abdolonymus spent.

« Heureux celui qui, libre d'espérance et de crainte, vit » de la culture d'un petit champ et d'un petit jardin. Tous » les jours sa table frugale est couronnée de nouveaux » fruits: que fait à son repos la jouissance de ces richesses » incommodes, partage du méchant, objet d'envie pour » l'insensé? il vit dans l'obscurité et dans le bonheur. » C'est ainsi que vécut ce bon vieillard que Virgile a » chanté; ainsi s'écoulèrent les jours du sage Abdo- » lonyme. »

The

Digitized by Google

The ambassadors, which the great emperor sent
To offer him a crown, with wonder found
The rev'rend gardener hoeing off his ground
Unwillingly and slow, and discontent
From his lov'd cottage to a throne bewent.

. . . . . .

« Les ambassadeurs qu'Alexandre lui envoya pour lui » offrir la couronne, le trouvèrent cultivant la terre de » ses mains royales. Le sage Abdolonyme ne s'éloigne » qu'à regret de sa cabane chérie, quoiqu'il la quittât » pour un trône. Conduit en triomphe, souvent il s'ar- » rêta, souvent il tourna la tête pour la voir encore. » Hélas! dit-il en soupirant, j'abandonne un royaume » plus digne d'envie que celui dont on va me confier les » rênes. »

Alas! I there forsake
A happier king dom tan I go to take!

M. Delille a augmenté la dernière édition de son poëme des *Jardins* d'un épisode d'Abdolonyme. On me permettra de préférer ce peu de lignes de Cowley à cet épisode, qui m'a semblé bien au-dessous du talent du traducteur des *Géorgiques*. Je suis étonné que M. Delille n'ait pas senti que le charme principal de cette peinture naissait du contraste des couleurs. Il fallait nous peindre le vieux Abdolonyme recevant dans sa pauvre demeure les ambassadeurs d'Alexandre, chargés de la part de ce prince de lui apporter la couronne et le sceptre. Au lieu de la description d'un paysage oriental, M. Delille aurait dû, ce me semble, nous peindre un vallon champêtre, une pauvre cabane couverte de chaume, semblable à celle où Philémon et Baucis reçurent le monarque des Dieux. En général, le coloris de cet épisode du poëme *des Jardins* me paraît de beaucoup trop brillant. Mais revenons au poète anglais.

Thus Aglaüs (a man unKnown to men. . . . . .

Digitized by Google

But the gods Knew, and therefore lov'd him then),
Thus liv'd obscurely then without a name,
Aglaüs, now consign'd l'eternal fame.
. . . . . .
. . . . . .

« Ainsi s'écoulèrent les jours du bon Aglaüs, qui vécut » ignoré des hommes. Obscur pendant sa vie, il laissa » après sa mort un nom qui ne périra point. Un monarque » fortuné, l'opulent Gysès, enivré de son bonheur, osa » demander à l'Oracle de Delphes : Est-il un homme plus » heureux que moi? — Oui, répondit le Dieu, indigné » de cet orgueil, Aglaüs est plus heureux que toi. — » Aglaüs ! s'écrie le prince humilié ; quel est-il cet Aglaüs? » Aucun roi que je sache n'a porté ce nom. En effet, sur » toute la terre il n'était aucun prince qui s'appellât » Aglaüs. »

And true it was, th rough the whole earth around,
No king of such a name was to be found.

« Quel était ce mortel fortuné désigné par l'Oracle? » un héros digne héritier d'un antique nom? un conquérant célèbre, un homme possesseur de richesses immenses? Non, répond l'Oracle. Quel est donc cet Aglaüs, » dit le monarque ? Enfin, après de longues recherches, » long-temps infructueuses, au fond d'une vallée d'Arcadie, non loin de la ville de Sapho, où il n'était jamais » entré qu'une fois, on parvient à découvrir ce célèbre » Aglaüs, dont le bonheur faisait envie au monarque. On » trouve le bonhomme labourant de ses propres mains le » petit champ qu'il tenait de ses pères. »

After long search and vain enquiries past
In, an obscure arcadian vale at last
(Th arcadian life has always shady been)
Neur sopho's town (hich whebut once had seen)
. . . . . .

Digitized by Google

This mighty Aglaüs was labouring found
With his own hands, in his own little ground.

Tout ce morceau du poète Cowley nous a paru écrit avec beaucoup de naturel et digne, à peu de chose près, du pinceau de Lafontaine. L'incuriosité de ce bon vieillard, qui n'avait jamais été qu'une fois dans la ville dont il était voisin,

..... Which hebut once had seen,

est un trait tout-à-fait dans la manière de notre célèbre conteur. Ces vers ne sont pas les seuls du recueil que nous puissions citer. Les amateurs de la poésie liront avec plaisir plusieurs morceaux d'un ouvrage en vers sur *les Plaisirs de l'Imagination*, par le docteur Akenside; mais un poëme intitulé : *Junio and Theana*, par Grainger, nous a paru remarquable par sa ressemblance avec le charmant roman de *Paul et Virginie*. C'est l'histoire d'un jeune indien nommé Junio, qui, amoureux d'une jeune fille, dont le nom est Théana, la voit mourir sous ses yeux, frappée par un coup de tonnerre, au moment où l'hymen allait enfin couronner leurs longues amours. Les détails de l'enfance de ces deux jeunes gens rappellent un peu ceux de l'enfance de Paul et de Virginie. Comme le jeune créole dont M. de Saint-Pierre nous a fait l'histoire, Junio avait aimé sa maîtresse dès le berceau.

.... Fair Theana was his only theme
Acasto's daughter whom in early youth
He oft distinguish'd; and for whom he oft
Had climb'd the bending cocoa' sairy haight
To rob it of its nectar; which the maid,
When he presented, more nectareous deem'd.
The sweetest sapadillas oft the brought:
From him more sweet ripe sapadillas seem'd.
Nor had long absence yet effuc'd her form.

« Theana était le sujet unique de ses chants. Dès sa

Digitized by Google

» plus tendre jeunesse il l'avait distingué du reste de ses » compagnes : combien de fois n'avait-il pas monté » jusqu'au sommet du cocotier, pour offrir à sa maîtresse » chérie le jus parfumé du coco ! Présenté par la main de » Junio, ce nectar paraissait plus doux à la charmante » Théana. Souvent il lui apporta la sappadilla, plus douce » que le sucre..... etc..... » Tous ces détails, et le sujet du poëme de l'auteur anglais rappellent le roman de *Virginie*. Comme Paul, Junio perd sa maîtresse au moment où il croyait la posséder pour toujours. « Un » même tombeau, dit le poète, renferme ce couple fidèle, » et les îles où croît la canne à sucre, gardent encore » leur mémoire. »

One grave contains this hapless faithful pair
And still the cane-isles tell their matchless love !

Le poète anglais n'est pas le seul que la Muse de M. de Saint-Pierre ait inspiré. Voici des vers charmans visiblement imités du roman dont nous parlons. Nous les transcrivons d'autant plus volontiers qu'ils sont enfouis dans un poëme immonde que la pudeur nous défend de nommer, et que le hasard a fait tomber dans nos mains. Il s'agit de deux jeunes amans, Thaïs et Elinin, qui voyagent ensemble.

Lassés alors dans un bosquet voisin
Ils vont chercher un repos nécessaire.
Pour eux l'Amour avait tout préparé.
Ils trouvent donc une épaisse verdure,
Un lit de fleurs du soleil ignoré ;
Un frais zéphyr, un ruisseau qui murmure,
De pommes d'or l'oranger parsemé,
Le doux figuier, et le melon timide,
De l'ananas le trésor parfumé,
Et le dattier qui porte un miel solide.
Ce lieu dut plaire au couple voyageur.
Thaïs s'assied, de fatigue affaiblie ;

Digitized by Google

Et d'Elmin la main légère essuie
Son joli front, que mouille la sueur.
Les fruits divers qu'odroitement il cueille
Sont présentés aux lèvres de Thaïs;
Sa bouche ensuite en reçoit les débris.
Il prend enfin la verte et large feuille
Du bananier que baigne le ruisseau,
En le creusant y retient l'eau captive;
Et sa compagne, à ses soins attentive,
Boit en riant dans ce vase nouveau.

Ces vers nous sont revenus dans la mémoire à l'occasion du poëme anglais. Au reste, le recueil que nous annonçons au public, joint au mérite des pièces choisies qui y sont contenues, le mérite très-important lorsqu'il s'agit d'un ouvrage en langue étrangère, d'être imprimé avec exactitude et correction. Nous ne pouvons donc que le recommander aux amateurs de la littérature anglaise.

J. Estinbert.

SPECTACLES.

Théâtre de l'Impératrice.
(Rue de Louvois.)

Isabelle de Portugal, ou *l'Héritage*, comédie en un acte et en prose, de MM. *Étienne* et *Nanteuil*.

Cette bluette de circonstance, produite, à ce qu'il paraît, avec rapidité, n'a pas été, et ne devait pas être jugée avec rigueur. On ne lui a point appliqué la sévère maxime du *Misanthrope*, qui veut que le temps ne fasse rien à l'affaire. Elle a réussi. L'assemblée était peu nombreuse. Sa décision a été calme et à-peu-près unanime. Quelques traits ont paru d'un comique trop bas, même

Digitized by Google

pour la petite maison de Thalie, et de nature à être revendiqués par une vraie guinguette : entr'autres, celui où un poète dit qu'il a trouvé, et compte trouver encore d'excellens vers dans sa tabatière.

Un père de famille vient de mourir en Espagne. Il laisse pour tout héritage une maison à partager entre trois fils et sa fille Louise. Celle-ci a un amoureux qu'elle court risque de ne point épouser, parce que les parens du jeune homme exigeraient qu'elle possédât la valeur de toute la maison, dont le quart seulement lui appartient. Un des fils est poète; le second négociant; le troisième militaire. Ces deux derniers étaient partis avec de vastes projets. Le négociant comptait établir des manufactures pour habiller toutes les Espagnes. Il revient ayant à peine un habit. Le militaire avait conçu des plans magnifiques, il voulait réformer l'armée, et lui-même est réformé. Le poète leur raconte la lugubre histoire des derniers momens de leur père, et s'attendrit en songeant avec quel plaisir il paraissait écouter ses vers. Il était si bon, dit l'un des frères! si indulgent, dit l'autre; si patient, s'écrie la sœur!

Chacun des frères veut persuader aux deux autres de lui laisser disposer de tout le prix de la maison, quand ils l'auront vendue. Ils comptent la sœur pour rien. Le négociant a une spéculation qui les enrichira tous; le militaire, avec cet argent, ne tardera pas à s'élever au grade de général, et alors la fortune de la famille est faite. Le poète a un moyen de succès plus prompt et plus sûr. C'est l'impression d'un poëme épique, en XXII chants, qu'il vient d'achever. Le négociant observe, « qu'il n'a pas » besoin de tant d'argent pour imprimer un petit livre. » — Vous ne pensez donc pas, répond le poète, au prix » des éloges du journaliste? — Vous ne demandez que » justice, repart l'officier. — D'accord, mais elle

Digitized by Google

» est si chère. » Louise convient que tout renchérit.

Isabelle de Portugal, l'épouse de Charles-Quint, s'égare à la chasse, et se trouve dans le canton où la scène est placée. Elle parle en particulier aux quatre héritiers, qui ne la connaissent pas, achète de chacun d'eux la totalité de la maison, et leur en remet le prix. Par ce moyen, le mariage de Louise n'éprouve plus d'obstacle, et la pièce finit par un divertissement et des couplets en l'honneur de l'Impératrice. Les allusions, qui étaient directes, ont été fort applaudies, les auteurs en ont été demandés et nommés. Mademoiselle Adeline, qui joue à ce théâtre les mêmes rôles que mademoiselle Mars aux Français, y a presque autant de succès. Elle a parfaitement rendu celui de Louise. La pièce a d'ailleurs été très-bien jouée par Vigny, Picard et Clausel.

Théatre du Vaudeville.

Bertrand Dugueſclin et sa sœur.

On a célébré cette année sur nos théâtres trois grands hommes, Clisson, du Guay-Trouin et Dugueſclin, le plus illustre d'entr'eux, et qu'un historien moderne compare à Turenne. Tous trois sont nés dans une province féconde en héros, dans la Bretagne, dont les habitans sont connus par la franchise et l'énergie de leur caractère. du Guay seul a réussi. Clisson s'est traîné péniblement, et Dugueſclin vient de tomber.

Le couplet d'annonce est à-peu-près la seule chose qu'on ait applaudie. Après avoir dit que la France est pleine de son nom, de ses exploits et de sa gloire, on ajoute :

Mais c'est en vain qu'on entreprend
De le chanter et de le peindre ;

Digitized by Google

Dugnesclin s'est rendu si grand
Qu'on ne saurait jamais l'atteindre.

L'aventure qui forme l'intrigue est racontée, dans l'histoire de ce fameux connétable, par Guyard de Berville, monument assez peu digne d'un si grand personnage. Dugnesclin était à Pontorson, dont il avait le gouvernement. Un Anglais, nommé Felleton, vient avec trois cents hommes l'insulter jusques sous les murs de cette place. Dugnesclin le bat et le fait prisonnier. Ensuite il s'éloigne un peu pour une autre expédition. L'Anglais paie sa rançon, est mis en liberté, recommence la guerre, ou plutôt le pillage. Dugnesclin le défait, le prend une seconde fois, et le remène à Pontorson. Madame Dugnesclin reconnaît ce capitaine, et lui dit : « Vous voilà encore ! C'est trop » pour un brave comme vous d'être battu deux fois en » douze heures par la sœur et par le frère. »

Dugnesclin ne comprenant rien à ce discours, sa femme lui dit : « La nuit dernière votre sœur la religieuse était » couchée avec moi ; un songe l'avertit d'un grand dan- » ger. Elle s'éveille en sursaut, se lève, et l'épée à la » main, court vers l'endroit indiqué par son rêve. Elle » trouve une échelle dressée contre la fenêtre de la cham- » bre de mes femmes, et les Anglais qui vont entrer ; » elle les renverse : trois se tuent en tombant ; elle appelle » du secours, et l'ennemi est mis en fuite. C'était Felleton » et sa bande, que vous avez défaite ensuite, »

Cette anecdote ne pouvant fournir deux actes, on y a cousu un épisode. La religieuse s'est fait accompagner par une novice, sœur Claire, dont Mauny, parent de Dugnesclin, devient amoureux. Il était sorti de nuit pour chanter une romance sous ses fenêtres. Interrompu par la nécessité de combattre, il s'était signalé plus que personne, et néanmoins, contre toute apparence, on le soupçonne d'intelli-

Digitized by Google

gence avec Felleton. Le principal indice est un papier qu'on l'a vu cacher précipitamment (c'était la romance) Du Guesclin lui ordonne de le produire. Il s'y refuse. On en conclut qu'il est coupable. Sœur Claire alors révèle le secret de la romance. On l'unit à son amant, et sa dot est la rançon du prisonnier anglais.

Ces amours de la novice forment un incident qui étouffe presque le principal. Il est dix fois question de la romance, et on ne la chante point. On a voulu donner de la naïveté à sœur Claire, et cette naïveté ressemble quelquefois un peu trop à la niaiserie, lorsqu'elle dit, par exemple, en parlant de son amant dont le départ est retardé : « Je ne » sais pourquoi je suis fâchée d'en être bien aise. » Il y a aussi un valet qui joue la bonhomie, et qui prétend que « la bienfaisance est bonne. »

En général, on a été choqué de voir deux religieuses sur le théâtre, au moment où le chef de la religion catholique fait son entrée à Paris. Mais ce n'est pas ce défaut de bienséance ; c'est l'absence de toute espèce d'agrément, d'intérêt ou de gaieté qui a tué la pièce. On l'attribue à trois des auteurs les plus renommés, qui consacrent leur talent à ce théâtre : mais il est arrivé sans doute que chacun des trois s'est remis sur les deux autres du soin d'y mettre de l'esprit. La chute a été extrêmement décente ; on n'a, pour ainsi dire, entendu que des bâillemens.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE (ci-devant Feydeau).

Milton, par MM. *Dieu la-Foi* et *Jouy*, musique de M. *Spontini*.

Les auteurs de cet ouvrage lui ont donné le titre de fait historique. On a observé avec raison que ce titre ne la

Digitized by Google

convient pas. C'est un fait historique comme celui qui sert de sujet au drame connu sous le nom de l'*Abbé de l'Epée*, c'est-à-dire un fait controuvé, falsifié. Milton, après la restauration du fils de Charles I^er^, ne fut ni proscrit ni fugitif : il resta chez lui sans être inquiété, quoiqu'il eût été, comme on sait, ardent républicain, puis secrétaire du protecteur. On se contenta de l'exclure des charges publiques. On a même prétendu que dans la suite, on lui offrit la place de secrétaire de Charles II. Le fait n'est pas probable, mais il est possible, attendu la douceur et l'insouciance du monarque anglais. On ajoute que Milton refusa, et dit à sa femme qui l'en blâmait : « vous autres » femmes, vous feriez tout pour un carrosse. Moi, je » veux vivre et mourir libre. » Ses idées de liberté le conduisirent à l'apologie du divorce. Il écrivit pour soutenir qu'on devoit le prononcer dès qu'il y avait contrariété d'humeur, et qu'il est ridicule de se dire libre, si l'on est l'esclave du sexe le plus foible. On connaît sa querelle avec Saumaise. Cependant par un contraste qui n'est pas rare, ce sauvage controversiste était dit-on d'une société très-douce.

La nouvelle pièce ne donne aucune idée exacte, ni de sa vie, ni de ses opinions, ni de son génie. Il est vrai que les poètes dramatiques ne sont pas asservis à suivre littéralement l'histoire, et qu'on n'a pas coutume de l'étudier dans leurs productions. Ils cherchent à intéresser pour leurs héros en les entourant de dangers.

Il a donc été permis de supposer Milton proscrit et réfugié chez un quaker de ses amis, accompagné de sa bonne fille Emma. Il demande si, avec son Antigone, il ne ressemble pas à Œdipe. On lui répond : c'est à Homère que vous ressemblez. Il parle de ses dangers : on lui fait entendre qu'un homme de génie sera sûrement respecté.

Digitized by Google

« Le talent et le génie répond-il sont, dans le danger, » deux ennemis de plus. » Un jeune lord dont il a sauvé le père, condamné sous Cromwel à l'échafaud, est venu, sous un nom emprunté, lui servir de lecteur chez le quaker. Il y voit Emma pour la première fois, en devient amoureux, en est aimé, mais sans oser se déclarer, et sans connaître son bonheur. Miss Charlotte, fille du quaker, majeure depuis bien des années, croit que c'est elle qui fait soupirer le lord, caché sous le nom d'Arthur. Son père la désabuse : tandis que les deux amoureux sont sur la scène, il est avec elle dans une petite pièce voisine et ouverte. Il lui révèle leur amour réciproque, et met ainsi fort à l'aise Arthur qui ne s'en étoit pas encore expliqué, et même son amante, laquelle baisse la vue, rougit et ne dément point le quaker. On a trouvé ce moyen ingénieux. C'est à-peu-près la même situation que dans le vaudeville intitulé *le Mur mitoyen*. Je ne sais d'ailleurs s'il est permis de faire jouer ainsi deux scènes à la fois dans deux pièces différentes.

Le quaker, pour alonger la pièce, imagine qu'Arthur a trahi Milton; ce qui est d'autant plus extraordinaire que ce quaker sait qu'il aime éperdûment la fille du poète. Un courrier arrive, apporte un papier au lord à l'instant même où celui-ci est accusé publiquement par le quaker de la plus noire perfidie. Il le remet à ce dernier, en lui disant : « on est prompt ici à soupçonner; lisez. » C'est la grace de Milton accordée à la sollicitation du lord. « Tou- » chez là, lui dit le quaker, je suis un sot. » Le mariage des amans termine la pièce. Milton fait d'abord quelques difficultés. Il craint que ses torts ne nuisent au généreux lord. Son futur gendre le rassure : « Le temps, dit-il efface » le souvenir d'une erreur, et les fruits du génie restent. » Cela est vrai, en général, mais s'il y a des vérités qui ne

Digitized by Google

soient pas bonne à dire, celle-ci pourrait bien être de ce nombre.

Il y a dans cet opéra quelques pensées qui ont un air de sentences et de prétention. Je n'en citerai qu'un exemple. Arthur s'était donné pour un vieillard, afin que Milton ne refusât point des services qui procureraient la facilité à son lecteur de voir sa fille à toute heure. Le poète lui demande s'il ne la trouve pas charmante. « Je fais plus de cas de sa » vertu que de sa beauté. — Egoïsme, s'écrie Milton ! » nous vantons les vertus de son sexe, parce qu'à notre âge, » mon ami, nous en avons plus de besoin que de ses at- » traits. » Je ne voudrais pas garantir la justesse de cette pensée; en tout cas elle est froide et déplacée, sur-tout dans un opéra.

Tout le monde s'est accordé à trouver des morceaux très-brillans et trop d'abondance dans la musique. Son succès a été à peu près le même que celui des paroles. On a jugé qu'il y avait à louer et à reprendre. Celui de madame Gavaudan a été sans mélange. Elle a mis autant d'à-plomb que de grace, de douceur et de modestie dans son rôle d'Emma. Elle s'est entièrement corrigée de son excessive volubilité. Son mari, qui est un excellent acteur, met quelquefois, si je ne me trompe, un peu d'emphase dans son débit; ce qui est partout à éviter, et sur ce théâtre-là forme une espèce de discordance.

ANNONCE.

Fastes de la nation française, ou Tableaux pittoresques gravés par d'habiles artistes, accompagnés d'un texte explicatif, et destinés à perpétuer la mémoire des hauts faits militaires, des traits de vertus civiques, ainsi que des exploits de la légion d'honneur.

Pour propager en France l'esprit public, il est essentiel de mettre sans cesse sous les yeux du militaire et du citoyen les faits héroïques et les belles actions qui ont mérité à la nation française l'admiration et l'estime de toute l'Europe.

Digitized by Google

Le but de cet ouvrage est de multiplier les archives aux membres de la légion d'honneur, et de faire connaître les titres de tous ceux qui, par des preuves authentiques, pourront espérer les bontés de sa majesté impériale.

Deuxième livraison, présentée à leurs majestés et à la famille impériale, par Thermisien-d'Haudricourt, contenant les sujets suivans :

N°. V.

Fol. 13. — Héroïsme du sénateur Rampon, au fort de Monte-Lezimo.

Fol. 14. — Jean Calla, des guides de l'Empereur, monte un des premiers sur les murs de la ville d'Alexandrie, et malgré le feu terrible de l'ennemi, aide les grenadiers Sabatier et Labruyère à escalader les remparts.

Fol. 15. — Beau dévouement d'Aubert et des préposés des douanes du port Bail.

N°. VI.

Fol. 16. — J. H. Ségur, maréchal de France, ramène près de Menden, au duc de Brisac, 10,000 hommes d'infanterie que ce grand général croyait perdus, et qui avaient combattu pendant cinq heures contre 30,000 hommes sans être entamés.

Fol. 17. — Oletta, marin corse, court relever le pavillon national qu'un boulet de canon venait de renverser, et en l'assurant il fut atteint d'un coup mortel.

Fol. 18. — Beau dévouement de Monferrat, volontaire ; de Perruchon, charretier d'Essonne, et d'un cuisinier de la Croix de Saint-Remy.

N°. VII.

Fol. 19. — Dernier moment du général en chef Dugommier.

Fol. 20. — Expert, chef de bataillon, avec 350 hommes, soldats malades, parvient à chasser de Faioum 3000 Arabes, 1000 Mamelucks et un grand nombre de Felleks.

Fol. 21. — Dévouement d'un soldat de la 86e demi-brigade.

N°. VIII.

Fol. 22. — Le général Jordy, aîné, grièvement blessé d'un coup de feu à la cuisse, se fait porter sur des branches d'arbres par des grenadiers du 57e régiment, effectue la descente dans l'île de Noirmoutiers, et commande encore pendant sept heures, jusqu'à l'arrivée du général Kaxo qui commandait la réserve.

Fol. 23. — Beau dévouement du docteur Desgenettes, médecin en chef de l'armée d'Egypte.

Fol. 24. — Fin funeste et malheureuse du général en chef Kléber, arrivée au Caire le 25 prairial an 6 (14 juin 1800.)

La souscription, ouverte en tout temps, est de 10 fr. par livraison, composée de quatre numéros en beau papier ; de 12 fr. en papier vélin ; de 21 fr. coloriée, et de 24 fr. avant la lettre.

Les membres de la légion d'honneur, dont les titres de gloire seront consignés dans les *Fastes de la France*, auront la faculté de se procurer chaque numéro séparément, et à leur choix, au prix de 3 fr.

On souscrit, pour cet ouvrage, au bureau de l'Auteur, rue de Seine, n°. 1434, fauxbourg Saint-Germain ; et chez les principaux libraires de l'Europe et directeurs des postes de tous les départemens.

Et chez LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Nota. On ne recevra que les lettres affranchies.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

On écrit de Saint-Domingue, le 18 septembre, que Dessalines, avec une armée considérable, marche sur Santo-Domingo, et se propose de réduire toute la partie espagnole de l'île sous sa domination.

Hongrie. Il se rassemble dans ce royaume des forces imposantes. La mort du grand-seigneur, qu'on dit dangereusement malade, amènerait, suivant toute apparence, des événemens d'un intérêt majeur.

Une maladie contagieuse règne à Livourne; la garnison française de cette ville, campe hors de ses murs. Les papiers d'Italie n'arrivent plus en Allemagne que piqués et passés au vinaigre. La fièvre jaune s'étend aussi dans plusieurs cantons des Etats-Unis. Ainsi, ce fléau ravage simultanément les deux mondes.

Angleterre. Ce pays vient d'apprendre la perte de trois gros vaisseaux. *Le Centaure*, de 74 canons, poursuivant un corsaire français qui désolait le commerce anglais dans les parages de la Martinique, s'est engagé jusqu'à la portée des batteries du cap Salomon, près le Fort Royal. Saisi tout-à-coup d'un calme plat, le feu des forts le contraignit d'amener. — *Le Ruyter* a été entièrement brisé à Antigoa par la tempête, sans parler d'un paquebot qui a péri dans le même port. Enfin, *le Romney*, de 60 canons, monté par 350 hommes, a échoué à l'entrée du Texel; l'équipage est fait prisonnier; le vaisseau est perdu; l'artillerie sera sauvée.

PARIS.

Voici quelques détails que M. Rumbold, agent anglais dans la Basse Saxe, a donnés lui-même sur son enlèvement aux personnes qui ont pu causer avec lui dans le peu d'heures qu'il a passées à *Caen*. Il était à sa maison de campagne, lorsque vers une heure et demie du matin on frappe à sa porte, en lui annonçant une estafette. Sur le refus qu'il fit d'ouvrir, attendu, disait-il, qu'il n'avait pas coutume de se lever la nuit, l'aide-de-camp du général Frère, qui cernait la maison avec trente grenadiers, monte sur les épaules de l'un d'eux, s'accroche à une fenêtre, l'enfonce, et se trouve dans la chambre de M. le chevalier. Au même instant des gendarmes entrèrent par

Digitized by Google

la porte. On oblige M. de Rumbold à se lever. On lui demande ses papiers : il répond que puisqu'on a forcé sa maison, on peut bien forcer son secrétaire. Cela fait, on le mit dans une chaise de poste ; il arriva à Paris, et fut déposé au Temple, où pendant deux jours il fut bien piqué de ne voir personne. Au bout de ce temps-là on vint le prendre pour le conduire à Cherbourg. Il se loue beaucoup des officiers qui l'ont accompagné.

Au reste, le *Moniteur* dit : On dépouille les papiers contenus dans les trois malles trouvées chez M. Rumbold. Ces pièces, ainsi que la correspondance de deux agens de cet Anglais, déjà détenus l'un et l'autre au Temple, seront communiquées en original aux cabinets du continent. Elles acheveront de faire connaître ce que l'Angleterre attend de ses ministres, et offriront un développement complet de la célèbre circulaire de lord Hawkesbury.

— Un *sénatus consulte* du 15 brumaire dernier, après la vérification des votes, a déclaré la dignité impériale héréditaire dans la descendance directe, naturelle, légitime et adoptive de Napoléon Bonaparte, et dans la descendance directe, naturelle et légitime de Joseph Bonaparte et de Louis Bonaparte. Le procès-verbal du récensement des votes de tout l'empire, est joint au sénatus-consulte. Celui de la ville de Paris porte 117,504 votes affirmatifs, et 66 négatifs.

— Les lettres du Nord font espérer que, malgré les intrigues de l'Angleterre, la paix du continent ne sera point troublée.

— Un décret impérial a établi une nouvelle répartition de la contribution personnelle et somptuaire de Paris. Les loyers de 100 à 149 fr. ne paient rien. La taxe s'élève graduellement de 5 à 10, 20, 30, 40, 50, 60 et 80 francs.

— Le Pape est arrivé le 4 frimaire, vers midi et demi, à Fontainebleau. L'Empereur, sorti à cheval pour chasser, averti de son approche, a été à sa rencontre. L'Empereur et le Pape ont mis pied à terre à la fois, ont été l'un au-devant de l'autre, et se sont embrassés. Ils sont arrivés à Fontainebleau dans la même voiture, et sont venus de la même manière à Paris, où ils sont entrés le 7 à huit heures du soir, toutes les troupes étant sous les armes. Le lendemain le bourdon de Notre-Dame annonça la présence de Sa Sainteté.

— Le conseil d'état vient d'abolir le calendrier révolutionnaire.

Digitized by Google

— Le détail des cérémonies du sacre, rapporté avec quelque inexactitude par plusieurs journaux, était hier dans le journal officiel. Dans ce cérémonial, dont il va se répandre des millions d'exemplaires par toute la France et l'Europe, on remarquera un grand hommage rendu à la religion. A l'élévation de la messe, le grand électeur ôtera la couronne de l'Empereur, et la dame d'honneur celle de l'Impératrice.

— Un décret impérial, du 18 brumaire, ordonne que les troupes d'artillerie, de marine, créées par l'arrêté du 15 prairial an 11, porteront à l'avenir le titre de *Corps impérial d'artillerie de la marine.* Tous les officiers de ce corps seront désignés par leurs grades respectifs, et par la dénomination commune d'officiers audit corps impérial.

— S. M. l'Empereur a fait présent, le 3 de ce mois, à l'église métropolitaine de Paris, de vases sacrés en vermeil.

— Il a été rendu, en date du 9 brumaire, un décret Impérial qui autorise les communautés d'habitans qui, n'ayant pas profité du bénéfice de la loi du 10 juin 1793, relative au partage des biens communaux, et qui ont conservé, après la publication de cette loi, le mode de jouissance de leurs biens communaux, à en jouir de la même manière Ce mode ne pourra être changé que par un décret impérial, rendu sur la demande des conseils municipaux, après que le sous-préfet de l'arrondissement et le préfet auront donné leur avis. Si la loi du 10 juin 1793 a été exécutée dans ces communes, et qu'en vertu de l'article 12, section 3 de cette loi, il ait été établi un nouveau mode de jouissance, ce mode sera exécuté provisoirement. Toutefois les communautés d'habitans pourront délibérer, par l'organe des officiers municipaux, un nouveau mode de jouissance. La délibération du conseil sera, avec l'avis du sous-préfet, transmise au préfet qui l'approuvera, rejetera ou modifiera en conseil de préfecture, et sauf le recours de la part du conseil municipal, et même d'un ou plusieurs habitans ou ayant droit à la jouissance, devant le conseil d'état.

— On voit encore sur la place Vendôme, sans que personne en sache ou en veuille dire la raison, six gros bonnets qui jurent étrangement avec nos pensées, nos opinions et nos habitudes actuelles. Un étranger qui traversait hier cette belle place, en sortant des Tuileries, resta pétrifié, à la vue de ces restes hideux de la barbarie de 1793.

Digitized by Google

(N°. CLXXIX.) 17 FRIMAIRE an 13.
(Samedi 8 Décembre 1804.)



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE TRIOMPHE DE LA GLOIRE.

TRADUCTION DE MÉTASTASE.

Dans l'oisive Scyros, délicieux séjour,
Achille languissait esclave de l'Amour,
De l'Amour, qui jaloux et fier de sa défaite,
Employait tout son art à garder sa conquête.
Belle Déidamie, ornement de ces lieux,
Il puisait son pouvoir dans celui de tes yeux;
Et lorsqu'il t'empruntait, qu'il te devait ses armes,
A tes charmes encore il ajoutait des charmes:
Un seul geste, un seul mot, un sourire, un coup d'œil,
Tout devient pour Achille un dangereux écueil.
Sans relâche en tous lieux le Dieu malin l'assiége;
A son cœur, à ses sens chaque pas offre un piége:
Parcourt-il du palais le superbe contour?
Tout parle autour de lui la langue de l'amour.

Digitized by Google

Erre-t-il dans les bois, dont l'ombre solitaire
Offre un voile propice aux larcins du mystère?
Le souffle caressant du zéphyr séducteur,
Des oiseaux amoureux le ramage enchanteur,
Le murmure discret de l'onde fugitive,
Qui vient en se jouant expirer sur la rive,
Et la terre et les cieux, tout inspire l'amour.
Achille, déguisé dans ce fatal séjour,
Usait dans le repos des jours dus à la gloire :
Le prix de la valeur, les armes, la victoire,
N'ont pour son cœur flétri que des traits impuissans;
Il se plait désormais aux refus languissans,
Aux propos doucereux, aux promesses nouvelles,
Aux pardons précédés et suivis de querelles,
Aux langoureux soupirs, à mille riens charmans,
Qui sont peu pour le sage, et tout pour les amans.
« Toi seule (disait-il) es mon espoir, ma vie.... »
D'un tendre et long soupir sa voix était suivie.
« C'est pour toi que je vis, que je vivrai toujours.... »
Il pressait sur son sein l'objet de ses amours.
Achille n'était plus qu'un amant; mais la Gloire
Voyant l'Amour sur elle emporter la victoire,
S'indigne, accourt, lui parle, et montre à ses regards
Ulysse armé, vêtu comme un enfant de Mars.
Achille, à cet aspect qui l'étonne et l'éclaire,
Rougit, pâlit, frémit de honte et de colère.
Une armure remplace un lâche vêtement.
Il brûle d'expier un long égarement.
Il partait, mais il voit son amante égarée,
Hors d'haleine, accourir, pâle, désespérée.
Elle voudrait parler, mais en vain; par trois fois
Ses soupirs, ses sanglots interrompent sa voix.
Ah! si l'infortunée eût pu se faire entendre,
Sans doute à vaincre encore elle aurait pu prétendre.
« Quel injuste transport égare votre cœur?
» Lui dit-il; voulez-vous un amant sans honneur?

Digitized by Google

» Ma perte à réparer désormais est facile.
» S'il vous faut un héros ? que je devienne Achille ;
» Mais croyez-en ma foi, si je quitte Scyros,
» Sans cesser d'être amant, je puis être un héros.
» Oui, je n'aurai que vous, vous seule pour amie :
» Adieu.... » Ce mot terrible abat Déidamie ;
Le frisson de la mort glace déjà son cœur.
De la Gloire ou l'Amour quel sera le vainqueur ?
La Gloire fait briller une palme attrayante ;
L'Amour offre à ses yeux sa maîtresse expirante :
L'une l'appelle un lâche ; et l'autre un assassin.
Le héros et l'amant, confondus dans son sein,
S'y livrent une guerre intestine et funeste.
Il soupire, il frémit ; il veut partir, il reste ;
Il s'éloigne, il revient. Le héros combattu,
Fait taire enfin l'Amour, recueille sa vertu
Qui bientôt pour la Gloire incline la balance ;
Et le fils de Thétis, dans un morne silence,
Etouffe sa pitié, se décide et s'enfuit.
Des pleurs baignent ses yeux ; mais la Gloire qu'il suit,
Insensible à ces pleurs, achevant son ouvrage,
Fait des traits de l'Amour triompher le courage.
Tel est ce Dieu perfide, et sa bizarre humeur :
Qui le brave est vaincu ; qui le fuit est vainqueur.

Auguste de Labouïsse.

L'ANE PERDU.

CONTE.

En revenant de la ville,
Et comme un franc imbécille,
Guillot son âne perdit.
Dire au lecteur comment cela se fit,
Est, à mon sens, chose assez inutile.
Le fait est sûr, et cela nous suffit.

Digitized by Google

Or, se trouvant doué du talent de bien braire,
Il résolut d'user de tout son savoir-faire;
Ne doutant pas que son aliboron,
S'il était dans le voisinage,
Ne répondît à l'unisson.
Le voilà donc qui court, brait, se met tout en nage,
Fatigue de ses cris les échos d'alentour:
Mais vainement; lorsque dans un détour,
Comme il s'en etournait le désespoir dans l'ame,
Et redoutant l'abord de Claudine sa femme,
Il trouve en son chemin Pierrot
Menant gaiement son chariot.
Celui-ci, le voyant effaré, hors d'haleine,
Lui demanda le sujet de sa peine.
Hélas! voisin, j'ai perdu mon grison,
Mon bien-aimé, ce serviteur fidèle,
Dans le canton cité comme un modèle.
Ne l'aurais-tu pas vu?.... J'en perdrai la raison.
Et le voilà qui se lamente.
Tel, en semblable occasion,
On vit l'écuyer peint par l'immortel Cervantes.
L'ami, lui dit Pierrot, allons, réjouis-toi,
Un âne vient de braire ici près; c'est ta bête:
N'as-tu pas entendu? Lors, en hochant la tête,
Guillot, d'un ton dolent, répond: Bah! c'était moi.

G..... (du Puy, Haute-Loire).

LE PASSÉ, LE PRÉSENT, L'AVENIR (1).

L'ILLUSION du souvenir
Du passé nous rend l'existence;
L'espoir, ami de la constance,
Nous fait vivre dans l'avenir;

(1) Ces couplets, mis en musique par M. Gaubert, se trouvent chez lui, rue Notre-Dame des Victoires, n°. 60. Prix: 1 fr. 50 cent.

Digitized by Google

Mais ces ombres de jouissance
Sont les deux rêves du desir :
Le souvenir ne vaut pas l'espérance ;
Espérer ne vaut pas jouir.

Elise, par le souvenir,
Loin de toi, j'adoucis l'absence ;
Loin de toi, je sens ta présence
Dans le songe de l'avenir ;
Près de toi, mon impatience
Veut saisir l'instant qui va fuir :
Le souvenir ne vaut pas l'espérance ;
Espérer ne vaut pas jouir.

Passé, présent, jours à venir,
Tout plaît, tout rit à la constance ;
Dans une même jouissance
La tendresse sait les unir.
Ah ! triple ainsi mon existence ;
C'est le miracle du plaisir :
Le souvenir ne vaut pas l'espérance,
Espérer ne vaut pas jouir.

L'HYMENÉE ET L'AMOUR.

ROMANCE.

L'Hymenée et l'Amour vont conclure un traité.
LAFONTAINE.

Un jour le souverain des Dieux
Dit à l'Amour, à l'Hymenée :
Sur les humains régnez tous deux,
Je vous remets leur destinée :
Allez, et formant sans retour
Une alliance fortunée,
Qu'Hymen suive toujours l'Amour ;
Que l'Amour suive l'Hymenée.

Digitized by Google

Ils partent : l'Amour inconstant,
Bientôt ennuyé du voyage,
A l'Hymenée, en le quittant,
Adressa ce fatal langage :
« Ce voile me prive du jour ;
» Tiens, que ta tête en soit ornée :
» Crois-moi, le bandeau de l'Amour
» Ne peut qu'embellir l'Hymenée. »

Hymen trop aisément céda
Aux vœux perfides de son frère.
A ses yeux le jour s'éclipsa,
Et l'Amour revit la lumière :
Dans leurs choix l'on vit désormais,
Depuis cette triste journée,
L'Amour ne se tromper jamais.
Mais que d'erreurs fait l'Hymenée !

De l'Amour le funeste don,
D'Hymen a causé la détresse.
On dit pourtant que Cupidon,
Sensible enfin à sa tristesse,
D'un frère qu'il priva du jour
Veut adoucir la destinée ;
Et bientôt nous verrons l'Amour
Servir de guide à l'Hymenée.

DÉMOLIÈRES.

PARALLELE DES MÉDECINS ET DES BELLES.

Vrais instrumens de plaisir et de peine,
Partout on voit la belle et le docteur
Se partager la pauvre espèce humaine.
De nos beaux jours la première a la fleur ;
Mais du dernier je crois le lot meilleur.
Si la santé de l'une est le domaine,
La maladie à l'autre nous ramène.

Digitized by Google

Tandis qu'il fait de nous tout ce qu'il veut,
Et que jamais il ne lâche sa proie,
La belle en fait, hélas ! ce qu'elle peut,
Et souvent même au docteur nous renvoie.
Lorsque des ans le froid vient nous glacer,
Et que de nous la belle se sépare,
Le médecin pour toujours s'en empare.
De celui-ci l'on ne peut se passer,
Dès qu'avec lui l'on s'habitue à vivre;
De celle-là, quand par trop il s'y livre,
L'homme bientôt finit par se lasser.

KÉRIVALANT.

L'AVOCAT EN DÉFAUT.

DEPUIS trente ans j'apprends ma langue,
Et des milliers de mots confondent mes esprits :
Si bien que souvent je harangue,
Sans trop savoir ce que je dis.

N. LOUET.

ENIGME.

Vous qui me recherchez, que l'intérêt sordide,
Qu'un téméraire orgueil ne soit pas votre guide.
Par moi se fait le choc de deux corps opposés :
Je me trouve parmi les mourans, les blessés;
Le peuple que je grève, à jamais me déteste,
Si, par mon poids, je suis onéreux ou funeste.
Dans un sombre cachot, pour les forfaits creusé,
Je descends; on m'entend contre tout accusé.
Mais de moi l'indigent tire quelque avantage;
Dans sa misère, au moins mon fardeau le soulage.
Enfin, sur des vaisseaux, on m'expose aux dangers
Qu'affrontent sur les mers d'intrépides nochers.

H....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

J'habite les palais, les châteaux, les chaumières ;
Partout j'y suis fêté, même chez l'ignorant,
Qui, rougissant tout bas de son peu de lumières,
Voudrait sous mon manteau passer pour un savant :
Ce qu'il desire en moi n'est jamais mon esprit ;
S'il daigne m'honorer d'une courte visite,
Il ne s'informe point si j'ai quelque mérite,
Mais si l'or et l'argent brillent sur mon habit.
Il est vrai qu'au boudoir je plais même en chemise ;
Je suis près du beau sexe un adroit séducteur ;
Je pénètre aisément dans les replis du cœur ;
Et toujours bon dévot, l'on me voit à l'église.
Si l'on coupe ma tête, alors je déraisonne ;
Incapable d'agir, je n'ai plus de talent ;
Je n'ai plus rien d'humain, la raison m'abandonne,
Et je suis, sans mourir, privé de sentiment.
Mais veut-on me trouver? qu'on m'arrache le cœur ;
Alors on y verra, sans un plus long mystère,
Au moment actuel ce que fait mon lecteur.
Je vois que l'on me tient, il est temps de me taire.

J....

CHARADE.

Le riche, en mon premier, se loge d'ordinaire ;
Le malheureux, souffrant, en mon second espère,
Et mon tout est souvent sa demeure dernière.

Par un Abonné.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Rose.*
Celui du Logogriphe est *Alarme*, où l'on trouve *larme*, *arme.*
Celui de la Charade est *Pré-diction.*

Digitized by Google

Achille à Scyros, poëme en six chants ; par M. *Luce de Lancival*, professeur de belles-lettres au Lycée impérial, etc. Un vol. in-8°. Prix : 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *le Normant*, libr., rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

TOUT homme qui entre dans la carrière de la poésie héroïque doit se promettre quelque faveur de sa nation, si elle est sensible à la gloire. De tous les travaux par lesquels un génie supérieur peut se recommander à la postérité, celui-ci est sans contestation le plus difficile et le plus noble. On y est encouragé par si peu de succès, et effrayé par tant de revers, qu'il y a même du mérite à l'entreprendre. Dans un temps où la poésie est comme étouffée par cette multitude de savans exacts, qui sont étrangers aux beautés d'imagination et de sentiment, on souhaiterait de pouvoir convaincre ceux qui s'intéressent à l'honneur de leur patrie, que notre siècle, pour arriver à cette haute renommée qu'il ambitionne, doit d'abord se corriger de deux défauts, plus voisins l'un de l'autre qu'on ne l'imagine, je veux dire le mépris de la poésie et l'estime de l'argent. Ces deux sentimens vont naturellement ensemble, parce que les vers ne conduisent point à la fortune. Mais aussi rappellons-nous que les temps qui font époque dans l'histoire de l'esprit humain, doivent leur principale illustration aux Muses qui les ont chantés. Archimède, que Pascal appelle le prince de l'ancienne géométrie, n'a pas immortalisé Syracuse. Qui ne connaît, au contraire, la patrie de Sophocle et d'Euripide ?

Digitized by Google

Toutes les nations ont eu un assez grand nombre de héros et de preneurs de villes. Les Achilles naissent par milliers, mais il n'y a qu'un Homère. La France, qui a été si riche dans tous les genres de gloire, n'a rien à opposer à *l'Iliade* ni à *l'Enéide*; et elle perdrait l'espoir de les égaler, si la belle ordonnance du *Télémaque* et la poésie admirable du *Lutrin* ne l'autorisaient à croire que son génie et sa langue ne sont point au-dessous de l'épopée. Il reste à savoir si l'état actuel de nos études et de nos mœurs nous rend capables d'une telle production. La haute poésie n'a pas pour but d'amuser les passions, ni de flatter la vanité des hommes célèbres. Elle les forme et les achève; elle leur enseigne le chemin de la véritable gloire, qui est la grandeur d'ame; et *l'Iliade* est bien moins un poëme en l'honneur d'Achille, qu'une leçon sublime donnée à ces héros colériques, dont la folie et l'orgueil ont fait de tout temps le malheur des peuples.

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

Le sujet qu'a choisi M. Luce de Lancival n'a pas ce caractère, mais il suffit qu'il annonce du goût pour la poésie épique. C'est une espérance que nous sommes intéressés à cultiver, et l'ouvrage qui nous la donne mérite l'examen le plus attentif. J'en considérerai, d'abord, la fable, les mœurs, et tout ce qui se rapporte à la disposition du sujet. J'entrerai, ensuite, dans les différentes parties du style, et je me flatte de ne rien laisser échapper d'important. Je dirai un mot, en passant, de la sévérité qu'on nous reproche. Elle devrait paraître honorable à tout homme qui s'estime. Je souhaiterais du moins que ceux qui s'en plaignent eussent assez de vanité pour ne pas avouer si aisément qu'ils ont besoin du régime de l'indulgence,

Digitized by Google

C'est le lait de la médiocrité. Il faut au vrai talent une nourriture plus forte et plus austère. Il me serait très-facile sans doute de trouver, dans le poëme de M. Luce, plusieurs tirades brillantes, de les citer avec de grands éloges, et de donner à entendre que tout son ouvrage est écrit de ce style. Il est malheureux qu'une méthode si abrégée soit entièrement opposée à la véritable critique, qui est un art aussi difficile et aussi salutaire, que la flatterie est aisée et pernicieuse.

Le sujet de *l'Achilléide*, tel que Stace l'a traité, offre plusieurs défauts considérables. M. Luce ne l'ignore pas ; mais soit déférence pour le poète latin, soit défiance de sa propre imagination, il n'a osé corriger son modèle que d'une main tremblante, quoiqu'il l'ait toujours corrigé heureusement. Son jugement et son style ont souffert des entraves d'une imitation trop timide ; et c'est le premier poète, peut-être, à qui l'on puisse faire un crime de sa modestie. Il avait dans l'esprit tout ce qu'il fallait pour rendre son poëme vraiment héroïque et intéressant. C'était, comme il l'insinue dans sa préface, de distribuer son plan de manière que tout concourût à préparer et à faire ressortir l'action d'Achille s'arrachant lui-même à la mollesse de la cour de Scyros, et rendu à sa patrie par Ulysse et Diomède. Cette pensée était excellente; mais, en suivant Stace, il s'en est bien écarté. Lui-même semble avoir perdu de vue une idée si noble, lorsqu'il dit de son héros, dans l'invocation à Homère:

> Tu le peignis vainqueur de *l'homicide* Hector ;
> Des amoureux exploits ma Muse plus amie,
> Va le peindre aux genoux de sa Déidamie.

Les graces de ce style n'empêchent pas que ces vers ne soient indignes du poète et du sujet. Son but est-il de peindre avec complaisance la violation

Digitized by Google

qu'Achille fait de l'hospitalité, en trompant une des filles de Lycomède, à la faveur de son déguisement ? C'est ce qui répugne, non-seulement aux mœurs, mais au caractère de ce genre de poésie, et plus encore au caractère honorable de l'écrivain. Cela seul prouve que tout le poëme avait besoin de recevoir une autre disposition. De la manière dont il est conçu, il semble qu'on veuille nous intéresser au séjour d'Achille à Scyros et à ses amours clandestins. Les trois premiers chants ne sont remplis que des craintes maternelles de Thétis, qui veut dérober son fils aux dangers de la guerre. Le vice de cet argument est sensible. Si le poète met du naturel et de la chaleur dans cette première partie, il fera entrer le lecteur dans les motifs de tendresse qui animent cette mère, il lui fera goûter ses précautions et ses ruses; il lui inspirera donc un intérêt opposé à la fin du poëme et aux vues morales de l'auteur. Si, au contraire, Thétis n'attache point, voilà certainement la moitié de l'ouvrage condamnée à la froideur.

Il est étonnant que M. Luce se soit laissé subjuguer par les idées de Stace, malgré les inspirations de son bon génie, qui lui conseillait de donner un tout autre tour à cette matière. Ce tour, il l'avait sous sa main. Puisqu'il voulait chanter Achille rendu à la Grèce, pourquoi ne pas m'intéresser d'abord à cette cause ? pourquoi ne pas me transporter tout-à-coup au milieu des événemens qui pouvaient me remplir de cet intérêt ? L'Europe et l'Asie en mouvement, toute la Grèce insultée dans la personne d'un de ses princes, l'honneur du lit nuptial à venger, vingt rois rassemblés pour cette cause, mais arrêtés dans leurs desseins par l'absence d'Achille; voilà, ce me semble, l'ouverture que le sujet présentait de lui-même; voilà ce qui conduisait à l'action, et ce

Digitized by Google

qui mettait le lecteur dans l'intérêt du dénouement.

Remarquez que ce poëme étant comme l'avant-scène de *l'Iliade*, tout le merveilleux d'Homère y entrait naturellement. Il est inconcevable que Stace, qui avait une imagination si brillante, ait négligé ces richesses de la mythologie, dont ses autres poésies sont si ornées. Aujourd'hui même, les personnes qui goûtent le moins ces machines de la poétique des anciens, m'accorderont que toutes les convenances du sujet en prescrivaient l'usage. Comment s'imaginer que Minerve et Junon laissent faire les préparatifs de la guerre de Troie sans y prendre part; cette Junon, qui se vante, dans *l'Iliade*, d'avoir lassé ses coursiers à rassembler les nations, pour le châtiment de l'adultère? L'intervention de ces deux déesses se trouvait ennoblie, parce que l'injure récente faite à la foi conjugale couvrait leur ressentiment d'un motif légitime. Le poète pouvoit donc mettre dans leur bouche une éloquence forte et raisonnable, en leur faisant demander, dans le conseil des Dieux, qu'Achille accomplît sa destinée.

La tendresse de Thétis formait alors un contre-poids intéressant, et ce ressort pouvait être employé avec plus de bienséance; car il faut supposer, dans ce plan, qu'Achille est déjà caché à Scyros. Par-là on écarte ce qu'il y a d'indécent dans l'action de la déesse, qui tend elle-même des piéges à la jeunesse de son fils et à l'honneur des filles de Lycomède. Un artifice si honteux ne pouvait être exposé ouvertement, ni faire le sujet d'un ouvrage de cette nature.

Le poète avait ici une belle occasion de remuer tout l'Olympe. Qui empêchait Thétis de recourir à Vénus, intéressée comme elle dans cette grande affaire? Et pourquoi Vénus n'aurait-elle pas envoyé l'Amour à Scyros? Ce merveilleux était né-

Digitized by Google

cessaire par plusieurs raisons. D'abord il déchargeait une mère d'un rôle odieux; ensuite il sauvait ce qu'il y a d'invraisemblable dans le déguisement d'Achille; enfin, il donnait à la passion de ce héros pour Déidamie un caractère digne de la poésie. Ce n'était plus une galanterie obscure et vulgaire, mais un combat entre l'honneur et l'amour, tel qu'il peut s'élever dans un cœur généreux. Ce n'est pas à M. Luce qu'il faudrait apprendre ce qu'une telle passion offrirait à l'art du poète. Tout ce que la jeunesse et la beauté ont de séduction, tout ce que la vertu a d'énergie et de noblesse, pourrait être développé dans cette peinture, jusqu'au moment où l'éloquence d'Ulysse et l'intrépidité de Diomède, enflammant Achille d'une généreuse émulation, achèveraient dans son ame le triomphe de la patrie et de l'honneur.

Voilà ce que la première pensée de M. Luce m'a fait concevoir sur ce sujet. J'avoue que je lui proposerais mes observations avec moins de confiance, si elles n'avaient pour fondement le principe que lui-même a posé. Mais qu'on examine avec attention ce qu'il dit : « qu'*Achille découvert par Ulysse et Diomède* devait être, dans » son poëme, le but unique auquel tout concou» rût et aboutît; » qu'on regarde la suite d'un tel dessein, et on verra que je n'ai fait que tirer les conséquences du principe le plus clair. Il n'a manqué à l'auteur que la hardiesse de suivre ses propres idées, pour inventer un plan noble, régulier, intéressant.

Celui qu'il a emprunté de Stace me paraît avoir toutes les qualités contraires, et il suffirait presque de l'exposer pour en donner cette opinion au lecteur. Thétis, comme je l'ai dit, ouvre le poëme, et voici à quelle occasion. Du fond de la mer et de son palais, où elle est enfermée avec

Digitized by Google

ses sœurs, elle s'aperçoit que Pâris emmène Hélène sur son vaisseau; elle reconnaît les *rames* du *perfide*. Cet enlèvement l'épouvante; elle prévoit que la guerre va s'allumer, que toute la Grèce courra aux armes, et qu'on cherchera son fils, qu'elle sait devoir périr sous les murs de Troie. Cette crainte, quoique fondée sur une juste connaissance de l'avenir, fait cependant peu d'impression, parce que le malheur qui la cause paraît encore éloigné. Mais si l'armement général et la réunion des princes en Aulide eussent fait le sujet du premier chant, comme la nature du poëme l'exigeait, certainement le danger d'Achille eût paru plus pressant, et les craintes de sa mère eussent été plus touchantes.

Ce qui ajoute à la terreur de Thétis, c'est que son fils est dans les mains du Centaure Chiron, qui ne manque pas de le former aux exercices de la guerre. Elle se trouve elle-même insensée de lui avoir donné une éducation si contraire à ses vues.

> Et ce fils, que poursuit la gloire qu'il adore,
> J'ai pu le confier à l'antre d'un Centaure!
> Là, sans doute, il apprend à donner le trépas;
> Sa parure est un fer, ses jeux sont des combats!
> Héros enfant, déjà son adresse cruelle
> Agite, en se jouant, la lance paternelle!
> O tardive frayeur! inutile courroux!.

Vit-on jamais, en effet, une conduite plus inconséquente et un caractère moins sensé? Cette mère si prévoyante se forge à elle-même ses peines et ses alarmes. Elle veut éloigner son fils des combats, et elle lui donne un instituteur guerrier. Elle le fait élever dans les bois, parmi les tigres et les ours; elle le nourrit avec la moelle des bêtes féroces; enfin, lorsqu'elle n'a rien négligé pour le rendre fort et intrépide, et qu'il ne respire plus que la passion des armes, c'est alors qu'elle se décide à cacher ce lion sous des habits de femme,

Digitized by Google

parmi les filles d'un roi, et elle fait ce terrible présent à Lycomède, sans même l'avertir du danger.

Supposez ce déguisement vraisemblable, et voyez s'il y a quelque sentiment qui puisse justifier l'immoralité de cette action, et la perfidie d'un tel procédé. Vous me direz que cette circonstance appartient à l'histoire et aux mœurs des temps fabuleux; mais je vous répondrai que tous les faits et tous les caractères ne sont pas propres à la poésie. Ils les faut accommoder à sa délicatesse, et un poète qui choisit un sujet, dans les principes de son art, n'est pas moins obligé de le disposer avec jugement, que de l'orner avec imagination.

Stace a violé toutes les bienséances dans le personnage de Thétis. Il va jusqu'à lui faire souhaiter que son fils abuse d'une des filles de son hôte. Il semble qu'elle soit contente de le sauver en le corrompant. Je ne sais si une mère peut pousser la faiblesse jusqu'à cet excès. Mais je demande si un tel caractère doit trouver place dans un poëme ?

M. Luce a substitué l'idée de l'hymen à celle d'un vœu si infâme. Cette correction est aussi heureuse que le sujet le permettait : elle jette du moins un voile d'honnêteté sur une scène si peu convenable; mais qu'il est dangereux de suivre un modèle qui a besoin d'être redressé dans une matière aussi délicate! Achille ne répond que trop bien aux desirs de sa mère; et pour juger du génie de Stace, dans la partie la plus importante du poëme épique, il suffit de dire qu'il rend son héros coupable de la dernière violence envers l'objet de son affection. *Vi potitur votis.....*

C'est là l'imagination d'un satyre, et non pas celle d'un poète. Tous les adoucissemens que M. Luce y appose ne sauvent point l'horreur et le dégoût de cette action; et lorsque je considère ce que les lois de l'hospitalité imposaient de retenue au poète,

aussi

Digitized by Google

aussi bien qu'au héros, toutes les circonstances m'en paraissent si révoltantes pour les mœurs, et si flétrissantes pour les personnages, que, bien loin de mériter la critique, elles ne souffrent pas même l'examen.

Le dénouement que M. Luce a créé est, je l'avoue, aussi parfait qu'il pouvait l'être, après une situation si avilissante. Il relève le caractère de Thétis, en lui faisant légitimer les violences de son fils, idée si naturelle, et que pourtant Stace n'a pas eue. Il ne rehausse pas moins celui d'Achille, en faisant entrer dans sa passion plus de tendresse et de générosité. Il donne même quelqu'idée de ces combats de l'honneur et de l'amour qui nous intéressent si vivement, parce qu'ils nous peignent ce mélange de faiblesse et de vertu qui fait le fonds du cœur humain. Cette partie qui est la plus attachante, et peut-être la mieux écrite de tout le poëme, annonce un talent très-distingué qui n'a manqué que de confiance dans ses forces. Elle mériterait d'être exposée avec quelque détail; mais je me borne à l'idée générale que j'ai donnée de l'invention et de la disposition du sujet, me réservant d'entrer dans de plus grands développemens, lorsque j'aurai à parler de l'élocution.

CH. D.

Nouveau Fablier, à l'usage des écoles. Imprimerie de *Brasseur*, aîné. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 cent. A Paris, chez *Capelle* et *Renand*, libraires-commissionnaires, rue J. J. Rousseau; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

L'USAGE de faire apprendre des fables aux enfans re-

Digitized by Google

monte à la plus haute antiquité. Platon, si sévère à l'égard d'Homère, considère Esope comme un excellent moraliste. Il desire que les enfans *sucent* les fables avec le lait; il veut que les nourrices les leur répètent sans cesse; il lui paraît que cette méthode employée pour un âge si avide de narrations, si curieux de petits détails, peut graver pour toujours dans l'esprit et dans le cœur des hommes les principes qui doivent diriger leur conduite. Lafontaine a très-bien expliqué cette vue philosophique sur un art dans lequel il est si supérieur aux anciens, et dont il a marqué le degré de perfection que nul moderne n'a encore pu atteindre. « Plutôt, dit-il, que d'être réduits à corri-
» ger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes
» pendant qu'elles sont indifférentes au bien et au mal.
» Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement
» que les fables? Dites à un enfant que Crassus allant
» contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans consi-
» dérer comment il en sortirait; que cela fit périr lui et
» son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer.
» Dites au même enfant que le renard et le bouc descen-
» dirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que
» le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes
» de son camarade, comme d'une échelle: au contraire,
» le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de pré-
» voyance; et par conséquent, il faut considérer en toute
» chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples
» fera le plus d'impression sur cet enfant? ne s'arrêtera-
» t-il pas au dernier comme plus conforme et moins dis-
» proportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? »

Avant Lafontaine, nous n'avions fait dans ce genre que des essais malheureux. Quoique la langue française eût par elle-même, une sorte de naïveté qu'elle perdit lorsqu'elle se perfectionna, aucun poète n'avait réuni au ta-

Digitized by Google

lent de la narration cette gaieté innocente, ces vues morales, et cet art de peindre des caractères que l'on exige dans la fable. Le seul Marot eût peut-être réussi; il aurait pu être à Lafontaine ce que Malherbe est à Rousseau; mais son esprit entièrement tourné à la galanterie ne tenta point d'ouvrir cette nouvelle route poétique. Il n'appartenait qu'au siècle qui, dans les diverses branches de littérature, vit naître tous les modèles, de produire le meilleur fabuliste qui ait existé. Lafontaine naturellement timide et modeste, n'était point effrayé par les travaux de ses devanciers. Après avoir parlé des anciens, « les modernes, dit-» il, les ont imités. Nous en avons des exemples non-seu-» lement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que » lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si dif-» férente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer » que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de » mon entreprise. » Lafontaine ne composait rien sans consulter; lorsque l'idée lui vint de faire des fables, il communiqua son dessein à Patru, académicien célèbre, l'un de nos premiers bons prosateurs. Patru effrayé des difficultés de l'entreprise, lui conseilla d'écrire en prose; il pensait que notre poésie asservie depuis quelque temps à des règles si rigoureuses, ne pourrait jamais se plier à l'aimable abandon qu'exige la narration des fables. Quelle perte pour notre littérature, si Lafontaine se fût rendu à ce timide conseil! Heureusement le poète sentait ses forces; il osa s'y confier; et bientôt son ami fut étonné de la perfection de ses premiers essais.

Les commentaires ne manquent point sur les fables de Lafontaine; plusieurs littérateurs se sont attachés à en faire sentir les beautés, selon l'impression qu'elles produisaient sur eux. Il reste de tout ce qui a été écrit à ce sujet, des résultats avoués de tous les gens de goût, et qu'il

Digitized by Google

est nécessaire de rappeler ici. Le talent de Lafontaine consiste principalement à embellir la morale de tout ce que la douce indulgence, l'aimable insinuation, la touchante bonhomie, et l'imagination la plus riante et la plus variée peuvent lui prêter de charmes. Le tableau le plus exact de la société se trouve dans la réunion des animaux dont il transforme l'instinct en passions. Ils ont nos institutions, nos usages, nos mœurs et nos préjugés. Chacun d'eux a un caractère dont il ne s'écarte jamais : ils traitent les questions les plus importantes de politique et de morale ; et le contraste piquant qui existe entre les acteurs et les objets dont ils s'entretiennent fait disparaître la sévérité des matières les plus sérieuses. Cette conception ingénieuse qu'Esope et Phèdre avaient indiquée, Lafontaine l'a développée et perfectionnée. Outre le talent de la narration qui le rend supérieur à tous les fabulistes, il possède au plus haut degré l'art de donner à ses personnages une importance comique qui ne s'éloigne jamais du naturel. Ils ont des provinces, des villes capitales ; ils font des traités de paix, ils se déclarent la guerre. A ces grands actes de politique, le fabuliste ne manque pas de joindre les exemples le plus fameux. Les héros de l'antiquité et des temps modernes sont fréquemment rappelés ; et ces rapprochemens si singuliers paraissent toujours amenés sans effort. On chercherait en vain dans les poétiques le secret de cet art qui consiste à mêler les plus grands souvenirs aux sujets les plus frivoles ; Lafontaine le possédait peut-être sans s'en douter. Le goût qu'il avait pour son art qu'il appelait *un charme*, le portait à s'identifier, pour ainsi dire, avec ses acteurs : c'étaient eux qui raisonnaient, et non pas lui ; de là tant de vérité et de graces dans ses caractères et dans ses récits. Sa morale n'était point sévère comme celle des docteurs, ni maligne comme

Digitized by Google

celle de Molière; il avait senti que l'indulgence devait caractériser l'apologue qui, dès son origine, fut destiné à rappeler les hommes à leur devoir par l'insinuation. Le résultat général des fables de Lafontaine est qu'il faut se soumettre à son sort, et que, pour vivre heureux, il vaut mieux éviter les méchans que de les combattre ouvertement. Il ne s'éloigne que rarement de cette doctrine conforme à son caractère; et l'on n'en voit des exemples que dans quelques fables, telles que celles de loups et des brebis, où il conclut, contre son ordinaire, *qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.* C'est à ce parfait accord du caractère du fabuliste avec la nature de l'apologue que ce poète dut le charme particulier qu'il répandit dans ses ouvrages. Cependant Lafontaine ne croyait pas encore avoir atteint la perfection de son art, tant l'idée qu'il s'en était faite était supérieure à ses productions. Il exprime ses doutes modestes avec la bonhomie la plus agréable. « Il » arrivera possible, dit-il, que mon travail fera naître à » d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. »

Lamotte qui osa écrire des fables après Lafontaine voulut *porter la chose plus loin*; mais il prouva que, surtout dans l'apologue, les combinaisons de l'esprit ne peuvent suppléer les graces du génie. Il fit, à son ordinaire, une poétique qu'il appliqua à ses fables. Il veut que cette sorte de poésie soit une conception ingénieuse, qui donne au lecteur le plaisir de la surprise: ainsi la moralité ne doit point être trop prévue. L'esprit pourra la saisir avant la fin de la fable; mais il faudra prêter une attention dont on sera dédommagé par la satisfaction d'avoir deviné l'intention du poète. D'après cette doctrine, l'apologue différerait peu de l'énigme. On voit que de semblables préceptes ne s'accordent nullement avec le genre adopté par Lafontaine, qui souvent ne se fait aucun scrupule de placer la

Digitized by Google

moralité au commencement de son récit ; ils détruisent d'ailleurs tous les charmes de la naïveté. Dans l'impuissance d'approcher du naturel et des graces de Lafontaine, Lamotte voulut être comique. Quelques-unes de ses fables sont piquantes, mais elles tiennent plus de l'épigramme que de l'apologue. Telle est celle qui commence ainsi :

Un homme avait perdu sa femme ;
Il veut avoir un perroquet.
Se console qui peut. Plein de la bonne dame,
Il veut du moins chez lui remplacer le caquet.

Il est inutile de remarquer que ce ton n'est pas celui de la fable. Lafontaine prescrit la gaieté aux fabulistes ; mais il n'entend point par-là le comique du théâtre ou les traits piquans de l'épigramme. « Je n'appelle pas gaieté, dit-il, » ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air » agréable qu'on peut donner à toute sorte de sujets, » même les plus sérieux. »

Fontenelle, si peu propre à apprécier Lafontaine, regardait la naïveté comme *une nuance du bas*. On voit qu'il n'avait aucun sentiment des beautés qui en résultent. Comment, d'ailleurs, n'avait-il pas remarqué que la naïveté se concilie très-bien avec les objets les plus nobles et les plus sérieux ? Joas répondant aux questions d'Athalie est naïf ; ce caractère de l'enfance, qu'il est si difficile de bien rendre, est un des plus parfaits que Racine ait tracés. Dans le Fabuliste, la naïveté consiste principalement à ce qu'il soit pénétré si profondément de son sujet, qu'il ait l'air d'ajouter foi aux actions qu'il raconte. Cette apparence de crédulité qui ne doit point être affectée, donne aux récits un charme inexprimable. La même observation peut s'appliquer au *merveilleux* qui fait partie de l'épopée. Pourquoi les dieux d'Homère et de Virgile ne choquent-ils, ni le bon sens, ni le goût ?

Digitized by Google

Pourquoi n'a-t-on aucune répugnance à suivre les détails minutieux et quelquefois rebutans des enchantemens que le Tasse a peints? c'est que ces grands poètes n'affectent point une philosophie hors de propos; c'est qu'ils paroissent croire à la possibilité des événemens surnaturels qu'ils racontent. Pour peu qu'on approfondisse cette réflexion, on découvrira les causes du peu d'effet que produit le *merveilleux* de *la Henriade*. Le philosophe paraît trop souvent dans ce poëme : on voit qu'il se joue des personnages allégoriques qu'il emploie. Comment se plaire à ces fictions, quand le poète y attache lui-même si peu d'importance?

Si le grand nombre des fables de Lafontaine suffit, et au-delà, pour l'éducation des enfans, à quoi peut servir un nouveau Fablier? Cette observation, cependant, pourrait être modifiée jusqu'à un certain point, si les éditeurs avaient fait un choix qui méritât d'être approuvé. Les fables de l'abbé Aubert, celles de M. Lemonnier, et quelques autres, doivent être distinguées; quoiqu'elles soient très-loin du modèle, elles peuvent plaire aux gens de goût, et servir à l'éducation. Mais pourquoi ressusciter les fables de Dorat? Pourquoi faire entrer dans un livre destiné aux écoles, des fables où la religion est attaquée, où la décence même n'est pas respectée? Cette dernière faute est inexcusable : elle doit être l'objet principal de notre critique.

Dans toutes les écoles de France, la religion chrétienne est aujourd'hui enseignée. Le temps n'est plus heureusement où les catéchismes des théophilantropes empoisonnaient l'esprit de la jeunesse par des dogmes aussi ridicules que dangereux. Or, est-il convenable d'insérer dans un livre destiné aux enfans, une fable où se trouve la diatribe la plus sanglante contre *la Bible*?

Digitized by Google

Cette fable, ou plutôt ce conte, est de M. Andrieux; il offre le talent de narration que l'on connaît à ce poète; il peut être regardé comme un ouvrage sans conséquence pour les personnes sensées; mais de quel danger ne sera-t-il pas pour des enfans? Habitués par leurs instituteurs au respect qu'ils doivent à l'Ecriture, ils verront dans les vers de M. Andrieux que *la Bible* est *un piquant assemblage de meurtres et d'amours*. Il est aisé de concevoir l'effet que produira sur eux cette contradiction bizarre. Pour peu qu'ils soient disposés à s'affranchir d'une discipline sévère, et les jeunes gens n'y sont que trop enclins, ils profiteront de cette occasion pour jeter du ridicule sur les choses les plus sacrées; et l'on verra quelle sera la conduite de ces philosophes précoces. Au reste, M. Andrieux n'avait point destiné ce conte à l'instruction de la jeunesse, et nous sommes persuadés que lui-même se serait opposé à ce qu'on l'insérât dans un livre classique. Composé au moment des élections de l'an 6, ce petit poëme avait pour but d'en éloigner les intrigans et les gens de métier. La forme du gouvernement étant changée, la moralité du conte n'a plus d'objet. Quelle peut donc avoir été l'intention des éditeurs en l'insérant dans un livre qu'ils appellent *élémentaire*? Les mêmes observations peuvent être faites à l'égard d'une fable contre la Sorbonne; c'est une plate imitation des plaisanteries ordinaires de Voltaire.

La première loi que doit se proposer l'auteur ou l'éditeur d'un livre destiné à l'éducation, c'est de respecter les bonnes mœurs, et de n'offrir aucune idée ni aucun tableau qui puissent éveiller les passions des jeunes gens. Le Recueil que nous annonçons est loin d'offrir cette juste mesure; dont, avant la révolution, il eût été monstrueux qu'un livre de ce genre se fût écarté. Des poésies galantes

Digitized by Google

et quelquefois très-lestes s'y trouvent assez fréquemment. Grécourt est le poète que l'on éloigne le plus des mains de la jeunesse : son cynisme sans frein, son libertinage sans esprit, ses peintures grossièrement licencieuses, ne sont que trop propres à corrompre les enfans. Cependant les éditeurs n'ont pas dédaigné de lui emprunter quelques fables aussi dépourvues de talent que dangereuses pour leur moralité. Nous n'en citerons que trois. Dans *le Coq et la Poule*, le poète s'adresse aux femmes qui se laissent séduire par des amans indiscrets. Malgré toutes les protestations de ces derniers, il est probable que, même en gardant le silence, ils sauront mettre le public dans la confidence de leur bonheur. Cette idée fort commune est exprimée en vers médiocres :

Un coq épris d'une jeune poulette,
Sollicitait la dernière faveur.
Il était beau, mais la belle avait peur
Des mauvais tours de sa langue indiscrète.
Tu n'auras pas satisfait ton ardeur
Qu'un chant joyeux jusqu'au bout du village,
Annoncera que je ne suis pas sage.
— Ah ! ne crains rien, je suis un coq d'honneur,
Répondit-il ; je te promets, ma mie,
De ne chanter, si tu veux, de ma vie.
— Jures-en donc ; je croirai tes sermens, etc.

On cherche en vain le but des éditeurs, en plaçant cette fable dans leur recueil. Est-ce une leçon qu'ils prétendent donner aux demoiselles ? Mais si elles n'ont d'autre motif pour être sages, le seront-elles long-temps ? Le langage tenu dans cette fable est d'ailleurs celui d'une femme qui a perdu toute retenue. Doit-on offrir de pareils tableaux aux enfans des deux sexes ? En leur supposant l'innocence de leur âge, comment répondre à la multitude de questions auxquelles cette fable peut donner lieu ?

Grécourt a, dans une autre fable, exposé sa philoso-

Digitized by Google

phie ; et les éditeurs n'ont pas manqué de la proposer aux jeunes gens comme une règle de conduite. Voilà en quoi le philosophe fait consister le bonheur :

Un solitaire, ennemi de la gêne,
Et sectateur de toute volupté,
Qui, répétée, après elle n'entraîne
Ni le remords, ni la satiété ;
Vivait content, sans embarras, sans crainte,
Avec un livre, un verre et son Aminte.

Ce philosophe, que la plupart des jeunes gens ne demanderaient pas mieux que d'imiter, si *la lecture* ou *l'étude* ne faisait point partie de ses occupations, est visité par la Fortune. Elle vient avec une grande suite, la Grandeur, l'Opulence, la Dignité, la Gloire, le Desir. Le solitaire renvoie toute cette compagnie ; et sur ce que la Fortune le prie de recevoir au moins *le Desir*, il répond très-philosophiquement : *Je n'ai qu'un lit que je garde au Plaisir.* Excellente morale, très-propre à former la jeunesse.

Grécourt voulait quelquefois cultiver la poésie anacréontique. Quand il s'exerçait dans ce genre, auquel il était si peu propre, il ressemblait à un vieux libertin qui cherche en vain à quitter le ton des lieux qu'il fréquente, pour être délicat et galant. La fable de *la Rose* en est un exemple. Une rose conjure un berger de ne pas la cueillir ; elle veut savoir s'il l'a réservée au *plus funeste des malheurs ;* elle lui rappelle qu'il n'osait autrefois lui donner des baisers de *peur d'altérer l'éclat qui la colorait ;* enfin, elle lui demande grace ; mais c'est en vain. La moralité de cette fable se trouve dans les vers suivans :

Le comble des tendres plaisirs,
Est souvent le comble des peines.

Les éditeurs ont fait entrer dans leur recueil cette fable indécente, qui n'offre d'ailleurs qu'une moralité triviale. Nous le demanderons encore, sont-ce là des vers que les

Digitized by Google

enfans puissent lire? n'a-t-on fait tant de suppressions dans Horace et dans Ovide, que pour donner aux élèves des lectures françaises encore plus dangereuses?

On trouve aussi dans ce recueil des allégories galantes et des madrigaux qui ne doivent point entrer dans un livre classique. Tels sont ces vers, où le poète cherche à expliquer l'empire des femmes sur les hommes:

Aux lois de la nature, amis, soumettons-nous;
Toujours sa volonté l'emporte sur la nôtre.
L'aimant disait au fer : Pourquoi me cherchez vous?
— Pourquoi m'attirez-vous? soudain, répondait l'autre.
Notre faiblesse et ton pouvoir,
Sexe enchanteur, s'expliqueraient de même :
Ainsi tu plais sans le vouloir,
Sans le vouloir aussi l'on t'aime.

Ces vers sont agréablement tournés; mais quel embarras un élève ne donnera-t-il pas à son maître, s'il lui demande une explication plus claire des rapports qui peuvent exister entre l'aimant et le fer, et les hommes et les femmes?

Les éditeurs ont inséré dans leur recueil une fable encore plus leste que celle dont nous avons parlé. Elle est de Fontenelle; on y reconnaît son esprit fin et délicat, et l'art de couvrir d'un voile léger les objets les moins décens. Comme celles de La Motte, elle a plutôt le ton de l'épigramme que celui de l'apologue. Il suffira de la citer pour prouver le danger de ce recueil s'il est admis dans l'éducation :

Le tendre Rossignol et le galant Moineau,
L'un et l'autre amoureux d'une jeune Fauvette,
Sur les branches d'un ormeau
Lui parlaient un jour d'amourette.
Le petit chantre ailé, par des airs doucereux,
S'efforçait d'amollir le cœur de cette belle :
Si vous voulez me rendre heureux,
De mes douces chansons vous savez l'harmonie,
Elles ont mérité les suffrages des Dieux;

Digitized by Google

Désormais je les sacrifie
A chanter vos beautés, votre nom en tous lieux.
Les échos de ces bois les rediront sans cesse;
Et j'aurai tant de soin de le rendre éclatant,
Que votre cœur enfin sera content
De voir l'excès de ma tendresse.
Et moi, dit le Moineau, je vous baiserai tant....
A ces mots, fut jugé le procès à l'instant
En faveur de l'oiseau qui porte gorge noire.
On renvoya l'oiseau chantant.
Lecteur, vous comprenez le sens de mon histoire.

Fontenelle n'a point osé expliquer la moralité de cette fable. Si l'enfant la demande, que répondra l'instituteur ? Nous avons multiplié les citations afin qu'aucun lecteur ne pût nous accuser de rigorisme. Quand il s'agit d'un objet aussi important, la censure doit être sans réplique. Il n'existe aujourd'hui que trop de pères de famille et d'instituteurs qui, par insouciance ou par l'effet d'une morale relâchée, ne surveillent point les lectures des enfans dont ils dirigent l'éducation : le devoir le plus sacré de la critique est de les avertir lorsqu'ils peuvent être trompés par le titre d'un livre qui paraît destiné aux écoles. Tel est le motif qui nous a portés à nous étendre plus que nous ne l'aurions voulu sur le *Nouveau Fablier*.

Les livres classiques ne sauraient être purgés avec trop de soin de tout ce qui peut développer dans les enfans le germe des passions. Dans l'âge le plus tendre, ils ont beaucoup plus de pénétration qu'on ne le croit communément. Un seul mot échappé peut leur inspirer les réflexions les plus dangereuses. Quelques fables même de Lafontaine ne sont pas exemptes d'idées susceptibles de mauvaises interprétations. C'est pour cela que les amis des mœurs désirent depuis long-temps que l'on en fasse un choix scrupuleux pour les écoles. Si l'on peut quelquefois se plaindre de ce que notre grand fabuliste est tombé involontairement dans ce

Digitized by Google

défaut, quels reproches ne doit-on pas adresser à des éditeurs qui, en connaissance de cause, ne se font pas scrupule d'insérer dans un recueil qu'ils destinent aux enfans, des poésies où la religion et la morale ne sont pas respectées?

P.

Huitième et dernière livraison du *Répertoire du Théâtre Français* (1), formant les tomes XXII et XXIII, et contenant les comédies en trois actes et en un acte de Guyot de Merville, Pont-de-Vesle, Favart, Collé, Saurin, Poinsinet, Goldoni, Dorat, Barthe, Sedaine et Champfort.

Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un ouvrage proposé par souscription est d'annoncer qu'il est terminé. Le *Répertoire du Théâtre Français* avait eu un succès si général en paraissant, qu'on ne devait pas craindre qu'il fût abandonné; mais avant l'événement il était difficile de croire que les éditeurs fourniraient, en moins de seize mois, vingt-trois volumes in-8°. de cinq à six cents pages, imprimés avec le plus grand soin, dans lesquels on trouve cinquante-quatre notices sur divers auteurs, et cent sept examens faits dans les meilleurs principes, et avec un talent assez distingué pour que ce journal n'ait jamais loué

(1) Ou Recueil des tragédies et comédies restées au théâtre depuis le *Venceslas* de Rotrou, pour faire suite aux éditions in-8°. de Corneille, Molière, Racine, Regnard, Crébillon, et au Théâtre de Voltaire; avec des notices sur chaque auteur, et l'examen de chaque pièce par M. *Petitot*, dessins de M. *Périn*, impression de *Didot* l'aîné. Prix : 7 fr. le vol., et 14 fr. papier vélin, gravures avant la lettre. A Paris, chez *Perlet*, libraire, rue de Tournon, n°. 1133; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis le petit portail de l'église.

Digitized by Google

le travail des éditeurs qu'en s'en emparant. Nos lecteurs se rappellent sans doute les notices sur la Harpe, de Belloy, Diderot, Lesage, Marivaux, etc. Cette livraison n'est pas moins intéressante que celles qui l'ont précédée. Champfort ferme la marche par sa comédie du *Marchand de Smyrne*. De tous les ouvrages restés au théâtre, c'est celui qui montre plus évidemment la décadence de l'art dramatique, tant pour le fond du sujet qui nous fait rétrograder jusqu'aux romans du seizième siècle, que pour les détails qui roulent sur des plaisanteries contre les institutions sociales, et non sur des ridicules généraux. Nous citerons avec plaisir les passages les plus remarquables de la notice sur cet auteur, qui a été si mal défendu par ses amis que les louanges qu'ils lui ont données devaient tourner contre sa mémoire aussitôt que l'ordre serait rétabli en France.

Extrait de la Notice sur Champfort.

« Sébastien-Roch-Nicolas Champfort naquit, en 1741, dans un village voisin de Clermont en Auvergne. Fils d'une femme pauvre et qui n'était pas mariée, il paraissait destiné à rester dans la classe la plus obscure. Des protecteurs bienfaisans aperçurent ses dispositions naissantes; ils s'employèrent pour qu'elles pussent être cultivées, et obtinrent pour lui une place de boursier au collége des Grassins. Le jeune Nicolas (c'est ainsi qu'il s'appelait alors; il ne prit le nom de Champfort qu'en entrant dans le monde;) le jeune Nicolas justifia par de grands succès l'espoir que l'on avait conçu de lui. L'influence de cette excellente éducation se fit sentir sur-tout dans ses premiers ouvrages; on y voit une délicatesse de goût et une justesse de pensée qui ne se retrouvent point dans ses écrits postérieurs.

Digitized by Google

» La carrière littéraire de Champfort présente deux époques distinctes, celle pendant laquelle il voulut se produire avantageusement dans le monde, et entrer à l'académie française; et celle où, parvenu à son but, il ne crut plus avoir de ménagemens à garder. Quoique l'esprit du siècle fût alors très-corrompu, on exigeait de ceux qui aspiraient à l'académie un respect pour les institutions religieuses et politiques qui, pour n'être qu'une affaire de convenance, n'en paraissait pas moins obligatoire. Il était bien permis d'attaquer le gouvernement par des réticences, des pensées détournées, et des éloges exagérés des peuples anciens ou étrangers; mais il était défendu d'exposer la doctrine dans tout son jour, et de professer ouvertement les opinions anti-sociales des philosophes. Champfort, très-spirituel et très-fin, observa avec beaucoup d'adresse cette sorte de décence. La seconde époque de sa carrière littéraire offre un aspect tout différent. L'esprit d'indépendance porté à l'excès le plus condamnable, la licence la plus effrénée dans les opinions et dans les discours, l'ingratitude la plus cruelle envers des bienfaiteurs qui perdirent tout à la révolution, l'ironie la plus amère sur leurs malheurs, distinguèrent au commencement de nos troubles politiques, les écrits et les conversations de Champfort. Ces deux époques seront suffisamment marquées par l'analyse rapide que nous donnerons des productions de cet écrivain.

» Champfort, sorti du collége des Grassins après s'être brouillé avec ses professeurs, se trouva lancé dans le monde sans avoir d'autre appui que ses talens : mais alors un jeune homme qui avait eu des succès distingués dans ses études était accueilli pour peu qu'il eût d'amabilité. Champfort éprouva plus que personne cette sorte de bienveillance qui entrait dans le ton des grandes sociétés de

Digitized by Google

Paris. Quoique très-jeune, il paraît que l'ingratitude entrait déjà dans ses calculs. Se trouvant avec un de ses anciens professeurs, et s'entretenant avec lui sur ses espérances qui n'étaient encore justifiées par aucun succès, il lui échappa ces mots qui peignaient son caractère: « Vous » me voyez bien pauvre diable. Eh bien ! savez-vous ce » qu'il m'arrivera? J'aurai un prix à l'académie; ma co» médie réussira; je me trouverai lancé dans le monde, » et accueilli par *les grands*, *que je méprise* : ils feront » ma fortune sans que je m'en mêle; et je vivrai ensuite » en philosophe. » On voit quel cas Champfort voulait faire de ceux qui seraient ses bienfaiteurs; et l'on devine ce qu'il entendait par la vie philosophique qu'il désirait mener lorsqu'il aurait fait fortune.

» Ayant l'intention de se consacrer entièrement aux lettres, il avait très-bien senti quels étaient les moyens d'avoir des succès prompts et brillans. Le théâtre et les concours académiques présentaient ce double avantage; Champfort entra en même temps dans l'une et dans l'autre carrières. Son premier essai fut couronné par l'académie française. L'Epître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils, est l'ouvrage d'un jeune homme : elle a beaucoup de rapports avec les amplifications qui valurent à Champfort tant de succès à l'Université; on y trouve de l'emphase, de la déclamation, et cette espèce de prétention et d'apprêt qui fut toujours le défaut principal des ouvrages de l'auteur. D'après ses principes il était naturel qu'il dît beaucoup de mal des colléges où il avait été recueilli, indigent et malheureux; aussi ne manque-t-il pas d'employer ce lieu commun :

Veille, père éclairé, sur ce dépôt divin :
Loin de lui ces prisons où le hasard rassemble
Des esprits inégaux qu'on fait ramper ensemble;
Où le vil préjugé vend d'obscures erreurs, etc...

» Le

Digitized by Google

» Le premier essai dramatique de Champfort eut autant de succès que son épître. Le sujet de la Jeune Indienne est puisé dans une anecdote rapportée par le Spectateur : il pouvait donner lieu à un roman intéressant ; mais il n'est nullement théâtral. L'auteur ne profita pas même de toutes les ressources que cette fable présente : le rôle d'un quaker, qui devait être comique, n'est qu'esquissé, et l'action n'a point les développemens dont elle était susceptible. En général tout est froid et mesquin dans cette pièce; elle ne dut son succès qu'à l'indulgence que l'on a ordinairement pour les débuts d'un jeune homme. »

» Un ouvrage beaucoup plus important assura la réputation de Champfort, et lui procura une place distinguée parmi les écrivains du dix-huitième siècle. L'académie française avait proposé pour sujet du prix d'éloquence l'éloge de Molière. Le jeune auteur qui suivait assidument le théâtre, recueillit toutes les réflexions que l'étude de l'art lui avaient suggérées, y joignit celles que lui fournissait le monde sur lequel il avait jeté un regard fin et satirique ; et parvint à obtenir les suffrages de l'académie sans trop sacrifier aux opinions du temps. . . .

» Ce discours, pour être le meilleur qui soit sorti de la plume de Champfort, n'est pas exempt de défauts : il offre le germe des vices de diction qui se montrèrent plus à découvert dans les ouvrages qui suivirent. On y trouve un air d'apprêt qui gâte les pensées les plus naturelles ; la prétention d'être concis et profond rend la marche de l'auteur lente et pénible; et le ton dogmatique, qu'il ne quitte jamais, fatigue et révolte le lecteur. Ce fut à la même époque que Champfort composa le Marchand de Smyrne qui entre dans ce recueil. . . . . (Le défaut d'espace nous oblige de retrancher les réflexions des éditeurs sur l'éloge de Lafontaine, et sur la tragédie de Mustapha

Digitized by Google

et Zéangir, dont Champfort prit le sujet tout arrangé à Belin, poète très-médiocre, mais qui entendait assez bien les effets dramatiques.)

» Les travaux de Champfort lui ouvrirent enfin les portes de l'académie française. Il remplaça Sainte-Palaie, savant estimable, auquel nous devons d'immenses recherches sur nos antiquités. Le discours du récipiendaire présente une peinture très-agréable de la chevalerie, et des détails pleins d'intérêt sur les qualités morales de Sainte Palaie.

» Cet ouvrage est le dernier dans lequel Champfort ait gardé la mesure et la réserve que son ambition lui avait jusqu'alors prescrites. Ici commence la seconde époque que nous avons annoncée : nous allons voir l'auteur secouer le joug qu'il s'était imposé avec peine, et donner un libre cours à son ingratitude et à son humeur caustique et insociale.

. . . . . .

» A cette époque où les caractères se développè ren avec une franchise que les liens sociaux avaient jusqu'alors contenue, Champfort se montra tel qu'on avait toujours eu lieu de le soupçonner : il abandonna les protecteurs qui avaient fait sa fortune ; et, sans conserver aucun souvenir de leurs bienfaits, il les accabla par les traits déchirans de l'ironie la plus amère. Son intimité avec eux l'avait rendu témoin de leurs faiblesses ; il profita des confidences de l'amitié pour révéler leurs travers, et pour les rendre plus odieux encore par le ridicule et l'exagération. Dès les commencemens de la révolution il alla beaucoup plus loin que les philosophes de 1789. L'historien de sa vie, membre actuel de l'Institut national, va nous fournir les particularités que nous avons à rapporter sur la conduite de Champfort à cette époque : « Sans doute, di

Digitized by Google

» M. G., il n'espérait pas dès-lors que la révolution nous » menerait si promptement à la république ; mais c'était » d'opinions et de sentimens républicains que son cœur et » son esprit étaient remplis. Dès le mois de juillet 1789 » il faisait prier l'entrepreneur du *Mercure* de rendre son » journal un *peu plus républicain ; car*, disait-il, *il n'y* » *a plus que cela qui prenne.* Comme la plupart des vrais » amis de la liberté, ajoute M. G., il n'eut pour ainsi dire » qu'à jouir pendant les premières années de la révolu- » tion. Les intrigues de 1791, le rétablissement d'un roi » fugitif et parjure, la coalition des réviseurs, le mas- » sacre du Champ-de-Mars, furent les premières douleurs » des patriotes; et Champfort les sentit plus vivement » que personne. » Champfort condamnait alors M. Bailly et toute l'assemblée constituante : nous verrons bientôt plus en détail ce qu'il pensait de cette assemblée.

» L'académie française, qui avait reçu l'auteur au nombre de ses membres, allait être détruite ; on ne cherchait plus que les raisons spécieuses qui pouvaient fonder un rapport. Il paraissait réservé à Champfort de déchirer tous ceux qui avaient eu le malheur de l'obliger. Mirabeau s'adressa à lui pour avoir un projet de discours ; et l'académicien ne rougit point de se servir des armes du ridicule et de la calomnie contre d'anciens confrères avec quelques-uns desquels il avoue lui-même qu'il était encore lié d'amitié. Ce discours, qui fait partie des œuvres de l'auteur, est dur et tranchant ; on y trouve cette grossièreté de ton et de style qui alors commençaient à être de mode : « Vous avez tout affranchi, dit l'orateur : faites » pour les talens ce que vous avez fait pour tout autre » genre d'industrie. Point d'intermédiaire ; personne en- » tre les talens et la nation. Range-toi de mon soleil, di- » sait Diogène à Alexandre, et Alexandre se rangea ;

Digitized by Google

» mais les compagnies ne se rangent point; il faut les » anéantir. »

. . . . . .

» Champfort n'épargna pas plus l'assemblée constituante que les académies et les souverains de l'Europe. « En voyant, dit-il, le grand nombre de députés à l'as- » semblée nationale de 1789, et tous les préjugés dont la » plupart étaient remplis, on eût dit qu'ils ne les avaient » détruits que pour les prendre, comme ces gens qui » abattent un édifice pour s'approprier les décombres. » Les philosophes du dix-huitième siècle ne sont pas plus ménagés que les constitutions : Champfort ne les trouve pas à la hauteur des grands principes; il leur reproche fréquemment leur réserve, qu'il traite de lâcheté. D'Alembert était sur-tout le philosophe qu'il détestait le plus; il fit contre lui une épigramme où les travers du géomètre littérateur et bouffon sont assez bien saisis :

Je change à mon gré de visage;
Je deviens tour-à-tour Dangeville et Poisson,
Rimeur, historien, géomètre, et bouffon;
Je contrefais même le sage.

» Tant que la révolution n'eut pas tout le caractère de férocité qu'elle prit à la fin de 1792, Champfort continua à jouir d'une grande considération: malheureusement pour lui il se permit quelques traits piquans contre les jacobins. Ces hommes n'étaient pas aussi indulgens que les grands seigneurs. Les comités donnèrent l'ordre d'arrêter l'indiscret diseur de bons mots. Il avait juré de ne point aller en prison; il voulut tenir ce serment. Voici le récit que fait l'historien de sa vie, des attrocités que ce malheureux exerça sur lui-même : « Sous prétexte de faire » ses préparatifs, Champfort se retira dans son cabinet. » Il s'y enferme, charge un pistolet, veut le tirer sur son

Digitized by Google

» front, se fracasse le haut du nez, et s'enfonce l'œil » droit. Étonné de vivre, et résolu de mourir, il saisit un » rasoir, essaie de se couper la gorge, y revient à plu- » sieurs fois, et se met en lambeaux toutes les chairs : » l'impuissance de sa main ne change rien aux résolutions » de son ame ; il se porte plusieurs coups vers le cœur ; » et commençant à défaillir, il tâche par un dernier ef- » fort de se couper les deux jarrets et de s'ouvrir toutes les » veines. Enfin, vaincu par la douleur, il pousse un cri, » et se jette sur un siége où il reste presque sans vie. »

» Champfort survécut à tant de blessures ; il eut même pendant quelques mois une apparence de rétablissement : les suites de cet attentat sur lui-même le conduisirent au tombeau le 13 avril 1793. »

En retranchant de cette Notice presque toute la partie littéraire, nous l'avons beaucoup affoiblie ; mais ce que nous en avons cité suffira pour prouver que les éditeurs ont mis dans leur dernier volume les mêmes soins que dans les livraisons précédentes, et peut-être davantage ; car ce dernier volume contient aussi une Notice sur Dorat dans laquelle les trop nombreux ouvrages de cet écrivain sont analysés et jugés avec autant de goût que d'impartialité.

Le Répertoire du Théâtre Français offre dans son ensemble vingt-quatre tragédies, quatre drames, vingt-huit comédies en cinq actes, dix-neuf comédies en trois actes, trente-deux comédies en un acte ; en totalité cent sept pièces de cinquante-quatre auteurs qui ont travaillé dans l'espace de deux cent cinquante ans. L. C.

AUX RÉDACTEURS.

Paris, 18 brumaire an XIII.

MESSIEURS,

On n'emprunte qu'aux riches est un vieux proverbe qui

Digitized by Google

ment quelquefois. Ma lettre vous en offrira la preuve.

En insérant dans le *Mercure* du 21 vendémiaire la pièce de vers intitulée : *Le Dernier des Bardes sur les ruines de Morwon*, imitation d'Ossian, par A. B.....e, vous avez très-judicieusement noté quelques hémistiches que peuvent, à bon droit, réclamer Voltaire et J. B. Rousseau; mais ce ne sont pas là les seules *réminiscences* que l'on puisse reprocher à l'auteur. J'ai publié en l'an V (ou 1796) les *Chants de Selma*, poëme imité d'Ossian, dans lequel se trouvent ces vers :

Tu n'es donc plus .....! Et celle à qui tu dus le jour,
Celle qu'avec orgueil préféra ton amour,
Ne peuvent te pleurer...! Ton amante et ta mère
Ne sont, ainsi que toi, qu'une froide poussière....
. . . . . .
Dites-moi, par pitié, quelle grotte recèle
Les restes précieux des amis que je perds....
Mais de cris impuissans je fatigue les airs.
Pourrais-je vous survivre, objets de ma tendresse!
Non, non : auprès de vous Colma va déposer
Les tristes jours dont le fardeau l'oppresse;
Auprès de vous Colma va reposer.

Veuillez bien, messieurs, prendre la peine de comparer cette citation avec les *dix vers* qui terminent la page 101 de votre intéressant Journal, et vous vous convaincrez, je l'espère, que M. A. B.....e est, en conscience, obligé de m'en faire la restitution (1). Si j'eusse été plus *riche*, je me serais interdit toute réclamation; mais ma fortune littéraire est trop modique pour que j'aie quelque chose à perdre.

Je dois, au reste, des remercîmens à M. A. B.....e de ce qu'il a si bien retenu quelques fragmens de mon

(1) Il est vrai que la ressemblance est si grande, qu'elle pourrait s'appeler identité. (*Note de l'Editeur.*)

Digitized by Google

petit poëme, puisqu'il me fournit l'occasion de le rappeler au public qui, sans doute, ne s'en resouvient guères.

Vous m'obligerez sensiblement, messieurs, en publiant ma lettre dans un de vos prochains Numéros.

P. A. M. MIGER.

AUX ANONYMES.

Comme je n'ai point assez d'importance pour me croire des ennemis, je ne sais à quel motif attribuer les diatribes insérées contre moi dans certains journaux. Ces diatribes n'étant point signées, je n'ai rien à dire à des gens que je ne connais pas. Qui sait, par exemple, si ceux qui me reprochent dans leur feuille d'être en opposition avec le gouvernement, ne sont pas les mêmes qui m'accusent du contraire dans quelques salons? Comment les satisfaire si j'ignore à laquelle des deux accusations ils attachent le plus d'intérêt? Qu'ils se nomment; alors si leur nom ne me sert pas de réponse, je leur en ferai une dans laquelle j'espère leur prouver qu'il n'y a pas la plus légère contradiction entre la citation qu'il ont prise d'une proclamation du gouvernement, et la phrase de moi sur laquelle ils argumentent. Toute la discussion roulera sur ces paroles pleines de sens, tirées d'une chanson très-connue, mais sur laquelle bien des critiques n'ont pas assez réfléchi:

Il faut savoir lire
Avant que d'écrire.

FIÉVÉE.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Reprise du *Jaloux désabusé*, comédie en cinq actes et en vers, de *Campistron*.

Campistron n'a laissé que deux comédies : son *Jaloux* est la seule qui soit restée au théâtre. Le style en est, à mon gré, beaucoup meilleur que celui de ses tragédies, dont quelques-unes sont encore ou étaient naguère sur *le Répertoire*. Le sort de cet auteur a bien prouvé que c'est le style qui fait vivre ou mourir les ouvrages : car les tragédies de Campistron sont en général conduites avec sagesse et avec art, et quelques-unes même ne manquent pas d'intérêt ; sur-tout son *Tiridate*, où il a su, comme Racine, peindre un amour incestueux sans révolter le spectateur. Cependant elles ne sont presque plus connues que des gens de lettres et d'un petit nombre d'amateurs, parce qu'elles sont faiblement écrites. La même cause a presque fait oublier la tendre Inès, qui, dans sa naissance, fit verser tant de larmes, et obtint un si prodigieux succès.

C'est un juste sujet d'éloge pour Campistron, d'avoir, après tant d'autres poètes comiques, et sur-tout après Molière, pu intéresser en faisant berner un jaloux. Le plan de sa pièce est extrêmement simple. Julie ne peut se marier sans l'aveu de son frère Dorante ; et celui-ci ne veut pas le donner parce qu'il est autorisé par le testament de son père, à retenir l'immense fortune de Julie jusqu'à son mariage. Célie, sa femme, a de plus nobles sentimens, et ne craint pas même de se compromettre pour tromper l'avarice de son mari, et faire rendre justice à sa belle-

Digitized by Google

sœur; elle feint de recevoir avec plaisir les hommages de quelques jeunes gens aimables, pour inspirer de la jalousie à Dorante. Effectivement il en est dévoré, se plaint, éclate en reproches. Une foule de galans, dit-il à sa femme, assiégent ma maison, et viennent vous voir, même *dans le lit.* Elle répond que c'est lui qui l'a voulu, qui les a conduits *jusqu'en son cabinet*; qu'au reste, c'est à la main de sa sœur qu'ils aspirent; qu'elle est le seul objet de leurs visites. Pour se débarrasser de ses craintes, le jaloux déclare qu'il veut marier Julie et se retirer à la campagne. Sa femme éclate de rire: il n'y entend rien; elle lui rend compte du tour qu'on lui a joué. Honteux de ses soupçons, il les abjure, veut que Célie ne change rien à sa conduite ordinaire, et qu'elle reste à la ville: mais Célie congédie Eraste, qui, en feignant de l'aimer, en est devenu très-sérieusement amoureux, et dit à son mari qu'elle est décidée à se fixer à la campagne, au moins pour quelque temps, afin de lui prouver qu'il suffit à son bonheur. Je partirai demain, ajoute-t-elle,

Et puisque vous m'aimez, vous viendrez avec moi.

Quoiqu'en somme cette comédie soit bien conduite, le plan n'en est pas, à mon avis, tout-à-fait sans défaut. D'abord, le premier acte se passe tout entier entre des personnages subalternes, des domestiques et un secrétaire, et il n'y est fait aucune mention de la jalousie de Dorante, du projet de sa femme de lui en donner, du motif qui l'y détermine. On n'en est instruit qu'à la dernière scène du second acte; en sorte que le *sujet*, qui, comme dit Boileau, n'*est jamais assez tôt expliqué*, l'est ici fort tard.

On peut dire encore que Dorante ne conserve pas jusqu'à la fin le caractère intéressé qu'on lui a donné, et qu'il se

Digitized by Google

détermine sans motif au mariage de sa sœur : celui d'écarter les galans de sa maison, n'est pas satisfaisant. Pour cela, il n'avoit qu'à se retirer dans ses terres. Il faut remarquer qu'il n'était pas naturellement jaloux ; au contraire, *il priait ses amis d'amuser sa femme.* Il ne ressent de jalousie que lorsqu'elle lui en donne des sujets apparens. Pour se rassurer, il lui suffisait donc de l'enterrer au fond d'un château, sans qu'il eût besoin de se dessaisir de la dot de Julie.

Enfin le secrétaire qui, de son propre aveu, est un fripon, et qui consent à favoriser, pour quatre cents pistoles qui lui sont promises, les intrigues qu'il suppose à la femme de son maître, n'est point puni.

Cette comédie, qui date des dernières années de Louis XIV, prouve que, dès-lors, parmi les fats d'une certaine condition, l'amour conjugal passoit pour être d'un très-mauvais ton. Dorante s'exprime ainsi :

Je traitois de bourgeois
Ceux qui suivaient encor les anciennes lois.
Quel est l'homme, disais-je en faisant l'agréable,
Qui garde pour sa femme un amour véritable ?
C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.

Son secrétaire lui demande pourquoi il tenait

Cet imprudent langage.

— Morbleu ! pour imiter les gens du haut étage.

Ces sentimens descendirent, pour ainsi dire, dans les plus bas étages, et l'on vit, quelques années ensuite, des époux presque de la lie du peuple, entretenir publiquement des maîtresses, non par air, mais par libertinage. Les bonnes mœurs, sur-tout dans la capitale, devinrent en quelque sorte une exception, et la masse du peuple fut corrompue ; car je n'entends pas ce que veut dire Drullos, lorsqu'il prétend que la nation française est la seule qui puisse perdre

Digitized by Google

ses mœurs sans se corrompre : il me semble, non pas que la corruption naît de la perte des mœurs, mais que la perte des mœurs est la corruption elle-même.

Saint-Fal, qui avait joué le rôle du jaloux à la première représentation, l'a cédé à Baptiste dès la seconde. Celui-ci l'a très-bien rendu ; mais l'autre a plus de rondeur et de naturel, ou peut-être connaît mieux l'art de cacher l'art. Madame Talma n'a rien laissé à desirer dans le rôle de Célie ; et dans l'*Amphytrion* qui a suivi *le Jaloux*, elle s'est, en quelque sorte, surpassée. C'est une actrice dont le haut comique, sur-tout, ne peut se passer dans l'état actuel de la comédie française.

Parmi la foule de vers qu'a fait éclore le grand événement dont cette semaine a été le témoin, on a distingué deux Odes, l'une adressée à l'Empereur, l'autre au Pape. Celle-ci est de M. Leblanc. Une grande partie en est consacrée à chanter Napoléon. Nous en citerons quelques strophes.

Parais, arme-toi, prends ta foudre,
De Charles digne successeur !
Que des mers le lâche oppresseur
Se prosterne, ou morde la poudre.
Dans ses murs ose l'assaillir ;
Du léopard abats la tête ;
D'allégresse, à cette conquête,
Je vois l'Univers tressaillir.

Sur ces appuis de ton Eglise, (*l'Empereur et le Pape.*)
Dieu puissant, verse tes bienfaits ;
Veille sur eux, et qu'à jamais
Leur volonté te soit soumise !
Ils ont relevé tes autels ;
Leurs mains ont réparé l'outrage
Qu'avaient médité, dans leur rage,
Les plus insensés des mortels.

Des eaux du Tibre et de la Seine
Que rien ne trouble plus le cours !

Digitized by Google

Puissent les deux peuples toujours
Bénir le nœud qui les enchaîne !
Français, Romains, dans votre cœur
Que cette époque mémorable
Rappelle un souvenir durable
De paix, de gloire et de bonheur.

L'autre Ode est de M. Danguy-des-Déserts, jurisconsulte de Quimper. Nous voudrions pouvoir la faire connaître toute entière. Nous pensons qu'on lui eût décerné le prix d'une voix unanime, si ce sujet avait été mis au concours. Nous ne saurions mieux la louer qu'en transcrivant ici quelques-unes de ses strophes, toutes également élégantes et harmonieuses.

L'athéisme jaloux, le blasphème à la bouche,
Contre le dieu-vivant lance un regard farouche
Et livre à des bourreaux ses ministres proscrits.
Le temple profané n'est plus qu'un vil repaire,
L'autel est renversé bien loin du sanctuaire,
Et la religion pleure sur ses débris.

Napoléon paraît, il s'arme de la foudre ;
Dans sa course rapide il vient réduire en poudre
Du crime au front d'airain le sceptre audacieux.
La discorde rugit à son heure dernière ;
Il rit de ses efforts, et, comme la poussière,
Il chasse devant lui les tyrans factieux.

Il guide nos guerriers au chemin de la gloire
Et vole à Marengo, conduit par la victoire ;
Il ne fait que paraître, il retourne vainqueur.
Toujours calme, au milieu du tumulte des armes,
Il s'occupe à tarir la source de nos larmes
Et prépare en un jour des siècles de bonheur.

Ciel ! quels longs hurlemens ! De la nuit infernale
S'élancent, l'œil en feu, l'envie et la cabale ;
Craignez, ô citoyens ! leurs ténébreux assauts ;
Non, non, ne craignez pas leurs armes impuissantes ;
Foulant d'un pied vainqueur ces hydres expirantes,
Il vient d'anéantir leurs horribles complots.

Tel au séjour bruyant où grondent les orages,
Elevant un front calme au-dessus des nuages,

Digitized by Google

Un roc brave la foudre et les vents déchaînés;
Superbe, il brise l'onde à ses pieds blanchissante,
Et la mer en courroux traîne au loin mugissante
Les bouillons écumeux de ses flots mutinés.

Il est incroyable combien le goût des lettres s'est de tout temps soutenu dans cette petite ville de Quimper, située au bout du monde, sur les bords de l'Océan, et sur laquelle Lafontaine, Regnard, Piron, ont fait pleuvoir tant de plaisantes épigrammes; sans parler du père Hardouin, homme d'un prodigieux savoir, l'auteur de l'excellente histoire *du Traité de Westphalie*, celui de la belle Ode *sur la bataille de Fontenoi*, y ont pris naissance. Un jeune homme de cette ville concourut, en 1787, pour le prix de poésie à l'académie française. Son Ode *sur la mort d'un prince de Brunswick*, (qui était son coup d'essai), obtint la seconde mention honorable, et méritait la première; car M. Noël, à qui elle fut accordée, aurait dû avoir le prix que les 40 accordèrent à l'une des plus médiocres pièces qui eussent été présentées à ce concours. La révolution a dévoré cet infortuné jeune homme.

ANNONCES.

Reflexions critiques sur l'art moderne de fortifier, ou Motif pour approprier contre les moyens modernes de l'attaque, les avantages simples, faciles et toujours majeurs du sens vertical à grandes dimensions; par Hippolyte Morlet, ancien directeur des fortifications, avec cette épigraphe:

D'avance osons dire que 5 à 6 mètres (18 pieds) de plus en profondeur de fossés formés s'il le faut par des remblais vaudroient mieux pour un assiégé qu'tous les flancs modernes joints aux plus subtils tracés et défilemens, pourvu que ces fossés fussent armés de quelques casemates duement appropriées et bien communiquées.

Un vol. in-8°., avec une gravure. Prix: 3 fr., et 3 fr. 60 cent. par la poste.

A Paris, chez Philibert Lenoir, libraire, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 1280, au Grand Corneille.

Sacre et Couronnement de Louis XVI, précédé de recherches sur le sacre des rois de France, depuis Clovis jusqu'à Louis XVI, et suivi d'un journal historique de ce qui s'est passé à cette cérémonie; enrichi de 49 figures en taille-douce, gravées par Pattas, avec leurs explications. Un fort vol. in-8°. Prix: 9 fr.; il y en a quelques exemplaires in-4°, prix: 15 fr.

A Paris, chez Calixte Volland, libraire, quai des Augustins, n°. 25; Brigitte Mathé, cour des Fontaines, palais du Tribunat.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

On mande de Barcelonne, 20 novembre : Enfin le voile est tombé, notre situation politique n'est plus douteuse ; les Anglais, non contens des millions pris à la hauteur du cap Sante-Marie, veulent détruire notre commerce. Depuis quatre jours le lord Nelson commet des hostilités cruelles à la vue de notre port, qui peut être considéré comme très-troitement bloqué. Le régiment de volontaires de Castille se rendant à Mahon sur de petits bâtimens, et six vaisseaux marchands, sont déjà capturés par ces barbares insulaires qui, au moment où notre malheureuse patrie luttait contre la famine, l'épidémie, la peste et les tremblemens de terre, viennent l'attaquer sans une préalable déclaration de guerre ; et quelle guerre ! la plus atroce et la plus infâme qu'on ait encore vue. Nelson a communiqué officiellement à notre capitaine-général que les ordres qu'il a reçus de l'amirauté, portent de couler bas tous les bâtimens espagnols de la portée de cent tonneaux ou au-dessous, d'envoyer les autres à Malte, et d'incendier les ports et rades d'Espagne, et cela au moment où notre patrie se reposant sur la foi des traités, rassemblait le peu de forces qui lui restent pour combattre les fléaux dont elle est affligée.

Ce matin, l'escadre de Nelson a capturé à la vue de notre port la goëlette de la marine royale, qui avait conduit cent artilleurs à Mahon. On vient d'apprendre qu'elle a fait brûler un bâtiment espagnol qui se croyait en sûreté dans le port de Palamos ; ce qui confirme l'ordre que Nelson annonce avoir reçu, et qui a été publié ici, d'incendier tous les bâtimens dans les rades et ports d'Espagne. Il n'y avait que deux ou trois jours qu'une de ses frégates était venue prendre des provisions dans notre port, et on ne lui fit aucune difficulté, tant on croyait pouvoir se reposer sur la bonne foi des traités. On ne saurait trop donner de publicité à de telles horreurs, inouies dans l'histoire d'aucun peuple civilisé.

Toutes les lettres d'Espagne annoncent que l'Espagne a déclaré la guerre aux Anglais.

Des bords du Mein : Le bruit court que le prince de Nassau-Weilbourg (qui est en ce moment à Paris), obtiendra la présidence héréditaire de la république batave,

Digitized by Google

d'après les modifications que va recevoir la constitution de ce pays. Le prince Charles de Nassau sera nommé administrateur-général des pays du prince régnant en Allemagne. Enfin on ajoute que les princes de la branche de Nassau-Veingen recevront le titre de ducs.

(*Cet article est extrait d'une gazette prussienne.*)

Suivant une autre gazette allemande, l'électeur archi-chancelier recevra la principauté de Fulde, et la maison de Nassau-Orange, l'électorat de Hanovre, etc. On ignore sur quel fondement ces bruits sont appuyés.

PARIS.

Nous ne saurons recueillir que les principales circonstances des fêtes du couronnement dont tous les journaux de la semaine sont remplis, et dont il sera imprimé d'innombrables relations.

Il fut précédé la veille par la visite en corps que fit le sénat à S. M. I.; elle répondit aux discours prononcé à cette occasion par son président :

« Je monte au trône où m'ont appelé le vœu unanime du sénat, du peuple et de l'armée, le cœur plein du sentiment des grandes destinées de ce peuple, que du milieu des camps j'ai le premier salué du nom de Grand. Depuis mon adolescence, mes pensées toutes entières lui sont dévolues, et je dois le dire ici, mes plaisirs et mes peines ne se composent plus aujourd'hui que du bonheur ou du malheur de mon peuple.

« Mes descendans conserveront long-temps ce trône. Dans les camps, ils seront les premiers soldats de l'armée, sacrifiant leur vie pour la défense de leur pays. Magistrats, ils ne perdront jamais de vue que le mépris des lois et l'ébranlement de l'ordre social ne sont que le résultat de la faiblesse et de l'incertitude des princes. Vous, sénateurs, dons les conseils et l'appui ne m'ont jamais manqué dans les circonstances les plus difficiles, votre esprit se transmettra à vos successeurs. Soyez toujours les soutiens et les premiers conseillers de ce trône si nécessaire au bonheur de ce vaste empire. »

— Dimanche, à 11 heures, des salves d'artillérie ont annoncé le départ de L. M. I. Elles étaient dans une voiture toute éclatante d'or, traînée par huit chevaux, couleur isabelle, richement caparaçonnés. Sur l'impériale de

Digitized by Google

la voiture on voyait, comme sur celle du Pape, une couronne d'or soutenue par quatre aigles déployant leurs ailes. Cette voiture, remarquable par son élégance, sa richesse et les peintures dont elle était ornée, fixait l'attention autant que le cortége dont il est difficile de décrire la magnificence. Les habitans des différentes rues par où L. M. I. ont passé, avaient décoré la façade de leurs maisons de draperies, de tentures en papier; quelques-uns de guirlandes formées de branches d'if; beacoup de boutiques du quai des Orfèvres étaient ornées de festons de fleurs artificielles. S. M., accueillie en tous lieux par les acclamations du peuple, lui répondait par un regard de bienveillance, et par un salut affectueux.

Arrivé à midi à l'archevêché, l'Empereur s'y est revêtu des ornemens impériaux, et à une heure moins un quart, leurs majestés se sont rendues à la métropole. Après que S. S. eut intronisé l'Empereur et dit les paroles, *Vivat imperator in æternum !* les voûtes de l'église ont retenti des cris de *Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice !*

Après la messe, qui a fini à trois heures, S. M. a prononcé, sur le livre des Evangiles, le serment impérial du haut du trône, d'une voix si ferme et si distincte, que les paroles en ont été entendues de tous les assistans, surtout celles où elle promet d'employer tout son pouvoir *pour le bonheur et la gloire des Français.* C'est dans ce moment que se sont renouvelés les cris de *vive l'Empereur!* On a chanté le *Te Deum*... L. M. sont sorties de l'église dans le même appareil qu'elles y étaient entrées. Le Pape est resté environ un quart d'heure en prières après la sortie de L. M. Lorsque S. S. s'est levée pour se retirer, une acclamation universelle de *vive le Saint-Père !* l'a accompagnée depuis le chœur jusqu'à la porte de l'église. A l'archevêché, S. S. a admis à lui baiser les pieds la partie du clergé de Paris qui avait assisté à la cérémonie. Le cortége de L. M. est entré dans la rue Saint-Denis à quatre heures un quart; il est arrivé au château des Tuileries à 6 heures et demie. La voiture du Pape suivait le cortége de l'Empereur, de dix à douze minutes de distance. Le soir, illumination dans tout Paris. Celles des édifices publics, des boulevards, du jardin des Tuileries et des Champs-Elysées, étaient plus brillantes qu'elles n'avaient encore été.

— Les principaux corps de l'état ont par leurs députés rendu leurs hommages au Pape.

Digitized by Google

(N°. CLXXX.) 24 FRIMAIRE an
(Samedi 15 Décembre 1804.)



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ALEXIS.

ÉLÉGIE.

OBJET des premiers feux de la jeune Amarile,
Pour Ismène en secret soupirait Alexis;
Et la tendre Amarile éprouvait les mépris
D'Alexis, le plus beau des pasteurs de Sicile.
Seule avec son amour, vers les sombres abris,
Où des hêtres touffus les sommets réunis
Offraient à ses troupeaux une ombre solitaire;
Deplorant de l'ingrat la flamme passagère,
De ces tristes accens nos bois furent émus :
« Insensible Alexis, tu fuis; tu n'entends plus
» La plainte et les regrets d'une amante trahie.
» Déjà de nos pasteurs les troupeaux confondus,
» Accourent altérés près de l'onde chérie
» Ou de sombres tilleuls l'ombrage bienfaisant

Digitized by Google

» Les dérobe aux ardeurs d'un ciel étincelant.
» De Flore dans nos champs la parure est flétrie.
» Au fond de nos forêts, Philomèle à mes chants
» N'unit plus de sa voix les longs gémissemens :
» Tout est calme, et moi seule au repos suis ravie.
» Ah ! d'Amarile en pleurs, si, loin d'elle entraîné,
» L'infidèle Alexis méprise encor la plainte,
» Nisus, le beau Nisus, trop long-temps dédaigné,
» M'inspirera les feux dont son ame est atteinte.
» Vains desirs ! pour toi seul j'ai tout abandonné,
» Et mon cœur que remplit ton image chérie,
» Voit s'éteindre pour toi le flambeau de ma vie.
» D'un éclat fugitif crains de plaire à nos yeux;
» L'albâtre passager du lis présomptueux
» Cède aux sombres couleurs dont brille l'hyacinte.
» Des forêts d'Amarile as-tu suivi l'enceinte ?
» Vois du sein des vallons, au sommet des côteaux,
» Ce peuple de pasteurs à mes ordres docile.
» L'été ni les frimas n'ont pu tarir les flots
» Du lait que chaque jour me livrent mes troupeaux;
» Et quand j'erre avec eux aux monts de la Sicile,
» De ma voix, par toi seul le charme méprisé,
» Réunit vers le soir leur nombre dispersé.
» Tu fuis, et si j'en crois les flots d'une onde pure,
» Cet amour sans espoir qu'en vain mon cœur abjure,
» Qui du feu de mes yeux semble éteindre les traits,
» D'Amarille n'a pas flétri tous les attraits.
» De mes pleurs, Alexis, qui furent ton ouvrage,
» Ton retour, je l'espère, effacera l'outrage.
» De ces lieux où mon sort pour toujours est lié,
» Cruel ! le souvenir peut-il être oublié ?
» Ces forêts que tu fuis, les Dieux les habitèrent;
» De Pâris, dans leur sein, les troupeaux s'égarèrent.
» Reviens, hâte un retour trop long-temps suspendu.
» Reviens, leur charme alors loin de toi méconnu,
» Va renaître pour moi ! L'abeille au loin chassée,

Digitized by Google

» De nos fleurs, dans les airs, suit l'odeur dispersée ;
» La chèvre, le cytise; Amarile, Alexis :
» Ainsi des goûts divers, les attraits sont suivis.
» Puissé-je, ô doux espoir qui charme ma souffrance !
» Des forêts, avec toi, pénétrant le silence,
» Des sentiers effacés cherchant la trace en vain,
» Seule, près d'Alexis, me perdre dans leur sein !
» De tes pas égarés dans leur heureuse enceinte,
» Mes pas impatiens viendront presser l'empreinte.
» J'entendrai de ta voix, sous leur abri touffu,
» Retentir dans mon cœur le charme inattendu.
» Tout frémit de plaisir; les Nymphes consolées,
» T'offrent de nos vallons les fleurs amoncelées :
» A l'éclat du narcisse et des lis odorans
» La sombre violette oppose son encens,
» Et des fleurs du rosier la coupe parfumée
» Mêle aux pâles jasmins sa nuance enflammée.
» Et moi de l'amandier j'irai cueillir les fruits;
» Avec eux s'offriront à tes regards séduits
» Ceux qui brillent des feux qui naissent de l'aurore,
» Et couvrent de duvet l'éclat qui les colore ;
» Le myrte, les lauriers, en voûte suspendus,
» Nous offrent pour abri leurs sommets confondus.
» Que dis-je ? erreur cruelle où se plaît ma pensée !
» J'irrite les tourmens d'une flamme insensée,
» J'appelle sur les fleurs le souffle des autans,
» Je flétris de ses feux leurs calices brillants;
» Mais aux bords du couchant, où l'ombre s'amoncelle,
» La flamme de Vesper dans les airs étincelle.
» Des troupeaux de l'amant, momens trop tôt venus !
» L'amante a séparé ses troupeaux confondus.
» Son œil le suit encor dans l'ombre où tout s'efface;
» De sa voix dans les airs elle cherche la trace;
» Les accens affaiblis qu'elle aime à recueillir,
» Bientôt dans le lointain vont se perdre et mourir.
» Elle fuit lentement, et pour le voir encore,

Digitized by Google

» Elle devancera le retour de l'aurore.
» Transports que je regrette, et qui m'êtes ravis,
» D'Amarile, ah ! pourquoi fûtes-vous trop sentis ?
» Des sermens qu'à ma foi prodigua l'infidèle,
» Abjurons, s'il se peut, la mémoire cruelle.
» Pour toi que j'ai perdu peut-être sans retour,
» Pour toi qui fus l'objet de mon premier amour,
» Tous mes pleurs vont tarir, et mon cœur, je l'espère,
» Dégagé pour toujours d'une erreur passagère,
» Accueillant de Nisus les timides soupirs,
» Oubliera ta beauté pour combler ses desirs.... »

J. DÉMOLIÈRES.

L'EXCUSE.

A ÉLÉONORE.

Traduction de Métastase.

PARDONNE-MOI : non, je ne comprends rien,
Éléonore, à ta vive colère.
Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait qui puisse te déplaire ?
J'ai dit que je t'aimais, je t'appelais mon bien ;
Est-ce donc à tes yeux un crime inexcusable ?
Ah ! si t'aimer rend un cœur criminel,
Il faut ne pas te voir pour n'être pas coupable.
Oui, trouve un seul mortel capable
De t'entendre sans soupirer,
Ou de te voir sans t'adorer ;
J'appelle alors sur moi ta vengeance implacable.
Pourquoi faut-il que parmi tant de cœurs
Qui tous ont partagé mon crime,
De ton ressentiment je sois seul la victime ?
Dois-je expier les torts de tes charmes vainqueurs ?
Mes soupirs et mes vœux doivent-ils te déplaire ?
Apaise-toi, recouvre tes attraits ;

Digitized by Google

Tu ne sais pas combien cette colère
Défigure tes jolis traits,
Si tu ne m'en crois pas, consulte cette eau claire.
Suis-je un trompeur ? dis-je la vérité ?
Ce front dur, cet air sombre et ce regard farouche,
Qui font fuir les ris de ta bouche,
Ont de moitié détruit ta première beauté.
Venge-toi mieux. Si te dire *je t'aime*,
Si te nommer *mon bien* te paraît insultant ;
Éléonore, insulte-moi de même,
Et je te pardonne à l'instant.
Mais quel bonheur ! j'ai vu sourire mon amante ;
Sourire heureux qui me met hors de moi....
Éléonore, à présent mire-toi ;
Vois comme en souriant ta beauté s'en augmente,
Et juge de l'effet que produirait l'amour.
D'un visage riant les graces sont charmantes,
Mais l'amour y répand des graces plus touchantes ;
Accorde donc un amoureux retour,
Et puis reviens à ces ondes fidelles ;
Ton sourire sera plus doux,
Tu te verras plus de beautés nouvelles
Que n'en pourrait jamais effacer le courroux.

Auguste DE LABOUÏSSE.

LE SOT ET L'HOMME D'ESPRIT.

SAVEZ-VOUS bien en quoi diffère
Le sot d'avec l'homme d'esprit ?
En fait de sottise, l'un dit
Ce que l'autre est sujet à faire.

KÉRIVALANT.

AVIS.

Les personnes qui envoient des vers pour être insérés dans ce Journal, sont priées d'y joindre leurs adresses, afin qu'on puisse, au besoin, correspondre avec elles.

Digitized by Google

ENIGME.

Bien plus souvent encor que vos docteurs célèbres,
Une foule de gens viennent me consulter,
Et le jour et dans les ténèbres,
D'un pas égal, je vais sans m'arrêter.
Je parle, et suis sans voix; je vis, et suis sans ame;
Je sers l'amant, je sers sa dame;
Le plaideur et le juge, et la ville et la cour.
Avec mes sœurs rarement je m'accorde,
Je vois rouler mon sort sur la roue et la corde;
Et je marche au gré du tambour.

LOGOGRIPHE.

On me déchire avec mon cœur,
Et je déchire sans mon cœur;
Très-inflammable avec mon cœur,
Je ne le suis pas sans mon cœur;
On me chiffonne avec mon cœur,
Mais on n'oserait sans mon cœur.

Par M. Lagache, *fils.*

CHARADE.

Souple, à vos pieds, vous voyez mon premier;
L'écho souvent répète mon dernier;
Dans un concert résonne mon entier.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Charge* (dans ses diverses acceptions).
Celui du Logogriphe est *Livre*, où l'on trouve *ivre*.
Celui de la Charade est *Hôtel-Dieu*.

Digitized by Google

Correspondance secrète entre Ninon de Lenclos, le marquis de Villarceaux, et madame de Maintenon. Un vol. *in*-12. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 cent. par la poste. A Paris, chez *Renard*, libraire, rue de Caumartin, n°. 750; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Il y a toujours quelque chose de bizarre dans le titre des ouvrages qu'on imprime aujourd'hui : le public est si las de livres nouveaux que les auteurs essayent de piquer sa curiosité par tous les moyens imaginables, et rien ne doit mieux réussir à cet égard que l'annonce d'une correspondance entre des personnages qui ont acquis de la célébrité. Mais en voyant cette correspondance affichée comme *secrète*, je serais presque tenté de demander s'il a existé une correspondance *publique* entre Ninon, Villarceaux et madame de Maintenon. Au reste, il est certain que les lettres que nous annonçons ont dû être un grand secret pour le dix-septième siècle, car elles sont de fabrique nouvelle : l'esprit qui régnait dans les boudoirs à la fin de la monarchie s'y fait partout sentir ; et sans avoir aucun renseignement sur l'auteur de cette correspondance, je parierais qu'avant la révolution il avait un nom et des succès dans la haute société. On sent cela à l'afféterie du style, à l'inconséquence des idées, et à un certain fond d'immoralité présentée d'une manière dogmatique.

Ninon fut une folle de beaucoup d'esprit, trop paresseuse pour résister à ses passions, et de trop bonne foi pour prétendre en justifier les écarts. Lorsque l'éclat de sa conduite eut éloigné d'elle toutes les femmes, lorsqu'elle se vit vieille et rangée

Digitized by Google

dans la classe des courtisanes, elle fit des réflexions si tristes et si déchirantes que dans l'amertume de son cœur elle écrivait à Saint-Evremont : « Si l'on m'avait proposé une telle vie, je me serais pendue. » De toutes les paroles qu'on cite de mademoiselle de Lenclos, voici les seules qui méritaient d'être conservées ; elles l'emportent sur le meilleur traité de morale, et prouvent d'une manière irrécusable que le bonheur des femmes dans la vieillesse dépend du soin qu'elles ont pris de leur réputation dans l'âge du plaisir. Il n'y a peut-être rien au monde de plus hideux et de plus ridicule à-la-fois que les souvenirs du vice, réveillés par une figure décrépite.

L'abbé de Châteauneuf est le premier qui ait essayé de faire l'apologie de Ninon : dans l'espoir de la sauver du mépris attaché au métier de courtisane, il l'a représentée comme une femme forte qui avait érigé le libertinage en système, ce qui est pire encore que de s'y livrer. M. de Voltaire a renchéri sur cette idée, en faisant *dans tous les temps* un homme de cette demoiselle :

Ninon dans tous les temps fut un homme estimable,

dit-il dans une comédie *de société*, qui a pour titre *le Dépositaire*, et dans laquelle il oppose un hypocrite qui vole, à mademoiselle de Lenclos qui ne vole pas. Il faut qu'une femme soit bien malheureuse pour réduire ses panégyristes à la louer de n'avoir pas mérité d'être pendue. Le beau sujet de comédie qu'une femme perdue de réputation, mise en opposition avec un faux dévot, c'est-à-dire avec un philosophe qui se couvre d'un manteau respecté pour attirer à lui un plus grand nombre de dupes! Dans sa préface, M. de Voltaire avoue ingénument qu'il croit que sa pièce ne réussirait pas au théâtre, parce qu'on n'y supporte plus les mœurs bourgeoises. Les mœurs de Ninon

Digitized by Google

des mœurs bourgeoises ! Il est permis de penser que dans aucun temps on n'aurait souffert sur la scène française une vieille courtisane disant :

N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même,
Je suis pour le conseil ; voilà tout ce que j'aime.

Voilà tout ce que j'aime est admirable ; et bien des gens douteront que mademoiselle de Lenclos ait jamais prétendu que le conseil était tout ce qu'elle aimait à quarante ans.

Dans l'ouvrage que nous annonçons, l'auteur nous montre M. de Villarceaux et Ninon vivement épris l'un de l'autre, et, pour tromper l'ennui de l'absence, s'écrivant de longues lettres où il est beaucoup question d'amour, mais où on ne le sent jamais. M. de Villarceaux revient à Paris, rencontre mademoiselle d'Aubigné, et se prend de grande passion pour elle : Ninon s'en aperçoit avant lui, fait comme si elle était jalouse, et emploie beaucoup d'esprit pour donner à son amant le courage de la quitter. Quand elle y est parvenue, elle emploie encore de l'esprit pour procurer sa rivale à Villarceaux, qu'elle ne veut plus regarder que comme un ami, quoique dans le fond de l'ame elle prétende regretter le temps heureux où il ne vivait que pour elle. Ce mélange d'amour, d'amitié et de corruption forme un galimatias extraordinaire, qui ferait penser à Ninon, si elle revenait au monde, qu'on ne parle plus en France la même langue qu'on parlait de son temps. Sans doute l'auteur lui a supposé plus de curiosité encore que d'amour et d'amitié, car tout arrangement entre Villarceaux et madame Scaron lui conviendra, pourvu qu'on ne lui cache rien. Elle écrit à sa rivale pour savoir où en sont les choses, quoiqu'il soit difficile de soupçonner Ninon assez sotte pour croire que madame Scaron la choisirait pour confidente ; Villarceaux, de son côté, fait le mysté-

Digitized by Google

rieux, soit qu'il n'ait rien à dire, soit qu'il ne veuille pas se confier à une femme qui s'avilit sans cesse par sa complaisance et par sa curiosité ; et le roman qui a commencé sans motif, finit, sans être terminé, par cette note de l'auteur :

« Voilà tout ce qu'on a pu recueillir de » cette correspondance. Peut-être eût-il été *pi-* » *quant* de savoir si madame Scaron a véritable- » ment été maîtresse de Villarceaux ; les mémoires » et les lettres du temps ne jettent qu'une » faible lumière sur ce point, et laissent le lecteur » dans une grande incertitude. » Ceci n'est vrai que des lecteurs qui trouveraient *piquant* de voir la vertu la plus pure en défaut, car pour les autres il n'y a pas la moindre incertitude ; et madame de Maintenon repousse par sa vie entière les soupçons que les débauchés de la régence ont essayé de jeter sur elle.

Il est remarquable que les écrivains qui ont refusé de rendre justice à cette femme vraiment extraordinaire, sont les mêmes qui ont essayé de donner à Ninon une célébrité bien au-dessus de son mérite. On connaît la partialité de M. de Voltaire pour la courtisane : et malheureusement pour lui on ne peut oublier de combien de manières il a attaqué la mémoire de madame de Maintenon ; tantôt il lui prête des amans, tantôt il l'accuse de pédanterie ; et, s'il faut l'en croire, la cour de Louis XIV devint triste et bigotte du moment où elle y régna.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Les Mémoires de Dangeau, que tout le monde peut consulter à la Bibliothèque, donnent jour par jour les détails les plus circonstanciés sur la vie privée de Louis XIV à cette époque ; et l'on voit que dans cette cour triste et bigotte, toutes

Digitized by Google

les soirées étaient consacrées aux plaisirs : on y dansait, on y faisait de la musique, on y jouait la comédie, même les pièces de Dancourt; le carnaval y était bruyant; le roi, toujours acteur dans ces fêtes, y changeait plusieurs fois de déguisemens. Il est vrai que tout cela avait lieu en famille, que les courtisans intimes étaient seuls admis dans ces réunions; mais qu'en faut-il conclure, sinon qu'il y avait moins d'éclat que dans les années précédentes, et par conséquent plus de véritable joie, plus de bonheur? La cour de Louis XIV ne devint triste que quand les désastres publics et les malheurs particuliers accablèrent sa vieillesse; mais cette tristesse même est si naturelle qu'il faut la respecter, et non en accuser la religion ou le bigotisme, deux expressions synonymes dans l'argot philosophique.

Combien de fois nos penseurs modernes n'ont-ils pas reproché à Racine d'avoir eu l'intention de flatter madame de Maintenon, lorsqu'il composa sa tragédie d'Esther? On a sur-tout cité ces vers:

Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce,
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissans attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.
Que dis-je? sur ce trône assis auprès de vous;
Des astres ennemis je crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadème
Un éclat qui le rend respectable aux dieux même.

Il est certain que ces vers admirables semblent avoir été faits pour madame de Maintenon; mais le mérite perd-il donc le droit d'être loué dès l'instant qu'il est uni à la grandeur? Les philosophes sont vraiment trop difficiles à satisfaire: ils veulent que ceux qui règnent ne soient respectables que par leurs qualités, et ils appellent flatterie tout hommage public adressé à ces mêmes vertus qui

Digitized by Google

rendent dignes du trône. Esther, à part les desseins que la Providence avait sur elle, fut couronnée pour sa figure; madame de Maintenon parvint aux grandeurs par son mérite : c'est peut-être la seule femme envers qui la nature ait été prodigue de ses dons, et à laquelle la beauté n'ait servi nullement pour s'élever. Ce trait distinctif suffirait pour la recommander à la postérité; il est unique dans l'histoire. Je ne vois pas ce qu'il y aurait de *piquant* à dégrader ce caractère si beau, qui fut également au-dessus de la misère et de la fortune, et dont nos philosophes admireraient la pureté s'ils pouvaient oublier que cette perfection fut en grande partie l'ouvrage de la religion.

La légéreté devient cruelle lorsqu'elle va jusqu'à mettre en doute la vertu prouvée des personnages qui appartiennent à la postérité. Au milieu des séductions sans nombre qui entourent ceux qui tiennent dans leurs mains le sort des nations, quel encouragement leur restera-t-il s'ils voient qu'il n'est point de refuge contre la malignité des écrivains? Les femmes, sur-tout, renonceront-elles à conquérir l'estime publique, parce qu'il est toujours facile de les attaquer dans leur vie privée? Leur sagesse ne sera-t-elle plus qu'hypocrisie, leur modestie qu'adresse, et faudra-t-il qu'elles soient faites de manière à ne pouvoir inspirer aucune passion pour qu'on ne les soupçonne pas d'avoir trahi leurs devoirs? Prétend-on leur faire des vertus indépendantes de leurs foiblesses? Cela serait en effet très-commode: mais ce n'est point ainsi que prononce l'histoire. Elle néglige les recueils d'anecdotes toujours faux parce que leur succès dépend beaucoup du scandale qu'ils propagent, et ne juge les personnages élevés que par l'ensemble de leur vie. Partout où l'historien voit la bonté active, la douceur, la simplicité au milieu des grandeurs, des

Digitized by Google

établissemens qui annoncent une ame pénétrée de respect pour l'humanité, il ne suppose pas le mal que personne ne peut prouver, il ne lui paraît pas *piquant* d'éclaircir des accusations sans fondement : mais il présente avec franchise à l'admiration des siècles ces caractères faits pour servir de modèles ; et les hommages qu'il rend à la vertu sont moins des éloges adressés aux grands que la tombe renferme, qu'un encouragement pour ceux qui leur succèdent.

L'auteur de la correspondance *secrète* paraît attacher si peu d'importance à la réputation des femmes que, sans le vouloir, il a déshonoré jusqu'à Ninon; et certes cela n'était plus facile. On a toujours prétendu que cette courtisane avait beaucoup de franchise dans le caractère, et qu'elle était fidelle en amitié; cependant elle trahit ici doublement mademoiselle d'Aubigné en cherchant à lui inspirer du goût pour Villarceaux, et en encourageant celui-ci par des confidences tirées des lettres qu'elle reçoit de mademoiselle d'Aubigné. Il n'y a dans ce manége ni bonne foi, ni respect pour l'amitié ; car ce n'est qu'à titre d'amie qu'on la suppose en correspondance avec la femme qu'elle voudrait corrompre. Ninon était incapable d'une trahison aussi basse. Les écrivains qui ont voulu en faire un homme estimable, c'est-à-dire qui lui ont refusé toutes les vertus qui conviennent à son sexe, ont oublié de concilier cette assertion avec les faits. On sait que mademoiselle de Lenclos eut un fils qui devint si violemment amoureux d'elle, que pour mettre un frein à cette passion, elle fut obligée de lui déclarer qu'elle était sa mère, aveu terrible qui poussa ce jeune homme à se donner la mort. Cette anecdote qu'on ne peut révoquer en doute, prouve que mademoiselle de Lenclos attachait encore assez de prix aux jugemens du public pour

Digitized by Google

ne point avouer le fruit de ses faiblesses ; et quand on soupçonnerait qu'elle ne gardait de semblables ménagemens que par égard pour son fils, ne faudrait-il pas encore en conclure qu'elle ne se croyait pas au-dessus de l'opinion, puisqu'elle savait que sa conduite pouvait déshonorer dans le monde celui auquel elle avait donné la vie? Ce retour sur elle-même suffit pour justifier ce que nous avons dit au commencement de cet article, qu'elle céda à ses passions par paresse, et non par système.

Au reste, c'était assez la mode dans le dix-septième siècle, et voilà pourquoi la volupté n'y paraît point sans charmes. Ce n'est que dans le siècle suivant qu'on a fondé le libertinage en principe, et nos prétendus voluptueux n'ont plus été que des pédans. Tandis que Chaulieu chante le plaisir en homme qui sait le goûter, le froid Helvétius parcourt le monde en érudit pour nous apprendre que la vertu n'est qu'une affaire de convention ; que là le frère s'unit à la sœur, le père à sa fille ; qu'ailleurs la virginité déshonore ; qu'à Sparte l'époux qui desirait de beaux enfans, choisissait un amant pour sa femme. Mirabeau, dans un ouvrage dont nous n'osons citer le titre, quoiqu'il soit sur tous les catalogues de la librairie, pousse la science et la corruption plus loin ; et tout cela sans esprit, sans grace, sans autre motif que de briser le frein des passions. S'il existe un pédantisme plus que ridicule, c'est sans doute celui qui engage à fouiller les bibliothèques pour anéantir la vertu. De ces mauvais ouvrages sont nés, par imitation, et le Voyage d'Antenor, et l'Histoire des Courtisanes de la Grèce ; enfin, grace à nos érudits, il n'est plus une jeune fille qui, pour repousser une caresse, puisse dire aujourd'hui comme Henriette dans les *Femmes Savantes* de Molière :

Excusez-moi, monsieur, je ne sais pas le grec.

Digitized by Google

Voyez nos ameublemens, comme ils se ressentent de notre érudition et des progrès que ces livres font faire à nos mœurs ! A cet air de grandeur et de somptuosité qui distinguait les palais et les hôtels dans le dix-septième siècle, a succédé un goût de petits détails savans qui semblent faire de toutes nos maisons des réduits consacrés au libertinage. De grands Amours tout nus, entrelaçant leurs flèches et leurs carquois, soutiennent les draperies de nos lits, dont les colonnes brisées sont ornées de sirènes qui présentent leur large poitrine rebondie, et portent sur la tête des cassolettes destinées sans doute à contenir l'encens offert au Dieu des plaisirs. Comme l'inquiétude, la cupidité, l'ambition, la douleur, la vieillesse et la mort reposent voluptueusement au milieu de tout cet attirail ! Dans nos salons, qui ne serait frappé d'une espèce de stupeur en voyant des cuisses de Satyre serrer la robe d'une femme aussi légèrement vêtue qu'une Nymphe ? Au premier abord, on croit que le diable est pour quelque chose dans ce singulier rapprochement ; mais, par réflexion, on s'aperçoit qu'il est dû au génie profond d'un tapissier ; et les cuisses de Satyre ne paraissent plus que ce qu'elles sont, les supports d'un siége à la grecque.

C'est sans doute aussi par réminiscence que l'auteur de la Correspondance secrette donne un *boudoir* à Ninon, quoiqu'à cette époque Ninon même n'aurait osé se servir de ce mot, dont le sot enfantillage indique l'origine moderne. Il est si généralement adopté de nos jours, que la mère de famille parle de son boudoir comme une danseuse de l'Opéra parle du sien : au fait, ils sont meublés d'une manière si uniforme qu'on les croirait destinés au même usage.

Le résultat du pédantisme des singuliers savans du dix-huitième siècle a été de nous composer un ex-

Digitized by Google

térieur plus immoral mille fois que notre caractère; aussi les philosophes qui ont voulu prouver que le respect pour la décence n'était qu'hypocrisie, doivent s'applaudir de leur succès: à coup sûr, nous ne sommes plus hypocrites, nous n'affectons plus l'austérité des bonnes mœurs; et sans la métaphysique et l'ennui qui se glissent partout, même dans les *boudoirs*, on nous prendrait pour d'aimables voluptueux. Quelle erreur!

C'est aussi la métaphysique du sentiment et le défaut de naturel qui empêcheront le succès de l'espèce de roman qui fait le sujet de cet article, car le public passerait volontiers sur l'avilissement des personnages historiques; mais comment supporter Ninon alambiquant l'amour que lui inspire Villarceaux, pour en tirer des phrases de ce genre? « Votre encens est le seul qui me plaise; tout » autre serait un supplice pour moi: je ne sais s'il » me porterait à la tête; mais à coup sûr il n'irait » jamais jusqu'à mon cœur. » Un encens qui serait un supplice, sans aller jamais jusqu'au cœur! Il est probable que mademoiselle de Lenclos ne parlait pas ainsi. Quand on veut mettre en scène des personnages du siècle de Louis XIV, la première chose à faire serait de prendre l'esprit du temps: à cette observation l'auteur répondra sans doute qu'un homme-de-lettres nourri de cet esprit-là ne l'emploierait ni pour Ninon, ni contre madame de Maintenon; et nous sommes du même avis.

FIÉVÉE.

Digitized by Google

Vies des Hommes illustres de Plutarque ; seconde édition, revue, corrigée, et ornée de portraits gravés d'après l'antique. Quatre vol. in-8°. Prix : 15 fr., et 20 fr. par la poste. A Paris, chez *N. L. M. des Essarts*, éditeur et libraire, rue du Théâtre Français ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

« J'ai choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées (dit Racine dans la préface de son *Mithridate*) ; il paraît que c'est celle de toutes qui a été » la plus vertueuse, et qu'il a aimée le plus tendrement. » Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur » et les sentimens de cette princesse. C'est lui qui m'a » donné l'idée de Monime, et c'est en partie sur la peinture qu'il en a faite que j'ai fondé un caractère que je » puis dire qui n'a point déplu. Le lecteur (continue » Racine) trouvera bon que je rapporte ses paroles telles » qu'Amyot les a traduites ; car elles ont une grace dans » le vieux style de ce traducteur, que je ne crois point » pouvoir égaler dans notre langue moderne.

» Celle-ci était fort renommée entre les Grecs, pour ce » que, quelques sollicitations que lui fît faire le roi » en étant amoureux, jamais ne voulut entendre à toutes » ses poursuites, jusqu'à ce qu'il y eût accord de mariage » passé entr'eux, et qu'il lui eût envoyé le diadème ou » bandeau royal, et appelé royne. La pauvre dame, » depuis que ce roi l'eut épousée, avait vécu en grande » déplaisance, ne faisant continuellement autre chose que » de plorer la malheureuse beauté de son corps, laquelle, » au lieu d'un mari, lui avait donné un maître, et au lieu

Digitized by Google

» de compagnie conjugale, et que doit avoir une dame
» d'honneur, lui avait baillé une garde et garnison
» d'hommes barbares, qui la tenait comme prisonnière
» loin du doulx pays de la Grèce, en lieu où elle n'avait
» qu'un songe et une ombre de biens, et au contraire
» avait réellement perdu les véritables, dont elle jouissait
» au pays de sa naissance; et quand l'eunuque fut arrivé
» devers elle, et lui eut fait commandement de par le roi
» qu'elle eut à mourir, adonc elle s'arracha d'alentour de
» la tête son bandeau royal, et se le nouant à l'entour du
» col, s'en pendit; mais ce bandeau ne fut pas assez fort
» et se rompit incontinent, et lors elle se prit à dire : O
» maudit et malheureux tissu, ne me serviras-tu point
» au moins à ce triste service! En disant ces paroles, elle
» le jeta contre terre, crachant dessus, et tendit la gorge
» à l'eunuque.»

Le respect que Racine témoigne pour la vieille traduction d'Amyot est remarquable. J'ai transcrit en entier ce passage de la Préface, ainsi que le morceau de Plutarque, pour montrer avec quelle scrupuleuse fidélité l'auteur de *Mithridate* rapporte le texte du vieux traducteur. Il ne se permet d'altérer, ni les expressions, ni même l'orthographe gothique. Il est à remarquer que c'est le poète qui a le mieux connu les grâces de notre langue; que c'est Racine, pour tout dire, qui, en parlant du style suranné d'Amyot, avoue qu'*il ne croit point pouvoir l'égaler dans notre langue moderne.* Cet aveu seul devrait suffire pour réhabiliter la mémoire de notre vieux langage dont l'étude est de nos jours si négligée. La langue d'Amyot et de Montaigne sera bientôt inintelligible pour nous. Il faudra traduire ces auteurs comme on traduit les Grecs et les Latins. Le père de la gaieté française, ce Rabelais dont la lecture a fourni à Lafon-

Digitized by Google

laine tant de tournures naïves, et à Molière une foule d'idées et d'expressions comiques, n'est guères lu que par les érudits; si Montaigne est encore goûté des gens de lettres, c'est moins pour les graces de son style inimitable que pour sa hardiesse de penser et l'esprit philosophique dont ses productions sont empreintes : aussi, si ce caractère précieux du génie, la naïveté sans laquelle même il n'est point de sublime, devient tous les jours plus rare dans les ouvrages modernes, on ne doit s'en prendre qu'au dédain que nous semblons avoir pour les ouvrages qui faisaient les délices de nos pères. Amyot a prouvé par sa traduction *des Vies de Plutarque*, que la naïveté gauloise ne le cédait point à la simplicité grecque, et sous ce dernier rapport son ouvrage est un modèle accompli. Pour moi, j'ai toujours regret, lorsque je lis cette traduction, que la même plume ne nous ait pas donné Hérodote et Xénophon. L'élégante simplicité, la douceur du dialecte ionien dont Hérodote s'est servi pour écrire son histoire générale, ne pouvaient être imitées que par notre vieux langage doux, simple et naïf. Amyot, Charron, Rabelais, le sire de Joinville, Marot et Regnier, sont pour nous une seconde antiquité. Je ne crains pas de dire qu'après les Grecs et les Romains, nos anciens auteurs Gaulois, comme étant plus près que nous de la nature, méritent le plus d'occuper notre attention. D'ailleurs, quoi de plus agréable pour un homme qui aime véritablement sa langue, et qui desire de la connaître, que de la voir ainsi progressivement se dérouiller et suivre les progrès de notre civilisation ? Obscurcie par l'alliage des langues anciennes et modernes, la langue française ressemble, dans les premiers temps, à une masse informe de plomb. De siècle en siècle on la voit s'épurant dans le creuset des écrivains de génie. L'or

Digitized by Google

qu'elle renferme et qui commence à paraître sous François I^er^, déjà jette un vif éclat sous Malherbe : et bientôt dégagé des matières hétérogènes qui l'obscurcissoient, on le voit briller de toute sa pureté entre les mains de Racine et de Massillon. C'est ainsi du moins qu'Horace et Virgile étudiaient leur langue : ils cherchaient soigneusement à découvrir son génie dans les écrivains qui les avaient précédés. La lecture des vieux poètes latins a servi beaucoup à Virgile ; et Horace soupirant après les tranquilles loisirs qu'on goûte aux champs, compte au rang de ses plaisirs celui de pouvoir lire en paix *les bons vieux auteurs*.

On a vu par ce que nous avons rapporté ce que pensait Racine du style d'Amyot. Boileau n'était pas moins amoureux que lui des graces naïves de notre langue gauloise. Ce célèbre critique vit avec humeur qu'un certain abbé s'avisât de traduire Plutarque de nouveau, sous prétexte que le style d'Amyot était suranné. Qu'importe à nos vers, dit-il dans son épître à Racine, que Perrin les admire,

Que l'auteur du *Jonas* s'empresse pour les lire,
Qu'ils charment de Senlis le poète idiot,
Ou le sec traducteur du français d'Amyot?

Dacier, savant d'ailleurs fort estimable, mais qui se connaissait en grace et en élégance beaucoup moins que Racine, ainsi que tout le monde l'avouera, Dacier n'en entreprit pas moins une nouvelle traduction du grec de Plutarque : les gens de goût qui ne peuvent pas lire Plutarque dans l'original, préféreront toujours la traduction d'Amyot à celle de Dacier. Mais cette dernière traduction est bien loin que d'être inutile. Sous le rapport de l'instruction publique elle était même indispensable dans notre langue. En effet le français d'Amyot, déjà obscur pour les gens de lettres, devenait inintelligible pour les jeunes gens, entre les mains desquels on ne saurait mettre trop tôt les

Digitized by Google

ouvrages de Plutarque, car il n'en est point dont la lecture soit plus propre à les former à la vertu. Ensuite l'antiquité du langage d'Amyot, outre qu'elle ne serait point appréciée par les jeunes gens, ne servirait qu'à jeter de la confusion dans leurs idées sur la pureté de notre langue. Une traduction faite avec soin et correction, quoique dépouillée des graces de l'auteur original, ne peut donc qu'être recommandable. Telle est celle dont on publie aujourd'hui une seconde édition. « Nous nous sommes principalement attachés, dit le libraire-éditeur, à suivre » l'estimable traduction du savant Dacier, toutes les fois » que son style ne viole ni les règles de la langue, ni celles » du goût; nous avons même porté le scrupule jusqu'à » conserver toutes les expressions qui n'auraient pu être » remplacées qu'en affaiblissant le sens de l'original : nous » avons encore pensé, dit-il plus bas, que comme il vaut » mieux conserver les mœurs de la jeunesse que d'allumer ses passions en agrandissant le cercle de ses connoissances, nous avons pensé que nous devions faire » disparaître tous les tableaux des faiblesses et des passions honteuses que Plutarque a tracés pour faire connaître les vices des grands hommes dont il écrivait la » vie. Ce retranchement, loin de nuire à l'intérêt de l'ouvrage, en augmente l'utilité, et nous pouvons dire avec » confiance qu'il peut être mis sans aucun danger dans les » mains les plus pures. » Cet avertissement ne laisse donc point de doute sur le but de cette édition. C'est aux jeunes gens qu'elle est spécialement destinée. Ainsi, nous devons moins la juger sous le rapport de l'agrément que sous celui de l'utilité.

De tous les ouvrages connus, il n'en est point dont la lecture soit à la fois plus agréable et plus instructive que celle de Plutarque. Cet écrivain est sans contredit un

Digitized by Google

des hommes les plus sensés que les siècles aient jamais produits. Mais ces *Vies des Hommes illustres* ne sauraient être lues par les jeunes gens qu'avec précaution. Cette lecture ne peut leur être vraiment profitable que lorsqu'ils la font sous les yeux d'un guide éclairé. Il est à craindre autrement qu'abandonnés à eux-mêmes, ils n'y puisent des idées fausses sur la bravoure et sur la gloire. Le caractère d'Alexandre ou de César, dont l'éclat est si prodigieux, les frappe bien davantage que les modestes vertus d'un Phocion ou d'un Aristide. En un mot, il importe qu'ils aient déjà de justes notions sur ce qui est beau et sur ce qui est grand, pour pouvoir lire avec fruit les *Vies des Hommes illustres de Plutarque*. Les petits *Traités de Morale* que nous a laissés ce philosophe vraiment digne de ce nom, devraient servir comme d'introduction à la lecture de son grand ouvrage.

On a tant parlé de cet écrivain, son mérite est si généralement reconnu, sa réputation est si solidement établie, qu'il semble qu'on ne puisse rien dire de lui qui n'ait été déjà dit. Il a été donné à Plutarque de plaire à tous les siècles et d'être goûté par toutes les classes de lecteurs. Ses Vies sont une galerie de peintures que les yeux ne peuvent se lasser de considérer. Le fond de ses ouvrages est tellement varié, qu'indépendamment des charmes du style, il pourrait par lui seul fixer l'attention ; et la manière de Plutarque est si attrayante, qu'indépendamment de l'intérêt du sujet, elle suffirait pour faire la fortune de son livre. Avec quelle vérité de couleurs ne peint-il pas les caractères les plus opposés ? le farouche Marius, le superbe Sylla, l'ambitieux César, le voluptueux Antoine, tous sont également frappans de ressemblance dans les portraits qu'en a faits Plutarque. Il trace du même pinceau l'inébranlable fermeté de Caton

Digitized by Google

et l'inconstance d'Alcibiade. Aussi ses ouvrages ne sont-ils pas seulement utiles au moraliste et à l'homme d'état. Les poètes tragiques en ont également profité : il ne mérite pas moins d'être étudié par eux, que Sophocle et qu'Euripide. La forme que Plutarque a su donner à ses récits est presque toujours dramatique. Il n'écrit point l'histoire de ses personnages, il les fait agir et parler sous vos yeux. Du moins est-ce le témoignage de Racine, dont *les Vies des Hommes illustres* étaient la lecture accoutumée. « C'est Plutarque, dit ce grand poète, qui » m'a donné l'idée de Monime; et c'est en partie sur la » peinture qu'il en a faite que j'ai fondé un caractère que » je puis dire qui n'a point déplu. » Ces seuls mots de Racine suffisent, je crois, pour recommander Plutarque à nos écrivains dramatiques.

J. ESTINBERT.

LA traduction du *Paradis perdu* (1), par M. Delille, vient de paraître : nous en ferons plusieurs extraits dans

---

(1) *Le Paradis perdu* de Milton, traduit en vers français par J. Delille, avec les remarques d'Addisson. In-18, sans texte, 3 vol. Papier fin grand-raisain, avec 3 fig., 10 fr. — Vélin superfin, broc. en cart., 3 fig., 24 fr. — Le même, sat. et cart., fig. avant la lettre, 30 fr. Papier carré fin, sans fig., 6 fr. In-8°., avec le texte, 3 vol. Papier fin grand-raisin, 3 fig., 18 fr. — Vélin superfin, broc. en cart, 3 fig., 42 fr. —Le même, sat. et cart., fig. avant la lettre, 48 fr. In-4°. avec le texte, 3 vol. Papier blanc sans fig., 48 fr. — Vélin superfin, broc. en cart., 3 fig., 200 fr. — Le même, sat. et cart, fig. avant la lettre, 250 fr.

Pour recevoir franco, par la poste, on doit ajouter 50 cent. par vol. in-18; 1 fr. par vol. in-12; 1 fr. 50 cent. par vol. in-8°., et 3 fr. par vol. in-4°.

A Paris, chez Giguet et Michaud, imprimeurs-libraires, rue des Bons Enfans, n°. 6; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

ce Journal. En attendant un jugement plus motivé, nous allons en donner une légère idée à nos lecteurs. Autant que nous avons pu en juger par une lecture rapide, cette traduction nouvelle nous a paru au-dessus de celle de *l'Enéide*, par le même auteur. Le *Paradis perdu* renferme beaucoup de descriptions, et M. Delille les a rendues le plus souvent avec son talent accoutumé. Les lecteurs liront sur-tout avec plaisir la description de l'Enfer, celle du Paradis terrestre, les tableaux de la Création. La bataille des bons et des mauvais Anges est peut-être au-dessus de l'original. Nous allons en citer quelques fragmens. Satan apercevant Abdiel, qui est resté fidèle au Tout-Puissant, lui adresse ces paroles menaçantes :

. . . . . .

» J'avais cru, j'en conviens, pardonne à ma fierté,
» Que le bonheur céleste était la liberté :
» Mais, je le vois, ton Dieu courbe à son joug servile
» La part la plus nombreuse ainsi que la plus vile ;
» De lâches voluptés sont seules vos destins,
» Vos armes sont des luths, vos combats des festins ;
» Pour célébrer en chœur ta haute renommée,
» De ces chantres du ciel tu formas ton armée.
» Va combattre avec eux : vous apprendrez de moi
» Ce qu'est une ame libre aux esclaves d'un roi. »
« Ah ! toi-même, rougis de ta honteuse chaîne,
» Lui répond Abdiel, toi de qui l'ame vaine,
» Adorant de l'erreur le joug impérieux,
» Traites d'emploi servile un devoir glorieux.
» Mais la nature et Dieu repoussent cette injure,
» Car obéir à Dieu, c'est suivre la nature ;
» Ils nous disent tous deux, et j'écoute leurs voix,
» Que le meilleur de nous doit nous donner des lois :
» Ses bontés sont ses droits à notre obéissance ;
» Le premier en sagesse, il doit l'être en puissance.
» Tu parles d'esclavage ! oh ! l'esclave est celui
» Qui se choisit un maître insensé comme lui :
» C'est ce lui qui, bravant le pouvoir légitime,
» S'est fait comme Satan un instrument du crime.
» Et toi-même, à l'orgueil n'est-tu pas asservi,

Digitized by Google

» Jaloux du saint emploi que l'orgueil t'a ravi ?
» Hardi blasphémateur, cesse donc d'en médire ;
» Va régner dans l'enfer, le ciel est son empire :
» Nous sommes ses sujets, il sera notre appui ;
» Les fers sont pour Satan, et le sceptre est pour lui.
» Moi, lâche fugitif, je veux cesser de l'être,
» Et voici les tributs que j'apporte à mon maître. »
Comme il parlait encore, il élève le fer ;
Le fer étincelant, aussi prompt que l'éclair,
Frappe sans hésiter, et, comme la tempête,
Retombe, et de Satan a fait courber la tête.
La pensée et les yeux, bien moins son bouclier,
N'auraient pu prévenir le redoutable acier.
Il recule dix pas, et son corps qui succombe
Sur son genou ployé tremble, chancelle, et tombe ;
Mais sur sa lance énorme il demeure appuyé :
Tel roule d'un vieux roc le sommet foudroyé ;
Tel, attaqué soudain dans sa base profonde
Par les flots souterrains ou les efforts de l'onde,
A demi renversé, croule un antique mont
Avec les vieux sapins qui couronnent son front.
Bientôt de la victoire infaillible présage,
Le cri de l'espérance et le cri du courage
Demandant le signal : le signal est donné,
Par l'ordre de Michel la trompette a sonné ;
L'*hosanna* solennel vole de bouche en bouche.
D'un cœur non moins ardent, et d'un air plus farouche,
L'ennemi fond sur nous d'un vol impétueux.
A peine eut commencé le choc tumultueux,
D'épouvantables cris dans les airs retentirent,
Des cris tels que les cieux jamais n'en entendirent.
Tel qu'un même incendie embrase deux volcans,
Une même fureur anime les deux camps ;
Des nuages de traits pleuvent sur les armées :
Un orage brûlant de flèches enflammées
Monte, siffle, et dans l'air traçant d'affreux sillons,
D'une voûte de feu couvre leurs bataillons.
De longs ébranlemens de ce double tonnerre
Le ciel au loin mugit ; et si de votre terre
Le globe encor récent dans les airs eût roulé,
Jusqu'en ses fondemens la terre aurait tremblé.
. . . . . .

Digitized by Google

Nous pourrions continuer cette citation; mais nous y reviendrons dans un Numéro prochain. Nous finirons par citer quelque chose du voyage de Satan à travers le chaos :

Là s'arrête Satan, pensif, silencieux;
De ces bords dans l'espace il jette au loin les yeux :
Ce trajet ne veut pas un courage vulgaire.
Déjà des ouragans la fougueuse colère,
Des mondes fracassés le choc impétueux,
Apporte jusqu'à lui leurs sons tumultueux:
Tels, (si les grands objets aux petits se comparent)
Quand du terrible Mars les assauts se préparent,
Avec un long fracas, de leurs coups répétés,
Les foudres, en grondant, renversent les cités;
Le ciel même écroulé, les élémens en guerre,
De ses vieux fondemens déracinant la terre,
L'épouvanteroient moins. Tel qu'on voit sur le mers,
Un vaisseau dérouler ses voiles dans les airs,
Satan a déployé ses gigantesques ailes :
Il part, frappant du pied, vers des routes nouvelles;
Et, dans l'air ténébreux traçant de longs sillons,
Il s'enlève emporté par de noirs tourbillons.
Alors d'un vol rapide, à travers les orages,
Il monte, audacieux, sur un char de nuages;
Mais ce trône léger se dérobant sous lui,
Un vide inattendu le laisse sans appui.
Des ailes qu'il agite accusant l'impuissance,
Il tombe, il redescend le long du gouffre immense;
Il poursuit en tombant, et tomberoit encor,
Si l'amas vaporeux qui lui rend son essor,
Par un nouvel élan n'eût renvoyé sa masse
Plus loin qu'il n'est tombé des hauteurs de l'espace.
Tout à coup il s'arrête, il rencontre dans l'air
Un sol qui sous ses pas n'est ni terre ni mer.
Il aborde, il parcourt ce sol sans consistance,
D'un climat sans chaleur indigeste substance;
Il va, vient, et marchant et volant à moitié,
Battant l'air de son aile et le sol de son pié,
Il appelle à la fois et la voile et la rame.
Par la difficulté son courage s'enflamme :
Et tel que le griffon, avide amant de l'or,

Digitized by Google

Quand l'adroit arimaspe a ravi son trésor,
Par les champs, par les monts, de ses pieds, de ses ailes,
Court, arrive, et l'arache à ses mains criminelles;
Avec la même ardeur le prince des enfers
Tente mille moyens, mille chemins divers;
De ses mains, de ses pieds, de sa superbe tête,
Il combat, il franchit l'ouragan, la tempête,
Les défilés étroits, les gorges, les vallons,
L'air pesant ou léger, et la plaine, et les monts,
Les rocs, le noir limon qu'un flot dormant détrempe;
Va guéant ou nageant, court, gravit, vole ou rampe.
Bientôt de vastes cris un horrible fracas,
Et des murmures sourds, et de bruyans éclats,
A travers les horreurs de ce lieu lamentable,
Apportent jusqu'à lui leur son épouvantable.
Vers ces lieux turbulens il marche sans effroi,
Veut savoir quel esprit ou quel étrange roi
Y règne au sein du trouble, et de ce noir empire
S'informe quel chemin au jour peut le conduire.
Sur un trône élevé dans un vaste désert,
Soudain le vieux Chaos à ses yeux s'est offert;
La Nuit, l'antique Nuit en vêtemens funèbres,
Partageant son pouvoir, lui prête ses ténèbres;
Près d'eux l'affreux Orcus, et celui dont le nom
Fait trembler tout l'enfer, le fier Démogorgon,
Et l'aveugle Hasard, et les Rumeurs errantes,
Et la Dissension aux cent voix discordantes,
Du monarque insensé forment la digne cour.

On trouvera encore dans cette traduction quelques négligences, quelques incorrections, comme dans celle de *l'Enéide;* mais on y trouvera en général plus de chaleur et de poésie. M. Delille a souvent égalé et quelquefois surpassé son modèle.

Le poëme de *la Navigation*, qui devait paraître en même temps que le *Paradis perdu*, ne paraîtra que la semaine prochaine.

Digitized by Google

Suite des Souvenirs de Félicie.

Le comte de *** a les plus grands succès auprès des femmes. On répète qu'il est impossible d'avoir plus d'esprit, plus de grace et plus de séduction. Il n'est pas beau, il bégaie, il est toujours distrait ou silencieux dans un cercle. Il ne parle jamais que tout bas, et presque tout ce qu'on dit ainsi aux femmes leur paraît fin et délicat; car alors on ne leur parle que d'elles. Dans la conversation générale, le comte de *** est absolument nul : il se chauffe, il baguenaude, il n'écoute pas; mais il finit par aller s'établir auprès d'une femme, dont il s'empare pour toute la soirée. Il se met à table à côté d'elle, il ne voit qu'elle, et communément il a l'art de fixer sur lui toute son attention; il faut en effet de l'application pour l'entendre et pour le comprendre; il dit à l'oreille de petites phrases coupées dont le sens n'est jamais clairement exprimé : on veut deviner, on veut répondre dans le même langage. Ces dialogues énigmatiques ressemblent à ces conversations de bal dans lesquelles le masque réputé le plus aimable est toujours celui qui sait le mieux tourmenter et dérouter les gens qu'il attaque. Cette espèce de galanterie n'est, dans le comte de ***, qu'un simple jeu de coquetterie. Il la prodigue tour-à-tour à toutes les femmes à la mode; elle est à tous les yeux sans conséquence, quoiqu'elle ait tourné beaucoup de têtes. Une jeune femme, après avoir causé tout bas deux heures avec le comte de ***, dit bonnement à son mari, sans lui causer d'ombrage, que le comte de *** a été charmant. Il est singulier d'établir de la sorte un tête-à-tête au milieu d'un cercle sans que personne le trouve mauvais, et il n'est pas

Digitized by Google

mal-adroit de se faire ainsi à la sourdine une réputation d'esprit et d'agrément, sans faire de frais dans la société, et même en paraissant la compter pour rien; mais le comte de *** n'efface personne, il ne brille jamais au grand jour, il ne plaît qu'à l'écart; et, dans le monde, les choses qui ont de l'éclat sont presque les seules qu'on envie.

Madame de *** n'a jamais d'elle-même porté un seul jugement; ce n'est point par modestie, mais c'est par une incapacité si absolue qu'elle ne peut se faire illusion à cet égard, quoiqu'elle ait l'espoir de le cacher aux autres. Elle a un ton sentencieux et tranchant; elle répète affirmativement ce qu'elle entend dire aux gens qui passent pour avoir de l'esprit. Sa confiance n'est jamais fondée que sur la réputation; nul être au monde ne pourrait l'obtenir personnellement. Il en est ainsi de son amitié; elle n'aime point, ne s'attache point, elle ne recherche que ceux qui sont le plus recherchés dans la société. Sa politesse pourrait donner à un étranger l'idée la plus exacte de la considération des individus qui composent le cercle où elle se trouve. Elle est cérémonieuse avec les personnes d'un rang élevé, elle applaudit les beaux-esprits, elle fait des avances aux femmes à la mode; quant aux gens simples et réservés qui n'ont ni éclat, ni renommée, elle ne les écoute pas, ne les regarde pas, elle ne daigne pas les entrevoir. Enfin, elle est toujours éblouie du mérite faux ou vrai lorsqu'il est reconnu ou prôné, et jamais elle n'aura la gloire et le plaisir si doux de le découvrir quand il est timide et sans prétention. Ce caractère-là est bien commun dans le grand monde, et j'avouerai que je n'en connais point de plus haïssable.

Combien on a fait de tort à la société, combien on a gâté de caractères, en se moquant de tant de qualités précieuses, si utiles dans le commerce de la vie! J'entends

Digitized by Google

répéter universellement que *les gens méthodiques sont insupportables.* Et pourquoi ? Parce qu'ils poussent jusqu'au scrupule l'ordre et l'exactitude ; qu'ils répondent avec précision quand on leur écrit ; qu'ils ne manquent jamais un rendez-vous, et y arrivent toujours à l'heure indiquée ; qu'ils ne perdent rien de ce qu'on leur confie, qu'ils n'oublient rien de ce qu'ils ont promis, et que l'on peut compter fermement sur leur parole. Pour moi, j'aurai toujours l'*indulgence de supporter* ces gens-là, et j'avoue qu'au contraire, je ne m'accommode point du tout de ces gens occupés, affairés et distraits, qui ne portent dans les affaires et dans la société que de la négligence, de l'inexactitude et de l'oubli. Je veux bien croire que de tels défauts sont des preuves certaines de génie, et qu'ils n'appartiennent qu'aux esprits supérieurs ; mais j'ai la petitesse d'aimer la probité délicate et minutieuse, l'ordre et la sûreté jusque dans les détails journaliers de la vie.

Hier au soir, le comte d'Osmont entrant dans le salon du Palais-Royal, en sortant de l'Opéra, voulut conter une histoire ; mais, par l'effet de sa distraction ordinaire, il s'arrêta tout court, parce qu'il ne put jamais se rappeler le nom du principal personnage : c'est, disait-il, un homme que nous connaissons tous, c'est le mari de madame de Canillac. Il est inouï que j'aie oublié son nom ; aidez-moi donc. Vous riez..... Vous savez, j'en suis sûr, de qui je veux parler.... Au lieu de lui répondre on éclatait de rire ; après l'avoir bien impatienté, on lui apprit enfin que *le mari de madame de Canillac* s'appelle M. de Canillac. Alors il conta l'histoire que voici : M. de Canillac, voulant venir souper au Palais-Royal, traversait le théâtre de l'Opéra, et s'étant accroché, je ne sais comment, à une coulisse, il a été totalement décoiffé ; il s'est écrié que cet accident le désolait, parce qu'il n'osait se

Digitized by Google

présenter en cet état chez madame la duchesse de Chartres; là-dessus, Larrivée, qui était encore en habit d'Agamemnon, s'est avancé en disant, qu'ayant jadis été perruquier, il n'avait point oublié son premier métier, et qu'il allait raccommoder cette coiffure en désordre. En effet, il l'a retapé, repoudré à blanc, et coiffé à ravir, sans se donner le temps de quitter son superbe costume. M. de Canillac, ainsi frisé de la main *du roi des rois* de la Grèce, est arrivé triomphant; tout le monde l'a entouré, on ne regardait que ses cheveux, et jamais les plus belles coiffures de Gardanne (1) n'ont reçu autant d'éloges.

Nous partons incessamment pour les provinces méridionales et pour l'Italie.

D. Genlis.

Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.

Hécube (d'Euripide).

La scène est dans la Chersonnèse de Thrace; les acteurs paraissent tous au-devant de la tente d'Hécube, prisonnière d'Agamemnon; inconvénient de l'unité de lieu. Là viennent Polixène, Agamemnon, Ulysse, Talthybius, Polymnestor; là se rendent les Troyennes captives, qui forment un chœur, et ne quittent plus la scène.

L'ombre de Polydore paraît la première, apprend aux spectateurs son nom, son surnom, et le lieu de sa naissance, son histoire, celle de Troie; et non contente de les instruire du passé, leur fait la confidence de tout ce qui doit survenir dans le cours de la tragédie.

---

(1) Perruquier à la mode alors.

Digitized by Google

Le sacrifice de Polixène, la découverte de l'assassinat de Polydore, et la vengeance d'Hécube, forment une multiplicité d'action qui partage l'intérêt.

La nature semble arracher les regrets d'Hécube, lorsqu'elle se voit séparée de sa fille Polixène, qui marche à la mort; mais le caractère qu'Hécube conserve n'est ni vraisemblable, ni décent. Dans l'accès de sa douleur, elle se précipite à la tribune, et y récite des maximes. Elle exige que Talthybius lui détaille, minutieusement, le sacrifice de sa fille. Au sein de l'affliction, elle fait usage de l'ordre et des lieux communs de l'art oratoire. Elle veut émouvoir Agamemnon, et s'abaisse à lui rappeler, non pour sauver Polixène, expirée, mais afin d'obtenir le droit de la venger, qu'il passe les nuits avec sa fille Cassandre, et n'oublie pas d'observer que *ce moyen rend les hommes plus dociles.*

On voit, dans plusieurs scènes, Hécube se jeter par terre, et garder long-temps cette situation.

Hécube, pour mieux surprendre Polymnestor, lui offre son amitié avec une fourberie indigne sur-tout d'une reine. Elle ne peut se résoudre à fixer sur lui ses regards; mais elle dissimule l'effet de sa haine, et déclare que c'est la pudeur qui détourne ses yeux. Modestie assez plaisante chez une femme sans doute octogénaire.

La tragédie a 1295 vers.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Cyrus, tragédie en cinq actes et en vers, par M. *Chénier*.

Nous voici positivement dans le même embarras que Bosie.

Digitized by Google

Sosie. Il devait à l'épouse d'Amphitryon le récit du combat soutenu par son mari ; « mais comment le faire, dit-il, » si je ne m'y trouvai pas? « Comment aussi parlerons-nous d'une tragédie inédite et que nous n'avons pu voir jouer? Nous ne saurions imiter l'impudence de Sosie qui ajoute :

N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille,
Comme oculaire témoin:
Combien de gens font-ils des récits de bataille
Dont ils se sont tenus loin!

Cette méthode n'étant point à notre usage, nous nous bornerons à dire un mot du sujet qui est connu, et des ressemblances de la pièce nouvelle avec quelques autres des plus grands maîtres, ressemblances indiquées par tous les journalistes qui ont pu rendre compte de cette représentation. Quand cette tragédie sera rejouée ou imprimée, nous la ferons alors connaître plus amplement.

On sait qu'Hérodote et Xénophon racontent différemment quelques-unes des circonstances de la vie de Cyrus. Xénophon le donne comme le modèle d'un prince accompli. Quelques écrivains philosophes du dix-huitième siècle ont préféré la version d'Hérodote, parce qu'il ne leur convenait pas sans doute qu'on pût croire qu'un souverain avait été si vertueux. Cependant le récit de Xénophon, dans les points où il diffère d'Hérodote, est bien plus conforme à la vraisemblance. Ce dernier raconte sur la naissance et la mort de Cyrus, des particularités qui ont tout l'air d'un roman. Xénophon ayant servi long-temps sous Cyrus le jeune, avait eu la facilité de s'instruire sur les lieux même, de l'histoire ancienne de la Perse ; il atteste qu'il n'avait épargné aucun soin à cet égard, et qu'il n'avance rien qu'il n'ait appris.

M. Chénier, cependant, a préféré l'histoire d'Hérodote : il en avait incontestablement le droit, et il a eu

Digitized by Google

même raison d'en user ; car la gloire de l'adversité soutenue avec courage ayant manqué au Cyrus de Xénophon, ce personnage ne pouvoit être tragique. Celui d'Hérodote, au contraire, condamné à la mort avant sa naissance, l'est éminemment. Le sujet n'était donc pas mal choisi : on ne l'a pas trouvé bien disposé. Il faut cependant convenir que M. Chénier a heureusement corrigé la version, ou si l'on veut la fable d'Hérodote, qui fait détrôner Astyage, aïeul de Cyrus, par son petit-fils ; qu'il a judicieusement supprimé l'épouvantable repas d'Harpage, auquel, suivant l'historien, Astyage fit manger son fils pour le punir d'avoir dérobé Cyrus à la mort. Mais on a été frappé d'une foule de ressemblances entre cette pièce et plusieurs autres, *Athalie*, *Mérope*, *Sémiramis* ; on a cru même y voir le visir de la tragédie de *Bajazet*. On auroit pu ajouter Œdipe, exposé en naissant, comme le Cyrus de Xénophon. Peut-être aussi ce trait de similitude n'étant que dans l'avant-scène, ne méritoit-il pas d'être remarqué.

Toute concurrence avec l'auteur d'*Athalie* semblerait une témérité sacrilége. Voltaire lui-même, l'écrivain qui en a le plus approché, *magno sed proximus intervallo*, s'est très-mal trouvé d'avoir voulu lutter contre *Bajazet*. On sait quel succès a eu la pièce qu'il a prétendu opposer à *Athalie*. Il est vrai que c'étaient là des productions de son impuissante vieillesse ; mais son Coucy, crayonné dans la force de l'âge, n'est qu'une pâle copie de l'austère et vertueux Burrhus.

Au reste, ce que *le Cyrus* a de commun avec Athalie, étant encore plus dans le sujet que dans le plan, ce n'est pas là le principal reproche qu'on a fait à l'auteur. Quant à *Sémiramis*, ce n'est qu'une pièce du second ordre, composée des décombres d'*Eriphile*. Quoiqu'elle soit écrite avec une certaine pompe, et bien supérieure à celle de

Digitized by Google

Crébillon, toute hérissée de solécismes et de barbarismes, un écrivain qui n'est pas sans talent et sans verve, pouvait ne pas craindre ce rapprochement.

Mais c'est avec *Mérope* que *Cyrus* a plus d'analogie. Mandane, dit-on, rappelle à chaque instant la mère d'Egiste. Si cela est, on ne peut nier que l'auteur n'ait donné lieu à un parallèle bien dangereux pour lui. Vouloir jouter contre *Mérope*, c'est attaquer Voltaire au centre de sa force et de sa gloire. Nous sommes bien loin d'adopter en tout les opinions de La Harpe, écrivain trop déprécié d'abord, ensuite beaucoup trop vanté, même comme critique; dont *le Cours de Littérature* est plein d'hérésies, de préventions pour ou contre les auteurs de son siècle, d'une révoltante partialité, des témoignages de l'envie qu'il portait à ses rivaux; qui n'accorde à Racine, au-dessus de Voltaire, qu'un peu plus de correction; trouve que celui-ci a plus de grace, et qu'il a *manqué à Racine d'avoir vu jouer Zaïre*; enfin, qui n'aperçoit pas le plus léger défaut dans cette pièce. Mais nous pensons entièrement comme lui sur *Mérope*. *Œdipe*, sans doute, a une belle scène; *Mahomet*, une magnifique. Le premier acte de *Brutus* est supérieurement écrit; *Zaïre* a un grand charme: mais aucune de ces pièces ne peut soutenir la comparaison avec *Mérope*. Qu'on lise celles de Maffey, de Clément, et l'*Amasis* de la Grange, si l'on peut, on verra quelle prodigieuse distance se trouve entre tous ces auteurs et Voltaire. Nous avons peine à concevoir comment on a su, non pas préférer, mais comparer *Œdipe* à *Mérope*. Dans l'une, l'intérêt commence au quatrième acte; dans l'autre, il est déjà très-vif dès la première scène; et les premiers mots que prononce Mérope causent une grande émotion. Dans tout le théâtre de Voltaire, il n'y a pas un rôle de femme qui approche de celui de cette

Digitized by Google

reine : il remplit pour ainsi dire les cinq actes, et ne paraît pas trop long. Il ne faut donc pas s'étonner si M. Chénier n'a pu soutenir une comparaison si redoutable ; mais il aurait dû l'éviter. On convient généralement qu'il y a des traits énergiques et de beaux vers dans sa pièce. Il est probable que nous en pourrons parler incessamment avec une plus grande connaissance de cause ; car on dit que l'auteur la corrige et la fera rejouer.

ANNONCES.

Itinéraire parisien, ou Petit tableau de Paris, contenant premièrement : Une notice sur l'ère républicaine, la description géographique du département de la Seine, la division de Paris, l'état alphabétique de toutes les rues, enclos, culs-de-sac, places, ponts, quais, barrières, les limites, l'intérieur de chaque arrondissement et un plan de Paris. Deuxièmement : La famille impériale, les grandes dignités et autorités de l'empire, les administrations, les établissemens publics et particuliers, les musées nationaux et particuliers, les monumens, curiosités, lycées, écoles, paroisses, spectacles, promenades, etc. : par M. Alletz, commissaire de police de Paris, division de la place Vendôme. Deuxième édition, formant deux parties en un vol. in-12, et considérablement augmentée. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris, chez Bertrand-Pottier et Félix Bertrand, imprimeurs-libraires, rue Galande, n. 36.

Le Naturaliste du second âge, ouvrage destiné à servir de suite et de complément au Livre du second âge ; contenant des notions à la fois élémentaires et amusantes sur les reptiles ou quadrupèdes, ovipares et serpens ; les poissons ; les mollusques nus et les coquilles ; les crustacées, tels que crabes, écrevisses, etc. ; les vers externes et internes, tels que sangsues, dragonnaux, vers solitaires ; les oursins, étoiles de mer, têtes de méduse ; les polypes, animaux infusoires, animalcules ; et les polypiers, vulgairement nommés madrépores, coraux, etc. ; avec des descriptions de ceux de ces animaux qui présentent le plus d'intérêt et d'utilité au second âge ; par J. B. Pujoulx. Ouvrage orné de plus de 100 figures représentant les animaux et les objets décrits. Un vol. in-8°. Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste ; fig. enluminées, 7 fr.

A Paris, chez Gide, libraire, rue Christine, n. 3.

Arlequin protégé par l'Amour, et les Génies Infernaux, mélodrame en quatre actes, imité de l'italien, représenté pour la première fois sur le théâtre du Marais, le 17 prairial, an 12 ; par MM. Duperche et Basile.

A Paris ; chez le Concierge, ou au Souffleur dudit théâtre, où l'on pourra se procurer la pièce ; ainsi que chez les libraires, marchands de nouveautés.

Digitized by Google

Lettres de quelques juifs Portugais, Allemands et Polonais, à M. de Voltaire. Sixième édition, revue et corrigée d'après les manuscrits de l'Auteur. Trois vol. in-12. Prix : brochés, 7 fr. 50 c., ou 3 vol. in-8°., brochés, 10 fr. 50 cent. A Paris, chez Méquignon *junior*, libraire, rue de la Harpe, au coin de la Sorbonne.

Tous les écrits périodiques ayant fait les plus grands éloges des cinq premières éditions épuisées, la sixième mérite aussi un accueil distingué de notre part. Parmi les critiques de Voltaire, le public a mis au premier rang le savant M. Guénée, auteur de ces lettres. Une érudition solide et variée, sans être pénible ni ennuyeuse, une logique pressante et qui porte la conviction, des discutions lumineuses et sans sécheresse, les agrémens d'un style clair et simple, et le ton de modération et de sagesse qui ne se dément jamais, ont fait et feront le succès de cet ouvrage, et c'est rendre un vrai service à la religion et aux lettres que de publier cette nouvelle édition. L'éditeur s'est procuré des corrections de l'auteur, ce qui la rend préférable aux précédentes, et il y a joint une notice historique sur la vie et les ouvrages de ce savant et vertueux auteur, qu'on ne lira point sans intérêt. Ainsi tout concourt à donner un nouveau prix à un ouvrage auquel Voltaire n'a répondu que par de mauvaises plaisanteries, et qui a été forcé lui-même d'en reconnaître tout le mérite. Ces lettres sont écrites avec esprit, et remplies d'observations judicieuses, capables de détromper tous les gens impartiaux.

Tableau comparatif de l'Histoire moderne, ouvrage adopté comme classique pour les Lycées, faisant suite au Tableau Comparatif de l'Histoire ancienne du même auteur. Par M. le Prévost d'Iray, censeur des études du Lycée Impérial, ci-devant Professeur d'Histoire aux Ecoles centrales de Paris. A Paris, chez Rondonneau, au Dépôt des Lois; Léopold Collin, rue Git-le-Cœur, n. 18; Levrault et Schœll, rue de Seine; Bernard, quai des Augustins; Petit, au palais du Tribunat.

Cet ouvrage paraît sous différentes formes. 1°. Petit-infolio, etc. Tableaux particuliers offrant le synchronisme général. Prix : 4 fr. Ce format est le plus portatif et le plus commode pour les élèves. 2°. Le même, en cinq colonnes, renfermant autant de tableaux que de peuples. Prix : 4 francs. 3°. En feuilles pouvant reproduire sur une toile la totalité du tableau, fait pour être exposé dans les classes en forme de mappemonde. Prix : 5 fr. 4°. Divisé par époques, offrant chacune un tableau séparé. Prix : 6 fr. cartonné.

Aïthès, ou le Héros chéri des dieux; une des plus anciennes histoires imitée des Grecs : contenant les hauts faits d'un grand homme son enfance, ses plaisirs, sa politique, sa élévation, et la récompense de ses vertus; histoire allégorique qu'on a tâché d'accommoder au goût de tout le monde; divisée par chapitres, pour la commodité de ceux qui aiment dormir en lisant, mais qui sont bien aises quelquefois de retrouver l'endroit du livre qu'ils laissent tomber de leurs mains, en cédant aux besoins du sommeil; par Baudry des Lozières, avec cette épigraphe :

« C'est aux abeilles qu'il appartient de trouver
» le suc des fleurs qui fait le miel et la cire. »

Deux vol. in-12. Prix : 3 fr., et 4 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, rue de Verneuil, n°. 49, faubourg Saint-Germain;

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

Digitized by Google

Fastes de la nation française, ou Tableaux pittoresques gravés par d'habiles artistes, accompagnés d'un texte explicatif, et destinés à perpétuer la mémoire des hauts faits militaires, des traits de vertus civiques, ainsi que des exploits de la légion d'honneur.

Pour propager en France l'esprit public, il est essentiel de mettre sans cesse sous les yeux du militaire et du citoyen les faits héroïques et les belles actions qui ont mérité à la nation française l'admiration et l'estime de toute l'Europe.

Le but de cet ouvrage est de multiplier les archives aux membres de la légion d'honneur, et de faire connaître les titres de tous ceux qui, par des preuves authentiques, pourront espérer les bontés de sa majesté impériale.

Troisième livraison, présentée à leurs majestés et à la famille impériale, par Thernisien-d'Haudricourt.

N°. XI.

Fol. 31. — Mort héroïque de Dezilles, lieutenant au régiment du Roi, (affaire de Nancy.)

Fol. 32. — Beau dévouement de Fauconnier, bailly de Dunkerque et d'Emmery, maire de cette ville.

Fol. 33. — Fardeau, officier de santé, faisant le service d'aide-de-camp du général de division Lemoine, à l'armée d'Italie, franchit un ravin profond, se précipite sur un poste fort de 600 hommes, et malgré le feu de l'ennemi, fait prisonniers le commandant et une grande partie de sa troupe.

N°. XII.

Fol. 34. — François Martin, canonnier au 5e régiment d'artillerie de la marine, embarqué sur le navire le *Northumberland*, dans l'escadre commandée par le contre-amiral Villart-Joyeuse, s'obstine à son poste, quoiqu'ayant les deux jambes emportées. Aux combats qui eurent lieu les 17 et 27 thermidor an 9, devant Boulogne, contre l'escadre commandée par l'amiral Nelson, Lanièce, maître d'équipage, blessé grièvement, tue de sa main plusieurs ennemis, et reste sur le pont pour faire réparer les avaries. Ferrey perd un bras; Hennequin perd l'œil d'un coup de lance; Quillé a les yeux brûlés par le feu d'une grenade; Dehay, maître d'équipage de la *Méchante*, parvient à la sauver, et reste le dernier avec le capitaine. Tous ces braves ont été nommés, à différentes époques, membres de la légion d'honneur.

Fol. 35. — Le capitaine Segond, commandant la frégate *la Loire*, se bat contre 5 vaisseaux de ligne anglais.

Fol. 36. — Dévouement héroïque d'Antoine Ravignat, adjudant-major au 3e. régiment d'hussards.

La souscription, ouverte en tout temps, est de 10 fr. par livraison, composée de quatre numéros en beau papier; de 12 fr. en papier vélin; de 21 fr. coloriée, et de 24 fr. avant la lettre.

Les membres de la légion d'honneur, dont les titres de gloire seront consignés dans les *Fastes de la France*, auront la faculté de se procurer chaque numéro séparément, et à leur choix, au prix de 3 fr.

On souscrit, pour cet ouvrage, au bureau de l'Auteur, rue de Seine, n°. 1434, fauxbourg Saint-Germain; et chez les principaux libraires de l'Europe et directeurs des postes de tous les départemens.

Et chez LE NORMANT, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Nota. On ne recevra que les lettres affranchies.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Malaga. Des lettres de ce pays, arrivées à la Haye, annoncent que la maladie y a entièrement cessé depuis sept semaines environ.

Londres. Suivant les nouvelles de ce pays, une forte escadre russe avec 14000 hommes de débarquement doit passer incessamment de la mer Noire dans l'Adriatique; mais celles de Constantinople annoncent que les troupes russes rassemblées près de Sébastopol, et qui devoient s'embarquer pour Corfou, ont reçu subitement l'ordre de suspendre leur départ; on ignore la cause de ce changement. On apprend d'un autre côté, que deux vaisseaux de ligne russes, de 74 canons, ayant des troupes à bord, ont fait voile le 14 octobre, de Sébastopol pour se rendre dans la Mengrelie. Comme la Russie est maintenant en guerre avec la Perse, le cabinet de Pétersbourg a cru devoir établir une communication entre la mer Noire et la mer Caspienne.

On ajoute qu'on a reçu de Corfou, la nouvelle que les Russes ont fait un débarquement sur les côtes de la Morée.

D'un autre côté, on écrit *des bords du Mein*, le 7 décembre: tous les préparatifs de guerre qu'on avait remarqués pendant une quinzaine de jours dans les états prussiens, sont contremandés. Les mouvemens de troupes ont cessé, et celles qui ont reçu l'ordre de se tenir prêtes à marcher, restent dans leurs quartiers respectifs. Il y a toujours beaucoup de communications entre Berlin et Pétersbourg, et Berlin et Paris; tout annonce qu'un rapprochement entre la France et la Russie, auquel travaille le cabinet de Berlin, est sur le point de s'effectuer.

On mande du même endroit, en date du 7 décembre. Malgré le mécontentement que la cour de Berlin a témoigné au roi de Suède, pour avoir fait venir quelques régimens de son royaume dans la Poméranie antérieure, ce monarque continue à renforcer ses troupes dans cette province. Plusieurs nouveaux bâtimens sont encore entrés dans le port de Stralsund avec des troupes, il n'y a pas dix jours.

On prétend qu'il sera formé, le printemps prochain, un camp d'exercice sur la Piave, et que l'Empereur

Digitized by Google

d'Autriche se rendra à cette époque dans ses provinces ex-vénitiennes.

Des lettres d'Italie parlent du départ précipité de presque tous les Anglais, de l'état de l'Eglise, du royaume d'Etrurie et de celui de Naples, et annoncent que le roi de Naples vient d'ordonner une levée extraordinaire de troupes.

On dit que la cour de Vienne a envoyé une note à Paris, relative à l'arrestation de M. Rumbold.

De Vienne. Les fêtes qui doivent avoir lieu à l'occasion de l'établissement de la dignité impériale héréditaire dans la maison d'Autriche, sont remises au mois de janvier, par ordre particulier de S. M.

Onze régimens, tant infanterie, que cavalerie, doivent être envoyé sur les frontières du côté de la mer Adriatique, pour y renforcer le cordon qui est déjà formé. On annonce qu'à l'exemple d'autres états de l'Europe, la monarchie autrichienne sera soumise incessamment à une conscription militaire, laquelle comprendra les individus de toute classe, sans exception pour les nobles, qui seront obligés de servir un certain nombre d'années. A l'avenir, nul ne pourra être admis à un emploi civil quelconque, sans avoir fait le service militaire prescrit.

Hambourg, 4 décembre. Le comte de Lille, parti de Calmar le 21 octobre, a débarqué le 7 novembre à Riga, d'où il s'est rendu le lendemain au château qu'il avoit déjà occupé auprès de Mittau. On doute qu'il retourne à Varsovie, où s'est rendu le duc d'Angoulême. On croit que ce dernier pourrait bien y être allé que pour en ramener madame la duchesse d'Angoulême et madame la comtesse de Lille, qui quitteraient entièrement Varsovie pour venir habiter aussi le château de Mittau.

Les nouvelles de Gothembourg rendent compte d'un acte d'humanité et de générosité qui méritent d'être connu. M. Hall jeune, négociant de cette ville, vivement touché de la situation du grand nombre des malheureuses victimes du dernier incendie, en a pris cinquante dans sa maison, et en nourrit tous les jours cent cinquante.

PARIS.

Il faudrait un volume pour contenir le détail des fêtes du couronnement et des circonstances qui l'ont accom-

Digitized by Google

pagné et suivi : ces fêtes durent encore. Dans la lettre de convocation de S. M. I. au conseil-général du département de la Seine, faisant les fonctions de conseil municipal, l'empereur dit : « Voulant donner à notre bonne ville de » Paris un témoignage particulier de notre affection, nous » avons pour agréable que le corps municipal entier as- » siste à ces cérémonies. » Le conseil-général a arrêté que « la lettre de S. M. I. serait transcrite dans ses re- » gistres, comme monument d'un faveur honorable. »

Dimanche 18 frimaire, il a été fait au peuple des distributions de pain, de vin, de volailles et de cervelas. Jeudi 22, la fête du sénat a eu lieu. La soirée était belle ; le concours du peuple immense, et le feu d'artifice très-agréable. La fête de dimanche, si elle n'est pas contrariée par le temps, sera superbe. Indépendamment du grand feu d'artifice qui sera tiré sur la gauche de la Seine, en face de la place de Grève, il y en aura douze autres dans douze places différentes de Paris, sur chacune desquelles il y aura des distributions de pain, de vin, de volailles, des orchestres et des illuminations toute la nuit. On a posé depuis le palais des Tuileries jusqu'à l'Hôtel-de-Ville environ deux cents colonnes, dont la hauteur est de vingt pieds, et la circonférence de quatre à cinq, et qui sont surmontées d'un aigle. Une chaîne de guirlandes et de festons en verres de couleurs régnera le long de cette colonade et offrira la plus brillante illumination qu'on ait peut-être jamais vue. Douze bouches ouvertes au bas de quatre colonnes à la fontaine des Innocens, y répandront du vin en abondance.

— La convocation du corps législatif est fixée au 1^er^ nivose. S. M. I. en fera l'ouverture avec solennité. Il sera, dit-on, arrêté dans cette session un code criminel, et dans la suivante un code commercial.

— Le 20 frimaire l'Institut a complimenté l'Empereur, qui lui a répondu à peu près en ces termes : « J'agrée les sentimens que le président de l'Institut me témoigne. Je me fais gloire d'être membre de ce corps célèbre. Toutes les fois que j'ai assisté à ses séances, j'ai eu occasion de me convaincre des talens et de bon esprit de ceux qui le composent. Je vous accorderai toujours la protection qui vous sera nécessaire pour maintenir la nation française dans l'état d'élévation où elle est parvenue, sous le rapport des sciences, des lettres et des arts.

— On mande de Calais : Les Anglais, à la faveur d'un

Digitized by Google

brouillard fort épais, ont dirigé la nuit dernière sur le fort Rouge qui défend l'entrée du port et la rade, un brûlot qui a éclaté à peu de distance de ce fort et de la jetée. La détonation a été si forte, que quelques vitres ont été cassées dans la ville. Cependant le fort n'a éprouvé d'autres dégâts que le déplacement de quelques objets de l'intérieur. Les hommes de garde ont été renversés; un seul a eu une contusion au bras. La jetée a été un peu endommagée; mais il est à présumer que ceux qui dirigeoient le brûlot ont été maltraités, car il a été tiré sur eux des coups de fusil et deux coups de canon avant l'explosion, et on a vu des signaux très-répétés, sans doute d'un bâtiment qu'on ne pouvait apercevoir, pour rappeler les marins employés à la manœuvre de cette machine infernale; ils ont peut-être été ensevelis dans les flots. Encore une tentative manquée.

— Des lettres de Madrid annoncent que la fièvre jaune s'est étendue dans l'intérieur de l'Espagne jusqu'à Corfou; et des avis officiels, transmis de Rome à Milan, que la peste du Levant vient de se manifester à Raguse.

— Suivant les dernières lettres de Hambourg, ce n'est pas à Mittau, mais à Riga, que va se fixer le comte de Lille, avec toute sa famille et les personnes de sa suite.

— On dit que la Russie et l'Angleterre reconnaissent la dignité impériale héréditaire dans la maison d'Autriche.

— S. A. I. le prince Joseph a reçu hier dans son palais du Luxembourg les archevêques et évêques, les préfets, les sous-préfets et les présidens des colléges électoraux d'arrondissemens et de cantons qui n'avaient pas encore été admis à son audience. Ces derniers ont été présentés par départemens à Son Altesse.

— Samedi 24 frimaire, à cinq heures très-précises, M. Desprez, organiste de Notre-Dame et de S. Nicolas-des-Champs, touchera sur l'orgue de Saint-Méry des Noëls et autres airs anciens.

— Les médailles destinées aux députations militaires, ne sont point en bronze; ce sont les mêmes que celles qui ont été distribuées le lendemain du sacre, mais elle sont frappées en or. Leur valeur est de 8 fr.

— S. Exc. le ministre de la guerre a donné hier, à l'hôtel de la guerre, une fête très-brillante, à laquelle ont assisté les princes et princesses, et où ont été invités les princes et les étrangers de distinction qui se trouvent à Paris.

Digitized by Google

— La classe de littérature de l'Institut a décerné, dans sa dernière séance, le prix de l'Eloge de Boileau, remis plusieurs fois au concours, à M. Auger attaché à la première division de ministère de l'intérieur.

Tandis que quelques journaux anglais parlent beaucoup de la réconciliation du prince de Galles avec le roi son père, les autres en disent très-peu de chose, et le public paraît n'ajouter aucune foi à la réalité et encore moins à la sincérité de ce raccommodement. Les preuves qu'on donne de ce merveilleux événement sont que le prince et son père ont été vus ensemble à une course, qu'ils y ont paru avec un visage riant, que le roi veut avoir la jeune princesse de Galles, sa belle-fille, près de lui dans le château de Windsor. Il est impossible, en effet, de résister à de si fortes preuves, ne fussent-elles appuyées que sur les assertions des écrivains ministériels. On doit sur-tout croire maintenant que les princes de la maison de Hanovre sont incapables de dissimuler, de rien déguiser, que leurs sentimens sont peints sur leurs visage, et que la politique n'entre plus dans leur cœur. Quoiqu'il en soit, il est étonnant que tant d'autres journaux anglais n'en parlent presque pas, et que cette fameuse réconciliation, dont on attend des résultats si importans, fasse moins de sensation à Londres que les prodiges dramatiques du jeune Roscius anglais. Quoi qu'on ait dit à ce sujet, plusieurs raisons combattent dans notre esprit l'existence, ou au moins la franchise de cette réconciliation. Le silence des journaux de l'opposition fait voir ou qu'il n'en est rien, ou qu'ils ont des raisons pour se taire encore sur un point si délicat. On a répandu le bruit, non sans dessein, que le prince de Galles avait tourné le dos aux membres de l'opposition, ses plus zélés amis, et que c'était à cette condition qu'il était rentré en grace avec son père. Le roi peut bien avoir exigé ce sacrifice de son fils, qui peut aussi, à toute extrêmité, l'avoir promis; mais qu'une telle promesse, qu'un tel abandon soient sincères, c'est ce dont il est encore permis de douter. Les bruits nouveaux répandus sur l'établissement d'une régence avec le consentement du roi (bruits dont nous ne garantissons pas l'exactitude, attendu qu'ils ne nous sont pas parvenus directement) semble confirmer encore nos doutes sur la conduite du prince de Galles; un pareil avantage mérite bien de

Digitized by Google

dissimuler, en paraissant n'avoir plus de relations avec des amis odieux à son père. La longue suspension du parlement paraît à beaucoup de monde un triomphe du parti du M. Pitt ; cependant il se peut qu'elle soit l'ouvrage du parti contraire. Dans la négociation d'une affaire si délicate, les amis du prince eussent été fort embarrassés de leur contenance : s'ils avaient provoqué la création d'une régence, ils en auraient inévitablement dégoûté le roi et le ministère ; leur silence même aurait été regardé comme l'effet d'une cabale. Cette affaire ne pouvait bien se négocier que pendant la suspension du parlement : portée dans les deux chambres, où tous les rôles sont distribués d'avance, elle n'y trouverait alors aucune opposition.

D'ailleurs, jamais circonstances n'ont été plus favorables à la cause du prince de Galles. Les apparitions rares que le roi a faites en public, ont prouvé à toute la capitale qu'il est à jamais incapable de se livrer aux soins de l'administration publique. La faiblesse du ministère, le caractère à la fois incertain et dominant de M. Pitt, ont rendu ce changement nécessaire, et le prince de Galles est dans une position beaucoup plus favorable qu'il n'avait jamais été, puisqu'il n'a plus à redouter la rivalité du duc d'Yorck. Lorsque l'état menacé avait besoin d'un grand général ; lorsque toutes les vues étaient tournées vers le système militaire ; lorsque le pays avait à créer une armée nationale, le rang auquel était élevé le duc d'Yorck par l'injuste préférence de son père, l'exposait au-dessus de l'héritier présomptif à l'admiration publique, et attirait sur lui exclusivement les regards du soldat : mais aucun exploit, aucun talent n'ayant illustré la carrière du généralissime, l'armée n'ayant même acquis sous son commandement aucune consistance, aucune force, aucune organisation, l'enthousiasme qu'il avait d'abord inspiré sur parole s'est insensiblement refroidi ; il est enfin tombé dans un discrédit complet dans l'opinion générale, et la nation ne se souvient du rang qu'il avait usurpé que pour venger son frère d'un affront non mérité. Le prince de Galles a donc pu profiter d'un moment si favorable pour reprendre ses droits. Au reste, qu'elles sont les privations qu'il s'est imposées, quelles sont les conditions qu'on lui a imposées? Nous ne hasarderons aucune conjecture à cet égard ; mais si ce traité à été désavantageux aux amis du prince de Galles, on peut assurer qu'il aura le sort du traité d'Amiens.

(*Extrait de l'*Argus.)

Digitized by Google

TABLE

Du second trimestre de la cinquième année du MERCURE DE FRANCE.

TOME DIX-HUITIÈME.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

TROISIÈME folie d'un troubadour, page 3
Imitation de Thomas Gray, 6
Sur Cintra, appelé le Paradis du Portugal, 7
Gallus, 49
Chanson imitée de l'anglais, de Thomas Parnell, 52
Sur le Testament de mon oncle, qui m'a laissé trente mille livres de rente, 53
Que je l'aimois, 54
Beatus ille qui procul. (HORAT., Epo. II.), 98
Le dernier des Bardes sur les ruines de Morwen, imitation d'Ossian, 99
A M. Delille, pour l'inviter à traduire les Bucoliques, 102
Ode tirée du pseaume CXXXVI. (*Super flumina Babylonis*, etc.), 145
Stances, 147
Imitation du monologue d'Amarillis, 149
La Résurrection de Lazare, histoire véritable, 151
Invocation au Sommeil, 193
L'Obstacle (traduction de Métastase), 197
Vers à M. B..., prêt à s'embarquer pour l'expédition d'Angleterre, 198
A l'Etoile du soir, 199
Dialogue entre Virgile et Horace, aux Champs-Elysées, 241
La Campagne après un orage, 245

UNIV. GENT
Digitized by Google

Traduction de Métastase, 245
L'Auteur famélique, 246
Moralité, *id.*
Ode à M. de Châteaubriant, 290
Le Derviche et le Roi (conte), 292
Le Bouton. A madame de N..... 293
Virgilius ex Elysiis ad Delillum poetam, 294
L'Absence de Nelahé (élégie), 337
Sensus, heu! sensus Divûm! proh numina sancta! 339
Imitation de l'anglais de William Shenstone, 340
Le Songe. A Eléonore (trad. de Métastase), 342
Traduction libre en vers de la VII^e. ode du IV^e. livre des odes d'Horace, 385
La Dormeuse, 386
L'Innocence reconnue, 387
Stances sur les beaux-arts, 388
Epître à M. Fontanes, après la lecture du *jour des Morts*, 433
Le Paysage, imitation de l'anglais de William Shenstone, 436
Le Vert et le Bleu (fable), 437
Le Triomphe de la Gloire (trad. de Métastase), 481
L'Ane perdu (conte), 483
Le Passé, le Présent, l'Avenir, 484
L'Hymenée et l'Amour (romance), 485
Parallèle des médecins et des belles, 486
L'Avocat en défaut, 487
Alexis. Elégie, 529
L'Excuse. A Eléonore (trad. de Métastase), 552
Le Sot et l'Homme d'esprit, 553

Extraits et comptes rendus d'Ouvrages.

Essai sur l'influence de la réformation de Luther, par M. Villers, 9
Réflexions sur l'Histoire de la guerre de trente ans, par M. Schiller, 16
Ainsi va le Monde, ou les Dangers de la séduction, 32
Mémoires d'un témoin de la révolution, 57
Poésies diverses de M. Ch. Millevoye, 68
L'Art poétique de Boileau Despréaux, suivi de sa IX^e. satire et de son épître à M. Lamoignon, 76
Répertoire du Théâtre Français, 103 et 509

Digitized by Google

L'Enéide, trad. en vers français, par J. Delille, 143 et 249
Les Conversations d'Emilie, 168
Viti degli eccellenti italiani, di Francesco Lomonaco, 172
Réflexions philosophiques et critiques sur les couronnes et les couronnemens, 182 et 201
Feuille périodique du Musée des aveugles, 184
Voyage au Cap-Nord par la Suède, la Finlande et la Laponie, par Joseph Acerbi, 212
Les beautés poétiques d'Edouard Young, 221
Mémoires de Marmontel, 259
Paradis perdu, traduit par M. Delille, 264
Nouveau Dictionnaire universel de géographie ancienne et moderne, 268
Etudes sur l'homme dans le monde et dans la solitude, 298
La Création, ou les Premiers Fastes de l'homme et de la nature, 309
Voyage sur la Scène de six derniers livres de l'Enéide, 317
Leçons de littérature et de morale, ou Recueil en prose et en vers des plus beaux morceaux de notre langue dans la littérature des deux derniers siècles, 353
La Navigation, poëme en six chants, par J. Esménard, 366
Œuvres choisies de Pope, 395
Œuvres d'Horace, 403
Irons-nous à Paris? ou le Famille du Jura, roman plein de vérités, 414
Du Gouvernement considéré dans ses rapports avec le commerce, 439
De la peinture considérée dans ses effets sur les hommes de toutes les classes, et de son influence sur les mœurs et le gouvernement des peuples, 450
The Speaker or miscellaneous pieces, etc. — L'orateur, ou Mélanges choisis des meilleurs auteurs anglais, etc., 461
Achille à Scyros, poëme en six chants, par M. Luce de Lancival, 489
Nouveau Fablier à l'usage des écoles, 497
Correspondance secrète entre Ninon de Lenclos, le marquis de Villarceaux, et madame de Maintenon, 535
Vies des Hommes illustres de Plutarque, 545

VARIÉTÉS.

Suite des Souvenirs de Félicie, 116 et 556

Digitized by Google

Dialogue entre une Femme savante et son Médecin, 446
Suite des Observations de Métastase sur les tragédies et comédies des Grecs, 420 et 559
Aux Rédacteurs, 517
Aux Anonymes, 519

SPECTACLES.

Théâtre Français.

La reprise de Mélanide, 83
La Leçon conjugale, 327
La reprise du Jaloux désabusé, 520
Cyrus, 560

Théâtre de l'Opéra-Comique.

L'Amoureux par surprise, 86
L'Avis aux Femmes, 277
Le Chevalier d'industrie, 413
Milton, 473

Théâtre de l'Impératrice.

L'Acte de naissance, 88
Sully et Bois-Rosé, 184
La jeune Femme colère, 231
L'Amant soupçonneux, 329
La reprise des Trois cousines, 370
Isabelle de Portugal, 469

Théâtre du Vaudeville.

Les Amans sans amour, 41
Raison et Folie, 235
Le major Franck, 331
L'Original et le Portrait, 375
Bertrand Dugueselin et sa sœur, 471
Nouvelles diverses, 45, 92, 139, 189, 239, 282, 334, 378, 428, 478, 527, et 567.
Paris, 47, 94, 140, 192, 240, 283, 336, 380, 428, 478, 527, et 568.

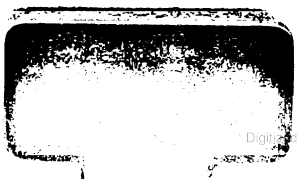
Fin de la table.



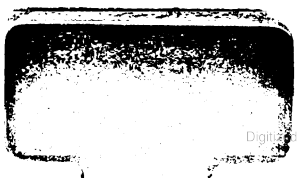
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google